

P. STEFAAN MINNAERT

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE
DE L'EVANGELISATION
DU RWANDA

**ECRITS DE
MONSEIGNEUR HIRTH**

TOME I
1900 – 1905

KIGALI – 2019

INTRODUCTION

Depuis un certain temps, nous avons l'intention de publier les écrits de Mgr Hirth (1854-1931) pour la période de 1900 à 1909. Leur publication facilitera l'accès aux données historiques peu connues et permettra aux chercheurs d'entrer directement en contact avec le passé. Et cela nous éclairera beaucoup sur les débuts de l'évangélisation du Rwanda par les Pères Blancs. Evidemment, il faut situer les écrits de Mgr Hirth dans leur contexte historique et les lire en les entrecoupant avec d'autres textes de la même époque pour découvrir toute la vérité. Il s'agit là d'un travail de longue haleine, que d'autres réaliseront après nous. Dans le domaine de la science, on avance toujours à petit pas. Un proverbe rwandais le dit d'ailleurs : *Buhoro, buhoro ni rwo rugendo*, autrement dit en français : « petit à petit l'oiseau fait son nid ».

Vu le nombre des écrits – plus de 800 pages – nous avons opté pour deux tomes. Le premier rassemble les écrits de 1900 à 1905 à l'exception du journal de voyage au Rwanda de novembre 1899 à février 1900¹. Le deuxième tome rassemble les écrits de 1906 à 1909. Tous ces écrits sont conservés dans les Archives Générales des Missionnaires d'Afrique (A.G.M.Afr.) à Rome.

Leur auteur, Mgr Hirth, fut membre de la Société des Missionnaires d'Afrique, connue à l'époque comme une Société qui, dans le domaine politique, défendait les intérêts de la France en Afrique et à Jérusalem. De 1894 à 1912, Monseigneur était Vicaire apostolique du Vicariat du Nyanza méridional. Dans

¹ S. MINNAERT, *Premier voyage de Mgr Hirth au Rwanda : novembre 1899 – février 1900. Contribution à l'histoire de l'Eglise catholique au Rwanda*, Kigali, Les Editions Rwandaises, 2006, pp. 395-461. Nous avons uniformisé l'écriture du nom du pays en optant pour le mot « Rwanda » au lieu de « Ruanda ».

l'exercice de cette fonction, il est un témoin privilégié des débuts de l'évangélisation de l'Afrique équatoriale en général et du Rwanda en particulier².

Le Vicariat de Mgr Hirth, érigé en 1894, faisait partie du Deutsch-Ostafrika. Au Nord, il était limité par les possessions britanniques et au Sud par le vicariat de l'Unyanyembe. De l'Est à l'Ouest, il s'étendait sur plus de 800 km, depuis les lacs Natron et Eyasi jusqu'au lac Kivu. Sa superficie, selon Mgr Hirth, était quinze fois celle de l'Alsace³. Il englobait trois districts (ou cercles) allemands, à savoir celui de Bukoba, celui de Mwanza et celui de Bujumbura dont dépendait le Rwanda. Il englobait aussi un grand nombre de royaumes africains, chacun avec ses traditions politiques, sociologiques, culturelles et religieuses. Il est évident que l'administration d'un tel vicariat n'a pas été facile pour un missionnaire venant d'Europe ayant reçu la formation d'un prêtre français. En plus, ses moyens de transport et de communication n'étaient pas les nôtres.

Mgr Hirth, durant sa longue vie avec ses défis, a écrit des centaines de lettres, de récits de voyage, de rapports et d'articles. Hélas, une grande partie de ses écrits a été perdue. Lui-même a brûlé sa correspondance. Les écrits que nous publions ici nous aideront à mieux connaître la personnalité de Mgr Hirth et sa méthode d'évangélisation qu'il développe à partir des instructions du Cardinal Lavigerie et de sa propre expérience. Ainsi nous pouvons mieux situer son action missionnaire dans un contexte historique qui est beaucoup plus large que celui du Rwanda.

Cet ouvrage contient donc des documents historiques de première main. Parmi eux, il y a soixante-douze lettres de Mgr Hirth adressées à sa famille, dont cinquante-quatre à son frère Ernest. Trente-trois sont adressées à Mgr Livinhac, Supérieur Général des Pères Blancs, et deux à son confrère et ami, le P. Burtin. Une lettre est adressée au Préfet de la Congrégation de la Foi. Deux à ses confrères de Rwaza. Dix lettres aux Sœurs de la Providence de Ribeauvillé dont sept à sa tante et marraine, Sœur Clémentin. Cinq lettres sont adressées aux bienfaiteurs et bienfaitrices. Parmi elles, une à Mademoiselle Schynse, sœur du P. August Schynse, enterré chez Mgr Hirth à Kamoga (Bukumbi) en 1891. Reste trois rapports. Deux sont adressés à l'administration colo-

² La Biographie Coloniale Belge a publié une biographie de Mgr Hirth (M. VANNESTE, « Mgr Jean-Joseph Hirth », in *Biographie Coloniale Belge*, Tome V, 1958, col. 428-446).

³ Lettre de Mgr Hirth du 10 décembre 1896 à son frère, l'Abbé Ernest, A.G.M.Afr. (Archives Générales des Missionnaires d'Afrique à Rome), N° 096073-096078.

niale allemande et un au Supérieur Général des Pères Blancs. Un rapport pour l'administration coloniale est accompagné d'une copie de lettre adressée au comte von Götzen, gouverneur du Deutsch-Ostafrika.

A plusieurs reprises, Mgr Hirth fait référence aux événements de 1904 à Rwaza. Il croyait encore à la version des faits du P. Classe, qui l'avait trompé⁴. En annexe, nous publions cette version erronée qui est tout à fait crédible pour un lecteur non averti. Elle apparaît aussi dans une lettre du P. Classe adressée à la comtesse Ledochowska⁵.

A la fin, nous avons ajouté deux lettres de l'Abbé Balthazar Gafuku (1882-1954)⁶, premier prêtre rwandais. Ce sont donc les premiers écrits conservés d'un *Munyarwanda*. Rédigés en allemand, ils ont été publiés en 1911 dans la revue missionnaire des Pères Blancs *Afrika-Bote*. Nous les avons traduits de l'allemand pour faciliter leur lecture. Et nous avons complété le témoignage de l'Abbé Gafuka avec la version officielle des débuts du Grand Séminaire de Rubya.

Vu le nombre de pages du présent ouvrage, il a été impossible d'introduire chaque lettre de Mgr Hirth par un petit résumé qui d'ailleurs n'ajouterait rien à la valeur de leur contenu. Certains paragraphes ont été mis en lettres grasses à cause de leur importance. Quant aux nombreux personnages cités, nous nous sommes limité à donner leur date de naissance et de décès.

P. Stefaan Minnaert

Historien

⁴ S. MINNAERT, « Les Pères Blancs et la société Rwandaise durant l'époque coloniale allemande (1900-1916) : Une rencontre entre cultures et religions », in *Les Religions au Rwanda, défis, convergences et compétitions*, Actes du Colloque International du 18-19 septembre 2008 à Butare/Huye, Editions de l'Université Nationale du Rwanda, Septembre 2009, pp. 53-101.

⁵ Voir pp. 351-354.

⁶ B. GAFUKU, « Brief eines schwarzen Seminaristen », in *Afrika-Bote*, 1911, pp. 121-123. B. GAFUKU, « Mein Werdegang », in *Afrika-Bote*, 1911, pp. 26-30.

L'Abbé Gafuku précise la date de sa naissance dans sa lettre du 15 mars 1911 (voir p. 391).



MGR HIRTH (1854-1931)

CONTENU

1. Lettre du 10 février 1900 à sa tante religieuse, Sœur Clémentin Sauner.....	13
2. Lettre du 15 février 1900 à ses parents	15
3. Lettre du 20 février 1900 à Mgr Livinhac	16
4. Lettre du 25 février 1900 au Cardinal Ledochowski, Préfet de la Congrégation de la Propagation de la Foi	23
5. Lettre du 27 février 1900 à son frère, l'Abbé Ernest.....	27
6. Lettre du 27 février 1900 à sa sœur Virginie	29
7. Lettre du mois de février 1900 à « l'Association des Dames et des Demoiselles catholiques pour le secours des Missions »	30
8. Lettre du 14 mars 1900 à Mgr Livinhac.....	32
9. Lettre du 30 mars 1900 à son frère, l'Abbé Ernest.....	33
10. Lettre du 25 avril 1900 à son frère, l'Abbé Ernest.....	34
11. Lettre du 5 juin 1900 à sa sœur Virginie	35
12. Lettre du 8 juin 1900 à son frère, l'Abbé Ernest.....	36
13. Lettre du 29 juin 1900 à son frère, l'Abbé Ernest.....	38
14. Lettre du 20 juillet 1900 à Mgr Livinhac.....	39
15. Lettre du 20 juillet 1900 à sa sœur Virginie	39
16. Lettre du 21 juillet 1900 à son frère, l'Abbé Ernest.....	40
17. Lettre du 20 septembre 1900 à Mgr Livinhac	41
18. Lettre du 20 septembre 1900 à sa sœur Virginie	42
19. Lettre du 20 septembre 1900 à son frère, l'Abbé Ernest	43
20. Lettre du 30 septembre 1900 à son frère, l'Abbé Ernest	44
21. Lettre du 21 décembre 1900 à sa sœur Virginie.....	46
22. Lettre de fin décembre 1900 à son frère, l'Abbé Ernest	47
23. Lettre du 1 ^{er} janvier 1901 à Mgr Livinhac	62
24. Lettre du 1 ^{er} janvier 1901 à son frère, l'Abbé Ernest.....	65
25. Lettre du 2 janvier 1901 à sa tante religieuse, Sœur Clémentin Sauner.....	66
26. Lettre du 8 janvier 1901 à la Sœur Silvine Gerum, Supérieure Générale des Sœurs de la Divine Providence de Ribeauvillé,	69
27. Lettre du 11 janvier 1901 à Mgr Livinhac	70
28. Lettre du 12 février 1901 à Mgr Livinhac	74
29. Lettre du 20 mars 1901 à son frère, l'Abbé Ernest.....	75
30. Lettre du 22 mars 1901 aux « Enfants de Marie » de la paroisse Sainte-Marie de Mulhouse	75

31. Lettre du 23 mars 1901 à son frère, l'Abbé Ernest.....	77
32. Lettre du 29 mars 1901 à sa sœur Virginie	81
33. Lettre du 1 ^{er} avril 1901 à Mgr Livinhac	83
34. Lettre du 9 avril 1901 à Mgr Livinhac	85
35. Lettre du 22 juillet 1901 à sa tante religieuse, Sœur Clémentin Sauner	87
36. Lettre du 26 juillet 1901 à Mgr Livinhac.....	88
37. Lettre du 28 juillet 1901 à sa sœur Virginie	89
38. Lettre du 10 août 1901 à Mgr Livinhac	91
39. Rapport du Vicariat Nyanza méridional : 1900 - 1901	92
40. Lettre du 28 septembre 1901 à Mgr Livinhac	97
41. Lettre du 2 novembre 1901 à Mademoiselle Schynse.....	99
42. Lettre du 11 décembre 1901 à son frère, l'Abbé Ernest	101
43. Lettre du 31 décembre 1901 à Mgr Livinhac	102
44. Lettre du 1 ^{er} janvier 1902 à sa sœur Virginie	106
45. Lettre du 31 mars 1902 à Mgr Livinhac	108
46. Lettre du 14 avril 1902 à son frère, l'Abbé Ernest	111
47. Rapport annuel du Vicariat du Nyanza méridional : 1900 - 1901.....	112
48. Copie de la lettre du mois de juin 1902 au Comte von Götzen.....	115
49. Lettre du 1 ^{er} juillet 1902 à Mgr Livinhac	117
50. Lettre du 12 juillet 1902 à sa sœur Virginie	119
51. Lettre du 12 juillet 1902 à son frère, l'Abbé Ernest	121
52. Lettre du 27 septembre 1902 à sa tante, Sœur religieuse Clémentin Sauner	122
53. Lettre du 30 septembre 1902 à Mgr Livinhac	128
54. Lettre du 1 ^{er} octobre 1902 à son frère, l'Abbé Ernest	131
55. Lettre du 10 octobre 1902 à son frère, l'Abbé Ernest.....	149
56. Lettre du 12 octobre 1902 à sa sœur Virginie	151
57. Lettre du 7 décembre 1902 à son frère, l'Abbé Ernest	152
58. Lettre du 31 décembre 1902 à Mgr Livinhac	154
59. Lettre du 9 mars 1903 à son frère, l'Abbé Ernest	158
60. Lettre du 10 mars 1903 à sa sœur Virginie	161
61. Lettre du 31 mars 1903 à Mgr Livinhac	163
62. Lettre du 18 juin 1903 à son frère, l'Abbé Ernest	167
63. Lettre du 30 juin 1903 à son frère, l'Abbé Ernest	168
64. Récit de voyage de mai à juin 1903, adressé à son frère, l'Abbé Ernest	168
65. Lettre du 20 juillet 1903 à Mgr Livinhac	190
66. Lettre du 18 août 1903 à son frère, l'Abbé Ernest	197
67. Lettre du 20 septembre 1903 à sa Maman	198
68. Lettre du 21 septembre 1903 à sa sœur Virginie	198
69. Lettre du 25 septembre 1903 au Père Burtin	201
70. Lettre du 25 septembre 1903 à Mgr Livinhac	202

71. Lettre de la fin du mois de septembre 1903 à son frère, l'Abbé Ernest	207
72. Lettre du 6 octobre 1903 à sa tante religieuse, Sœur Clémentin Sauner	227
73. Lettre du 6 octobre 1903 à la Sœur Silvine Gerum, Supérieure Générale des Sœurs de la Divine Providence de Ribeauvillé	230
74. Lettre du 17 octobre 1903 à son frère, l'Abbé Ernest	231
75. Lettre du 17 octobre 1903 à la « Congrégation de Marie »	233
76. Lettre du 17 octobre 1903 à des bienfaiteurs	234
77. Lettre du 4 novembre 1903 à son frère, l'Abbé Ernest	236
78. Lettre du 18 novembre 1903 à son frère, l'Abbé Ernest	239
79. Lettre du 22 novembre 1903 à son frère, l'Abbé Ernest	240
80. Lettre du 25 novembre 1903 à son frère, l'Abbé Ernest	242
81. Récit de voyage d'octobre à novembre 1903, adressé à son frère, l'Abbé Ernest	242
82. Lettre du 20 décembre 1903 à sa sœur Virginie	274
83. Lettre du 20 décembre 1903 à son frère, l'Abbé Ernest	275
84. Lettre du 31 décembre 1903 à Mgr Livinhac	276
85. Lettre du 7 février 1904 à Mgr Livinhac	279
86. Lettre du 7 mars 1904 à son frère, l'Abbé Ernest	281
87. Lettre du 31 mars 1904 à Mgr Livinhac	282
88. Lettre du 15 avril 1904 à son frère, l'Abbé Ernest	284
89. Lettre du 12 juin 1904 à son frère, l'Abbé Ernest	285
90. Lettre du 14 juin 1904 à son frère, l'Abbé Ernest	286
91. Lettre du 30 juin 1904 à Mgr Livinhac	287
92. Lettre du 30 juin 1904 à son frère, l'Abbé Ernest	289
93. Lettre du 30 juillet 1904 à son frère, l'Abbé Ernest	291
94. Lettre du 30 juillet 1904 à son frère, l'Abbé Ernest	293
95. Lettre du 21 août 1904 à son frère, l'Abbé Ernest	294
96. Lettre du 24 août 1904 à Mgr Livinhac	294
97. Lettre du 6 septembre 1904 à son frère, l'Abbé Ernest	295
98. Lettre du 13 septembre 1904 à son frère, l'Abbé Ernest	298
99. Lettre du 24 septembre 1904 au Père Burtin	299
100. Lettre du 25 septembre 1904 à son frère Xavier	300
101. Lettre du 30 septembre 1904 à Mgr Livinhac	303
102. Lettre du 4 octobre 1904 à Mgr Livinhac	306
103. Lettre du 8 octobre 1904 à son frère, l'Abbé Ernest	307
104. Lettre du 10 novembre 1904 à sa tante religieuse, Sœur Clémentin Sauner	309
105. Lettre du 10 novembre 1904 à la Sœur Silvine Gerum, Supérieure Générale des Sœurs de la Divine Providence de Ribeauvillé	311
106. Lettre du 14 décembre 1904 à Mgr Livinhac	311
107. Communiqué du mois de décembre 1904	313

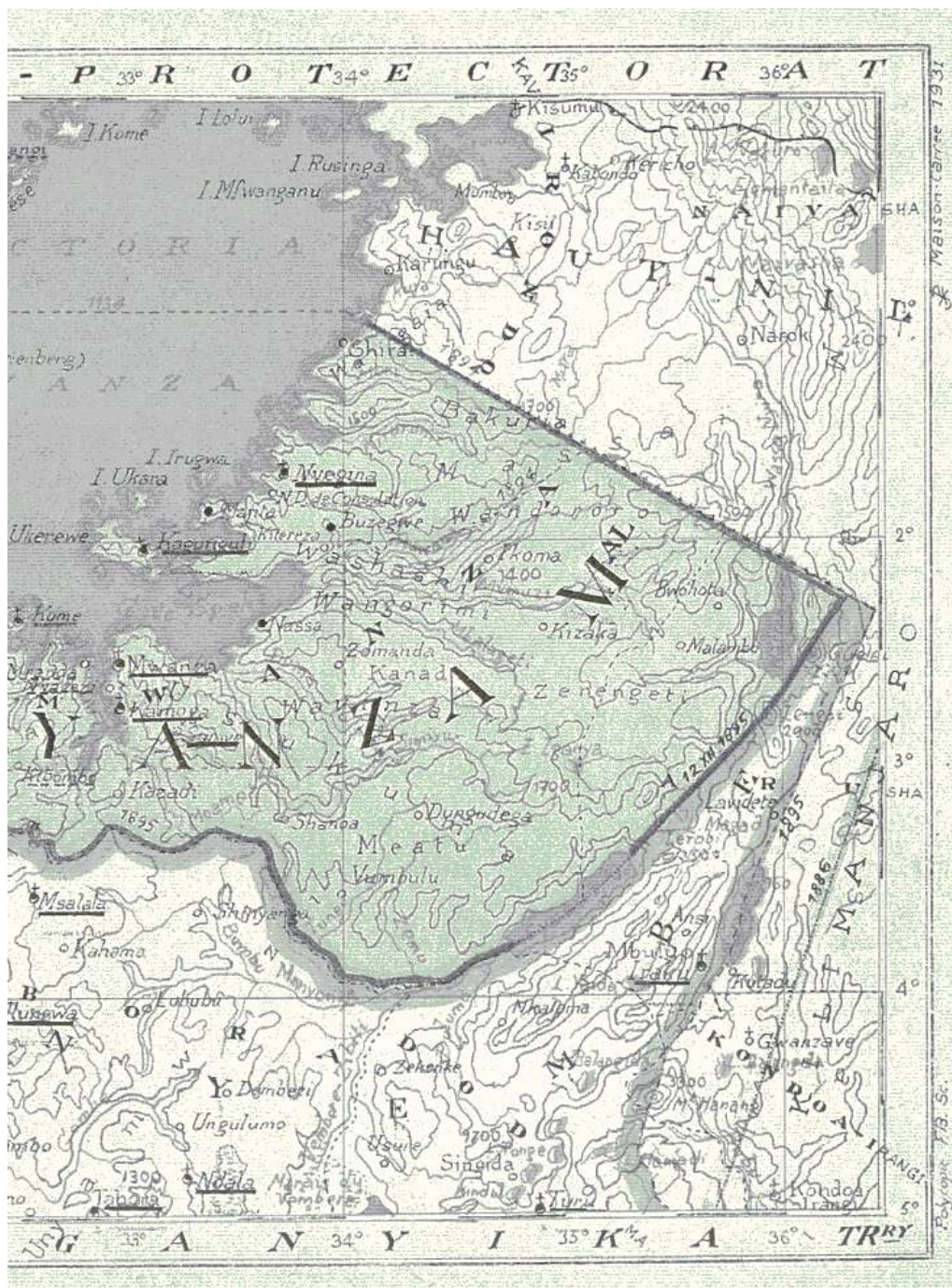
108. Lettre du 16 janvier 1905 à son frère, l'Abbé Ernest	313
109. Instructions du 15 février 1905 pour le poste de Rwaza	314
110. Lettre du 17 mars 1905 à son frère, l'Abbé Ernest.....	316
111. Lettre du mois de mars 1905 a son frère, l'Abbé Ernest	318
112. Lettre du 19 mars 1905 à son frère, l'Abbe Ernest.....	327
113. Lettre du 24 mars 1905 à Mgr Livinhac.....	328
114. Lettre du 29 avril 1905 à son frère, l'Abbe Ernest.....	333
115. Lettre du 1 ^{er} mai 1905 au Père Classe, supérieur de Rwaza	336
116. Lettre du 27 juin 1905 à son frère, l'Abbe Ernest	338
117. Lettre du 30 juin 1905 à Mgr Livinhac	338
118. Rapport annuel du Vicariat Nyanza méridional : 1 ^{er} juillet 1904 – 1 ^{er} juillet 1905.....	343
119. Lettre du 5 juillet 1905 à son frère, l'Abbe Ernest.....	345
120. Lettre du 12 septembre 1905 a son frère, l'Abbe Ernest	349
121. Lettre du 12 septembre 1905 a Mgr Livinhac	355
122. Lettre du 1 ^{er} octobre 1905 à son frère, l'Abbe Ernest.....	358
123. Lettre du 2 octobre 1905 à Mgr Livinhac	358
124. Lettre du 12 octobre 1905 à Mgr Livinhac	359
125. Lettre du 13 novembre 1905 à son frère, l'Abbé Ernest.....	361
126. Lettre du 24 novembre 1905 à son frère, l'Abbe Ernest.....	362
127. Lettre du 10 décembre 1905 à sa sœur Virginie.....	362
128. Lettre du mois de décembre 1905 à sa tante religieuse, Sœur Clémentin Sauner	364
129. Lettre du mois de décembre 1905 à son frère Xavier	366
130. Lettre du 18 décembre 1905 à son frère, l'Abbé Ernest	367

ANNEXE

1. Récit des débuts de la Mission de Rwaza par le P. Classe dans la revue « Chronique Trimestrielle » 1906)	369
2. « Dix-huit mois au Mouléra » par le Père Classe (1906)	375
3. Lettres de l'Abbé Balthazar Gafuku	385
4. Les débuts du séminaire de Rubia (Rubya).....	405



MGR LIVINHAC (1846-1922)
SUPERIEUR GENERAL DES PERES BLANCS DE 1890 A 1922





**L'ABBE ERNEST HIRTH (1868-1933), LE FRERE MONSEIGNEUR (DEBOUT)
CATHERINE SAUNER, (1829-1917), LA MERE DE MONSEIGNEUR (ASSISE A GAUCHE)
ET VIRGINIE HIRTH, LA SCEUR DE MONSEIGNEUR (ASSISE A DROITE)**

1. LETTRE DU 10 FEVRIER 1900 A SA TANTE, SŒUR CLEMENTIN SAUNER⁷

Du pays de Rwanda, le 10 Février 1900

Ma bien chère tante,

Depuis quatre mois bientôt je n'habite plus de maison, je suis sous la tente. Je crois vous avoir annoncé vers la fin de 1899 un long voyage que je devais faire dans une partie de mon Vicariat qui n'avait jamais encore été visitée. Aujourd'hui je suis sur le retour de ce voyage que Dieu a particulièrement béni. Je ne puis tarder plus longtemps à vous communiquer ma joie de cet heureux succès, que vous me permettez d'attribuer pour une bonne part à vos pieuses prières.

Le Rwanda forme un royaume à part dans ce Vicariat ; on le dit peuplé de deux millions d'habitants. Dans le centre de l'Afrique c'est peut-être le royaume le plus considérable. Nous aurions depuis longtemps voulu y pénétrer, mais on racontait tant de choses sur la puissance de ses rois que nous n'osions jamais essayer. Enfin l'année dernière, des officiers de la colonie ont réussi à faire amitié avec le chef et dès lors, nous résolûmes nous aussi de porter la bonne nouvelle à ce pays.

Pour réussir nous fîmes un long détour de près de deux mois de voyage, par des montagnes presque inaccessibles et bien plus hautes que les plus hauts pics des Vosges. J'ai eu l'occasion de sentir de nouveau un peu le froid de vos pays, dans cette Suisse de l'équateur africain. Vous vous imaginerez difficilement tout ce que nous avons eu de peine avec toutes les charges qui composaient notre caravane. Enfin nous avons réussi, grâce à Dieu, et toutes nos fatigues nous les comptons pour rien car enfin ce beau pays nous est ouvert.

Dans les premiers jours de ce siècle, nous avons fondé à environ 2 000 mètres de hauteur une mission au Sacré Cœur et nous espérons bien que ce Cœur tout puissant nous aidera à fonder

⁷ Lettre de Mgr Hirth du 10 février 1900 à sa tante religieuse, Sœur Clémentin Sauner, A.G.M.Afr., N° 096119-096120. Sœur Clémentin Sauner (1836-1918), née Marie Madeleine Sauner est la fille Jean Sauner (1800-1868), laitier et maire de Spechbach-le-Bas (de 1846 à 1868), et de Madeleine Wolff (1800-1846). Elle naît le 28 novembre 1836. Sa sœur cadette, Catherine Sauner (1829-1917) épousera Jean Hirth (1821-1900). Marie Madeleine Sauner sera la tante et la marraine de Mgr Hirth qui l'appelle « ma seconde Mère » (Lettre de Mgr Hirth du 10 décembre 1910 à son frère, l'Abbe Ernest, Casier 303, N° 096414). Marie Madeleine entre chez les Sœurs de la Divine Providence de Ribeauvillé. Le 7 avril 1870, elle prononce ses premiers vœux. A cette occasion, elle reçoit le nom de Sœur Clémentin. De 1909 à 1918 elle réside à la Maison-Mère à Ribeauvillé. Elle meurt le 20 octobre 1918. Sa Congrégation, fondée en 1783, était majoritairement implantée en Alsace où elle avait de nombreuses écoles. En 1904, elle comptait 1895 membres. A l'époque de Mgr Hirth, elle s'opposait avec vigueur à la germanisation de l'Alsace, annexée par l'Allemagne en 1871 (Archives des Sœurs de la Divine Providence de Ribeauvillé).

bien vite d'autres stations. La place ne manque pas ici et la population surtout semble bien disposée.

Dieu semble l'avoir préparée d'avance depuis quelques années ; il règne en effet dans le pays une famine qui a fait bien des victimes. Nous-mêmes pendant le voyage avons vu mourir à côté de nous de grands jeunes gens exténués de faim. Pendant que nous étions sur les hauts pics de la montagne où la misère est plus grande, trois enfants d'un seul coup s'attachèrent à nous, uniquement pour trouver à manger : c'étaient de vrais squelettes, à peine s'ils tenaient debout. Malheureusement le lendemain la marche fut si pénible, et il survint un ouragan si violent avec une pluie si froide que les pauvres enfants expirèrent sous nos yeux. Nous-mêmes fumes passablement transis de froid en ce jour. Plus loin d'autres enfants et jeunes gens s'attachèrent encore à nous ; il y en a encore six pour le moment, d'autres se retirèrent après avoir bien refait leurs forces pendant deux ou trois jours à notre suite. Mais ces six qui restent, je ne promets pas de les sauver ; ils nous sont arrivés tellement exténués. Même maintenant qu'ils ont toute la nourriture qu'ils veulent ; ils ne peuvent s'empêcher de manger encore toutes espèces d'herbes et de racines. On a peine en Europe de comprendre jusqu'où peut aller la misère chez les Noirs.

En passant par certains villages, je voyais les pauvres femmes déterrer les bananiers pour en avoir les racines. Elles râpaient celles-ci avec beaucoup de travail pour les réduire en bouillie. Ce doit être à peu près aussi bon que de manger une salade de savon ; nous nous servons en effet des racines du bananier pour fabriquer notre savon ; il n'est pas étonnant que beaucoup de ces pauvres meurent empoisonnés. Ces malheureux, on les voit couverts de toutes les formes possibles d'amulettes, afin de se préserver de la mort, mais cela ne les avance guère. Et puis le peu de nourriture qu'ils peuvent se préparer, ils ont soin d'en offrir toujours une petite part encore à leurs divinités ou plutôt à leurs ancêtres défunts, auxquels ils ont soin de bâtir toujours de toutes petites cases, auprès des huttes qu'ils habitent eux-mêmes.

Je pourrais ajouter bien des détails surtout sur l'esclavage qui se pratique en ces pays. Combien de milliers de pauvres enfants, de pauvres filles surtout sont toujours vendus et exportés bien loin. Mais il vous suffit de savoir pour le moment que cette plaie existe autour de nous et que surtout nous ne sommes pas bien libres d'y porter remède, ni même de la divulguer.

Bien chère tante, il nous faut prier plus que jamais ; c'est la prière qui convertira ce beau pays du Rwanda. **A mon frère Ernest [Hirth] j'ai adressé beaucoup de détails sur tout mon voyage. Comme il nous faut beaucoup de ressources surtout pour prendre possession de ce nouveau pays, j'ai demandé à notre cher Abbé**

d'adresser un nouvel appel à tous les bienfaiteurs. Quand le bon Dieu se plaît à verser sa grâce sur tout un grand peuple, il faut que les fidèles qui ont déjà reçu le don de la foi ne se mettent pas en retard, et redoublent de générosité dans leurs offrandes. Nous autres pauvres missionnaires, nous ne pouvons promettre que nos sueurs, notre sang encore s'il le faut, le reste c'est votre affaire. Veuillez répéter cela à vos chères consœurs. Si toutes viennent à notre secours, les baptêmes nous pourrions bientôt les publier.

Adieu bien chère tante, n'oubliez pas que je griffonne ces quelques lignes le soir d'une journée de fatigues, et mal installé sous ma tente. Veuillez agréer d'avance avec toute ma reconnaissance l'expression de mon plus affectueux dévouement en N.S.

Jean-Joseph

Vic. ap. Ny. m.

Je vous prie de vouloir bien présenter mes respects
à la Très Révérende Mère.

2. LETTRE DU 15 FEVRIER 1900 A SES PARENTS⁸

Des hauts plateaux du Rwanda,
le 15 Février 1900

Mes bien chers parents,

Depuis plusieurs mois que je suis sous la tente, je ne vous ai pas oubliés. Si je ne vous ai pas écrit plus souvent c'est que j'étais loin de toute poste, ma lettre ne vous serait pas parvenue.

Grâce à Dieu, j'ai pu faire sans maladie, tout un long voyage pour les détails duquel vous me permettrez de vous renvoyer au long journal que j'ai adressé à l'Abbé Ernest. Dieu a béni ce voyage, au cours duquel nous avons pu fonder une mission nouvelle dans un beau pays complètement fermé depuis des siècles à tout Européen : c'est un pays plein d'avenir, le roi est un roi de deux millions de sujets – ce qui est rare en Afrique – est bien disposé, et ses gens sont intelligents. **La grâce de Dieu semble les avoir particulièrement bien préparés pour recevoir la bonne nouvelle.**

Si nos amis d'Alsace et d'ailleurs nous viennent en aide sérieusement, nous fonderons rapidement plusieurs stations. N'est-ce pas que vous voudrez bien prier beaucoup pour nous : ce doit être là surtout le grand travail de vos vieux jours. A mesure qu'on se rapproche davantage de Dieu, il faut aussi tourner les yeux plus souvent vers Lui ; il ne demande pas davantage de notre pauvreté.

⁸ A.G.M.Afr., Lettre de Mgr Hirth du 15 février 1900 à ses parents, N° 096121. Il s'agit de Monsieur Jean Hirth (1821-1900) et Madame Catherine Sauner (1829-1917).

Il ne m'est guère possible de vous écrire davantage aujourd'hui. Le soir de chaque étape, je tâche de trouver un petit moment pour écrire en Europe, mais la fatigue de la journée ne me permet pas de faire beaucoup. Encore une fois je compte sur notre cher Abbé ou sur Virginie pour vous donner un peu plus de détails que ne le fait cette lettre. Celle-ci est pour vous répéter seulement que je suis toujours de cœur avec vous.

Adieu encore, je vous embrasse tendrement et de toute mon affection dans le Seigneur.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. m.

3. LETTRE DU 20 FEVRIER 1900 A MGR LIVINHAC⁹

N.D. de Lourdes (Usui), le 20 Février 1900

Monseigneur et très Vénéré Père,

Dans ma dernière lettre datée également de l'Usui, j'annonçais à Votre Grandeur que sur votre invitation, nous allions essayer enfin une fondation dans le Rwanda. Aujourd'hui c'est chose faite, grâce à



⁹ Lettre de Mgr Hirth du 20 février 1900 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095048. Mgr Léon Livinhac (1846-1922) de nationalité française, entre chez les Pères Blancs en 1873. Quelques mois plus tard, il est déjà ordonné prêtre par Mgr Lavigerie. En 1874, il est élu membre du Conseil général, lors du premier Chapitre général des Pères Blancs. Fin décembre. Le 24 août 1875, il est nommé professeur et puis directeur du grand séminaire des Pères Blancs. Mgr Hirth fut un des ses élèves. Début mars 1878, il dirige la première caravane équatoriale vers l'Uganda. Il est nommé vicaire apostolique du « Victoria-Nyanza » et ordonné évêque le 14 septembre 1884 par Mgr Lavigerie. En 1889, il est nommé Supérieur Général des Pères Blancs. Le 25 mai 1890, il ordonne évêque son successeur, le Père Hirth, comme vicaire apostolique du « Victoria-Nyanza ». Il dirigera les Pères Blancs pendant plus de 30 ans, jusqu'à sa mort en 1922 (*Notices nécrologiques*). A l'occasion de son jubilé épiscopal en octobre 1909, il écrit : « **Nous sanctifier et sanctifier les âmes sont les deux fins immédiates de notre vocation** ; fins tellement dépendantes l'une de l'autre. **Nous sommes des sauveurs d'âmes**. Nous ne sommes ni des explorateurs, ni des voyageurs, ni des touristes, ni des savants... Ils se tromperaient donc ceux qui entreraient dans notre société pour y consacrer leur vie entière à l'étude et à l'enseignement des sciences ou des lettres, ou poussés par le désir des découvertes et des aventures à travers le Continent mystérieux. **Le véritable missionnaire n'a qu'une ambition : arracher les âmes aux ténèbres et à la corruption du paganisme pour les rendre chrétiennes et leur ouvrir le ciel** ». (Mgr LIVINHAC, *Lettres circulaires adressées aux Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs) : 1889-1912*. Recueil de 97 lettres (n° 1 – n° 97), Lettre du 3 octobre 1909, A.G.M.Afr., N° 85). **La vertu propre des Pères Blancs**, selon lui, était que chaque membre « conforme généreusement et aveuglement sa volonté et son jugement à la volonté et au jugement de ses supérieurs. Sans l'obéissance point de vertu réelle, point de grâces de Dieu, point d'apostolat possible. **Entre toutes les vertus, l'obéissance est la première, et même la seule véritablement indispensable...** » (Mgr Livinhac, op. cit., 6 janvier 1897, N° 21).

Dieu. La mission du Sacré Cœur est fondée dans le cœur même du pays.

Le 11 Décembre, les **PP. Brard** [1858-1916], **Barthélemy Paul** [1872-1943], le **Frère Anselme** [Nicolas Illrich-1863-1942] et moi nous quittons la mission de l'Usui et nous dirigeons par le Sud de ce pays sur l'Urundi par le Nord de l'Uha ; c'était la seule route sûre et possible alors pour notre caravane, qui comptait 100 et quelques charges. Nous mîmes onze jours pour arriver à la mission de Muyaga dans l'Uyogoma (Urundi). De là, les Pères nous aidèrent à passer à la mission de St. Antoine, située magnifiquement et dans une région très peuplée. Il fallut 7 jours. Le **P. Desoignies** [1857-1916] nous aida à atteindre le Tanganika. Encore 6 jours et nous étions à Uzumbura, station militaire attenante à l'ancienne station des confrères dans l'Uzige. Nous comptions faire là les premières démarches auprès de l'officier chef du district Tanganika-Kivu, mais il était au Kivu même.

Nous refîmes une fois encore notre caravane et mîmes 9 jours de bonne marche pour arriver au Kivu par la vallée du Rusisi. Par tout l'Uha et par l'Urundi surtout, les chemins étaient des plus difficiles à cause des montagnes parfois très escarpées, et des nombreux cours d'eau, quelques fois marais de papyrus parfois assez larges. Nos porteurs Basukuma nous rendirent grand service, mais malheureusement nous n'en avons pas assez ; et cinq porteurs engagés dans l'Usui désertèrent dès leur entrée dans l'Urundi. Les Barundi eux-mêmes sont mauvais porteurs. Nous dûmes laisser 45 charges en détresse à la mission de St. Antoine pour ne pas être trop retardés.

Au Kivu enfin, 20 Janvier, le Commandant Bethe, chef de district, nous fit le meilleur accueil et promit de favoriser notre établissement de tout son pouvoir. Il avait trouvé moyen d'être en excellentes relations avec le roi du Rwanda, et il offrit de nous faire bénéficier de toute l'influence qu'il avait acquise depuis une année. Sans tirer un seul coup de feu, il avait effectivement établi son autorité sur tout le pays. Il voulut bien nous donner son interprète, c'était son homme le plus accrédité auprès du Kigeri.

Il fallut 11 étapes pour arriver à la capitale située dans la grande boucle que fait le Nyavarongo vers le Nord, et à 25 Kilom. de cette rivière. La route fut difficile encore car il fallut remonter toute la chaîne qui borne à l'Est la vallée du Tanganika-Rusisi-Kivu, et cette chaîne est très abrupte partout. Le jour entre autre que nous passâmes la crête, fut des plus pénibles ; un orage nous surprit à 2 500 m. d'altitude, et trois enfants que nous avions ramassés de la veille, de petits affamés, moururent de froid dans la route.

Pendant deux jours nous eûmes en vue, à 100 Kilom. environ, à vol d'oiseau, un des pics de la chaîne de volcans que nous laissions au Nord.

A la cour du Kigeri, nous fûmes bien reçus ; nos cadeaux assez considérables nous furent payés par les cadeaux reçus en retour, et le roi, Ijuhi [Musinga/1883-1944], nous rendit sous la tente, la visite que nous lui fîmes. Il nous donna son homme pour nous conduire là où nous voudrions nous établir. Nous choisîmes à 20 Kilom. environ au Sud de la capitale actuelle, dans un pays très peuplé : c'est là que sera notre mission du Sacré Cœur, s'il plaît à Dieu. Elle est à 1 900 et quelques mètres d'altitude ; nous n'avons pu trouver plus bas ; tout le plateau qui se trouve dans la boucle du Nyavarongo est environ à 2 000 m, tout composé de beaux mamelons, très doux.

La population a l'air très bonne ; on ne se sauvait pas devant nous, comme on le fait d'habitude quand le blanc apparaît pour la première fois. Le pays est asservi par les Batusi ou Baïma ; le reste de la population, les Bahutu est absolument esclave ; ceux-ci au moins viendront à nous, si les premiers manquent.

Les relations avec le Kigeri et les autorités allemandes commencent très bien, espérons qu'elles continueront. Le roi, m'ayant donné un homme qui me ferait traverser le Rwanda, je profitai de son offre, et revins à marches assez rapides en coupant tout le pays de l'Ouest à l'Est ; il me fallut dix jours jusqu'à la Kagera et puis encore 4 jours par la pointe Sud du Karagwe jusqu'à N.D. de Lourdes.

Ce voyage me fit connaître tout de suite une bonne partie du Rwanda et du Kissaka qui en est une province, mais province moins étendue que ne marque la carte de Götzen [1866-1910]¹⁰.

Nous ne pouvons que remercier le Seigneur de nous avoir ouvert enfin une si belle mission. Quoique je n'aie pu recueillir encore que des renseignements partiels sur ce pays, je crois qu'à tous points de vue il nous offre un champ magnifique : population bonne et très dense, les Batusi surtout sont une classe intelligente, courageuse et habituée à commander ; climat très sain, pendant tout ce voyage,

¹⁰ Le comte Gustav Adolf von Götzen (1866-1910) appartient à la noblesse allemande. Après ses études secondaires, il s'engage comme lieutenant dans la garde des Uhlans. Début 1891, il opte pour une carrière diplomatique. De mai à septembre 1891, il visite la région du Kilimandjaro. Début 1892, il s'inscrit à l'Académie militaire de Berlin pour approfondir sa formation militaire. De juin à juillet 1892, il explore la région située entre les villes actuelles d'Istanbul et d'Ankara en Turquie. Puis, il traverse l'Afrique d'Est en Ouest. Il explore le Rwanda du 2 mai au 26 juin 1894. C'est alors qu'il rencontre le *Mwami* Rwabugiri. De retour en Allemagne, fin 1895, il publie le récit de son voyage « *Durch Afrika von Ost nach West – A travers l'Afrique de l'Est à l'Ouest* ». Mgr Hirth consultera ce récit avant de se rendre au Rwanda fin 1899. Le Comte von Götzen, dès son retour en Allemagne, reprend sa carrière diplomatique. Le 12 mars 1901, il est promu gouverneur impérial du « *Deutsch-Ostafrika* ». Il reste en fonction jusqu'en avril 1906. Malade et épuisé, il rentre en Allemagne. Il meurt le 1^{er} décembre 1910 à Berlin à l'âge de 44 ans (R. BINDSEIL, *Le Rwanda vu à travers le portrait biographique de l'officier, explorateur de l'Afrique et gouverneur impérial Gustav Adolf von Götzen (1866-1910)*, Berlin, 1992, pp. 30-184).

pourtant pénible, aucun de nous quatre n'a eu de la fièvre, sauf le Frère pendant 2 ou 3 jours.

C'est le cas ou jamais de vous prier, Vénéré Seigneur et Père de nous envoyer des missionnaires. Tous nos efforts devront se porter sur ce pays ; nous n'avons pas partout deux millions d'habitants réunis sous un chef qui nous reçoit si bien chez lui. **Des protestants aussi ont passé dans la vallée du Kivu, trois mois avant nous, et plusieurs fois déjà, ils se sont rendus par là dans l'Unyoro ; nous les aurons bientôt dans ce beau pays du Rwanda si nous ne pouvons les prévenir dans les centres les plus peuplés.**

Je vais écrire à la S. Cong. de la Propagande mais j'évite de le faire aux Missions Catholiques je crains trop la publicité qui pourrait hâter l'invasion protestante.

J'ose vous supplier au nom du Sacré Cœur, à qui nous avons voulu donner ce pays au commencement de ce siècle, daignez intervenir pour nous faire envoyer dès cette année le plus de missionnaires possible pour ce pays, jusqu'à ce que nous ayons occupé les points principaux ; **je n'attends que leur arrivée pour y retourner avec eux. S'il plaît à Dieu, nous occuperons d'abord le centre du Kisakka, plus peuplé encore que le Rwanda même ; nous relierons ainsi la station du Sacré Cœur à celle de l'Usui. Il y a aussi le sud du Kivu, très peuplé, et plus exposé aux protestants. Le Bugoyi au Nord est donné comme très peuplé aussi ; serait-il vrai que les missionnaires de l'Ouellé songent à fonder une station entre le Kivu et l'Albert-Edouard ? Toute la boucle du Nyavaron-go est très peuplée, et cette boucle est beaucoup plus large que le portent les cartes.**

Au reste jamais en dehors de l'Uganda, je n'avais vu les missionnaires si bien reçus par la population ; on dirait que les pauvres gens soupirent après notre venue ; ils se font gloire pour le moment de nous avoir. **Un détail : à chaque étape de mon retour m'arrivait un cadeau de 25 à 30 chèvres etc...**

La grâce de Dieu semble souffler sur ce pays : je ne dois craindre qu'une chose, c'est qu'à cause de ma pauvreté, les missionnaires qu'il faudrait ici, ne viendront pas. J'ose répéter à Votre Grandeur, aucun des pays que j'ai vu depuis quelques années ne me paraît plus près du salut. Ailleurs on nous fuyait ; ici on nous prenait presque pour des dieux. Sur toute notre route en dehors de l'Usui, on ne voulait que des perles ; ici rien que de l'étoffe, les Bana-Rwanda ont hâte de s'habiller d'étoffes. C'est caractéristique.

Nous pensions d'abord rester dans la région du Kivu, mais cette région est encore contestée entre le Congo et l'Allemagne. Auprès du Kigeri où se trouve notre station nous sommes certainement en territoire allemand. J'écris à Mgr Roelens [1858-

1947]¹¹ pour lui donner le résultat de notre voyage¹². Au reste quand cette lettre vous parviendra la question de la frontière sera sans doute réglée en ce sens que le Rusisi fera limite jusqu'au Kivu. Dans l'Usui, la mission, je crois, prendra un peu mieux, mais cependant le chef Kasusulo n'est pas tout à fait gagné. Les Pères sont toujours encore dans les bâtisses.

Plus que jamais Votre Grandeur voudra nous assurer de ses meilleures prières. Daignez agréer en retour, Vénéré Seigneur et Père, l'expression de la plus affectueuse reconnaissance, avec l'hommage des sentiments de la plus filiale soumission dans lequel je reste

de Votre Grandeur

le très humble et très obéissant en N. S.

Jean-Joseph

Vic. ap. Ny. m.

En rentrant au Bukumbi, je compte faire un petit détour pour aller m'édifier un peu auprès de Mgr Gerboin [1847-1912]¹³.

¹¹ Mgr Victor Roelens (1858-1947), originaire d'Ardoos en Belgique, est né dans une famille de jardinier de château. Il entre chez les Pères Blancs en 1880. Il est ordonné prêtre le 8 septembre 1884 par le Cardinal Lavigerie. Après son ordination, il travaille quelques années (de 1889 à 1891) à Jérusalem comme professeur du séminaire tenu par les Pères Blancs. En 1891, il est nommé pour le Vicariat du Haut Congo. Ce vicariat était alors en proie à la violence de la guerre arabe. En 1893, il fonde Baudouinville (Moba) qui deviendra le centre d'un état théocratique pour remplir le vide de toute autre organisation coloniale. Cette même année il est nommé pro-vicaire du Haut-Congo. Et le 30 mars 1895, il est nommé vicaire apostolique. Il est ordonné évêque à Malines par le Cardinal Goossens en 1896. Il travaille étroitement avec le régime colonial belge ayant la tendance de défendre le Roi Léopold. Lors d'un séjour en Belgique en 1907, il prend l'initiative de créer un Conseil missionnaire qui réunit au moins une fois par an les supérieurs de congrégations missionnaires pour traiter ensemble des problèmes de la mission au Congo belge. La première année, le conseil est présidé par le nonce apostolique de Belgique. En 1907, il fonde un grand séminaire à Baudouinville (Moba) d'où sortira le premier prêtre congolais, Stephen Kaoza, ordonné en 1917. Le 22 septembre 1941, il donne sa démission comme vicaire apostolique après un épiscopat de quarante-six ans. Il meurt le 5 août 1947, à l'âge de 89 ans (*Notices nécrologiques*).

¹² Au début de son voyage, Mgr Hirth, suivant la proposition du Dr Kandt, pensait fonder une Mission dans le Kinyaga. Cette région dépendait du Vicariat du Haut-Congo de Mgr Roelens. En 1894, la Congrégation de la Propagation de la Foi, en délimitant l'Ouest du Vicariat de Mgr Hirth, avait adopté la frontière tracée par le Roi Léopold II, celle qui divisait le Rwanda presque en deux. De ce fait, Mgr Hirth n'avait pas le droit d'y fonder une Mission. Cependant, dès son arrivée au Rwanda, il se considéra comme le Vicaire apostolique du pays, dans ses frontières coloniales provisoires, fixées par le Capitaine Bethé en décembre 1899. Sans doute y eut-il un arrangement entre vicaires apostoliques... mais à quel moment précis ?

¹³ Les paragraphes en gras de la version originale n'ont pas été repris dans la version officielle. De cette manière, beaucoup d'historiens n'ayant pas consulté la version originale ont été trompés. Cet un bel exemple qui montre comment les revues missionnaires ont contribué à la falsification de l'histoire du Rwanda.

* LA VERSION OFFICIELLE DE LA LETTRE PUBLIEE DANS *LES MISSIONS D'ALGER* POUR INFORMER LES BIENFAITEURS¹⁴

N.D. de Lourdes (Usui), le 20 Février 1900

Monseigneur et très Vénéré Père,

Dans ma dernière lettre datée de l'Usui également, j'annonçais à Votre Grandeur que sur son invitation, nous allions essayer une fondation dans le Rwanda. Aujourd'hui c'est chose faite, grâce à Dieu. La mission du Sacré-Cœur est fondée dans le cœur même du pays.

Le 11 Décembre, les PP. Brard, Barthélemy Paul, le Frère Anselme et moi nous quittions la mission de l'Usui, et nous dirigeons sur l'Urundi par le Nord de l'Uha : c'était la seule route sûre et possible alors pour notre caravane, qui comptait cent et quelques charges. Nous mîmes onze jours pour arriver à la mission de Muyaga dans le Uyogoma (Urundi). De là, les Pères nous aidèrent à passer à la mission de Saint-Antoine, située magnifiquement et dans une région très peuplée. Il fallut sept jours. Le Père Desoignies nous aida à atteindre le Tanganika. Encore six jours et nous étions à Usumbura, poste militaire attendant à l'ancienne station des confrères dans l'Usiga. Nous comptions faire là les premières démarches auprès de l'officier chef du district Tanganika-Kivu, mais il était au Kivu même.

Nous réorganisâmes notre caravane et mîmes neuf jours de bonne marche pour arriver au Kivu par la vallée du Rusisi.

Partout l'Uha et par l'Urundi surtout, les chemins étaient des plus difficiles à cause des montagnes parfois très escarpées, des nombreux cours d'eau et marais de papyrus souvent assez larges. Nos porteurs basukuma nous rendirent grand service, mais malheureusement nous n'en avons pas assez ; et ceux engagés dans l'Usui désertèrent dès leur entrée dans l'Urundi. Les Barundi eux-mêmes sont mauvais porteurs. Nous dûmes laisser quarante-cinq charges en détresse à la mission de Saint-Antoine, pour ne pas être trop retardés.

Au Kivu enfin, 20 Janvier, le Commandant Bethe, chef du district, nous fit le meilleur accueil et promit de favoriser notre établissement de tout son pouvoir. Il avait trouvé moyen d'être en excellentes relations avec le roi du Rwanda, et il offrit de nous faire bénéficier de toute l'influence qu'il avait acquise depuis une année. Sans tirer un seul coup de feu, il avait effectivement établi son autorité sur tout le pays. Il voulut bien nous donner son interprète ; c'était son homme le plus accrédité auprès du « Kigéré » (roi).

Il fallut onze étapes pour arriver à la capitale située dans la grande boucle que fait le Nyavarongo vers le nord, et à 25 kilomètres de cette rivière. La route fut difficile encore car nous devions repasser toute la chaîne qui borne à l'est la vallée du Tanganika-Rusisi-Kivu, et cette chaîne est très abrupte partout. Le jour entre autres que nous escaladâmes la crête, fut des plus pénibles ; un orage nous surprit à 2 500 mètres d'altitude, et trois enfants que nous avions ramassés la veille, de petits affamés, moururent de froid dans la route.

Pendant deux jours, nous eûmes en vue, à 100 kilomètres environ, à vol d'oiseau, un des pics de la chaîne de volcans que nous laissions au nord.

A la cour du Kigéré (roi), nous fûmes bien reçus ; nos cadeaux assez considérables nous furent payés par les cadeaux donnés en retour, et le roi, Iyuh, nous rendit sous la tente, la visite que nous lui fîmes. Il nous donna son homme pour nous conduire là où nous voudrions nous établir. Nous choisîmes à 20 kilomètres, environ au sud de la capitale actuelle, dans un pays très peuplé : c'est là que sera notre mission du Sacré-Cœur, s'il plaît à Dieu. Elle est à 1 900 et quelques mètres d'altitude ; nous n'avons pu trouver plus bas ; tout le plateau qui se trouve dans la

¹⁴ « Lettre de Mgr Hirth du 20 février 1900 à Mgr Livinhac », in *Les Missions d'Alger*, N°11 (139-144), Alger, juillet-août 1900, pp. 771-774.

boucle du Nyavarongo est environ à 2 000 mètres, tout composé de beaux mamelons, très doux.

La population a l'air très bonne ; on ne se sauvait pas devant nous, comme on le fait d'habitude quand le blanc apparaît pour la première fois. Le pays est asservi par les Batusi ou Baïma ; le reste de la population, les Bahutu est absolument esclave ; ceux-ci au moins viendront à nous, si les premiers manquent.

Les relations avec le Kigéré et les autorités allemandes commencent très bien, espérons quelles continueront. Le roi, m'ayant donné un homme qui me ferait traverser le Rwanda, je profitai de son offre et revins à marches assez rapides en coupant tout le pays de l'ouest à l'est ; il me fallut dix jours jusqu'à la Kagera et puis encore 4 jours par la pointe sud du Karagwe jusqu'à Notre-Dame de Lourdes.

Ce voyage me fit connaître tout de suite une bonne partie du Rwanda et du Kissaka qui en est une province, mais province moins étendue que ne marque la carte de Götzen.

Nous ne pouvons que remercier le Seigneur de nous avoir ouvert enfin une si belle mission. Quoique je n'aie pu recueillir encore que des renseignements partiels sur ce pays, je crois qu'à tous points de vue il nous offre un champ magnifique : population bonne et très dense, les Batusi surtout sont une classe intelligente, courageuse et habituée à commander ; climat très sain. Pendant tout ce voyage, pourtant pénible, aucun de nous quatre n'a eu de fièvre, sauf le Frère pendant deux ou trois jours.

C'est le cas ou jamais de vous prier, Vénéré Seigneur et Père de nous envoyer des missionnaires. Tous nos efforts devront se porter sur ce pays ; nous n'avons pas partout deux millions d'habitants réunis sous un chef qui nous reçoit si bien chez lui.

J'ose vous supplier au nom du Sacré Cœur, à qui nous avons voulu donner ce pays au commencement de ce siècle, daignez nous envoyer dès cette année le plus de missionnaires possible pour ce pays, jusqu'à ce que nous ayons occupé les points principaux ; je n'attends que leur arrivée pour y retourner avec eux.

Jamais, en dehors de l'Ouganda, je n'avais vu les missionnaires si bien reçus par la population ; on dirait que ces pauvres gens soupiraient après notre venue ; ils se font gloire pour le moment de nous avoir.

La grâce de Dieu semble souffler sur ce pays : je ne dois craindre qu'une chose, c'est qu'à cause de ma pauvreté, les missionnaires qu'il faudrait ici, ne viendront pas. J'ose répéter à Votre Grandeur, aucun des pays que j'ai vus depuis quelques années ne me paraît plus près du salut. Ailleurs on nous fuyait ; ici on nous prenait presque pour des dieux. Sur toute notre route en dehors de l'Usui, on ne voulait que des perles ; ici rien que de l'étoffe, les Bana-Rwanda ont hâte de s'habiller d'étoffes : c'est caractéristique.

Plus que jamais Votre Grandeur voudra nous assurer de ses meilleures prières.

Daignez agréer en retour, vénéré Seigneur et Père, l'expression de la plus affectueuse reconnaissance, avec l'hommage des sentiments de la plus filiale soumission dans lequel je reste de Votre Grandeur le très humble et très obéissant en Notre-Seigneur.

Jean-Joseph
des Pères Blancs
Vicaire apostolique du Nyanza méridional

4. LETTRE DU 25 FEVRIER 1900 AU CARDINAL LEDOCHOWSKI, PREFET DE LA CONGREGATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI¹⁵

Notre Dame de Lourdes (Katoke),
Usui, 25 Février 1900



Eminentissime Seigneur,

C'est un pieux devoir pour moi toujours, et un plaisir nouveau chaque fois, de pouvoir écrire à Votre Eminentissime Seigneurie, pour la remercier de tous les secours qu'elle veut bien fournir sans cesse à la mission de Nyanza méridional. Mais outre le tableau succinct que je veux présenter des travaux des missionnaires dans les stations plus anciennes, un motif plus particulier me presse aujourd'hui. La divine Providence a bien voulu ouvrir à nos efforts tout un grand pays, où jusqu'ici aucun missionnaire n'avait pu pénétrer.

Le Vicariat du Nyanza méridional occupe toute la région du lac Nyanza, comprise entre les possessions anglaises au nord du premier degré de latitude sud, et l'Unyanyembe, qui le délimite au Sud, et à l'Est. C'est en 1894 qu'il a été détaché du Nyanza septentrional et du Haut-Nil qui sont dans la sphère anglaise. Politiquement, il est situé dans la sphère des possessions allemandes.

¹⁵ Lettre de Mgr Hirth du 25 février 1900 au Cardinal Ledochowski, Préfet de la Congrégation de la Propagation de la Foi, A.G.M.Afr., N° 095304. Le Cardinal Ledochowski (1822-1902) était Polonais. Il naquit le 29 octobre 1822 à Gorki. Après son ordination sacerdotale 1845, il travaille quelques années au « Secrétariat d'Etat » du Vatican. De 1855 à 1860, il est délégué apostolique en Colombie et au Chili. En 1861, il est ordonné évêque et nommé nonce apostolique en Belgique. Il y séjourna jusqu'en 1866 quand le Pape Pie IX (1792-1878) le nomme archevêque des villes de Gniezno et de Poznan (Posen). Lors du Concile Vatican I, il est membre de la Commission qui examine les questions dogmatiques. En 1870, il demande, sans succès, au Chancelier allemand, Bismarck, d'intervenir en Italie pour restaurer les « Etats du Vatican ». Sous les menaces de la Prusse qui s'oppose au catholicisme polonais, il dédie ses deux archevêchés au Sacré-Cœur de Jésus. Il exige que la religion catholique soit enseignée en polonais. Suite à son refus d'observer les « Lois de Mai » de 1873, il doit payer une amende de 90 000 dollars au gouvernement prussien. Le gouverneur de la province de Poznan (Posen) l'arrête en février 1874. Il est emprisonné jusqu'en 1876. Le tribunal prussien pour les affaires ecclésiastiques le destitue de sa charge épiscopale. Les catholiques d'Europe admirent sa résistance. Le Pape Pie IX l'appelle « le défenseur courageux de la foi ». En 1875, il est libéré et nommé Cardinal et Primat de Pologne. Bientôt, il entre en conflit avec le gouvernement allemand en défendant ses droits épiscopaux. Le conflit sera solutionné en 1886 quand il donne sa démission comme archevêque. Entre-temps, il est engagé par le Secrétariat d'Etat au Vatican. De 1892 jusqu'à sa mort en 1902, il est Préfet de la Congrégation de la Propagation de la Foi. C'est lui qui règle le conflit entre catholiques et anglicans au Buganda. En 1894, il réorganise l'ancien vicariat « Victoria-Nyanza » en trois parties. Il confie le nouveau vicariat « Nyanza méridional » à Mgr Hirth. Il rencontrera Mgr Hirth à Rome en 1895 (B. STASIEWSKI, « Ledochowski, Mieczyslaw Halka », in *New Catholic Encyclopedia*, New York, 1967, pp. 601-602).

I

La station la plus ancienne en date est celle de Notre Dame de Kamoga¹⁶ au Bukumbi, pointe Sud du lac. Cette station qui a toujours trouvé une difficulté particulière à se développer, à cause de la population moins douée que beaucoup d'autres nègres pour l'intelligence, s'est développée cependant dans les dernières années. Depuis trois ans, nous avons pu baptiser environ 250 catéchumènes, qui tous aujourd'hui pratiquent leur religion avec beaucoup de consolation pour les missionnaires.

La mission a en outre auprès de cette station, deux orphelinats, l'un de garçons, l'autre de filles, où sont réunis la majeure partie des enfants que nous libérons de l'esclavage. Ils comptent ensemble près de cent orphelins presque tous baptisés. C'est de ces orphelinats que sortent les jeunes ménages de nos deux villages chrétiens qui comptent environ 150 néophytes aussi. Plusieurs de ces jeunes chrétiens sont employés comme catéchistes. Il faut ajouter encore une école de garçons assez fréquentée ; une autre école pour les filles a été ouverte aussi cette année, ainsi qu'une école de catéchistes.

Notre Dame de Kamoga compte aussi quatre stations annexes, où il n'y a encore que des catéchistes, sans missionnaires à résidence fixe. Il y a dans ces quatre stations, 30 chrétiens baptisés et plus de 100 catéchumènes. D'assez grandes constructions ont dû être entreprises depuis une année pour toutes ces œuvres, et en particulier une grande église a été bâtie, qui sert comme église principale au Vicaire apostolique qui a habituellement sa résidence au Bukumbi.

Des mines d'or ont été récemment découvertes à deux jours de cette mission : puissent-elles au moins ne pas trop entraver la marche de nos œuvres assez prospères !

La deuxième mission en date est celle de Marienberg, sur la côte Ouest du Nyanza à peu de distance de Bukoba, station militaire.

¹⁶ En 1901, le supérieur « de Notre Dame de Kamoga » explique l'origine du nom de cette Mission : « Le 23 octobre [1901] – Quelques jours auparavant, le vieux Kamoga avait lui aussi reçu le baptême in *articulo mortis*. Malade depuis assez longtemps, surtout de vieillesse, il ne pouvait attendre plus longtemps pour recevoir le baptême qu'il avait demandé souvent. Le danger de mort passé, le P. Meyer alla le voir. Kamoga le pria de revenir souvent et de continuer à l'instruire (...). Si tous les lecteurs de la chronique ne connaissent pas Petro Kamoga pour l'avoir vu, tous en connaissent au moins le nom, car il eut l'honneur de le donner à la Mission du Bukumbi. Dans les temps difficiles, quand les premiers missionnaires, chassés de l'Uganda vinrent demander un refuge sur la terre hospitalière du Bukumbi, Kamoga leur rendit bien de services. Il était alors puissant dans le pays ; il était premier ministre et en même temps barbier du roi. Il plaida la cause des missionnaires et quand nous fûmes autorisé à nous fixer dans le pays, ce fut le village de Kamoga qu'on nous assigna pour résidence. De là le nom de la station » (Chronique Trimestrielle, N° 94, Janvier 1902, pp. 92-93).

Cette mission a pu baptiser depuis quatre ans plus de 400 adultes, et elle promet de progresser plus rapidement encore.

Une station plus récente a été fondée dans l'île d'Ukerewe pour tout l'archipel du Sud-Est du lac, et le continent voisin où la population est très bien disposée. La mission ayant été préparée depuis longtemps déjà, les baptêmes ont pu avoir lieu dès la fondation. Aujourd'hui, il y a plus de 600 adultes, et dans l'île même peu d'enfants ***in periculo mortis***¹⁷, ou d'adultes moribonds échappent au zèle des missionnaires et de leurs catéchistes. Là aussi, l'école des catéchistes promet beaucoup pour l'avenir, et il le faut, car la propagande des ministres protestants de la Church Society est très active dans tout le Sud-Est du lac.



LA RESIDENCE DE MGR HIRTH A MARIENBERG (KASHOSHI PRES DE BUKOBA)

Depuis deux ans, une station de missionnaires a été fondée dans le petit royaume d'Usui, au Sud-Ouest du Nyanza ; ce royaume compte environ 120 000 habitants d'une population assez intelligente. Malheureusement la liberté d'embrasser la religion n'existe encore que nominalement, nous espérons mieux pour un avenir assez prochain. Ce pays est bien situé pour l'évangélisation des pays voisins.

¹⁷ « en danger de mort ».

II

Il nous tardait depuis longtemps de pénétrer enfin dans l'extrême Ouest du Vicariat : il y a là un royaume jusqu'à ce jour complètement isolé et fermé à tous les étrangers. Les musulmans même à la recherche de l'ivoire et des esclaves, n'ont jamais pu y entrer : c'est le pays du Rwanda.

L'année dernière, les premiers officiers allemands venus du Tanganyika ont pu y planter leur drapeau. Il faut le dire à leur louange, ils l'ont fait sans effaroucher la population, et sans tirer un seul coup de feu. Il y a là, dit-on, une population de deux millions d'habitants, sous l'autorité d'un seul chef, respecté de tous ses sujets.

Après un voyage des plus pénibles et des plus coûteux, nous avons pu réussir ces jours derniers à nous établir dans le cœur même du pays, avec l'agrément du roi. Nous avons voué aussitôt le pays tout entier au Sacré-Cœur.

La population est des plus sympathiques. Il y a cela de particulier dans ce pays, qu'on y retrouve deux races absolument distinctes, la race conquérante et la race soumise. Celle-ci compte tous les aborigènes du pays, y compris quelques rares villages de nains, comme on les retrouve dans la grande forêt du Congo belge. Quant aux conquérants, ils semblent être frères des Gallas, ou même des Abyssins. Ils sont intelligents, courageux, amis dès le premier jour des Européens qu'ils ont appris à connaître. Jusqu'ici, il est vrai, ils exploitaient la race soumise, qu'ils vendaient en dehors du pays comme esclaves. Seuls de tous les pays immédiatement environnants, ils recherchent les étoffes dont ils aiment à se couvrir. L'accueil qui nous a été fait a été tout à fait inattendu : « *Digitus Dei est hic*¹⁸ », pouvons nous dire, et l'heure de la grâce de Dieu semble avoir sonné pour ce peuple.

Nous voudrions pouvoir fonder là sans retard plusieurs stations. J'ai tenu à installer moi-même les premiers missionnaires, et, en traversant tout le pays pendant 25 jours, j'ai pu remarquer plusieurs centres où la population est surtout groupée et très abondante. Quel regret de ne pouvoir y laisser aussitôt un grand nombre de missionnaires !

Les ministres protestants anglais, ont passé dans les derniers mois aussi dans ce pays, dont ils ont pu admirer les belles montagnes et l'heureux climat ; mais ils ne s'y sont pas fixés encore.

Notre station du Sacré-Cœur, est située sur le grand plateau de deux mille mètres d'altitude où le roi tient ses différentes capitales.

Puissions-nous être heureux et occuper les points principaux avant que l'erreur ait pénétré ! Nous écrivons à nos Vénérés Supé-

¹⁸ « Le doigt de Dieu est ici ».

rieurs pour qu'ils veuillent bien nous envoyer le plus de missionnaires possible.

Daigne Votre Seigneurie Eminentissime, aussi les encourager, et puis assurer plus que jamais, non seulement sa puissante intercession auprès de Dieu, mais aussi son concours le plus généreux, à cette mission nouvelle, où je ne saurais en douter, la grâce de Dieu produira, dans un avenir peu éloigné, des milliers de nouveaux chrétiens.

Je compterai pour peu les peines de quatre mois du plus pénible voyage, pourvu que le règne de Dieu s'établisse au Rwanda.

Me prosternant humblement aux pieds de Votre Eminentissime Seigneurie, j'ose vous prier de daigner agréer l'hommage de la plus profonde reconnaissance, en même temps que l'expression des sentiments de la plus respectueuse et de la plus affectueuse soumission dans lesquels j'ose me dire, de Votre Eminentissime Seigneurie

l'humble fils et obéissant serviteur en Notre Seigneur

Jean-Joseph

des Pères Blancs – Vic. ap. Ny. mérid.

5. LETTRE DU 27 FEVRIER 1900 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST¹⁹

N.D. Auxiliatrice (Ushirombo), 27 Février 1900

Mon bien cher frère Ernest²⁰,

Par ce même courrier je vous envoie la suite de mon voyage à travers le Rwanda.

Dieu m'a ramené sain et sauf ce n'était pas une petite affaire. Il faut l'en bénir.

Depuis 8 ans j'étais censé devoir une visite à Mgr Gerboin²¹ [1947-1912], mon voisin du Sud ; passant à 3 jours seulement de la



¹⁹ Lettre de Mgr Hirth du 27 février 1900 à son frère, l'Abbé Ernest, A.G.M.Afr., N° 096122.

²⁰ L'abbé Ernest Donat Hirth est né à Spechbach-le-Bas le 21 novembre 1868. Il était un des fils de Joseph Hirth (1821-1900), enseignant, secrétaire de la commune et sacristain de la paroisse, et de Mme Catherine Sauner (1829-1917), fille de Jean Sauner (1800-1868), laitier et maire du village. Il est ordonné prêtre à Strasbourg le 10 août 1894. Il est Vicaire d'abord à Ensisheim (le 4 septembre 1894) et puis à Mulhouse-Ste-Marie (le 21 septembre 1899). Le 18 janvier 1904, est promu Aumônier des Sœurs du Bon Pasteur de Mulhouse-Modenheim. Il est nommé Curé d'abord à Stetten (le 1^{er} octobre 1918, et puis à Oberlarg (le 12 avril 1927) où il meurt le 5-12-1933 (Archives du diocèse de Strasbourg).

²¹ Mgr Gerboin (1848-1912) a été ordonné évêque à Kamoga (Bukumbi) par Mgr Hirth le 21 septembre 1897. A Ushirombo, il rencontre le Dr Kandt. Les deux se lient d'amitié. Le Dr Richard Kandt fait à Mgr Gerboin la promesse d'aider les Pères Blancs à s'installer au Rwanda. Il fera le effectivement en 1899 (Copie de la lettre du Docteur Richard Kandt du 7 juin 1899 à Mgr Gerboin, A.G.M.Afr., N° 100164-100165).

station principale, j'ai voulu profiter de cette bonne occasion. Mon voyage ne s'allongera guère que d'une dizaine de journées, avec le détour que cela m'impose. Chez vous ce serait toute une affaire, ici cela paraît peu, tant nous pèrègrinons toujours.

Cependant je sens aussi la fatigue de ces 4 trop longs mois, et j'ai hâte de rentrer au Bukumbi. Je m'imaginais, mais sans doute à tort, que je vais me reposer un peu.

Et maintenant il s'agit pour vous de travailler plus que jamais pour la mission du Nyanza. Vous voyez par mon petit journal quel beau pays Dieu nous a ouvert. **Il faudrait pour prévenir l'erreur que dans les 3 ans nous puissions fonder dans le Rwanda au moins dix stations.**

Je crois que vous devriez lancer un appel pour réveiller un peu la charité en notre faveur, mais il faudra y aller avec la plus grande discrétion, car les protestants nous épient. La famine surtout fait dans ce pays quantité de victimes. L'esclavage aussi, mais pour celui-ci, ce n'est pas facile d'en parler en Allemagne. Dans les hautes sphères de la colonie au moins, on ne veut rien faire pour arrêter efficacement la traite. **Ne menez donc pas campagne contre l'esclavage, vous me rendriez ma situation ici difficile, plus encore que par le passé.**

Je voudrais écrire un peu aussi à Mlle Schynse²², au P. Froberger²³[1871-1931], à Mgr Hespers peut-être, mais c'est beaucoup de travail sous la tente, d'autant plus que j'ai beaucoup d'autres lettres à faire. En fait de courrier je n'ai rien reçu depuis mon départ du Bukumbi ; je verrai ce qui m'attend dans cette station vers le 10 mars environ.

²² Mademoiselle Schynse est la sœur du P. Auguste Schynse (1857-1891), enterré à Kamoga (Bukumbi) chez Mgr Hirth.

²³ Le Père Joseph Froberger, un Alsacien originaire du diocèse de Strasbourg, est né le 9 novembre 1871. Il entre chez les Pères Blancs en 1892. Il est ordonné prêtre le 14 août 1898. Puis il commence sa vie missionnaire comme professeur au noviciat à Maison-Carrée. Le 2 mai 1899, Mgr Livinhac le nomme supérieur de la maison des Pères Blancs à Trèves en Allemagne. Il est chargé de la revue *Afrika-Bote* et de la formation des jeunes Allemands qui désirent devenir missionnaires. Mgr Livinhac lui confie aussi la tâche de s'occuper des intérêts de la Société en Allemagne : développer ses liens avec le gouvernement allemand et avec les autorités de l'Eglise catholique. En février 1905, il est nommé vice-provincial des Pères Blancs en Allemagne pour sa science, sa piété, sa prudence, son dévouement et surtout « **pour favoriser le recrutement et la formation des sujets de langue allemande trop peu nombreux dans nos 3 vicariats de l'Afrique orientale** » (Mgr LIVINHAC, Lettres circulaires adressées aux Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs) : 1889-1912. Recueil de 97 lettres (n° 1 – n° 97), Lettre du 14 février 1905, A.G.M.Afr., N° 57). Six ans plus tard, en juillet 1911, le P. Froberger présente sa lettre d'exclaustration et en décembre de cette même année il est incardiné au diocèse de Strasbourg. Il meurt le 1^{er} octobre 1931.

Votre frère qui vous sera éternellement reconnaissant et vous embrasse affectueusement dans le Seigneur.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. m.

6. LETTRE DU 27 FEVRIER 1900 A SA SŒUR VIRGINIE²⁴



Du Rwanda au Bukumbi, 27 Février 1900.

Ma bien chère sœur Virginie,

La bonne Providence me ramène d'un bien long voyage de quatre mois ; elle a béni ce voyage. Nous avons pu fonder une nouvelle mission au cœur même d'un pays nouveau, où les Européens n'ont guère pu pénétrer que depuis une année.

Ce petit royaume du Rwanda vaut la peine qu'on s'en occupe ; pour l'Afrique c'est un pays des plus peuplés et surtout le roi et ses gens sont pour le moment bien disposés. Nul doute que ce soit surtout l'effet des bonnes prières que j'ai demandées partout. Vous aussi, je le sais vous avez beaucoup prié, je vous en serai reconnaissant toute ma vie.

Ce voyage et ses heureux succès feront époque dans ma vie. Je rentre au Bukumbi, mais c'est pour aller vite préparer d'autres expéditions pour ce Rwanda, avant que l'erreur protestante ne nous ait devancés.

Comme je l'écris à notre cher Ernest, et à tous nos amis et bienfaiteurs, c'est le moment de redoubler de zèle dans votre charité. Ce voyage m'a coûté beaucoup de fatigues déjà et d'argent, mais il faudra beaucoup plus encore à l'avenir et de sueur de notre part, et de ressources de la part des bienfaiteurs. Au travail donc, au travail, et surtout aussi prions.

Vous vous souvenez sans doute de m'avoir donné au départ un tout petit bénitier minuscule. Eh bien pendant tout ce voyage, il n'a pas quitté ma poche, et tous les soirs en me couchant, j'en usais en bénissant le Seigneur et en me souvenant de votre affectueuse charité ; c'est pour vous dire que partout et toujours je reste avec vous et avec les chers parents. J'étais à côté d'eux quand vous m'avez remis ce cher petit souvenir.

J'écris sous la tente et serai court, vous renvoyant au petit journal d'Ernest pour tous les détails du voyage. Rappelez-moi au souvenir de tous les nôtres et surtout des chers parents et me croyez toujours bien affectueusement à vous en N S.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. m.

²⁴ A.G.M.Afr., Lettre de Mgr Hirth du 27 février 1900 à sa sœur Virginie, N° 096123.

Je n'ai pas de courrier d'Europe depuis plus de 3 mois.
Le ravitaillement de 1899 sera peut être au Bukumbi quand je rentrerai vers le 10 Mars.

7. LETTRE DU MOIS DE FEVRIER 1900 A « L'ASSOCIATION DES DAMES ET DES DEMOISELLES CATHOLIQUES POUR LE SECOURS DES MISSIONS »²⁵

Du Rwanda, Février 1900

Encore sur le chemin de retour du Rwanda, sous la tente et dans le bruit du campement, je me hâte de vous rapporter le succès de notre voyage. La marche qui durait depuis des mois a été extrêmement fatigante et pénible. Elle a épuisé nos forces physiques et matérielles, mais elle a visiblement été accompagnée du secours de Dieu et de sa bénédiction.

J'avais entrepris ce voyage apostolique pour y fonder un poste de Mission. Toutefois, je voulais d'abord et personnellement vérifier la situation et l'atmosphère politique du pays. Je voulais m'assurer de la bienveillance de l'administrateur du district et des officiers ainsi que des chefs pour notre entreprise. C'est la raison pour laquelle j'ai fait le tour par l'Urundi et je suis passé par les Monts de la Lune, du côté de la rive nord du lac Tanganyika où j'espérais rencontrer l'administrateur du district le Capitaine Bethe. Il se trouvait plus à l'ouest, au Kivu. J'ai donc continué cette marche pénible vers l'ouest.

Le 22 Janvier j'arrivais au Kivu, après avoir quitté Usui le 11 Décembre. Dieu nous donnait une riche récompense de nos peines et j'étais heureux d'avoir rencontré personnellement le Capitaine Bethe ! C'est un officier qui comprend tout à fait sa tâche et il cherche à la réaliser de toutes ses forces. Au courant de l'an dernier, il a réussi à soumettre le Rwanda sans tirer un coup de fusil ; il a gagné la confiance du chef et de tout le peuple. **Le Capitaine Bethe** nous a reçus très gentiment et il nous a aidés autant qu'il le pouvait. Nous avons un devoir de gratitude envers lui. **Le Lieutenant von Grawert**²⁶ [1867-1918], à Usumbura, s'est également montré très bienveillant envers nous.

²⁵ « Mgr Hirth an den Verein kath. Frauen und Jungfrauen », in *Afrika-Bote*, juillet 1900, pp. 218-219.

²⁶ Le Capitaine Werner von Grawert (1867-1918) était le fils d'un général allemand. En 1903, lors d'un duel, il tua un officier de réserve, Dr. Aye. Condamné à deux ans de prison, il ne remplira jamais sa peine. Il fut envoyé dans la colonie « Deutsch-Ostafrika. » De 1904 à 1906, il était Commandant du district de Bujumbura et de 1906 à 1907, Résident du Burundi et du Rwanda. Il mourut en France le 18 octobre 1918 quelques semaines avant la fin de la Première Guerre Mondiale (<http://www.ahnenforschung-grawert.de/familiengeschichte/index.php/die-von-grawert-s>).

Nous avons l'intention de nous établir au Kivu ; mais, outre que ce lieu est à près d'un mois de marche d'Usui notre station la plus proche, nous nous serions trouvés dans une région qui - au moment de notre passage - est sujet à des disputes entre l'Allemagne et l'État congolais.

Voilà donc pourquoi nous avons quitté le Kivu pour aller chez Kigeri, le chef du Rwanda, qui nous a gentiment accueillis. Il nous a déclaré qu'il avait appris à respecter les Européens et qu'il favorisera notre installation dans son pays.

Dès le lendemain, nous ouvrons le nouveau poste qui fut consacré au Divin Cœur de Jésus, lui confiant notre travail au Rwanda et le remerciant de cet heureux début.

C'est grâce à la Providence que nous sommes arrivés dans ce pays, car la famine menaçait de le dépeupler. Pendant notre voyage de nombreux enfants, de vrais squelettes, ont été forcés par la famine à se joindre à nous. Je les ai acceptés comme un don de la divine Providence et je nourrissais le petit groupe. Puisque personne ne venait les réclamer, je les considérais comme appartenant aux Missionnaires, noyau de notre première station au Rwanda. On m'a raconté que les enfants, mais plus particulièrement les filles, sont misérablement chassés par les hommes hors du Rwanda pour que ces derniers aient un peu plus de nourriture pour eux-mêmes. Notre caisse de Mission étant épuisée, je ne peux pas - à mon regret - augmenter le nombre de ces enfants. Ce qu'il faut pour les entretenir augmente chaque jour. Qu'on me vienne efficacement en aide de la patrie !

Le Rwanda, qui, en certains coins, est un pays bien peuplé, offre de grandes perspectives pour un travail riche et fructueux. L'entretien de ces stations éloignées causera des coûts importants parce que l'étendue du pays exige plusieurs fondations. Il y a beaucoup de misères spirituelles et matérielles à soulager. Nous pourrions d'autant plus progresser dans les travaux de l'apostolat que sera important le soutien pour ce champ d'apostolat. La première station, confiée à la protection du Cœur de Jésus, se trouve à proximité de la capitale du Rwanda, sur un haut plateau situé à environ 2 000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

J'ai confiance en ce que votre pieuse association apportera volontiers son aide pour cette Mission. Recommandez-la à tous les bienfaiteurs et sympathisants.

En route vers Usui, je traverse actuellement le Rwanda d'ouest en est. Le chef étant maintenant notre ami, je n'ai rien à craindre, alors qu'il y a deux ans, même les tribus noires voisines n'osaient pas mettre les pieds dans ce pays.

En recommandant encore une fois cette région de Mission à votre aimable soutien, je souhaite à tous vos efforts la bénédiction et la

récompense de Dieu. Je vous adresse l'assurance de mes respects dans notre Seigneur.

Johann Josef
Evêque de Tebessa
Vicaire apostolique de Nyanza-Sud

8. LETTRE DU 14 MARS 1900 A MGR LIVINHAC²⁷

Bukumbi, 14 Mars 1900



Monseigneur et très Vénéré Père,

Il y a quelques jours, j'ai eu le plaisir d'envoyer à votre Grandeur une petite relation de mon voyage à travers le Rwanda, où la bonne Providence nous a permis enfin de nous établir. La mission du Sacré Cœur se trouve au centre même de ce grand pays, assez près du roi

Tous nous faisons des vœux pour que vous puissiez nous envoyer au moins le double de renfort de 1899 ; d'ici, plusieurs années nos yeux et nos efforts seront dirigés tous vers ce Rwanda, à moins d'imprévu.

En rentrant, j'ai trouvé notre **Fr. Philippe** [-?-] au Bukumbi ; pour la 2^{ème} fois, il se sauve de la station qui lui était assignée : c'est une tête malade, c'est difficile. Je lui offre cependant de rester au Bukumbi tant qu'il voudra y rester, mais malgré tout ce que les confrères et moi pourrions faire pour le retenir, il voudra sans doute rentrer en Europe. Ses bonnes lunes durent rarement plus de 8 jours.

Votre Grandeur voudra bien m'excuser de ne pas en écrire plus long. Depuis 5 ou 6 jours que je suis rentré au Bukumbi, j'éprouve une fatigue telle que je ne puis faire aucun travail. **Quelle différence de climat avec ce beau pays du Rwanda.**

Daignez bénir surtout, vénéré Seigneur et Père notre nouvelle mission, et agréer l'hommage de la plus filiale soumission avec laquelle j'ose me dire de votre Grandeur

l'humble fils et dévoué serviteur en N. S.

Jean-Joseph
des P. Bl. - Vic. ap. Ny. m.

²⁷ Lettre de Mgr Hirth du 14 mars 1900 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095049.

9. LETTRE DU 30 MARS 1900 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST²⁸

Bukumbi, le 30 Mars 1900



Mon bien cher frère Ernest,

Depuis quelques jours que je suis rentré au Bukumbi, je n'ai pu encore vous écrire ; il a fallu expédier d'abord pas mal d'affaires et puis songer aussi à faire ma retraite de huit jours, C'est celle de l'an dernier, voyez un peu si j'étais en retard ! Avec tout cela, je ne me suis guère reposé de mon fameux voyage au Rwanda, et c'est à peine si la pauvre carcasse consent parfois à se traîner. Peut-être qu'en me délassant un peu à vous écrire ces quelques lignes, cela me remettra.

D'abord, ce n'est que votre dernière du 8 Décembre qui m'a appris votre changement. D'autres lettres que vous avez pu m'écrire avant ce 8 Décembre seront encore à me chercher au Rwanda. **Mulhouse offrira davantage à votre zèle qu'Ensisheim, vous trouverez beaucoup plus de bien à faire : c'est pour cela que je me permets de vous féliciter.** Tout le reste n'est rien. Comptez que je vous recommanderai bien souvent au Seigneur, car j'ai compassion aussi de vous, qui avez charge de tant d'âmes. Et puis la petite santé, il faut la soigner aussi, Dieu le désire.

Vous me donnez en général de bonnes nouvelles des nôtres, mais je tremble toujours cependant que bientôt vous m'annonciez pour le vieux papa, la grande épreuve. Oh ! De plus en plus, faisons-lui tous la charité de nos plus ferventes prières.

Pour la pauvre Marie, je tacherai de me conformer à ce que vous me dites [disiez], en attendant de pouvoir tenter autre chose.

Et ce cher Abbé Wolf ! Voyez donc comme le bon Maître nous crucifie ! Il a été missionnaire et ces pauvres missionnaires, sous l'équateur surtout, le soleil leur tape tellement sur la tête ! Ce n'est pas une de nos moindres peines, croyez-le, quand on songe comment et jusqu'à quel point notre rude climat démolit toutes nos facultés. Mais confiance quand même. C'est Dieu qui nous a appelés ! Et Dieu est bon. Ce cher Abbé a été depuis quelques années un de mes plus généreux bienfaiteurs, je ne l'oublierai pas : dites-le à sa mère.

Vous me promettez que vous pouvez faire davantage encore pour nous dans notre nouvelle position. Cela vient à point. Il nous en faudra des ressources pour le Rwanda. Sitôt que je pourrai j'écirai aux bienfaiteurs que vous m'indiquez. En attendant, vous aurez déjà réparé la faute que j'ai faite en 95 de ne pas aller voir **Mr Landwehr-****ien.** Mais on ne me l'avait indiqué qu'au dernier moment.

²⁸ Lettre de Mgr Hirth du 30 mars 1900 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096124-096125.

Il me tarde d'apprendre de vous que vous avez reçu mon courrier, envoyé du Tanganika, et un autre expédié d'Ushirombo.

En attendant continuez bien cher Ernest à exercer votre zèle, tant envers les Nègres de Mulhouse qu'envers ceux du Nyanza tant s'en faut que vous les ayez blanchis tous. Que la grâce du bon maître soit toujours avec vous, et me croyez dans le Seigneur votre toujours bien affectionné

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

Mes humbles respects je vous prie à Mr le Chanoine.

P.S.

Je vous rappelle encore les messes. Pour le moment je suis à court ; je n'en ai pas suffisamment pour les missionnaires de ce Vicariat. Dans ce cas c'est la caisse du Vicariat qui doit fournir aux missionnaires de quoi subsister ; d'ordinaire, ils n'ont que leurs honoraires pour pourvoir à leur subsistance.

Veillez ramasser des Messes le plus possible donc ; et, si possible, que le taux moyen arrive à 1, 50 [mark] tous frais déduits.

Notre dépôt de Messes se trouve à Zanzibar, ainsi que ma caisse particulière et celle du Vicariat. A vous de voir, si en somme il y a moins de frais à faire vos envois directement à Zanzibar, ou à les faire passer par Marseille

J.

30 Mars 1900

Reçu votre carte postale annonçant envoi de 21 marks à Marseille et 277 à Zanzibar.

10. LETTRE DU 25 AVRIL 1900 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST²⁹

Bukumbi, le 25 Avril 1900

Mon bien cher frère Ernest,

Me voici encore sous le coup d'une de ces épreuves auxquelles j'étais bien loin de m'attendre, et qui me démontent passablement, parce que j'avais bâti des plans en tout différents.

Nous avons perdu ici après 3 jours de maladie seulement un des meilleurs de nos missionnaires : le **P. Chomérac** [1865-1900] que j'avais nommé Supérieur du Bukumbi. Toute l'année dernière il avait travaillé à s'initier aux difficultés de cette station du Bukumbi, et pendant mes quatre mois de voyage au Rwanda il m'avait dignement remplacé. A mon retour Dieu eut hâte de le retirer, alors que je comptais bien le laisser chargé seul de cette mission pour pouvoir m'occuper enfin un peu plus des autres.



²⁹ Lettre de Mgr Hirth du 25 avril 1900 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096126.

Ah ! Il n'en vient pas toujours de la valeur de ce cher confrère qui a trouvé le moyen d'aller me devancer encore au repos.

Je suis accablé depuis quelques jours ; cependant je crois que Dieu me fera grâce un peu, ce ne sera pas tout à fait comme par le passé. **La Providence vient de mettre à côté de moi un jeune Père qui jusqu'ici ne demande pas mieux que de se donner de tout cœur à la besogne. C'est le plus jeune des Barthélemy. Il n'a qu'un défaut, si c'est là un défaut à l'équateur : c'est d'être né alors que j'étais en route pour l'Afrique.**

Sitôt que je pourrai de nouveau souffler un peu, je tâcherai de vous écrire. En attendant je vide le magasin de la mission à faire des fondations nouvelles.

Vous comprenez.

Adieu, bien cher frère. Je vous embrasse bien affectueusement en N.S.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

Je redoute votre prochain courrier avec ses nouvelles de Spechbach.

11. LETTRE DU 5 JUIN 1900 A SA SŒUR VIRGINIE³⁰

Bukumbi, le 5 Juin 1900

Ma bien chère Virginie,

Je suis honteux de vous écrire si peu, alors que de votre côté vous êtes si fidèle tous les mois à m'envoyer votre petite lettre ; c'est que la Providence n'a guère pitié de moi pour le travail, et m'envoie toujours davantage. La santé avec cela est bonne, comme elle peut l'être à l'équateur, vous comprenez.

Depuis assez longtemps aussi je ne puis vous écrire ; la plume me tombe des mains. Quand je songe que ma lettre vous trouvera peut-être toute anéantie sur la tombe de ce cher père, dont les jours paraissent si comptés. Oh ! Comme j'attends chaque courrier !

Je ne sais pas si je vous ai dit déjà que j'ai perdu encore en Avril notre meilleur confrère, celui qui me soulageait davantage ; depuis je n'ai plus le temps de souffler, et cependant nous allons faire un baptême de 40 adultes le jour de la Fête Dieu.

Il y a quelques jours je vous ai envoyé une carte postale, pour vous demander des graines d'acacias. Envoyez-en 3 ou 4 paquets (échantillons comme par le passé). Mais emballez bien, car les paquets souffrent beaucoup.



³⁰ Lettre de Mgr Hirth du 5 juin 1900 à Virginie Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096127.

Les bas envoyés en Janvier 99 ont dû se perdre, surtout n'en dites rien à la bonne maman³¹. Ceux que vous m'annoncez de 1900 ont le temps de venir encore. Je prie le bon maître de vous payer de vos peines, vous et la chère maman.

Merci aussi à la bonne **Demoiselle Ringenbach** ; et à l'aumône ajoutez toujours beaucoup de prières. Celle que j'aime entre autres, c'est celle des chers petits neveux et nièces, celle de **la petite Madeleine** en tête ; son petit billet me sert d'appui. Mais en ce moment, comment l'oublierais-je.

Je termine déjà, quoique trop vite à votre gré, sans doute, mais un peu plus tard j'aurais peut-être un peu de temps. Aujourd'hui j'ai essayé de chasser un peu la fièvre en me distrayant avec vous, mais je sens que je ne réussis pas.

Que le bon Maître continue à vous bénir tous. Je reste votre toujours bien affectueusement dévoué en N.S.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

12. LETTRE DU 8 JUIN 1900 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST³²

Bukumbi, le 8 Juin 1900

Mon bien cher frère,

Je crois n'avoir répondu encore à votre bonne lettre du 12 Mars m'annonçant l'envoi de nouvelles sommes. Dieu seul sait combien je vous suis reconnaissant de tous ces envois, que votre zèle trouve toujours moyens de multiplier encore. De mon côté je devrais vous écrire beaucoup plus que je ne faisais, mais comment en trouver le loisir ? **Je vous ai dit déjà comment j'ai été surpris cette année encore par la mort d'un excellent confrère ; depuis ce temps, j'ai tellement de travail que j'en perds un peu la tête presque. Il faut m'excuser, le soleil a un terrible effet sur nos tempéraments.**

Je vous répète : pour vos envois d'argent, tachez de vous faire délivrer toujours un accusé de réception de la part du Procureur.

Pour les intentions de messes, il vous faudra être bien précis. Votre lettre du 12 Mars me donne le détail des intentions envoyées ; c'est très clair. Je crains une chose seulement, c'est que, si le montant des honoraires passe par deux Procureurs (Marseille et Zanzibar) nous serons exposés à acquitter deux fois les mêmes intentions.



³¹ Sa mère s'appelait Catherine Sauner (1829-1917).

³² Lettre de Mgr Hirth du 8 juin 1900 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096128-096129.

D'après nos règlements, c'est le Vicaire apostolique qui centralise les messes pour les missionnaires de son Vicariat, et l'argent est encaissé à Zanzibar. Il vaudrait mieux donc, je crois, que vous envoyiez directement au Procureur des Pères Blancs à Zanzibar, l'argent des honoraires ; il suffira de lui dire : « tant de francs pour tant d'intentions » ; et à moi, vous m'indiqueriez la date précise de cet envoi à Zanzibar avec le détail des intentions. Comme nous sommes toujours un peu à court d'intentions, je pourrais faire acquitter ces messes sitôt votre lettre venue, et ainsi les messes aussi traîneraient moins. **Les autres sommes que vous envoyez, soit pour ma caisse personnelle, soit rachats et dons pour le Vicariat, peuvent toujours être envoyées à Marseille, si vous préférez.** Je tâche de voir à la fin de l'année, quand les comptes arrivent, s'ils concordent avec vos lettres.

Pour les honoraires, essayez d'arriver toujours au moins au taux moyens de 1,50 [mark] ; vous savez que les missionnaires n'ont que cela pour leur entretien personnel, et encore combien d'entre eux manquent la messe plusieurs fois chaque mois, à cause des fièvres !

Je ne puis vous écrire davantage aujourd'hui. Nous avons une 40^e d'adultes qui vont être baptisés le jour de la Fête Dieu, n'ayant pu l'être le jour de la Pentecôte ; c'est un rude travail chaque fois. Après ceux-ci, je tâcherai d'en trouver encore d'autres à peu près autant, et puis la mission chômera un peu, car il me faudrait bien retourner au Rwanda.

Je voudrais pouvoir vous écrire un peu plus au long après notre Fête Dieu. Mais si je manque à ma promesse, vous tacherez de m'excuser un peu.

Plusieurs lettres que j'aurais voulu joindre à celle-ci, à l'adresse des principaux bienfaiteurs, sont renvoyées aussi à plus tard.

En attendant veuillez offrir mes hommages respectueux à Mr le Chanoine ainsi qu'au chanoine Winterer³³.

Ne manquez pas de prier et de faire prier beaucoup pour nous. Je reste dans le Seigneur votre bien affectueusement reconnaissant et dévoué,

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

³³ Le chanoine Landolin Winterer, né à Soppe-le-Haut le 28 février 1832, a été ordonné prêtre en 1856. Il sera curé de Saint-Étienne Mulhouse de 1871 à 1911 et député de la circonscription d'Altkirch-Thann de 1874 à 1903. Il meurt le 30 octobre 1911 à Saint-Pierre près d'Epfig.

13. LETTRE DU 29 JUIN 1900 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST³⁴

Bukumbi, le 29 Juin 1900



Mon bien cher frère,

Ce n'est que le jour du Sacré Cœur que j'ai reçu la nouvelle de cette mort que nous redoutions depuis si longtemps.

Le même jour m'apporte votre lettre de faire part et votre lettre de Mulhouse, me donnant quelques détails.

Sit nomen Domini benedictum³⁵, même dans l'affliction. Hâtons-nous maintenant de secourir celui qui nous a tant aimés, et tant fait de bien. Sans doute son purgatoire a été long déjà sur terre, mais pour ceux que le bon Maître veut placer plus près de lui au Ciel, qui sait, il y a peut-être de plus longs jours d'épreuve encore avant les suprêmes joies du paradis.

Promettons tous de prier longtemps pour celui de qui nous tenons tout après Dieu.

Et puis, oubliant toutes les petites faiblesses que ce cher père avait de commun avec tous les hommes, ne songeons tous qu'aux grands et rares exemples de vertus qu'il nous a donnés à tous. Gardons toute notre vie le souvenir de pareils exemples et méditons-les souvent devant Dieu, après de les imiter.

Je ne puis vous écrire plus longuement aujourd'hui, **les travaux m'accablent.** Et puis, il vaut mieux pour le moment songer à prier.

Bien cher Ernest, dites bien à tous maintenant, que notre affection commune doit d'autant plus se reporter sur cette chère et si aimante mère que le bon Dieu veut bien nous laisser encore. Et à elle, vous voudrez bien lui dire, que moi le premier, je redoublerai si possible de pieuse affection devant le Seigneur. Ne pouvant écrire à tous les frères, sœurs et parents, vous voudrez bien leur communiquer les sentiments que je vous exprime ici.

Adieu, adieu, et priez beaucoup pour moi aussi, car c'est mon tour maintenant ; l'équateur a précipité les années. Que le bon Dieu me devienne miséricordieux comme il l'a été, je l'espère, à celui que nous pleurons.

Je vous embrasse affectueusement, tous, dans le Seigneur,

Jean-Joseph

Vic. ap. Ny. M.

³⁴ Lettre de Mgr Hirth du 29 juin 1900 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096130.

³⁵ « Que le nom de Dieu soit béni ».

14. LETTRE DU 20 JUILLET 1900 A MGR LIVINHAC³⁶

Bukumbi, le 20 Juillet 1900



Monseigneur et très Vénéré Père,

Une lettre particulière nous ayant appris l'heureuse issue du Chapitre d'Avril, je me fais un bonheur de venir renouveler à Votre Grandeur, tant en mon nom qu'en celui des confrères de ce Vicariat, l'hommage de la plus affectueuse soumission en Notre Seigneur.

Il a plu au bon Maître de vous conserver à notre affection. Nous avons aussitôt fait un triduum³⁷ d'action de grâces, dans nos différentes stations, et nous continuerons à prier avec une ferveur nouvelle, pour que le Seigneur, dans sa bonté nous adoucisse de plus en plus la charge de Supérieur et de Père.

Elle est bien lourde sans doute, mais d'autre part cette charge même qui est rendue à Votre Grandeur, est une marque d'affection que le Ciel vous donne ; ce sont ceux qu'il aime que le Seigneur honore de sa confiance.

Dans quelques jours, je compte envoyer à Votre Grandeur les comptes-rendus de l'année. Nos différentes stations vont leur train ordinaire et les santés sont assez bonnes. **Ce qui me préoccupe, c'est de savoir si Votre Grandeur aura pu recevoir à temps la nouvelle de la mort du P. Chomérac, pour nous remplacer au plus tôt ce précieux confrère ; les supérieurs sont toujours si rares chez nous.**

Mais je me soumetts pour tout au bon plaisir de Dieu.

Daignez accorder une nouvelle et particulière bénédiction à ceux de vos enfants qui travaillent dans cette mission, et agréer une fois de plus l'expression des sentiments de profond respect et d'affection filiale avec lesquels j'ai l'honneur d'être de Votre Grandeur l'humble fils et obéissant serviteur,

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

15. LETTRE DU 20 JUILLET 1900 A SA SŒUR VIRGINIE³⁸

Bukumbi, le 20 Juillet 1900



Ma bien chère sœur Virginie,

³⁶ Lettre de Mgr Hirth du 20 juillet 1900 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095051.

³⁷ Trois jours de prière.

³⁸ Lettre de Mgr Hirth du 20 juillet 1900 à Virginie Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096131.

Depuis plusieurs jours j'aurais voulu vous écrire, mais vous savez combien peu je suis libre. J'ai pu envoyer quelques mots à notre frère Ernest ; en lui écrivant je pensais à vous tous. Maintenant que bien du temps a passé déjà sur la plaie vive qu'à faite à votre cœur si aimant la cruelle séparation qui nous a été imposée par la volonté du bon Maître, il n'y a plus lieu sans doute de vous offrir des consolations, il ne reste plus qu'à nous unir tous dans la plus fervente et la plus persévérante des prières afin de soulager notre cher père défunt, autant qu'il peut être nécessaire. **Ne nous lassons jamais, ne nous fatigues pas surtout de faire des communions à l'effet de le sauver plus vite du purgatoire.** Tout cela, si ce cher père n'en avait pas besoin pour lui-même, reviendrait de droit à nos autres parents, et composerait même un trésor pour nous-mêmes dont nous serions heureux de jouir un jour.

Et maintenant, soignez bien la chère maman, que Dieu nous la conserve longtemps. Son exemple seul et ses prières feront le plus grand bien à tel ou tel des frères et sœurs ; Vous-même aussi, tâchez de reprendre vie, je ne sais combien vous vous êtes épuisée auprès du cher papa. **Vous ferez maintenant une bonne vieille fille qui sauvera vos frères et sœurs, et moi tout le premier, par vos pieuses prières et votre laborieuse charité.**

Tâchez de ne pas perdre votre temps, et pour y réussir, suivez les conseils d'un directeur éclairé : vous ferez aussi beaucoup pour le Ciel et les âmes.

Vous me parlez d'un envoi de bas ; s'il a été fait, on ne tardera pas à me l'annoncer.

Merci d'avance, et que le bon Dieu vous donne de longues années pour travailler de votre côté au salut des âmes.

Mes meilleurs vœux et remerciements aussi à toutes celles qui travaillent avec vous.

Croyez-moi dans le Sacré Cœur de notre bon Maître votre toujours bien affectionné,

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. m.

16. LETTRE DU 21 JUILLET 1900 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST³⁹

Bukumbi, le 21 Juillet 1900

Mon bien cher frère,

Soyez assez bon pour faire parvenir les quelques lettres ci-jointes, que j'ai écrites sur votre recommandation.



³⁹ Lettre de Mgr Hirth du 21 juillet 1900 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096132.

Par-ci par-là, je tâcherai de trouver un moment pour envoyer un mot aux adresses que vous m'indiquerez.

Je viens de recevoir aussi votre dernier pli renfermant une carte de la Demoiselle Schynse. Oh la terrible femme ! Je ne vois pas trop pourquoi elle ne peut jamais s'arranger avec nos confères de Trèves.

Rien de particulier au reste par chez nous, si ce n'est que je suis bien obligé de rester un peu en chambre ; **c'est le moment de faire les rapports annuels à toutes les différentes œuvres qui nous subventionnent.**

Adieu dans le Seigneur ; je reste votre toujours bien affectionné,
Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. m.

17. LETTRE DU 20 SEPTEMBRE 1900 A MGR LIVINHAC⁴⁰

Bukumbi, le 20 Septembre 1900



Monseigneur et très Vénéré Père,

Les nouveaux confrères sont arrivés au Bukumbi le 14 Septembre après un excellent voyage ; les santés sont bonnes. Que notre Seigneur soit béni d'avoir si bien inspiré Votre Grandeur cette année ; mes confrères se joignent tous à moi pour vous offrir les remerciements les plus sincères. Nous ferons de notre mieux pour édifier le plus possible ces chers nouveaux.

Ci-joints leurs placements.

Conformément aux désirs exprimés par Votre Grandeur, nous ne fonderons qu'une seule station nouvelle et renforcerons les autres. La place de cette station semble toute indiquée à mi-chemin entre l'Usui et le Sacré-Cœur du Rwanda, à peu près à la pointe Est du petit lac Mohazi.

Il est à prévoir qu'avec l'achèvement du chemin de fer de Mombas, nous aurons à établir bientôt, en remplacement du Bukumbi, une station-procure sur la côte Ouest du lac. L'endroit désigné, me paraît être à quelques lieues au Sud de Bukoba, chez le Kaigi [ou Kahigi], qui est devenu de beaucoup le plus important chef de cette côte, et qui est menacé surtout de recevoir des ministres protestants, si nous ne les prévenons. De cette station-procure, la route nous conduirait par la capitale du Karagwe au lac Muhazi et dans tout le Rwanda. Nous avons de bonnes relations avec le chef du Karagwe.

Le besoin se fait sentir de plus en plus aussi d'établir au moins une seconde station dans les pays basukumas. Jusqu'ici nous

⁴⁰ Lettre de Mgr Hirth du 20 septembre 1900 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095052.

n'avions que le Bukumbi, et comme régulièrement le supérieur désigné de cette station nous est enlevé par la maladie ou la mort, il y a une grande difficulté chaque fois pour le remplacer. Il faudrait un plus grand nombre de missionnaires parlant le kisukuma, partout, un plus grand nombre de stations. **Toutes nos autres stations, y compris même celle du Rwanda, parlent les différents dialectes d'une même langue.**

De Marienberg on me demande de faire imprimer une petite histoire sainte ; c'est toujours le même texte qui a déjà été reproduit dans 2 ou 3 langues du Nyanza. J'envoie le manuscrit à Trèves, afin que nos confrères le fassent imprimer en Allemagne, si Votre Grandeur du moins juge que cela puisse se faire.

Dans quelques jours les confrères quitteront le Bukumbi pour se rendre par l'Usui, dans leurs différentes destinations. Je tâcherai de les accompagner.

Nous vous prions tous, Monseigneur et très Vénéré Père de nous accompagner surtout de vos bonnes prières, et de bénir la nouvelle fondation que nous entreprenons.

Daignez agréer l'expression des sentiments de profond respect et de soumission filiale avec lesquels j'ai l'honneur d'être Monseigneur et très Vénéré Père, de Votre Grandeur

l'humble fils et obéissant serviteur

Jean-Joseph

Vic. ap. Ny. M.

18. LETTRE DU 20 SEPTEMBRE 1900 A SA SŒUR VIRGINIE⁴¹

Bukumbi, le 20 Septembre 1900

Ma bien chère sœur Virginie,

Il y a de ces moments de l'année, où le temps est plus impitoyable que jamais. Les journées seraient trois fois plus longues, qu'on n'arriverait pas à abattre toute la besogne.

Votre dernière de Juillet m'est arrivée avec l'annonce d'un nouvel envoi de bas : celui-ci viendra à son tour.

En attendant je viens de recevoir les bas expédiés il y a deux ans je crois ; je les croyais bien perdus. **Consolez donc la bonne maman ; l'envoi de 1900 arrivera également.**

Mais de grâce que la bonne maman s'arrête et se repose un peu ; elle va me faire trépasser sur les grands chemins, si elle prétend me faire user tout cela.



⁴¹ Lettre de Mgr Hirth du 20 septembre 1900 à Virginie Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096133.

Dites-lui donc que je la remercie du fond du cœur, et que je lui donne congé pour une année. Après cela elle n'en fera plus que des blancs et des noirs.

Ces jours-ci viennent de nous arriver les **Pères Zuembiehl** [1870-1955] **et Meyer** [1873-1965] de Mulhouse, avec 4 autres Pères et un Frère ; nous pourrons nous étendre un peu. Aussi bien je reprends le bâton de voyage pour plusieurs mois. Je n'ai pu écrire encore à notre cher Mr le Curé, mais ce sera pour les premiers jours du voyage.

Adieu et priez surtout beaucoup pour moi.

Votre bien affectueusement dévoué frère

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

Mille choses aimables à Xavier [Hirth]⁴² et à toute la famille.

19. LETTRE DU 20 SEPTEMBRE 1900 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST⁴³



Bukumbi, 20 Septembre 1900

Mon bien cher frère Ernest,

Je ne veux pas tarder plus longtemps à vous annoncer l'arrivée des chers compatriotes **P. Zuembiehl** [1870-1955] et **P. Meyer** [1873-1965] de votre bonne ville de Mulhouse. C'est le 14 [Septembre] courant, fête de la Sainte Croix, qu'ils ont atteint le Nyanza ici au Bukumbi avec 4 autres Pères encore et un Frère.

Précieux renfort qui est bien venu cette année surtout que tant de pays à la fois s'ouvrent devant nous.

Comme c'est le moment où nous arrivent nos ravitaillements, il m'est arrivé presque en même temps qu'avec eux tout un stock de livres et biographies.

Depuis deux ans que vous m'en avez parlé, je croyais bien que tout notre envoi avait été oublié, ou même avait péri. Il s'agit maintenant de trouver un moment pour faire connaissance tout d'abord avec ce cher **Bochelen**, avec **Bernardin Juif**, etc.

Quand vous aurez quelque chose d'intéressant dorénavant, envoyez par la poste, mais volume par volume. C'est plus sûr. Faire relier, mais bien légèrement et sans frais, reliure simple en toile, suffit.

⁴² Xavier Hirth (1864-1915), agriculteur, était un jeune frère de Mgr Hirth. Il aimait trop prendre un petit verre.

⁴³ Lettre de Mgr Hirth du 20 septembre 1900 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096135.

Ces jours-ci je suis accablé un peu plus qu'à l'ordinaire, il faut m'excuser. A bientôt de plus amples nouvelles.

En attendant laissez-moi-vous embrasser bien affectueusement en N.S.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. m.

Mes respects les plus affectueux à Mr le Chanoine ainsi qu'à **Mr Winterer**.

**20. LETTRE DU 30 SEPTEMBRE 1900 A SON FRERE,
L'ABBE ERNEST⁴⁴**

Bukumbi, 30 Septembre 1900

Mon bien cher frère,

Rarement j'ai été aussi pressé par le temps. La caravane des confrères que je dois conduire s'est mise en route déjà pour le Rwanda, il me faudra la rattraper.

J'ai tenu à vous envoyer la liste de ce qui m'est demandé en fait de chapelle. Je l'ai envoyée aussi à **Mademoiselle Schynse** et au **P. Froberger** [1871-1931] ou plutôt **P. Dennefeld⁴⁵** [1871-1925], notre procureur de Trèves. Veuillez vous concerter si possible.

Je ne demande que ce qui manque pour cette année Il y a 10 jours, je vous ai accusé réception du paquet livres **Bochelen**.

Demandez pour moi un heureux voyage.

Toujours bien affectueusement à vous dans le Seigneur

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. m.

Bukumbi, 20 Septembre 1900⁴⁶

Mgr Hirth's Benedufisethel *[illisible]* pro 1901

Canopées pour tabernacle – double, bleue et rouge. 1 blanc (Mgr Hirth)

Antependium

Ornements verts

Calices

Ciboires grands

Chandeliers grands (0,70 m) à cuivre

Croix d'autel en proposition

Croix de procession (la hampe sera faite ici)

Chape noire (Mgr Hirth : 1)

Chape blanche

Oriflammes et bannières

Fer pour découper les hosties petites et grandes

⁴⁴ Lettre de Mgr Hirth du 30 septembre 1900 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096136.

⁴⁵ « Dennefeld : Très connu de Mgr Hirth, Missionnaire très sérieux », A.G.M.Afr., N° 96471.

⁴⁶ Liste d'équipement demandé du 20 septembre 1900, A.G.M.Afr., Casier, N° 096134.

Fer à hosties
 Pierres d'autel consacrées
 Couvre autel
 Lampes du S. Sacrement avec mèches pour huile
 Clochettes pour messe
 Cloches de toutes dimensions depuis 15 kilogr.
 Bourses pour expédition du S. Sacrement
 Dais pour Fête-Dieu
 Étoffes ornementales légères
 Habits d'enfants de chœur – surplis surtout
 Dentelles, guipures pour orner reposoirs, autels, etc.
 Chapelle de voyage
 Barrettes
 Missels grands
 Canons d'autel, carton seul, sans autre encadrement qu'une solide bordure en cuir rouge, grandeurs moyenne
 Burettes et plateaux, mais pas en verre ; métal comme nickel etc.
 Bénitiers et goupillons pour aspersion
 Voiles de bénédiction
 Petits candélabres à 3 ou 5 branches
 Cierges en cire pure pour offices
 Moules et mèches pour fabriquer cierge sur place
 Linge d'autel
 Christ grand pour Vendredi Saint, en métal sans la croix, qui sera faite ici
 Divin poupon pour Noël
 Christs moyens pour chambre
 Christs petits nickelés ou cuivre jaune de 5 à 7 centim. pour néophytes
 Médailles S. Immac. Conception assez grandes pour catéchumènes
 Images grandes de N.S., Sainte Vierge, Saint Joseph, Saints pour chapelles des chrétiens
De même, chemins de croix, image seule
 Scapulaires du Mont Carmel, pas trop petit
 Aiguilles, épingles, fil
 Robes pour petites filles des orphelinats
 Blouses pour garçons
 Catéchismes en images
 Chapelets solides
 Cartes géographiques murales
Images de pacotille pour attirer les catéchumènes, par exemple soldats de l'infanterie, bêtes, oiseaux, poissons
 Cartes géographiques murales pour écoles, Allemagne, Europe, mais les plus simples possibles

21. LETTRE DU 21 DECEMBRE 1900 A SA SŒUR VIRGINIE⁴⁷

Marienberg près de Bukoba, 21 Décembre 1900



Ma bien chère sœur Virginie,

C'est au retour d'un long voyage encore au Rwanda que je trouve votre dernière de Septembre. Mille mercis. Cette fois le colis annoncé ne tardera pas trop, et ne mettra pas dix-huit mois comme le précédent. **Les graines seront bienvenues aussi, les acacias surtout, car pour les pommes et les poires d'Alsace, il nous faudra y renoncer, un seul poirier a levé depuis 3 ans.** En 30 mois, il a bien poussé 20 centimètres, et à mon départ du Bukumbi, je l'ai laissé mourant. Mais à défaut de fruits d'Europe, la Providence nous donne déjà des mangues, des ananas quelquefois et même des oranges. J'ai la bonne chance, de n'être jamais là quand ces fruits sont mûrs. Nous ne les avons encore que dans une seule station.

Mon voyage cette fois au Rwanda a été des plus consolants. Mais par ailleurs le retour a été pénible. Pensez donc, la pluie sur le dos tous les jours, dans les bois, dans les marais, et la pluie comme elle tombe à l'équateur ! Enfin si j'en suis quitte pour quelques mois de rhumatismes encore, je ne pourrai pas trop me plaindre.

Avec cela j'ai pu visiter la station fondée il y a une année, des centaines de jeunes gens se font instruire déjà, une vingtaine de jeunes filles ont quitté père et mère, ou plutôt leurs frères et leurs tuteurs pour venir demander l'hospitalité à la mission. C'est un peu étrange, et je ne sais encore si c'est au juste pour se faire instruire, ou pour avoir des étoffes et travailler un peu moins. Des bonnes Sœurs feraient fortune dans ce beau pays du Rwanda, mais ce Vicariat n'en a pas encore.

Nous avons fondé une deuxième station aussi dans ce beau pays, et même nous songeons à une troisième. La 2^e est dans un district qui a été horriblement éprouvé par la famine depuis deux ans. Ah ! Si vous aviez vu les squelettes ambulants ! Sur notre route déjà en nous rendant dans ce district nous trouvions des bandes de 20 de 30, qui se traînaient péniblement vers des régions moins éprouvées par la famine. Dès le premier jour que nous nous sommes établis, les pauvres mères nous amenaient leurs petits enfants exténués, pour avoir du remède. **Nous donnions aussitôt et d'abord le bon remède qui mène au Paradis, car aucun de ces enfants ne survivra.** Les pauvres mères qui n'ont pour elles-mêmes que l'amère

⁴⁷ Lettre de Mgr Hirth du 21 décembre 1900 à Virginie Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096137.

racine du bananier dès les premiers jours après la naissance de l'enfant, n'ont plus une goutte de lait pour nourrir.

Priez beaucoup pour tant de misères que nous n'avons même pas la consolation de soulager. Vous embrassez pour moi la chère maman, elle est toujours infatigable.

Mille choses aussi à tous les frères, sœurs, parents et bienfaiteurs. Je souhaite la meilleure année et la plus sainte surtout à vous et à toute la famille. Que le Seigneur toujours bon vous bénisse ! Je vous embrasse tous affectueusement dans le Cœur du bon Maître

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. m.

22. LETTRE DU FIN DECEMBRE 1900 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST⁴⁸

Marienberg près de Bukoba, fin Décembre 1900

Mon bien cher frère Ernest,

Je ne sais si pendant le court séjour que je compte faire à Marienberg, je pourrai vous transcrire quelques-uns de mes souvenirs, mais j'essaie toujours. Au reste, tous les petits incidents de la route ont bien été un peu les mêmes que l'an dernier. Ajoutez aussi qu'avec le travail de correspondance qui même à l'équateur va toujours en augmentant, je ne me sens guère disposé à faire un long journal. De plus jeunes et plus ardents me remplaceront je pense sur ce point. S'il n'y avait pas toute l'affection que je vous porte et toute la reconnaissance que je vous dois, je crois que je laisserais volontiers même chômer la plume complètement.

Vous savez le long voyage que j'ai dû entreprendre encore cette année au pays du Rwanda. Il ne m'a pas été possible cette fois de vous écrire en route même ; pour l'aller nous étions trop nombreux, missionnaires et porteurs, ce qui faisait pas mal de travail et puis au retour les étapes étaient pénibles à cause des pluies continuelles.

Le premier octobre nous quitions la mission de Bukumbi au nombre de sept. Nous n'eûmes pas cette année les grandes misères du passé, pour trouver nos porteurs. La saison des pluies était encore assez éloignée, et puis il n'y avait pas la famine dans la région à passer, ce qui permit de recruter les porteurs en assez grand nombre.

Cette année c'est l'eau plutôt qui nous fit défaut dans la première partie du voyage. Notre caravane dut faire bien des zigs-zags pour arriver chaque jour à camper auprès d'une mare renfermant encore



⁴⁸ Récit de voyage de Mgr Hirth de fin décembre 1900 adressé à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., O60, N° 095308.

quelque peu d'eau. Cela dura pendant dix jours. Dès le premier jour, en quittant le lac pour nous diriger vers l'Ouest, nous trouvâmes toutes les sources tarées le long de la route. L'étape n'était que de 4 heures, mais elle avait dû se faire en plein midi, et en arrivant à la première eau vers les 3 heures du soir, nous pûmes voir plusieurs de nos porteurs tomber exténués. Ils laissèrent tomber leurs charges machinalement et se dirigeant vers le premier trou d'eau, tombèrent la tête dedans, comme si le vertige les avait pris. Nous vîmes un, à qui on avait porté un peu d'eau, en boire tellement sans avoir conscience de ce qu'il faisait, qu'il roula par terre, évanoui.

Un des jours suivants, le désordre le plus complet se mit dans la caravane vers la fin de l'étape. A mesure qu'on approchait du camp, les porteurs les plus robustes filaient et prenaient le pas de course sans qu'on pût les arrêter. Ils avaient appris que l'eau serait rare. En effet quand nous arrivâmes tout était épuisé déjà. Il y avait là quelques rares habitants. Nous achetâmes pour les missionnaires la petite provision d'eau que ces bonnes gens avait faite de grand matin pour les besoins de leur ménage, ils furent même heureux de nous la vendre car ils n'auraient jamais pu défendre le précieux liquide contre notre troupe de porteurs. Précieux liquide, c'est bien le cas de le dire, car sans cela comment faire la popote et comment soigner les jeunes missionnaires non encore acclimatés ! Mais précieux surtout pour nous former le tempérament de missionnaires ; nos jeunes n'avaient jamais trempé leurs lèvres dans pareille boue, jamais non plus ils s'étaient barbouillés la figure avec pareille puanteur !

Nos pauvres ânes, ce jour là firent maigres, l'herbe était bien sèche, la marche avait excité la soif, mais ils avaient beau tourner autour de la mare, car toute la nuit comme tout le jour, nos pauvres porteurs étaient là accroupis par dizaines, guettant les gouttelettes à mesure qu'elles suintaient.

Le lendemain, tout le monde fut heureux de quitter de grand matin, mais l'étape ne fut pas longue, après trois heures on fit l'heureuse rencontre d'un trou d'eau où il y en avait à discrétion. Tout le monde put même faire toilette ; comme il était défendu d'aller barbouiller dans ce trou il fallait voir comme nos hommes s'aspergèrent copieusement les uns les autres à quelques pas de l'eau ; la soirée y passe, on ne songe pas à manger.

Notre route jusque dans l'Usui était assez peu habitée, après avoir passé pendant quatre jours par une plaine brûlée, abondante en gibier de toute nature quoi qu'aucun de nous n'eût envie de poursuivre, nous passâmes cinq à six jours dans une assez belle forêt. Cela nous allait mieux. Nous avons vu là de grands et beaux arbres qu'on laisse tomber de vétusté ; les moyens de transport manquent pour les utiliser.

Tout le parti que les indigènes en tirent, c'est d'enlever parfois l'écorce d'un des plus beaux troncs, sur tout le pourtour et une hauteur de deux mètres. Après cela, l'arbre n'a plus qu'à sécher ; il tombe après quelques années et le feu qui vient chaque année faire régulièrement le nettoyage de toutes les grandes herbes se charge aussi de consommer tout le bois mort. Les forêts sans ce moyen radical n'offriraient bientôt plus de passage aux voyageurs et les fauves pas ailleurs se multiplieraient au point que les routes seraient impraticables. La civilisation un jour pourra faire mieux.

L'écorce de ces arbres sert à fabriquer toutes espèces de choses, des sortes de paniers de toutes les dimensions, des récipients pour mettre les récoltes à l'abri, des cloisons dans les maisons, des cordages, des coffres à couvercles, des sacs plus ou moins souples pour le transport du sel, du grain etc... quelquefois même des espèces de grandes tuiles pour couvrir les maisons.

Cette écorce se retrouve très souvent surtout transportée dans les branches même de l'arbre et revêtant la forme d'un canon de gros calibre : ce sont des ruches pour les abeilles. La partie de la forêt qui avoisine un petit village, offre toujours à la vue une quantité de ces ruches ; on en a compté jusqu'à 24 sur le même arbre, et toujours à une hauteur de plus de 20 mètres. On choisit pour cela les arbres les plus réguliers, où ne peuvent pas monter facilement bêtes et gens qui aimeraient trop le miel d'autrui.

Le 14 Octobre, nous arrivâmes à la mission d'Usui. Je ne vous en parle pas cette année, car elle n'a guère fait de progrès depuis l'année dernière. Il y a toujours là le chef indigène qui ne veut plus de nous, quoique ce soit lui qui nous ait appelés ; et il se sent appuyé en haut lieu. C'est triste, mais c'est la vérité ; il nous faut avoir bien patience parfois.

Nous avons hâte de quitter pour nous diriger vers des pays plus libres.

Avant le départ il fallut donner à chaque porteur les vivres nécessaires pour 6 jours. Pour nous rendre au Rwanda nous avions en sortant de l'Usui à passer par le Sud du Karagwe, et presque aux frontières de l'Urundi. Pour ici, le Rwanda, Usui, Urundi et Karagwe sont des pays relativement grands, et c'est la règle en Afrique que toujours la partie inhabitée sur les frontières de deux pays limitrophes est en proportion avec l'étendue même de ces pays.

Le Sud donc du Karagwe par où nous devons passer est complètement inhabité ; c'est le pori⁴⁹, la jungle, la broussaille et parfois la savane riche en gibier. En cette saison, la plus sèche de l'année, le gibier se ramasse autour des derniers réservoirs d'eau que cache le pori. Le gibier inoffensif, gazelles, antilopes, autruches, zèbres, re-

⁴⁹ « La brousse ».

cherche l'eau ; le léopard, le lion, la hyène, n'ont pas besoin d'eau dit-on mais ils sont là pour tenir les autres bêtes en éveil. Sans avoir vu précisément toutes les bêtes de la création, nous en avons aperçu cependant une assez belle collection : antilopes variées, zèbres, gazelles, chevreuils ou bouquetins, autruches, sangliers. Nous avons même mangé de la gazelle, de l'antilope, du zèbre et de l'autruche. Quelques confrères ont voulu faire là leur coup d'essai. Mais plus habile qu'eux, a été encore notre Elie, le chef de la caravane. A la chasse, le Nègre a plus de patience que le Blanc, il court moins et réussit parfois plus facilement. Il nous laissait volontiers les pintades et les ramiers pour s'attaquer au rhinocéros dont il aurait voulu décrocher la belle corne double qui lui décore le nez. Mais le rhinocéros est dur, il peut digérer plus d'une balle. Une fois cependant il se fâcha et nos hommes n'eurent que le temps de grimper dans les arbres les plus rapprochés, on les vit revenir la nuit, pas trop fiers, mais au moins avec les côtes toutes encore en place.

Passage de la Kagera qui fait la limite Est du Rwanda. Une rivière un peu grosse est toujours un embarras pour bêtes, gens et charges. Il nous fallut presque toute une matinée quoique dès la veille nous eussions envoyé en avant à la recherche de toutes les pirogues. La Kagera, quoique les eaux fussent basses, avait toujours encore une largeur de 50 mètres ; les pirogues ne sont que de pauvres troncs d'arbres qui ne prennent guère qu'une charge et son homme ; celui-ci sécherait encore au besoin s'il se mouillait, mais pour la charge il faut bien y regarder et ne pas faire trop remuer la pirogue. Enfin avec de la patience et bien des cris, tout passe assez bien ; il n'y a que les ânes qui ne veulent jamais faire comme tout le monde ; il fallut force coups de triques pour les décider à se laisser traîner à la remorque. Les pauvres bêtes sans doute flairaient les crocodiles dont nos rivières un peu grosses foisonnent toujours. On fit si bonne garde cependant et tant de bruit surtout, qu'aucune de ces bêtes malfaisantes ne parut. Pas de doute que nos bons anges fussent là pour nous faire éviter tout accident.

Nous étions au Rwanda, nous respirions heureux et contents l'air plus serein et plus pur des hauts plateaux qui commençait à nous souffler. **Le Rwanda c'est un peu la terre promise pour nos missionnaires, on croit que par là les baptêmes se feront un peu tout seul.**

Au moins nous avons le plaisir de voyager maintenant en pays bien habité, c'est-à-dire bien habité jadis à en juger par les nombreux bosquets de bananiers. Depuis 3 ans la famine a passé par là et le pays est bien désolé aussi. C'est la pluie qui a manqué ; elle a amené la sécheresse et les sauterelles sont venues encore achever la ruine.

Dieu qui veut la mission dans l'Est de ce pays nous envoya sa bénédiction dès le premier jour. Nous n'étions pas encore arrivés au village où l'on devait établir le camp, que la première averse que ces pauvres gens eussent vu depuis longtemps, commença à tomber ; elle fut si violente que notre caravane en souffrit ; mais à notre arrivée et encore en pleine pluie, nous fûmes reçus comme en triomphe par les habitants. Car ici, c'est l'apanage des grands d'implorer du Ciel la pluie qui féconde et juste nous amenions la première grosse pluie avec nous ! Ce fut fête pour le pays ; les vivres n'arrivèrent pas pour cela, il est vrai, mais le chef de l'endroit, à défaut de mieux, nous offrit un magnifique bœuf aux cornes mesurant plus d'un mètre chacune et bien symétrique.

Les jours suivants la pluie tomba de plus en plus et partout les gens l'attribuèrent à notre passage ; les bonnes femmes sur notre passage se prosternaient à deux genoux, étendaient les bras vers le ciel, poussant force you-you, invoquant les bénédictions de Dieu ou plutôt de leurs ancêtres qui nous avaient délégué leur puissance. Les hommes nous suppliaient de nous fixer en milieu d'eux afin de dissiper complètement la famine, de les juger et les gouverner comme nous l'entendions, afin de leur éviter surtout les courses continuelles à la capitale et les corvées écrasantes.

C'était de bon augure, pour nous qui arrivions précisément dans cette province de Kissaka avec l'intention de nous y fixer. Nous mîmes six jours d'abord vers le Nord pour arriver sur les bords du lac Muhazi, ses alentours devaient être très peuplés disait-on et nous comptions trouver dans le voisinage de l'eau, les bois nécessaires pour une mission ; le manque de bois est une des grosses difficultés du pays du Rwanda.

De fait aux approches du lac (une simple fosse de 5 à 10 Kilom. de large, mais sur 50 de long) nous vîmes en apparence beaucoup d'habitations, mais de fait il y avait là moins de population que dans la région parcourue les jours précédents. La population est disséminée sur tout le pourtour du lac, et ce qui est remarquable toute cette population appartient à la classe noble, cette classe Batutsi qui s'est emparée du pays il y a peut-être quelques centaines d'années, qui le gouverne aujourd'hui encore et réduit complètement en servitude tout le pauvre peuple de la campagne, ce peuple précisément qui tout à l'heure nous suppliait avec tant d'instances de nous fixer au milieu d'eux.

Le Muhazi est un de ces endroits du Rwanda où le bétail semble prospérer surtout. Les collines sont complètement déboisées et recouvertes d'herbe fine, il n'y a pas de broussaille. Le lac forme un immense abreuvoir vers lequel conduisent là jusque bien loin autour du lac de petits fermiers qui chacun groupe dans son minuscule

parc, de 20 à 50 bêtes. Il n'a droit de les faire paître que dans le petit pré bien délimité qui entoure son parc, et procès-verbal est dressé à tout propos contre le délinquant qui laisserait manger l'herbe du voisin. Rien qu'à notre passage plusieurs petits procès de ce genre nous furent amenés.

La noblesse du pays se trouve on ne peut plus honorée d'avoir personnellement la garde de quelques vaches. Il y a comme un culte de vénération pour la vache. Le Ntusi ne s'occupe de la garde de son troupeau, il ne cultive rien ou presque rien ; quelques rares bananes et quand la pluie tombe quelques rares tiges de maïs. Le lait et le beurre lui suffisent. Ces gens par ailleurs assez intelligents sont intéressants à cause précisément de cette manie des vaches ; c'est toute leur vie et il y aurait tout un long chapitre à écrire si l'on voulait faire connaître un peu le Ntusi et sa vache. Cette étude sera peut-être pour plus tard ; **aujourd'hui nous sommes venus pour nous occuper tout d'abord du royaume de Dieu.**

Nous avons quelques raisons de croire, que les Watusi, cette noblesse du pays, ne seront pas les premiers appelés. Leurs vaches leur suffisent pour le moment ; et puis ce qui nous fait pénible impression, c'est que nous ne voyons partout ici que très peu d'enfants dans les familles ; c'est signe de malédiction de Dieu. Cherchons ailleurs.

Nous descendons de nouveau vers le Sud et nous mettons à rayonner. Après plusieurs jours de recherche, nous nous fixons enfin sur une assez belle colline qui semble réunir le plus d'avantages. Il n'y a qu'un défaut, c'est que nulle part nous ne pouvons trouver libre un coin même assez grand pour y bâtir. C'est partout une interminable bananeraie de près de 3 lieues de long sur 1 et demi de large.

Nous plantons là notre tente, en attendant que nous ayons pu nous entendre avec le chef du pays et remplir par ailleurs les formalités nécessaires avec nos autorités.

Mais la famine a passé par là aussi et partout nous trouvons les anciennes cultures abandonnées. A peine s'il y a encore la moitié de la population ; et ce qui reste ce sont de vrais squelettes qui ont à peine encore le mouvement. Ils sont accroupis tristement à la porte de leurs huttes, depuis 9 h du matin jusqu'au coucher du soleil, sans presque bouger ; le froid les tue, la vermine les dévore. Maintenant que la pluie tombe, ils se disent sans force pour se traîner dans les champs d'ailleurs : il n'y a ni pioches, ni semences. En passant devant sa maison, un pauvre enfant nous offre une poule et nous demande un peu de grain (lui-même mourra plutôt que de songer à plumer sa poule, animal réservé pour les sacrifices du pauvre). Chez les enfants surtout, on dirait que la tête a démesurément grossi, tandis que le reste du corps est plat comme une planche ; des jambes, il ne reste que l'os.

A peine sommes-nous là depuis deux jours que les pauvres mères de partout nous portent leurs petits enfants, ce sont des cadavres presque déjà. La mère depuis longtemps ne peut plus les allaiter et le petit laisse tomber sa tête comme une fleur coupée. On se hâte de faire de ce petit un ange du paradis, la mère de son côté reçoit quelques perles, de la nourriture nous n'avons pas pour nous-mêmes ; elle cherchera si elle peut se trainer.

Son petit au moins héritera du meilleur sort. Oh ! Dieu nous veut bien ici ; nous sommes-nous dit dès les premiers jours nous ferons l'impossible pour ne pas quitter, malgré la famine. Si nous avons de quoi les nourrir, mais tout le pays serait au service de la mission. A peine avons-nous franchi la Kagera que deux enfants nous suppliaient de les laisser nous suivre. **C'est le jour de la Toussaint que la Providence nous a fait monter sur cette colline, et notre mission s'appellera la « Toussaint ».**

Laissant là trois de mes confrères pour créer une installation provisoire, j'avais hâte de m'avancer vers l'intérieur du pays avec tous les porteurs que nous n'avions pu congédier. Il s'agissait de ne pas affamer davantage le pays, comment feraient ensuite les missionnaires pour vivre ?

Six jours encore furent nécessaires pour nous rendre au centre du pays, là où l'année dernière nous avons fondé notre première station dédiée au Sacré Cœur. Cette fois, ce n'était plus l'inconnu. A mesure qu'on se rapprochait on sentait davantage la présence et l'action des missionnaires.

Notre Sacré-Cœur se trouve dans la partie la plus peuplée peut-être de tout le Rwanda. Dans ces pays d'Afrique où souvent nous cheminons des journées sans sortir du pori, nous sentîmes particulièrement la joie ; nous autres missionnaires quand nous trouvons une population groupée, là le travail devient plus facile, l'évangélisation se fait avec plus de fruit.

Quelle vie dans ce « Sacré Cœur » ! Les enfants, les jeunes gens accourent de partout. Beaucoup ont des livres déjà, des syllabaires ; ils ne sont pas encore dans leur langue, mais cela ne fait rien, on dévore tout ce qui vient d'Europe. Et puis ce monde-là s'habille aujourd'hui en étoffes, chacun veut avoir sa petite culotte et envoyer promener la peau de chèvre et la ficelle traditionnelle. Quel contraste significatif avec d'autres pays, où, quand l'Européen pénètre on ne peut lui demander que des perles qu'on emploiera comme ceinturon ou comme bracelets ! Ceux-là ne mordent pas vite à la religion, pas plus que ceux qui avec les deux premières coudées de cotonnade qu'ils ont pu gagner s'appliquent à se fabriquer une belle coiffure, plutôt que d'en faire un indispensable.

Elle est bien gentille surtout cette nuée de marmots qui à la suite de leurs aînés font déjà tous les jours le chemin de la mission pour gagner un petit papier de plus. Il faut savoir que chaque ouvrier à la fin de sa journée, reçoit un petit coin de papier estampillé qu'il n'aura qu'à présenter plus tard quand il aura le nombre requis de papiers pour se faire délivrer une étoffe. Il en faut bien une trentaine de ces papiers là pour faire de quoi se payer une culotte quand on n'est encore que petit bonhomme.

Nos gamins ont soin de pincer leur petite provision de billets entre les deux parties d'un bâtonnet qu'ils ont fendu ; ce bâtonnet avec les billets ne les quitte jamais ; ils le portent bien haut chaque matin quand ils reviennent au travail ; ils ont trop peur qu'on ne les refuse pour le travail et les renvoie. Et puis à la maison les rats pourraient s'y attaquer à la monnaie !

Le bien qui s'est opéré déjà à la première mission du Rwanda en moins d'une année est considérable. Au catéchisme, j'ai vu plus de 400 adultes qui regardent avec un plaisir visible les grandes images, cherchent à comprendre pour eux-mêmes et à expliquer, sans jamais se lasser, aux nouveaux venus. Cette mission a beaucoup d'avenir si le bon Dieu continue à être avec nous.

Ce que je n'avais même vu encore dans aucune autre mission c'est que les jeunes filles quittent même leurs parents pour venir demander aux missionnaires de se mettre sous leur protection et les instruire ; j'en ai trouvé une quinzaine et plus dans ce cas. Pour ne pas effrayer les parents nous leurs avons fait dire que ces filles étaient parfaitement libres de se retirer quand elles voudraient. Dieu sait s'il lui plaira de récompenser tant de bonne volonté. Ah ! Que de religieuses feraient bien par ici ! Et nous n'en avons pas encore dans ce Vicariat. Il faudrait beaucoup d'argent pour cela.

Tous ceux qui viennent ainsi à nous, ce sont les pauvres de la campagne, les opprimés. Mais les grands commencent à nous prendre un peu en suspicion. Les missionnaires étaient depuis 5 mois seulement à leur station et la saison des pluies n'avait pas permis encore de sortir des huttes provisoires, érigées en paille et en roseaux, quand on leur annonça que les grands chefs qui nous avaient autorisés à bâtir, songeaient maintenant à nous attaquer et à nous chasser ou même tuer. Déjà ils avaient tué un des premiers et plus fervents catéchumènes.

Mais la Providence veillait sur les missionnaires. Et puis aussi on monta la garde derrière nos palissades en roseaux. **La bonne saison nous permet de faire des briques sèches, et on se hâta de faire tout d'abord une grande enceinte carrée, avec angles saillants pour se défendre au besoin. Depuis ce temps il n'y a plus bruit de guerre et deux maisons un peu solides ont pu être bâties déjà.**

La santé est bonne sur ces plateaux assez élevés et la fièvre apparaît assez rarement. Ce qui rend les constructions difficiles et coûteuses, c'est qu'il n'y a ni bois, ni pierres, ni chaux.

Laissant là les deux derniers missionnaires qui m'accompagnaient encore, je songeai au retour.

Au sujet de la visite solennelle que je fis au roi cette année encore afin d'obtenir de lui qu'il voulut bien favoriser notre seconde mission en son pays, je ne vous dirai pas grand-chose. Ma lettre de l'année dernière avait assez de détails.

Les rois d'ici sont d'humeur assez voyageuse, cependant je trouvai celui-ci encore dans sa capitale de l'an dernier : cela prouve que les vaches profitent bien sur cette colline, et aussi que les gens ne meurent pas trop.

Mais si la capitale n'avait pas changé c'est le roi qui ne ressemblait plus à celui de l'an dernier. Il porte cependant toujours le nom d'Iyuhi que lui donnent les nobles, et **Musinga** [1883-1944] que lui donne le peuple. Mais en Février dernier il avait bien 45 ans, tandis que maintenant il n'en a plus que 20.

Il faut dire que dans ces pays les rois ne se montrent pas vite aux étrangers ; ils craignent tant de choses et le mauvais œil surtout. Quand avec cela on porte encore lunettes !

Par les renseignements recueillis, nous savons bien que le roi ne doit avoir qu'une vingtaine d'années, mais est-ce bien cependant le roi que nous avons vu cette année, ou bien était-ce encore un substitut quelconque ? Au fond que nous importait. **C'est le conseil du roi qui fait tout dans le pays, et les deux principaux de ce conseil nous étaient connus déjà, le troisième et plus important, celui qui précisément s'adjure le pouvoir au point de faire et de défaire les rois, n'était pas là, il s'appelle Kabale, et ne mesure pas moins de deux mètres trente de haut.**

Nos deux conseillers mesurant encore l'un 1,95 m, l'autre 1,80 m, discutèrent assez longtemps et avec beaucoup de retenue et de bon sens, notre établissement nouveau ; ces pauvres, ils craignent toujours que nous ne venions faire dans le pays ce que leurs ancêtres ont eux-mêmes fait jadis : ils sentent que nous leur sommes un peu supérieurs et croient que nous ne pouvons avoir d'autres intentions que de « manger le pays » à notre tour. Enfin nous arrivâmes à les rassurer.

Le roi et ses gens qui avaient voulu nous faire les premiers leur visite à notre tente, voulurent les premiers aussi nous faire un cadeau. On amena une magnifique vache et son veau, quelques dizaines de chèvres, des cruches de pombé⁵⁰, quantité de régimes de

⁵⁰ « de la bière locale ».

bananes et de patates avec le complément obligé de tout cadeau, en cas de nombreux fagots de bois pour cuire la nourriture.

Le cortège royal en quittant notre tente qui ne se trouvait qu'à 500 m de l'enceinte royale, fut reconduit solennellement par près de 2 000 personnes presque tous jeunes gens, accourus tant pour escorter le prince que pour faire honneur aux Blancs. **Quelle belle jeunesse, point du tout farouche, et quand plaira-t-il au Seigneur de l'attirer à lui ? Cette bonne population est aujourd'hui encore assez simple ; elle est très curieuse de tout ce qui est nouveau et apprendrait facilement tout ce qu'on lui proposerait.** Prions beaucoup le Ciel pour que les missionnaires arrivent nombreux.

J'avais hâte d'aller rejoindre les confrères laissés au Kissaka, afin de leur apprendre le résultat de ma visite au roi. De plus, mes hommes portaient vingt charges de sorgho et de haricots pour parer aux premiers besoins et attendre un peu la cessation de la famine. Les rivières qui grossissaient rapidement nous faisaient déjà de l'embarras ; il y avait une assez large, de près de 40 m qui avait monté de deux mètres dans les 10 jours. Une autre par contre, à deux jours de là seulement, guère moins forte, mais dont le niveau d'eau reste sensiblement toujours le même toute l'année. Il faut dire qu'à gauche et à droite elle est bordée de marais de papyrus larges de plusieurs Kilom. et par endroits de plusieurs lieues, dans lesquels se déverse le trop plein de la rivière ; il y a même de vrais petits lacs de plusieurs Kilom. qui reçoivent par moments les eaux de la rivière pour les lui rendre quelque mois après. La rivière elle-même est bordée immédiatement et renfermée entre deux bourrelets de terre qui la suivent de chaque côté ; ces bourrelets ressemblaient parfois à deux chaussées qu'on dirait construites de main d'homme ; d'autres fois elles sont assez larges et les gens profitent de leur légère élévation au-dessus de l'eau pour les couvrir de toutes espèces de plantations. On trouve là des courges monstres.

A mesure que nous nous éloignons du centre du Rwanda, nous nous rapprochions aussi des régions ravagées par la famine. Nous passions trop vite pour faire connaissance avec les pauvres gens, sinon nous aurions fait plusieurs rachats ; nous ramenâmes cependant un jeune garçon qu'on nous offrit pour dix brasses de cotonnade et cinq femmes ou filles qu'on nous céda pour environ huit brasses chacune, avec quelques années, et il en est fort peu qui n'exportent pour aller les revendre plus loin, quelques-uns de ces pauvres enfants du Rwanda. Ceux qu'on conduit un peu loin survivent rarement.

Pendant les 18 jours qu'avait duré mon voyage au Sacré-Cœur, les trois confrères du Kissaka n'avaient pas perdu le temps. Présument l'autorisation que je leur apportais, ils avaient déjà bâti deux huttes et semé leurs premières graines. La pluie pen-

dant ce temps était tombée en abondance aussi, et bien plus forte même que je n'aurais voulu, pour l'agrément du voyage.

Quelques cultures avaient été commencées par les indigènes, les haricots surtout, car c'est ce qui produit le plus vite, mais les pauvres gens je ne sais pas s'ils ramasseront quelque chose, car ils ne peuvent s'empêcher de manger les feuilles à mesure qu'elles sortent de terre. Pour débarrasser leurs bananeraies de l'herbe qui les tue, ils n'y songent même pas, ils disent qu'ils n'en ont pas la force. Au reste beaucoup de bananeraies sont en partie à replanter ; on a arraché les pieds pour manger les racines quoique ce soit la plus horrible nourriture.

Le deuxième jour après avoir quitté les confrères de cette nouvelle station, un orage nous surprit encore et nous fit dévier de notre route. La Providence m'amena chez un des trois grands chefs qui se partagent tout le Kissaka. Le maître du lieu n'y était pas ; c'est l'habitude de tous les chefs tant soit peu grands de passer tout leur temps à la capitale et très peu de jours seulement à la campagne dans leur province. Ainsi le veut le roi.

En l'absence du maître, je me permis de visiter un peu l'enceinte qui renfermait une dizaine de huttes, cette enceinte paraissait assez riche. Quel ne fut pas mon étonnement en entrant dans une arrière cour de trouver devant moi de grands réservoirs de grains, dont chacun mesurait plus de 20 mètres cubes ! Et il y avait ainsi plusieurs cours. Mes gens comptèrent en tout, trente deux réservoirs presque tous pleins encore de haricots et surtout de sorgho et de millet. C'était le tribut que ce malheureux chef de province avait prélevé quelques mois auparavant sur la récolte presque nulle au reste de tous les habitants des villages environnants. Au lieu de leur distribuer ou même de leur vendre aux pauvres gens ces provisions immenses qui auraient sauvé la vie à quantité d'affamés, le gouverneur avait le cœur de les laisser pourrir inutilement. Et les pauvres paysans qui presque tous étaient privés même du grain nécessaire pour les semences, n'en pouvaient trouver même une poignée chez ce riche sans cœur. Voilà comment sont ruinées ici des provinces entières pour des années. En venant de l'Usui nous avons trouvé, pendant trois jours que nous mîmes à traverser le pori⁵¹, des bandes de 10, 20 et 30 pauvres infortunés qui fuyaient le Kissaka ravagé par la famine, et on fuyait comme cela depuis des mois. Oh ! Il n'est que temps que les missionnaires s'établissent pour essayer de sauver les derniers survivants d'une province qui passait jadis pour si riche.

Je ne pus rien faire pour vider les greniers de ce triste gouverneur, mais au moins je prévins sans retard mes confrères de la « Toussaint » de ces grandes provisions ramassées tout près d'eux, je

⁵¹ « La brousse ».

ne sais encore s'ils auront pu les dénicher. Pour moi j'avais hâte d'avancer, les pluies qui augmentaient toujours me faisaient peur. Avec les pluies ce sont les rivières surtout qui deviennent infranchissables. Presque dans tout le Rwanda elles ne sont nullement encaissées, elles se traînent lentement au fond de larges vallées ; comme la végétation est très forte les rivières plus petites sont toujours couvertes et obstruées par les touffes serrées de papyrus qui atteignent plusieurs mètres. Ainsi la plus petite rivière arrive facilement à un kilomètre de large, une rivière moyenne aura souvent de 4 à 5 Kilom. de papyrus, au milieu desquels il est difficile de se frayer un chemin, il y a de l'eau partout et on ne voit où mettre le pied. Les rivières plus fortes seulement ont leur cours libre qui se dessine alors à distance comme un petit ruban au milieu de la forêt de papyrus. Le cours, là où il est libre est passé en canot et dans les papyrus on se débrouille comme on peut.

En quittant les Frères du Kissaka, je voulais suivre la route la plus directe pour me rendre à notre station de Marienberg que je n'avais pu visiter depuis deux ans et demi. Il n'y avait qu'un bout d'une huitaine de journées qu'aucun Européen n'avait encore fait, le reste de la route était connu ; mais c'était précisément ce petit bout qui fut le plus difficile.

Les gens cependant furent partout convenables, quoique nous fussions des personnages curieux pour eux. A défaut d'autre nourriture qui n'avait pu pousser encore, on nous gratifia largement de chèvres qui n'ont pas ici grande valeur. Nous eûmes quantité de lait aussi.

Nous trouvâmes la Kagera à quelques journées au Nord de l'endroit où nous l'avions passée quarante jours plus tôt. Son lit remplissait une vallée de plusieurs lieues de large et un plus au Nord cette vallée s'élargissait même à perte de vue, en sorte que d'après le dire des gens, la Kagera se divisait en plusieurs bras, formant des îlots en tout sens. Quelques-uns de ces îlots sont même habités. Nous dûmes prendre la Kagera à un tournant presque à angle droit, que lui fait faire une colline qui s'est mise en travers. D'abord il fallut prendre patience pendant deux heures pour attendre les pirogues qui sont toujours dispersées et cachées assez loin. Enfin on peut en dénicher trois, mais la troisième ayant à l'avant un grand trou, juste à fleur d'eau, il fallait être assez adroit pour s'accroupir bien à l'arrière afin de faire lever suffisamment le nez à la barque. Pour mieux cacher ces embarcations toujours très rares à cause du peu de bois que fournit le pays, on les coule à fond dans les roseaux et les papyrus du rivage, et ce n'est pas un petit travail de les sortir.

Le passage dans nos pirogues se fit assez bien et même assez vite, quoique chaque voyage de barque demandât $\frac{1}{4}$ d'heure à cause du courant qu'il fallait longer mais après avoir débarqué au bord de

l'eau, il restait encore tout un vaste espace de papyrus à traverser. A première vue cela paraissait facile, l'eau ne paraissait pas à la surface, mais gare ! Quand vous ne sautiez pas juste et quand vous manquiez le bout de racine jeté en travers du chemin pour vous consolider les pas, vous étiez sûr alors de plonger dans la boue liquide et infecte. Pour tous ceux de nous qui n'étaient pas chargés, cela allait assez bien, quoiqu'il fallût se reposer souvent en se cramponnant de gauche aux flexibles papyrus et de droite nous en étions quittes en somme pour un gros bain en sueur. Mais les porteurs avec leurs 30 kilos sur le dos, ils enfonçaient à plaisir ! Et la journée fut des plus pénibles pour eux.

Ce qui augmenta la fatigue de tous, c'est que tout le monde dut être réquisitionné finalement pour aider à passer mon pauvre âne. Pour quatre pattes, de pareils passages sont bien plus difficiles que pour deux. A tout propos la pauvre bête enfonçait de tout son poids et disparaissait complètement, entraînant presque le conducteur qui devait le retenir par la bride. Vous aurez une idée de la peine qu'il nous donna, si je vous dis que 20 hommes eurent à faire pendant cinq heures durant. Encore la nuit vient-elle les presser. Je ne comptais pas revoir mon âne, d'autant que mes gens de plus ou moins bonne humeur, parce qu'ils étaient harassés eux-mêmes, ne devaient pas lui ménager les coups. Enfin on en sortit, mais la pauvre bête pouvait à peine se traîner, de plus elle était blessée de partout, tellement elle s'était débattue. Pendant plusieurs jours je ne pus songer à la monter.

Nous dûmes passer la nuit au bord même des papyrus, il n'y avait là que la hutte du batelier. Pas une banane pour nos hommes, et précisément la nuit d'avant, notre maladroit gardien avait laissé échapper le petit troupeau de quinze chèvres que nous voulions faire suivre, il n'avait pu en sauver que deux.

Et des moustiques à prendre sur votre figure par poignées ! Une seule fois depuis 14 ans d'équateur que j'en ai vu davantage.

Le lendemain matin, quoique nos gens fussent brisés de la veille, personne ne se fit prier pour lever le camp, tout nous avait manqué là, même l'eau potable car on n'avait pu s'approvisionner à la rivière qui n'était cependant pas loin.

Je dis rivière, je pourrais dire plutôt fleuve, car c'est cette Kagera presque à elle seule qui forme tout notre Nyanza, à quelques jours seulement d'ici, et vous savez que ce Nyanza est au moins aussi grand que toute la Bavière.

Nous étions dans le Karagwe et commencions comme toujours par une large bande de pori. D'ailleurs tout le Sud de ce pays, pendant plusieurs journées de marche est dépeuplé. On sent que les Arabes marchands d'esclaves ont jadis passé par là.

En suivant le sentier solitaire, mes yeux cherchaient comme instinctivement de chaque côté à découvrir les crânes blanchis, comme j'avais fait presque malgré moi depuis près de cinquante jours. Dans tout le Rwanda, pas un seul détour de chemin qui n'étale devant nous une quantité d'ossements humains et même de crânes bien conservés. Il y en a surtout quand notre sentier tourne un petit ravin, où il borde quelques rochers. Ce que nous avons vu de crânes humains se compterait par milliers et l'image vous en poursuit jusque dans votre sommeil. Sans sortir du sentier on en pouvait compter quelquefois jusqu'à 30 à 50 dans une seule étape, et que doit-ce être dans les coins un peu plus cachés. Tout le Rwanda est ainsi couvert. C'est que dans ce pays, les Batutsis seuls comptent et valent la peine d'être enterrés ; les pauvres paysans on les jette à quelques pas du sentier ou de la demeure, et la demeure est ensuite abandonnée. Nous passions par certains endroits qui avaient l'air de vrais charniers ; c'est qu'il y a souvent des luttes intestines et les pauvres manants sont obligés de se battre pour les chefs ; il y a surtout aux environs des grands chefs des exécutions très fréquentes ; il y a ensuite depuis 3 ans les victimes de la famine dans certaines provinces. Ainsi au lac Muhazi où quelques herbes plus hautes entourent parfois le bord, j'ai compté une quinzaine de cadavres presque frais le long d'un sentier, long à peine de 600 mètres. Eh ! Nous aurons à faire dans tout le Rwanda pour apprendre à tant de milliers de pauvres gens qu'ils ont une âme eux aussi, et un corps qui peut devenir le temple de Dieu.

Aidez-nous un peu. Envoyez des missionnaires. Faites beaucoup de prières. Provoquez des communions. **Et puisqu'il le faut aussi, ramassez beaucoup d'argent : nos voyages coûtent.** Nos installations aussi et puis quand nous sommes un peu installés nous ne vivons pas de l'air du temps.

Au Karagwe, pour en revenir à notre route, les cadavres des gens firent place à ceux des bêtes. J'aurais pu nous faire toute une collection de cornes d'antilopes. Les fabricants de **noir animal**⁵² pourraient faire fortune ici aussi ; ils dédaigneraient les petits os du menu gibier, comme zèbres, antilopes, ânes sauvages et ne ramasseraient que des carcasses de rhinocéros.

Jamais notre caravane ne marcha plus serrée que pendant les deux jours que nous campâmes dans les jungles des bords de la Kagera : c'est que personne n'avait envie de se laisser surprendre surtout par le rhinocéros ou le buffle qui abondaient dans la région.

⁵² Le noir animal ou charbon d'os ou charbon animal est une matière riche en carbone obtenue « par la calcination à l'abri de l'air des os dans un creuset pour empêcher l'accès de l'air ». Il est utilisé pour sa propriété de filtration qui permet la décoloration de certaines solutions. Il sert également comme engrais ou comme pigment noir.

Comme nous avions tout d'abord besoin de viande à défaut d'autres vivres, nous nous permîmes de tirer quatre antilopes, grosses comme de belles génisses (Kuh-antilope), et deux gazelles.

La chose n'était pas très difficile, car dans ce petit coin du monde, rarement parcouru, ces innocentes bêtes paissaient par troupeau et semblaient n'avoir point encore entendu parler des armes à feu. Mes gens auraient bien voulu avoir quelque temps aussi. Il y a tel coin de lac aussi sur les bords de la Kagera, où nous aurions pu faire ample provision de graisse d'hippopotame ; nos balles ont certainement causé la mort de trois ou quatre de ces bêtes, mais nous aurions fait maigre bénéfice à attendre que leur carcasse revienne sur l'eau.

C'est une peur avant d'arriver à la capitale du Karagwe que nous perdîmes de vue les grandes masses volcaniques que nous avons plus ou moins tourné pendant tout notre voyage au Rwanda. Ce sont cinq pics distincts, de forme bien pyramidale ayant de 4 à 5000 mètres je crois d'élévation chacun, qui forment dans le Nord du Rwanda tout un pâté de volcans ; deux d'entre eux sont encore en activité. On aperçoit ces grands pics à quinzaine de jours de distance, quand le temps s'est éclairci après une pluie surtout.

Si le bon Dieu nous prête vie, ce sera au pied de ces volcans que nous planterons notre tente l'année prochaine. Il y a là aussi une région magnifiquement peuplée, mais qui est devenue en même temps depuis quelques années comme un centre d'exportation pour les malheureux esclaves qui de là sont écoulés par tous les pays environnants, les grands du Rwanda sont les premiers à ruiner leur pays et à vendre leur sujets.

J'ai été assez long, et n'ajouterais plus guère. Au Karagwe, nous trouvons un roi enfant qui a chaussé de beaux brodequins pour nous recevoir et qui se tient surtout très fixe avec tout son entourage. Il a eu plusieurs fois des visites d'Européens et nous prend pour des officiers aussi. Heureusement qu'au fond de notre caisse j'avais un nègre grimacier, petit automate à ressort remontable. Une fois exhibé, tout le monde se dérida et même la nourriture pour nos hommes, qui depuis trois jours n'avaient plus eu que de la viande, arriva bien plus vite. Ce roi s'appelle du joli nom de **Ntale** (lion). Il a bien 14 ans, ses deux femmes n'ont pu résister à l'envie de voir le nègre et ont ainsi gravement manqué à l'étiquette de la cour qui ne leur permet pas de se montrer.

Je crois que mon grimacier y a été pour quelque chose aussi dans la cession qui nous fut faite d'un petit terrain pour établir ici un catéchiste. Tous les moyens sont bons.

A partir de la capitale du Karagwe, Weranyange, nous trouvâmes une petite route qui conduisait vers la station militaire de Bukoba. C'est un progrès ; il est regrettable seulement que l'entrepreneur qui en a fait le tracé, ait eu l'idée originale d'en faire un chemin de tou-

ristes, comme on doit en retrouver dans les Alpes et les montagnes de Suisse. Mais il ne m'y reprendra plus. Avec mes jambes qui se font un peu vieilles, je suivrai une autre fois le vieux sentier des sauvages, certain de m'en tirer avec moins de peine. A mesure qu'on se rapprochait de Bukoba, le chemin devenait plus égal et mieux soigné, il était même bordé d'une espèce de ficus dont il suffit au reste de piquer une branche en terre pour avoir un arbre. Ce chemin demande bien du travail et la corvée paraît rude aux braves gens qui sont toujours à gratter l'herbe et à balayer. « Quelle nouvelle » demandai-je à un des travailleurs ? « Ee bwana, kazi na nkoni » (Eh Seigneur, du travail et du bâton). Le ton était significatif aussi.

Il y aurait bien à dire sur notre civilisation d'ici parfois un peu hâtée sur certains points.

Avec cela si l'on favorisait au moins quelque peu l'extension de la religion parmi les pauvres indigènes. Mais non c'est le contraire. Nos Noirs qui dans les premiers temps, à l'entrée des premiers officiers « qui vinrent manger le pays » avaient abandonné d'eux-mêmes les singeries parfois monstrueuses de leur culte grossier, ont été depuis quelque temps invités à les reprendre, ainsi que leurs danses les plus mauvaises, et le culte même du serpent. Mais je ne peux toucher ce sujet, je vous en ai laissé entrevoir pour que vous continuiez à prier beaucoup pour nous et à faire prier les bonnes âmes.

Adieu encore, bien cher frère. Vous avez de quoi donner de nos petites nouvelles.

Que le bon Maître bénisse pour vous et pour toute la famille, cette nouvelle année, qu'il vous donne sa bonté. Je ne vous oublierai pas ; de votre côté travaillez toujours pour nous, votre charité fera peut-être plus que nos courses pour les conversions de nos pauvres Noirs.

Votre toujours bien affectueusement ami en N.S.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

23. LETTRE DU 1^{ER} JANVIER 1901 A MGR LIVINHAC⁵³

Marienberg près de Bukoba,
le 1^{er} Janvier 1901

Monseigneur et très Vénéré Père,

De retour depuis quelques jours du Rwanda, je suis heureux d'annoncer à Votre Grandeur que la mission fait des progrès en ce pays. **La station du Sacré-Cœur est bâtie en partie**, et surtout les catéchumènes se présentent en grand nombre. **Il y a une centaine de jeunes gens tous les jours, et près de quatre cents**



⁵³ Lettre de Mgr Hirth du 1^{er} janvier 1901 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095053.

d'adultes le dimanche. Il y en aurait peut-être davantage, mais nous n'avons rien voulu hâter dans les commencements, afin de ne pas exciter d'opposition de la part des chefs. Ceux-ci, par politique, se montent assez bien, et nous attachons le plus grand prix aux bonnes relations avec eux. Pourvu que les missionnaires ne le prennent pas de trop haut avec le roi !

Dans une visite faite à Iyuhi⁵⁴, celui-ci a autorisé notre fondation nouvelle au Kissaka. Cette province a été bien éprouvée depuis trois ans par la famine ; elle a perdu, dit-on, la moitié de sa population. Mais enfin la pluie a tombé en abondance, et les gens reviennent. Quel beau pays aussi, et malgré tout encore bien peuplé !

Les Pères sur leur colline de près de trois lieues de long et deux lieues de large ont eu de la peine à trouver entre les bananeraies une place libre assez grande pour leur station. De la part des chefs actuels du pays, des représentants du roi Iyuhi, il y aura à craindre quelque opposition plus ou moins déguisée ; on a peur que nous ne voulions ramener les anciens chefs, jadis indépendants, de ce pays. Mais avec beaucoup de prudence, nous pourrions nous faire accepter par les grands, car pour le peuple, auquel nous amenions tout juste de grosses pluies et quelque espoir de protection pour l'avenir, on nous embrassait les genoux à notre passage et nous suppliait de rester.

La station de la « Reine des Saints » (parce que c'est le jour de la Toussaint que la Providence nous a fixés là) n'est pas au lac Mohazi où nous cherchions d'abord, mais à deux petites journées au Sud de ce lac, à proximité d'un autre lac plus considérable encore que le Mohazi : ce ne sont pas les lacs qui manquent au Rwanda.

Je crois avoir indiqué déjà à Votre Grandeur les placements des derniers Pères. Plaise à Dieu maintenant de bénir notre nouvelle fondation !

Du Kissaka à Marienberg, le plus court était de prendre la route directe par la capitale du Karagwe ; le passage de la Kagera est là un peu plus difficile que sur la route d'Usui – Kissaka à cause des larges marais de papyrus qui bordent la rivière. Le **P. Van Thiel** [1865-1911] est venu au devant de moi de Marienberg, à la Kagera. A Wera-nyange, capitale du Karagwe, située près de l'ancien Kafuru des Arabes, nous avons pu faire acquisition d'un petit terrain pour un catéchiste ; mais tout le Sud du Karagwe est peu peuplé ; il n'y a que de la capitale jusqu'à la Kagera au Nord.

A Marienberg, je compte faire un séjour de près de deux mois. Plus qu'ailleurs, le bien est difficile ici ; les Baganda chassés du Nord depuis une année nous font de plus en plus tort. Ils sont devenus les favoris auprès de tous nos chefs indigènes, favoris même auprès de

⁵⁴ Iyuhi ou Yuhi IV : nom dynastique du Mwami Musinga (1883-1944).

Bukoba qui jadis ne voulaient jamais de nos Baganda, tant qu'ils étaient fidèles à leur foi. Si de ces pauvres gens, au lieu d'agents de perversion, nous pourrions faire au moins des catéchistes, ce serait parfait.

En rentrant au Bukumbi, je verrai Kome qui nous donnera je crois les mêmes consolations qu'Ukerewe. Dans cette dernière île, la grande église est à peu près achevée ; elle arrive à point car la Providence nous amènera, je crois, plus de baptêmes encore que par le passé.

Dans l'Usui, un bien beau pays cependant, nous allons par contre bien lentement ; nous avons mal commencé là, en le prenant de trop haut avec le chef.

J'ai reçu les deux circulaires qui ont suivi le Chapitre, et me ferai un bonheur pour ma part de me conformer en tout, tant à l'esprit qu'à la lettre, pour autant que mes petits moyens me le permettront.

Mais pour ce que l'on demande dorénavant à ce pauvre provincial, je crois que le bon Maître devra mettre pas mal du sien.

Il y a presque cent missionnaires dans cette province, et beaucoup d'entre eux que je n'ai jamais vus, et que je ne verrai jamais. Si des plaintes devaient vous arriver bientôt de la part de ces chers confrères, Votre Grandeur voudra bien faire droit à leurs demandes, et ne pas laisser trop souffrir de dévoués missionnaires ni surtout la cause de Dieu.

Cette lettre était commune quand j'ai reçu votre dernière d'Octobre annonçant encore deux missionnaires. Bien soit le Ciel ; bénie soit la bonté qu'a eu Votre Grandeur ; béni aussi ce cher Rwanda qui va avoir une 3^e station.

La place de celle-ci sera au Nord du pays, dans la région des volcans, d'après les renseignements favorables que j'ai pu réunir depuis trois mois. Nous n'attendrons que la délimitation entre Allemands et Congolais, qui se poursuit en ce moment.

Les Anglais, paraît-il, ne veulent pas encore délimiter, mais on dit qu'il y a pas mal de leurs gens dans cette région-là ; il faut donc se hâter.

Après cette station dans le Bugoye, au Nord-Est du Kivu (cette partie du lac doit être transportée considérablement vers l'Est), il nous faudra encore et tout d'abord deux autres stations au Rwanda, l'une au Sud du Kivu, l'autre à la capitale ; puis une station au Sud de Bukoba (Bukoba a depuis 4 mois une école du gouvernement ; le maître est musulman), et une dans la partie Sud de l'Usukuma, car les Basukumas aussi sont entamés. Et il faut augmenter le nombre des missionnaires qui parlent leur langue, afin de rendre les placements plus faciles.

Daigne Votre Grandeur bénir ces plans, et nous aider à les réaliser ! De mon côté, je prie le Ciel de vouloir bien conserver longtemps

Votre Grandeur à l'affection de ses enfants, et de multiplier sur votre personne ses saintes grâces pendant l'année qui commence.

Daignez agréer, Monseigneur et très Vénéré Père, l'hommage des sentiments de filiale soumission et de respectueux dévouement avec lesquels je suis de Votre Grandeur

l'humble fils et obéissant serviteur

Jean-Joseph

des P. Bl. Vic. ap. Ny. M.



**24. LETTRE DU 1^{ER} JANVIER 1901 A SON FRERE,
L'ABBE ERNEST⁵⁵**

Marienberg près de Bukoba, le 1^{er} Janvier 1901

Mon bien cher frère Ernest,

Quelques mots encore avec la longue lettre ci-jointe. Ces lignes comme toujours ont été écrites au courant de la plume ; pas d'idées bien suivies quand on est dérangé à tout propos.

Vous en ferez ce que vous pourrez, et sans être indulgent, vous savez bien que je ne suis pas homme de bureau. Voyez si cela ferait plaisir à quelques-uns des nôtres, et particulièrement à Mr **le Curé Wirth**, à **l'aumônier Würker** et autres, auxquels je ne puis envoyer que quelques lignes. Le temps ne me permet pas non plus d'écrire bien long au **Dr Froberger** [1871-1931] de Trèves.

Mon courrier met peut-être un peu plus de temps pour m'arriver, c'est pour cela que je n'ai rien de vous depuis assez longtemps. On m'a transmis cependant de Zanzibar les intentions de messe que vous avez expédiées. Mille mercis affectueux. Cette année nos missionnaires ont passablement augmenté, les besoins croissent à proportion.

Je vous quitte, car il me reste encore tant de lettres à expédier partout, que je n'en sors pas. Au Bukumbi je ne serai guère de retour avant Février.

Continuez à prier beaucoup pour le pauvre missionnaire qui se dit toujours votre bien affectionné frère en N.S.

Jean-Joseph

Vic. ap. Ny. M.

Mes sentiments respectueux à Mr le Chanoine.

⁵⁵ Lettre de Mgr Hirth du 1^{er} janvier 1901 à Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096138.

25. LETTRE DU 2 JANVIER 1901 A SA TANTE, SŒUR CLEMENTIN SAUNER⁵⁶

Marienberg près de Bukoba, le 2 Janvier 1901

Ma révérende Mère et bien chère tante,

Ce n'est pas le désir de vous écrire qui me manque, mais c'est toujours le temps qui est difficile à trouver. Voici plus de trois mois déjà que je suis de nouveau en voyage, et j'en ai encore pour un mois et demi.

Ces jours-ci à l'occasion de la Noël et du Nouvel an, je vous ai particulièrement recommandée à Notre Seigneur et à sa bonne Mère, les priant de vouloir bien pendant cette année nouvelle subvenir à tous vos besoins du corps et de l'âme surtout. Que la Sainte grâce du bon Maître vive dans votre cœur, toujours plus forte et plus abondante. C'est cette grâce qui fait notre unique joie et notre bonheur.

Je suis bien en retard pour vous remercier de toutes les bontés maternelles que vous voulez bien me prodiguer toujours ; je voudrais pouvoir vous dire, combien votre argent est bien placé toujours, et combien je désirerais qu'un grand nombre de Sœurs de votre couvent pût ajouter encore à vos aumônes. Les intentions de messes sont toujours acceptées avec grande reconnaissance ; cette année huit missionnaires nouveaux m'ont été ajoutés dans ce Vicariat ; c'est environ 2 000 messes au moins que je devrai leur trouver encore, puisque vous savez bien que pour tout leur entretien personnel, ils ne sont pas plus riches que moi, et n'ont d'après nos règles que leurs honoraires de messes.

Mais avant tout, je vous écris pour solliciter vos prières et celles de votre pieuse communauté. En ce moment je suis dans une mission qui en a grand besoin. Depuis huit ans, nous luttons ici pour obtenir en faveur de nos Nègres la liberté de se faire instruire, et cette liberté nous ne pouvons l'obtenir ni des chefs blancs, ni des chefs noirs. Quand en secret nous pouvons faire quelque néophyte, on s'applique à nous le pervertir. Par contre, il y a toute liberté pour les musulmans et les païens, adoreurs encore du serpent. Nous prenons patience malgré tout, mais aidez-nous beaucoup de vos prières.

Pour vous encourager à nous secourir, j'aime mieux vous parler encore de notre beau pays du Rwanda que je vous ai fait connaître un peu en Février ou Mars dernier ; je viens d'y faire mon second voyage. Grâce à Dieu il a été un peu moins pénible que le premier.

En Février 1900 nous étions les premiers missionnaires qui pusent pénétrer dans ce royaume jadis toujours fermé. Nous trouvâmes

⁵⁶ Lettre de Mgr Hirth du 2 janvier 1901 à sa tante religieuse, Sœur Clémentin Sauner, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096139-096141.

un pays bien beau, et un peuple bien disposé, mais gouverné par des chefs et des conquérants qui ne nous inspiraient pas grande confiance. Dieu fit si bien grâce aux bonnes prières que nous avons demandées partout que nous pûmes établir une première mission dans une des parties les plus peuplées. Tout autour de la mission, nous avons, à 4 lieues à peine, une population de plus de 100 000 âmes. Ces bonnes gens, depuis trop longtemps tyrannisés par leurs maîtres reçurent les missionnaires comme des libérateurs, mais n'osèrent cependant s'approcher d'eux, ni les aider à s'établir. Les grands chefs de leur côté, eurent bientôt du regret de nous avoir laissés entrer dans leur pays et plusieurs fois levèrent des troupes pour faire partir les Pères ou même les tuer. Ceux-ci avaient autour d'eux une vingtaine de jeunes gens chrétiens tirés de nos autres missions pour les protéger. Grâce à eux on put tout d'abord construire un grand mur en carré derrière lequel les missionnaires après six mois d'inquiétude purent enfin dormir un peu tranquille.

Ce premier succès fit reculer les chefs ; on ne parla plus d'attaque, et les bonnes gens qui entouraient les missionnaires prirent confiance, et vinrent en foule s'offrir pour aider à bâtir enfin des maisons. En Novembre dernier, je trouvai deux petites maisons de faites déjà. Ce qu'il y a de mieux, c'est que les enfants et toute la jeunesse nous demandent aussi de les instruire. Il y en a bien cent qui reçoivent l'instruction tous les jours, et 400 le dimanche. Quantité d'enfants surtout sont venus se mettre pensionnaires même auprès des Pères, et comme dans cette partie du pays, la nourriture pour le moment est abondante on a pu les recevoir pour les former un peu mieux que les autres. Ce que je n'ai vu dans aucune autre mission, c'est que les filles ont voulu suivre l'exemple des garçons, elles ont quitté leurs parents pour vivre aussi auprès des missionnaires. Elles aussi veulent être instruites et ne plus seulement vivre et mourir comme « des chèvres », selon leur expression. Pour éviter tout blâme, nous faisons dire aux parents, à chaque nouvelle demande d'admission que ces filles recueillies étaient déjà une vingtaine. Si je pouvais vous les envoyer au moins ! Elles seraient une centaine demain si nous le voulions ; et cependant nous n'avons toujours encore pas de religieuses dans mon Vicariat, pour la bonne raison que nous n'avons pas de quoi les faire venir et les faire vivre. Chaque Sœur nous coûterait au moins 2 000 francs, même sans compter les frais de leur premier établissement.

Dans un an ou deux, le Rwanda serait cependant assez sûr pour leur permettre de venir. Ne manquez pas, bonne tante, de les demander souvent au bon Dieu pour nous. Avec elles aussi nous éviterions plus d'une fièvre. Hâtez-vous surtout, ou sinon, ma tête que je pourrais appeler vieille tête déjà, achèvera de blanchir avant qu'elles soient là.

Le bon Maître nous ayant envoyé assez de missionnaires cette année, deux restèrent aussitôt dans cette belle mission du Sacré-Cœur, où nous espérons compter dès l'année prochaine plus d'un millier de catéchumènes.

Malgré les dispositions plus ou moins bienveillantes des grands chefs du pays à notre égard, je pus obtenir d'eux qu'on nous laisserait fonder une seconde station. Nous avons choisi notre emplacement déjà, et c'est le jour de la Toussaint que la Providence nous l'avait fait trouver. Aussi notre nouvelle mission gardera-t-elle le nom de la « Toussaint ». Il y a maintenant dans cette mission-là deux missionnaires alsaciens qui se souviendront avec bonheur de votre maison de la Toussaint à Strasbourg.

Ma lettre étant déjà longue, je ne puis songer à vous donner le détail de la réception que nous firent les gens au milieu desquels nous plantâmes notre tente. Au reste, j'en ai écrit assez long à l'abbé Ernest. Nous sommes là dans un pays qui est en ce moment le plus malheureux du pays, quoique lui aussi, soit une des provinces de notre beau Rwanda. C'est que le Rwanda est un peu plus grand, à peu près vingt-cinq fois comme votre Alsace⁵⁷ ; il n'a ni chemin de fer, ni même de routes, ni de canaux, donc les relations sont très primitives, et les voyages longs et difficiles. Nos deux stations sont à huit jours de marche l'une de l'autre ; c'est ce qui vous explique, comment la première peut-être dans l'abondance, tandis que dans la seconde on meurt de faim. Rappelez-vous aussi que tout se porte à dos d'homme. La province pourtant où nous venons de nous établir était il y a cinq ans seulement un magnifique pays aussi, et très peuplé ; l'année dernière encore je l'avais traversée, et l'avais trouvée toute différente de ce que je l'ai vue cette année. Il faut vous dire que les marchands d'esclaves ont trouvé il y a quelques années le chemin de ce pays, et ceux qui gouvernent sont assez dépravés de leur côté pour vendre pour quelques brasses d'étoffes les jeunes enfants, les filles surtout. Tout le monde laisse faire ; il n'y a que le missionnaire qui réclame, mais bien en vain. Avec cela la famine est survenue encore depuis 3 ans ; les gens s'expatrient ou bien meurent de faim. C'est à peine si ce pays a gardé la moitié de sa population. Je n'ai pas osé écrire à l'abbé Ernest tout le mal que nous font les marchands d'esclaves, il aurait pu le publier, et cela même pourrait détruire ici nos missions. Il vaut mille fois mieux que nous fassions ce que nous pourrons avec nos petites forces, mais il n'est pas nécessaire de vous dire combien le missionnaire souffre de voir tant de misères qu'il ne peut soulager. Les gens que nous avons vus peuvent à peine se traîner encore, et nous n'avons pas de quoi les faire manger, étant nous-mêmes nouveaux et dépourvus de toute nourriture.

⁵⁷ La superficie de l'Alsace est de 8 280 km² et celle du Rwanda est de 26 338 km².

Dès le premier jour, les Pères ont baptisé les petits enfants qu'ils trouvaient mourants sur le dos de leurs mères ; celles-ci pour quelques perles nous laissent faire. Ces petites charités que nous faisons nous ouvrent les cœurs, et surtout les petits anges que nous envoyons en Paradis nous obtiendront les grâces de Dieu. Beaucoup de ces pauvres petits semblaient n'attendre que notre passage.

Bien chère tante, je ne sais si vous pourrez lire mon griffonnage, mais vous tâcherez de vous exercer en toute patience. Je dois laisser au reste à l'abbé Ernest, à qui j'écris assez souvent, de vous donner ordinairement mes petites nouvelles ; pour moi la besogne augmente avec les années ; si du moins les forces augmentaient aussi de leur côté ! Mais sous notre soleil, cela est bien difficile. Par ce même courrier, j'envoie quelques lignes aussi à votre Révérende Mère Supérieure. La **Mère Silvine**⁵⁸ veut bien s'intéresser elle aussi à nos besoins, il n'est que juste que je la remercie ; je regrette seulement que je suis obligé à me borner à quelques lignes.

En terminant, je prie le bon Maître et sa Sainte Mère, de nous bénir, vous et toutes les bienfaitrices de votre congrégation. Je souhaite que vous augmentiez toujours le nombre des zélatrices.

Avec l'expression de mes plus sincères remerciements, je vous prie d'agréer, bien chère tante et marraine, la nouvelle expression de mon plus affectueux dévouement en N.S.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

J'apprends à l'instant qu'on nous envoie encore deux jeunes missionnaires. Cela nous permettra de fonder une 3^e station au Rwanda, s'ils arrivent en bonne santé. Cette fois ce sera « Sainte-Croix ».

Je ne sais comment vous ferez pour comprendre cette lettre interrompue plus de dix fois.



26. LETTRE DU 8 JANVIER 1901 A LA SŒUR SILVINE GERUM, SUPERIEURE GENERALE DES SŒURS DE LA DIVINE PROVIDENCE DE RIBEAUVILLE,⁵⁹

Marienberg près de Bukoba, 8 Janvier 1901

⁵⁸ Soeur Silvine Gerum, née Catherine Gerum le 15.12.1828 à Oberhergheim (Haut-Rhin). Ses parents étaient Antoine Gerum et Agathe Metter. En 1844, elle entre chez les Sœurs de la Divine Providence de Ribeauvillé et prononce ses premiers vœux le 15 septembre 1845. Elle reçoit alors le nom de Sœur Silvine. Elle enseigne à Bischwiller de 1851 à 1889. De 1899 à 1905, elle est Supérieure Générale de sa Congrégation. Elle meurt le 21 mars 1910 à Ribeauvillé. Il est curieux que les Sœurs de la Divine Providence n'aient pas conservé une photo de cette Supérieure Générale (Archives des Sœurs de la Divine Providence de Ribeauvillé).

⁵⁹ Lettre de Mgr Hirth du 8 janvier 1901 à la Sœur Silvine Gerum, Supérieure Générale des Sœurs de la Divine Providence de Ribeauvillé, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096142.

Ma très Révérende Mère,

La dernière lettre que j'ai reçue de la Mère Clémentin, m'a appris que vous avez bien voulu vous associer à elle dans les secours qu'elle se fait un pieux devoir de m'envoyer. Je ne saurais faire moins que de vous exprimer sans retard ma plus vive et plus sincère reconnaissance. Vous avez bien voulu continuer ainsi la pieuse tradition que les Supérieures précédentes avaient commencée, et vous associer intimement, vous et toute votre communauté, aux travaux de nos missionnaires.

Il faut bien que je vous le dise, rien n'est si encourageant pour le missionnaire, sous ce rude climat de l'équateur, comme de savoir qu'il est toujours soutenu par les prières et les aumônes des âmes généreuses qui compatissent à ses peines, et voudraient souffrir avec lui. Aux heures difficiles nous nous souvenons du dévouement de nos bienfaiteurs d'Europe, et cela nous rend le courage.

Cette année-ci, dans ce seul Vicariat, nous avons pu établir, à huit journées de marche l'une de l'autre, trois missions nouvelles avec trois missionnaires chacune. C'est que nous avons hâte d'avancer ; la traite des esclaves enlève à ces pays des milliers de pauvres noirs tous les mois, et d'un autre côté, les ministres de l'erreur voudraient nous prévenir.

Il y a le « Sacré-Cœur », la « Toussaint » et « Sainte-Croix » ; mais tout nous manque pour l'installation de ces trois missions. J'ose vous prier, très Révérende Mère, de vouloir bien nous recommander. Certainement qu'il y aura de vos Sœurs, qui, à l'autre ou l'autre de ces titres, voudra bien songer à nous.

Permettez-moi de vous exprimer en terminant toute ma gratitude pour les intentions de messes que vous voulez bien toujours nous envoyer : c'est leur pain que vous fournissez aux missionnaires.

Veillez agréer en même temps, ma très Révérende Mère, l'expression des sentiments les plus respectueusement dévoués de votre bien humble en N.S.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

27. LETTRE DU 11 JANVIER 1901 A MGR LIVI-NHAC⁶⁰

Marienberg, le 11 Janvier 1901

Monseigneur et très Vénéré Père,

A la date du 1^{er} Juin 1900 et dans les quelques observations aux chefs de mission, Votre Grandeur demande que les



⁶⁰ Lettre de Mgr Hirth du 1^{er} janvier 1901 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095054.

résidences des missionnaires ne se composent pas de maisons séparées.

J'ose vous prier de vouloir bien me faire connaître que je pourrai autoriser dorénavant ce qui existe déjà dans quelques endroits, savoir qu'il y ait deux corps de bâtiments distincts pour la maison des missionnaires, ou bien s'il ne faut qu'un seul corps de bâtiment. Ces deux corps de bâtiments seraient sur une seule ligne, mais séparés par une petite cour, en avant du portail de l'église, et large environ comme ce portail. Dans chaque corps de bâtiments, il y aurait 3 pièces, ce qui donne 6 pour les deux, 4 pour les missionnaires, 1 petit dépôt, 1 réfectoire. J'ajoute ci-joint un plan approximatif.

Voici les divers avantages qui ont été signalés en faveur du système des deux bâtiments.

1) En certains endroits le petit mamelon occupé offre un plateau dont la surface unie est assez restreinte, 80 mètres à peine de côté. Il faut placer une grande église au milieu, et pour avoir un plan général symétrique, il ne reste pour la résidence que la place de deux corps de bâtiments, un de chaque côté de l'église.

2) Avec nos moyens primitifs de construction les réparations s'imposent fréquemment. S'il y a deux bâtiments distincts, la mission peut suivre son cours, sinon et surtout pour la reconstruction complète d'une grande maison unique, toute la mission est comme suspendue pendant plus de six mois, faute de chambres pour les missionnaires, et aussi parce qu'il faut tout laisser pour activer les travaux. Cela nous est arrivé au Bukumbi.

3) Le système, avec église selon le plan, permet d'ordinaire de restreindre l'enceinte de la mission, d'où diminution de travaux et dépenses tant pour la construction que pour l'entretien. D'ici longtemps encore l'enceinte paraît nécessaire en ces pays, et une enceinte permettant de se défendre.

4) L'église est plus isolée du bruit, et le recueillement y est facilité, c'est un grand point. Tandis qu'une église placée sur un côté de la résidence, est comme au milieu d'une grande foire, vu nos matériaux de construction toujours légers.

5) L'église se trouvant tout à côté des chambres des missionnaires, le ministère en est facilité d'autant.

6) L'église est mieux défendue contre le feu par malveillance, ainsi que contre les vols ; la cour intérieure des missionnaires se trouvant tout autour.

7) Les chrétiens fréquentent même davantage l'église quand elle est près des chambres des missionnaires ; il semble qu'ils vivent plus en famille avec ceux-ci.

Une cour intérieure est nécessaire dans les grandes stations.

Pour la chambre du Frère ou des Frères, là où il y en a, il y a eu de graves raisons pour la mettre dans la cour intérieure. On a supposé que les constitutions le permettaient, et je ne vois même pas comment nos Frères peuvent se conserver dans les stations où ils sont à portée des gens qui leur font visite.

Un second point. Circulaire. Art.235 : « **Le Chapitre déclare que laisser habiter des femmes dans les dépendances de la maison des missionnaires, est un abus répréhensible qui doit absolument disparaître** ». Au Bukumbi, l'orphelinat des filles avec maîtresse indigène est compris dans le mur général d'enceinte, mais complètement séparé de la maison des missionnaires et des dépendances par des cours, le parc aux bestiaux, et des murs sans portes. Communication entre missionnaires et orphelines ne peut se faire par la porte extérieure, placée sur le mur d'enceinte. Cette manière de construire est-elle visée par la circulaire, et le Bukumbi est-il obligé de porter ailleurs son orphelinat des filles, qui se trouve toujours à la place où Votre Grandeur l'a laissé ? L'été dernier, tout cet orphelinat a été reconstruit à neuf, à cette même place. C'est la raison de sécurité qui nous l'a fait englober jadis dans une grande enceinte (Plan ci-joint).

Une troisième question enfin : Les confrères tendent en général à demander là où il y a un plus grand nombre de confessions, de laisser la lecture spirituelle le samedi ; d'autres demandent à raccourcir le temps de la lecture les dimanches et fêtes à cause de la fatigue. Que peut-on permettre ? Dans le Nyanza Méridional, la lecture spirituelle avec le temps prescrit a été maintenue jusqu'ici pour tous les jours de la semaine. Il n'y a donc aucune prescription.

J'ose prier Votre Grandeur de vouloir bien me faire répondre à ces différentes questions, et même à la première le plus tôt possible. Un mot suffirait. On souhaite beaucoup avoir la réponse en Juin afin que les constructions à refaire puissent être faites dès cette année.

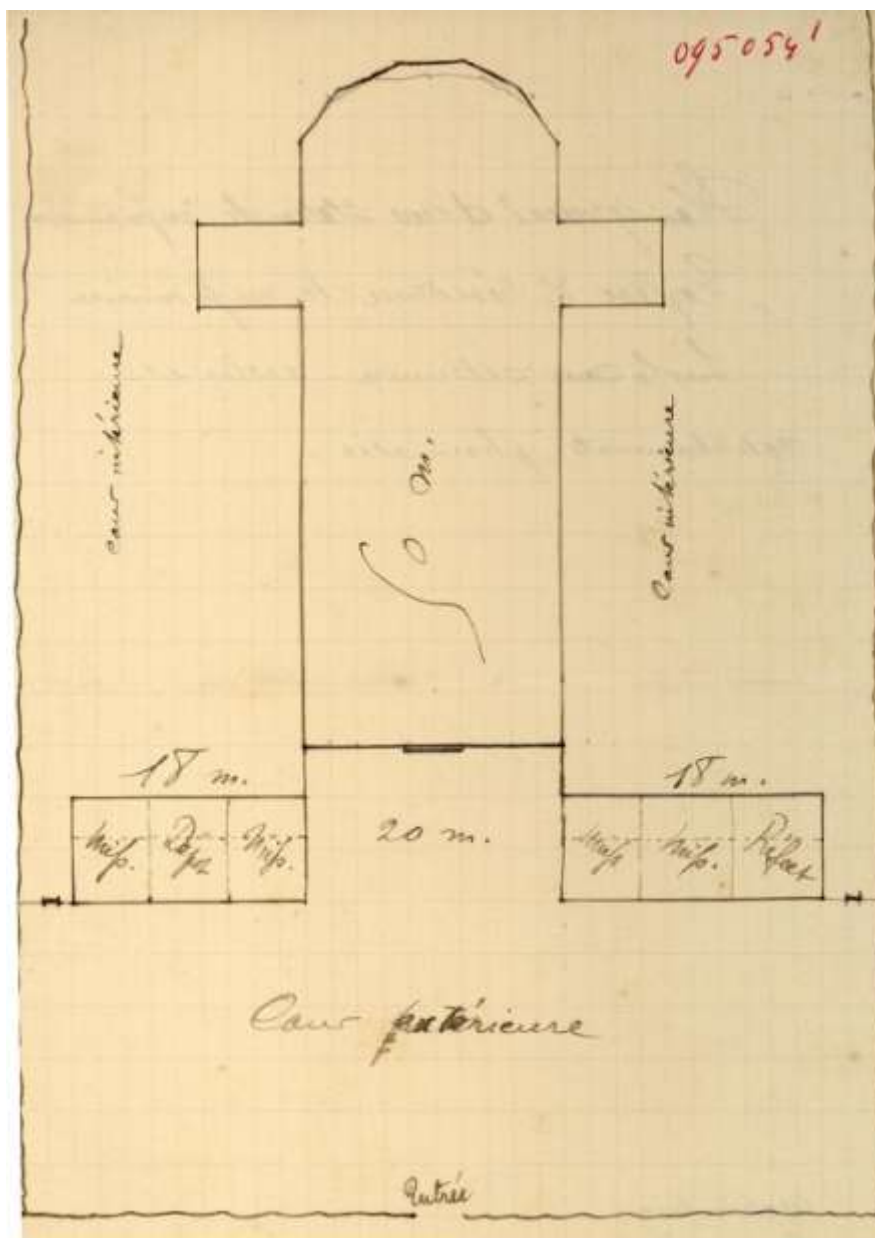
Daignez agréer Monseigneur et très Vénéré Père, l'hommage des sentiments de filiale soumission et de respectueux dévouement avec lesquels je suis de Votre Grandeur

l'humble fils et obéissant serviteur

Jean-Joseph

des Pères Bl. Vic. ap. Ny. M.

PLAN GENERAL D'UNE STATION DE MISSIONNAIRES.
 EGLISE ET RESIDENCE DES MISSIONNAIRES. SUR LA COUR EXTERIEURE - ECOLES ET
 CATECHUMENATS,
 PHARMACIE - MARIENBERG, LE 11 JANVIER 1901.



28. LETTRE DU 12 FEVRIER 1901 A MGR LIVINHAC⁶¹



Marienbergh, le 12 Février 1901

Monseigneur et très Vénéré Père,

Votre Grandeur voudra bien m'excuser si je n'écris aujourd'hui que quelques mots à la hâte.

Les confrères venant de la côte sont ici en bonne santé et je suis heureux encore une fois de vous exprimer ici toute ma reconnaissance pour l'intérêt affectueux que vous voulez bien porter à cette mission et particulièrement au Rwanda.

Le **P. Loupias** [1872-1910] ira à Ukerewe ; nous partons demain, et après quelques jours je ramènerai de là le P. Smoor [1872-1953], qui prendra avec le P. Classe [1874-1945] le chemin du Rwanda, dès les premiers jours de Mars.

Le **P. Paul Barthélemy** [1872-1943], en ce moment au Kissaka, avec les **PP. Classe** [1874-1945] et **Weckerlé**⁶² [1872-1920] pourront peut-être fonder une station dans le Bugogwe, au Nord-Ouest du Rwanda. Il faut se hâter, car paraît-il, le gouvernement va mettre de son côté des stations dans le Rwanda, et le courant est très fort aux musulmans dans les sphères gouvernementales.

Dans une prochaine lettre, je compte parler à Votre Grandeur des stations de Marienbergh et de Kome que je viens de voir. A Kome, le **Frère Philippe** [-?] a fait tant d'instances pour rentrer enfin qu'il a été impossible de le retenir plus longtemps. Il doit s'adjoindre aux confrères de l'Uganda qui prennent la voie de Mombas pour rentrer avec eux.

Le Frère est absolument inconstant ; il affecte depuis quelque temps de ne plus suivre la règle du lever ; il est d'une irascibilité extrême avec les Nègres et même avec certains confrères : aucun Nègre ne peut travailler sous lui ; il a failli se faire tuer par un indigène ces jours derniers... Le Frère a d'autres raisons encore qu'il voudrait exposer à Votre Grandeur de vive voix. Le Frère pourtant a bonne volonté quelquefois ; il voudrait même vous supplier de le garder dans la Société.

Dans ma dernière à Votre Grandeur, j'ai fait allusion aux décisions du dernier Chapitre relativement aux Provinciaux. J'avais mal compris, je crois, la circulaire qui a suivi le Chapitre. En relisant, et le **P. Achte** [1861-1905] aidant surtout, il me semble que le Chapitre a

⁶¹ Lettre de Mgr Hirth du 12 février 1901 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095055.

⁶² D'après l'explorateur Czekanowski, le Père Weckerlé, né à Durrenzen près de Colmar, était un « grand patriote français » qui rêvait de la restitution de l'Alsace-Lorraine à la France. Il aimait cultiver des fraises (J. CZEKANOWSKI, *Carnets de route au cœur de l'Afrique, Des sources du Nil au Congo*, Montricher, 2001, p. 27).

tout laissé dans le statu quo, relativement au provincial du Nyanza, statu quo dont je ne suis du reste pas sorti. Cela me revigore un peu.

J'ose vous prier de continuer à bénir nos missions et daignez agréer, Monseigneur et bien Vénéré Père, l'hommage de la respectueuse soumission, et de l'affectueux dévouement avec lequel je suis

de Votre Grandeur

l'humble fils et obéissant serviteur en N.S.

Jean-Joseph

Vic. ap. Ny. M.

29. LETTRE DU 20 MARS 1901 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST⁶³

Bukumbi, le 20 Mars 1901



Mon bien cher frère Ernest,

Votre lettre du 15 Janvier m'est arrivée hier, mais je ne pourrai y répondre que dans quelques jours. Patience donc.

Je suis rentré depuis peu d'un nouveau voyage qui m'a pris encore 15 jours ; et puis il a bien fallu faire enfin ma retraite annuelle qui était en retard de six mois.

Tous ces voyages de mission en mission, tout le long de l'année, me démontent complètement au physique et au moral. Priez que le bon Dieu ait bientôt pitié de moi de quelque manière.

Votre offre d'intentions de messes, je suis heureux de l'accepter, et vous en parlerai bientôt.

Adieu, mon bien cher frère et me croyez votre toujours plus affectueusement dévoué et reconnaissant en N.S.

Jean-Joseph

Vic. ap. Ny. M.

30. LETTRE DU 22 MARS 1901 AUX « ENFANTS DE MARIE » DE LA PAROISSE SAINTE-MARIE DE MULHOUSE⁶⁴

Bukumbi, le 22 Mars 1901

Aux chers Enfants de Marie de la paroisse Sainte-Marie de Mulhouse,

Une des dernières lettres reçues de mon frère l'abbé Hirth, m'a surpris de la manière la plus agréable en m'annonçant le don si généreux que vous avez bien voulu faire à ma mission.

⁶³ Lettre de Mgr Hirth du 20 mars 1901 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096143.

⁶⁴ Lettre de Mgr Hirth du 22 mars 1901 aux « Enfants de Marie » de la paroisse « Sainte-Marie » de Mulhouse, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096144.

Je bénis Dieu qui vous a envoyé cette heureuse inspiration, et je ne voudrais pas manquer surtout de vous remercier de la pieuse initiative que vous avez prise. Tout sera consacré à nos chers enfants noirs, et, si vous le voulez bien, nous emploierons la somme à faire au moins deux nouveaux rachats de petites esclaves.



LA VILLE DE MULHOUSE

Je reviens d'un pays où j'aurais pu en délivrer dans ce seul voyage plus d'un cent qui me tendaient les bras. Ah ! les pauvres enfants, ils mouraient de faim, et ils auraient bien voulu me suivre. Malheureusement je n'ai pu en délivrer que cinq à mon passage, et vous devez pourquoi.

C'est donc aujourd'hui deux petites encore que nous allons ajouter au cinq, et ce seront les vôtres celles-là ; je regrette que vous ne m'ayez pas envoyé leurs noms, mais il en sera temps encore, le baptême ne sera pas si vite.

Mon frère nous dira comment à notre grand regret toujours, l'argent fond en route pour le tiers au moins, parce qu'il faut à la côte le convertir en brasses de cotonnade, qui ne viennent pas toutes seules jusqu'à Nyanza. Sans cette misère du port, nous aurions pu obtenir peut-être quatre rachats avec la somme envoyée.

Il est bien entendu aussi que vous allez vous intéresser maintenant à vos petites filleules ; vous songerez à les habiller, et je prie Dieu surtout qu'il vous mette dans le cœur d'en augmenter le nombre. L'année dernière nous avons rebâti notre orphelinat de filles

rachetées, et grâce à Dieu, nous avons pu le faire assez grand, nous pouvons en loger.

Vous pardonnerez au pauvre missionnaire de vous parler ainsi ; rien qu'à entendre ce ton, vous allez dire que ce doit être au moins déjà une barbe grise, pour se montrer si peu gêné : vous ne vous tromperez guère. Je me fais vieux, il est temps que je cherche de petites mères, pour mes enfants dont le nombre augmente toujours.

Adieu, bien chers Enfants de Marie. Que le bon Maître et la bonne Mère vous bénissent abondamment, vous et vos familles. Je vous bénis moi-même autant que je le puis dans le Seigneur, et vous offre encore l'expression de mes plus affectueux remerciements

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.
Ev. De Théveste

31. LETTRE DU 23 MARS 1901 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST⁶⁵

Bukumbi, le 23 Mars 1901



Mon bien cher frère Ernest,

Depuis quelques jours déjà que je suis rentré à Bukumbi de ce long déplacement qui a duré près de six mois, j'essaie de me remettre un peu à ma besogne, je n'arrive pas. Il me faudrait plus longtemps que cela pour me refaire des suites d'une si longue fatigue ; aussi devant reprendre le bâton de voyage dans quinze jours déjà, je crains bien un peu. Vous prierez pour moi, je ne me soutiens ici pas autrement que par les prières dont on veut bien me faire la charité en Europe.

Votre dernière du 15 Janvier m'est arrivée. Grand merci quand même toujours pour tous vos envois et que le bon Maître vous donne la main heureuse. Vous écrivez aussi beaucoup, me dites-vous, en faveur de nos missions : je ne serais pas fâché de recevoir tout ce qui s'imprime. Faites-nous donc découper tout cela dans les revues et les journaux, et envoyez-le moi, cela ne vous fera pas beaucoup de frais. **Mais moi de mon côté j'ai bien besoin de savoir ce qu'il faut dire aux bienfaiteurs, afin de les intéresser : si vous saviez comment c'est dur ici de prendre la plume ; à force de ne voir que des Nègres, on devient plus sot qu'eux.**

Vous m'apprenez que vous comptiez faire un voyage à Paris... et pour quoi faire donc ?... je ne puis deviner.

⁶⁵ Lettre de Mgr Hirth du 23 mars 1901 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096146-096148.

Mais arrivons aux messes, je vous disais que j'acceptais votre proposition de 300 par an de fixe, plus ce que vous enverrez en plus.

Puisque vous avez inscrit déjà, j'accepte pour 7 mois (Janvier à Août exclusivement.) à 28 messes par mois, 14 chaque fois pro défunctis⁶⁶ et 14 ad int. dantis⁶⁷. Vous enverrez l'argent au Procureur de Zanzibar avec mention expresse que j'ai reçu ces messes directement de vous et que je les ai fait acquitter, car de fait je les fais acquitter au fur et à mesure que le mois se présente. Sans cette mention expresse, le P. Procureur me les fera acquitter une 2^e fois.

Mais pour l'avenir je ne puis pas m'engager à ce genre d'envoi : il y aurait au moins confusion. C'est-à-dire que je ne puis accepter pour le Vicariat. Comme je me trouve souvent à un ou deux mois de courrier du Bukumbi, je suis obligé d'avoir trop de comptables et d'entremetteurs. Un au Bukumbi où je ne suis que rarement ; un à Zanzibar ; il y en a un déjà à Marseille, un autre à Maison Carrée ! Sans compter que Rome a demandé dernièrement que l'on ne dise pas de messes comme cela, sans pouvoir spécifier les intentions.

Ce que je puis, c'est d'accepter, jusqu'à nouvel ordre, des messes pour mon compte personnel, selon ma déclaration ci-joint. J'accepterai le taux que fixera la générosité des bienfaiteurs.

Au reste je ne puis que vous encourager à en envoyer le plus possible pour mon Vicariat, et toujours au moins à 1 mark 20 ; vous savez que nous n'avons que ça pour vivre. Vos intentions sitôt transmises à Zanzibar sont communiquées au Bukumbi ; Rome sait cette manière de faire ; il ne faut pas que vos bienfaiteurs soient plus exigeants en général pour le temps

Quant à la manière d'envoyer l'argent, je conçois que, Zanzibar étant pays anglais, les timbres postes allemands ne passent pas. Mais le **P. Ruby** [?-?] a dû nous indiquer déjà quelque banque allemande établie à Zanzibar : il y en avait déjà il y a dix ans : **Hamsing et C^o** de Hambourg etc. ... Au besoin demandez encore à ce Père qui pour le moment est notre Procureur. De Rome, d'Alger, de partout on lui envoie l'argent directement. Il y aura sans doute un peu plus de frais pour vous, que si vous envoyiez à Marseille seulement ; mais ces frais, vous les prendrez sur les sommes que vous nous expédiez, il faut bien tout de même qu'on le fasse à Marseille. De quelque manière qu'on s'y prenne la dépense est à peu près la même finalement.

Vous rappelez qu'il faut bien tenir nos comptes : je vous indique donc encore le moyen le plus sûr pour vous et le plus courant. De Zanzibar chaque fois que vous envoyez des messes, demandez un accusé de réception. Si vous préférez envoyer les autres sommes

⁶⁶ « Pour les défunts ».

⁶⁷ « A l'intention du donateur ».

quêtes, à Marseille seulement, exigez de même un recepis⁶⁸. Pour mon compte, je préférerais que vous envoyiez tout à Zanzibar directement ; il n'y a pas plus de risque, ni en somme plus de frais. Une fois que vous êtes sûr que vos envois sont arrivés à Marseille ou à Zanzibar, ne vous préoccupez pas du reste ; Je me charge de faire mettre dans une caisse ou celle du Vicariat, les sommes que vous m'annoncez. De votre côté vous vous chargez de les faire arriver au Procureur respectif.

Quelles sommes mettre à mon compte personnel ? Voyez vous-même là-dessus les intentions des bienfaiteurs. Mais il ne faut guère y avoir ceux de la famille à me faire des dons personnels ; les autres bienfaiteurs sans doute comptent donner au Vicaire pour le bien de la mission ; et même de l'argent de la famille je me réserve bien d'en donner à la mission le plus possible pour les œuvres du Vicariat.

Reste la question de la bonne entente entre Trèves et les bienfaiteurs : ce sera un peu long.

1) D'abord en principe, il faut poser que nous autres missionnaires, qui ont tant de besoins à satisfaire, nous devons chercher un peu partout, en toute prudence et essayer d'être bien avec toutes les œuvres : surtout il ne faut jamais dire : « Fontaine je ne boirai pas de ton eau ». Ce n'est pas trop que tout le monde nous appuie.

2) Je connais tout le zèle, et tout l'intelligent dévouement de Mademoiselle Schynse en faveur de l'œuvre des dames qu'elle a fondée en souvenir de son frère enterré ici au Bukumbi. C'est une maîtresse femme, que j'ai vue à Trèves, et que j'estime beaucoup. Mais il faut dire aussi qu'elle veut commander et qu'elle n'entend que cela. Elle n'a jamais pu supporter aucun missionnaire de Trèves, c'est le troisième Supérieur déjà qu'elle veut changer, sans compter les autres Pères... Le chanoine Hespers du Kolonialrat⁶⁹ a été obligé de briser à cause de ses immixtions et de sa langue. J'ai vu bien des lettres d'elle qui sont loin d'être en sa faveur ; même celles que vous m'avez communiquées prouvent que vous avez à faire à une femme très passionnée. Par ma part, j'ai voulu ménager les susceptibilités que je connais, mais pour cela je me suis mis malgré moi, mal avec d'autres, et j'en suis de ce seul chef déjà pour plus de 10 000 fr. ; ce que Mademoiselle Schynse m'a valu ne monte pas à cette somme.

⁶⁸ Un reçu.

⁶⁹ Conseil colonial. Le Chanoine Hespers de Cologne était président de l'association « Afrika Verein », association fondée en 1889 par les catholiques allemands pour sensibiliser l'opinion publique à la lutte contre la traite des esclaves et à l'œuvre civilisatrice des missionnaires. Comme membre du Conseil colonial à Berlin, il était très influent.

3) Tout autre paraît l'œuvre de la Comtesse Ledochowska [1863-1922]. Son œuvre non seulement grandira vite, tant que vivra le cardinal Préfet de la Propagande, son oncle, mais elle grandira encore après. Je comprends que le P. Froberger [1871-1931] cherche à ménager la Comtesse ; je vois moi-même bien des raisons qu'il me serait trop long d'énumérer. Au reste le Père a vécu assez longtemps à Rome et il doit avoir de plus des indications de nos Supérieurs. Le bulletin de la Comtesse est publié en 4 langues déjà. En même temps qu'a eu lieu son congrès, a paru aussi un opusculé de **Dr Mioni**, pour faire connaître la « **Sodalitat de hl. Petrus Claver** »⁷⁰. J'en découpe, pour vous les envoyer, les deux dernières feuilles.



MGR LEROY

Ce n'est pas moi certes qui demanderai qu'on lâche tous nos bienfaiteurs pour se mettre à la remorque de la Comtesse, et je sais aussi bien des reproches qu'on pourrait faire à celle-ci. Mais on ne peut non plus reprocher au **P. Froberger** [1871-1931] qu'il agisse avec beaucoup de circonspection quand il s'agit d'un personnage aussi puissant que la Comtesse. D'ailleurs dans nos rapports avec elle, nous sommes en retard sur toutes les autres sociétés. **Mgr Leroy**⁷¹ [1854-1938], **Supérieur Général des Pères du Saint-Esprit**, malgré toutes les œuvres particulières qui soutiennent déjà sa Congrégation, est allé bien plus loin que nous.

Jusqu'ici de la Comtesse, j'ai reçu pas mal, et plus que j'aurais pu espérer des relations, que je n'ai jamais entretenues qu'indirectement avec elle.

4) Donc pour conclure, le mieux à faire pour vous : c'est d'essayer de vous aboucher avec le P. Froberger [1871-1931] ou quelque autre des Pères de Trèves, et de demander de vive voix

⁷⁰ « La société de Saint Pierre Claver ».

⁷¹ Mgr Le Roy (1854-1938), devenu le 15^{ème} Supérieur Général de la Congrégation du Saint-Esprit, voulait que ses missionnaires soient des hommes de science ; des hommes bien formés, y compris en sciences humaines. Lui-même, en plus de son labeur apostolique, était aussi explorateur, géographe, cartographe, botaniste, zoologiste, ethnologue, écrivain, dessinateur. Contrairement à tant de missionnaires qui écrivaient des articles d'édification, souvent destinés à recueillir des fonds pour le développement de leurs œuvres, Mgr Le Roy, publia diverses études où se mêlaient le sérieux et l'humour. Il osa déclarer : « Il faut bien se mettre dans l'esprit, en effet, que chaque peuple a sa civilisation, c'est-à-dire sa manière de comprendre la vie, de la mener comme il l'entend, d'en tirer le parti qui lui semble le meilleur, de se diriger, de se gouverner ». En plus il déclara : « La race africaine est actuellement en possession des principales vérités qui ont constitué la révélation primitive ». En disant cela, il était bien en avance sur ce que l'on pensait à son époque. (M. LEGRAIN, Mgr Alexandre Le Roy, <http://www.spiritains.org/qui/histoire/dossier/doss5.htm>).

des explications. Essayez aussi de ménager beaucoup la Demoiselle Schynse, mais vous ne pourrez pas la suivre dans toutes ses idées, je sais : c'est une des femmes les plus passionnément autoritaires que j'aie vu.

Malgré vous, vous avez travaillé peut-être un peu pour elle, ne travaillons que pour Dieu et les Noirs ; et si vous ne pouvez pas vivre en même temps avec cette femme et Trèves, faites le sacrifice et restez avec Trèves : vous êtes plus sûr de rester avec Dieu.

Si la demoiselle était libre de faire les répartitions, je sais bien que ce Vicariat y gagnerait, mais nos Supérieurs qui ont tracé leur ligne de conduite aux Pères de Trèves, doivent avoir aussi de bonnes raisons pour intervenir.

Je ne sais si j'aurai été assez clair en vous expliquant tout cela, mais la lumière se fera pour vous si vous réfléchissez vous-même sur les passions qui sont ici en cause, et si vous demandez à Dieu une petite grâce pour vous guider plus sûrement.

Et voilà assez pour aujourd'hui, priez beaucoup pour moi et continuez plus que jamais à vous intéresser à nos chers néophytes qui sont aussi les vôtres.

En vous remerciant encore une fois, mon bien cher frère, de tout ce que vous voulez bien faire pour nous ; je vous prie de croire tout de nouveau à mes sentiments les plus affectueusement dévoués en N.S.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

Je recommande à Dieu notre chère famille.

Si je n'oublie pas, j'essaierai de joindre encore quelques mots pour vos chers Enfants de Marie.

Puis-je compter sur vous pour me faire envoyer par la poste l'ouvrage dont je vous envoie le titre ci-joint ; ce sera une dépense de 3 à 5 marks. Merci d'avance.

32. LETTRE DU 29 MARS 1901 A SA SŒUR VIRGINIE⁷²

Bukumbi, le 29 Mars 1901

Ma bien chère sœur Virginie,

De quand date ma dernière ? Je serais bien en peine pour vous le dire. Cette année, je suis devenu absolument nomade ; je n'ai pas de chez moi nulle part. Un voyage n'est pas fini qu'il faut en commencer un autre ; ma vieille tête n'y tient plus.



⁷² Lettre de Mgr Hirth du 29 mars 1901 à sa sœur Virginie, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096145.

Sitôt après Pâques, il me faudra partir encore ; aussi je me presse de vous envoyer ces quelques lignes ; je vois devant moi vos trois dernières de Nov., Déc. et Janvier.

Mille mercis, ma bonne Virginie, de vouloir bien toujours prier beaucoup et faire prier pour moi. Les petites nièces aussi deviennent de grandes nièces, comme je vois par les lettres qu'elles m'envoient. Je voudrais pouvoir leur répondre moi-même, mais en attendant que je trouve le temps, je vous chargerai de le faire. Faites-les grandir en sagesse et en grâce, tous les jours, devant le bon Dieu et devant les hommes : ce sera votre mission à vous, puisque vous n'avez pu avoir celle de me suivre en Afrique. Et même s'il plaît à Dieu, vous enverrez par ici, l'un ou l'autre neveu et nièce ; pour cela, il faudra cultiver les petites vocations avec beaucoup de patience, tout comme fait le bon Dieu.

Ne manquez pas surtout de remercier de ma part, cette bonne maman qui a bien voulu encore envoyer cent marks pour des messes à la mémoire de papa. Dieu je l'espère les lui rendra ; un jour aussi, elle aura besoin de messes. Et les bas, je vous ai dit, je crois, que je les ai reçus cette année, un peu plus vite que ceux d'avant. Ne vous hâtez pas surtout d'envoyer d'autres, car il y en a pour un moment, quoique j'en use le plus possible. Et puis n'en envoyez que des noirs. Vos graines promises sont attendues. L'année prochaine encore, envoyez-en sans que je vous le rappelle.

Mais je ne vous dis rien de la mission, je vois. Elle s'étend rapidement, et le nombre des baptisés augmente vite. Dans le seul Rwanda nous avons fondé depuis une année trois nouvelles stations ; aussi tout est épuisé, la caisse, nos forces et tout... Nous avons semé beaucoup depuis deux ans, mais si le bon Dieu nous prête vie, dans deux autres années, nous commencerons là à faire une riche récolte ; les bonnes gens viennent en masse à nos instructions. Priez le bon Dieu pour que bientôt nous ayons le moyen aussi de faire venir des Sœurs. Il n'y a par là beaucoup de pauvres filles à racheter de l'esclavage. Quêtez donc parmi vos amies, dites-leur que pour 50 marks, elles sauveront une âme, elles feront une néophyte qui par reconnaissance travaillera devant Dieu à sauver sa bienfaitrice.

Je reste pour le reste, notre frère Ernest, vous donner nos petites nouvelles. Je lui écris de temps en temps quoique trop rarement.

Que le bon Dieu vous bénisse tous, parents, frères, sœurs, amis et bienfaiteurs. C'est tout ce que je puis demander pour vous en retour de l'affection que vous ne cessez de me prodiguer.

Je reste mon côté votre bien affectueusement dévoué toujours en N.S.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

33. LETTRE DU 1^{ER} AVRIL 1901 A MGR LIVINHAC⁷³

Marienberg, le 1^{er} Avril 1901



Monseigneur et très Vénéré Père,

De Marienberg, j'ai annoncé à Votre Grandeur la fondation d'une station au Kissaka ; puis en Février, j'ai envoyé quelques lignes pour annoncer le retour du **Frère Philippe** [-?-]. Comme une bonne partie des trois derniers mois a été employée à la visite des stations de Marienberg, Kome, et Ukerwe, je voudrais donner quelques détails sur ces missions.

A Marienberg, la population est assez bien disposée, et beaucoup de gens voudraient pouvoir se faire instruire ; mais les chefs indigènes sont encore toujours hostiles, quoique les relations avec tous soient extérieurement correctes. Leurs sujets n'ont la liberté ni de venir travailler à la mission, ni de se faire instruire. A Bukoba, il y a l'école musulmane du gouvernement ; elle est obligatoire, chaque chef doit fournir et entretenir à ses frais un nombre fixe d'élèves. Quatre de nos néophytes ont été ainsi retirés de l'école de la mission et envoyés à celle du Fort ; deux se sont faits musulmans, ce sont ces deux-là qui ont été choisis par le Commandant du Fort pour aller continuer leurs études à la côte.

Ce qui manque toujours à Marienberg, c'est une école de catéchistes ; on va recommencer cette année pour la 5^e ou 6^e fois. J'ai cru devoir enlever le **P. Van Thiel** [1865-1911], la direction de cette station paraissant un peu difficile pour lui ; la règle aussi était quelquefois en souffrance. Mais le nouveau supérieur n'est pas facile à trouver ; en attendant, je compte aller résider dans cette station après Pâques. Les Bagandas dévoyés resteront encore longtemps au Kiziba ; il n'y aura à rentrer chez eux que le petit nombre de ceux que nous pouvons remettre dans la bonne voie.

A Kome, la mission semble devoir être relativement facile jusqu'ici. Il y a une bonne jeunesse ; mais les adultes sont ivrognes pour le grand nombre. Le chef du pays ne fait pas obstacle à la mission ; mais par contre, il y a là un des anciens de Kipalapala. Les Pères ayant achevé leurs maisons provisoires, la mission fonctionne assez régulièrement avec deux catéchismes tous les jours, et école. Après Pâques, **le Frère Marie** [Crozes Louis : 1853-1915] ira passer quelques temps dans l'île pour aider aux constructions définitives. Il y a lieu de bien espérer de cette mission, et de la charité qui règne entre les confrères. Mais là déjà aussi, il y a les impôts sur nos maisons, sur nos bois de construction, ou de la menuiserie, sur le troupeau.

A Ukerewe, la grande église est enfin à peu près achevée ; elle pourra contenir de 1200 à 1500 personnes. Elle paraît solide, bâtie à

⁷³ Lettre de Mgr Hirth du 1^{er} avril 1901 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095056.

la chaux, avec fondations en pierres, briques cuites et tuiles pour couvrir ; elle fait honneur au **P. Hauttecœur** [1858-1952]. Mais après cinq ans à peine, la résidence des missionnaires est tout entière à rebâtir avec ses dépendances ; tout est dans un état de délabrement difficile à décrire, au point que les étrangers trouvent de l'intérêt à photographier ces ruines.

La chrétienté paraît en souffrance aussi, malgré les efforts que fait le bon **P. Roussez** [1867-1935] pour suppléer à tout ce qui peut manquer par ailleurs. Je ne vois pas de remède, quoique je cherche depuis longtemps ; Votre Grandeur pourrait-elle m'aider de ses lumières ?

Du Rwanda, les confrères n'ont pas encore envoyé de nouvelles assez précises pour savoir où sera fondée notre 3^e station. Les pluies sont extrêmement abondantes cette année, et la fondation sera peut-être retardée à cause de cela.

Au Bukumbi, les baptêmes subissent un moment d'arrêt ; il y en aura peu cette année. Le **P. Joseph Barthélemy** [1874-1956] a grande bonne volonté, mais il est jeune, il vaut mieux qu'il prenne son temps pour connaître d'abord ses 400 néophytes.

Ce Père a voulu faire la dépense (à ses frais) de faire couvrir de zinc les deux chapelles latérales de notre église du Bukumbi. Ces chapelles couvertes en paille comme le reste, prennent par trop d'eau et compromettent la solidité du reste du bâtiment. La dépense sera d'un millier de francs environ. J'aurais voulu avoir d'abord l'avis de Votre Grandeur sur cette innovation dans nos missions ; mais d'un autre côté aussi, les réparations sont urgentes et doivent être faites avant Octobre 1901. A court d'autre expédient, j'ai cru devoir prendre sur moi d'agréer cette commande. Votre Grandeur voudra bien me le pardonner, et me faire savoir en même temps, s'il est conforme à nos institutions de faire des dépenses dans ce genre, même si elles sont couvertes par des bienfaiteurs.

Il paraît que le nouveau gouverneur de l'Ost Afrika allemand est ce baron von Götzen [1866-1910], **qui le premier a pénétré dans le Rwanda, et qui a écrit sur ce pays un livre passablement enthousiaste.** Nous sommes sûrs de ne pas rester longtemps seuls Européens dans ce pays-là. Aussi j'ose vous prier, Monseigneur et très Vénéré Père, de vouloir bien nous faire encore la part aussi large que possible dans la prochaine répartition de missionnaires. Sans doute que j'ai déjà bien plus de confrères ici que je ne puis en diriger, mais j'ose vous prier, de vouloir bien tenir compte plutôt des besoins de cette mission, que de la pauvreté de celui qui en est chargé. Dieu dans sa bonté finira bien par envoyer l'homme qu'il lui faut ; nos chrétiens le lui demandent tous les jours.

Cette mission est un peu en peine aussi pour les Frères. Sur les cinq qu'il y a, le **Frère Marie** [Louis Crozes : 1853-1915] se fait bien vieux,

et le **Frère Adrien** [Adrien Streng : 1860-1932] aurait grand besoin de venir refaire sa santé en Europe, son arrivée à Zanzibar date de 1892.

Cette année, nous n'avons pas reçu le programme des confrères théologiens. Nous attendons avec impatience aussi **l'Indult**⁷⁴ relatif à la diminution des fêtes. Les fidèles de ce Vicariat ont usé de toutes les dispenses de l'Indult du carême.

Daignez Monseigneur et très Vénéré Père, continuer à nous bénir et à faire prier beaucoup pour nous.

J'ose vous prier d'agréer en même temps, l'expression des sentiments de profond respect et d'affection filiale avec lesquels je suis

de Votre Grandeur
l'humble fils et obéissant serviteur
Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

34. LETTRE DU 9 AVRIL 1901 A MGR LIVINHAC⁷⁵

Bukumbi, le 9 Avril 1901



Monseigneur et très Vénéré Père,

Au tout dernier moment, avant de m'embarquer du Bukumbi pour Marienberg, on m'envoie d'Ukerewe le manuscrit d'un livre de prières à faire imprimer. Ce livre je l'ai vu en partie à mon dernier passage à Ukerewe. Nos porteurs partant pour la côte m'offrant une occasion unique de le faire parvenir sûrement, je l'ai expédié à Votre grandeur, la priant de le faire imprimer si Elle le juge à propos, et dans les conditions qu'Elle voudra bien fixer.

De Marienberg seulement, je compte écrire à ce sujet au P. Procureur de Marseille. C'est le **P. Rousse**[z ?] [1867-1935] qui est l'auteur du livre ; ci-joint une petite analyse avec des indications pour celui qui sera chargé de la correction. Votre Grandeur voudra bien faire envoyer ces indications à qui de droit.

Rien n'est nouveau dans ce livre ; tout est pris du livre de prières kiganda de Votre Grandeur, assez peu du Chuo cha sala⁷⁶ de Bagamoyo, très peu du petit livre de Mgr Streicher [1863-1952].

Ce livre servira outre Ukerewe qui va compter mille néophytes, à la mission de Kome, de Marienberg, de l'Usui et même du Bukumbi ; 2000 exemplaires ne me paraissent pas de trop.

⁷⁴ En droit canonique, l'indult est une dérogation à la loi, accordée par le pape ou le Saint-Siège, qui dispense du droit commun de l'Eglise catholique, soit à une communauté de fidèles, soit à un particulier.

⁷⁵ Lettre de Mgr Hirth du 9 avril 1901 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095057-095058.

⁷⁶ « Petit livre de prière ».

Je compte demander format et reliure ordinaire, quelques images dans le texte.

Pour l'impression, s'adresser au meilleur marché, mais de préférence en Allemagne, par ici, les Européens y regardent beaucoup.

Un mot me choque depuis longtemps dans notre enseignement religieux à Ukerewe, c'est **Namuhanga** pour dire Dieu. Je crois que Rome ne l'approuverait pas, pour la raison surtout que ce mot est donné aussi très souvent aux rois du pays, dans la salutation ; **Namuhanga** = créateur.

A Kome les Pères eux-mêmes m'ont demandé de l'enlever de leur langue pour le remplacer par **Mungu**.

A l'Usui, on avait pris d'abord **Kazora** (soleil), employé de même, mais qui convient bien moins encore pour désigner le Dieu chrétien ; je l'ai fait changer (remplacer) déjà par **Mungu**.

Mon avis serait que Votre Grandeur fit remplacer dans le manuscrit **Namuhanga** par **Mungu** partout. Les Missionnaires de la station ne m'ont fait d'autre objection contre l'adoption de **Mungu**, que la difficulté pour eux et les chrétiens de changer, à cause des habitudes prises. Le manuscrit était prêt déjà.

Une raison secondaire c'est que ce livre sera répandu aussi dans les missions voisines d'Ukerewe.

Je crois que sur ce point les ministres protestants sont plus difficiles que nous ; en dehors de **Katonda**, je n'ai trouvé chez eux encore que **Mungu**.

Nous aurons ainsi pour le Vicariat **Katonda** à Marienberg (il n'y a pas lieu de changer), et **Mungu** partout ailleurs, même probablement au Rwanda⁷⁷.

Mungu est répandu partout, grâce à l'élément même **mwangwana**⁷⁸ qui suit partout les Européens.

Que Votre Grandeur veuille bien excuser ma précipitation.

Ces jours derniers j'ai été inquiet un peu au sujet de notre mission du Kissaka. Il y a par là déjà 80 mauvais sujets baganda qui se sont mis au service d'un aventurier mtusi pour mettre le trouble dans le pays.

Mais le bon Maître arrangera tout pour qu'il n'y ait pas danger pour la vie des confrères. J'ai dû envoyer quelques armes en plus. Hélas ! les Baganda aussi vont se multiplier dans un pays qui offre une si riche proie à leur rapacité !

⁷⁷ Au Rwanda, les gens utilisent le mot « Imana » pour désigner Dieu. Dès 1902, les Père Blancs remplacèrent ce mot par le mot kiswahili « Mungu ». Les *Banyarwanda*, selon le Chanoine A. KAGAME, connaissent le terme « Nyamurungu » comme attribut de Dieu. Selon lui, ce mot correspond à « Mungu » en kiswahili. A vérifier (J. VAN DER MEERSCH, *Le catéchuménat au Rwanda de 1900 à nos jours*, Kigali, 1993, p. 57).

⁷⁸ Africains islamisés venant de la côte.

Daignez continuer à prier pour nous et agréer de nouveau, Monseigneur et très Vénéré Père, l'hommage de la filiale soumission et de l'affectueux dévouement

de votre très humble fils et très obéissant en N.S.

Jean-Joseph

P. Bl.

Vic. ap. Ny. M.

35. LETTRE DU 22 JUILLET 1901 A SA TANTE RELIGIEUSE, SŒUR CLEMENTIN SAUNER⁷⁹

Marienberg près de Bukoba, le 22 Juillet 1901

Ma bien chère tante,

Ce n'est pas une lettre que je vous envoie, mais un simple souvenir bien affectueux que je veux vous adresser aujourd'hui en descendant de l'autel. J'ai voulu dire la Sainte Messe à votre intention aujourd'hui et j'ai demandé à votre grande sainte et patronne de vous obtenir des grâces de plus en plus abondantes, pour vous et toute votre congrégation. Ce n'est que justice pour moi, car vous continuez à être pour moi plus que jamais une véritable mère. Par vos dons, vous vous faites même la mère de tous nos chers Nègres.

Pour vous écrire avec quelques détails il faut que j'attende à un peu plus tard ; pour le moment, ici, je n'ai pas même un coin pour me réfugier. Toute cette station est en reconstruction ; nos maisons en terre ne durent que peu d'années, et nous obligent à un travail continu.

J'ai reçu avec votre dernière du 17 Mars, l'annonce aussi des nouvelles sommes que vous avez bien voulu me faire envoyer. Le bon Maître seul sait toute la reconnaissance affectueuse que je vous garde dans mon cœur. Que sa bonté verse ses bénédictions non seulement sur vous, mais encore sur tous ceux qui ont voulu ajouter leur obole.

La bonne **Sœur Colomban** nous a quittés ; mais auprès de Dieu elle ne sera pas perdue pour nous. Dites à **Sœur Honorate** et toutes celles qui auront gardé mon souvenir de me recommander souvent au Seigneur dans leurs prières, comme je le fais pour elles de mon côté.

A plus tard quelques détails sur nos missions.

Veuillez agréer en attendant bien chère tante, la nouvelle expression de mon plus affectueux dévouement en N.S.

Jean-Joseph

Vic. ap. Ny. M.

⁷⁹ Lettre de Mgr Hirth du 22 juillet 1901 à la Sœur Clémentin Sauner, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096149.

36. LETTRE DU 26 JUILLET 1901 A MGR LIVI-NHAC⁸⁰



Marienberg, le 26 Juillet 1901

Monseigneur et très Vénéré Père,

Nous sommes à l'époque de l'année où dans presque toutes nos stations les confrères sont occupés, soit à bâtir leur station encore en fondation, soit à achever ou réparer leur résidence là où la station est plus ancienne. Il y a partout surcroît de travail puisque les écoles, les catéchismes aux catéchumènes et le soin des néophytes ne doivent jamais chômer.

Au Bukumbi on a pu faire dans les derniers mois quelques nouveaux baptêmes ; mais on va toujours bien lentement. Les néophytes persévèrent bien.

A Ukerewe, la mission commence à cueillir les premiers fruits de l'œuvre des catéchistes du **P. Roussez** [1867-1935] ; les baptêmes sont plus nombreux. Mais l'année promet d'être dure encore. Après l'église, il faut rebâtir toute la résidence des missionnaires.

A Kome, où s'installe aussi cette année dans une maison définitive, la mission continue à promettre ; les baptêmes ont commencé ; ils ne seront pas bien nombreux encore, mais les catéchumènes augmentent toujours parmi la jeunesse surtout.

Nos stations les plus éprouvées sont toujours Marienberg et l'Usui où la liberté est refusée aux gens pour se faire instruire. Les causes de cette situation sont multiples, mais la grande, c'est la présence depuis plus de trois ans d'une foule de Baganda qui ont quitté toute pratique religieuse ; et leur nombre ici semble s'accroître toujours. La Providence seule peut guérir ces missions.

Le mal en ce moment se propage rapidement, même dans le Rwanda. Que le bon Maître préserve cependant ce cher pays où les promesses pour l'avenir sont si grandes ! Les missionnaires du Sacré-Cœur d'Isavi, notre première station voudraient faire à Pâques 1902 leurs premiers baptêmes, faisant ainsi une exception en faveur de quelques jeunes gens qui reçoivent une instruction toute spéciale depuis deux ans. Pâques 1902 ne serait guère que le commencement de leur troisième année de catéchuménat. Mais je crois, que ces gens jeunes méritent cette grâce et on continuerait pendant assez longtemps à les former au rôle de catéchistes. Pendant deux ou trois ans surtout, on éviterait de faire des baptêmes nombreux, et parmi le grand nombre de catéchumènes qui auraient leurs quatre ans, on serait difficile pour le choix des élus, afin d'avoir d'autant plus le temps pour former les premiers néophytes.

⁸⁰ Lettre de Mgr Hirth du 26 juillet 1901 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095059.

Je ne sais si Votre Grandeur partagera sur ce point notre manière de voir ; voilà pourquoi j'ose la prier de vouloir trancher le cas, et nous dire si nous pourrions faire à Pâques 1902 l'exception susdite en faveur d'une douzaine de jeunes gens qui semblent mieux mériter cette faveur.

Les santés ont été généralement bonnes dans les derniers mois. Le **P. Hauteccœur** [1858-1952] cependant, plusieurs semaines durant, a éprouvé une grande faiblesse qui l'a condamné à la chambre : c'était la suite sans doute des préoccupations que lui avaient données son église heureusement achevée. Et puis les **PP. Smoor** [1872-1953] et **Classe** [1874-1945] ont eu tous les deux une attaque assez bénigne d'hématurie à la suite de leur voyage au Rwanda, fait en pleine saison des pluies. Leur caravane avait subi des retards qui n'ont pu être évités.

Il nous tarde de savoir le nouveau renfort que la providence nous aura préparé cette année. Nous prions pour que les confrères arrivent bien nombreux et d'avance nous offrons au Ciel et à Votre Paternité nos plus sincères remerciements.

Dans quelques jours pourront être expédiés aux Œuvres nos différents rapports pour 1900 – 1901. Ils compléteront cette lettre.

Daignez agréer, Monseigneur et très Vénéré Père, les sentiments de profond respect et de soumission filiale avec lesquels j'ai l'honneur d'être, de Votre Grandeur

l'humble fils et obéissant serviteur en N.S.

Jean-Joseph

des P. Bl. Vic. ap. Ny. M.

37. LETTRE DU 28 JUILLET 1901 A SA SŒUR VIRGINIE⁸¹

Marienbergs près de Bukoba, 28 Juillet 1901

Ma bien chère sœur Virginie,

Malgré toute ma bonne volonté, je n'arrive pas à vous écrire aussi souvent que je le voudrais : c'est que nous autres missionnaires, on nous applique bien un peu le mot des Saints Livres : « Nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente ». Du 1^{er} Octobre aux premiers jours de Février dernier j'ai été en course à travers tout le Rwanda jusqu'à deux mille mètres d'altitude ; une station nouvelle a pu être fondée par là, et une autre préparée ; celle-ci a été fondée depuis. J'ai eu à peine le temps du Carême à passer au Bukumbi, qui devrait



⁸¹ Lettre de Mgr Hirth du 28 juillet 1901 à sa sœur Virginie, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096150.

être ma résidence habituelle, et me voici depuis Pâques et pour environ quatre ou cinq mois à Marienberg, une station qui date déjà de huit ans, mais où ma mission ne veut pas marcher. Nous l'avons bien nommée Marienberg, mais cela ne suffit pas, paraît-il, pour faire régner ici notre bonne Mère. C'est plutôt Teufelsberg⁸² qu'on devrait l'appeler encore, parce que nous sommes d'abord sur l'endroit même d'un bois sacré où jadis se faisaient les sacrifices des païens et puis ensuite parce que nous n'avons pas trouvé le moyen encore de déloger le diable du cœur de tous les chefs qui empêchent leurs gens de se faire instruire et baptiser.

Les petites gens pourtant voudraient bien connaître notre sainte religion, mais ceux qui sont découverts apprenant le catéchisme, trop souvent paient de la privation de tous leurs biens, leur audace de préférer Dieu aux vieux sorciers de jadis. Priez beaucoup le bon Dieu pour que dans cette station nous obtenions un peu de liberté. Il y en a encore une autre qui est dans le même cas.

Dans toutes les autres le bien se fait doucement ; au moins on nous laisse prêcher et convertir.

Vos dernières lettres arrivées ici sont de Février et d'Avril. Mille mercis pour les quelques paquets de graines ; je les ai reçues et fait mettre en terre, mais n'en ai pas reçu de nouvelles encore. De toutes celles envoyées jadis, il reste peut-être un petit poirier et un cerisier. C'est déjà mieux que rien.

Continuez à nous envoyer surtout chaque année beaucoup de graines d'acacias

Mes meilleurs remerciements aussi pour tous les envois d'argent que vous me faites avec la bonne maman. Je fais mon possible pour porter très souvent à l'autel la mémoire de notre affectionné papa.

Remerciez de ma part aussi toutes les bienfaitrices ; que Dieu leur donne de nous continuer longtemps encore leurs prières et leurs aumônes !

Votre santé n'est pas brillante, me dit-on ; soignez-vous le plus possible afin d'être en forces, pour soutenir la maman, et pour faire l'éducation des petites nièces. Souvenez-vous qu'il nous en faut au moins une ici à l'équateur. Il faut que je la trouve prête quand je reviendrai.

Adieu encore, ma bien chère Virginie et me croyez dans le Seigneur votre toujours bien affectionné frère.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

Mes respects affectueux à Mr le Curé.

⁸² Montagne du diable.

Avec mes meilleurs embrassements à la bonne maman, à Xavier et à la famille.

38. LETTRE DU 10 AOUT 1901 A MGR LIVINHAC⁸³

Marienberg, le 10 Août 1901



Monseigneur et très Vénéré Père,

L'année dernière déjà le gouvernement allemand a demandé un rapport sur l'action des missionnaires au Nyanza ; cette demande m'ayant trouvé en voyage pour le Rwanda, je n'avais pu le faire pour 1899-1900.

J'envoie ci-joint le double du rapport pour 1900-1901, que je viens d'adresser au gouverneur de Dar-es-salam ; et serais particulièrement reconnaissant à Votre Grandeur si elle voulait bien me faire adresser ses observations à ce sujet ; je me ferais un devoir d'en tenir compte dans la suite.

Recevant chaque année le résumé des rapports adressés au gouvernement surtout par les missions protestantes, ce sont ces rapports que l'on a pris un peu pour modèles de celui-ci.

On a insisté pour marquer la station de l'Ururi, parce que les protestants depuis trois ans prétendent de réserver le pays d'Ushashi qui près de l'Ururi, pays beaucoup plus sain et plus peuplé que l'Ururi même, et où nous pensions transférer notre Ururi.

Pour les pays du continent Ouest du Nyanza, où en somme c'est plutôt le chef militaire qui au fond arrête toute notre œuvre depuis 8 ans, je n'ai cru devoir parler d'une façon plus claire. Ce monsieur au reste toujours très courtois envers la mission, a des principes qui ne lui permettent pas de juger comme nous la portée de ses mesures.

Pour le RWANDA, où la plaie de l'esclavage est horrible, je n'ai fait que donner une indication. C'est probablement le gouvernement lui-même qui entend tolérer cet esclavage.

Daignez agréer, Monseigneur et très Vénéré Père, l'hommage des sentiments de profond respect et de soumission filiale avec lesquels je suis de Votre Grandeur

l'humble fils et obéissant serviteur en N.S.

Jean-Joseph

des P. Bl. Vic. ap. Ny. M.

⁸³ Lettre de Mgr Hirth du 10 août 1901 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095063.



39. RAPPORT DU VICARIAT NYANZA MERIDIONAL : 1900 – 1901⁸⁴

DUPLICATA DU RAPPORT ANNUEL,
ADRESSE AU GOUVERNEMENT DE L'OST-AFRIKA ALLEMAND
A DAR-ES-SALAM (TRADUCTION)⁸⁵

I.

Personnel de la mission

1) Européens – nombre et état de santé.

Les membres de la Société des Pères Blancs employés dans la mission du Nyanza Méridional pendant l'année 1900-1901 sont au nombre de 27 répartis en 8 stations principales, qui comprennent chacune 3 ou 4 missionnaires. Sur ce nombre, dans chaque station, il y en a un non-ordonné qui s'occupe spécialement soit de la direction des constructions, soit de la direction des cultures, soit des différents métiers de menuisier, maçon, photographe etc...

L'état de santé a été généralement satisfaisant. Il n'y a eu à regretter aucun mort dans le personnel européen, et même aucun cas de fièvre sérieux, si ce n'est celui de deux missionnaires atteints tous les deux d'une hématurie assez bénigne à la suite d'un voyage particulièrement fatiguant, dans une région en partie couverte de marais (Rwanda) et en pleine saison de pluies.

2) Indigène – Les différentes stations, les plus anciennes en date surtout occupent un certain nombre d'auxiliaires indigènes soit environ 120 en tout, employés soit dans les écoles, soit dans les différents métiers et les cultures.

II.

Territoires occupés

1) Stations – Cette mission comprend les pays de l'Ost-Afrika qui s'étend à l'Est au Sud, et au Sud-Ouest du lac Nyanza, et renferme donc une partie des Masai jusque vers le Kilimanjaro, les Waruri, et Washaki dans l'Est, les Wasukuma et les Wasindja au Sud et au Sud-Ouest, les Waziba, les Wanakaragwe et les WanaRwanda à l'Est jusqu'à la limite du Congo belge.

Il y a actuellement huit stations principales :

Au Sud : Bukumbi avec 6 annexes et 448 chrétiens
Kome (île) avec 5 annexes et 52 chrétiens
(station fondée en Avril 1901)

⁸⁴ Rapport du Vicariat Nyanza Méridional de l'année 1900 – 1901 pour le gouvernement de Deutsch-Ostafrika, A.G.M.Afr., N° 095060-095062

⁸⁵ Il s'agit d'une traduction de l'époque.

- A l'Est :** Ukerewe (île) avec 9 annexes et 872 chrétiens
(Ururi-Ushashi) : 5 chrétiens
(cette station abandonnée depuis la mort de son supérieur en 1898 n'a pu être reprise encore ; on recherche un endroit plus sain).
- A l'Ouest :** Nyaruvongo dans l'Usui [avec].25 chrétiens
Marienberg près Bukoba avec 3 annexes et 705 chrétiens
Isavi dans le Sud de Rwanda fondé en Février 1900
Saza dans le Kissaka fondée en Décembre 1900
Nyundo dans le Bugoye (Rwanda) fondée en Mai 1901

2) Travaux géographiques, ethnographiques...

Dans le Rwanda spécialement, les missionnaires pour remplacer l'insuffisance des cartes publiées jusqu'à ce jour, ont été obligés de faire quelques travaux cartographiques pour s'orienter dans le pays ; mais ces travaux n'offrant sans doute rien en dehors de ceux exécutés également par MMrs les Officiers et le voyageur **Docteur Kandt**⁸⁶ [1867-1918] n'ont pas été publiés. Pour le dénombrement de la population du Rwanda, les missionnaires n'ont rien encore d'assez précis.

III.

Œuvres de la mission

1) Œuvres de moralisation – Les résultats du travail des missionnaires sont bien différents selon les différentes régions :

a) Chez les Wasukuma, les Waruri, et les Washashi, race assez bornée, les progrès dans l'instruction sont nécessairement assez lents, cependant le travail n'est pas absolument ingrat. Pour le commerce plusieurs essaient avec quelques succès, d'autant plus que la propriété personnelle est protégée par les lois mêmes des indigènes de cette région, contrairement à ce qui se fait dans l'Ouest du lac où les gens sont presque purement esclaves du roi, sans pouvoir, rien posséder en propre. Ce dernier système est absolument opposé à tout développement

On signale depuis quelque temps l'introduction d'un petit commerce d'alcool qui se fait entre indigènes dans les îles et les bords du lac qui possèdent des bananes. Ce sont les gens de la côte qui ont importé la distillation de cet alcool extrait du vin de bananes. Si l'usage

⁸⁶ Le Dr Richard Kandt (1867-1918) est un militaire et explorateur allemand. Il est le premier Européen à s'installer au Rwanda. En 1899, il ouvre les portes de ce pays aux Pères Blancs après sa rencontre avec l'aventurier britannique Ewart Grogan.

de l'alcool se généralisait au Nyanza ce serait désastreux car ici comme partout les Nègres ne savent garder nulle mesure.

b) Dans les Wasindja du Sud-Ouest et les Waziba de la côté Ouest on trouve une race beaucoup plus souple pour accepter tout ce qui vient d'Europe, c'est-à-dire que la population est plus intelligente. Aussi les succès de la mission sont-ils relativement prompts dans les îles d'Ukerewe et de Kome qui appartiennent encore aux Wasindja.

Dans l'Usui et surtout dans le Kiziba, la population serait plus apte encore à se laisser transformer ; mais par la suite de circonstances bien indépendantes de la volonté des missionnaires, les chefs indigènes font en général obstacle, et comme ils exercent une autorité des plus autocratiques sur leurs sujets, ceux-ci ne sont pas libres de recevoir le bienfait d'une instruction chrétienne. Cet état chez les Waziba a commencé depuis six ou sept années surtout, et concorde entre autres causes avec la révolution religieuse qui s'est opérée en Uganda dans ces dernières années en faveur du christianisme. Tandis que dans ce dernier pays la grande majorité de la population est devenue chrétienne. Tous les bords de l'Ouest du lac qui avaient d'abord suivi pendant 4 ou 5 ans le mouvement de l'Uganda, et où le paganisme se cachait, reprirent subitement et comme par un mot d'ordre, l'exercice public de toutes les vieilles pratiques, sans oublier le culte du serpent, les exhibitions des grandes cornes fétiches, la reconstruction des édifices sacrés. Les lieux des sacrifices solennels seuls restent cachés encore. C'est chez les chefs même du pays que les pratiques ont été reprises, et c'est l'un deux qui est à la tête de tout le mouvement. Il reste à trois lieues à peine de la mission.

c) On ne peut rien dire encore au sujet du Rwanda, mais les bonnes qualités de la population permettent de bien augurer cette mission. Il règne là, il est vrai, une grande plaie ; quantité de femmes et d'enfants sont exportés chaque année hors de ce pays à peine ouvert. C'est le fait surtout des petits commerçants nègres musulmanisés qui viennent de la côté.

2) Ecoles :

a) Nombre des écoles – Chaque station a son école primaire, où les enfants apprennent à lire et à écrire. Dans trois stations plus anciennes, Bukumbi, Ukerewe, Marienberg, il y a une 2^e classe plus avancée, où les enfants sont exercés au calcul soit oral, soit écrit, à l'orthographe, à des traductions de la langue indigène en kiswahili, aux chants de langue allemande et indigène. C'est de ces écoles que sont tirés ensuite les maîtres qui font l'école dans les écoles succursales.

Les écoles sont toutes gratuites, et c'est la mission qui supporte non seulement les frais de construction des écoles, mais aussi ceux de

tout le matériel scolaire, des livres, ainsi que ceux du traitement des maîtres.

Une seule station, le Bukumbi, a une école de filles, avec maîtresse indigène.

b) Le nombre total des élèves est dans les écoles centrales de 374 ; dans les écoles annexes de 286. Celui des filles de 16.

c) C'est spécialement des écoles aussi que sont tirés les jeunes gens qui sont appliqués aux différents métiers, menuisiers, charpentiers, maçons, briquetiers, agriculteurs.

Dans les écoles, on se sert des livres kiswahili répandus à la côte. En outre, à l'usage des Wasukuma, la mission a fait imprimer une petite bible (histoire sainte) en Kigwe ; pour les Wasindja la même en Kisindja ; pour les Waziba, la même est sous la presse en ruziba, langue du Kiziba. La mission a aussi fait imprimer des syllabaires dans ces diverses langues ainsi que dans la langue du Rwanda. Grammaires et vocabulaires en ces diverses langues restent manuscrits, n'étant qu'à l'usage de peu d'Européens.

3) Action médicale :

Cette année encore, ceux des missionnaires qui s'occupent spécialement de médecine ont eu un travail considérable. Il y a eu pas moins de 60.971 malades soignés dans nos différentes stations.

A Ukerewe, les missionnaires ont eu quelque succès en inoculant la variole. L'année dernière, pas mal de gens avaient été vaccinés déjà, mais ils avaient eu de la peine à se laisser persuader. Cette année, l'épidémie reparaissant, tous les vaccinés de l'année dernière ont été préservés, et les non-vaccinés accouraient spontanément et une foule pour se faire inoculer. Le vaccin a été pris sur les individus mêmes.

Dans les écoles annexes de la région de la Kagera, la mission de Marienberg a traité environ 600 malades de la peste spéciale qui règne dans cette région. Presque tous ceux qui ont été traités ont échappé, mais les données manquent pour établir des chiffres précis. Le traitement ordinaire consistait dans l'application d'une teinture résistante composée avec des cantharides⁸⁷ recueillies dans le pays même. D'autres ont été traités par les vomitifs. Si les chefs laissaient leurs gens plus libres d'accepter les remèdes européens, beaucoup plus auraient pu être sauvés.

Dans toutes nos autres missions, la généralité des cas soignés, sont des plaies.

⁸⁷ La cantharide est un insecte. Il mesure de 12 à 21 mm de long. Son corps est allongé, et d'une couleur vert brillant.

Consultations et remèdes restent toujours à la charge des missionnaires.

4) Entreprises commerciales, industrielles, cultures...

Dans toutes les stations, les missionnaires entretiennent un potager suffisant pour fournir des légumes d'Europe toute l'année. On introduit peu à peu aussi tous les fruitiers des pays tropicaux. Mais jusqu'ici aucune culture spéciale n'a pu être commencée sur une grande échelle, pour la raison qu'il n'y aurait nul débit.

Dans le courant de l'année, les missionnaires d'Ukerewe ont pu mener à bon terme la construction d'une assez grande église de plus de 50 mètres de long. Depuis quelque temps déjà, ils avaient trouvé de la chaux sur le continent à l'Est de l'île. Cette année après bien des essais, ils purent réussir à la brûler. On put trouver aussi une argile assez bonne pour cuire les briques des murs et les tuiles de la toiture. C'est la première construction qui soit bâtie ici dans de bonnes conditions de solidité et de durée. Toute la main d'œuvre, y compris les cintres qui relient les colonnes entre elles a été fournie par les gens de l'île.

D'un autre côté, les plantations d'eucalyptus, entreprises dans l'île n'ont pas été heureuses ; les termites qui abondent plus qu'ailleurs dévorent tout. Le café importé du Kiziba semble vouloir réussir assez bien.

A Kome aussi il prend bien.

Au Bukumbi, les plantations d'eucalyptus réussissent beaucoup mieux ; mais c'est un lourd travail et très coûteux pour la mission. Le pays étant assez sec, il faut arroser les jeunes arbres pendant plusieurs années.

A Marienberg on a cherché à introduire différentes variétés de café, mais les essais de graines importées n'ont pas réussi. Le sol produit du café indigène, presque sans soin, mais la qualité est assez inférieure. Les eucalyptus poussent à merveille.

La mission a entrepris aussi cette année à Marienberg, la fabrication des tuiles et des briques cuites, mais le travail avance lentement par défaut d'ouvriers.

Dans ce pays relativement très peuplé, les ouvriers sont introuvables, parce que les chefs indigènes sont tellement autocrates et jaloux de leur autorité qu'ils ne laissent même pas à leurs sujets la faculté de travailler librement pour gagner un salaire. Seule la station militaire obtient pour elle le travail par corvée.

Le Kiziba est sans doute le seul pays de l'Ost-Afrika, où les gens manquent à ce point de liberté. **Le contraste devint de jour en jour plus grand entre l'Uganda qui se développe si rapidement et le Kiziba qui n'en est séparé que par la Kagera, et qui sous la con-**

duite des chefs étrangers qui l'asservissent, est si lent à s'ouvrir aux lumières de la civilisation.

Une étude spéciale que fait en ce moment un des missionnaires sur la religion et les superstitions de ce pays, jettera peut-être quelque clarté sur cette question.

Marienberg, 28 Juillet 1901

Ce rapport a été fait pour la première fois cette année. Il a été rédigé d'après un questionnaire précis envoyé par le gouvernement aux chefs de Mission. Il a été adressé à Dar-es-Salam.

40. LETTRE DU 28 SEPTEMBRE 1901 A MGR LIVI-NHAC⁸⁸



Marienberg, le 28 Septembre 1901

Monseigneur et très Vénéré Père,

Par la dernière Votre Grandeur a dû recevoir les rapports à la Société et aux différents œuvres ; celle-ci est datée encore de Marienberg où je viens de passer près de six mois. La situation dans cette station, n'est toujours pas brillante, mais en multipliant nos efforts nous espérons gagner quelque chose malgré tout. Il y a toute la station à refaire à neuf ; la maison des missionnaires est presque achevée, elle sera couverte de tuiles et promet de durer. Reste à faire les dépendances, écoles, l'église surtout. Reste plus encore à obtenir un peu de liberté en faveur des indigènes, toujours empêchés par leurs chefs de se faire instruire. S'il plaisait à la Providence d'envoyer enfin au district de Bukoba un commandant moins hostile à la religion, les conversions seraient rapides, car le peuple est bien disposé, et beaucoup d'adultes sont bien préparés. En attendant, les Baganda émigrés du Nord, semblent augmenter encore, et ce sont toujours ceux qui trouvent la religion trop lourde chez eux.

Dans l'Usui, il y avait cette année un petit commencement ; mais une fois de plus le chef européen de district (Bukoba), ajoutant foi aux calomnies, a tout arrêté. C'est le même qui s'éternise ici depuis huit ans ; il nous faudra prendre patience encore jusqu'à l'année prochaine qui doit être sa dernière dans cette colonie. Heureusement que dans toutes les autres stations du Vicariat les relations sont bonnes avec les autorités.

Du Rwanda, les nouvelles sont bonnes ; mais les confrères de la dernière fondation sur le Kivu, sont impatients de savoir si leur pays de Bugoye ne sera pas définitivement en territoire congolais.

⁸⁸ Lettre de Mgr Hirth du 28 septembre 1901 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095064.

A Ukerewe, Kome, Bukumbi ainsi que dans toutes nos autres stations sans exception, on est occupé depuis quelques mois à des bâtisses assez considérables, et celles-ci nous reviennent de plus en plus chères. Je crains que notre caisse n'y puisse fournir, et n'ose entreprendre de nouvelle fondation pour le moment. Mais par ailleurs, les conversions se préparent, et si rien n'arrête le mouvement, nous aurons la joie de faire bientôt plusieurs milliers de baptêmes, à Ukerewe et au Rwanda surtout ; à Marienberg plus de 2.000 catéchumènes cachent leur commencement de foi et n'attendent qu'un peu de liberté ! Cette mission a besoin de beaucoup de prières.

A cette lettre, je me permets de joindre un pli pour la très Révérende Mère Supérieure Générale des Sœurs Blanches : c'est pour lui proposer de nous envoyer des Sœurs. On pourrait essayer une première fondation à Marienberg ; les Sœurs y trouveraient bien assez à faire ; **et bientôt après, une 2^e plus importante au Rwanda**. Cette année-ci on doit établir une station militaire au centre du pays, et vers 1903 la sécurité serait sans doute suffisante. **Notre P. Procureur général pourrait-il se charger de négocier le contrat ? Mais supposé que la caisse puisse supporter les frais d'un envoi de Sœurs. Si la caisse n'était pas assez bien montée, j'attendrai. En 1900, je me suis rendu dans l'Ushirombo, où j'ai vu les Sœurs, et me suis fait renseigner sur les frais à supporter. Ils sont bien considérables ; aussi mon humble avis serait-il que, tant que le Vicariat pourra avec ses petites ressources augmenter le nombre des missionnaires prêtres, il ne devra pas les consacrer à des Sœurs**. Mais, étant à trop grande distance pour bien trancher cette question, Votre Grandeur trouvera bon que je la laisse elle-même décider ce qu'il y aura de mieux pour la religion⁸⁹.

Je serais reconnaissant à Votre Grandeur si elle voulait bien me faire envoyer réponse ; car dans le cas où les Sœurs arriveraient en Octobre 1902, il nous faudrait bien dès le mois de Mai préparer leur maison.

Daignez, Monseigneur et très bien Vénéré Père, bénir nos œuvres et agréer l'expression des sentiments de profond respect, et de soumission filiale avec lesquels je suis de Votre Grandeur

l'humble fils et obéissant serviteur en N.S.

Jean-Joseph
des P. Bl. Vic. ap. Ny. M.

⁸⁹ Mgr Livinhac note « qu'il prépare logement Sœurs ».

41. LETTRE DU 2 NOVEMBRE 1901 A MADEMOISELLE SCHYNSE⁹⁰

Bukumbi, le 2 Novembre 1901

Mademoiselle et vénérée bienfaitrice,

Cette fois je suis bien en retard ; il faut dire que depuis Pâques j'étais hors du Bukumbi, où je ne suis rentré que depuis quelques jours. Pour me reposer pendant un mois à peine que je pourrai passer ici, je trouve un travail que trois mois ne suffiraient pas à abattre.

J'ai eu le plaisir de passer en revue toutes les belles choses que vous avez bien voulu nous envoyer encore cette année ; **vous vous êtes surpassée cette fois, et il y a tout l'essentiel pour monter la chapelle de la station de la Toussaint fondée en 1900 : calice, ciboire, ostensor même, grands chandeliers, lampe du Saint Sacrement, ornements, linge de sacristie, christs pour néophytes et chapelets... le tout parfaitement conservé et arrivé à propos surtout.** Rien d'inutile dans cet envoi et tout du meilleur goût. Le bon Maître a béni spécialement votre zèle et celui de vos pieuses associées. Puisse-t-il le faire longtemps encore !

Vous comprendrez ma réserve si je ne vous dis rien au sujet des difficultés de votre Verein⁹¹ avec la maison de Trèves ; la nature de ces difficultés ne m'est pas assez connue ; au reste, à la distance où je me trouve, je ne pourrais vous soulager par aucun conseil efficace. Et puis, vous ne manquez pas de conseillers éclairés autour de vous qui pourront vous faire connaître au besoin la volonté de Dieu. Cherchons uniquement cette sainte volonté dans l'extension de l'œuvre, et nous travaillerons toujours avec bénédictions.

De nos missions je ne vous dirai que peu. **Au Bukumbi, où ce matin encore, j'ai voulu m'agenouiller sur la tombe de votre vénéré frère⁹²,** les baptêmes d'adultes continuent toujours quoique nous n'arrivions peut-être pas à la centaine de cette année.

A Marienberg près Bukoba et dans l'Usui nous luttons toujours pour obtenir un peu de liberté. A Ukerewe il y a plus de 1 000 néophytes, et plus loin dans l'Ururi, la tombe du **P. Thuet** [1864-1897] n'est pas stérile ; à défaut des missionnaires qui nous manquent encore pour reprendre cette station, les catéchistes font des conversions.

Mais c'est au Rwanda surtout que le temps des missionnaires est **précieusement employé. Les catéchismes sont bien fréquentés**

⁹⁰ Lettre de Mgr Hirth du 2 novembre 1901 à Mademoiselle Schynse, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096151-096152.

⁹¹ Association.

⁹² Il s'agit du P. August Schynse (1857-1991).

tous les jours, et la moisson se prépare pour un prochain avenir. Depuis quelques mois, nous avons pu fonder une 3^e station dans le nord du Rwanda. Elle commence petitement comme toujours par défricher d'abord et bâtir le local provisoire. Pour la chapelle votre pieuse Association continuera je l'espère à venir à point.

Dans quelques jours doivent nous arriver 4 nouveaux confrères d'Europe, mais cette fois je n'ose entreprendre de nouvelle fondation ; les dernières du Rwanda ont épuisé nos ressources et cependant Dieu sait si nous vivons pauvrement.

En 1902 les frais de transport de la côte au Nyanza seront peut-être moins excessifs. Nous voudrions utiliser la voie ferrée de Mombassa ; les marchands allemands le font déjà et le gouvernement lui-même fera comme tout le monde.

Mais d'un autre côté nous songeons aussi à appeler enfin les Sœurs Blanches à notre secours dans ce Vicariat et elles ne viendront pas gratis. Oh ! vénérée bienfaitrice, si vos pieuses associées pouvaient au moins équiper quelques-unes des Sœurs, quel soulagement pour la bourse ! J'ose vous prier, de leur recommander cette œuvre ; ce que ces dames feront pour les missionnaires ne peut les appauvrir en ce monde, Dieu l'a promis, et il a promis bien plus encore dans la vie meilleure.

Veillez en même temps vous faire l'interprète auprès d'elles de nos sentiments de la plus vive gratitude pour tant de travaux et de sacrifices offerts généreusement pour les missionnaires. Vos néophytes prient souvent pour elles. De leur côté que les zélées bienfaitrices ne nous oublient pas dans leur prière.

Vous voudrez bien m'excuser auprès de **Madame la baronne de Puttkamer**⁹³, si je n'ai même pu lui envoyer par votre intermédiaire un mot de remerciement pour le généreux don de 100 marks, qu'elle a bien voulu nous faire avec demande de rachat. Je demande au Ciel de vouloir bien bénir la bienfaitrice aussi que sa famille.

Veillez agréer, Mademoiselle, et vénérée bienfaitrice, l'expression de mes sentiments de la plus sincère reconnaissance et du plus entier dévouement en N.S.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

⁹³ La famille von Puttkamer est une ancienne famille de la noblesse allemande dont les premiers ancêtres connus remontent entre 1257 et 1260.

42. LETTRE DU 11 DECEMBRE 1901 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST⁹⁴

Marienberg près de Bukoba,
par Mombas et Kampala,
le 11 Décembre 1901



Mon bien cher frère Ernest,

Enfin j'ai reçu de vous une lettre qui en vaut la peine. Mille mercis. C'est celle du 22 Août. Je l'ai trouvée au bureau de Mwanza, au cours d'un voyage sur le lac, ainsi le **Jahresbericht**⁹⁵ de Bonn et les autres documents y joints.

Si à la suite de ce voyage, je n'avais été passablement fatigué, j'aurais répondu plus tôt ; mais après chaque voyage un peu long, je suis passablement fatigué. Par contre quand j'ai plusieurs mois de suite dans la même station, je vais mon petit train.

Vous vous plaignez de ce que vous ne voyez pas trop ce qui dans mes lettres du Rwanda peut être livré à la publicité ; le mal n'est pas grand sans doute si ces lettres ne paraissent pas ; elles n'en valent pas la peine. Au reste, il n'y aurait qu'à se soumettre au supérieur de Trèves⁹⁶, en tout ou en partie. C'est lui qui a la responsabilité de ces publications. Je conçois que cela ne peut se faire toujours, et s'il m'arrive d'écrire encore, ce qui devient un peu problématique, j'écirai da manière à vous désigner de suite ce qui peut être livré à la publicité. Mais écrire me devient de plus en plus difficile, il me reste bien peu de temps dans l'année quand la série des voyages est finie, et que les fatigues qui en résultent sont un peu passées. En ce peu de temps alors est bien pris par les œuvres de toute sorte.

Je songerai à écrire au **curé Knecht** et vous charge en attendant de mes remerciements pour lui, ainsi que les autres bienfaiteurs : **Chanoine Erhardt, Winterer, Mr Arnold, Mesdemoiselles Steiger, Meyer, Madame Bachmann.**

Quand votre lettre m'est arrivée avec cette fois d'amples renseignements sur la Mademoiselle Schynse, je venais d'écrire à celle-ci ma lettre annuelle. Le Nyanza sud a été favorisé par elle, quoiqu'au lieu de cinq années que porte votre Jahresbericht je n'ai reçu que 4. Jadis elle m'envoyait elle-même le Bericht⁹⁷. **Je vous suis particulièrement reconnaissant de m'avoir bien renseigné.** Si je peux, j'écirai quelques lignes aussi à votre présidente

⁹⁴ Lettre de Mgr Hirth du 11 décembre 1901 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096153.

⁹⁵ Nouvelle de l'année.

⁹⁶ Il s'agit du P. Froberger.

⁹⁷ Nouvelle.

d'Alsace, Bachmann, mais vous resterez toujours libre de lui remettre ma lettre.

Frère Alphonse [?-?] m'a remis vos commissions ; l'argent a été mis en caisse à Zanzibar. Ne faites pas trop de plans pour ma rentrée en 1902, elle pourrait bien être renvoyée à bien plus tard, le bon Frère a inventé la nouvelle.

Pour les messes, je continue à acquitter une 20^e d'intentions tous les mois. Priez surtout beaucoup pour nous et veuillez croire à mes sentiments toujours bien affectueusement dévoués et reconnaissants dans le Seigneur,

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

Je vous envoie cette lettre par la voie anglaise ; les vôtres par la même voie gagneraient en vitesse. La voie ferrée va s'achever. Mettez : Hirth

Mission catholique Buddu par
Kampala Mombas.

43. LETTRE DU 31 DECEMBRE 1901 A MGR LIVINHAC⁹⁸

Marienberg près Bukoba,
le 31 Décembre 1901



Monseigneur et très Vénéré Père,

Les missionnaires du Nyanza Méridional rendent d'abord grâce à Dieu qui a bien voulu leur faire passer cette année sans trop les éprouver. Nous commençons l'année nouvelle en vous offrant l'hommage de nos plus affectueux souhaits.

Que le Ciel daigne conserver longtemps encore Votre Grandeur à l'affection de ses missionnaires, et qu'il daigne aussi multiplier les grâces et tous ses secours à proportion des difficultés que chaque année à l'habitude de ramener et même d'augmenter.

Pour notre part, nous essaierons bien de vous épargner les difficultés et les ennuis, quand il sera en notre pouvoir, mais cela ne nous sera pas toujours possible. Et même aujourd'hui précisément, il faut que je communique à Votre Grandeur certaines choses que dans ma dernière lettre encore j'ai hésité de produire.

Plusieurs fois, il est vrai, dans mes lettres, j'ai insinué qu'au Rwanda nos missionnaires ne veillaient pas assez aux bonnes relations avec les autorités. Je vous envoie ci-joint une longue lettre qui m'a été adressée par le chef de district de qui relève le Rwanda. Je préfère vous envoyer le texte même qu'une traduction.

⁹⁸ Lettre de Mgr Hirth du 31 décembre 1901 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095065-095067.

Le chef me demande de faire partir du Rwanda le P. Barthélemy Paul [1872-1943] pour s'être immiscé dans la politique au Kissaka. Ce pays était troublé en Mars dernier par **Lukura**⁹⁹ [ou Rukura], un ancien prétendant à l'ancien trône de ce pays ; ce **Lukura** était appuyé par un aventurier américain, **Monsieur Spears**, commerçant sans conscience, et par près d'une centaine de fusils mis à sa disposition par les mauvais sujets baganda de la troupe de **Gabriel Mujasi**, et que Bukoba a placés sous sa protection. Le 2^e grief contre le Père, c'est de s'être fait justice lui-même pendant son voyage d'Isavi au Bugoye, fin Avril de cette année, dans un cas où il a cru devoir punir un meurtre, alors qu'il n'y aurait eu qu'un simple accident.

Au fond le P. Barthélemy [1872-1943] semble être poursuivi surtout, parce que comme dit la lettre « il est sorti de l'école du P. Brard [1858-1918] »,... « un d'un naturel surtout très impérieux, peu propre par conséquent à donner leur formation aux jeunes missionnaires »... et qui aurait pris « cette passion immodérée de dominer sur tout ce qui l'entoure ».

Voici donc arrivé ce qui était à craindre avec le caractère du P. Brard [1858-1918]. Nos missionnaires du Rwanda sont regardés comme voulant accaparer pour eux l'autorité dont le gouvernement est si jaloux ; d'ici longtemps ils seront mal vus, et auront à subir le mauvais vouloir des représentants européens de l'autorité, et l'hostilité des chefs nègres qu'on tâchera de détacher des missionnaires.

Si le P. Brard [1858-1918] a été placé et maintenu jusqu'ici au Rwanda, c'est seulement parce qu'il n'y avait personne, et que je ne vois encore personne pour prendre sa place. Pour lui-même, s'il pouvait changer, je crois qu'il l'aurait fait ; il n'est presque pas d'occasion que je ne lui aie écrit et parlé en ce sens. Mais la manie de dominer et par suite les accès de violence viennent, je crois, de son état de santé. Cette année il vient d'avoir une crise assez forte de colique néphrétique, disent les confrères ; cela explique bien des choses.

Mais comme je suis tout à fait embarrassé, et que je souhaite vivement que Votre Grandeur m'aide à trouver une bonne solution de la difficulté, je crois devoir indiquer encore quelques faits.

⁹⁹ Lukura prétendait être un descendant du Mwami Kimenyi IV Getura et donc souverain du Gisaka. Il avait l'appui de beaucoup de Chefs de Gisaka. En plus il était soutenu par un marchand de vaches anglais. Lukura déclara posséder une lettre justificative du Gouverneur-général Allemand. Le clan des Barasa lui avait conseillé de solliciter l'appui des Pères Blancs qui venaient de s'installer à Zaza. La compromission de ce clan avec Lukura fut punie en mars 1901 par les Allemands à la demande de la Cour du Rwanda.

Une des raisons qui jadis ont fait quitter au Père l'Uganda, ce sont les **voies de fait contre de grands chefs pour des bagatelles**. Au Bukumbi, le Père a envoyé sa porte au nez à deux pas, à deux sous-officiers qui venaient faire une visite à la mission ; ces Messieurs ont été obligés de rebrousser chemin de suite après avoir été insultés. C'est ce qui a amené une expédition militaire contre le pays du Bukumbi. Au Bukumbi encore, trois chefs indigènes au moins, ont été nommés et installés par le Père lui-même, en dehors du roi du pays ; on a dû les enlever après le départ du Père. Pour Ukerewe, on craint d'écrire certains détails. Il y a eu des violences, des injustices même telles que le P. Hauttecœur [1858-1952] lui-même, sitôt qu'il a pu le faire les a arrêtées : comme troupeaux enlevés, étoffes prises sur le dos des gens, maisons pillées, et cela pendant plus de trois mois, sous prétexte de compensation. Cette mission souffre encore aujourd'hui de ce régime de crainte ; plusieurs alors ont demandé et reçu le baptême qui, la crainte passée, ont laissé s'en aller aussi leur religion.

Dans l'Usui, la mission souffre davantage encore des mauvaises relations établies par le Père avec le roi du pays qu'on voulait absolument dompter de haute lutte. Même les missionnaires restés là après le départ du Père, n'ont pas pu comprendre encore combien ce système est non seulement contraire à l'esprit de la mission, mais encore opposé à tout succès.

Du Rwanda, le Père ne communique rien sur sa manière de faire. Il a fallu que j'apprenne par d'autres par exemple : que pour un courrier pillé à quelques journées de la mission, le Père a réclamé au roi, 10 ou même 40 vaches (je ne puis me souvenir au juste) et parce que le roi tardait de payer, les missionnaires sont restés presque toute une année sans faire visite au roi. Pour une vache volée à la mission, un homme a été lié et battu par les Baganda de la mission au point qu'il en est mort dans les liens. Le Docteur Kandt [1867-1918] qui était alors à la mission a fini par découvrir le fait et l'a divulgué. A Isavi encore, le Père a changé de sa propre autorité les chefs des villages qui avoisinent la mission. Jusque dans le Kissaka, le P. Supérieur [P. Brard] d'Isavi a demandé à celui du Kissaka de faire enlever deux vaches à un chef ; pour quel motif ?... Le P. Smoor [1872-1953] qui a vu pendant une année et demie la manière dont était conduite la mission d'Ukerewe sous le P. Hauttecœur [1858-1952] jusque dans ces derniers temps a dit : « Si le P. Hauttecœur [1858-1952] avait été jamais violent au même point qu'on l'est à Isavi, il n'aurait eu jamais personne à la mission, pas même pour travailler ». Pour qui connaît la manière du P. Hauttecœur [1858-1952], cela dit

beaucoup. Il faut au P. Brard [1858-1918] toujours un bon nombre de Baganda ; ce sont plutôt des askaris¹⁰⁰ que des catéchistes

Si j'écris ces détails à Votre Grandeur, c'est que malgré tous mes efforts, le Père, avec le temps, semble devenir plus violent, et plus porté à brouiller le civil et le religieux.

Sa conduite au reste est très inégale. J'ai placé à côté de lui le P. Pouget [1858-1937], qui pêcherait plutôt par l'excès contraire, mais le Père ne peut rien à la situation. Il est bien difficile aussi d'enlever le P. Brard [1858-1918] du Rwanda, parce qu'il y a plusieurs confrères qui ne peuvent accepter de vivre sous lui. Dans une mission aussi où il y a des néophytes, beaucoup de ceux-ci se décourageraient avec le Père.

Il faut ajouter que les jeunes missionnaires ne sont que trop portés à prendre le genre du Père ; aussi le P. Loupias [1872-1910] malgré tous les conseils donnés, a pris d'abord beaucoup plus du P. Hauteccœur [1858-1952] que du P. Roussez [1867-1935] ; il a fini par le reconnaître je crois ; mais tous n'en sont pas là.

A la lettre du chef d'Usumbura, j'ai répondu par lui prouver que les faits reprochés au **P. Barthélemy** [1872-1943] sont surfaits ; qu'en attendant je maintiens le Père. Mais si le chef insiste encore, il faudra bien enlever ce confrère du Rwanda.

Dans les autres stations, il n'y a rien de particulier.

A Ukerewe les confrères se plaignent au peu de n'avoir plus de supérieur. Le **P. Hauteccœur** [1858-1952] a souffert trois fois déjà cette année d'un violent catarrhe¹⁰¹ ; il semble souffrir plus encore des difficultés que lui fait toute sa jeunesse baptisée et non convertie ; peut-être y a-t-il un peu de découragement. En tout cas bien des choses traînent, les questions de mariage surtout ne sont pas réglées toujours, ou réglées par des païens. **Il est vrai que dans toutes nos missions se fait sentir le manque d'une loi civile qui protège le mariage chrétien.**

Le Bukumbi et Kome vont bien pour le moment. Les nouveaux arrivés ont l'air de bien s'acclimater.

Nous nous recommandons tous aux bonnes prières de la Société.

Daignez agréer Monseigneur et très Vénéré Père, l'expression des sentiments de profond respect et d'affection filiale avec lesquels j'ai l'honneur d'être de Votre Grandeur

l'humble fils et obéissant serviteur

Jean-Joseph

des Pères Bl. Vic. ap. Ny. M.

¹⁰⁰ Mgr Hirth compare ces Baganda avec des soldats africains au service du gouvernement colonial de « Deutsch-Ostafrika ».

¹⁰¹ Inflammation des muqueuses engendrant une hypersécrétion (Synonyme : rhume).

44. LETTRE DU 1^{ER} JANVIER 1902 A SA SŒUR VIRGINIE¹⁰²



Marienberg, le 1^{er} Janvier 1902

Ma bien chère sœur Virginie,

Je travaille depuis près d'un mois à répondre au stock¹⁰³ de lettres qui se sont ramassées dans mes caisses les derniers mois que j'ai été en voyage, et je ne suis pas au bout. C'est votre tour aujourd'hui : un beau jour ! je vous l'ai réservé !

Pendant nos fêtes de Noël déjà, j'étais avec vous pour demander en votre faveur au Divin Enfant toutes sortes de grâces et de bénédictions. Que cette nouvelle année soit bonne, pour vous, votre maison, et tous nos frères et sœurs, cousins et cousines, parents même éloignés. **J'ai beaucoup prié pour vous, pour les jeunes spécialement que n'ai pas vu naître et que je ne connais pas, mais que j'aime et que le bon Dieu aime.** Puissiez-vous tous amasser beaucoup de mérites pour la vie qui n'aura point de fin.

Vos lettres m'arrivent toujours fidèlement et m'apportent les nouvelles du pays, auxquelles je m'intéresse toujours davantage à mesure que je m'éloigne de vous.

De chez nous, je ne vois pas ce qui pourrait bien vous intéresser, c'est-à-dire, qu'il y aurait bien à vous raconter, mais le temps me presse toujours trop. Je suis toujours un peu à gémir parce que les choses ne vont pas comme je le voudrais. **Après avoir résidé plusieurs années au Bukumbi surtout, au sud du lac, je suis obligé de changer ma résidence pour me trouver un peu plus au centre de nos missions actuelles ;** nos œuvres se sont en effet développées depuis 1895. Ce changement m'a imposé déjà bien de fatigues, d'autant plus que je suis à un endroit où l'œuvre est bien difficile.

A Marienberg, où je me trouve, et d'où je vous ai déjà écrit l'année dernière, nous avons de plus en plus tous les diables contre nous. La population qui nous entoure serait très bonne, il est vrai, si elle était libre, mais elle est tout à fait esclave, ne pouvant ni faire un voyage, ni songer à un travail, si le chef du pays ne l'a pas approuvé ! **Nous avons à côté de nous l'Uganda où la mission prospère admirablement, parce que les gens ont la liberté, mais c'est cela même qui fait notre malheur en partie. Nos chefs supérieurs craignent pour leurs sujets qu'ils se laissent aussi gagner, voilà pourquoi ils leur défendent absolument de nous fréquenter, et de nous rendre aucun service même pour de l'argent.** Il est vrai que nous avons à côté de nous une station militaire euro-

¹⁰² Lettre de Mgr Hirth du 1 janvier 1902 à sa sœur Virginie, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096154-° 096156.

¹⁰³ La réserve.

péenne, elle devrait procurer un peu de liberté à ce pays, mais il est bien vrai aussi, que si cette station n'avait jamais existé notre œuvre serait cent fois plus avancée. Quelle patience, il nous faut ! et quelle difficulté pour nous procurer non seulement des ouvriers pour nos bâtisses, mais même de la nourriture pour nos quelques enfants. Depuis 3 mois, ceux-ci ne font qu'un repas par jour, on pourrait dire un demi-repas, parce qu'ils n'ont jamais de quoi se rassasier même une fois le jour. **Voici bientôt une année que nous avons commencé à rebâtir notre maison, et ce n'est pas achevé, et je loge depuis tout ce temps dans une pauvre bicoque, où le jour je ne vois pas clair, et où la nuit je ne suis pas à l'abri. Aussi, je me trouve mieux au milieu des ouvriers que dans ma hutte.**

Quand à force de bons procédés nous avons pu gagner un catéchumène, son chef qui le découvre le menace de la perte de ses biens, et de la vie même, et notre pauvre homme craint de reparaître à la mission.

Il faut vous dire que ce n'est comme cela qu'à Marienberg (Sept-Douleurs) et à Notre-Dame de Lourdes à 9 jours d'ici ; dans nos 6 autres stations existantes les progrès sont consolants. Pourquoi Marie laisse-t-elle ses deux maisons dans cette grande détresse l'une depuis bientôt de 10 ans, l'autre depuis cinq ? C'est son secret. Entre ces deux missions je voudrais pourtant fonder cette année une 3^e, pour laquelle les missionnaires sont déjà là. Encore une fois, toute cette population est bonne, et le pays est très peuplé, mais les chefs se sont donné le mot contre le bon Dieu qui les veut visiter.

Je vous ai dit tout cela, c'est pour que vous priiez pour nous et fassiez prier beaucoup plus que vous n'avez fait par le passé.

Je ne sais si on nous enverra des Sœurs Blanches cette année, mais si elles viennent, je crois qu'elles resteront d'abord à Marienberg pour nous aider à prier.

Votre dernière lettre semble me dire que vous m'attendez au pays ; sans doute, il me serait bien doux de venir vous revoir un peu et d'embrasser encore une fois, la chère veille maman, mais je ne puis promettre pour cette année. Demandez plutôt à Dieu qu'il me donne la santé suffisante pour travailler encore un peu par ici, et puis nous irons tous ensemble là où il n'y a plus à gémir.

Cette année la Providence m'envoie aux jambes, les plaies que la bonne maman connaît si bien : c'est un avertissement de la Providence que mes courses devront finir bientôt, car je ne peux pas traîner ces plaies une affaire de trente ou quarante ans, comme fait maman. Quand cette lettre vous arrivera, je peux avoir retrouvé cependant mes jambes et pouvoir faire alors de nouveau la visite de nos missions dans les montagnes du Rwanda. **Il y a là une station à 11 ou 12 jours des autres, et que je n'ai jamais vue encore ; elle est au pied d'un volcan qui fume encore.** Pourvu au

moins qu'il ne crache plus. Au reste, je ne m'amuse plus à grimper, et ne m'approcherai pas plus qu'il ne faut. Un de nos Pères est monté ces jours derniers jusqu'aux bords du cratère, qui a absolument la forme d'une immense **casserole** de plus de deux heures de tour. Personne ne s'amuse à descendre dedans ; les Nègres ont même grand peur d'approcher des bords.

Au Rwanda la mission marche bien, mais parmi le petit peuple seulement ; comme partout, le royaume des cieux est pour les petits et les malheureux. Mais pour mieux éprouver les catéchumènes nous attendrons sans doute la 4^e année au moins pour faire nos premiers baptêmes.

Assez pour aujourd'hui, laissez-moi retourner à mes pauvres persécutés de Marienberg.

Avez-vous songé cette année à m'envoyer encore des grains...d'acacias surtout. Mille merci à la bonne maman qui persiste à me faire des bas ; mais il n'en faut point de violets, rien que des noirs et des blancs ; noirs surtout. Vous les enverrez quand vous voudrez ; mais si vous envoyez en Mai, je les aurai cette année ; si vous envoyez en Juillet, ils ne m'arriveront qu'en fin 1903 ou même se perdront en route. Adieu encore et que le bon Maître vous bénisse tous, vous et les bienfaiteurs.

Je vous embrasse bien affectueusement dans le Seigneur.

Votre frère bien affectionné

Jean-Joseph

Vic. ap. Ny. m.

45. LETTRE DU 31 MARS 1902 A MGR LIVINHAC¹⁰⁴

Marienberg, le 31 Mars 1902

Monseigneur et très Vénéré Père

Pendant ce trimestre est venue de la côte aux chefs de districts militaires l'invitation de pousser davantage les écoles et d'introduire l'enseignement de la langue allemande. Le chef du Muanza a rendu l'école obligatoire dans son district pour un certain nombre au moins d'enfants. **Dans ces écoles l'enseignement de la religion doit rester libre.** Le Bukumbi en a aussitôt profité pour augmenter d'abord l'école de N.D. de Kamoga et aussi pour multiplier les annexes, quoique nous soyons relativement pauvres en maîtres d'école.

Ayant pu fournir l'an dernier pour l'école du gouvernement au Muanza, un maître d'école dont on est assez content, il nous en a été



¹⁰⁴ Lettre de Mgr Hirth du 31 mars 1902 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095068-095069.

demandé cette année un autre pour Shirati à l'Est du lac. Ceux-là au moins ne sont pas musulmans comme celui de Bukoba.

Ukerewe et Kome pourront aussi multiplier leurs écoles, mais il faudra trouver un Père de langue allemande pour Ukerewe. La mission au reste dans ces trois stations marche son train ordinaire. Mais à Kome la santé du **P. Cadillac** [1871-1926] n'est pas fameuse et à Ukerewe le **P. Hauteœur** [1858-1952] dit que ses forces baissent toujours. J'allais lui proposer le voyage d'Europe quand la lettre du 6 Janvier est venue nous promettre encore l'arrivée de Votre Grandeur. Le Père attendra.

Du Rwanda, je n'ai rien de particulier. En Juin, je comptais aller faire la visite des confrères de ces missions, mais peut-être aurons-nous avant ce temps des nouvelles plus précises au sujet de votre arrivée.

Dans le Kiziba et l'Usui, nous espérons un petit mieux. Il y a un nouveau chef de district ; mais il lui faudra bien de la volonté pour guérir notre situation. Celle-ci est très fausse parce que le précédent commandant a remplacé partout autour de nous les chefs indigènes existants, par d'autres absolument hostiles à la religion, et ces chefs seront assez prudents pour ne pas se faire mettre de côté de sitôt. Quoique la liberté de religion soit donc proclamée en principe, nous resterons longtemps encore en butte aux tracasseries. Depuis longtemps nous nourrissions à la mission un certain nombre de chrétiens bazibas des bords de la Kagera, réfugiés à Marienberg ; peut-être pourront-ils rentrer chez eux ; mais ceux qui ne sont que catéchumènes se cachent toujours dans leurs villages et craignent les vexations.

Nous pourrions ouvrir de nouveau les écoles, des annexes supprimées depuis 4 ans, mais ne viendra pas les fréquenter qui voudra

P. Brossard [1872-1942] et **P. Fisch** [?-?] après être venus passer quatre semaines à Marienberg, vont reprendre leurs courses pour essayer de réintégrer quelques catéchistes. Leur centre est à Buyango, à 2 lieues de la Kagera, et à neufs lieues à l'Ouest de Marienberg. Pour bâtir définitivement, on nous fait attendre l'autorisation de la côte.

Le chef **Kaigi**, dont on augmente tous les jours le pays reste toujours le grand soutien du paganisme. Nous aurions voulu fonder chez lui ; et ne savons pourquoi à chaque tentative que nous faisons pour gagner ce chef, Bukoba intervient, dirait-on pour nous arrêter. On a fait de ce **Kaigi** presque un personnage ; aussi il exploite sa situation, et c'est lui qui fait un peu la loi à tout le pays et même aux Blancs.

Nous avons commencé à préparer la maison des Sœurs, dès le reçu de Votre lettre du 8 Janvier. Est arrivée aussi la note de la Révé-

rende Mère Supérieure Générale au sujet des budgets des Sœurs. Les roupies ont cours au Kiziba ; au Bukumbi c'est moins avancé.

Ces jours derniers encore, le gouverneur, Comte von Götzen [1866-1910], m'a écrit pour rappeler que l'engagement avait été pris par notre Société d'envoyer des missionnaires allemands dans l'Ost-Afrika (il semble dire exclusivement). J'ai cru devoir répondre que je n'avais rien de précis sur cet engagement et que d'ailleurs Trêves n'étant fondé que depuis 1894 ne pouvait fournir encore de sujets ; que néanmoins dans nos dernières fondations au Rwanda, il y avait beaucoup de Pères de langue allemande.

Dans l'Usui, toujours rien. L'école obligatoire va, dit-on, être introduite aussi, mais cela ne suffira pas pour gagner les âmes. Le **P. Buisson** [1867-1933] est assez souvent malade de grosses fièvres, et les sujets d'ennui ne lui manquent pas. Il faudrait là une mutation que je ne vois comment faire. Le **P. Schneider** [1868-1950] pour une signature à apposer, a été obligé ces jours derniers de faire le voyage de Bukoba ; un voyage de 20 jours, aller et retour, voyage seulement.

Permettez-nous, Monseigneur et très Vénéré Père, d'espérer un nombreux renfort de confrères : nous multiplions à cet effet nos prières. Nos catéchistes ont préparé plus ou moins plusieurs centres nouveaux. Dans l'Ushashi à l'Est, pays sain et peuplé où serait transférée N.D. de Consolation de l'Ururi ; dans l'Usmao et dans le Nera, qui comptent chacun plusieurs baptisés ; sur la côte Ouest, il nous faut une station chez **Kaigi** dont le pays est si peuplé ; partout nous demandons des prières pour obtenir de mettre là une « Immaculée-Conception ». Il y a aussi la capitale du Karagwe où nos catéchistes sont depuis 15 mois, sans compter plusieurs points au Rwanda. **Le Mpororo seul n'a pas été entamé encore** ; et il reste quelques chefs basukumas du Sud-Est du Vicariat avec qui nous n'avons pas de relations.

Nous avons eu pour la santé une bénédiction particulière depuis quelques temps ; mais cependant le temps est venu pour quelques-uns de rentrer en Europe pour reprendre des forces. Mais Votre grandeur jugera mieux sur place ce qu'il nous faut. Puisse Saint Léon dont nous ferons bientôt la fête vous continuer sa puissante protection et nous amener bientôt Votre grandeur pleine de forces et de santé. Nous l'en prions tous les jours.

En attendant la consolation qu'éprouveront tous nos enfants de cette visite, nous osons compter encore sur une bénédiction particulière et une large part à vos prières.

Daignez agréer, Monseigneur et très Vénéré Père l'expression des sentiments de profond respect et d'affection filiale avec lesquels j'ai l'honneur d'être de Votre Grandeur

l'humble fils et obéissant serviteur en N.S.

Jean-Joseph

des P. Bl. Vic. ap. Ny. M.

Au dernier moment on m'envoie
du Kissaka un diaire que j'aurais voulu recopier.

46. LETTRE DU 14 AVRIL 1902 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST¹⁰⁵

Marienberg, le 14 Avril 1902



Mon bien cher frère Ernest,

Je guette un moment pour vous écrire, mais ne puis pas le trouver. Je ferai l'impossible cependant pour le trouver bientôt.

Ces quelques mots, ce ne sont que pour vous dire que je ne suis pas bien au clair pour vos deux listes d'intentions, envoyées le 24 Décembre et le 2 Janvier derniers. Il s'agit de savoir si elles sont acquittées déjà, ou s'il faut les faire acquitter.

Par une petite note datée du Bukumbi le 22 Mars, je me suis engagé à dire 200 messes par an, soit de 15 à 20 par mois (à partir du 1^{er} Juillet 1901). Les intentions seraient spécifiées dans votre registre, moitié **pro defunctis**¹⁰⁶, moitié **ad int. dantis providi**¹⁰⁷. J'avais fait cela parce que vous ne vouliez pas faire attendre trop longtemps certaines intentions qui vous étaient données.

Vous n'avez jamais rien dit au sujet de cette proposition. Outre ces 200 intentions, je vous disais que vous pouviez en envoyer d'autres à nos procureurs que ceux-ci se chargeraient de faire transmettre au Bukumbi, où maintenant je réside rarement.

Pour moi, il s'agit de savoir maintenant si nos envois de fin Décembre et 2 Janvier rentrent dans la première catégorie ou dans la seconde ? Pour les honoraires, ceux de 15 à 20 messes par mois, vous les envoyez quand vous le jugez à propos dans ma caisse personnelle. Mais les honoraires de la 2^e catégorie vous les envoyez au Procureur pour être mis dans la caisse du Vicariat d'abord, et à me-

¹⁰⁵ Lettre de Mgr Hirth du 14 avril 1902 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096157.

¹⁰⁶ « Pour les défunts »

¹⁰⁷ « A l'intention du donateur qui pourvoit ».

sure que les messes sont acquittées dans la caisse du missionnaire qui les a acquittées.

Votre 13 Février annonce la mort **du curé Knecht**. Je n'attendais que son ostensor pour lui écrire. Si je trouvais un moment j'écrirais à sa famille. Il me reste aussi à écrire à la **Mère Silvine** [1828-1910].

Surtout continuez à faire prier beaucoup pour moi qui en ai si grand besoin. Que le bon Maître vous le rende et bénisse votre ministère et aussi vos quêtes.

Croyez moi votre toujours bien affectionné frère en N.S.

Jean-Joseph

Vic. ap. Ny. m.

Mes amitiés respectueuses à Mr **le Chanoine Lintzer**.



47. RAPPORT ANNUEL DU VICARIAT NYANZA MERIDIONAL : 1900 - 1901¹⁰⁸

Marienberg, Juin 1902,

RAPPORT ANNUEL
ADRESSE AU GOUVERNEMENT DE DAR-ES-SALAM (COPIE).
REDIGE D'APRES FORMULAIRE K. 8917 (DE 1900)

I.

Personnel de la mission

1) Européen. **Les membres de la Société des Pères Blancs employés dans la mission du Nyanza Méridional pendant l'année 1901-1902 sont au nombre de 30 répartis en 9 stations principales, qui comprennent environ 3 missionnaires chacune.** La direction des constructions, des cultures, la formation aux métiers etc... est en général confiée à un missionnaire non-clerc.

Dans le cours de cette année un seul missionnaire a eu un accès sérieux de fièvre bilieuse ; ce missionnaire se trouvait dans l'Ost-Afrika sans interruption depuis 1895, et a dû rentrer en Europe pour mieux se remettre.

2) Indigène. **La mission occupe environ 180 auxiliaires** à différents titres, maçons, menuisiers, briquetiers, jardiniers etc.... aides-

¹⁰⁸ Rapport du Vicariat Nyanza Méridional de l'année 1901 – 1902 pour le gouvernement de Deutsch-Ostafrika, A.G.M.Afr., N° 095070-095071.

instituteurs pour les classes élémentaires, et catéchistes pour l'enseignement des premiers éléments de la religion.

II.

Extension de la mission – Territoires occupés - Chrétienté

La mission du Nyanza Méridional comprend la partie Nord de l'Ost-Afrika, c'est-à-dire les peuplades parlant la langue du Rwanda, le kinyambo (au Karagwe), le kihaya et le kisindja à l'Ouest et au Sud du Nyanza, le kisukuma dans tout le Sud-Est ; et à l'Est du lac les peuplades riveraine du Nyanza et une partie des Massaïs.

Avec 9 stations principales indiquées l'année dernière, on pense ajouter bientôt une 10^e actuellement en voie de création ; elle est située à 35 Kilom. environ de Bukoba vers l'Ouest et à peu de distance de la Kagera. L'endroit se nomme Buyango.

III.

Travaux de la mission

1) Au point de vue religieux. La mission suit surtout son développement normal, sauf dans les 2 stations de la rive Ouest du Nyanza, où la religion n'a pas eu dans les dernières années le droit de vivre en dehors du territoire des stations mêmes de chaque mission. Depuis les premiers mois de 1902 cependant, le commandant de la station militaire de Bukoba a bien voulu intervenir pour demander aux chefs indigènes avoisinant cette station, de donner à leurs sujets liberté de se faire instruire et de pratiquer la religion. Si les chefs indigènes donnent suite à ce désir les chrétiens – environ 300 – exilés sur le territoire de la mission de Marienberg pourront rentrer ; ceux qui se sont réfugiés dans l'Uganda pourront revenir, et les nombreux catéchumènes qui depuis plusieurs années sont obligés de se cacher, pourront achever leur instruction. Il est à remarquer que dans ces dernières années, il y a eu recrudescence dans le culte hideux du serpent. C'est ce culte pourtant et tout ce qui s'y attache de superstitions qui maintient nos populations dans un état d'infériorité de plus en plus sensible vis-à-vis de la civilisation de l'Uganda qui avance si rapidement.

2) Au point de vue des écoles. Chaque station a deux séries d'écoles : l'une élémentaire où l'on enseigne la lecture, et l'autre un peu supérieure pour ceux qui se destinent à quelques emplois. Les stations les plus anciennes ont toutes plusieurs écoles annexes.

Voici le nombre des élèves :

District du Muanza :

Bukumbi	Ecoles (7)	Elèves : 367
Ukerewe (île)	(4)	105
Kome (île)	(6)	173
Ururi – Ushashi		

645

District de Bukoba :

Marienberg	Ecoles.(1)	Elèves : 41
Nyaruvongo (Usui)	(1)	4

45

District d'Usumbura :

Isavi (Rwanda)	Ecoles (2)	Elèves :....250
Saza	(1)	76
Nyundo	(1)	51
	23	

377
1067

La station de Nyagezi (Muanza) n'a pas été reprise encore.

Les écoles élémentaires sont tenues par un instituteur indigène, mais la classe supérieure est dirigée par les missionnaires eux-mêmes dans chaque station. Dans cette dernière s'ajoute à la lecture, l'enseignement du kiswahili, l'écriture, quelques notions de calcul et de géographie ; et cette année on a pu introduire une classe d'allemand dans chaque station.

Outre le syllabaire de lecture, la mission a fait imprimer une petite Bible dans chacun des 4 dialectes principaux en usage en ces missions, c'est-à-dire en Kigwe (Kisukuma) en Kisindja, en Kihaya, en KinaRwanda. **Les écoles sont toutes gratuites ; c'est la mission qui bâtit le local, et fournit les livres ainsi que le reste du matériel scolaire ; les maîtres sont tous à la charge de la mission.**

Pour les différents métiers, l'enseignement est surtout pratique et non théorique ; les apprentis travaillent sous la direction des Européens.

Il est à remarquer que Marienberg et Nyaruvongo quoique comptant parmi les missions les plus anciennes, n'ont presque pas d'élèves. Il y en avait autrefois à Marienberg, et même plus que dans les autres districts, car la population est plus susceptible d'instruction que dans le Sud du lac ; aujourd'hui encore beaucoup de jeunes gens voudraient fréquenter nos écoles, mais voilà 4 ans bientôt que les chefs indigènes leur en enlèvent la liberté.

3) Action médicale. Celle-ci a été exercée comme par le passé par les missionnaires et par quelques-uns des instituteurs indigènes. **Environ 77.103 malades ont pu être soignés soit dans les dis-**

pensaires des stations, soit dans les excursions faites dans les villages éloignés. Tous les remèdes ont été donnés aux frais de la mission.

Dans l'île de Kome et sur le continent de l'Usindja, il y a eu cette année une épidémie assez violente de vérole. **Les missionnaires ont été à même comme l'année dernière à Ukerewe, d'inoculer la variole bénigne à tous ceux qui se sont présentés, où l'on a pu atteindre dans les visites. Le succès a été complet.** Sur 3 025 individus inoculés, il n'y a eu que 12 morts, gens qui semblaient atteints déjà au moment où ils furent inoculés. Il y a 13 ans une pareille épidémie avait sévi assez violente, et la moitié de l'île avait été dépeuplée ; on constate aujourd'hui encore qu'il n'y a presque pas de jeunes gens de 14 à 20 ans surtout. Dans ce pays existe la coutume barbare de jeter dans la brousse et d'y abandonner sans soins tous ceux qui sont atteints de cette maladie ; aussi ils en échappent rarement.

4) Cultures – Plantations. Rien de particulier à signaler. Chaque station a son potager, les légumes d'Europe poussent sans difficultés dans toutes, surtout à l'Ouest du lac où les pluies sont assez abondantes. Marienberg a eu de Mai à Mai 1.965 mm. de pluie. Le blé tient bien partout, sauf dans ce dernier endroit, où il est souvent rongé par la rouille. Les fruits des tropiques viennent bien partout aussi. Les plantations d'eucalyptus réussissent assez bien au Bukumbi et à Marienberg, où cette année plus de 2000 pieds ont été plantés. Dans d'autres endroits, à Ukerewe, dans l'Usui, des essais ont été faits sans succès ; les termites détruisent tout.

J.

48. COPIE DE LA LETTRE DU MOIS DE JUIN 1902 AU COMTE VON GOTZEN¹⁰⁹

Lettre au comte de Götzen, gouverneur à Daressalam



J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Excellence le rapport sur l'état de la mission du Nyanza Méridional pour l'année 1901-1902, et je saisis en même temps l'occasion de rendre un hommage sincère à MMrs. les chefs de station qui veulent bien par leur appui et leur sympathie faciliter l'œuvre civilisatrice des missionnaires.

Au sujet des écoles, un chiffre semble devoir être expliqué. Le rapport porte 45 élèves seulement pour le district de Bukoba, alors

¹⁰⁹ A.G.M.Afr., Copie de lettre de Mgr Hirth de Juin 1902 au comte von Götzen, N° 095071-095072.

qu'il y en a 645 pour celui de Mwanza, et 377 pour celui d'Uzumbura [Rwanda]. Cependant les missions du premier district sont presque les plus anciennes en date, et surtout la population du district de Bukoba est non seulement plus intelligente, mais beaucoup plus sympathique aux missionnaires que celle des deux autres.

L'intérêt que Votre Excellence porte avec raison aux écoles me fait un devoir de lui signaler la cause de cet état de choses qui est le fait surtout de la station de Marienberg à 10 Kilom. de Bukoba.

Jusqu'en 1898, les écoles de cette station et de ses annexes, étaient assez florissantes, il y avait plus de 600 élèves. Mais vers la fin de 1898, le chef indigène des bords de la Kagera dans le pays duquel se trouvaient le plus grand nombre des écoles, fut dépossédé et remplacé par un autre qui interdit à ses sujets la liberté de fréquenter les écoles. Sous **von Beringe** en 1899 les écoles furent rouvertes, grâce à son intervention bienveillante ; mais dès son départ, elles furent refermées de nouveau, et il fallut attendre les premiers mois de 1902 pour essayer de les reprendre de nouveau. La chose se poursuit en ce moment, mais les élèves auront-ils la liberté de les fréquenter comme auparavant ? C'est très douteux. Les dernières écoles que la mission entretenait encore jusqu'en 1901, vers le Sud-Est de Marienberg, disparurent alors aussi. Deux chefs indigènes furent enlevés et ceux qui les remplacèrent interdirent les écoles.

Or il semble que le pays se ressente déjà des funestes effets de ce système. Au lieu que nos écoles si elles avaient pu se développer d'une manière normale compteraient plus de deux mille élèves, dans un pays où les gens sont avides d'instruction, la mission en est réduite à donner ses soins souvent à des étrangers qui viennent de l'Uganda. Ce sont ces derniers qui profitent de l'instruction donnée, qui se font initier aux métiers de maçons, menuisiers, briquetiers etc... Déjà cette formation reçue leur donne de sérieux avantages sur nos gens du Sud de la Kagera ; nous sommes envahis par eux de plus en plus, et toutes les ressources de ce pays vont être absorbées par nos voisins de la colonie anglaise.

Je ne puis avoir la prétention de signaler ici tous les avantages qui résultent pour un pays de la liberté d'instruction accordée franchement, et me borne à signaler, ce qui paraît l'unique remède à la situation. **Dans ce pays, sans doute l'unique région de l'Afrique où les sujets restent à un tel point les esclaves de leurs chefs, ce sont uniquement ces derniers qui arrêtent l'action des missionnaires.** Est-il juste de leur laisser plus longtemps entraver la liberté de leurs sujets sur un point aussi grave que celui de la liberté de l'instruction ?

Le gouvernement par l'intermédiaire des stations militaires à l'habitude d'intervenir pour changer certains chefs qui méconnaissent son autorité et les droits de la justice. Qu'il daigne bien

intervenir encore au besoin pour donner à ces pays des chefs disposés à accorder à leurs sujets, mais d'une manière effective, la première de toutes les libertés, celle de laisser instruire et éduquer.

A cette demande, je me permets de rattacher une simple constatation. Grâce au voisinage de l'Uganda qui compte environ 200.000 chrétiens déjà, Marienberg avait un moment de nombreux chrétiens aussi. Depuis 4 ans tout est arrêté. Environ 300 baptisés sont depuis ce temps réfugiés sur le territoire de la mission, d'autres se sont réfugiés en Uganda pour y trouver la liberté de leur foi. Les catéchumènes se cachent dans le pays en attendant le retour de cette liberté.

Afin de vaincre peu à peu la résistance des chefs et de ne pas trop rester en retard sur nos voisins, si empressées pour la civilisation européenne, la mission a entrepris de fonder une nouvelle station sur la Kagera à 35 Kilom. au Nord-Ouest de Bukoba. Elle serait disposée aussi à reprendre vers la fin de 1902 la station commencée jadis à 25 Kilom. au Sud de la station militaire, et interrompue un moment par manque de personnel. Depuis plusieurs années même cette mission aurait pu être reprise, si le gouvernement de son côté n'avait eu des vues sur Mubembe, l'emplacement primitif de la mission, pour y transférer la station militaire de Bukoba. La mission ne ferait pas difficulté de se mettre à un autre emplacement.

Le désir des missionnaires en reprenant cette station serait d'ouvrir surtout une école plus avancée pour les jeunes gens du pays qui voudraient se préparer à quelque emploi. Peut-être y pourrait-on transférer aussi l'apprentissage aux différents métiers qui se trouve à Marienberg.

Dans l'espoir que Votre Excellence voudra bien favoriser ces projets....

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. m.

49. LETTRE DU 1^{ER} JUILLET 1902 A MGR LIVINHAC¹¹⁰

Marienberg, le 1^{er} Juillet 1902

Monseigneur et très Vénéré Père,

Les rapports annuels qu'emportera d'ici le prochain courrier de Juillet pourront renseigner Votre grandeur sur la situation de nos missions avec plus de détails que ne le fera cette lettre. Les



¹¹⁰ A.G.M.Afr., Lettre de Mgr Hirth du 1^{er} juillet 1902 à Mgr Livinhac, N° 095075.

PP. Hauteccœur [1858-1952] **et Buisson** [1867-1933] vous auront parlé déjà aussi de tout ce qui intéresse Votre Paternité.

Il a plu au bon Maître pendant le trimestre écoulé de nous continuer son appui. Nos stations sont toutes en progrès, quoique toujours faiblement à notre gré.

Les écoles que le gouvernement nous a demandé de multiplier feront hâter peut-être les conversions ; dans certains districts le commandant a rendu ces écoles en partie obligatoires, par exemple au Sud du lac. Mais la dépense pour les maîtres va devenir considérable.

Au Rwanda, c'est grand dommage que les confrères aient chaque année plusieurs mois à employer encore aux constructions ; pendant tout ce temps l'instruction aux catéchumènes se ralentit beaucoup. L'installation des Sœurs à Marienberg m'a fait renvoyer à plus tard le voyage projeté au Rwanda pour Juillet et Août.

Au Kiziba et dans l'Usui, la mission a toujours encore à lutter pour obtenir la liberté suffisante ; mais depuis six mois la lutte au moins présente quelque espoir de succès, grâce au remplacement du commandant militaire si hostile que ces missions ont dû subir depuis longtemps.

Marienberg a pu établir une vingtaine d'écoles dans les villages. Les enfants dans quelques-unes n'ont pas encore permission de leurs chefs de les fréquenter. Mais enfin l'instituteur (catéchiste) est installé : c'est un premier succès. Les quelques chrétiens baptisés répandus dans le pays se hasardent un peu à se montrer, mais beaucoup (environ 300) restent réfugiés sur le territoire de la mission et n'ont pas pu rentrer encore dans leurs bananeraies, ceux-là spécialement qui étaient jadis chefs de villages. Les catéchumènes se cachent toujours et ne peuvent venir aux instructions préparatoires au baptême. A tout compter, il y en a bien 2500 sur un rayon de 30 Kilom. autour de Marienberg. Ces gens se sentent poussés à quitter le paganisme. Malheureusement il y en a qui passent aux musulmans et aux protestants, pour ces deux sectes il y a toute liberté.

Deux années seulement de cette liberté relative dont nous commençons à jouir, guériraient déjà bien des choses.

Outre la mission qu'il a fallu créer à Buyango afin de soutenir surtout nos chrétiens persécutés, elle est à huit lieues Ouest de Marienberg, il faudrait absolument une station à une dizaine de lieues à notre Sud ; il y a là le pays de **Kaigi**¹¹¹ [Kahigi] qui a bien deux cents Baganda exilés avec leurs familles ; ces gens nous feront ou beaucoup de mal ou beaucoup de bien selon que nous pourrons les gagner de nouveau, ou que nous les abandonnerons.

¹¹¹ Kaigi ou Kahigi était roi de Kihanja de 1890 à 1916.

En ce moment l'installation des Sœurs nous demande beaucoup de peines et de ressources, à cause de la rareté des ouvriers, en un pays où le travail n'est pas libre.

L'Usui doit recevoir prochainement une station militaire. Le chef **Kassusulo** se montre, paraît-il, aussi revêche maintenant envers les autorités européennes qu'envers les missionnaires. Notre œuvre va-t-elle gagner à ce voisinage ?

Les santés des missionnaires ont été assez bonnes [la suite de la lettre n'a pas été retrouvée]...

50. LETTRE DU 12 JUILLET 1902 A SA SŒUR VIRGINIE¹¹²

Marienberg, le 12 Juillet 1902
par Mission catholique d'Entebbe
via Aden – Mombassa



Ma bien chère sœur Virginie,

Je me fais toujours encore illusion, et m'imaginer, qu'en renvoyant pour vous écrire, je finirai par trouver quelques loisirs. **Ma table se charge de lettres, toujours davantage, et la bonne volonté de satisfaire tout le monde, ne suffit pas.** Vous m'excuserez une fois de plus.

Merci pour vos dernières lettres de Décembre à Mars et que le bon Maître continue à bénir la bonne famille. **Que la bonne Providence veille surtout sur ces chers neveux et nièces, qu'il lui plaît de multiplier. Soyez-leur une bonne maman, et ne craignez pas de nous envoyer quelques-uns et même quelques-unes. Il faut leur en parler tous les jours, et surtout prier le bon Dieu pour qu'il donne la vocation.**

Pour la première fois, les missionnaires ont commencé à nous arriver un peu rapidement. Le chemin de fer anglais fonctionne depuis Mombassa à la Côte, jusqu'au lac Nyanza ; et on nous promet que pour le 1^{er} Janvier 1903 nous aurons aussi un vapeur ou deux sur le lac. Vous voyez que nous ne serons plus en pays sauvage.

Donc nous avons depuis 10 jours quatre Sœurs Blanches dont la Mère Supérieure de la vallée du Rhin (Münster ?), une autre de la Silésie, une du Luxembourg, une de la Lozère en France. Elles sont venues plus lestement que nous ne pensions, et leur maison est loin d'être finie. Quand on bâtit comme nous, en briques séchées au soleil, il faut tout d'abord du soleil, et ce soleil nous ne l'avons guère

¹¹² Lettre de Mgr Hirth du 12 juillet 1902 à sa sœur Virginie, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096158 et N° 096362.

qu'en Juin, Juillet, Août, et Septembre. Les autres mois sont des mois de pluie. Entre parenthèses nous en avons eu cette année une hauteur de 1m 98 ; aussi vive les rhumatismes ! C'est un merveilleux climat pour les faire pousser, et je sens que n'aurai pas besoin d'attendre l'âge de la bonne maman pour en avoir ma large part.

Mais j'oublie que je vous parle de nos Sœurs. Nous leur avons bâti en toute hâte une maison provisoire en roseaux et en paille de 18 mètres. de long, et des courants d'airs à foison. Pour cuisine, une hutte ronde indigène, sans autre ouverture que la porte d'entrée. Pour les Nègres, pareille maison est parfaite ; ils font tout leur travail par terre, et se couchent eux-mêmes à côté de la marmite... mais, nos bonnes Sœurs, debout, trouvent qu'il y a de la fumée...

Quand vers Octobre la maison définitive pourra être achevée, vous trouverez que nous avons fait un petit palais pour nos bonnes Sœurs. **La Mère Supérieure en prendra sans doute la photographie, car elle est venue, munie d'un appareil.** Je tiendrai à vous envoyer une photographie de cette maison (au besoin vous me le rappelleriez) c'est pour que vous puissiez montrer aux nièces le logement que le bon Dieu leur réserve.

Mais en attendant quêtez beaucoup, ma bien chère Virginie ; il faut bien des milliers de francs pour ces Sœurs la première année surtout. Et plus d'une fois les missionnaires devront jeûner pour le plaisir d'avoir des Sœurs.

Quand nous serons assez riches, nous en établirons une seconde maison au Rwanda.

Puissent ces bonnes aides travailler longtemps par ici, et nous augmenter beaucoup le nombre des baptêmes surtout.

Comme cadeau de bonne arrivée, la Sainte Vierge leur a envoyé déjà un gentil poupon en chair et en os qu'un commerçant Blanc est venu semer par ici. Cela me rappelle qu'au Bukumbi il y en a déjà deux semblables. Pour le moment ils sont blancs, mais quelle couleur prendront-ils plus tard ?

Allons, priez toujours beaucoup pour nous. **Rappelez-moi tout d'abord à la chère Mère Clémentin ainsi qu'à maman et à toute la famille.** Je demande beaucoup de prières en faveur surtout d'une station « Immaculée Conception » à fonder dans un pays des plus difficiles. On y conserve le culte du serpent. Aidez-nous à lui écraser la tête. **Nos missionnaires augmentent aussi ; en 1895, nous étions cinq pour commencer ce Vicariat ; aujourd'hui nous allons être près de 40 avec une caravane de jeunes prêtres, attendue dans les 3 mois.**

Mes condoléances à **la famille Knecht** : je n'ai pas oublié le cher défunt et regrette de ne pouvoir écrire. Une bénédiction particulière à votre bonne **Julie Ringenbach.**

Adieu et me croyez dans le Seigneur votre toujours plus affectueusement dévoué frère

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. m.

Mes amitiés respectueuses à Mr. le Curé. Quand pourrai-je donc lui écrire ? Envoyez des graines d'acacia, mais ficelées dans une toile fine et forte. Mes jambes sont guéries jusqu'à nouvelle rechute.

**51. LETTRE DU 12 JUILLET 1902 A SON FRERE,
L'ABBE ERNEST** ¹¹³

Marienberg, le 12 Juillet 1902,
par Mission catholique d'Entebbe
via Aden – Mombassa



Mon bien cher frère Ernest,

Toujours de plus en plus acculé, je ne trouve plus moyen de vous écrire malgré mes promesses passées. Que voulez-vous ! Le travail et les sollicitudes augmentent en même temps que la petite famille ; mais les forces, quoique la petite santé soit toujours la même, n'augmentent guère. Quelquefois on traîne la jambe.

Ces jours-ci, la bonne Providence nous a envoyé 4 Sœurs Blanches, et en Août partiront sans doute de Marseille de nouveaux confrères. Tout cela crée du travail.

Pour les Sœurs en particulier, c'est toute une installation ; et puis ces Sœurs vont nous coûter cher : voyage, installation, subsistance pour la première année... tout réuni coûtera au vicariat plus de 12 000 francs.

Les Sœurs resteront à Marienberg. Si plus tard les ressources augmentent, nous en demanderons d'autres pour le Rwanda. Mais les ressources ne viennent pas vite ; vous allez me dire que c'est notre faute, nous écrivons moins que jamais. C'est un peu vrai...comment faire aussi pour arriver à écrire, je désespère de trouver jamais du temps.

Je devrais en ce moment être au Rwanda, que je n'ai pas visité depuis bientôt 2 ans, mais ce sont nos Sœurs qui m'ont arrêté. Elles ont pris pour nous arriver la nouvelle voie, celle du chemin de fer de Mombassa ; ce qui leur a fait gagner deux mois.

Vous avez dû recevoir un mot expédié il y a deux ou 3 mois pour avoir quelque chose de précis au sujet des intentions de messes que vous l'envoyez. Depuis j'ai reçu 2 nouveaux envois de Mars et d'Avril. Sitôt que j'aurai votre réponse, je compte reprendre la plume. En

¹¹³ Lettre de Mgr Hirth du 14 avril 1902 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096159.

attendant priez beaucoup pour cette mission et me croyez dans le
Seigneur votre toujours plus affectueusement dévoué frère

Jean-Joseph

Vic. ap. Ny. m.

Mes amitiés respectueuses à tous les bienfaiteurs.

**52. LETTRE DU 27 SEPTEMBRE 1902 A SA TANTE RELIGIEUSE,
SŒUR CLEMENTIN SAUNER¹¹⁴**

Marienberg, le 27 Septembre 1902
(par Bukoba et Dar-es-salam)

Vénérée Marraine, bien chère tante,

Les lettres se font de plus en plus rares malgré tous les bons désirs de vous écrire souvent. **Je garde avec moi depuis plusieurs mois votre dernière de Mars afin de mieux me rappeler votre souvenir, et malgré cela je ne trouve pas un moment.** Or voici un long voyage de 4 à 5 mois encore pour aller visiter une partie de nos stations, j'ai hâte de vous envoyer mon petit courrier avant de me mettre en route, car une fois en voyage, il y a bien d'autres préoccupations.

Tout d'abord, je suis heureux de vous exprimer encore toute ma plus affectueuse reconnaissance pour tous les secours que vous continuez à m'envoyer et tous ceux que vous me procurez de la part de la Très Révérende Mère et de vos consœurs. Vous savez si ces secours sont bien venus toujours dans une mission où il y a de si grands besoins. Bonne tante, vous êtes notre grande pourvoyeuse, et bien des pauvres enfants déjà vous doivent avec le baptême la gloire du paradis qu'ils peuvent espérer maintenant. Que le bon Maître vous donne de longues années encore pour continuer tout le bien commencé et vous permettre d'établir si bien votre œuvre bienfaisance autour de vous que jamais votre béni couvent de Ri-beauvillé n'oublie sa mission du Süd-Nyanza¹¹⁵. Ma lettre pourra vous trouver vers le nouvel an : voilà les vœux que je forme pour vous et je prie le Ciel avec instance qu'il daigne nous rendre an grâce de toute sorte les généreuses aumônes que vous nous en-voyez. Nos Noirs aussi continueront à prier beaucoup pour leurs bienfaitrices.

Mais je vais vous parler d'eux encore un peu, puisque vous les aimez tant. Il n'y a pas si longtemps que je vous ai quittée, sept ans à peine depuis 95, et cependant beaucoup de bien a pu se faire depuis.

¹¹⁴ Lettre de Mgr Hirth du 27 septembre 1902 à la Sœur Clémentin Sauner, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096160-096166.

¹¹⁵ « Du Nyanza Méridional ».

Ce vicariat commençait alors à peine et ne comptait que deux stations avec peu de chrétiens.

Dès 1896 nous fondions Notre-Dame de l'Espérance à Ukerewe, île de Nyanza ; cette mission a aujourd'hui un millier de baptisés et plus de 3000 catéchumènes. Une grande résidence est bâtie et une église de 55 mètres de long, pour laquelle nous avons découvert et brûlé de la chaux, fabriqué les briques et fait cuire de bonnes tuiles. On en parle au loin de ces grands cintres qui tiennent tout seuls en l'air sans aucun soutien.

Il y a là plusieurs écoles, et surtout une école de catéchistes. Ceux-ci sont placés en plus de 30 annexes, où leur pauvreté ne leur a pas permis encore de construire de chapelles, mais où ils font près de 500 baptêmes d'enfants chaque année. Dans toute la région on avait grande vénération jadis pour les grands serpents pythons que personne n'aurait osé tuer, mais qui de leur côté dévoraient chèvres et moutons, même quelquefois les enfants. Aujourd'hui nos chrétiens ont presque fini de les exterminer. Que ne peuvent-ils en finir aussi avec les terribles crocodiles du lac, dont la gueule toute seule mesure presque un mètre d'ouverture. Chaque année, ils font quantité de victimes humaines ; encore l'année dernière un de mes rameurs a été happé et emporté au fond du lac. Pourquoi faut-il que cette mission soit si pauvre en ressources ? **Maintenant que les bâtisses sont achevées, les chrétiens ne peuvent plus guère gagner d'étoffes à la mission ; hommes et femmes commencent à n'avoir plus qu'un lambeau d'étoffe, tout déchiré, qui ne les couvre pas ; ils n'osent plus venir à la messe, même le dimanche.** Autrefois ils se contentaient bien d'une ficelle, mais aujourd'hui ça ne va plus. Cette grande misère en empêche beaucoup aussi de se faire baptiser.

Je ne vous parle pas de Bukumbi, mon ancienne résidence, d'où je vous ai daté toutes mes lettres jadis. La chrétienté de 5 à 600 âmes prospère toujours, ainsi que nos deux orphelinats de garçons et de filles, et nos premiers villages chrétiens. Il y a là une belle église de 52 mètres de long, mais il vous faudra bien prier encore pour qu'elle se remplisse.

Les gens de ce pays ont besoin d'être tenus un peu en éveil, le bon Dieu y pourvoit. Pendant 1901, deux petits chrétiens de 6, 7 ans ont été mangés sur place par le tigre à quelques pas de leur maison. Un néophyte de 22 ans a été emporté par le lion, une fille de 10 ans de la mission même, et sur le point d'être baptisée, a été dévorée, sauf une jambe. Plusieurs autres personnes même vieilles ont été la victime du lion également, ainsi que 5 vaches des environs. Plusieurs nuits, il a rodé auprès de notre maison ; une fois par une brèche dans un mur, il est monté sur nos toits recouverts simplement d'une couche de terre. Un grand piège à lion qui doit nous arriver arrêtera peut-être ces terribles visiteurs. Nous avons encore un

serpent qui cette année a tué encore un chef de village et un chef de district. Cela a été l'affaire de deux heures à peine. Ajoutez plusieurs victimes chaque année des crocodiles. **Aussi nos chrétiens commencent-ils à comprendre qu'il ne faut pas facilement rester la nuit avec « le diable dans le cœur » comme ils disent ; ils tiennent à se confesser vite, quant ils ont fait quelque oubli.**

En 1897 fut fondée N.D. de Consolation, à l'Est du lac. La station commençait à bien marcher quand un des 3 missionnaires dut quitter ; puis bientôt le supérieur, **P. Thuet** [1864-1897] des environs de Brisach fut emporté par la fièvre ; son dernier confrère, **P. Schneider** [1868-1950] de Brumath, ne put rester seul, et la station dut être supprimée. Des catéchistes y furent laissés cependant et leur travail a été assez fécond, les catéchumènes se sont multipliés, et bientôt j'espère que cette station pourra être reprise, mais à quelque distance de la première et dans un endroit un peu plus sain.

En 1898, nous pûmes commencer à pénétrer dans les pays à l'Ouest du Nyanza. Lourdes fut fondée dans l'Usui. Mais cette station jusqu'ici n'a eu que des difficultés. A peine fûmes-nous dans ce pays dont le chef lui-même pendant toute une année nous avait appelés, que celui-ci essaya de toutes manières de nous faire repartir. Il nous refusa tout terrain, défendit à ses gens de travailler pour nous, à ses malades de se faire soigner chez nous, à tous enfin de nous fréquenter pour se faire instruire. Quelques enfants se laissèrent tenter quand même par les missionnaires ; mais quand la mère de l'un d'eux fut tuée, et que les parentes des autres furent tous dépouillés de leurs biens, nos premiers catéchumènes se découragèrent. La mission fut maintenue quand même et Dieu nous amena d'autres recrues. Dans ce pays surtout il y a quantité de femmes et d'enfants esclaves, enlevés de partout. Ceux qui se trouvèrent par trop maltraités chez leurs maîtres, trouvèrent bientôt un refuge à la mission qui les accueillit, et ne pouvant toujours les garder, les faisait sauver de nuit dans quelque mission voisine ; beaucoup purent ainsi arriver à la grâce du baptême qu'ils pourront recevoir bientôt. Enfin depuis un mois, la situation promet de changer. Il est venu pour ce district de l'Ouest du Nyanza un chef européen assez bienveillant après que pendant trop longtemps nous en avions subi un autre qui ne faisait guère que nous persécuter. La Sainte Vierge a voulu récompenser notre longue patience, et sa station de Lourdes pourra instruire librement à l'avenir ses premiers catéchumènes qui depuis 4 années cachaient leur foi.

Pendant 1899 nous nous occupâmes de multiplier les annexes de toutes nos stations principales et à la fin de l'année, nous partîmes pour le Rwanda, grand et beau pays, où non seulement il n'y avait encore guère de musulmans, mais où les Européens eux-mêmes n'avaient guère paru. Il fallut un voyage de deux mois

pour arriver au cœur du pays, non pas que ce Rwanda soit tellement loin du Nyanza, mais parce que nous ne voulions surtout pas effrayer les maîtres du pays qui avaient particulièrement en suspicion tous les étrangers qui leur venaient de l'Est. **D'après les réponses de tous leurs sorciers de jadis et d'aujourd'hui, il fallait se défier de ces nouveaux venus venant du Nyanza, « ils mangeraient le pays ».** Nous fûmes donc obligés de faire tout un grand détour de 40 journées de marches afin d'entrer dans le pays en venant du côté du soleil couchant. Dieu bénit ce voyage, comme je vous l'ai écrit alors. **Dans les premiers jours de ce siècle voué au Sacré-Cœur, nous pûmes fonder une nouvelle mission dédiée au Sacré Cœur, sur un beau plateau à près de 2000 mètres d'altitude.** Là le climat de l'Equateur est assez supportable. Cette mission compte aujourd'hui une centaine d'enfants logés à la mission même, un orphelinat de 20 filles environ, plus de 300 enfants à l'école. Le dimanche toujours environ 500 personnes aux instructions, la semaine 2 à 300. De catéchumènes assez fidèles, on pourrait en compter près de 2000. L'année prochaine, les baptêmes commenceront, et il y aura là bientôt un fameux travail. Béni soit le Sacré-Cœur !

Il a surtout su calmer les craintes des chefs qui ont compris que nous n'étions pas hommes à « manger » leur pays ; **nous n'avons même pas mangé un seul de leurs villages, et avons bâti notre mission sur un terrain de pâturage abandonné en distribuant des étoffes et des perles à tous ceux qui venaient nous aider à construire.**

Dès la fin de l'année nous pouvions mettre une nouvelle mission sur la route directe de l'Usui au Rwanda, au Kissaka, dans un pays ravagé depuis 5 ans par une famine terrible suite à la sécheresse. Encore aujourd'hui après deux ans, les missionnaires reçoivent une ovation des indigènes au jour anniversaire de leur entrée dans le pays, parce que ce jour-là **une pluie extraordinaire tomba qui bientôt ramena la fécondité dans le pays et mit fin à la famine.** Les bonnes gens n'ont pas cessé de nous regarder comme des demi-dieux et d'écouter volontiers les missionnaires qui leur apprennent à connaître le vrai Dieu ; celui qui sait faire la pluie au bon moment. Les premiers temps, les bonnes femmes aimaient à demander surtout du remède pour leurs enfants nouveau-nés qu'elles ne pouvaient allaiter ; elles ne s'en allaient guère sans emporter pour leurs enfants le vrai remède qui ouvre le Paradis. Dans cette mission dédiée à la Reine des Saints, il y a environ 800 catéchumènes ; ces gens ont beaucoup souffert depuis quelques années, leur foi en est d'autant plus vive.

Depuis Pâques 1901 une autre station a été commencée encore dans ce même Rwanda, mais dans une contrée menacée

d'être dépeuplée par l'esclavage. C'est le Bugoye, au pied des grands volcans qui ne sont pas tous éteints, et auprès d'un beau petit lac de 150 Kilomètres de long ; il y a là, à plus de 1800 mètres de hauteur, Sainte-Marie du Kivu ; à deux journées à peine du plus gros des volcans qui continue toujours à fumer : ce qui nous a attirés là c'est l'énorme population. Là encore, les missionnaires sont loin de prêcher dans le désert : dès la première année les gens sont venus par centaines pour les écouter.

Enfin nos dernières fondations sont de cette année seulement. Les chrétiens de Marienberg où j'ai transféré ma résidence depuis un an se multipliaient toujours davantage, malgré toutes les persécutions qu'ils subissent depuis 1898 surtout il a fallu diviser ce district, et depuis Pâques 1902, nous avons Notre-Dame des Prodiges à deux journées de Marienberg et du lac Nyanza, vers l'Ouest. Cette station commence avec 150 néophytes baptisés et 500 catéchumènes ; et il reste dans les limites assignées à cette mission environ 60.000 infidèles à convertir.

A Marienberg même, se fait en ce moment notre plus jeune fondation. A 300 mètres environ de la maison des missionnaires qui existe ici depuis que les protestants les ont chassés de l'Uganda en 1892, on bâtit une maison pour les Sœurs Blanches, les premières que la Providence ait envoyées à ce Vicariat. Elles sont quatre, et nous sont arrivées un peu plus tôt même que nous ne pensions. Aussi sont-elles obligées de loger sous une hutte de paille en attendant que leur maison en briques soit terminée. Celle-ci sera couverte en tuiles aussi que nous avons pu faire fabriquer ici à grand frais. **Marienberg occupe l'emplacement d'un ancien village détruit par les guerres.** Le plus haut point de chaque village est ordinairement couronné par un bouquet de vieux arbres sacrés, sous lesquels on offrait aux génies de l'endroit les différentes sacrifices, et où on consultait les devins par des offrandes de poules, de chèvres, de bananes etc. **Le bois sacré a été coupé pour faire place aux constructions qui abriteront nos généreuses missionnaires, et nous attendons de leurs prières qu'elles exorcisent elles-mêmes, ces endroits où tant de fois a coulé le sang des victimes du démon, et où le diable a résidé depuis tant de siècles.**

Nos chères Sœurs s'acclimatent en ce moment, au prix de quelques fièvres qui ne sont pas trop graves ; elles apprennent la langue que leur facilitent les premiers livres écrits par les missionnaires ; elles s'occupent de distribuer des remèdes aux malades, et de donner une bonne éducation à un certain nombre de filles rachetées qui nous sont envoyées un peu de toutes les stations. Bientôt elles pourront faire des courses dans les villages païens qui nous entourent, car nous sommes sur le point je crois de jouir bientôt d'une complète liberté. Ce district comprend peut-être cent mille in-

fidèles au milieu desquels se perdent nos 2500 chrétiens baptisés et autres ; vous voyez bonne tante, que nos chères Sœurs auront plus d'une fois occasion de baptiser quelque petit moribond qui n'attendra que leur passage pour s'envoler au Ciel. J'espère que plus tard nos Sœurs pourront nous aider aussi pour les catéchismes surtout aux vieux et vieilles, et aux enfants.

Pourvu que la bonne Providence ne les laisse pas trop dans la misère afin que l'acclimatation se fasse facilement. **Si l'argent venait plus vite nous pourrions faire venir d'autres Sœurs encore, au Rwanda surtout elles pourraient exercer leur zèle, elles auraient bientôt des centaines de filles.** Mais les Sœurs nous coûtent bien cher. Maison et dépendances à leur fournir, installation, voyage, entretien pour elles et leur filles, tout cela cette première année nous coûte bien dix mille marks, et il faut prendre sur le maigre budget de nos œuvres pour trouver cette somme.

Dans quelques jours doivent nous arriver cinq nouveaux missionnaires. Il y en a 3 qui sont destinés à déloger un autre diable qui depuis des siècles a son culte dans tous ces pays-ci mais surtout à 3 jours au Sud de Marienberg. C'est sur une colline que je compare à la montagne Hohenburg de Sainte-Odile, elle est tout aussi belle et toute couverte de monde. Au près d'une magnifique chute de plus de cinquante mètres s'est installé paraît-il le dieu qui donne la fécondité, non seulement aux femmes qui vont lui faire leur offrande, mais aux gens qui vont demander là, la bénédiction pour leurs vaches, leurs brebis, leurs chèvres etc. ... Tous les biens découlent de cette chute d'eau mystérieuse qui est une petite merveille de la nature. **Il nous faut baptiser tous ces vieux souvenirs païens, et toutes ces vaines pratiques de superstitions où l'on accourt de plus de 25 lieux de distance.** Il nous faut là une « Immaculée Conception ». C'est elle qui donne la vraie fécondité à ce pauvre pays, en versant sa grâce à flots sur tous ces milliers de païens égarés. Le chef de l'endroit ne veut pas, il est vrai, que nous délogions son grand diable, et il nous faut compter avec ce chef qui a sous son autorité plus de cent mille habitants, mais nous espérons en Dieu et en la Sainte Vierge. Vous nous permettrez de compter beaucoup aussi sur nos bonnes prières et sur celles de toute notre communauté.

Dieu a béni, comme vous voyez, nos travaux et les missionnaires se sont multipliés. **De huit ou neuf que nous étions en 1895, nous sommes 40 en 1902 avec dix missions centrales et une trentaine d'annexes.** Mais si la joie et les consolations se sont multipliées au milieu des peines inévitables, les préoccupations aussi se multiplient, surtout quand il s'agit de pourvoir à la subsistance de tant de missionnaires, de sœurs, de maisons, d'églises. Et il faut fournir encore aux longs voyages, et il faut trop souvent venir en aide aux

pauvres néophytes qui ne comprennent pas une charité qui n'est pas toujours disposée à donner.

Bonne et vénérée tante, que Dieu vous donne de continuer longtemps encore votre appui à cette pauvre mission, d'ailleurs si visiblement bénie. Votre argent a servi à racheter déjà bien des pauvres enfants sauvés de la mort et des hontes de l'esclavage, il a servi bien plus encore à procurer le baptême à tant d'autres qui sans votre secours n'auraient jamais connu les joies du Paradis.

Que le bon Maître vous le rende au centuple, à vous et à toutes les généreuses bienfaitrices, vos associées.

Pardonnez mon pauvre griffonnage ; cette lettre commencée depuis cinq jours a été tant de fois interrompue ! Si vous ne pouvez me lire, d'autres vous aideront peut-être.

Je ne sais quand je pourrai écrire aux chers frères et sœurs, je promets toujours et ne tiens jamais parole. Et puis, si je reste bien des mois encore sans vous écrire, ne croyez surtout pas que je vous ai oubliées.

Adieu, chère et vénérée tante et marraine.

Le 25 Septembre 1903, sera le 25^e anniversaire de ma première messe, s'il plaît à Dieu que je l'atteigne : n'oubliez pas de me préparer un joli petit bouquet comme vous savez les faire. Tâchez d'envoyer une de nos nombreuses nièces ou petites-nièces au noviciat des Sœurs Blanches ; un jour elle viendra me rejoindre ici et pourra vous écrire des nouvelles de la barbe toute grise, et surtout de nos gentilles petites filles dont je vous envoie quelques photographies, tirées par la **Mère Berchmans**, eine Rheinländerin¹¹⁶ et la supérieure de nos Sœurs.

Je vous prie d'agréer dans le Seigneur la nouvelle expression de mes sentiments les plus affectueusement reconnaissants et dévoués en Jésus et Marie,

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. m.

Mes respectueux hommages avec
toute ma reconnaissance à la T. Révérende Mère.

53. LETTRE DU 30 SEPTEMBRE 1902 A MGR LIVINHAC¹¹⁷

Marienberg, le 30 Septembre 1902
par Bukoba ,via Mombasa

Monseigneur et très Vénéré Père,



¹¹⁶ Une habitante de la région du Rhin (en Allemagne) ».

¹¹⁷ Lettre de Mgr Hirth du 1^{er} janvier 1900 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095055.

La caravane des nouveaux confrères est attendue, et dès son arrivée, je compte faire une visite aux stations de Sud que j'ai quittées depuis près d'une année.

Que notre Seigneur soit béni du nouveau secours qui nous arrive, et à Votre grandeur nos plus vifs sentiments de reconnaissance ! C'est une si grande joie chaque fois que la chère Société nous fournit l'occasion de faire un nouveau pas.



LE MUKAMA KAIGI

Cette année Dieu voudra bien nous aider à en faire même un grand. Depuis longtemps nous avons entamé des négociations pour entrer dans le pays de **Kaigi** [ou Kahigi] (environ 100.000 habitants) à qui on a donné une trop grande influence sur tous les pays au Sud de Bukoba. Une fois chez lui, notre œuvre sur toute la rive Ouest du Nyanza, sera, je crois, solidement assise.

A Marienberg, le **P. Fisch** avec un nouveau, se prépare à cette mission qui pourra être commencée à mon retour du Sud.

A Marienberg même, on vient d'achever le gros travail de la maison des Sœurs ; il a fallu leur faire de suite une maison solide, partie en briques cuites, et toutes couvertes en tuiles ainsi que les dépendances. Il nous reste à reconstruire notre église, un travail de deux ans avec les pluies continuelles de ce pays ; c'est le **P. Couffignal**¹¹⁸ [1872-1937] qui dirigera ce travail. Le **P. Baekhove** [1873-1909] a été transféré à Buyango sur la Kagera, dans l'intérêt je crois de la mission de Marienberg, et ainsi des Sœurs nouvellement venues auxquelles de suite il allait s'attacher de manière à leur donner toutes ses journées alors qu'il a toujours bien de la peine à trouver du temps pour les Nègres. Espérons que les Sœurs s'acclimateront ; la Supérieure cependant a quelques peines, surtout à se faire aux Nègres. Mais le contrat tel qu'il est fait, nous paraît à tous bien onéreux, et ne favorisera pas la multiplication des Sœurs.

La Mission de Marienberg a gagné un peu de liberté cette année ; mais elle pourrait gagner beaucoup encore.

¹¹⁸ Le P. Couffignal quitte les Pères Blancs en 1908.

A Buyango (N.D. des Prodiges), la mission commence petitement ; pendant assez longtemps nous nous contenterons des bâtisses provisoires, qui nous ont coûté environ 100 roupies, et tâcherons de faire des conversions d'abord. Le **Frère Herménégilde** [Nicolas Klein : 1876-1962] sera rattaché à cette station.

L'Ussuwi a avancé un peu. Grâce à la bienveillance du nouveau chef de Bukoba, cette mission a enfin un terrain convenable avec liberté de religion (en théorie). Six écoles ont été concédées dans les 6 plus gros villages autour de la mission qui fournira et entretiendra les maîtres. Mais une station militaire depuis longtemps en projet va être créée à une heure de cette mission pour favoriser surtout les relations par la nouvelle route projetée entre le Tanganika-Nord et le Nyanza-Sud par l'Ussuwi. **La ligne télégraphique du Cap à Alexandrie, jadis annoncée comme devant passer à l'Ouest du Nyanza, suivra, dit-on, cette nouvelle route, et ira de Bukoba à Entebbe.**

Un des nouveaux Pères, ira à Isavi au Rwanda ; le **P. Zuembiehl** [1870-1955] **du Kissaka est venu ici pour le prendre et prendre le ravitaillement du Rwanda. Par lui aussi, j'ai pu avoir bien des renseignements** de ces missions que je n'ai pu visiter cette année. **A Isavi surtout, on est impatient de pouvoir baptiser les premiers catéchumènes ; la mission a commencé le 4 Février 1900.**

J'aurais tant voulu céder aux instances des missionnaires qui supplient en toute occasion de fonder de nouvelles stations au Rwanda ; mais il m'a paru que pour cette année la rive Ouest du Nyanza était plus pressée.

Vénéré Seigneur et Père daigne envoyer pour ce béni Rwanda de nombreux missionnaires : c'est le moment ; la grâce va passer, déjà les musulmans pénètrent ce pays partout, comme ils font au Kiziba.

Daigne envoyer surtout un chef pour les conduire. Ma santé sans doute se maintient, et je ne crains pas trop la peine ; mais cela ne suffit plus, il faut un plus jeune, un plus habile surtout, du moment que les confrères se multiplient si vite.

De Marienberg je compte aller à Ukerewe avec **P. Conrads** [1874-1940], **socius**¹¹⁹ provisoirement, et **P. Hurel** [1878-1936] qui renforcera ce poste. Si la saison était moins avancée, on aurait pu passer droit de Marienberg à Ukerewe en 4 ou 5 jours au plus, car les derniers travaux cartographiques ont raccourci les distances, comme ils ont fait descendre tout le lac de 100 mètres. Avec 4 Pères, Ukerewe pourra préparer la reprise de N.D. de Consolation, mais sur un point plus favorable.

¹¹⁹ « Compagnon ».

Rien de particulier au reste dans nos missions du Sud qui progressent assez régulièrement, quoique non sans peine. Je pourrai en parler avec plus de détails quand je les aurai visitées.

Daignez Monseigneur et très Vénéré Père, nous continuer le secours de vos prières, et agréer l'expression des sentiments de profond respect et d'affection filiale avec lesquels je suis

de Votre Grandeur
l'humble fils et obéissant serviteur
Jean-Joseph
des P. Bl. Vic. ap. Ny. M.

Ci-joint : un diaire

2 travaux **Van Thiel** [1865-1911]

11 octobre : la caravane débarque à Bukoba
Confrères en bonne santé

54. LETTRE DU 1^{ER} OCTOBRE 1902 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST¹²⁰

Le destinataire se réserve le droit
de publier cette lettre ce qu'il juge à propos.



Marienberg, le 1^{er} Octobre 1902

Mon bien cher frère,

Depuis cinq jours, nous attendons de nouveaux confrères qui nous ont été annoncés ; sitôt arrivés, je compte partir avec quelques-uns d'entre eux pour les placer dans leurs stations respectives ; ce sera un voyage de plusieurs mois, pendant lesquels encore je ne pourrai guère songer à vous écrire, quoique depuis longtemps déjà, je vous aie promis de le faire.

La Providence permettant ce retard de confrères, j'en ai profité vite pour vous donner quelques détails sur nos œuvres. Comme toujours j'écrirai sans doute, je serai interrompu cinquante fois ; mais vous comprendrez, et s'il plaît à Dieu vous serez édifié quand même.

Depuis quelque temps je me sens porté aux récapitulations, donc récapitulons un peu.

Vous vous rappelez peut-être qu'en 1895, je vous disais qu'on venait de me soulager de la plus grande partie de l'immense Vicariat du Nyanza ; on en enleva d'abord le Haut-Nil qui fut confié aux Pères de Mill-Hill, le reste fut devisé entre Nyanza-Nord et Nyanza-Sud. Le Nyanza-Nord gardait nos belles missions de l'Uganda surtout, où maintenant on compte déjà 200.000 chrétiens. Dans le Haut-Nil, nos deux anciennes stations avaient bien préparé

¹²⁰ Lettre de Mgr Hirth du 1^{er} octobre 1902 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096167-096178.

les voies aussi ; il y a aujourd'hui près de 30.000 chrétiens, et dans les deux Vicariats le mouvement est donné pour un rapide accroissement, malgré tous les protestants. C'est Dieu qui a fait cela.

Au Nyanza-Sud, il restait alors deux stations de missionnaires, récemment fondées et n'ayant encore que peu de chrétiens, mais du pays pour y planter la foi, il y en avait suffisamment, environ onze ou douze degrés carrés, c'est-à-dire près de 150.000 Kilom. carrés, un sixième environ de l'Allemagne. Ce Vicariat est tout entier dans la sphère allemande, tandis que les deux autres sont dans la sphère anglaise.

Dans les deux stations existantes en 1895, il y avait six missionnaires.

Au sud du lac, il y avait N.D. de Kamoga au Bukumbi, c'était alors encore pour tout le Vicariat un point assez central, c'était aussi le point le plus rapproché de la côte, et le point d'arrivée de toutes nos caravanes. J'y arrivai en Novembre 1895 avec trois nouveaux confrères. Le Bukumbi à ce moment-là comptait déjà deux orphelinats de garçons et de filles pour nous rachetés, et un commencement de village chrétien pour ceux qui se mariaient en sortant des orphelinats. Mais en fait de chrétiens du pays, il n'y en avait que douze encore qui eussent accepté de se faire baptiser ; et cependant il y avait là cinq tombes déjà de missionnaires, et d'autres avaient dû aller demander la santé à un climat meilleur, où ils ont aussi succombé depuis. On n'était pas trop chargé alors de toutes ces lettres et tous ces rapports en tout sens qui nous cassent la tête et prennent tout votre temps. On pouvait faire un peu de ministère, et les courses dans les villages commencèrent. Elles ne durèrent pas bien longtemps, car bientôt les gens nous dispensèrent de tout courir, eux-mêmes venaient à la mission. Ils sont durs cependant ces Basukumas du Bukumbi, et leur intelligence est bien lourde, mais le cœur n'est pas trop mauvais. Aujourd'hui ils commencent à renoncer un peu à leurs danses ; les chrétiens au moins laissent de côté les danses obscènes. **Quel dommage que nous n'osions conserver un peu certaines danses même dans nos cérémonies religieuses, comme font ces bons Luxembourgeois à Echternach, certes nos sauvages éprouveraient moins de difficultés à venir se faire baptiser ; à ceux-ci il faudrait pour le moment une religion où l'on puisse danser.** Il y a au Bukumbi environ 500 et quelques baptisés avec un millier de catéchumènes, mais il y a aussi plusieurs annexes où les chrétiens commencent à compter ; il y en a à 7 lieux, d'autres à 9, à 12. Quand il faut que le missionnaire visite ces annexes ce n'est pas toujours commode, et cependant il faut bien soutenir un peu ces chers néophytes qui comme vous pensez bien ne vont pas à la messe tous les dimanches. Il y a plusieurs écoles aussi qui ont été ouvertes cette année dans le pays, par ordre du gouvernement

quoique celui-ci au reste n'aide en rien pour ces écoles, et y avons placé de nos jeunes gens comme maître : ce sera une bien lourde charge pour le budget de la mission, car il faut payer le maître, fournir tout le matériel etc. ... Mais Dieu saura bien faire aussi là sa petite œuvre.

Pour le matériel, cette mission du Bukumbi a fait des progrès aussi. La résidence des Pères tout entière a été rebâtie à neuf ; nous espérons qu'elle durera au moins 25 ans. L'église de même pourra durer longtemps surtout si nous pouvions la couvrir de zinc ou de tuiles ; elle peut contenir plus d'un millier de chrétiens. Mais elle est bien nue toujours, ses autels ne sont que de simples planches que nos scieurs sont allés débiter dans la forêt ; en dehors des petites images du chemin de croix, pas un cadre, pas un tableau alors que pour l'instruction des Nègres précisément il faudrait la représentation bien vive de tous nos mystères.

En guise de tour, notre église n'est couronnée que d'un pauvre chapeau de feuilles de zinc. C'est là-dessous que continuent à sonner toujours les deux petites cloches que vous nous avez envoyées. La toute vieille qui comptait ses deux cent trente-deux hivers quand vous l'avez envoyée, rajeunit tous les jours et défié à la course sa jeune sœur suspendue à côté d'elle. Je lui souhaite de faire au Nyanza à tout le moins autant d'étés qu'elle a fait jadis d'hivers au pays, et on pourra écrire un jour son histoire.

Mais quittons le Bukumbi. Nous pourrions parler tout à l'heure de Marienberg, commencée en 1892. Allons d'abord à Ukerewe.

C'est Notre-Dame de l'Espérance. Depuis 4 ans déjà on préparait cette mission quand je revins d'Europe en 1895. Dieu s'était choisi là un riche trésor d'élus. Je me souviens encore qu'en 1889, alors que j'étais supérieur de la station du Bukumbi, il nous arriva un pauvre jeune homme qui de lui-même demanda à être admis parmi nos orphelins : c'était un peu étrange, car un homme libre en ces pays, si pauvre qu'il fût, ne daignait guère de ce temps-là s'abaisser jusqu'à prendre place parmi ceux qu'ils appelaient nos esclaves, parce qu'ils étaient nos rachetés. Nous ne fûmes guère tendre pour le jeune homme d'autant plus qu'il nous disait qu'il avait suivi quelques col-porteurs musulmans des environs : c'était pour nous assez mauvaise recommandation, mais le jeune homme dit la chose si simplement que nous lui en sûmes gré. On lui promit du travail, mais en attendant de l'avoir vu à l'œuvre, on le laissa construire sa hutte à part. L'épreuve fut subie si heureusement et le pauvre était si docile, et si empressé surtout de s'enquérir lui-même de notre religion que nous l'admîmes bientôt parmi nos enfants. Il était de beaucoup le plus grand ce qui ne l'arrêta pas ; il fut bientôt le modèle de tous. Aussi eut-on une faveur pour lui, et bien méritée ; **il reçut le baptême au bout de deux ans déjà.** Après son baptême, il trouva tout naturel

qu'il fut obligé d'enseigner la religion à ses frères. On le forma donc à devenir catéchiste ; **Cyrillo** pendant 3 ans encore continua à étudier et surtout à bien pratiquer sa religion. Je me souviens que pendant ce temps, il me fut d'un grand secours pour traduire nos catéchismes et évangiles dans plusieurs des dialectes nous avoisinant. Il avait parcouru étant enfant encore cinq ou six pays dont son heureuse mémoire avait parfaitement retenu les langues ; il se sentait alors toujours poussé à rechercher les Blancs comme il disait ; c'était même ce mouvement qui l'avait mené chez les Arabes musulmans dont la religion ne le satisfait point. Notre jeune homme cependant n'a nullement l'humeur voyageuse depuis son baptême ; il n'a jamais songé à nous quitter.

C'est en 1892 qu'il fut envoyé pour la première fois à Ukerewe, belle petite île au Sud-Ouest du Nyanza qui est peuplée d'environ 25.000 habitants ; le roi de l'île compte encore autant de sujets sur le continent d'en face. **Cyrillo** sut s'y prendre, il devint même assez vite homme de confiance du roi. En 1894, **Cyrillo** était chef d'un petit village, et avait enseigné sa religion à plus de 100 jeunes gens déjà. Fin 1895, la mission put acquérir une partie du dépôt de commerce du marchand Stokes, pendu au Congo belge. Malheureusement la cupidité des indigènes fut excitée par la présence de tant d'étoffes qui un moment durent être laissées à la garde furent assiégés dans leur maison, et durent bientôt céder au nombre. Plusieurs furent massacrés, entre autre la propre femme de **Cyrillo** avec son premier-né ; les autres purent sauver leur vie, grâce à la protection divine et un peu à leurs armes à feu. La maison fut totalement pillée, et toutes les valeurs disparurent. C'était le diable qui se remuait pour ne pas nous laisser entrer dans l'île. Il avait mal compté, car le chef militaire de la station voisine qui était le Muanza, à 45 Kilom. seulement par le lac, ne pouvait manquer d'intervenir. L'île tout entière fut punie, son chef qui s'était sauvé perdit son trône ; et la mission s'installe aussitôt, dans la brousse cette fois, puisque la maison préparée avait été livrée aux flammes. Nous pûmes remarquer bientôt la bénédiction apportée à l'œuvre par les quelques catéchumènes massacrés, autant en faveur de la foi, que par cupidité. Tout alla pour le mieux dans la nouvelle mission et les catéchumènes affluaient de partout. Les missionnaires purent même commencer dès lors à donner le baptême, car beaucoup de ces catéchumènes avaient fini déjà leur épreuve de 4 ans.

C'est dans cette île que nous pûmes construire nos premières maisons un peu solides. Un Père qui compte 22 ans déjà à l'équateur finit par découvrir à 6 heures lieues en face de son île, de la pierre à chaux ; il fallut longtemps hésiter pour fabriquer un four et réussir à brûler ces pierres, mais enfin le succès couronna les efforts. Ce fut un grand travail aussi d'amener d'abord par le lac toutes ces pierres

à la mission, car pour toutes barques, les indigènes n'avaient que leurs petits troncs d'arbres creusés. **Mais patience et longueur de temps font plus que force ni que rage.** Si nous n'avions été que de vulgaires ouvriers nous nous serions installés dans la forêt et nous aurions brûlé nos pierres sur place, mais les catéchumènes n'y auraient pas gagné ; **dans nos missions il faut toujours trouver le moyen de tout concilier et les constructions et l'instruction des gens** ; les catéchismes commencent dès que les premières bonnes volontés se manifestent, et ces catéchistes jamais interrompus vont toujours en se multipliant. Pour porter toutes ces pierres nos gens s'arrangeaient encore, mais quand il s'agit de porter de gros arbres pour lesquels avec leurs moyens primitifs, ils se mettaient plus de cent à une seule pièce, ce ne fut plus la même chose. Mais enfin là encore la patience triompha, et aujourd'hui outre une résidence en bonnes briques reliées à la chaux, avec toits solides couverts de tuiles cuites, il y a là, la plus belle église du Vicariat ; elle a plus de 50 mètres sur près de 20. Les indigènes admirent beaucoup les belles colonnes qui séparent les nefs, les cintres qui relient ces colonnes entre elles, et surtout ce grand cintre qui se trouve à l'entrée du chœur et dont les briques restent suspendues en l'air sans se détacher de la voûte. Tout cela est simple et naïf, mais c'est presque une œuvre d'art par ici et tout au moins une merveille pour nos pauvres gens qui n'ont jamais connu que le toit de roseau de leurs huttes de paille. Ces huttes aussi ne font guère qu'une saison, et notre église je l'espère sera encore debout dans 50 ans.

Pourvu au moins que nos successeurs ne se mettent pas en tête de la renverser pour la raison qu'elle sera alors beaucoup trop petite. Elle est bien menacée, en effet, d'être bientôt trop petite car elle ne peut guère contenir que deux mille personnes, et nous avons là un millier déjà de baptisés avec deux fois plus de catéchumènes qui demandent à l'être aussi. Quel dommage que nos ressources surtout et le temps aussi ne nous aient pas permis de faire mieux tout de suite !

Cette église n'a encore ni images, ni statues, ni autels convenables, ni cloches, ni clocher. Les gens ne sont pas gâtés encore, ils s'assoient par terre quoi qu'ils aient grand peur toujours du *pulex penetrans*¹²¹ ; et les tambours, dont quelques uns de taille, remplacent les cloches. Tout cela attend que le bon Dieu ait soufflé sur quelques âmes généreuses.

Ce qui est bien plus pressé maintenant ce sont nos succursales à fonder, et les écoles dans un pays qui va de lui-même à la foi. Aussi

¹²¹ « Puce qui pique ».

quand nous avons trois sous, c'est là que nous les mettons. La mission entretient à ses frais une école de catéchistes, destiné à évangéliser les 90.000 infidèles de ce district ; une trentaine d'eux sont déjà installés dans autant de succursales où ils apprennent aussi aux enfants à lire ; cette mission possède en effet déjà, un syllabaire, une petite histoire sainte, et bientôt aura un livre de prières, le tout dans le dialecte du pays.

Beaucoup d'enfants et de jeunes gens nous viennent de 6, 8, 10, 15 lieues même pour achever leur instruction préparatoire au baptême ; il faut bien les entretenir. Si pour les filles au moins nous pouvions faire la même chose ; mais outre que vieux parents païens n'aiment pas à les lâcher, nous n'avons personne encore pour préposer à leur garde ; elles attendent donc, mais nos mariages de néophytes ne vont pas mieux pour cela. Et puisque je vous parle de mariages, figurez-vous que c'est là surtout une des grandes difficultés de cette mission. **Ceux qui se convertissent tout d'abord, ce sont surtout les jeunes gens et les enfants dès qu'ils deviennent un peu libres ; mais d'après la mode du temps jadis, on doit se marier bien jeune, et des idées contraires sur ce point ne mordent pas vite dans ces têtes de Nègres malgré tous les sermons du missionnaire.** Il est de mode surtout parmi les païens que le mari pour la moindre bagatelle envoie promener sa femme, ou bien celle-ci pour un caprice quitte son mari : la femme d'ailleurs ne s'appelle pas épouse en ce pays, mais simplement « cuisinière ». Partout les noms font beaucoup la chose. Cette cuisinière en ce pays ne coûte en général que quelques chèvres ; la femme rentrant chez ses parents, ceux-ci n'ont qu'à renvoyer les chèvres chez le mari, et tout est réglé, le contrat est parfaitement résilié. Nos jeunes chrétiens quand ils veulent se marier, sans doute nous amènent leur fiancée ; ils doivent veiller à la faire instruire d'abord, et elle doit être baptisée avant de sa marier. Mais cela n'empêche pas que les têtes restent jeunes et que trop souvent nos néophytes voudraient user des vieux privilèges païens qu'ils voient toujours encore appliqués autour d'eux ; une femme fait la moue, fait mauvaise cuisine etc. ... on voudrait pouvoir la renvoyer et changer. **Pauvres missionnaires, une grande partie de leur temps se passe toujours à racoler des mariages.** A mon dernier passage, un homme d'une quarantaine d'années était sur le point d'être baptisé : celui-là il s'était beaucoup intéressé pendant tout le temps de sa préparation à la question de l'indissolubilité du mariage, et cela le préoccupait visiblement, car il avait éprouvé lui aussi que les femmes étaient passablement coquines en ce pays. Le Père essaya avec lui de voir si parmi ses anciennes femmes, il n'y en avait pas une qui pouvait passer pour légitime, mais ce fut un fameux travail et qui ne put pas aboutir. Après bien du temps, et le secours de quelques parents, il parvint bien à établir à peu près le

nombre de ses anciennes femmes, mais quant à retrouver le souvenir assez précis de chacune, le nom, le domicile, pour faire une interpellation quelconque, ce fut impossible. Il était arrivé au chiffre approximatif de trente-cinq, et cependant, il prétendait n'en avoir eu jamais deux à la fois.

Les noces passent de fait inaperçues. Pendant ce même voyage à Ukerewe, j'avais remarqué le garçon des Pères qui avait le soin du réfectoire, bonne figure de 16 ans environ. Le matin à la messe de 6 heures, il s'était marié ; pendant la journée on ne songea pas à lui. Il fit son travail ordinaire, à midi servit sans qu'on lui dît rien, le soir revenait pour servir encore ; on lui demandait les nouvelles de sa chère conquête, il ne l'avait pas vue encore, et presque tout le temps libre que lui avait laissé son travail, il s'était amusé à jouer « aux barres » avec la bande d'enfants sur la grande place de la mission.

Jeunes têtes, sans trop de soucis encore, mais bons cœurs. C'est le missionnaire qui a des soucis de son côté !

Que vous dirai-je encore sur cette station ? C'est une de nos plus consolantes à cause de l'entrain qu'y met la jeunesse. Chaque trimestre, il y a beaucoup de baptêmes d'adultes à l'église, mais tout le long de l'année il y en a beaucoup plus à domicile, où on laisse échapper le moins de moribonds possible, surtout parmi les enfants aux environs même de la station. Beaucoup de chefs de village déjà sont chrétiens et c'est eux qui sont responsables des baptêmes manqués.

Depuis quelque temps un mal se propage : nos chers insulaires viennent moins à la messe : ils n'ont plus d'étoffe, disent-ils, et c'est vrai. **Nos constructions pendant longtemps leur avaient fourni de quoi s'habiller, mais les cotonnades de commerce sont vite usées et quantité de jeunes garçons en sont réduits tenant main à la simple ficelle d'autrefois, et les filles au petit tablier de perles.** Ils n'osent plus paraître à la mission ; sans doute ils ont bien encore un chapelet et une croix, mais cela aussi n'habille pas beaucoup. Que ferons-nous si cela continue ? **Nous trouverons bien quelques petits travaux, mais ces travaux nous n'en avons pas besoin, et nos ressources ne nous permettent pas d'habiller gratis non plus une telle quantité de pauvres.** Que la bonne Mère nous vienne en aide ! Peut-être essaierons-nous d'introduire le coton, mais d'ici que nos gens aient pu le filer, il se passe du temps.

Pendant quelques temps le supérieur avait trouvé une ressource. Dans ce pays il y a quantité de grands serpents pythons, longs de 3 à 5 mètres ; ils sont ordinairement assez inoffensifs, et les gens sans en avoir trop peur, professent pour eux un certain culte superstitieux, leur offrent à manger, ou leur font des sacrifices et surtout ne les tueraient jamais. Quelquefois cependant il arrive que ces serpents font des victimes ; ce sont souvent des chiens, quelquefois des

chèvres ou des moutons etc. ... On parle aussi d'enfants, et de fait, à 10 minutes seulement de la mission un garçon de 12 ans qui rentrait chez lui après le catéchisme fut saisi dans le chemin et étouffé avant qu'on pût lui porter secours. En vain on a essayé de persuader aux gens, même à nos chrétiens de tuer ces serpents ; les gens avaient peur de faire même du mal à ces êtres plus ou moins divinisés ; même nos chrétiens ne purent vaincre leurs préjugés. Un jour on avertit le Père qu'un de ces gros pythons se trouvait tout près de la mission ; le Père prit son arme, et eut la chance de tirer la tête du premier coup. La peau de l'animal paraît-il est assez recherchée en Europe ; on en fait des bourses de poches et d'autres colifichets. Il fut proposé aux gens d'écortcher le serpent, mais chacun s'en défendit bien, la bête était bien morte, mais il aurait pu arriver malheur à la maison de celui qui aurait eu l'audace de toucher le serpent sacré. Pour leur donner du courage, le Père dut aller jusqu'à dépecer l'animal lui-même. Mais l'opération dut être répétée bien des fois pour leur donner finalement le courage de faire la même chose eux-mêmes. **Aujourd'hui nos néophytes les plus fervents surtout recherchent partout le fameux serpent qui « tira une carotte à la mère Eve » et quand ils en trouvent un, ils lui font un mauvais parti. Bientôt cette île ne comptera plus de pythons et nos jeunes gens se moquent bien des cris de détresse des vieux qui tremblent pour leurs dieux. Il fallut près de deux ans pour donner ce courage à nos néophytes.** Tout ce qu'ils purent faire d'abord c'était de découvrir les serpents au Père, mais le Père se lassa bientôt de courir après chaque nouveau sujet qu'on lui annonçait. Un jour qu'il n'était pas du tout d'humeur de courir, « mais apporte-moi donc ton serpent sur la cour et je lui enverrai une balle ». Une heure après, toute une bande de gamins amenaient triomphalement une énorme bête ; ils avaient trouvé moyen de serrer le cou du serpent dans un fort bâton fendu en deux comme une grande pince. Le plus brave de la bande tenait la tête du python bien haute au bout de son bâton, pendant que le reste des anneaux se roulaient sans force autour du corps de notre garçon ; la foule suivait chantant sur ses plus joyeux airs des insultes au dieu de la veille. Le serpent tant ahuri fut posé au milieu de la cour et reçut sa balle avant de pouvoir se reconnaître. Ce fut un événement dans l'île surtout quand on vit quelques jours après que les familles et les maisons de tous ceux qui avaient trempé dans ce meurtre n'en recevaient aucun mal. Les jeunes gens et les hommes faits, accoururent en plus grand nombre au baptême, et surtout les serpents pendant quelques temps furent portés de plus en plus à la mission, jusqu'à ce qu'enfin comme j'ai dit, nos gens s'enhardissant à les tuer eux-mêmes.

Mais le prix de peaux de serpent baissant rapidement, il fallut bien trouver d'autres ressources. Dans toute l'île, les crocodiles font

bon nombre de victimes chaque année, 10 à 20 personnes au moins des bords du lac, sans compter les chèvres, les génisses qui se font happer. **Un chef du Muanza plus compatissant crut un jour rendre service aux insulaires et en même temps s'amuser à assez bon compte. Il proposa le prix de huit pesas – 16 pfennig pour tout œuf de crocodile (ils sont gros comme des œufs de canards).** Les œufs vinrent bientôt, mais en tel nombre que l'officier, tout surpris, mais voulant néanmoins sauver sa parole, dut bientôt baisser le prix. Les œufs furent à 4 pesas, puis à 2, à 1, puis 4 pour un pesa, puis 8, puis 12... et cependant les œufs arrivaient toujours, et nos gens en remplissaient leurs petites barques et faisaient 3 ou 4 jours de chemin pour aller les vendre. La provision de l'île ne s'épuisa point paraît-il, mais le Muanza fut empesté, car le crocodile sent fort mauvais et finalement on se fatigua de casser des œufs à la station, et le commerce fut arrêté.

C'est malheureux, car c'était non seulement une branche de commerce profitable à nos chers chrétiens, mais c'était surtout le moyen radical d'en finir avec ces terribles ennemis qui chaque année croquent certainement un millier de personnes surtout le pourtour du Nyanza seulement. Il est vrai qu'il aurait fallu des années.

Nos Bakerewe¹²² sont ardents chasseurs aussi de l'hippopotame qui ne manque pas dans ces régions, mais cette chasse est pénible et ne rapporte pas assez. Les dents offrent peu d'ivoire, 2 ou 3 livres au plus ; la viande est des plus coriaces, et le cuir a une telle épaisseur qu'on dirait une planche. J'ai mesuré par endroits 5 à 6 centimètres, et une balle de fusil de guerre, sous mes yeux restait un jour figée dans la peau de l'animal, tirée cependant à 20 pas. Encore un genre d'ennemi que je voudrais bien voir disparaître du lac ! Pas plus tard que l'année dernière notre barque fondit sans s'en apercevoir sur un de ces mauvais sujets qui dormait dans la brousse où nous abordions ; heureusement que la bête réveillée en sursaut, eut bien plus peur encore que nous et fondit dans l'eau à 3 pas de notre barque. Nous en fûmes quittes pour quelques grosses flaques d'eau qui nous arrivèrent en guise d'éclaboussures. Dans toutes mes courses sur le lac, il ne m'est arrivé qu'une seule fois d'en tirer un ; c'était mon garçon qui pendant que je dînais au bord du lac surprit un qui ronflait à quelques pas ; sans même m'avertir, il prit mon fusil et lui cassa du premier coup la nuque ; la bête expira bientôt et au bord même de l'eau où elle avait essayé de se jeter. J'y gagnai de rester à cette halte une journée de plus, car mes rameurs ne voulurent pas quitter avant d'avoir débité la viande aux habitants des environs. J'aurais voulu emporter la tête, mais huit hommes avaient de la peine à la soulever et nous aurions couru risque de chavirer.

¹²² Habitants de l'île Ukerewe.

Mais le voilà bien loin de nos missions. J'y reviens. En somme à Ukerewe il y a un bel avenir ; nos gens sont encore un peu jeunes dans la foi, mais cette foi est vive, et quand quelque païen même a un accident grave, et court risque de la vie, il demande vite quelque chrétien pour lui donner **le grand remède « qui sauve du diable »**. Dans le lac deux jeunes gens chaviraient dernièrement ; le païen au milieu des vagues suppliait le chrétien de le baptiser et criait tout haut tout ce qu'il savait de prières.

Avec le renfort de missionnaires qui arriva fin 1896 on voulut de suite fonder une nouvelle station sur le continent en face d'Ukerewe, à l'Est du lac. On espérait porter aussi secours à une population particulièrement en proie à la famine depuis des années. Notre Dame de Consolation fut fondée en effet, mais l'essai ne fut pas heureux. Après quelques mois, un des trois missionnaires dut être transféré ailleurs, et le Supérieur lui-même, **P. Thuet** [1864-1897] si robuste jusqu'alors, succomba bientôt à la terrible fièvre hématurique. Son confrère survivant ne pouvant ni rester seul, si loin de secours, ni recevoir un renfort qui nous manquait alors dut quitter et la station fut provisoirement abandonnée. Un catéchiste resta cependant avec sa famille pour prier sur la tombe et rappeler aux quelques catéchumènes qui s'étaient montrés déjà que le missionnaire reviendrait. Mais ce n'est qu'aujourd'hui que la chose est en train de se préparer. Les priants ont beaucoup augmenté de nombre et nous rappellent au milieu d'eux. La « Consolation » va donc être reprise, mais sur un point un peu plus sain.

Un peu seulement avant la mort du P. Thuet [1864-1897], **une autre mission s'était fondée au Sud-Ouest du Nyanza dans l'Ussui.** Le chef de ce pays depuis une année ne cessait de nous demander et nous avait même envoyé un jour un bel ivoire pesant 55 livres pour nous faire savoir combien il serait heureux de nous ouvrir son pays. Cet appel était providentiel, car l'Ussui devait être pour nous la porte des pays qui se trouvent dans tout l'Ouest du lac, et dont on disait merveille. Avant d'être fixés dans l'Ussui nous ne pouvions pas songer à pénétrer au Rwanda. Mais voici qui est singulier, et qui montre bien que nous n'étions appelés dans l'Ussui que pour le Rwanda. A peine arrivions-nous sur la frontière du pays d'Ussui avec la petite caravane de fondation que le chef nous fit savoir qu'il ne voulait plus du tout de nous. En même temps il envoyait en cadeau tout un troupeau d'une quarantaine de chèvres pour fournir à la subsistance de nos hommes sur le chemin de retour. Que s'était-il donc passé. Sans doute, le diable avait été consulté par les sorciers, comme on fait toujours en pareil cas dans ces pays, et la réponse n'avait pas été favorable aux missionnaires. Mais nous savons aussi que le chef européen du district à neuf jours de distance avait été consulté et d'après sa réponse le chef indigène avait cru

devoir nous refuser. Mais de notre côté, même avant de partir pour cette fondation, nous avions averti nos autorités de notre démarche. L'accueil qui nous fut fait auprès d'elle ne fut pas, il est vrai, bien encourageant ; on voulut bien nous laisser fonder la mission, mais « à nos risques et périls ».

A force de négocier avec le chef indigène, les missionnaires, purent rester, mais ce fut pour ainsi dire de force qu'ils s'imposèrent. Le chef leur refusa les matériaux de bâtir, enleva à ses sujets la liberté d'aller travailler ou même visiter les Pères, d'aller se faire instruire. Mais des maisons quelconques furent construites quand même par des auxiliaires étrangers et les missionnaires purent demeurer. La nourriture également dut être tirée des pays voisins, avec beaucoup plus de frais. D'après cinq années enfin de patience, la mission a reçu droit de vivre. Un chef de district assez bienveillant est venu au commencement de 1902 ; nous avons pu acquérir un terrain convenable, et la liberté a été donnée aux gens, Notre-Dame de Lourdes pourra se développer.

Mais déjà pendant les années où on voulait condamner les Pères à l'inaction, ceux-ci avaient parcouru tout le pays pour gagner au moins les sympathies. **Dans l'Ussui plus que dans d'autres pays, il y a quantité d'esclaves depuis six années au moins. C'est un des grands passages pour l'exportation des esclaves du Rwanda. Dans l'Ussui aussi on trouve encore beaucoup d'esclaves originaires de l'Uganda et qui ont été amenés là il y a dix ans ou même 14 ans, lors des troubles des protestants et de l'occupation du pays par les musulmans.** Il a suffi à ces esclaves de voir les missionnaires pour trouver le chemin de la mission ; ils venaient de nuit conter leurs malheurs, et souvent recevaient un guide pour les faire évader. Deux ou trois furent moins heureux, leurs maîtres les surprirent avant qu'ils eussent pu arriver à la mission et les assommèrent ; d'autres qu'on soupçonnait de vouloir s'esquiver furent exportés plus loin et revendus dans d'autres pays.

1897 et 1898 furent de rudes années d'épreuve pour le Sud-Nyanza. **P. Thuet** [1864-1897] mourut de l'hématurie ; **P. Loonus** [1864-1897] ne pouvant s'acclimater après deux ans dut reprendre le chemin de la côte et mourut en route de l'hématurie aussi après être devenu presque complètement aveugle. **P. Huwiler**¹²³ [1868-1954], un

¹²³ Le P. Huwiler (1868-1954) est originaire de Buttwil en Suisse. En 1887, il entre chez les Pères Blancs. Il fait ses études de théologie à Maison-Carrée (Algérie) et à Carthage (Tunisie). Ordonné prêtre en 1893, il est nommé Propagandiste en Allemagne, en Autriche et en Suisse (1893-1897). En 1897, il est nommé au Vicariat du Nyanza méridional. De 1899 à 1904, il séjourne en Suisse pour raison de santé. Dès 1904, il est de retour chez Mgr Hirth. En 1926, il est nommé supérieur régional et en 1929, vicaire apostolique du nouveau Vicariat de Bukoba où il est à l'œuvre jusqu'en 1947. Il meurt à Bukoba le 1^{er} octobre 1954.

Suisse, fut également obligé de s'en retourner s'il ne voulait pas succomber à l'hématurie ; il rentrait juste au moment où sa connaissance de la langue et des gens, lui aurait permis de se rendre bien utile. Un autre Père des mieux doués arrivait en même temps pour être semble-t-il toujours malade ; un accès plus violent finit par l'emporter en Mars 1890. Dans ces mêmes années deux confrères qui devaient arriver tout frais de la côte ne purent même atteindre le Nyanza ; l'un mourut en route, l'autre dut rebrousser chemin pour échapper à la terrible maladie. C'était l'époque où je restais seul au Bukumbi avec un Frère, malade lui-même.

Dans l'extrême Ouest du Vicariat on nous parlait depuis longtemps d'un grand pays, riche, et beau, mais où les étrangers ne pouvaient pénétrer ; le roi du pays faisait défense également à ses sujets d'en sortir. Par le voyage cependant qu'avait fait **le Graf von Götzen**¹²⁴ [1866-1910] dans ce pays, nous comprîmes qu'il fallait tenter quelque chose. **Déjà notre station de Lourdes dans l'Ussui était sur la route du Rwanda. Pendant deux ans nous prîmes des renseignements précis, et nous pûmes former quelques hommes qui en secret firent plusieurs voyages jusqu'auprès du roi.** Dans les derniers mois de 1899, six missionnaires nouveaux furent envoyés à cette mission du Sud-Nyanza ; nous décidâmes le voyage du Rwanda.

Je ne puis m'arrêter ici à vous écrire encore ce que je vous ai écrit beaucoup plus longuement dès le retour du premier voyage au Rwanda ; je dirai seulement que Dieu a béni nos efforts et fait fructifier en partie déjà nos dépenses qui ont été considérables pour ces lointaines installations au Rwanda. Aujourd'hui il y a 3 missions dont l'une à deux journées à peine des Virunga-volcans, qui un jour aussi pourrait nous jouer un mauvais tour. Des cinq ou six pics volcaniques, il y en a deux au moins qui ne sont nullement éteints. Ce

¹²⁴ Le comte Gustav Adolf von Götzen (1866-1910) appartient à la noblesse allemande. Après ses études secondaires, il s'engagea comme lieutenant dans la garde des Uhlans. Début 1891, il opte pour une carrière diplomatique. De mai à septembre 1891, il visite la région du Kilimandjaro. Début 1892, il s'inscrit à l'Académie militaire de Berlin pour approfondir sa formation militaire. De juin à juillet 1892, il parcourut la région située entre les villes actuelles d'Istanbul et d'Ankara en Turquie. Puis, il traverse l'Afrique d'Est en Ouest. Il explore le Rwanda du 2 mai au 26 juin 1894. C'est alors qu'il rencontre le *Mwami* Rwabugiri. De retour en Allemagne, fin 1895, il publie le récit de son voyage « *Durch Afrika von Ost nach West – A travers l'Afrique de l'Est à l'Ouest* ». Mgr Hirth consultera ce récit avant de se rendre au Rwanda fin 1899. Dès son retour en Allemagne, le Comte von Götzen reprend sa carrière diplomatique. Le 12 mars 1901, il est promu gouverneur impérial de « *Deutsch-Ostafrika* ». Il reste en fonction jusqu'en avril 1906. Malade et épuisé, il rentre en Allemagne. Il meurt le 1^{er} décembre 1910 à Berlin à l'âge de 44 ans (R. BINDSEIL, *Le Rwanda vu à travers le portrait biographique de l'officier, explorateur de l'Afrique et gouverneur impérial Gustav Adolf von Götzen (1866-1910)*, Berlin, 1992, pp. 30-184).

sont les missions du Rwanda qui comptent le plus de catéchumènes, et dans deux ou trois ans s'il plaît à Dieu nous aurons là beaucoup de baptêmes.

Dans une longue lettre que je vous écrivais aussi en 1901 au retour de mon second voyage au Rwanda je vous disais aussi le progrès du Sacré-Cœur d'Isavi ; ces progrès sont les mêmes déjà dans nos stations du Kissaka et au Kivu.

Les grandes préoccupations que nous ont données nos œuvres de Marienberg depuis deux ans m'ont empêché depuis ce temps de revoir le Rwanda.

Tout le pays de la côte Ouest du Nyanza était autrefois sous le joug de l'Uganda, et l'Uganda était naturellement appelé à communiquer l'ardeur de sa foi juvénile aux 500.00 individus de ces districts jadis ses tributaires. Ce serait presque chose faite maintenant si des changements politiques n'étaient survenus. **En 1890, un accord survint qui donnait à l'Allemagne les pays au Sud du fleuve Kagera qui n'est autre que le Nil avant son passage dans le Nyanza.** Dès la fin de cette même année fut fondée la station militaire de Bukoba à 40 Kilom. environ au Sud du Kagera-Nil. **Marienberg fut fondée en 1892 à 30 Kilom. également au Sud du Kagera ; dès l'origine la Providence voulut qu'elle eût pour patronne N.D. des Sept-Douleurs.** Augure significatif, cette station depuis dix ans n'a vécu que dans les douleurs. Sans doute elle est située au milieu d'un peuple excellent, et très sympathique aux missionnaires, mais ce peuple est gouverné par des chefs détestables qui jusqu'ici n'ont fait que conduire leurs sujets en esclaves. **On comprend qu'ils résistent autant que possible au missionnaire qui veut apprendre à leurs sujets qu'ils sont enfants de Dieu avant d'être esclaves de leur chef.** Mais tous ces petits chefs auraient dû être contenus dans le devoir par le chef de Bukoba, ce qui n'eut pas lieu dans les commencements. Le premier chef de Bukoba est celui qui voulut conduire tout pendant 4 ans, n'aima jamais les missions quoiqu'à la fin de sa gestion, il finit par devenir un peu courtois. Il faut dire qu'il aimait à signer ses lettres d'un paragraphe caractéristique où se retrouvaient nettement le signe des Fr. .¹²⁵ ce qui explique beaucoup de choses. Après lui viennent deux ou trois autres chefs qui ne partagèrent pas ces sentiments hostiles, mais notre situation était gâtée et pour longtemps. L'un deux pour essayer même de réparer le mal nous fit obtenir du gouvernement un terrain assez vaste, occupé jadis par 3 assez gros villages que les guerres avaient fait disparaître depuis 15 ans. Ce fut un commencement de salut, car les missionnaires se faisaient aimer de plus en plus, attiraient du monde chez eux qui venaient repeupler les anciens espaces abandonnés, et

¹²⁵ Signe qu'il est un franc-maçon.

suivre librement les instructions religieuses qu'ils auraient pu suivre dans leur propre village. Il faut dire que la malchance nous amena pour plusieurs années un autre chef de district qui pendant trop longtemps attira dans le pays les musulmans et leur accorda toutes les faveurs qu'il refusait aux chrétiens. Sous lui nos pauvres chrétiens ne purent se montrer nulle part sans se trouver insultés ; ils furent trop souvent tracassés par mes propres soldats même du gouvernement, censés soldés pour les protéger plutôt. **Nos villages chrétiens furent soumis à un impôt très onéreux alors que païens et musulmans restaient exempts d'impôts. C'est la mission même qui dut prendre à sa charge cet impôt qui pendant 4 ans s'est élevé à 420 roupies, la roupie valant en général 1 mark 40 pf. Pendant ce même temps nos gens faisaient pour plus de mille autres roupies de travaux d'intérêt public, chemins, routes, ponts chaussées à travers les marais...** On pensait bien que nos villages se dépeuplèrent, mais c'est le contraire qui arriva, et en 1900 déjà ils comptaient un millier d'habitants, presque tous chrétiens. Le chef de Bukoba nous défendit alors de recevoir de nouvelles recrues ; la mission garda simplement le silence en présence d'un pareil arbitraire et Dieu continua à faire son œuvre. Pendant le petit répit que la Providence nous accorda entre ces deux chefs malheureux, la religion s'était répandue un peu de côté du Kagera surtout, où dans tous les villages il y eut des priants. Mais dès 1898, voyant que l'impunité lui était assurée, ce petit roitelet qui gouverne la région expulsa peu à peu ceux de ses sujets qui avaient osé se convertir malgré ses ordres. Il n'accepta même pas ses propres frères qui étaient chefs de village et qui étaient à craindre plus que les autres à cause de la propagande qu'ils auraient pu faire. Des écoles avaient commencé à s'ouvrir un peu en cachette dans leurs villages ; elles furent toutes fermées, et l'autorité laissa faire. **Encore maintenant, la mission doit soutenir plus de 200 chrétiens chassés ainsi de leurs propriétés, et dépouillés de tout leur avoir.** A quelques-uns même on a enlevé leurs propres enfants vendus comme esclaves. Il semble que ce roitelet endiablé n'ait été mis au pouvoir que pour persécuter la religion ; pour lui donner sa place, il fallut détrôner un autre qui avait eu le tort de se montrer bienveillant envers la mission. La même chose fut faite encore en 1901 pour deux autres roitelets, remplacés aussi par des hommes formés à Bukoba même et qui se montrent parfaitement hostiles non seulement à la religion, mais même aux Européens.

A la suite de toutes ces persécutions, nous n'avons encore relativement que peu de baptisés, environ 850. Il y a 2000 catéchumènes environ, mais qui ont grand soin se cacher. Ils ont peur d'embrasser complètement une religion qui leur coûtera à tout

le moins la privation de tous leurs biens et toutes sortes de mauvais traitements.

Bukoba est avec tout cela un des districts de l'Ost-Afrika qui se trouve le plus en retard pour le progrès quoiqu'on y ait favorisé le plus possible l'élément musulman. Nulle part on ne traite d'aussi haut les pauvres Européens. Le rendement de l'impôt est presque nul ; les chefs indigènes prétendent qu'ils ne peuvent rien payer ; alors que le pays à côté, mais sous le régime anglais, fourni des roupies par 100.000.

Quel contraste avec l'Uganda qui a marché si vite depuis 10 ans. Celui-ci est libre, partout il y a des écoles, tous les gens font du commerce et travaillent pour vendre leurs produits ; presque tout le pays est chrétien ; tandis qu'au Sud de la Kagera, c'est le plus triste esclavage encore ; les gens ne peuvent rien acquérir encore ; tout est aux roitelets ; ils ne peuvent sortir de leur pays pour faire le commerce ; ils ne peuvent pas même travailler pour gagner un pagne et doivent se contenter de leur costume en herbes ; ils ne peuvent surtout se laisser instruire, ou même soigner quand ils sont malades ; ils n'ont même pas la liberté de se bâtir des cabinets au coin de leur bananeraie ; ce privilège est encore réservé au roi et aux principaux chefs. Ils sont obligés de prendre part à tous les sacrifices diaboliques qu'on fait dans le pays, à soutenir les sorciers qui ne font que les tromper ; à entretenir dans leurs maisons les grands serpents de plusieurs mètres de long qui leur sont imposés comme génies protecteurs... je n'en finirai pas, si je voulais tout dire. Voilà ce qui existe encore après 12 ans déjà de haute protection de la part du gouvernement. Si les Baganda avaient continué à régir ces pays comme avant 1890, il y aurait maintenant 2 à 300.000 néophytes, et sans qu'on eût besoin de dépenser tout l'argent que notre mission y a dépensé. Les pertes faites ici sont, en grande partie, irréparables. Nous voudrions sauver cependant le plus possible.

Dieu est venu à notre aide depuis quelques mois en nous envoyant à Bukoba un chef qui essaye enfin de faire rendre justice à notre œuvre. Les intentions sont excellentes, mais il se heurte à bien des résistances ; les chefs indigènes ont appris à imposer leurs volontés. C'est ainsi que depuis Avril nous essayons de rapatrier les 200 chrétiens que nous avons sur les bras, et qui ont été chassés injustement de leurs maisons et de leurs biens pour motifs de religion, et ce n'est toujours pas fait. Au moins sur notre petit territoire nous sommes devenus libres : c'est quelque chose, mais ce n'est pas assez.

Nos anciennes écoles ont été rouvertes dans quelques villages, mais malgré toutes les promesses, les chefs défendent en dessous aux parents d'envoyer leurs enfants.

Afin d'introduire un peu de liberté là où nous avons plus de catéchumènes cachés nous avons établi une nouvelle station à 40 Kilom. à l'Ouest de Marienberg, mais la liberté pour l'instruction manque toujours non plus en théorie, mais de fait.

Nous voudrions même fonder une 3^e station à 50 Kilom. encore au Sud de Marienberg ; la position serait charmante à côté d'une chute d'eau de plus de 50 mètres de hauteur : ce n'est qu'un ruisseau, il est vrai, mais c'est néanmoins une petite merveille connue au loin. Une divinité est venue même se loger dans le réservoir de la chute, et de 10 et de 20 lieues on vient pour lui offrir des sacrifices, lui demander surtout la fécondité, pour les femmes d'abord qui ne peuvent avoir d'enfants, et même pour les troupeaux : vaches, chèvres, brebis etc. ... Aidez-nous à fonder là une « Immaculée Conception », c'est elle qui donnera la fécondité à tout ce pays.

L'endroit ou plutôt la montagne choisie pour notre mission me



LE MUKAMA KAIGI (en uniforme prussien)

core comment faire pour décider Kahigi [ou Kaigi], le chef Noir du pays, à nous donner un petit emplacement. Depuis trop longtemps, il se fait adorer par ses 100.000 sujets pour ne pas être troublé un peu de nos désirs, et si lui ne commence pas par nous accepter, le gouvernement nous refusera aussi l'autorisation. C'est ainsi qu'on entend la liberté de religion qui nous est concédée.

J'ai dû vous parler déjà un peu l'année dernière de la suprême bêtise de ce **Kahigi**, [ou Kaigi] qui couvre d'amulettes grossières, les belles casquettes, les **pickelhaube**¹²⁶, que lui donnent les officiers ;

¹²⁶ Le casque à pointe d'un militaire allemand.

des cornes de chèvres bourrées de sorcelleries qu'il accroche au veston de l'armée dont on lui a fait cadeau. Ces jours derniers, on lui a fait remise très solennellement d'un gros sabre d'honneur que lui a envoyé directement et à grands frais le gouverneur même de l'Ost-Afrika... Oh ! si on voulait comprendre au moins combien ce petit chef joue les Européens qui lui font ces cadeaux !!

Je veux finir par nos Sœurs. Nous avons pu installer nos 4 premières Sœurs Blanches cette année à Marienberg, et ce n'a pas été un petit travail. Déjà l'année dernière nous avons dû commencer à rebâtir à neuf toute cette station, et dans un pays où on nous a toujours refusé matériaux et ouvriers. En 1901, malgré tous les ennuis, nous avons pu faire la résidence des missionnaires ; une maison solide de 30 mètres de long, et couverte en bonnes tuiles fabriquées sur place. Cette année-ci, notre four à briques fonctionne toujours, nous comptons commencer une grande église afin d'inviter la Providence à nous donner beaucoup de baptêmes. Mais il a fallu laisser ce travail, pour nous occuper à faire une résidence pour les Sœurs avec toutes ses dépendances. Mais l'année a été très pluvieuse. Nous ramasserons au moins 3 mètres de pluie de Mai 1902 à Mai 1903, et de ce chef nous avons eu non seulement des retards, mais surtout des dégâts très considérables et des pertes sérieuses. Les murs de la grande maison étaient achevés de la vielle quand le 30 Juillet les deux pignons croulèrent à la suite d'un violent ouragan. La foudre a frappé 3 fois déjà dans le village de la mission cette année. C'est peut-être le diable aussi qui va être gêné par la présence de nos Sœurs. De fait nous les avons assises juste à l'endroit où se trouvait jadis le bois sacré qui dans ces pays forme le centre de tout le village. Dans ce bois sacré résident les génies tutélaires de l'endroit, c'est là que les gens du village viennent offrir leurs sacrifices, consulter les auspices en éventrant les poules pour lire dans les entrailles, sacrifier des brebis et des chèvres, quelquefois des génisses, offrir de la farine fraîche, des régimes de bananes, du jus de la banane etc. ... Voilà assez de siècles que cela a duré ; il y avait là de vieux troncs que trois hommes n'auraient pu embrasser, des arbres une dizaine surtout dont la cime se perdait à 50 mètres dans les airs, et dont la tête avait été bien souvent labourée par la foudre. Ces arbres eux-mêmes étaient reliés entre eux par des lianes gigantesques qui à l'endroit le plus retiré formaient un fourré inextricable où les profanes ne pouvaient jamais pénétrer. Tous les oiseaux aux cris néfastes se donnaient parfois rendez-vous dans ce petit bois du diable, je me rappelle encore les premières nuits passées sur la colline il y a dix ans.

Aujourd'hui, la hache a essayé d'éclaircir tout cela, mais ne suffisant pas, il a fallu s'aider encore du feu. Deux diables surtout avaient, paraît-il leur habitation sous les deux plus gros troncs : par

une nuit bien obscure, trouvant toute la colline absolument rasée, ils ont pris peur et ont délogé. Mais ne s'entendant pas, ils se sont rendus chez deux chefs païens à l'opposé l'un de l'autre. Nous les poursuivrons là encore, **c'est la croix qui vaincra**. Il faudra bien trois mois encore avant que nos Sœurs puissent entrer dans leur maison définitive en attendant elles sont logées dans une grande hutte de paille ; il faut bien qu'elles apprennent un peu ce que c'est l'équateur. Il faut dire qu'elles sont bien un peu surprises de se trouver ici : ce n'est plus le voyage poétique d'autrefois qui durait des mois, et même parfois une année. Aujourd'hui en descendant du bateau, on monte en chemin de fer, et celui-ci qui ne va pas encore à grande vitesse, vous amène au Nyanza en 3 ou 4 jours. La nuit il vous laisse vous reposer : mais on vous avertit de bien fermer la portière de votre wagon afin qu'il ne vous arrive pas la même aventure qu'à un chasseur anglais ces derniers mois. Il s'était endormi dans son wagon, la portière ouverte, un lion entra par là qui le croqua sur place.

Qu'est-ce que vont faire nos bonnes Sœurs ?... En attendant qu'elles sachent la langue, elles s'occupent un peu du matériel ; soignent les malades qui viennent en grand nombre tous les jours ; elles pratiqueront la pauvreté, elles prieront, elles cultiveront etc. ... Bientôt elles catéchiseront, les enfants, les vieux et les vieilles, elles iront faire des courses dans les villages environnants avec leur boîte de remèdes, elles tâcheront ainsi de décrocher quelques petits anges qui n'attendent que leurs ailes pour voler en paradis ; elles feront surtout l'éducation des filles que nous rachèterons autant que nos deniers nous le permettent. **Elles essaieront même de donner une formation quasi religieuse à un certain nombre de femmes faites qui mariées une fois, puis dé mariées ont assez goûté de la vie et veulent se consacrer à Dieu. Nous en trouverons j'espère de celles-là et nous en ferons comme une petite société de Sœurs indigènes que je me promets d'envoyer plus tard dans nos différentes stations où elles serviront de catéchistes et de baptiseuses.**

Il nous faut de ces quasi religieuses indigènes pour nos œuvres, elles sont très précieuses pour la mission. Songer à faire venir des Sœurs Blanches dans toutes nos stations, ce n'est pas pratique pour le moment. Malgré leur peu d'exigences, il leur faut beaucoup trop de choses encore, et notre pauvre bourse ne peut y suffire. Cette année, pour leur voyage, la construction de leur maison, leur installation, nous avons dépensé déjà au moins 10.000 marks, et ce n'est pas fini. Chacune des 4 Sœurs que nous avons, nous coûtera bien 1000 à 1200 marks par an. Songez donc mon cher Ernest, que c'est autant de pris sur nos missions, et trouvez plutôt quelques bonnes âmes qui chacune prendront une sœur à leur

charge : c'est une petite affaire de 1000 marks par an, vous en avez d'assez riches, rendez-les assez généreuses pour faire ce petit sacrifice. Nos Sœurs voudraient être plus nombreuses ici : c'est votre affaire à vous. Si vous envoyez pour six nous en aurons six.

La Mère Supérieure, **Mère Berchmans** s'exerce à faire de la photographie, elle vous envoie quelques essais.

Mais ce qui vaudra infiniment mieux encore que l'argent, c'est des vocations que vous vous chargerez de nous recruter. Voyons donc, vous ne m'avez envoyé personne encore, ni cousin, ni cousine, ni neveu, ni nièce... et il y en a tant !! En parcourant les feuilles des missions, les Kalender¹²⁷... je vois des Alsaciens partout ; il n'y a que chez les Pères Blancs que ça fait défaut. Des Alsaciennes surtout chez les Sœurs Blanches !!

Vous n'avez pas voulu m'envoyer le Saint-Morands Kalender de 1901 de peur peut-être de me faire découvrir vos erreurs à mon sujet, ces jours-ci seulement un exemplaire s'est perdu à mon adresse. Je crois que vous n'avez plus guère le temps de songer à nous. Que vont faire nos pauvres néophytes ! et qui soignera pour eux ! car de mon côté je me fais vieux, et la plume devient lourde entre mes mains. Il se passera du temps, je crois, avant qu'elle consente à salir de nouveau autant de pages que ces jours-ci.

Ce qui me rappelle que je me fais vieux... [la suite de la lettre a été perdue]

55. LETTRE DE MGR HIRTH DU 10 OCTOBRE 1902 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST¹²⁸

Marienberg, le 10 Octobre 1902
par Muanza cette fois et Daressalam



Mon bien cher Ernest,

Toujours pas de nouvelles de notre caravane qui devrait nous amener cinq recrues. Vous ferez ce que vous pourrez du long griffonnage ci-joint. Les circonstances ayant changé un peu, vous pourrez vous montrer plus facile aussi pour publier quelque chose sur le Rwanda et nos missions.

Mais gardez comme règle, de ne jamais publier les misères que nous font ici les chefs de districts européens, ou au moins soyez très discret ; ce qu'on publie sur ce chapitre nous fait toujours plus de mal que de bien.

¹²⁷ Les calendriers

¹²⁸ Lettre de Mgr Hirth du 10 octobre 1902 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096179-096180.

En parlant du Rwanda et des bords du Nyanza ne vantez jamais trop ces pays, car les protestants les convoitent beaucoup, et la présence ici de ministres ferait à la religion un mal immense. Eux aussi ont besoin des beaux sites, bien à portée des voies de communications. Dites que nos pays offrent peu de ressources au point de vue matériel, qu'on y prend la fièvre, qu'en beaucoup d'endroits les bois de construction manquent, qu'il y a quantités de marais.

Je répète que le chef actuel de Bukoba ainsi que les autres sont très bien disposés. Cela dépend beaucoup du gouverneur de la côte. Qu'est ce que sera le nouveau ?

A la Mère Clémentin, j'ai écrit une longue lettre aussi. Peut-être que comparée à la vôtre, elle offrirait quelques variantes. D'ici longtemps je ne pourrai plus écrire si long. Ainsi qu'à vous aussi, je lui envoie quelques photographies. Pouvez-vous les utiliser ? Et les vieux timbres ?

On a fait erreur à Marseille cette année-ci pour certaines de vos sommes envoyées. De l'argent de la famille est allé dans la caisse du Vicariat. A vous de bien préciser ce qui est personnel à Monseigneur, et ce qui est pour son Vicariat.

Et les intentions de messes donc ? Je comptais recevoir en Juin déjà, réponse au sujet d'une explication très précise que je vous ai demandée à ce sujet. Ma lettre s'est-elle perdue, ou bien est-ce la vôtre ?

Mais, si possible, dites-moi, ce que vous m'avez envoyé de messes à dire personnellement depuis Mai au Juin 1901, et ce que vous m'avez envoyé de messes à faire dire par les missionnaires de ce Vicariat.

D'après nos conventions de 22 Mars 1901, vous n'aviez pas à me spécifier les intentions des 15 à 20 messes que je me chargerais d'acquitter moi-même chaque mois ; elles étaient spécifiées dans votre registre, et l'argent envoyé à Marseille avec la simple désignation : argent personnel pour Monseigneur.

Tandis que toutes les messes dont vous m'envoyez les intentions en détail, je me crois obligé de les faire dire par les confrères du Vicariat, et les honoraires vont aux confrères. Est-ce bien cela que vous pratiquez depuis ma lettre du 22 Mars dont vous ne m'avez jamais accusé réception ? Il me faut des comptes bien clairs, d'abord parce que je ne tiens pas du tout à faire des injustices aux donateurs, ni même à aller liquider mes dettes en purgatoire, et que par ailleurs, j'ai grand besoin de toutes les ressources que la Providence peut me faire trouver.

Comme nos œuvres s'entendent beaucoup, essayez de vous trouver encore des associés-quêteurs. Ah ! si vous voyiez notre misère !

ce n'est plus même de la pauvreté parfois, cela dépasse toutes les limites que vous vous imaginerez.

Je voudrais écrire encore quelques mots à **Mr le Curé Wirth de Spechbach**, mais je doute que je puisse y arriver. Il y a pourtant deux ans que je ne l'ai pu faire. Peut-être pourriez-vous lui communiquer quelque chose, je le dois aux chers paroissiens, mes compatriotes. Il ne sortira donc plus rien de Spechbach !



SPECHBACH-LE-BAS AVEC L'EGLISE SAINT-AUGUSTIN (VILLAGE NATAL DE MGR HIRTH)

Mes respectueux et très affectueux hommages à Mr le Chanoine Lintzer, à Mr le Chanoine Winterer avec mes amitiés à tous les bienfaiteurs.

Surtout priez, mon bien cher frère, et faites prier toujours beaucoup pour nous. Qu'en retour sa bonté puissante veuille bien donner un peu de fécondité à votre ministère. Je vous reste toujours bien affectueusement dévoué et reconnaissant en N.

Votre frère
Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. m.

Mille souvenirs affectueux à toute la famille surtout.

56. LETTRE DU 12 OCTOBRE 1902 A SA SŒUR VIRGINIE¹²⁹

Marienberg, le 12 Octobre 1902
par Bukoba via Aden-Mombasa



Ma bien chère sœur Virginie,

Cette fois-ci je ne suis pas trop en retard avec vous, je ne réponds qu'à une seule de vos lettres, celles du 7 Juillet 1902. **Vous n'écrivez plus : c'est l'été qui vous engourdit, et qui fait geler**

¹²⁹ Lettre de Mgr Hirth du 12 octobre 1902 à sa sœur Virginie, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096181.

vosre encre sans doute, ou bien seriez-vous malade ? De Mulhouse, rien non plus depuis des mois. De mon côté, je me suis mis en frais, ces jours derniers, comme jamais sans doute, je ne pourrai plus faire. Je devais me mettre en voyage pour plusieurs mois encore, et n'attendais que pour partir l'arrivée de quelques jeunes missionnaires annoncés. Ceux-ci ont eu un heureux retard de 10 jours dont je vous ai fait profiter tous, en écrivant très longuement à Mère Clémentin et à l'abbé Ernest. Essayez de vous procurer leurs lettres qui d'ailleurs disent les mêmes choses. Nos bonnes Sœurs ont ajouté quelques photographies.

J'allais ajouter quelques détails pour vous aussi et la bonne maman, mais voici nos voyageurs, et forcément je renvoie à plusieurs mois. Vous ne m'en voudrez pas.

Priez toujours beaucoup, et embrassez la bonne maman pour moi qui vous suis toujours bien affectionné en N.S.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. m.

Un collectionneur s'est trompé en m'envoyant ces 99 timbres, qui feront mieux pour vous que pour moi.

Vous savez que par la voie anglaise de Mombassa que vous emploierez toujours dorénavant, il vous faut 20 pf. pour 15 gr.

57. LETTRE DU 7 DECEMBRE 1902 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST¹³⁰

Bukumbi, 7 Décembre 1902



Mon bien cher frère,

Me voici au Bukumbi pour quelques jours après avoir passé par nos missions d'Ukerewe et de Kome. En Janvier je serai de nouveau à Marienberg, pour me trouver plus près de la nouvelle fondation que nous voudrions faire cette année.

Le **P. Conrads** [1868-1954] m'a remis vos dernières intentions de messe à lui confiées. Celles-là je les ferai acquitter ici. Mais j'attends toujours de vous quelques indications précises pour certaines listes de messes du passé.

Dans une prochaine lettre je vous indiquerai peut-être le moyen de me faire parvenir directement soit l'argent des messes, soit les dons que vous recueillez pour cette mission.

Pour le moment je me hâte de vous demander de ne pas m'oublier tout à fait pour le 15 Septembre prochain. **Il faudra que vous vous**

¹³⁰ Lettre de Mgr Hirth du 7 décembre 1902 à son l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096182-096183.

mettiez un peu en frais pour mon Jubilé de prêtrise. Une bonne somme d'argent pour fonder deux missions nouvelles. En 1904 serait ce qu'il y aurait de mieux, mais ce ne sera peut-être pas facile à trouver.

Je vous propose donc encore, soit :

a) 3 cloches pour la grande église commencée à Marienberg devenue ma résidence : elle sera pour 2500 personnes au moins. Cette mission n'a même pas une clochette. Vos cloches pourraient peser environ 40, 60, et 80 kgr, sans compter la caisse d'emballage. Soyez bon musicien pour nous envoyer des accords assez harmonieux, plutôt mineurs que majeurs, pour faire plaisir à nos Nègres ;

b) soit : un bel ornement pour moi ; et deux dalmatiques pour diacre et sous-diacre. Quand je pontifie, les confrères plus riches, me font la charité de me prêter leurs ornements à eux ;

c) il y aurait encore : une belle et grande statue de N.D. de Lourdes en papier carton ou toute autre matière transportable. Il faudrait grandeur naturelle au mois, mais surtout pas en métal.

Il y aurait encore un bel harmonium à trouver peut-être chez **Aloys Maier de Fulda**. A Marienberg, il y a une sœur qui en jouerait.

Il y aurait encore tout un bouquet de rachat d'esclaves à offrir au vieux missionnaire. Vous enverriez l'argent et je me chargerais de placer les noms que vous auriez choisis. Que chacun des petits amis, se paie le luxe d'un Nègre.



Allons c'est convenu, vous quêterez cette année plus que jamais, et vous m'enverrez quelque chose de comme il faut. Vous n'avez que le choix.

Dorénavant les colis jusqu'à 90 kilos peuvent nous arriver. Mais que l'emballage soit solide, car le train de Mombassa déraile bien encore quelquefois.

Surtout il faut vous hâter ; si par exemple vous envoyez les cloches, il faut qu'on puisse les installer. Il y a deux tourelles dans le plan de l'église. Ce serait une nouvelle vie, s'il y avait des cloches à Marienberg ; elles soulèveraient même les païens, et je me réjouis déjà.

Votre petite, envoyée jadis se tient bien ; elle sonne à ce moment. Pour sonner sa vieille amie, pendue tout à côté, il faut quelques grandes circonstances. Cette vieille de Spechbach se fait entendre cependant le dimanche.

Je crains que vous me disiez en lisant tout cela, que je ne me gêne plus guère avec vous. Il faut se hâter, voyez-vous de faire un peu quelque chose, le temps est si court, le temps de cette pauvre vie. Et puis j'aurais peut-être pu rentrer en Alsace pour faire ce Jubilé en famille. Vous auriez été tous bien généreux alors, et bien heureux aussi. Mais mieux vaut que je reste avec mes sauvages, et puis cela vous coûtera moins cher... La vieille chère vieille maman donnera aussi quelque chose ; vielle tante Clémentin donnera, la seconde, mais beaucoup. Vieille demoiselle Virginie, la 3^e, beaucoup aussi, tout ce qu'elle a, son cœur en plus ; les autres, un peu chacun, il faut avoir pitié d'eux, ils donneront plus tard... les neveux et nièces, leurs enfants, et c'est mieux encore.

Il y en a beaucoup d'autres encore qui pourront donner. Adressez-vous à tous ceux qui aiment un peu cette pauvre mission. **Au Rwanda, nous les paierons bientôt en chrétiens ; il y en aura 10.000 dans 10 ans.**

Votre envoi, il faudrait le faire partir de Marseille, en Mai ou Juin au plus tard ; de Hambourg plus tôt encore.

Merci d'avance, mille fois, à tous les bienfaiteurs et que Dieu les bénisse au centuple, eux et leurs familles.

Que le bon Maître vous donne aussi en 1903 la meilleure des années, je veux dire la plus sainte et surtout la plus heureuse.

Pendant ma retraite de huit jours que je commencerai demain soir, je tâcherai de ne pas vous oublier. Priez beaucoup pour moi aussi et agréez, je vous prie dans le Seigneur, mon bien cher frère Ernest, l'expression de ma plus affectueuse reconnaissance, tout à vous toujours

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. m.

Mes amitiés respectueuses
à **Mr le Chanoine**, votre Curé,
à **Mr Winterer**, à **Mr le Curé d'Ensisheim**, etc.

58. LETTRE DU 31 DECEMBRE 1902 A MGR LIVINHAC¹³¹

Bukumbi, le 31 Décembre 1900

Monseigneur et très Vénéré Père,

Le renouvellement de l'année m'offre encore une fois l'heureuse occasion de présenter à Votre Grandeur l'expression de nos vœux les plus affectueux et des souhaits les plus sincères de



¹³¹ Lettre de Mgr Hirth du 31 décembre 1902 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095077-095078.

bonne et heureuse année. Chaque année semble augmenter les travaux et surtout les difficultés, mais nous demanderons aussi avec d'autant plus de ferveur au Seigneur de multiplier son assistance et ses grâces, et même ses consolations à proportion.

La dernière lettre de Votre Grandeur annonce un nouveau confrère. Mille mercis encore, et qu'il soit le bienvenu. Que ne sont-ils dix plutôt ou vingt, avec un bon chef surtout qui bientôt me mettrait un peu dans l'ombre.

Le **P. Heeswijck** [1874-1912] attendra à Marienberg mon retour qui n'aura lieu qu'en Février.

Je demande aux **PP. Fisch** [-?-] et **Riollier** [1876-1938] d'essayer de commencer de suite la mission projetée au Sud de Bukoba. Nos stations de Marienberg et de Buyango ont fait passablement de progrès cette année quoiqu'il y ait pas mal encore de tracasserie de la part des chefs indigènes.

Au Rwanda, les missionnaires du Kissaka ont été particulièrement affectés du massacre des trente suivants d'un des chefs qui se dit ami de la mission ; ce sont les soldats musulmans qui sont coupables de ce massacre. Ces askaris musulmans font partout le plus grand tort à notre religion et au pays. Le commandant voulait peut-être faire sentir aussi à la mission combien il est susceptible toujours quand il s'agit de tout ce qui pourrait avoir l'air seulement d'une immixtion politique de notre part ; il a prétendu venger l'autorité du roi du Rwanda contre les missionnaires accusés de soutenir ce chef contre le roi. Je crains toujours encore pour nos missions du Rwanda les impressions qu'à remportées en Europe, le Docteur Kandt [1867-1918] qui pendant les cinq ans qu'il a étudié le pays du Rwanda à vécu plusieurs mois à Isavi où il a connu particulièrement les PP. Brard [1858-1918] et Paul Barthélemy [1872-1943].

Les Pères d'Isvai apprenant dernièrement que le Commandant d'Uzumbura passait près de leur station, ont cru que c'était le moment de demander son appui pour leurs écoles et une nouvelle fondation : ils se sont vu refuser le tout ; j'espère qu'à l'occasion de mon voyage présumé, tout pourra s'arranger dans quelques mois.

L'année qui vient de s'écouler a été particulièrement bonne pour les relations avec les officiers, chefs des districts de Bukoba et de Muanza ; jamais nous n'avions tout obtenu. Bukoba a accordé en bonne partie déjà liberté aux chrétiens de Marienberg, liberté pour les catéchumènes de partout de venir travailler, et de se faire instruire. Pour la fondation de N.D. des Prodiges à Buyanga, il y a eu donation gratis d'un terrain de dix hectares. La mission a une vingtaine d'écoles dans les villages au Nord et à l'Ouest de Marienberg et nous obtiendrons probablement dans le courant de Janvier l'entrée chez **Kaigi**, le plus hostile jusqu'ici de tous les chefs, et le plus expo-

sé à recevoir les protestants. Son pays est le plus beau de la rive Ouest du lac, et surtout le plus peuplé.

N.D. de Lourdes dans l'Usui a enfin reçu un peu de liberté aussi. Les gens peuvent venir à la mission, et sept écoles ont pu être créées dans les villages. Un terrain de 350 hectares a été cédé pour la somme de 50 roupies.

Dans le district du Muanza, nous avons pu établir près de 40 écoles pour les 3 missions d'Ukerewe, Kome, Bukumbi et le manque de maîtres seul nous empêche de les augmenter. L'instituteur de la station militaire du Muanza est un de nos élèves, et celui de Shirati l'était également. Cette dernière école du gouvernement a été supprimée par défaut de fonds, dit-on ; et on prépare la suppression de celle de Muanza. Ce serait un bien si nous pouvions obtenir la suppression des écoles du gouvernement dans ce Vicariat, car tôt ou tard elles tomberaient sous la direction d'un maître musulman.

Ces jours derniers, nous avons reçu l'autorisation d'élever une chapelle catholique à Muanza-ville (4.000 habitants) ; elle pourra être construite en Juillet et devra être desservie en attendant par les missionnaires du Bukumbi. Beaucoup de néophytes des 4 Vicariats qui confinent au Nyzana, vont échouer au Muanza où ils cherchent fortune. La ville grandira encore ; elle compte déjà 3 mosquées. Tous les wali des villes qui se forment autour des stations militaires sont musulmans et font de la propagande. C'est un malheur que le gouvernement favorise ainsi l'islamisme, surtout qu'on n'y voit aucune raison.

A Ukerewe, où j'ai pu passer une 12^e de jours, les confrères travaillent beaucoup ; la chrétienté s'affermi dans le bien, mais le mariage chrétien est dur pour toute cette jeunesse. Les Pères préparent la reprise de N.D. de Consolation pour la fin de l'année ; mais cette fois sur les plateaux de l'Ushashi. Dans toute la steppe de l'Est du Speke Golf, courent depuis deux années les prospecteurs à la recherche de l'or. Hier encore l'un d'eux nous disait qu'il avait trouvé des filons aussi riches que certains filons de Johannesburg ; l'exploitation doit commencer bientôt, les transports des machines etc.... se feraient par Kisumu et Muanza. Bel avenir ! Nos Basukuma retrouveront du travail.

Au Bukumbi j'ai trouvé les chrétiens un peu découragés ; les jeunes Pères apprennent un peu à leurs dépens combien il faut aimer les Noirs même les plus grossiers pour en tirer un peu quelque chose.

Le **P. Heeswijck**¹³² [1858-1918] ira sans doute à Ukerewe ; ce qui permettra au **P. Vekemans** [1874-1954] de rentrer au Bukumbi. Je crois avoir dit déjà à Votre Grandeur que notre **Frère Adrien** [Adrien

¹³² Lisez « Van Heeswijck ».

Streng : 1860-1932] devait s'adjoindre au **P. Bajard** [1862-1931] pour aller refaire un peu ses forces. C'est un Frère, bien vertueux, et bien précieux pour le travail ; tous les missionnaires le verront revenir avec grand plaisir.

Par ce courrier, j'écris à la Très Révérende Mère supérieure des Sœurs Blanches. Nous trouverons le contrat qu'elle nous propose, bien onéreux. Les 4 sœurs de Marienberg, nous coûtaient chaque année bien plus qu'une station de missionnaires prêtres, supposé qu'elles aient une centaine de filles seulement. Vu le pays d'ici et les mœurs des habitants nous ne pouvions faire autrement que de leur fournir absolument tout, ne leur laissant à se procurer que les choses personnelles. Les prêtres s'en tirent avec une charge par an, et il faudrait 3 à chaque Sœur ? Cinq cents francs par religieuse après cela encore me paraît bien beaucoup. Puis-je accepter qu'une mission, où tous les prêtres vivent si pauvrement comme nous faisons, dépense tant au profit de la caisse générale de Saint-Charles ? Puis 15 francs pour l'habillement de chaque fille indigène ! Il ne nous a fallu jusqu'ici qu'un franc cinquante, et ces filles faisaient bénéficier les Pères de tout leur travail. Pour le personnel aussi, nous recevons une Sœur un peu veillotte déjà de l'Uganda ; une autre poitrinaire de l'Ushirombo, à rapatrier bientôt. J'aime à croire que la Sœur supérieure s'acclimatera. Avec cela, j'aurais bien voulu savoir où en sont les comptes du Vicariat ; les lettres du P. Procureur ont dû se perdre depuis plus d'une année. De Marseille seulement, on me communique qu'on leur a demandé même le 1/6 de toutes les petites sommes que quête mon frère vicaire, grâce à mes lettres qu'il m'est pourtant si pénible d'écrire, et jusqu'au 1/6 des étrennes de ma pauvre vieille mère : je ne sais si cela encouragera beaucoup les missionnaires à créer des ressources à leurs missions.

Permettez-moi, Monseigneur et très Vénéré Père, cette liberté ; nous aurions voulu beaucoup de ressources pour vous permettre d'envoyer beaucoup de missionnaires à cette chère mission, le jour où ma pauvre personne ne serait plus là pour empêcher l'œuvre de Dieu.

Avec les confrères du Vicariat, nous jouissons tous même au Bukumbi d'une bonne santé pour le moment ; Daigne Votre Paternité nous bénir toujours et faire prier pour nous, et veuillez agréer, Monseigneur et très Vénéré Père l'hommage des sentiments de profond respect et de soumission filiale avec lesquels je suis

de Votre Grandeur
l'humble fils et obéissant serviteur
Jean-Joseph
des P. Bl. Vic. ap. Ny. M.

59. LETTRE DU 9 MARS 1903 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST¹³³

Marienberg, le 9 Mars 1903,
via Suez-Mombasa, British. East Afr., Uganda



Mon bien cher frère Ernest,

Rentré depuis quelques jours à Marienberg après une absence de 4 mois, j'ai besoin d'un moment pour me retrouver dans mes affaires et me remettre à flot. Ces longs voyages ne sont pas pour remettre la mémoire en place, aussi je ne me souviens pas où j'en suis bien de notre correspondance. J'essaierai de vous écrire donc plus tard. Pour aujourd'hui quelques affaires seulement.

Il y a ici de vous une carte postale datée du 19.9.02 et m'annonçant des oriflammes. Je n'en ai rien vu encore, et ne puis pas vous orienter, ne sachant pas le mode d'envoi que vous avez choisi. **P. Meyer** [1873-1965] de Mulhouse reçoit de temps en temps des oriflammes de sa famille. Ceux-ci sont toujours bienvenus ; nous avons tant de missions encore à monter.

Le mois dernier on nous en a brûlé une par malveillance ; il faut tout reconstruire et remonter. En même temps nous attaquons une nouvelle fondation au sud de Bukoba. Deux autres sont pour la fin de l'année : Muanza-ville où nous élevons une chapelle, et N.D. de Consolation, fondée jadis par le **P. Thuet** [1864-1897], et abandonnée depuis sa mort.

Sur votre lettre du 8 Décembre je dois vous faire remarquer que tout l'argent en dehors des honoraires des messes a été versé dans la caisse du Vicariat. Quand vous voudrez faire verser dans ma caisse particulière (pour le moment bien au dessous de zéro) il faudra spécifier au procureur. Les messes sont régulièrement acquittées par les confrères. Mille remerciements à tous les bienfaiteurs, j'essaierai de ne pas les oublier dans les Saints Sacrifices et spécialement **Mr Erhardt** et le **Curé Linzer**.

Vous avez bien fait de payer les 8 marks à la Deutsch Kolonial Gesellschaft ; je reçois toujours sa D. K.-Zeitung, ainsi que le Kolonialblatt dont j'ai besoin. Jusqu'ici c'était **Mademoiselle Cath. Schynse** qui me payait les deux. Le K.-Blatt est réduit, je crois, à 7 marks.

Enfin, j'ai pu avoir un éclaircissement au sujet des deux cents messes que j'étais convenu de dire chaque année à vos intentions. C'est votre dernière carte de Décembre qui me dit que vous m'avez expliqué tout cela dans une lettre (jamais reçue). En même temps, j'ai reçu mes comptes personnels pour l'année 1902, des deux procureurs de Marseille et de Zanzibar. Dans aucun de ces comptes, je

¹³³ Lettre de Mgr Hirth du 9 mars 1903 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096184-096186.

n'ai vu figurer la moindre somme versée par vous pour ces messes acquittées ; résultat final : un déficit assez considérable dans ma bourse. Peut-être les sommes à moi destinées sont-elles allées grossir les comptes du Vicariat. Sur votre invitation, j'ai cessé de dire ces 200 messes à partir du 1^{er} Mars 1903.

Je vous rappelle encore soyez très clair dans la spécification des sommes que vous envoyez à nos procureurs. Pour les messes à acquitter, soyez sans crainte, elles le sont toujours et sans retard, d'après du moins le registre que je viens de parcourir en détail.

Sous peu, je compte vous donner encore quelques indications au sujet de l'envoi de tout argent en dehors des honoraires de messes ; en attendant n'envoyez aux procureurs que ces honoraires.

Je regrette toujours que vous ne chargiez pas quelqu'un de m'adresser les articles que vous publiez sur nos missions, cela m'aiderait à vous écrire plus souvent.

Assez pour le moment.

Je vous souhaite les plus joyeuses Pâques ainsi qu'à toute la chère famille, la vieille maman surtout.

Votre toujours bien affectionné frère en J.Ch.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

Les photographies dont il est question ci-joint seront expédiées le 12 Mars via Muanza-Tabora, et mettront un peu plus de temps.

Quelques photographies

N° 1 – Mgr et six missionnaires sous le nouveau bâtiment de l'une des écoles de la station de Marienberg. Le plan de la mission comporte deux écoles semblables, formant comme deux ailes sur le devant de la résidence. Le bâtiment est construit en briques cuites au four, mais construites avec de l'argile comme mortier ; la chaux manque encore. Provisoirement l'école est couverte en paille. La classe des commençants se fait sous les arcades couvertes ; ainsi qu'une partie des catéchismes aux païens dans la journée.

Personnages : Monseigneur assis, **P. Couffignal** [1872-1937], supérieur, à sa droite, **P. Conrads** [1874-1940], à sa gauche. Debout : **P. Riollier** [1876-1938] à côté de **P. Conrads**, **P. Backhove** [1873-1909], supérieur de la station récemment incendiée de Buyango sur la Kagera. Il a profité de la rentrée de voyage de Monseigneur pour venir demander du secours.

Derrière le P. Supérieur, le **P. Fisch** [?-], luxembourgeois, et debout contre le premier pilier **P. Embil** [1875-1938], espagnol ou cubain.

P. Fisch [?-] et **P. Riollier** [1876-1938] viennent de quitter pour fonder un nouveau poste à quelques lieux au Sud de Bukoba.



[1] MGR HIRTH, [2] LE P. COUFFIGNAL, [3] LE P. CONRADS, [4] LE P. RIOLLIER,
[5] LE P. BACKHOVE, [6] LE P. FISCH ET [7] LE P. EMBIL
(Marienberg : 25 février 1903)

N° 2 – Mission de Marienberg. Vue de la maison des missionnaires et d’une partie de la cour ou jardin de devant. La maison est construite en briques cuites et couverte en tuiles. Il y a logement pour cinq missionnaires, chacun ayant une chambre double. Dix colonnes en bois supportent la véranda ou barza de 2 mètres de large. Au coin, bâtiment de l’école (v. N°1). Derrière l’école à 300 mètres, les 3 gros arbres de la cour intérieure des Sœurs Blanches. Au fond, grand bosquet de bananiers ; tout le village qui entoure les résidences des Pères et des Sœurs est logé dans le bosquet de bananiers (environ 50 feux).

N° 3 – Bâtiment de l’école encore sur le devant un petit groupe d’écoliers avec le vieux **Fr. Adrien** [Adrien Streng : 1860-1932], hollandais, architecte de nos bâtisses. En avant des grands arbres un groupe de femmes. Au milieu 2 ou 3 enfants, et deux autres dans le groupe des écoliers portant le vieux costume indigène, en fibres de palmier. La maison des Sœurs paraît entre l’école et les grands arbres : maison à peu près semblable à celle des missionnaires. Le jardin devant l’école est en création.

N° 4 – Haut fourneau indigène installé au milieu de la brousse. Le fourneau est une simple tour ronde construite pour la circonstance en argile, au milieu de laquelle se trouve le minerai de fer. Les soufflets sont installés par terre et en rond tout autour du four. Ils consistent en une peau de chèvre que gonfle et dégonfle aussi rapidement un bâton mû chaque fois par un fort individu ; il en a une dizaine sur la présente image ; ils sont au repos

N° 5 – Vue de Marienberg, prise à 10 minutes environ de la station. La maison qui paraît le mieux et vers le milieu est celles des Sœurs ; celle des missionnaires est sur le coin. Vue prise pour le stéréoscope.

N° 6 – Idem pour stéréoscope. Les missionnaires en récréation sous la véranda de leur maison.

J.

Photographies du Père Alfred, Marienberg, 2 Mars 1903.

60. LETTRE DU 10 MARS 1903 A SA SŒUR VIRGINIE¹³⁴

Marienberg, le 10 Mars 1903

Ma bien chère sœur Virginie,

Pendant mon absence qui a duré plusieurs mois, vos lettres se sont ramassées ici ; je vois celles d'Août, Octobre et Novembre.

Béni soit la bonne Providence qui vous conserve toujours, qui conserve aussi notre chère maman et qui veille avec tant de bonté sur toute la famille. **Sans doute, il y a toujours un peu à gémir, mais ce n'est que pour mieux nous rappeler qu'ici bas il ne faut pas espérer la perfection ni surtout le bonheur absolu. Qui donc songerait à aller au Ciel, si par ici nous n'avions plus à gémir.**

Mais bien chère Virginie, vous voyez que le bon Maître multiplie les neveux et nièces tout autour de nous : c'est surtout à vous de leur servir de mère pour tous les besoins de l'âme : ne manquez pas à ce devoir, et **surtout ne vous découragez jamais, quand vous verrez que la petite jeunesse n'est pas docile du premier coup. Songez que pour nous aussi, les chers parents ont beaucoup veillé, travaillé et prié. Faites de même aujourd'hui, et soyez à tous une bonne mère, vous exerçant tous les jours à une patience plus grande et plus parfaite.**

Notre bonne Julie a fait un petit miracle en m'écrivant dernièrement. Et pourquoi ?... pensez donc... c'est pour me demander des



¹³⁴ Lettre de Mgr Hirth du 10 mars 1903 à sa sœur Virginie, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096187-096188.

enfants. Je pourrai bien lui en procurer, mais des Nègres et Nègresses, pas trop cher. Mais en voudra-t-elle bien et les trouvera-t-elle jolis ? Enfin je lui ai promis que je prierais le bon Maître tout que je pourrais ; ce ne sera pas beaucoup encore, car rentré depuis quelques jours seulement, je songe déjà à repartir et pour un voyage de 4 mois encore sur les hauts plateaux du Rwanda, où je n'ai plus été depuis 2 ans ½. Tous ces voyages d'un bout de l'année à l'autre ne favorisent guère plus le recueillage que vos longues journées de travail en été.

Nos Sœurs vous intéressent, je vois. Dans ma dernière de Septembre, j'ai dû vous en parler longuement. J'ai dû vous envoyer quelques photographies et j'en envoie encore 5 ou 6 à l'abbé Ernest ces jours-ci.

Ces bonnes Sœurs nous ont fait faire de bien grosses dépenses pour leur voyage et leur installation. Mais aujourd'hui, elles commencent un peu leur œuvre ; elles croient même faire merveille déjà pour parler la langue, et espèrent prêcher bientôt ! En attendant, elles soignent tout le petit matériel et s'occupent aussi de 40 malades tous les jours de la classe aux filles, soit de l'orphelinat, soit de la chrétienté ; elles vont en excursion pour rechercher les petits enfants malades et gagner des catéchumènes.

Elles tâchent **surtout de donner une bonne formation à quelques femmes catéchistes. Nous nous sommes contentés de leur donner 70 à 80 femmes pour le moment, tant pour leurs travaux, que pour la classe et le reste. Mais quand les ressources nous le permettront, il sera facile d'augmenter. Il faut habiller et nourrir tout ce monde-là : c'est une dépense considérable.**

Je le sens de plus en plus à mesure que nos stations augmentent. Nous voudrions en fonder trois nouvelles encore cette année, et vraiment je ne sais comment la Providence fait toujours ce miracle que de pourvoir à tant de besoins de nos chrétiens. Ces jours derniers le diable a fait mettre le feu à minuit à notre plus jeune mission créée depuis Pâques seulement de 1902 : c'est une perte de 7 à 8.000 marks encore sans compter le retard éprouvé pour les conversions. Au moins, le malin n'est pas arrivé à rôtir les 3 missionnaires de la station, comme il espérait le faire. Grâces en soient rendues à N.D. des Prodiges, la patronne de la station brûlée.

Si je puis trouver un peu de temps je donnerai ces jours-ci quelques détails à Mr l'abbé Ernest.

J'accuse réception de quelques paires de bas (9 je crois) qui me sont arrivées je ne sais par quelle voie. S'il faut que j'use avant de mourir toute la provision qui me reste, je devrai atteindre longtemps encore le Paradis. Je ne puis en attendant assez remercier la bonne et vénérable maman qui persiste à ne pas m'oublier. **Oh ! comme**

nous nous embrasserons bien en paradis ! Et encore, elle fait des pèlerinages dans vos montagnes, pour aller prier la bonne Mère du Ciel. Qu'elle demande surtout la persévérance pour nous tous.

Adieu encore bien chère Virginie, avec mille souvenirs affectueux à Xavier d'abord et à sa famille, à Catherine et Isidore avec tous les leurs, à Julie et sa parenté, à Marie enfin la plus éloignée de vous, pour que le bon Dieu la pourvoie abondamment des grâces nombreuses dont elle a besoin.

Rappelez-moi aussi au (en ?) souvenir de notre vénérée Mère Clémentin. Enfin à toutes les bienfaitrices ne manquez pas de leur dire que je demande pour elles et leurs familles au Ciel ses meilleures bénédictions.

Ci-joint une petite image pour la chère petite Marie Madeleine pour l'encourager à m'écrire encore et à prier pour moi surtout à mesure qu'elle grandira et fera des progrès.

Adieu encore, bien chère sœur, et me croyez dans Jésus et Marie votre plus que jamais affectionné frère

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

61. LETTRE DU 31 MARS 1903 A MGR LIVINHAC¹³⁵

Marienberg, le 31 Mars 1902



Monseigneur et très Vénéré Père,

Dans ma dernière datée du Bukumbi, j'ai renseigné, je crois, spécialement Votre Grandeur sur les stations du Sud du lac que je venais de visiter. A Ukerewe est arrivée depuis le **P. Heeswijck** [1874-1912] ; les missionnaires y seront quatre, et pourront dès Juin préparer la reprise de N.D. de Consolation. **Le P. Loupias** [1872-1910] **vient d'avoir sa 2^e hématurie et s'en est encore tiré grâce aux lavements de sérum à défaut d'injection ; le Père souffre du foie.**

Au Bukumbi, le supérieur de la station a pu faire pendant un voyage de 23 jours la visite d'une grande partie de son district que nous ne connaissons encore que fort peu. Cette mission entretient depuis quelque temps des relations avec le Ntuzzu, beau pays, bien peuplé, situé au Sud de la pointe du Speke Golf. Nos écoles dans le Nera, l'Urima, et l'Usmao commencent à porter leurs fruits ; mais ce district est bien grand pour un seul centre de missions. Huit jours après sa rentrée au Bukumbi, le **P. Jos. Barthélemy** [1874-1956] a eu une forte hématurie avec rechute ; il croit que c'est le Calaya qui l'a chaque fois tiré d'affaire. **En Mai, les Pères doivent commencer la**

¹³⁵ Lettre de Mgr Hirth du 31 mars 1903 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095079-095080.

construction d'une chapelle à Muanza-ville. Il paraît que les mines d'or dans le pays des Massaï promettent toujours plus ; une dizaine de prospecteurs sont encore arrivés depuis un mois. Le **P. Veke-mans** [1858-1918] après quelques mois passés à Ukerewe a rejoint son poste au Bukumbi où ils sont 4 missionnaires cette année.

A Kome où j'ai pu passer dix jours, la mission est en progrès ; mais le **P. Cadillac** [1871-1926] y a souvent la fièvre. Il y a beaucoup d'élèves dans les écoles, tant dans l'île que sur le continent de l'Usindja.



LE MUKAMA MUTATEMBWA DE KIZABA (1857-1903) AVEC SES FILS

Au Kiziba, le démon se défend toujours vaillamment. Le 5 Janvier, on a mis le feu au milieu de la nuit aux deux coins de la mission de Buyango fondée depuis Pâques 1902. Les maisons n'étaient qu'en paille, parce que nous hésitons encore à faire de Buyango une fondation définitive. La station militaire nous a priés de ne pas publier que le feu a été mis par malveillance, et tout en refusant de condamner **le chef Kartesigwa** pour ce méfait. Bukoba lui a fait payer 100 vaches à la mission (représentant 2.000 roupies) et il l'a condamné à rebâtir la résidence des Pères à ses frais (= 300 roupies). Ses hommes doivent fournir encore tous les bois de l'église en construction à Marienberg. Ces bois sont tirés de la forêt du Sud du Buddu (= 400 roupies). Reste un déficit d'un millier encore de roupies environ à combler par N.D. des Prodiges, titulaire de la station incendiée. Ce

Katesigwa vient de succéder au vieux **Mutatembwa**¹³⁶ décédé, laissant 96 fils encore vivant ; les filles personne n'arrive à les compter.

C'est cette épreuve de Buyango que nous a valu je crois de pouvoir fonder une 3^e station sur cette côte Ouest. Les missionnaires y travaillent depuis 11 ans, Février 1892. Nous regardons cela comme une grande grâce de la Sainte Vierge. Cette « Immaculée-Conception » sera au Kyanja chez **Kahigi** [ou Kaigi], chef qui acquiert de plus en plus d'influence sur Bukoba et tous les chefs indigènes de cette côte. Le beau pays du Kyanja était depuis longtemps convoité par les ministres ; la preuve que ceux-ci s'agitent, c'est que ce mois-ci encore, l'un deux est venu demander à Bukoba l'autorisation d'ouvrir des écoles dans le Buddu allemand. Notre nouvelle station ne sera qu'à un lieue du lac et environ à 6 Kilom. de la future station militaire (Bukoba doit se transférer à 20 Kilom. plus vers le Sud). Cette mission du Kyanja sera à 45 Kilom. Sud de Marienberg, comme Buyanga est à 45 Kilom. Ouest. Nous n'avons pas été libres pour le moment de la porter ni plus au Sud ni plus dans l'intérieur ; mais peut-être qu'en somme il y a plus d'avantages à nous trouver à proximité de la future station militaire ; il nous faut là une procure pour tout l'Ouest. Nous restons à 2 lieues d'une belle petite chute d'eau, tombant à pic de 50 à 60 mètres. de haut, mais qu'il ne nous a pas été possible d'acquérir : c'est là un lieu de pèlerinage pour les païens à près de 30 lieues à la ronde ; on y vénère la déesse de la fécondité.

Avec cette nouvelle fondation va être résolu enfin le problème de l'école des catéchistes-instituteurs pour ce Vicariat, question qui me préoccupe depuis si longtemps. Cet endroit étant le seul qui offre quelque chance de réussite, nous espérons y grouper quelques jeunes gens dès la fin de cette année ; c'est la pressée de nos œuvres, maintenant surtout que le gouvernement est disposé à nous laisser ouvrir des écoles, partout où nous avons des maîtres sachant suffisamment le kiswahili et l'écriture avec quelque teinture d'allemand.

A Marienberg, à part la liberté qui manque toujours en partie à nos chrétiens, la chrétienté va bien, et augmente régulièrement d'un cent chaque année. Les Sœurs de leur côté n'ont pas eu de difficultés pour la santé ; elles sont installées dans leur maison définitive, mais il leur faudra quelque temps à se faire aux Nègres.

En Mai, je compte partir par l'Ussuwi pour aller faire un séjour assez long au Rwanda, où je n'ai pas pu retourner depuis Décembre 1900. Isavi compte faire ses premiers baptêmes à

¹³⁶ Le Mukama (roi) Mutatembwa, fils de Ruhangarazi, était né en 1857. Il était roi du Kiziba de 1870 à 1903. Avant l'arrivée des Allemandes en 1890, il s'était battu avec ses voisins à plusieurs reprises pour agrandir son royaume. Sa politique d'expansionnisme territorial fut arrêtée par les Allemands. Pendant des années, il s'opposa à leur présence.

Pâques. Vers la fin de 1902, une demande officielle a été faite au commandant d'Usumbura pour fonder de nouvelles stations au Rwanda ; le meilleur accueil a été fait à cette demande, le commandant promet de favoriser les missionnaires et leurs écoles, afin de « les aider à gagner le pays avant que celui-ci soit trop envahi par les musulmans ».

Mais Votre Grandeur pourra-t-elle nous envoyer des missionnaires pour toutes les fondations préparées ? Presque chacune de nos stations voudrait essaimer : Ukerewe voudrait reprendre N.D. de Consolation sur le continent, et fonder aussi dans l'île de Bukara ; le Bukumbi voudrait enlever le Ntuzzu aux protestants de Nassa, et bâtir enfin aussi parmi les chrétiens de l'Usmao et du Nera ; Kome voudrait aller au fond de l'Emin Pacha Golf. L'Ussuwi aurait une nouvelle fondation toute préparée dans l'Usambiro : c'est ce qu'on nomme le grand Usambiro, qui confine à l'Urundi. Il vient d'être rendu au roi de l'Ussuwi dont il dépendait jusqu'en 1895 qu'il fut rattaché au district militaire de Tabora. **Mgr Gerboin** [1947-1912] comptait s'y établir dès cette année ; j'ai offert à Mgr de s'y établir quand même, quoique d'après le décret de Rome (pour la délimitation) les tributaires de l'Ussuwi se rattacheraient, je crois, au Nyanza Méridional. De Marienberg nous préparons aussi une fondation à Ihangiro, pays de 100.000 âmes encore, entre le Kyanja et l'Ussuwi, et au Karagwe où notre catéchiste travaille depuis 2 ans. Au Rwanda même, deux stations nouvelles sont en vue, **sans compter le Mpororo, versant Est des volcans, où on a trouvé une agglomération très dense, estimée à 200.000 âmes.**

Mais c'est surtout notre future école de catéchistes-instituteurs qui aurait besoin de maîtres : notre Vicariat est le plus en retard sur ce point, et d'après ce que je crois, nous tâtonnerons bien avant d'avoir pu trouver le missionnaire apte à diriger cette œuvre capitale.

J'allais parler à Votre Grandeur encore des qualités désirées surtout dans les confrères que vous nous destinez, mais j'aime mieux prier la Providence de diriger elle-même ce choix. Vous-même, Vénéré Seigneur et Père, daignez prier le bon Maître pour que je ne perde pas trop ceux qu'il continue malgré tout à me confier.

Nos confrères venus en 1902 s'habituent bien. **Le P. Conrads** [1874-1940] à Marienberg est tombé dans une station où ce n'est pas encourageant de faire des collections scientifiques ; la trop grande humidité ne permet de rien conserver.

Par ce courrier sont expédiés au R.P. Secrétaire quelques diaires avec photographies de Marienberg et du Kyanja.

Je prie Votre Grandeur de vouloir bien bénir nos œuvres et de nous appliquer les mérites des trances de persécution par lesquelles vous avez l'honneur de passer.

Daignez agréer, Monseigneur et très Vénéré Père l'expression des sentiments de profond respect et de soumission filiale avec lesquels je suis de Votre Grandeur

l'humble fils et obéissant serviteur en N.S.

Jean-Joseph

des P. Bl. Vic. ap. Ny. M.

**62. LETTRE DU 18 JUIN 1903 A SON FRERE,
L'ABBE ERNEST¹³⁷**

Du Kissaka, le 18 Juin 1903



Mon bien cher frère Ernest,

Votre 31 Mars m'a trouvé en route. Les longues étapes faites ces jours derniers me forcent à donner une journée de repos aux porteurs, et j'en profite pour vous envoyer un mot de remerciement : pour les intentions de messes d'abord, que le procureur de Zanzibar m'annonce aussi. Le même courrier m'annonçait de Marseille aussi 2 intentions que vous me destiniez spécialement : ces dernières sont parfaitement claires ; le procureur a versé aussitôt les honoraires dans ma caisse personnelle, et ici j'acquitte vos intentions. Quand vous voulez que ce soit pour moi, vous pourrez toujours vous arranger aussi avec Marseille.

Mille fois merci aussi pour les cloches annoncées, et souhaitons-leur bon voyage jusqu'au bout. Je ne puis que demander au divin Cœur que nous fêtons demain, de vous multiplier ses grâces et ses dons bien au-delà encore de ce que vous faites pour ce pauvre Nyanza. Vous voudrez bien remercier en mon nom les bienfaiteurs. Me voilà en route depuis bientôt deux mois, et il y en a pour 3 mois encore ; il n'y a guère moyen d'écrire. Cependant je songe à vous un peu tous les jours quand la fatigue n'est pas trop grande et le prochain courrier emportera une assez longue lettre pour vous.

Je crains seulement que cela ne vous intéresse pas beaucoup ; après des journées bien assez remplies souvent pleines d'ennuis, il ne reste pas beaucoup de vers.

Dites aux bienfaiteurs que nos néophytes ne les oublient pas. Dites aux chers mère, frère, sœurs et amis que je suis toujours encore avec eux. Que le divin Cœur surtout nous rapproche. Je vous écris la veille de sa fête.

¹³⁷ Lettre de Mgr Hirth du 18 juin 1903 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096189.

Adieu mon bien cher frère, et me croyez votre plus que jamais affectionné en N.S.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

63. LETTRE DU 30 JUIN 1903 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST¹³⁸

Mission Allerheiligen¹³⁹,
Rwanda, le 30 Juin 1903



Mon bien cher frère Ernest

Voici quelques pauvres pages dont vous ferez l'usage que vous pourrez : vous ne voulez jamais me spécifier sur quels sujets je devrais vous écrire et vous ne m'envoyez pas non plus les articles que vous faites imprimer ; de là vient mon grand embarras.

Dans ce que vous livrez à la publicité, ne dites rien qui puisse allécher les protestants surtout. Les ministres ont les yeux sur nos belles missions du Rwanda et il est à craindre que bientôt nous les aurons.

Soyez bien réservé aussi quand vous parlez de nos chefs militaires : le gouvernement leur fait toujours parvenir tout ce qui se publie sur leur compte. Mieux vaut encore n'imprimer que des éloges à leur adresse.

S'il m'est possible je vous enverrai encore quelques pages vers la fin du voyage.

Adieu bien cher frère, et me croyez plus que jamais votre très affectionné en N.S.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

P. Zuembiehl [1870-1955] de cette station vous envoie ses meilleures amitiés.

64. RECIT DE VOYAGE DE MAI A JUIN 1903, ADRESSE A SON FRERE, L'ABBE ERNEST¹⁴⁰

Marienberg – Toussaint (Rwanda),
Mai – Juin 1903



Mon bien cher frère Ernest,

Vous m'infligez un fameux supplice en me demandant avec tant d'insistance toujours de vous écrire longuement. Surtout je ne suis

¹³⁸ Lettre de Mgr Hirth du 30 juin 1903 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096190.

¹³⁹ Toussaint (Mission de Zaza au Gisaka).

¹⁴⁰ Récit de voyage de Mgr Hirth de mai à juin 1903 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., O60, N° 095309.

pas sans scrupule au sujet du temps qu'il me faut mettre à ces lettres : il y aurait tant d'autres choses à faire, en voyage surtout !

Que le bon Maître donne quelques grâces à ces pauvres lignes, et vous-même soyez indulgent : notre soleil m'a depuis longtemps fait passer l'envie de faire de la littérature.

Ma dernière d'Octobre 1902 sans doute, vous disait que j'allais quitter Marienberg pour reprendre le lac et visiter nos stations d'Ukerewe, du Bukumbi et de Kome. Avec moi devaient voyager les **PP. Conrads** [1874-1940] et **Hurel** [1878-1936], un Breton, arrivés depuis 10 jours de la côte.

On devait s'embarquer le 22 Octobre à Bukoba même. Le chef du district, lieutenant **von Steumer**¹⁴¹ avait eu l'amabilité de nous inviter à fêter avec MMrs les Officiers le souvenir de l'impératrice. On affecte de faire cette fête dans la colonie.

Grande parade militaire vers les 11 h. du matin sur le champ de Mars ; il y avait une centaine d'hommes de troupe régulière et 7 à 800 hommes d'irréguliers, qui tous firent assez bonne contenance. Le petit canon tira les coups réglementaires. Le Docteur de la station photographia tous les groupes non seulement de soldats mais de chefs indigènes avec leur suite ; il y eut le *speech*¹⁴² du lieutenant à ses troupes en l'honneur de la Kaiserin¹⁴³, puis Backchich¹⁴⁴ aux troupes.

Au dîner, le lieutenant commandant de la station fut des plus aimables. La mission lui doit de la reconnaissance : il succédait en Janvier au capitaine dont la bêtise et la haine sectaire avaient fait tant de torts depuis 9 ans, non seulement à notre religion mais même au pays. **Von Steumer** s'est toujours efforcé de se montrer juste à notre égard ; il nous a même beaucoup assisté matériellement ; et s'il n'a pu procurer entière liberté à notre religion, il a au moins préparé un peu les voies. Que le bon Dieu l'en récompense !

Il était près de 4 h. du soir quand nous pûmes quitter Bukoba ; il fallait faire encore 4 heures de rame, et notre soleil se couche régulièrement à 6 heures. Ce fut donc de nuit que nous dûmes chercher notre port ; la chose alla encore assez facilement, mais ce qui le fut beaucoup moins, ce fut d'installer notre premier campement dans la brousse qui descendait de la colline jusqu'au bord de l'eau. Mes confrères étaient complètement nouveaux dans l'art ; ils n'avaient jamais dressé de tente. Quant à la cuisine, nos affaires étaient tellement dispersées qu'on préféra se passer de souper plutôt que de se fatiguer à fouiller nos caisses, à glaner du bois de chauffage, des pierres

¹⁴¹ Willibald von Stuemer était commandant de Bukoba de 1902 à 1916.

¹⁴² « Le discours ».

¹⁴³ « L'impératrice ».

¹⁴⁴ « Le pourboire ».

pour asseoir la marmite etc.... On se coucha vers minuit, le ventre creux, et la réparation était ainsi faite du coup du dîner de cérémonie de midi.

Le lendemain nos gens qui avaient dû se coucher aussi sans manger, eurent soin d'abord de faire bonne cuisine avant de s'embarquer : on ne rame pas bien, disent-ils, quand le ventre n'est pas lesté. Mais ces braves gens ne sont pas si pressés que nous ; nous avons beau les pousser. Pendant que les bananes cuisent, le vent se lève, comme il va se lever régulièrement en cette saison ; plus moyen de s'embarquer, il faut attendre à 2 heures du soir pour que le lac redevienne tranquille, et il en sera ainsi tous les jours.

Pendant tout le trajet nous ne pûmes jamais arriver de jour au camp ; toujours la nuit noire ; la lune nous manquait aussi. Aussi bien les agréments du voyage sur le lac ne furent-ils pas considérables cette fois ; mais ce qu'il y avait au moins c'est que nos pirogues (chacun avait la sienne) avançaient assez vite, grâce à la sérénité du lac, qui était toujours parfaite une fois le vent tombé.

Le sixième jour nous fûmes à Kome, malgré les zigzags que nos gens nous font toujours faire pour aborder la nuit, soit dans un îlot, soit sur le continent.

Une seule fois, nous faillîmes avoir une aventure. Nos barques passant devant une île inhabitée fit une halte de quelques minutes ; les rameurs descendirent tous à terre ; ma barque était un peu isolée ; je restais seul là dedans, arrive un petit garçon quand subitement bondit à dix pas à peine une énorme masse qui derrière un rocher se précipite dans l'eau, poussant de gros mugissements et éclaboussant notre barque qui faillit en sombrer. C'était un hippopotame qui avait été réveillé là en sursaut par le bruit qu'avait fait nos gens ; surpris et avant d'avoir pu se reconnaître, il se réfugia dans l'eau profonde comme font ces bêtes-là dans le danger. Il a dû avoir au moins aussi peur que nous, et je ne voyais qui courait le plus vite, ou de l'hippopotame ou de nos gens qui cherchaient à se dérober dans la brousse. Une fois que l'eau dont je fus inondé me permit de voir que je n'étais pas moi-même en danger et que la barque ne risquait rien, je voulus prendre mon arme pour essayer d'arrêter ce petit gibier, mais celui-ci arrivé à deux mètres de profondeur se glissa complètement sous l'eau tout en continuant sa fuite et ne se montra de nouveau qu'à 500 mètres au large, reniflant de l'eau pour de moquer de nous. Longtemps il tint toute sa tête hors de l'eau pour nous examiner.

Nous l'avions échappé belle ! car si cette bête en se précipitant du bord dans le lac avait trouvé notre pirogue sous ses pieds celle-ci était infailliblement écrasée.

Grâces soient rendues à Dieu ! Combien de fois sa main nous a gardés !

L'hippopotame rencontré à terre, ce qui est très rare de jour, n'est pas très dangereux, à moins qu'on ne se trouve sur son passage ; dans l'eau c'est tout autre chose. Et là où il y a le plus à craindre c'est dans une profondeur de deux à quatre mètres ; car alors s'il est à proximité d'une barque, il s'appuie sur ses deux pieds de derrière au fond de l'eau, lève l'avant-corps et la tête surtout et soulève la barque qu'il troue facilement avec les grands crocs recourbés qui garnissent sa puissante mâchoire. Ces crocs en très bel ivoire pèsent quelquefois plusieurs livres chacun. Il y a des gens qui font métier de chasser l'hippopotame afin de gagner l'ivoire ; les Bakerewe surtout sont renommés chasseurs sur le lac.

Pour moi qui suis pacifique, je laisse ordinairement ces bêtes-là tranquilles. Il est arrivé une seule fois que mon garçon, un enfant de 15 ans alors, en abattit un. Notre voyage n'y gagna pas en vitesse : impossible de faire embarquer les rameurs avant qu'ils eussent en débité toute la viande. Songez donc, un Nègre abandonner de la viande ! Nous perdîmes là deux jours.

Puisque nous sommes sur les hippopotames, il faut vous dire encore qu'avant d'arriver à Ukerewe, et déjà tout près de l'île, ces animaux se mirent à nous donner la chasse. Il était presque onze heures de la nuit, et nous ramions toujours, très silencieusement afin de ne pas effaroucher ces bêtes car nous étions assez près de la côte, où elles ont l'habitude d'aller paître la nuit.

Voilà que ma barque qui était en avant donne sur un rocher bien arrondi qui la cloue tout net au milieu de l'eau, au grand risque pour tous de faire le plongeon au moindre mouvement trop brusque que nous ferions. Nous travaillons depuis quelques minutes déjà à décrocher notre embarcation quand un ronflement des plus énergiques acheva de nous épouvanter : un de ces monstres nous avait entendus, était accouru sans bruit entre deux eaux, et levait sa puissante tête à quelques pas seulement. Instinctivement nos rameurs lâchèrent tous un grand cri et du même coup, plongèrent leur rame dans l'eau avec une telle violence qu'ils dégagèrent la barque. Plus une parole dans la barque, mais celle-ci sous l'effort des rames volait tellement vite que l'hippopotame renonça à nous poursuivre. Je ne sais ce qui se passa dans le cœur des rameurs, mais pour mon compte, j'avoue que j'eus passablement peur, non plus d'être attaqué, mais d'être broyé dans les récifs à fleur d'eau que nous traversions à la course. Ni pilote ni rameur ne prenait le temps de voir les rochers qui se cachaient sous l'eau ; si nous en avions heurté un seul, notre frêle esquif volait en éclats du train que nous y allions. Mais là encore les bons anges veillaient.

Il nous restait pendant une heure encore à batailler dans les palétuviers et la forêt de joncs et de papyrus qui nous dérobaient le rivage ; et nous fûmes rendus au camp à minuit. Les barques de mes

compagnons étaient loin encore. Une fois à terre tous les gens ramassèrent du bois et des branches sèches pour se réchauffer un peu, et pour faire de grands feux signaux. Dans de pareils cas la petite allumette du Bwana¹⁴⁵ rend grand service, et tout notre monde s'extasie toujours en voyant que nous avons, nous autres Européens, tellement d'esprit, et portons régulièrement notre feu avec nous partout où nous allons.

Nos signaux furent aperçus quand nous eûmes le soin de mettre le feu à une grande botte d'herbes sèches attachée au sommet d'un arbre. Les barques en retard qui ne savaient pas où était le port purent se retrouver. Les confrères étaient avancés si doucement qu'ils n'avaient couru aucun danger ni des monstres du lac ni des récifs ; mais la barque était trop étroite pour que l'on eût pu s'y endormir, aussi furent-ils contents à deux heures du matin de mettre pied à terre. Ils étaient tellement fatigués qu'ils durent renoncer ce jour-là à dire la messe ; ils cuisinèrent un peu jusqu'à quatre heures du matin pendant que leurs gens dressaient tentes et lits ; puis le soleil levant les trouva tellement plongés dans le sommeil qu'il leur adoucît ses rayons et ne parut que vers les 10 heures.

Il ne nous restait plus que 3 heures de rame pour arriver au port même de la mission à Ukerewe. Nos néophytes de l'île qui nous guettaient depuis deux jours nous firent une chaleureuse réception, et passablement bruyante.

Il nous restait 3 h. $\frac{1}{2}$ de chemin par terre pour arriver à la mission même. La veille, les Pères de l'endroit étaient venus nous attendre, mais inutilement. L'âne qu'ils nous laissèrent allait nous rendre service ; les jeunes confrères non acclimatés furent heureux de s'en servir. Nous étions à mi-chemin de la mission quand un gros orage éclata soudain sur nos têtes ; la pluie tombe en abondance et nous aveugle tellement qu'on finit par s'égarer. La nuit nous trouva à patauger dans les mares d'eau, cherchant inutilement quelque sentier praticable ; nous accrochant surtout et nous déchirant les habits et les mains à toutes les brousses. Enfin après deux heures de recherche nous retrouvâmes notre route et bientôt après la mission. On ne se préoccupa guère du cérémoniel de réception ce jour-là et chacun s'en fut vite se réchauffer.

Le lendemain nos bons chrétiens accoururent de bonne heure pour nous apporter leurs cadeaux de félicitations, qui une poule, qui une chèvre, voire même un petit bœuf ; d'autres n'avaient que quelques œufs, un régime de bananes, quelques patates. On n'oublia pas non plus les cruches de vin de bananes. Tout cela il fallut bien aussi le rendre ensuite en cadeaux d'étoffes ; l'habitude l'exige aussi

¹⁴⁵ « Monsieur ».

; mais au moins nos rameurs trouvaient à manger pour les 10 jours de notre séjour dans l'île.

Je ne manquai pas de consolation parmi nos chrétiens. D'abord ils avaient augmenté d'environ 150 adultes depuis mon dernier passage, et étaient arrivés au chiffre de plus de 1.100 en 7 ans. Maintenant que tout est organisé, les baptêmes pourront être plus nombreux encore, car il y a bien 3.000 catéchumènes. C'est surtout la jeunesse qui court après le baptême : la preuve c'est que dans l'année, il y a eu environ 80 mariages.

Arrivant précisément pour la Toussaint, il fallut bien se mettre en frais ; il y eut donc grand-messe pontificale ; un bon nombre des chrétiens n'avaient jamais vu ces cérémonies. Ce même jour eurent lieu 160 confirmations, et missionnaires et néophytes furent également édifiés de la journée. Nos néophytes se tiennent surtout bien à l'église depuis qu'ils en ont une si belle : celle d'Ukerewe en briques cuites bâties à la chaux est jusqu'ici la plus belle du Vicariat ; on l'a faite longue de près de 60 mètres ; nos fidèles ne la remplissent pas encore, mais cela ne tardera pas, et nous avons remarqué que depuis qu'elle est construite les baptêmes sont beaucoup plus nombreux. Bientôt aux adultes vont s'ajouter quantité d'enfants baptisés en bas âge et à qui leurs parents commencèrent à montrer le chemin de l'église.

Ce qui a progressé cette année surtout à Ukerewe, c'est l'œuvre des catéchistes et les écoles. Grâce au gouverneur de la colonie, **Graf von Götzen** [1866-1910], il est venu depuis quelques temps un bon souffle de la côte ; ce n'était pas trop tôt pour contrebalancer enfin un peu l'influence musulmane qui avait grandi beaucoup dans les dernières années. Presque partout, en 1902, les chefs de district nous ont prêté leur appui pour ouvrir de nouvelles écoles. A Ukerewe surtout, on pouvait aller vite en besogne ; la mission avait depuis plusieurs années des instituteurs tout préparés ; il n'y eut qu'à les installer. De 80, les enfants des écoles sont montés à 4.000 dans cette seule mission ; si on comptait tous les enfants qui viennent même un jour ou l'autre ce serait 8.000 qu'il faudrait dire. Mais les Nègres n'aiment pas trop ce qui les gêne un peu ; on conçoit qu'ils se contentent de venir à l'école quand cela leur plaît.

Dans ces écoles, le bon Dieu trouvera son compte et fera toujours son petit bénéfice.

En dehors de l'école, il y a aussi le catéchiste ; lui travaille directement pour la religion ; il instruit tous ceux qu'il peut accrocher ; il apprend la lettre du catéchisme aux jeunes gens et aux enfants, et quand ceux-ci sont arrivés à retenir par cœur toutes les prières du matin et du soir, avec les 30 pages de catéchisme des commençants, ils sont amenés à la mission où un Père leur fait passer l'examen, et il les décore de la médaille de la Sainte Vierge. Il faut voir comme

tout le monde y tient ici à cette médaille ! Ils ont une première arme déjà pour chasser le diable ; en cas de danger, ils prennent la médaille qui ne quitte plus leur cou, entre les mains, comme encore ils font de leurs arcs et flèches, dans les dangers du corps. Ceux qui ont la médaille, croient aussi avoir le privilège déjà de faire le signe de la croix, et on peut dire qu'ils usent largement de ce privilège. Ils ne mangeront pas un petit fruit, ils ne boiront pas dans le creux de leur main, sans avoir fait auparavant leur signe de croix. Par ici, ils ont beaucoup l'habitude de mâcher des grains de café bouilli, et ordinairement, en voyage surtout, ils ont un petit sachet de ce café avec eux ; mais vous les verrez toujours faire respectueusement le signe de croix d'abord avant d'écoster leur grain. Nos gens ont souvent aussi l'habitude de se promener avec une bonne provision de vin de bananes dans leurs « *Kurbisflasche* »¹⁴⁶ au long col de 30 à 40 centimètres ; ils sucent le contenu de leur bouteille au moyen d'un tuyau de la hauteur même de la bouteille ; là encore il faut faire le signe de croix avant.

Ce sont quelques petites pratiques qui vous font voir que nos braves Nègres nous croient bien à la lettre quand nous leur expliquons les pratiques de la religion ; ajoutons que nous-mêmes nous imitons ces pratiques que nous n'avions pas dans notre enfance, pour la bonne raison que tous nos gens seraient fort scandalisés s'ils voyaient que nous ne sommes pas les premiers à faire ce que nous leur prêchons en catéchisme. N'allez pas croire surtout que nos Nègres ont du respect humain pour faire tout cela parmi les païens ; en général c'est un honneur encore d'être chrétien, et nos néophytes sont tous fiers de porter toujours le chapelet et la croix : plusieurs fois j'en ai même entendu qui s'accusaient d'avoir quitté leur chapelet la nuit.

Mais avec de pareilles pratiques, vous voyez déjà que nos baptêmes deviennent onéreux pour la mission ; les médailles, chapelets, croix, et même la chaînette qui est au bout de la croix, il faut donner tout cela gratis, et les chapelets surtout il faut les renouveler souvent ; c'est presque tous les six mois. Comptez alors ce que cela fait pour les 3.000 et quelques néophytes que nous avons pour le moment. Et c'est à partir de maintenant surtout que nous comptons faire beaucoup de baptêmes, car le Rwanda va commencer à en fournir.

Depuis Janvier 1903, je n'ai plus un seul chapelet à donner, et je n'ai pas fait de commande, comptant sur la Providence. Ils n'ont qu'un tort encore ces braves chrétiens, au moins beaucoup d'entre eux : le chapelet qu'ils récitent si fidèlement une fois le jour au moins quand ils en ont un, ils cessent de le réciter, si celui-ci vient à se perdre. Nous avons beau dire qu'il faut réciter le chapelet quand

¹⁴⁶ « Calebasse ».

même que chacun d'eux a ses dix doigts (dans chaque village, il y en a bien 2 ou 3 qui en ont même douze) qu'il peut compter ses Ave Maria sur ses doigts, rien n'y fait, cela ne vaut pas disent-ils. Ils comprennent bien un peu que des doigts de Nègres ne peuvent pas être indulgenciés.

Et surtout quand quelqu'un et surtout quelqu'une vient se confesser à vous, ayez soin d'abord de bien regarder s'il a son chapelet au cou ; si vous ne prenez pas cette précaution, vous vous exposez à donner comme pénitence quelques dizaines de chapelet à réciter à quelque pauvre chrétien qui, vite de ce chef, s'autorise à vous demander le chapelet qui lui manque, ou même qu'il a eu soin de cacher dans sa ceinture parce qu'il n'est plus assez beau.

Vous ferez bien de nous quêter aussi des scapulaires du Mont Carmel surtout et de l'Immaculée Conception. Je ne sais pas si la Sainte Vierge a bien prévu le cas des Nègres, en nous gratifiant de son scapulaire ? On pourrait croire que non, sans quoi certainement, elle ne l'aurait pas suspendu à un fil si fragile, ni donné surtout un petit bout d'étoffe si mesquin. Ah ! il nous faudrait voir comme cette petite étoffe qui se roule au bout de deux jours seulement en mince tire-bouchon, couvre mal les grandes épaules nues de nos Nègres et Négresses surtout.

Jusqu'ici nous n'avons même guère osé imposer le scapulaire à nos néophytes qui cependant le réclament souvent, tant ils aiment à s'accrocher à tout ce qui peut les préserver des poursuites du diable, et leur offrir quelque chance de salut.

Une fois déjà, je crois vous avoir parlé de la grande pauvreté des chers insulaires d'Ukerewe : celle-ci n'a pas diminué, et elle est un obstacle à la religion. Dans leur village ces gens vivent bien simplement ; une simple ficelle autour des reins suffit bien souvent pour habiller les garçons, même grands, et les filles ne suspendent à cette même ficelle qu'un petit carré d'écorce d'arbres, grand comme la main ; quand elles sont plus âgées et mariées, un lambeau de peau grasseuse de chevreau. Ce n'est pas un costume pour aller beaucoup en société. Vers le moment du baptême, ils trouvent moyen de se procurer un bout d'étoffe pour se faire un pagne, soit en mendiant auprès de quelque ami un habit d'emprunt, soit en venant travailler à la mission. Mais trop souvent après le baptême, les fonds nus réapparaissent bien vite, et alors on n'ose plus venir à l'église, ni pour la messe ni pour les sacrements. Si ces pauvres pouvaient passer avant la messe du dimanche dans un de vos grands magasins de Mulhouse pour y recevoir un mètre seulement de légère cotonnade, comme ils fréquenteraient bien mieux les offices ! **Encore une œuvre à faire. Je ne dis pas que nos Nègres ne sont pas paresseux quelquefois, mais le bon Dieu qui les a fait naître comme l'oiseau sur la branche sait qu'ils sont encore plus misérables que paresseux.**

Cette pauvreté éloigne même encore beaucoup des gens de l'île complètement du baptême quand on va dans les villages un peu éloignés de la mission, ils se cachent derrière les haies qui entourent leur maison, et croiraient nous faire injure en nous abordant dans leur pauvre état. Bon sentiment, mais auquel Dieu j'espère portera bientôt remède.

Ukerewe a maintenant une belle église, vous ai-je dit ; mais il faut ajouter qu'il n'y a que le bâtiment tout nu, même sans plafond ; on voit la charpente toute grossière recouverte de simples tuiles rondes. De tour (clocher), on n'en a point fait, on ne voyait alors, et on ne voit encore nulle cloche à l'horizon. Il n'y a aucune statue si minuscule qu'elle pût être. Des images en papier, clouées contre le mur, remplacent les deux autels latéraux qui manquent. Pas de grand Christ nul part. Au dessus du grand autel ; il a fallu simuler une grande croix avec des bandes d'étoffes de couleurs. Pas encore de lampe de Saint Sacrement. Les ornements pour la messe, nous les avons, mais ils sont en étoffe bien simple comme il convient à une pauvre mission. Pas de tableaux au reste. Il y a cependant 14 images du chemin de croix que nos chrétiens aiment toujours à suivre ; elles sont en papier aussi, simplement appendues au mur. Au-dessus, chaque fois, une petite croix en bois que les missionnaires ont fabriquée. Pas de bancs à l'église, nos gens savent s'asseoir par terre. Les murs sont blancs, sans peinture ; dans tout le bas seulement court une couche de terre grise, qui tranche un peu sur le fond blanc. Mais il y a un ornement dans l'église qui jusqu'ici n'a pas manqué, c'est la piété et la dévotion des fidèles jeunes et vieux, car il y a quelques vieux aussi. Souvent dans la journée, on en voit qui viennent faire la cour, comme ils disent au bon Sauveur qu'ils ont appris à connaître. Aucun ne passerait devant l'église sans entrer au moins quelque peu pour saluer notre Seigneur.

Allons, envoyez-nous quelque chose pour cette chère église, ne serait-ce qu'un vieux Saint Michel qu vous auriez fait rafraîchir quelque peu, et dont la toile vaudrait la peine encore de faire le voyage. Nous nous chargerions de lui trouver son encadrement. Mais il faudrait en roulant la toile avoir soin d'intercaler un papier spécial, afin que ni l'humidité ni le grand soleil n'abîme le tableau pendant le voyage.

Mais il faut bien quitter Ukerewe, quoique à regret. Il n'y aura rien de suivi dans ce que je vous écris, j'écris quand je trouve un moment sans me souvenir trop de ce que je vous ai déjà dit.

Nous y laissons notre petit **P. Hurel** [1878-1936], qui est un parfait débrouillard. En attendant qu'il sache la langue, ce qui lui permettra de faire du ministère (il y a deux mois pour cela), il se lance sur le jardin et les arbres fruitiers. Le voilà à tailler tous les arbres tout comme s'il s'y entendait. Il émonde les manguiers qui remplissent

déjà les cours et les allées de la mission. Il lui faut un potager bien en règle, et s'il se met à tracer des allées un peu en tout sens, arrachant impitoyablement les pauvres légumes rabougris, dont était si fier le Nègre jardinier, seul roi du potager jusque-là. Je n'avais pas passé dix jours à la mission que déjà le jardin avait pris un tout autre aspect ; les palmiers à huile étaient arrachés et plantés bien en ligne ; des allées de savonnières se formaient également. Les boutures d'ananas occupèrent un grand champ etc., etc., bref, quand on retournera à Ukerewe dans une année ou deux, et que le **P. Hurel** [1878-1936] surtout y soit encore, on pourra se promettre de délicieux fruits des tropiques. Je ne parle pas des légumes d'Europe, qu'on peut obtenir à peu près tous par ici, quoique souvent de qualité inférieure.

Trois journées de rame nous amènent au Bukumbi. En passant, nous avons salué le **Lieutenant Baumstark**, chef intérimaire de la station militaire du Muanza¹⁴⁷. Nous sommes bien reçus chez lui ; trop bien même ; le dîner auquel nous fûmes invités pour 6 h. du soir se prolongea à mon grand désespoir jusque bien avant dans la nuit. Je n'étais pas habitué à de pareilles veillées. Mais Monsieur a voulu être gracieux, et puis il faut bien dire aussi que dans ces pays, l'Européen est toujours heureux quand il trouve un peu de compagnie.

Le Muanza qui n'était qu'une plage qui comptait une dizaine de huttes en 1890 forme aujourd'hui une agglomération de 4 à 5.000 habitants, croit-on, car c'est difficile de compter. Il y a une douzaine d'Européens ; passablement de gens de la côte (trois lieux de prière déjà pour les musulmans, pour ne pas dire des mosquées. Vous comprenez la protection que le gouvernement leur accorde), et surtout beaucoup de canaille, hommes et femmes surtout qui s'attachent à chacun des soldats noirs de la Compagnie qui stationne là. **Vous n'avez pas l'idée quelle bonne fortune cela peut être pour un Nègre que d'être soldat de l'empire ! Partout où il passe, il reçoit bien plus d'honneurs qu'un Monseigneur, il est bien plus craint surtout, et pour cause. Des femmes, il en a aussitôt tant que peut lui permettre sa paie qui est très considérable vu le pays.** Mais laissons les soldats du gouvernement de côté, il y aurait trop de choses à dire sur leur compte.

Le chef actuel **Baumstark** n'est pas beaucoup aimé d'eux, parce qu'il a essayé de les tenir un peu sous la discipline ; mais par contre il est aimé des missionnaires et des roitelets indigènes qui l'entourent.

Du Muanza nous avons 25 Kilom. pour nous rendre à notre vieux Bukumbi. Pauvre chère résidence, où il a fallu tant de pa-

¹⁴⁷ Mwanza.

tience pour obtenir les premiers chrétiens, je serai toujours heureux de revenir m'abriter pour quelques jours entre tes murs de terre, naguère encore rajeunis.

La chrétienté se développe quoique un peu lentement depuis 3 ans : la faute est que les missionnaires de la station sont changés plus souvent que ne l'exigerait l'œuvre. Mais qu'y faire dans un vicariat ou chaque année amène deux ou 3 nouvelles fondations ? Qu'y faire surtout quand la terrible fièvre emporte les jeunes missionnaires à peine dans leur station depuis un ou deux ans ? Un de mes plus grands cauchemars chaque année c'est de remuer les missionnaires à chaque nouvelle caravane qui arrive. Cette année 1903, les deux confrères qui sont au Bukumbi ont environ 3 ans de séjour dans le pays, aussi la mission reprend-elle plus vigoureusement. Nous espérons arriver de nouveau à une centaine de baptêmes d'adultes pour l'année, sans compter les moribonds et les petits enfants. Si nous pouvions avoir des missionnaires qui auraient 20 ans seulement dans la même tribu, parlant la même langue, ils auraient des succès merveilleux : pas un païen ne résisterait autour d'eux. Mais dans un Vicariat qui n'a lui-même que 8 ans d'existence, et qui doit tout d'abord choisir ceux qui ont tant soit peu d'expérience pour créer de nouveaux postes, chacun doit se tirer d'affaire comme il peut. J'essaie bien d'aller un peu partout ; mais si vous songez que j'ai près de 90 jours de marche à faire entre les deux points extrêmes, vous concevrez que des fois il doit se passer bien des mois avant que je revoie certains confrères.

Pendant six semaines qu'il me faut passer au Bukumbi, nous allons augmenter nos annexes et préparer même de nouveaux centres de missions pour les futurs missionnaires qui nous arriveront sitôt qu'il y aura assez d'argent pour fournir à leur équipement et à leur voyage.

Nous songeons d'abord à Muanza-ville ; on décide que dès cette année on y élèvera une chapelle pour les nombreux chrétiens de passage. **Muanza commence à attirer beaucoup de monde surtout depuis qu'il y a le chemin de fer de Mombasa au Nord du Nyanza, et plus encore depuis qu'on découvre à une 15^e de journées vers l'Est, de grands gisements d'or que l'on prétend aussi riches que les mines du Transwaal.** Elle sera riche notre Allemagne une fois que nous aurons un Transwaal ou un Klondyke dans notre Ost-Afrika !

Mais pour desservir notre chapelle, à côté de laquelle sera aussi une école, il n'y aura pendant longtemps que les missionnaires du Bukumbi même. **Dès maintenant, ils me demandent un vélocipède à défaut de cheval et d'âne. Ce serait pratique en effet, car nous avons quelque chose qui ressemble à une petite route. Mais un vélocipède c'est nouveau, dans notre société du moins, je ne**

suis pas sûr d'être agréé par nos procureurs. Mais si quelque bonne âme nous envoyait un gratis, peut-être l'autorisation de s'en servir viendrait plus facilement. **On dit que ces vélocipèdes tuent souvent leur cavalier ; sans doute, mais les grosses fièvres qu'on prend en se fatiguant sous notre soleil, tuent bien plus encore.**

Pendant mon séjour, le Supérieur de Bukumbi avec mon *socius* **P. Conrads** [1874-1940], va faire un voyage d'un mois pour faire connaissance avec une partie au moins de son district. Il y a là près de 500.000 âmes qui restent absolument délaissées parce qu'il n'y a personne pour leur montrer la voie du Ciel. De loin en loin on installe bien quelques catéchistes, mais c'est surtout des missionnaires qu'il faudrait. Trois endroits surtout sont signalés pour former de nouveaux centres de missions, quand il plaira à Dieu de nous envoyer de quoi.

Notre cher **P. Barthélemy** [1874-1956] paya aussitôt son expédition d'un mois, en faisant une grave maladie ; il fut atteint de l'hématurie, cette terrible fièvre, dont meurent tous nos missionnaires.

Le Père s'en tira pour cette fois grâce à Dieu. Mais il fut affaibli pour longtemps ; et par ici, il y a si peu de moyens pour refaire les forces !

Ah ! la terrible fièvre !! **Mgr Livinhac avait compté jadis que les missionnaires de l'Equateur passaient un bon tiers de leur temps soit à être souffrants eux-mêmes, soit à soigner leurs confrères souffrants.** Et cependant on a gardé de se décourager et la joie règne quand même ! Le travail cependant, avance lentement quelquefois, et il y a des stations qui végètent des années.

C'est le Bukumbi qui a le plus de tombes de missionnaires en ce Vicariat : six déjà en moins de 18 ans, sans compter un septième enterré dans le lac, et deux ou 3 autres rentrés en Europe pour mourir ou tombés en route.

Le 28 Janvier, je quitte le Bukumbi pour aller voir la mission de l'île de Kome, beau petit coin vers le Sud-Ouest du Nyanza. Cette mission date de 1900, mais nos catéchistes l'avaient préparée depuis longtemps.

Aujourd'hui elle compte 145 néophytes et 5 à 600 catéchumènes. Les gens de l'île ont un petit défaut. Ce sont de terribles saouards, et par suite ils sont vindicatifs et exercent la vendetta comme de vrais Siciliens. Ce n'est pas tout à fait leur faute peut-être si les hommes aiment à boire ; d'abord ils n'ont rien à faire du matin au soir qu'à fabriquer leurs flèches, et puis le bon Dieu fait mûrir autour de leurs huttes des bananes en quantités sans travail aucun. Comment résister au plaisir de presser simplement ces bananes pour en boire le jus ? Mais c'est que ce vin de bananes rend méchant ; et comme il y a toujours quelque vieille querelle de famille à vider, il ne se passe pas de semaine sans que même dans le voisinage des Pères, il y ait

des tués. Il suffit d'ailleurs d'une seule flèche, bien vite décochée. Ces flèches sont longues et fortes ; leur fer est à crochets, et une fois que vous l'avez dans les intestins, mal vous en prend.

Si la classe des saoulards est méchante, et elle comprend tous les hommes mariés, celle au contraire des enfants et des jeunes gens est des plus intéressantes : ceux-là, ils ont défense des vieux de goûter au pombé¹⁴⁸ ; ils grandissent au bord du lac à boire de l'eau, et à pêcher le petit poisson. Presque toute la jeunesse vient maintenant à la mission, et les parents eux-mêmes les envoient surtout depuis que l'année dernière les Pères se sont montrés les bienfaiteurs de l'île. Ils ont sauvé la population de l'épidémie de la vérole, terrible dans ces pays. Un individu atteint de la maladie, est toujours condamné ; on le transporte dans la brousse et personne ne s'approche plus de lui. Il y a une 15^e d'années, l'île fut ainsi ravagée, les enfants surtout disparurent presque tous ; et aujourd'hui on voit fort peu d'adultes de 15 à 25 ans. L'été dernier, la maladie réapparut ; un de nos Pères se mit à vacciner à sa manière en donnant simplement, par inoculation du virus, une vérole bénigne à tous ceux qui venaient lui tendre le bras. On prenait le virus sur les gens eux-mêmes, après avoir commencé à l'enlever sur un premier atteint de la vraie variole. Plus de deux mille personnes, si je me souviens furent ainsi préservées de la maladie. Le comble pour nos braves gens fut que le missionnaire fit tout gratis, alors que les sorciers indigènes vendent leurs prétendues drogues un si bon prix toujours.

On aime encore les missionnaires parce que depuis qu'ils sont là, la guerre n'est plus permise de village à village.

Tout serait presque pour le mieux dans ce petit coin de pays, s'il n'y avait pas si grande difficulté de desservir le continent qui se trouve à 3 lieux en face. Là aussi il y a des chrétiens déjà qu'il faut voir souvent ; mais le malheur veut que presque toujours dans ce coin le lac soit très agité. Un beau jour nous entendrons que le pauvre missionnaire a été englouti par là avec sa pirogue et tous ses rameurs. Moi-même me rendant à Kome par le continent n'ai-je pas été obligé de m'asseoir sur le bord du lac depuis 7 heures du matin jusqu'à 5 h. du soir à attendre que le vent tombât ? Il y a deux ans, je m'étais embarqué, mais à peine au large, nous embarquâmes tellement d'eau aussi qu'il fallut prestement retourner à terre. Quand on se trouve pris ainsi, on se met à rêver à toutes les commodités que vous avez en Europe, et puis ça encore ne vous avançant de rien, on finit par s'armer de patience et de confiance en un avenir meilleur.

Un de nos nombreux bateaux-mouches qui sillonnent l'île ou le canal serait le bienvenu par ici, à condition toujours qu'il soit encore

¹⁴⁸ La bière locale.

assez solide pour qu'il puisse résister à la dent du crocodile et aux coups de l'hippopotame : encore ces jours derniers, un de nos jeunes Koméens¹⁴⁹ au moment de mettre le pied dans la barque a été enlevé par le crocodile du milieu de ses camarades.

Je confirme ici encore une 50^e de néophytes ; il y en avait en autant au Bukumbi.

Le retour à Marienberg se fit assez heureusement, quoique mon vénérable **socius P. Conrads** [1874-1940], faillit sombrer avec sa barque, ce qui nous fit perdre encore un jour. La barque un peu vieille, donna sur un banc de rochers, et la quille fut fortement endommagée, pour ne pas dire cassée en deux. A défaut de mieux, il fallut bien continuer sur cette barque, mais on alla bien doucement pendant les derniers jours : le moindre choc aurait achevé le petit esquif. Imaginez-vous, comme il doit faire bon de voyager sur une embarcation brisée en deux ! comme on se sent à l'aise ! Mais il doit y avoir un ange aussi pour le Nyanza.

A Marienberg, dès ma rentrée, il y eut de la besogne. Pendant mon absence, le diable avait fait des siennes. Depuis quelques mois seulement nous avons fondé une nouvelle station sur la Kagera, 45 Kilom. environ de notre Marienberg, dans un pays où le chef continue toujours à persécuter nos chrétiens. Minuit du 5 Janvier, le feu fut mis aux deux coins de la maison qui provisoirement était couverte en paille ; les missionnaires sauvèrent bien peu de chose.

Par malheur, ceux-ci venaient de recevoir tous leurs approvisionnements pour l'année 1903 avec les articles d'échange nécessaire pour faire leurs constructions. Il y eut là une perte nette de plus de 8000 marks.

Sans doute, le commandant de Bukoba alla lui-même sur les lieux, mais ne voulant pas mettre en inculpation le chef indigène lui-même comme faisaient tous les Nègres témoins du désastre, on ne put trouver le coupable. **Le chef dut cependant payer quelque chose qu'on pourrait estimer à 3000 marks environ ; mais il ne faut pas croire que cela va l'arrêter dans sa haine contre les chrétiens, et nos pauvres missionnaires verront longtemps encore leur œuvre entravée, et leurs chrétiens souffrir.** Ceux-ci, en effet, sont privés de leurs biens, privés de leurs charges, insultés, frappés souvent... uniquement pour leur foi. Le chef indigène de son côté fait toujours de belles promesses à la station militaire, mais trouve moyen de faire croire que son pays ne peut fournir presque aucun impôt, alors que lui et les siens s'enrichissent dans toute espèce de commerce illicite. **Dans tout ce district de Bukoba, nous attendons depuis dix ans qu'on veuille donner un peu de liberté à notre religion ; nous aurions là de suite des milliers de bap-**

¹⁴⁹ Habitant de l'île de Kome.

têmes qui depuis longtemps se préparent dans l'ombre. Les musulmans gagnent tous les jours du terrain ; ils peuvent faire leurs prières ostensiblement partout ; les chrétiens seuls sont insultés.

Et à 50 Kilom. seulement commence l'Uganda où la religion est libre, et où presque tout le monde est converti !

Von Steumer, en 1903, a vu un peu la situation, il en a eu honte, et a essayé d'y remédier ; mais qu'est-ce qui l'a retenu trop souvent ? Ces fonctionnaires tâchent d'être si réservés ! Puisse son successeur continuer ce petit mieux. Si nous n'allons pas plus vite dans la voie de la guérison, il faudra bien 50 ans de peines et de luttes pour réparer le mal fait par un seul. Et pendant tout ce temps des générations entières iront au feu ; et après ce temps surtout, nos pauvre Nègres, abrutis par tous les vices que les musulmans peuvent leur apprendre librement, ne seront plus si souples.

Nous avons beaucoup perdu dans l'incendie de N.D. des Prodiges sur la Kagera ; au moral surtout, c'est un grand échec non réparé ; aussi tous les jours le chef indigène, instigateur de tout, nous crée quelque nouvel embarras. Encore si nous n'avions qu'un seul chef de ce calibre ! Mais dans ce district de Bukoba (dans ce district seulement), tous les chefs indigènes, ou bien semblent installés pour lutter contre notre religion, ou bien ceux qui n'ont pas été mis par Bukoba même vers la fin des années 90, on leur a inoculé cette même haine.

Il y en a un surtout dont le petit pays de 80 à 100.000 habitants semble plus digne d'intérêt. Depuis 10 ans nous travaillons à nous y mettre. Toujours mêmes refus et de Bukoba et de la part du chef nègre, qui me traitait quand j'allais chez lui, comme il n'aurait pas traité même le boy d'un soldat nègre du Fort.

Que d'avancées depuis 10 ans, à chaque nouvel essai de pénétration en son pays. Enfin en dernier lieu des démarches ont été faites directement auprès du gouverneur de la côte, et elles semblent avoir eu leur effet. Nous avons offert aussi à titre de rançon d'achat, notre station brûlée, et le Ciel nous a exaucés. **En Mars nous fondions notre « Immaculée Conception » du Kyanja non point encore à la belle chute d'eau dont je vous ai écrit, mais dans un petit coin abandonné en friche.** Nous entrons modestement : Dieu fera le reste. Le roi a refusé de nous céder même la moindre culture ; il refuse à ses hommes la liberté de venir nous louer leur travail, et préfère nous bâtir par ses esclaves mêmes nos premières huttes ; il refuse surtout à tous ses villages la permission de venir nous visiter pour entendre notre Bonne Nouvelle, et il fait poster des gardiens aux avenues pour surprendre ceux qui viendraient en cachette,... Mais que sont tous ces moyens humains, si le bon Dieu de son côté nous trouve dignes de prêcher sa foi, et de souffrir pour lui.

Mais surtout priez beaucoup pour nous et pour cette jeune mission.

J'ai été passer quelques jours auprès des confrères des Prodiges, et de l'Immaculée-Conception ; il fallait bien les encourager dans les misères qu'on leur fait. C'était en Mai, et j'ai trouvé qu'ils avaient confiance en Marie. Le reste viendra.

Nous avons une 4^e station dans le district de Bukoba, malheureuse celle-là aussi et pour la même cause. Elle est dans l'Ussuwi et attend toujours ses premiers catéchumènes. Pendant bien des années, contre tout droit, on lui a refusé même le terrain nécessaire pour bâtir ; on voulait réduire les missionnaires surtout par la famine. Aujourd'hui, nous avons le terrain, et les vivres nous arrivent, mais pour la religion pas de liberté encore. Le roi de ce pays a mis aussi son veto. Et dans ce pays, de 40, 60, ou 80.000 habitants seulement, hiérarchiquement assez bien constitué, aucun ne voulait aller contre la volonté du chef, que chaque chef de village doit rappeler à l'occasion à ses sujets.

Mais laissons ce malheureux district de Bukoba. Nous avons planté là suffisamment de jalons pour espérer bientôt un avenir meilleur. Nous y avons donc 4 stations centrales, et une 40^e de catéchistes y sont en fonctions. Il y a près de 1200 chrétiens baptisés ; les catéchumènes devant se cacher toujours sont moins connus.

Le 12 Juin, je quitte l'Ussuwi pour me rendre au Rwanda.

Le 13, mauvais voyage ; il nous faut traverser toute une vallée pleine d'eau ; nous n'en avons que jusqu'à la ceinture, il est vrai, mais la vase dans laquelle nous enfonçons à chaque pas était si gluante, que plus d'un fit une chute. L'infection qui sortait de là aussi, laissa à tous nos habits et même à nos caisses et aux objets qu'elles renfermaient une odeur *sui generis*¹⁵⁰, pendant plusieurs jours. Il nous fallut toute une heure de grosses fatigues pour avancer de vingt minutes seulement.

La marche en tout dura 6 heures, et tout le monde était moulu de fatigue en arrivant au camp, même moi qui ne portais que ma pauvre personne.

Le lendemain, nous ne devions faire que deux heures et demie pour nous reposer un peu avant de nous lancer dans une brousse inhabitée de 12 heures de large. Je devais recevoir là aussi un dernier courrier avant de trop m'éloigner du dernier bureau de poste, et comptais faire quelques lettres plus pressées, tout en m'unissant de cœur aux chers missionnaires qui dans nos stations plus anciennes faisaient, en union avec toute l'Eglise, la procession de la Fête Dieu.

¹⁵⁰ « Une odeur de son espèce ».

Mais je passai la Fête, couché sur mon lit de camp, avec une grosse fièvre froide à digérer. Sans doute que la veille en pataugeant j'avais avalé un microbe un peu trop gros. Mon cuisinier n'eut pas beaucoup à faire ce jour-là, ni même les deux suivants, car il est reconnu que la diète est le meilleur remède aux fièvres. J'étais d'autant plus léger pour faire les deux grosses étapes des jours suivants, lesquelles devaient nous mener au passage de la Kagera.

Cette fois, mes hommes ne songèrent pas trop à se payer le luxe de la chasse, malgré le gibier abondant qui se trouve dans cette région délaissée. En Février 1900, un de mes hommes avait abattu ici un magnifique zèbre, qui fut un régal pour toute la caravane ; en Novembre de la même année, je repassais encore, et on abattit une autruche, et on blessa deux antilopes. Quelques-uns plus hardis voulurent alors poursuivre les rhinocéros qui foisonnent également dans cette steppe, mais mal leur en prit ; ils n'étaient pas chasseurs de profession, et ils n'étaient pas non plus des plus braves : quand ils voient qu'un de ces vieux vétérans de la forêt à double corne sur le nez, fondit sur eux de sa lourde masse à toute vitesse, ils eurent hâte d'escalader chacun un assez gros arbre qu'ils avaient choisi d'avance. Ils passèrent là plusieurs heures, pas très fiers en attendant que la nuit leur permît de descendre et de rejoindre le camp.

Ce voyage-ci ne nous rapporte aucun gibier ; on vit bien quelques antilopes, grosses comme des génisses, mais personne ne les poursuivit. Il est vrai que tous les mois de l'année ne se prêtent pas également à la chasse. Quand les herbes sont hautes, le gibier n'est pas en vue ; et même s'il était en vue, il serait impossible de le poursuivre dans des herbes et des fourrés qui atteignent souvent deux mètres de hauteur (En Juillet – Août de chaque année, le feu est mis aux herbes et à la brousse). Ajoutez que pour la chasse, le meilleur moment ce serait le matin : mais le matin la rosée est tellement abondante toujours, et si glaciale pour le Nègre surtout que le courage manque pour l'affronter. Même dans le sentier, il nous arrive d'être complètement mouillés, et jusqu'aux épaules ; on ne sèche pas avant onze heures du matin. Comme on apprécierait ici même vos petites routes de la campagne !

En vous parlant de la chasse, cela me rappelle un confrère qui l'année dernière en cherchant les colonnes de sa chapelle dans la forêt, tomba sur un vol de grands oiseaux qui lui paraissaient assez singuliers ; ils ne mangeaient que les toutes grosses sauterelles qui volaient alors par nuées dans tout le pays ; ils avaient un bec long de près de 20 centim. ; et des plus forts ; sous le bec une longue poche qui se gonflait comme une grande vessie ; avec cela un cri rauque à vous fendre l'oreille. Cet oiseau, haut perché sur pattes, et la tête chauve toujours, s'appelle, paraît-il, le marabout. Planté debout, il arrive presque à un mètre de haut. C'est l'oiseau qui fournit à vos

dames et demoiselles ces magnifiques panaches de plumes blanches comme la neige, qui coûtent si cher dans le commerce, et que vos belles aiment à porter sur leur chapeau. Nos oiseaux les portent à la queue et aux environs. Différence de goûts et de mode. Le Père ramassa une pleine caisse de ces riches plumes sans se douter de sa fortune que quelques-uns évaluèrent ensuite à 2 ou 3.000 francs. Les plumes furent dispersées avant qu'on se doutât de leur prix. Quelques-unes cependant figurent encore sur l'autel de la chapelle de la pauvre mission où se trouve le Père ; l'unique bouquet de l'autel vaut plus, je crois, que toute la chapelle qui n'est qu'en paille et en roseaux. C'est dommage que cet oiseau soit rare, et qu'il ne revienne surtout qu'à certaines saisons ou même en certaines années quand nous arrive le fléau des sauterelles. Il suffirait que la bonne Providence nous fasse la charité de quelques-uns de ces oiseaux chaque année pour nous faire vivre. La viande n'est pas mangeable, il est vrai, elle pue la sauterelle, mais les plumes seraient pour nous une mine d'or, grâce aux caprices, j'allais dire la vanité, de vos bonnes dames.

Si vous me donniez quelques noms, je pourrais leur faire adresser quelques plumes quand la bonne Providence nous renverra les oiseaux, mais qu'elles nous paient bien surtout ; il faut bien de sueurs pour gagner ici ces plumes.

Le 16 au soir nous étions donc sur la Kagera : songez que c'est votre Nil ; c'est constaté ; encore ce matin je l'entendais d'un confrère qui a vu de ses yeux les sources les plus reculées, sur les flancs des Monts de la Lune, et dans quelques jours, je dois passer moi-même, par 2500 mètres d'altitude au moins, assez près de ces sources.

Pour le moment au 16 Juin donc nous avons devant nous une belle et large rivière. C'est après la saison de pluies : il y a plus de 120 mètres de large. Je l'ai traversée aussi alors qu'elle n'avait guère que 60 à 80.

Le passage se fait assez rapidement pour hommes et bagages ; il y a quelques petits troncs d'arbres qui passent chaque fois un homme avec sa caisse, quelques fois deux. Il faut bien se blottir, car l'arbre est demeuré rond comme la nature l'a fait pousser ; le moindre mouvement peut vous envoyer aux crocodiles. On tire bien quelques coups de feu dans l'eau, mais quand même il ne faut pas trop mettre même ses doigts sur le bord de la pirogue. Enfin tout marche bien ; il n'y a que les ânes qui fassent de la résistance. J'en avais deux avec moi, fort pauvres, il est vrai, c'étaient des moitié-sauvages. Ils avaient une peur bleue de l'eau, on aurait dit qu'ils sentaient les crocodiles ; le plus jeune une fois qu'il eut fait le plongeon voulut se montrer assez brave, et nagea comme il put pendant qu'on lui soutenait sa tête de plomb au-dessus de l'eau. Mais l'autre fit le mort pendant toute la traversée, et sur les bords quand ses pieds se prenaient

dans l'enchevêtrement de joncs et de papyrus, ce fut réellement un danger pour nos hommes qui durent se mettre tous à l'eau pour dégager Monsieur. Ce fut pour ces ânes que nous n'arrivâmes au campement qu'à 6 heures du soir depuis 6 ½ du matin que nous étions sur pied.

Nous étions sur la terre du Rwanda, que le bon Dieu aime. Nous campions sur la première petite élévation à côté de la plaine d'eau et de papyrus que forme la Kagera-Nil au-dessous de notre passage.

Dès que le soleil fut couché, nous fûmes envahis par des nuées de moustiques, mais de l'espèce de ceux qui savent vous mordre. Ce ne sont pas les gros qui sont dangereux, mais bien les plus petits. Il faut vite chauffer ses guêtres pour se préserver les jambes, et se débattre des mains tant qu'on peut pour vite avaler son souper. Dans nos régions on ne voyage jamais sans une bonne moustiquaire qui prend tout le lit la nuit ; sans cette précaution, vous ne fermeriez pas l'œil, et seriez sûr de vous réveiller le lendemain avec une grosse fièvre, car enfin la science l'a pris sur le fait, c'est bien un petit moustique presque microscopique qui colporte parmi nous la grosse fièvre des marais. Que ne lui a-t-on attaché surtout un grelot en garde contre ses piqûres.

Nos gens qui n'ont pas l'habitude de la moustiquaire en route, passèrent une mauvaise nuit, et ne firent guère que jaser, et alimenter leurs feux ; c'est ce qui m'empêche aussi malgré la fatigue de dormir. Le 17 nous avions projeté de nous reposer, mais après une nuit d'insomnie, tout le monde voulut partir ; d'autant plus que la nourriture n'était pas abondante dans le pays.

L'étape ne devait être que de 4 heures, mais nous mîmes plus de six pour la faire, et quelques-uns pensèrent ne pas arriver ; en route je les voyais se coucher avec la fièvre sur leur charge. Pour surcroît de peine, à deux Kilom. déjà de la masse d'eau que nous avions laissée, nous ne trouvâmes plus une goutte d'eau jusqu'au camp pour nous désaltérer.

Les premiers qui arrivèrent durent retourner sur leurs pas pour aller prendre les charges des autres qui n'en pouvaient plus. Nos gens se sont fait toujours assez bien cette charité.

Mais je ne vais pas continuer à vous parler de notre manière de voyager en ce pays. En 1900, par deux fois, je vous ai envoyé un assez long journal ; et puis vous avez pu lire dans un des « **Gott will es** »¹⁵¹ de März¹⁵² 1903, un récit tout à fait exact du **P. Classe** [1874-1945] qui en 1901 fit cette même route. Il y a une différence cette fois à mon avantage : j'ai pu attendre que les eaux fussent déjà un peu écoulées, et les marais sont bien moins dangereux qu'en Avril quand

¹⁵¹ « *Dieu le veut* » est le nom d'une revue missionnaire allemande.

¹⁵² Mars.

passait le Père. Il y aura cependant toujours assez de bains à prendre et de boue à ramasser.

Quant aux ânes, par 2 fois déjà, ou même 3, depuis 10 jours seulement, ils m'ont fait par trop d'embarras ; je vais les laisser dans notre première mission du Rwanda et compterai sur la Providence pour tout faire à pied. Depuis 3 mois déjà, j'avais fait venir à Marienberg la plus forte bête que j'avais pu trouver dans toutes nos stations ; elle a péri peu avant mon départ : vous voyez bien que la Providence veut que j'aille comme Notre Seigneur, et même Saint Pierre.

Il fallut se hâter pour arriver à la « Toussaint » avant le dimanche 20. On se fatigua donc encore un peu, et dans la soirée du samedi, j'eus une réception enthousiaste dans cette chère mission du Kissaka que je n'avais jamais visitée encore.

Vous vous souvenez peut-être de ce que je vous écrivais de sa fondation, le jour du 1^{er} Novembre 1900, et quelle misère nous avions trouvée alors dans ce pays où régnait la sécheresse et la famine depuis plusieurs années. Le bon Dieu fit, je crois, un petit miracle. Cette fois-là, il nous conduisit d'abord, sans qu'il y eût aucune préméditation de notre part, dans le centre le plus peuplé du pays ; et surtout le jour même de notre entrée et les jours suivants, il fit tomber des pluies abondantes que les gens demandaient à grands cris depuis des années. Je vous disais alors quels squelettes nous avions trouvés partout sur notre passage, et comment aussi des villages entiers étaient abandonnés. Les survivants nous regardaient comme des anges venus du Ciel pour les visiter et les consoler ; je me rappelle encore des femmes qui à notre passage se jetèrent à genoux pour nous adorer littéralement et nous supplier de ne pas aller plus loin. Je n'avais jamais vu cela nulle part, des femmes levant ainsi leurs deux mains vers le ciel, et criant tout haut pour bénir les esprits du pays qui par pitié pour leurs descendants malheureux, nous avaient amenés dans ce pays pour les sauver.

Aujourd'hui, quelle joie et quelle allégresse dans la population ! les émigrés dans les pays voisins sont revenus ; les bananeraies se repeuplent partout ; les troupeaux sont revenus partout, et surtout la confiance et l'affection la plus entière est gagnée depuis aux missionnaires. Aussi ceux-ci ont pu faire beaucoup déjà. Ils ont bâti une résidence avec toutes ses dépendances ; ce n'est encore qu'en terre durcie au soleil et couvert en écorce de bananier ; le tout est entouré d'un bon mur d'enceinte de 100 mètres de côté. Cela peut durer 10 ans au moins. Des jardins sont créés, et beaucoup d'arbres fruitiers importés déjà de nos autres stations. On a planté aussi des arbres forestiers déjà, car dans ce pays complètement déboisé pour le besoin des troupeaux trop nombreux, il faut prévoir l'avenir, et soigner pour les futures constructions. On songe maintenant à bâtir une église provisoire de 20 mètres de long, car la quatrième année

d'épreuve va venir pour les premiers catéchumènes et ceux-ci se presseront nombreux au baptême.

Vous dirai-je que le premier dimanche passé ici, j'ai vu à la mission près de deux mille personnes au catéchisme. Il ne faut pas chanter cela trop haut dans les journaux car les ministres déjà menacent aussi de nous arriver. Oh ! la bonne population surtout ! Les chefs seuls, polygames comme tous les gens riches en ces pays, commencent par craindre notre influence, et voient avec quelque peine tout le monde courir après nous. C'est dans la nature des choses qu'ils se tournent contre nous. Mais nous faisons pour le mieux en attendant pour qu'on n'ait pas trop peur du bon Maître que nous prêchons.

Le pays au reste n'a rien de merveilleux comme beauté ; je vous ai dit qu'il était complètement déboisé, à tel point qu'en bien des endroits on fait la cuisine à la bouse de vache. Ajoutez à cette nudité des collines ; le fond des vallées qui est presque toujours couvert de marais et de papyrus. La terre elle-même produit des récoltes assez maigres, et souffre assez souvent de la sécheresse. Si les gens n'avaient pas les haricots, ils ne mangeraient pas souvent leur content. On a beaucoup trop surfait la fécondité et la beauté du pays du Rwanda. Il y a passablement de troupeaux, de l'espèce de vaches qui portent des cornes longues de 1 m. de long et plus ; mais ces vaches ont peu de lait, elles sont le monopole de quelques riches, 2 ou 3 dans chaque village, et surtout elles ne supportent pas l'exportation.

Ces bêtes à cornes n'ont donc pas grande valeur elles-mêmes pas plus que les chèvres qui sont d'une très petite espèce. La preuve, c'est que depuis que je suis ici, depuis une semaine, on m'en apporte 6 ou 7 en cadeau, des bœufs assez grands ; c'est dans l'espoir d'avoir un contre-cadeau en étoffes.

Cette habitude patriarcale de venir saluer me portant force cadeau devient un peu embarrassante : la politesse me défend de refuser, par ailleurs que faire avec toute cette nourriture : bananes, patates, gerbes de maïs, paniers de pois et de haricots, paquets de bois (passe encore pour le bois : c'est comme une conserve), cruches de vin de bananes, etc., etc... le sorgho n'est pas mûr, mais il y a cette année de pleins champs. N'oublions pas les cruches de miel, et du bon, une fois que l'on a extrait la cire (les indigènes pétrissent le tout ensemble et mangent le tout), il y a encore des cruches entières de beurre, mais celui-là comme il sent le rance !! il ne peut pas passer dans notre cuisine, mais il passera dans nos lampes.

Il y a bien aussi un petit ennui dans tous ces cadeaux ; chaque petit chef qui vous l'apporte veut aussi vous causer en particulier : c'est pour implorer notre protection contre tel autre avec qui il est en procès pour quelque vache ou quelque femme

surtout. Il faut écouter toutes ces histoires qui ne finissent plus, et qui sont embrouillées à plaisir, faire semblant même de s'intéresser à toutes ces querelles d'enfants, donner à chacun de bonnes paroles, et essayer de mettre la paix, là même où l'on n'en veut nullement. Si la patience vous manque, vous n'aurez pas beaucoup de monde ensuite au catéchisme. Dans les séances un peu longue ne soyez pas délicat surtout pour l'odorat. Nos gens sont beurrés régulièrement par tout le corps du haut en bas ; et leurs étoffes, soit blanches, soit de couleurs, toutes également beurrées dès le premier jour ; ce graissage est souvent répété, comme par chez vous, on fait souvent toilette quand on se respecte. Pensez donc quel bouquet de parfums cela doit faire après des mois et des années.

Ajoutez que dans ce pays où l'on a le culte de la vache, les maisons elles-mêmes sont crépées à l'intérieur, murs et cloisons, de belle fine bouse de vache ; le foyer installé au milieu de la maison, bâti aussi en bouse de vache ; le pavé, je ne l'ai jamais vu, je suppose que c'est de la simple terre, couvert d'herbe fine toujours, en guise de litière.

Nous n'avons pas de chrétiens encore ici, pour l'unique raison que je crois vous avoir donnée plus haut, mais si les missionnaires ici sont assez nombreux et qu'ils fassent de bonne besogne, dans 3 ou 4 ans, il pourrait y avoir autant de milliers d'adultes baptisés. Il y a en ce moment plus d'un millier, hommes et femmes, enfants surtout qui savent tout leur catéchisme et leurs prières, et qui ont reçu la médaille. On ne peut leur faire passer l'examen que le dimanche, mais chaque fois ils se battent pour arriver jusqu'au Père.

Il y aura bien des misères à guérir aussi. En voici encore une que nous venons de découvrir. Toute fille qui s'est laissé surprendre avant d'avoir été régulièrement mariée, et qui accouche d'un enfant quel qu'il soit, l'enfant est saisi dès sa naissance par les parents de la fille et mis à mort.

Il paraît que quelquefois chez des familles qui se respectent, c'est la fille elle-même qui est mise à mort : voilà qui est radical au moins pour maintenir la loi en vigueur et pour faire comprendre aux Nègres que les femmes ne sont pas tout à fait comme des chèvres. Aussi cette population a-t-elle l'air au moins d'avoir des mœurs assez bonnes. Il y a par-ci par-là d'assez belles familles. Cependant on voit souvent que celui qui se trouve assez riche pour avoir des vaches se croit assez riche aussi pour avoir plusieurs femmes. Tous ceux-là avant peu auront quelque peine à voir ici le missionnaire quoique celui-ci s'applique à ne pas trop les déranger pour le moment.

Nous commençons d'abord l'instruction par les mêmes disposés, il y en a tant, grâce à Dieu !

En ce moment, 40 catéchumènes les plus sérieux sont dispersés déjà dans les villages autour de la mission ; ils ont charge

d'apprendre le peu qu'ils savent à ceux et celles qui n'ont pas eu l'occasion encore de fréquenter le missionnaire ; c'est une petite épreuve pour eux aussi ; s'ils la subissent bien ils auront le baptême ; sinon, ils attendront un peu. Je veux être modeste, en disant « le peu qu'ils savent » ; n'allez pas croire cependant que ce soit si peu déjà ! nos gens d'ici ne sont pas du tout des plus idiots, et il y en a plus de 80 qui régulièrement depuis deux ans ont eu deux grands catéchismes par jour. Beaucoup savent lire ; quelques-uns écrivent... **Ils ont à leur usage une petite bible que Benzinger¹⁵³ nous a imprimée déjà en 4 langues différentes : c'est un joli petit volume de 136 pages, renfermant le résumé de l'Ancien et du Nouveau Testament : beaucoup l'apprennent par cœur.** Sans trop vous vanter nos négrillons, je pourrais vous ajouter que le petit servant de messe qui me suit partout depuis deux ans et qui a charge aussi de me tirer des canards et des perdrix, apprend tous les jours par cœur ses dix lignes du Combat Spirituel en Kiswahili. Et comme il aime la musique et qu'il a belle voix, il a un cantique noté, dans lequel il apprend à solfier ; quand il sait bien son cantique, il a permission de le jouer sur sa flûte en métal qui m'a coûté 5 sous.

Adieu pour aujourd'hui.

Continuez à vous intéresser beaucoup à nos chers enfants ; ils en valent bien d'autres.

Priez surtout pour leur pauvre pasteur toujours pèlerin sur la terre.

Bien affectueusement à vous tous et vous souhaitant les meilleures bénédictions du Cœur divin et de notre bonne Mère.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

Mission de la Toussaint, Rwanda, 27 Juin 1903.

65. LETTRE DU 20 JUILLET 1903 A MGR LIVINHAC¹⁵⁴



Sacré-Cœur d'Isavi, le 20 Juillet 1903

Monseigneur et très Vénéré Père,

Le dernier courrier nous a apporté avec les nouvelles que Votre Grandeur a bien voulu nous donner sur le voyage de Rome, quelques lignes précieuses qui sont chaque fois pour nous le plus précieux encouragement. Par nos Sœurs de Marienberg, j'ai reçu aussi des

¹⁵³ «Benziger Brothers » est une Maison d'Edition des livres catholiques. Elle fut fondée en 1792 à Einsiedeln en Suisse. Dans la dernière décennie du XIXe siècle, la maison d'édition prendra le nom « Benziger and Company ».

¹⁵⁴ Lettre de Mgr Hirth du 20 juillet 1903 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095081-095083.

explications satisfaisantes au sujet du contrat passé avec la maison-mère de Saint-Charles, et je remercie tout spécialement Votre Grandeur des quelques détails à ce sujet.

Ce courrier emporte le duplicata des Rapports à la Propagation de la Foi, à l'œuvre de la Sainte-Enfance, et à la Société expédiés de l'Ussuwi (aussi) le 11 Juin.

Cette lettre-ci est un peu en retard, mais vous voudrez bien Vénéré Seigneur et Père, m'excuser ; je ne pouvais guère l'envoyer avant d'avoir vu les missions du Rwanda qui devaient en former le fond principal. Permettez que je suive l'ordre des stations visitées.

Buyango d'abord sur la Kagera. La station est rebâtie et le provisoire qu'on a fait est suffisant pour plusieurs années. Nous sommes là sous le successeur de **Mutatembwa, Kartesigwa**, chef toujours hostile et qui depuis 15 ans déjà est travaillé toujours par les ministres protestants de l'Uganda. Aussi pour l'œuvre des conversions, les missionnaires de cette station sont-ils toujours un peu découragés ; des confrères plus expérimentés auraient sans doute plus d'action, mais où les trouver. Il peut bien se faire que le déplacement du **P. Backhove** [1873-1909] s'impose ; une certaine timidité semble être cause en partie de son peu de succès. La mission a tout le long de la Kagera 13 ou 14 écoles, dans tous les plus gros villages ; les catéchistes s'ils s'y prenaient bien seraient bientôt maîtres de la position, mais il faudrait avoir confiance dans l'œuvre et ne pas craindre la peine.

Marienberg [Mission près de Bukoba en Tanzanie] a gagné passablement de terrain depuis deux ans ; la mission commence à pénétrer dans les villages. Ce district possède, sous deux chefs toujours hostiles aussi, une vingtaine d'écoles. Les confrères travaillent beaucoup, et on peut espérer une augmentation de baptêmes dans un prochain avenir. C'est après deux ans de séjour seulement que j'ai pu comprendre que le malheur de Marienberg vient en bonne partie de ce que cette mission a été pendant cinq ans assez mal orientée. Les missionnaires croient quelquefois qu'en faisant de la petite politique locale, ils gagnent plus qu'en faisant des catéchismes ; le résultat est qu'on finit par être mal avec tout le monde. Votre Grandeur sait combien je suis inhabile et lent à connaître les hommes et les choses ; aussi chaque fois qu'il arrive une nouvelle caravane, je ne sais ce qui me domine davantage, ou de la joie de recevoir de nouveaux confrères, ou du souci de leur trouver la place qui leur convient.

Au Kyanja dans le pays de **Kaïgi**, je n'ai passé que cinq jours. Cette mission est dans ses débuts (fondée en Mars). Le chef refuse à ses gens la liberté aussi, nous le savions avant d'entrer, mais il m'a semblé qu'un si magnifique pays, à trois journées seulement de la côte par le lac et le chemin de fer ne devait pas tout entier tomber

entre les mains des protestants. Si nos missionnaires peuvent au reste être prudents dans l'exercice du zèle, la foi s'introduira vite. Je voudrais fixer là ma résidence pendant les quelques mois de l'année qui ne sont pas employés en courses. Il faudrait là ouvrir enfin une école-séminaire, œuvre qui me paraît difficile, si la Providence ne me fait pas découvrir un confrère ayant spécialement le don d'éducateur.

Une très belle route me mène dans l'Ussuwi. C'est ici la plus triste et la plus inféconde de nos stations. Elle a mal commencé et on a éloigné les gens de la mission, au lieu de les attirer ; on a blessé les chefs surtout, et il faudra maintenant du temps.

Depuis huit mois cependant les circonstances seraient assez favorables, grâce à Bukoba qui nous a donné des villages en propriété (60 familles) et ouvert huit écoles dans les plus gros villages du pays ; mais les missionnaires ont voulu faire à leur manière, malgré les indications les plus précises que j'ai multipliées et que la légèreté a fait négliger. Aussi serai-je obligé d'enlever de sa charge le P. Supérieur de la station pour lui trouver un autre emploi. La règle n'est pas assez observée, surtout le temps est perdu en causeries dont les confrères mêmes sont fatigués ; les relations sont assez mauvaises avec la station militaire voisine (à 1 h. $\frac{1}{2}$) ; des scandales même ont eu lieu – excès dans le boire – ce dont s'amuse les Européens du district ; les indigènes ne sont pas catéchistes, il n'y a pas dix catéchumènes un peu croyants. Il y a aussi la manie de juger les procès, et ils sont tranchés envers et contre le roi ; le matériel est dilapidé, comme il l'a été dans d'autres stations, il faut le dire, par excès de bonté de cœur. Le Fr. Joseph a dû être transféré au Kyanja, il faut ajouter, il est vrai que le Frère ne peut aller avec tout le monde. J'attends avec grande impatience le retour du P. Buisson, mais lui-même aura de la peine à créer la mission, car lui aussi, il semblait souffrir de sa première formation dans l'Ussuwi.

Au Kissaka, la Providence m'a ménagé au moins autant de consolations que j'ai trouvées d'ennuis ailleurs. ***Quam bonum et quam jucundum***¹⁵⁵, quand on veut s'entendre et être simple comme l'est le bon **P. Pouget** [1858-1937] ! Le Père se donne beaucoup de peine, et il réussira pleinement, surtout s'il peut devenir un peu moins colombe pour se faire un peu plus serpent ; cela à l'air de mal sonner, mais me paraît répondre à la chose. Il y a au Kissaka près de 3000 catéchumènes, et le 1^{er} baptême aura lieu à Noël.

Le P. Pouget ne demandant pas mieux que d'être éclairé a reconnu quelques erreurs dans sa manière de faire ; pendant 18 mois passés à Isavi, il avait pris certaines habitudes qui ne sont conformes ni à la manière de faire l'Eglise, ni aux indications si précises des circulaires de Votre Grandeur. Dans toutes nos stations, j'ai fait

¹⁵⁵ « Comme c'est bon et agréable ».

relire toute la série de ces circulaires à mon passage, et j'ai essayé dans les conseils laissés aux confrères de m'y attacher le plus possible. Je ne saurais assez remercier Votre Paternité de nous montrer aussi nettement le véritable esprit qui doit nous animer. Les constructions sont achevées sauf la chapelle qui se fera en 1904 : elle sera provisoire et pourra contenir 5 à 600 personnes. Le **P. Zuembiehl** [1870-1955] m'a paru bien disposé, et je songe à lui pour la prochaine fondation au Kivu. Le Fr. Anselme est un excellent Frère qui a appris à faire un peu de tout. Si les relations avec les chefs sont bien conduites, le Kissaka pourra dépasser Isavi par ses succès ; les Pères s'y font aimer.

A Isavi la besogne a été difficile, et il m'est difficile aussi de juger tout à fait de l'avenir de cette mission ; il y a beaucoup de bien, et il y a du mal. Je voulais passer ici 15 jours comme dans les autres stations, et la Providence m'a allongé mon séjour d'une semaine pour permettre à ma pauvre lenteur de mieux voir. Le chef de la station militaire du Kivu, qu'il me faut voir pour plusieurs affaires assez graves, vient de disparaître, victime d'un accident de chasse à l'éléphant, d'autres disent, victime de la vengeance d'un soldat noir ; j'attends son remplaçant.

Il faut que je parle encore à Votre Grandeur du P. Supérieur de la station ; ce cher confrère, tout en faisant une grande somme de travail, et gardant parfois une excellente humeur avec ses confrères, a trop souvent encore son esprit propre ; il est précipité dans ses démarches ; ses relations avec le gouvernement de la colonie sont assez mauvaises. Le chef d'Usumbura a passé huit jours à une journée de la mission, sans vouloir la visiter, et il a refusé toutes les demandes que lui a fait faire le Père ; le chef du Kivu vient de passer aussi, et est reparti assez mal disposé. Les relations avec le roi et les chefs du pays sont plus mauvaises encore, et cela est grave dans un pays où le régime est plus absolu que même jadis dans l'Uganda. Depuis plus de 6 mois pas même de salutations échangées avec la cour ; défense à tous les chefs d'apporter des cadeaux, ce qui équivaut pour eux à leur interdire l'entrée à la mission : c'est ce qu'ils ont compris et ce qu'ils font. Il y a même quelques faits aussi qui me rendent plus perplexes encore vis-à-vis de mon devoir. En ma présence, deux missionnaires et deux néophytes ont été scandalisés gravement à la suite d'une scène violente échappée au Père, avec cris et termes injurieux. Il y a eu plusieurs autres scènes violentes dont les indigènes ont été victimes, et les mesures de violence sont assez habituelles au Père envers ceux-ci. Malgré des avertissements réitérés on continue de juger toutes sortes de procès, et trop souvent ceux qui suscitent de mauvais catéchistes ; il y a des peines et des amendes imposées même à des chefs, ce qui est contre le gré des grands du pays, et contre le gré du gouvernement qui prétend avoir seul ce droit. Il y a

contravention formelle à des ordres précis et réitérés par écrit au sujet de la propriété d'Isavi. En entrant dans le pays en 1900, il avait été convenu avec le roi, que les missionnaires ne prendraient aucun de ses villages, et malgré tout, on a mis la main, sans raison aucune, sur un terrain de près de 3.000 hectares avec environ 8.000 habitants ; on exerce sur ce terrain une autorité royale, non seulement en jugeant bien des procès, mais en commandant des corvées, exigeant par corvée aussi des matériaux de construction, chassant les polygames, faisant enlever les amulettes et démolir les petites huttes des sacrifices, remplaçant même un chef qu'on a expulsé ; imposant des chrétiens de l'armée roulante comme catéchistes contre le gré des chefs, et cela aussi dans des villages en dehors de la propriété prise, et à plus de 10 Kilom. de rayon ; c'est afin de réquisitionner les gens soit pour l'instruction dans le village même, soit pour la venue à la mission à certains jours, ce qui explique en partie l'affluence de 4.000 personnes et plus tous les dimanches, alors que le roi en réunit rarement 2.000...

Je ne puis concevoir tant d'errements qui me paraissent graves, tant ils sont opposés à ce que pratiquait Notre Seigneur ; et voilà pourquoi je suis si préoccupé de l'avenir non seulement d'Isavi, mais de nos futures fondations dans le pays. L'embarras augmente, quand je vois que le Père fait école et entraîne des confrères dans cette voie ; il y en a 3 ou 4 déjà.

En particulier, j'ai essayé de faire comprendre à ce cher confrère, en y mettant je crois tout le peu de charité que j'ai pu trouver qu'il fallait faire autrement. J'ai eu des promesses, mais la confiance et la paix ne me peuvent naître encore sur ce point. Pour les missionnaires de la station, j'ai écrit de longues pages d'instructions dont je résume les résolutions pratiques en ces quelques lignes :

1) il faut reprendre les relations avec les chefs, surtout en les visitant et en leur facilitant les visites à la mission ; il faut accepter leurs cadeaux, dût même le budget en souffrir un peu.

2) il faudra renvoyer dans les 3 mois, environ 23 sur 30 des auxiliaires étrangers qui depuis 3 ans ont travaillé à rendre la mission odieuse à tous les chefs et à tous les vieux. Plusieurs de ces auxiliaires ont à leur acquit des délits qui les exposent à tomber sous les coups de la justice, et ce serait un malheur pour la mission de voir des soldats du Fort venir saisir ces prétendus catéchistes. La mission a tout avantage à remplacer ces auxiliaires, qui ne se louaient que pour une année, par ses premiers néophytes et ses meilleurs catéchumènes.

3) Aucun indigène ne sera réquisitionné ni pour venir à la mission se faire instruire, ni pour des réunions dans les villages ; mais on insistera d'autant plus pour les faire venir librement.

4) Pour placer un catéchiste dans un village, on s'arrangera à l'aimable avec le chef de ce village.

5) A la mission, j'ai trouvé 157 garçons et 29 filles, dont beaucoup, peut-être le plus grand nombre, venus contre le gré de leurs parents et pour fuir les travaux de la maison ou les corvées du roi. On rendra peu à peu ces enfants à leurs familles et on ne gardera que les enfants de service et pour l'école des catéchistes une vingtaine d'enfants des villages éloignés qui ont le consentement de leurs parents. Outre ces 20, on pourra avoir beaucoup d'externes libres. Un plus grand nombre d'internes ne peut guère être bien élevé à la station.

6) Dans les villages et à la mission, 1 116 enfants recevaient un enseignement obligatoire sur des tableaux de lecture ; cet enseignement sera rendu libre ; c'est au gouvernement à le rendre obligatoire, s'il lui plaît, ce qui n'est nullement opportun au Rwanda.

On a fait une erreur assez grave aussi, il me semble, en conférant les premiers baptêmes uniquement à des enfants de 15 ans et au dessous, ces enfants, dans ce pays, ont une tendance spéciale à aller se faire boy de soldats. On devrait s'appliquer à attirer tout d'abord les jeunes gens jusqu'à 25 ans, pour trouver plus vite en eux des gens posés, et pouvant aider à propager notre Sainte Foi. Avec quelques bons procédés, cette classe de gens est facile à attirer ; et de fait, beaucoup ont commencé sous l'impression de la crainte qui maintenant pourront être amenés à venir librement. Il faut dire qu'à la mission même, le P. Supérieur faisait beaucoup pour amuser les enfants, et donnait des cadeaux assez souvent.

D'après les listes, il y a à Isavi 4656 catéchumènes ; si on s'y prend bien, on pourra en avoir bientôt dix mille, sans que le roi s'en offusque ; il suffit de ne pas faire de bruit inutilement.

Si Votre Grandeur voit qu'il y a quelque chose de bon dans ces prescriptions elle voudra bien m'appuyer à l'occasion pour les faire accepter.

Ce Rwanda sera un merveilleux pays de grâces et de bénédiction si nous ne gâtons pas trop l'œuvre de Dieu ; il y aurait dès maintenant, dès 1904, plus de baptêmes à faire que dans l'Uganda même ; les gens viennent presque d'eux-mêmes, si nous ne les rebutons pas. Si notre Grandeur voyait de ses yeux ce que c'est, elle nous enverrait immédiatement un supplément de vingt missionnaires pour prendre au plus tôt possession du pays avant les protestants et les musulmans, sauf à nous retrancher ensuite les renforts les années suivantes. Combien je supplie le divin Cœur, à qui nous avons donné le Rwanda dès notre entrée dans le pays, d'inspirer à Votre Paternité et aux vénérés membres du Conseil, le désir efficace de faire ce grand coup de filet ! Faut-il ajouter que c'est au Rwanda que les mission-

naires sont le mieux placés au point de vue de la santé, et qu'ils pourront travailler de plus longues années : les grosses fièvres sont inconnues, et les petites santés suffissent ici. Les 2 uniques cas, Classe et Smoor, sont des accidents qui s'expliquent par leur voyage extraordinairement pénible au plus fort de la masika¹⁵⁶ ; ces accidents peuvent être évités généralement. Il n'y a pas, je crois, pour le moment de champ plus fécond dans les Vicariats de la Société, si ce n'est l'Urundi, quand les païens voudront s'ébranler comme ici.

Ci-joint, et à l'appui de ma lettre, le diaire d'Isavi pour les six derniers mois.

Avant de me rendre au Bugoye, il me reste à voir le roi du pays et le commandant des stations militaires du Kivu. Sans leur bienveillante autorisation, pas de nouvelle fondation. En tout cas, le gouvernement déjà nous offre une place au Sud du Kivu, dans un endroit bien peuplé, et bien alléchant pour les ministres. Le **bishop Tucker**¹⁵⁷ a demandé officiellement aussi de fonder au Rwanda ; je crois qu'il a en vue le Mpororo, et la région du Mfumbiro qui est des plus peuplées. Toute cette région même au Nord du Mfumbiro appartient au Rwanda.

De nos missions d'Ukerewe, du Bukumbi et de Kome, je n'ai rien de bien particulier, sinon que les santés (celle du P. Loupias entre autres) ont souffert un peu plus qu'à l'ordinaire. Du Bukumbi, on me mentionne un heureux mouvement : les catéchismes préparatoires au baptême sont plus fréquentés que dans les deux dernières années.

Votre Grandeur voudra bien ne pas se blâmer si on lui dit que je fais ce voyage à pied : ce n'était pas mon intention ; mais j'ai perdu dès les premiers jours deux ânes qu'on croyait très bons. J'ai un hamac ; et la santé est parfaite. Si au moins la persécution que vous subissez pouvait avoir le bon effet de multiplier ici les grâces de conversion, nous serions heureux de vous offrir ce soulagement.

Daignez, très Vénéré Seigneur et Père, nous continuer le secours de vos prières, et agréer l'expression des sentiments de profond respect et d'affection filiale avec lesquels je suis de Votre Grandeur

l'humble fils et obéissant serviteur en N.S.

Jean-Joseph

des P. Bl. Vic. ap. Ny. M.

Les confrères se joignent à moi pour vous offrir leurs humbles hommages de respectueuse et filiale soumission. Le prochain courrier nous apportera, si possible, un rapport signé [*mot illisible*] à la Sainte Congrégation de la Pro-

¹⁵⁶ « Saison de pluie ».

¹⁵⁷ Bishop Alfred Tucker (1849-1914) fut évêque de l'Eglise anglicane au Buganda. Il soutint la politique du Capitaine Lugard, qui combattait les *Baganda* catholiques au désespoir de Mgr Hirth. Il œuvra à la constitution d'une Église ougandaise autonome, dotée de ses propres dirigeants. Il donna aussi beaucoup d'importance à l'éducation.

pagande. J'ai cru devoir supprimer une 4^e feuille pour ne pas attirer trop l'attention sur ce pli trop chargé.

**66. LETTRE DU 18 AOUT 1903 A SON FRERE,
L'ABBE ERNEST**¹⁵⁸

Sainte-Marie du Kivu, le 18 Août 1903



Mon bien cher frère Ernest,

Du Rwanda déjà je vous ai envoyé une toute longue lettre, que je pensais pouvoir continuer de suite. Mais j'ai eu quelques journées de voyage un peu difficiles en passant par un pays de voleurs et de brigands, et depuis 15 jours que je suis au bord du Kivu, il y a eu du travail plus que je ne pouvais en faire. Je suis ici à 12 Kilom. à peine (à vol d'oiseau) de toute une chaîne de volcans, dont le plus rapproché est recouvert toujours d'un simple panache de fumée, souvent c'est une colonne qui a jusqu'à 800 mètres de haut. Mais je n'ai ni envie ni le temps de grimper là-dessus. Cependant ce ne serait pas trop long, car me trouvant déjà à 1950 mètres d'altitude, il ne me resterait plus que 1500 environ pour arriver au cratère. Hier j'ai aperçu la neige qui couvre un autre pic ; il est éteint celui-là, et il dépasse un peu les 4.000 mètres.

Il y a du monde jusqu'à une bonne hauteur, mais les sommets sont difficiles à gravir, à cause de la lave qui vous déchire les pieds. Il paraît que sur mon chemin de retour à Marienberg, il y aura aussi quelques passages de lave difficile encore à traverser ; il y a surtout quelques tribus plus difficiles encore à traverser ; elles ne connaissent pas les Blancs. Que les bons anges conduisent la petite caravane ! Il y aura bien 25 jours de marche par cette nouvelle route, du Nord du Rwanda, et il faut que je me hâte pour être rentré vers le 15 Septembre.

Sonnera-t-on déjà les cloches ce jour-là ?

En tout cas je suis impatient de trouver de nouveau un petit chez moi, ne serait-ce que pour un mois. Songez donc depuis le 4 Mai que cela dure.

Priez un peu pour les pauvres voyageurs. Donnez de mes nouvelles à toute la famille.

Je vous recommande tous encore au bon Maître et me dis dans le Seigneur votre toujours bien affectionné frère.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

¹⁵⁸ Lettre de Mgr Hirth du 18 août 1903 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096202.

67. LETTRE DU 20 SEPTEMBRE 1903 A SA MAMAN¹⁵⁹

Marienberg, le 20 Septembre 1903

Ma bien chère Maman,

Si je ne vous écris pas de lettre, je veux vous envoyer au moins mes plus affectueux embrassements, et vous dire que moi aussi je me suis souvenu de vous au jour de mon jubilé sacerdotal.

C'est vous qui m'avez donné le peu de bon que j'ai, et ce n'est pas votre faute si je ne suis pas devenu devant Dieu réellement saint, méritant ainsi autant qu'il est donné à un homme de monter au Saint Autel tous les jours.

Comptez que je ne manquerai jamais de me souvenir de vous au Saint Sacrifice, aussi bien pendant les jours que le Seigneur vous laissera encore notre affection sur cette terre, que dans l'avenir quand Dieu vous aura rappelé lui. **Je vous associe toujours à nos chers défunts spécialement papa, Augustin, Alphonse, et tous les frères, sœurs et autres parents.**

Le bon Dieu vous laisse sur cette terre afin que vous priiez beaucoup pour toute votre famille, vos enfants spécialement. Parmi tous, c'est moi qui en ai sans doute un plus grand besoin, de toutes vos prières.

Je prie le Ciel que vous puissiez de longues années encore nous continuer cette douce charité.

Encore une fois, laissez-moi vous embrasser de toute l'effusion de mon cœur, et je reste votre tout affectionné fils.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.



68. LETTRE DU 21 SEPTEMBRE 1903 A SA SŒUR VIRGINIE¹⁶⁰

Marienberg, 21 Septembre 1903

Ma bien chère Sœur Virginie,

Il y a quelques jours seulement que je suis rentré de mon dernier voyage ; il a duré plus de 4 mois. C'est pour me reposer un peu, que je viens causer avec vous. Vous avez été assez bonne pour vous souvenir de moi le jour du 25^e anniversaire de mon sacerdoce, et vous me promettez de prier plus que jamais le bon Maître pour son pauvre missionnaire. Merci encore une fois, vous dirai-je de toute l'affection de mon cœur ; oui, priez beaucoup surtout et faites



¹⁵⁹ Lettre de Mgr Hirth du 20 septembre 1903 à sa mère, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096203.

¹⁶⁰ Lettre de Mgr Hirth du 21 septembre 1903 à sa sœur Virginie, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096204-096205.

prier beaucoup tous nos parents et tous vos amis. **C'est Dieu qui fait tout dans nos pays de missions ; tout ce que le pauvre missionnaire peut ajouter de son côté, ce sont quelques souffrances patiemment acceptées ; avec cela les âmes se sauvent, et même par milliers, c'est presque un prodige.**

Pour mon petit compte, je puis offrir au bon maître, à la fin de ce voyage, un petit chapelet de douze cents Kilomètres, tous fait à pied, et par des montagnes à pics, pendant une 20^e de jours au moins. Pendant tout ce temps, je n'ai pas eu trop chaud au moins ; on campait toujours entre 2000 et 2500 mètres d'altitude. Pendant 10 jours nous longeons des volcans dont les uns sont encore en activité, et les autres sont éteints, et ont même maintenant leur sommet couvert de neige et de glace que j'ai vu de mes yeux. Mais quant à grimper ces pics, j'ai laissé cela à mes compagnons Noirs ; sur 40, il y en a quatre seulement qui ont pu escalader un des sommets. Ils voulaient arriver jusqu'à la grande colonne de fumée qui sort toujours du cratère et qui monte souvent jusqu'à 800 mètres au-dessus de la bouche à feu. Nos missionnaires qui n'habitent pas trop loin de ce volcan ont vu du feu deux fois dans leurs deux années de séjour. Ce cratère forme une magnifique marmite très régulière de plus de 3000 mètres de tour avec une profondeur de 50 mètres. Ces montagnes qui sont plus hautes que les Vosges et les montagnes de la Suisse, sont sous l'équateur même ou presque. Nous voudrions fonder par là de nouvelles missions, car il y a une population très considérable et qui jusqu'ici n'a jamais entendu la Bonne Nouvelle ; ils ne connaissent que leurs grands singes à riche fourrure et leurs vampires qui sont énormes à faire peur, même aux Nègres : d'un bout de l'aile à l'autre ils mesurent bien 85 centim. C'est là aussi un peu le pays des hommes géants et des nains ; il y a une race de gens tout à fait longs ; les deux premiers ministres du roi du Rwanda mesurent 2 m. 10, et un autre 2 m. 19 ; le roi lui-même à 2 m. 05. A côté d'eux, il y a une race de pygmées et de nains, tous gros et courts, mais méchants comme le diable ; beaucoup n'ont qu'un mètre 30 dit-on, mais cela n'empêche pas que même les gens les plus longs ont peur d'eux.

En passant par ces pays-là, je n'étais qu'à moitié rassuré ; nous nous trouvions à la limite des pays habités par les anthropophages, et on nous a raconté plus d'une histoire seulement de Nègres passés à la marmite, mais même d'Européens, enfilés à la broche. Je ne voudrais pas vous les rappeler, pour ne pas trop vous faire peur. Il est vrai que je ne risquerais guère pour moi, déjà trop vieux et trop sec, mais mes gens n'étaient pas rassurés et pour cause. Un de mes porteurs, qui traînait à cinq minutes à peine derrière notre caravane a disparu, sans que nous ayons pu retrouver trace de lui, malgré nos promptes recherches.

Voilà nos futurs paroissiens, au milieu desquels nous allons fonder le mois prochain une nouvelle mission : ce sera l' « Assomption », parce que c'est dans l'Octave de cette belle fête que nous en avons fixé l'emplacement. Mais comment ferons-nous pour nous installer ? Je ne le vois pas ; nous voudrions en même temps fonder encore deux autres centres nouveaux, si Dieu nous vient en aide.

J'attends six nouveaux missionnaires, mais ils ne nous apporteront que leur bonne volonté. A mesure que nous nous entendons davantage et que nos stations se multiplient nous devenons plus pauvres. **Dans le passé nous fondions une station, cette année c'est trois, car nous voudrions devancer partout les ministres de l'erreur.** Priez beaucoup.

Je voudrais pouvoir écrire encore à l'abbé Ernest, c'est pour lui que je réserve donc les autres détails qui vous peuvent intéresser, mais ce sera dans quelques jours.

Mes plus affectueux remerciements pour tout ce que vous m'avez envoyé comme dons du jubilé, vous comprenez si je suis impatient de voir tout arriver : cela ne peut être loin.

Ne manquez pas d'embrasser bien affectueusement la bonne Maman ; elle a dû prier beaucoup pour me faire si bien réussir dans mon long voyage. **Embrassez aussi tous les autres chers parents, Xavier en particulier qui ne me connaît plus.**

Offrez mes amitiés à Mr le Curé que je remercie de tout ce qu'il veut bien faire pour moi. Si au moins je pouvais une fois encore lui écrire ! Surtout demandez des prières à tous les vieux amis du village

J'ai reçu vos lettres de Janvier, Mars, Mai et Juin. Mais vos enveloppes m'arrivent quelquefois déchirées, usées, et tout le monde va lire vos petits secrets et ceux surtout des petites nièces.

Dites à **Catherine** que je vais lui envoyer aussi deux mots à elle et à toutes les petites Wolf.

Je ne vous dis rien de la fête du 15 Septembre. Nous n'avons rien pu faire parce que d'abord je ne suis rentré guère que la veille, et puis nous n'avons pas d'église à Marienberg : la vieille n'est réellement plus digne, et la neuve ne sera achevée que vers Février. Mais il paraît qu'en Février on va fêter le pauvre jubilaire : les dons annoncés aussi pourront être là, et les cloches mettront la gaieté.

Adieu, je vous embrasse tous, bien affectueusement et reste tout vôtre en N.S.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

69. LETTRE DU 25 SEPTEMBRE 1903 AU PERE BURTIN¹⁶¹



Marienberg, le 25 septembre 1902
Par Entebbe – Uganda

Mon révérend et bien cher Père,

Cette fois je suis en retard avec vous de toutes manières ; **voici plus de deux ans que je ne vous ai pas envoyé de rapport pour la Sainte Congrégation de la Propagande, et puis j'ai laissé passer votre jubilé sacerdotal sans même vous envoyer un mot. Mais peu s'en est fallu même que je passe moi-même ce jour-là dans la brousse ; mes explications vont suivre.**

Recevez d'abord, mon bien **cher confrère et ami**, l'assurance que je vous ai été bien uni dans le Seigneur, pendant tout ce mois de septembre en particulier, qui m'a rappelé le grand honneur et la grande grâce que Dieu nous fit le même jour il y a 25 ans. Je continue toujours encore à prier pour vous, et je demande au bon Maître qu'il vous permette bien longtemps encore de vous sacrifier en votre difficile emploi, pour le plus grand bien de notre Société, et votre avantage personnel aussi, je l'espère.

Vous aussi, mon bien cher ami, continuez à prier pour moi qui depuis longtemps ne prie plus ; je ne fais plus que courir. Voici plus de quatre mois que j'ai passés encore à visiter nos stations, celles du Rwanda spécialement. Nous avons gagné là depuis 3 ans et demi près de 10.000 catéchumènes, et nous voudrions y fonder de suite deux nouvelles stations. **Il y a là sur ces hauts plateaux plus de douze centres que j'ai parcourus déjà, et où sur une vingtaine de kilomètres de rayon nous pouvons compter de 80.000 à 100.000 habitants, de la population la plus simple et la plus douce ; ces gens ne demandent qu'à écouter le missionnaire et à se convertir.** A ces quelques endroits déjà connus, il y en a bien

¹⁶¹ Lettre de Mgr Hirth du 25 septembre 1903 au Père Burtin, A.G.M.Afr., N° 095084. Le Père Louis Burtin (1853-1942), de nationalité française, entra chez les Pères Blancs en 1877. Lui et son ami, le futur Mgr Hirth sont ordonnés prêtres le 15 septembre 1878 par Mgr Lavigerie. Après son ordination, le P. Burtin, travaille pendant huit ans en Afrique du Nord. En 1886, Mgr Lavigerie l'envoie à Rome pour y fonder une procure. Il s'installe d'abord dans une maison située près de l'église Saint-Nicolas des Lorrains, puis il déménage dans le « Palazzo Massimo » des Jésuites. Finalement, il s'installe dans une maison voisinant avec le palais de la Congrégation de la Propagation de la Foi. C'est là qu'il accueillera Mgr Hirth en 1895. De 1886 à 1938, il assure le lien entre les Pères Blancs et le Vatican. Il présente les demandes de divisions des vicariats, ainsi que les candidatures pour ces circonscriptions. Parfois, sur les indications de ses supérieurs, il influence la promotion d'un candidat pour une charge épiscopale. Les Papes, de Léon XIII à Pie XII, lui témoignent leur confiance. Il réussit à gagner les sympathies de plusieurs personnalités, entre autres celles de la Comtesse Ledochowska, grande bienfaitrice des Pères Blancs. A l'ambassade de France, il a ses entrées libres. Il meurt à Rome le 28 février 1942 (*Notices nécrologiques*).

d'autres à ajouter dans ce Rwanda qui est grand comme un cinquième de l'Italie. L'hérésie, malheureusement ne tardera pas à envahir un si beau pays ; déjà pas mal de touristes viennent faire l'ascension des hauts pics volcaniques dont les uns sont encore en activité, les autres éteints et couverts de neige et de glace. Qui nous enverra des missionnaires et de quoi les établir surtout ?... **Si nous avions là 20 stations en ce pays, ce serait dans dix ans plus de deux cent mille chrétiens, car ce pays du Rwanda promet de faire bien plus vite même que l'Uganda.**

Vénéré confrère et bien cher ami, veuillez intercéder pour nous auprès de Dieu et des Saints Apôtres d'abord, et puis auprès de la Sainte Congrégation de la Propagande, afin qu'elle aide Monseigneur notre Vénéré Supérieur Général à nous faire bientôt un envoi de missionnaires supplémentaires, comme (la suite de la lettre a été perdue)....

70. LETTRE DU 25 SEPTEMBRE 1903 A MGR LIVINHAC¹⁶²

Marienberg, le 25 Septembre 1903

Monseigneur et très Vénéré Père,

La dernière adressée à Votre Grandeur était datée d'Isavi en Juillet. En quittant cette station, les PP. Smoor [1872-1953] et Lecoindre [1878-1960] m'accompagnèrent chez le roi du Rwanda (à 25 Kilom.) où nous séjournâmes deux jours. Grâce à Dieu et un peu grâce à nos cadeaux le roi se montra plus bienveillant que nous n'espérions. Nous protestâmes tout de nouveau que nos trois missions existantes au Rwanda n'avaient nulle intention de soustraire les gens à son autorité. **Le roi promit que nous pourrions établir la nouvelle station projetée au Sud du Kivu, et même une autre sur les contreforts de Mfumbiro. Il semble content du bénéfice qu'il recueille des missions du Kissaka et du Bugoye, où son autorité gagne tous les jours, alors que jadis elle ne s'étendait guère en dehors de la boucle du Nyavarongo.**

Il fallut ensuite huit jours d'Isavi à Nyundo du Bugoye où se trouve « Sainte-Marie du Kivu ». Les Bahutu ne sont pas commodes en route ; une caisse me fut volée de nuit dans la tente ; mais l'éveil fut donné de suite et la caisse intacte reparut cinq jours après par l'entremise du roi ; c'était précisément celle qui renfermait mes papiers. A trois jours plus loin, un boy de porteurs fut surpris, traî-



¹⁶² Lettre de Mgr Hirth du 25 septembre 1903 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095085-095086.

nant à quelques pas derrière la caravane ; ses effets furent volés et lui-même assommé sans qu'on pût retrouver trace de lui.

Le vol au Bugoye surtout est pratiqué par tout le monde ; mais à part cela, les Bagoye sont une rude race, et nous n'avons qu'à bénir la Providence qui nous a mis là. La position de Sainte-Marie du Kivu est ravissante, presque au pied des grands volcans. Nulle part je n'avais trouvé encore une population aussi dense. A plusieurs lieues aux environs on ne trouve que des cultures qui ne laissent littéralement que la place des chemins.

Les Pères ont fait des constructions qui peuvent leur suffire pour plusieurs années, mais l'instruction des gens est moins avancée ; cela tient en partie au caractère de ce peuple, en partie aussi à la méthode employée. **Des trois Pères, deux, P. Barthélemy Paul [1872-1943] et P. Weckerlé [1872-1920] venaient d'Isavi, et ils ont cru devoir essayer aussi le système de réquisition employé à Isavi. Mais les auxiliaires indigènes¹⁶³ d'abord manquaient et puis aussi la population indigène est trop indépendante. Il y a néanmoins beaucoup de catéchumènes sérieux, et une quarantaine d'excellents enfants et jeunes gens en pension à la mission même ; ce sont presque tous enfants libres attirés par les bons procédés des missionnaires. Le P. Classe [1874-1945] surtout a su se faire aimer de tous. Il est à espérer qu'une meilleure méthode ne tardera pas à produire ses fruits.**

Mais dans tout le Rwanda, le Nord surtout, les Européens pénétreront vite. Depuis ans déjà, les Pères sont accablés de visites, Belges et Allemands des commissions de délimitation, Anglais touristes faisant l'ascension des volcans, dont l'un recouvert toujours de son panache de fumée n'est qu'à douze Kilom. à vol d'oiseau. **On annonce un petit vapeur anglais pour le Kivu, et les ministres de l'erreur surtout ne vont pas tarder à venir ; partout ici, ils trouveront de magnifiques emplacements, et en plus de dix endroits des bords du Kivu même, une population des plus compactes.** Les montagnes sont partout facilement accessibles à 2.000 m. d'altitude et plus.

Les confrères ne se lassent pas de répéter que dans tout l'Est africain, ils n'ont jamais entendu parler de pays offrant plus d'avantages aux établissements missionnaires.

J'ose donc répéter encore ma supplication de Juillet dernier en faveur de nombreux missionnaires à envoyer ici au plus tôt. Dieu ne saura manquer d'ajouter les ressources nécessaires. Votre grandeur sait mieux que personne que les peuples plus simples surtout sont au premier occupant.

¹⁶³ C'est-à-dire des auxiliaires baganda comme à Save.

Nous aurions voulu nous établir à la capitale ; mais le roi songe à en faire bâtir une nouvelle. Mais du moins nous avons pu remettre à la capitale un représentant de la mission, pour nous gagner les sympathies ; il y avait été mis déjà il y a deux ans, puis enlevé de nouveau.

Le séjour assez long que j'ai fait cette fois au Rwanda n'aura pas été inutile, surtout si votre charité veut bien nous envoyer des aides pour réaliser nos projets. Je suis toujours par là, je sais, à entraver le bien, mais Dieu ne sera pas arrêté pour cela, il finira par trouver l'homme qu'il lui faut pour sauver un si beaux pays.

En ce moment-ci doit paraître en Allemagne la monographie¹⁶⁴ du Docteur Kandt [1867-1918] sur le Rwanda, pays où il a séjourné pendant cinq ans. Ce livre ne manquera pas de produire un certain mouvement en faveur de ce pays, dans les pays protestants.

Du Kivu, je tenais à rentrer à Marienberg par une route nouvelle. **On disait merveille des pays aussi qui forment le Nord du Rwanda, et j'avais des renseignements assez précis avec la carte du Capitaine von Beringe, ancien chef de Bukoba.** Le P. Classe [1874-1945] m'accompagna, et il fallut vingt jours. Nous traversâmes d'abord pendant dix jours un pays assez accidenté, comptant ordinairement entre 2000 et 2600 mètres d'altitude.

A trois jours à l'Est du Kivu, deux petits lacs de quelques lieues carrées se déversent l'un dans l'autre (ci-joint photographie prise par un officier belge) ; le Bolera ¹⁶⁵ dans le Luhondo dont les eaux de chute en chute rejoignent le Nyavarongo. Puis à trois jours plus loin il y a un autre lac encore, que la science appellera Bunyonyi ou Bajunda ; il a environ dix-sept Kilom. carrés de surface. Partout pendant ces dix jours, une population presque égale pour la densité à celle du Bugoye, où nous avons compté ans un rayon de cinq Kilom. autour de la mission, 50.000 habitants. Cette population ne connaît pas encore les Européens.

Grâce à la langue que le P. Classe [1874-1945] possède bien, et grâce à sa bonne manière de prendre les gens, nous avons passé sans encombre¹⁶⁶. C'est une chose qui paraît réglée que l'Allemagne prend pour frontière au Nord de son territoire une ligne qui passe par la crête de la ligne des volcans qui courent de l'Ouest à l'Est.

Nous n'avons pu nous empêcher sur la rive sud des deux premiers petits lacs de désigner l'emplacement de notre future « Assomption » (nous étions dans l'Octave), et le P. Classe [1874-

¹⁶⁴ Le titre de cette monographie : *Caput Nili : eine empfindsame Reise zu den Quellen des Nils*, publié en 1904.

¹⁶⁵ Appellation fautive du lac Bulera.

¹⁶⁶ Cette observation de Mgr Hirth a certainement influencé son appréciation du P. Classe.

1945 **dès maintenant doit chercher à s'établir.** Mais cela nous fait trois missions à fonder avec six nouveaux seulement, puisque outre cette Assomption, il y a la fondation du Sud du Kivu, et la reprise de N.D. de Consolation pour lesquelles stations nos démarches sont agréées auprès des autorités.

Votre Grandeur remarque peut-être que nous tournons tout autour du Rwanda ; toutes nos cinq stations sont quasi sur les frontières du pays, puisque Isavi lui-même se trouve vers l'Urundi au Sud. J'ose vous supplier encore, Vénéré Seigneur et Père, au nom de tous les confrères, daignez envoyer au plus tôt un nouveau renfort, aussi considérable que possible afin que nous puissions occuper le centre du Rwanda aussi avant les ministres de l'erreur. Ce serait un malheur si nous les laissions nous devancer surtout à la capitale.

Depuis deux ans, nous obtenons à peu près de nos autorités ce que nous désirons, mais rien ne promet que cela durera plus longtemps que le gouverneur actuel, comte de Götzen [1866-1910].

Sitôt que nous aurons fondé notre « Assomption » qui se trouvera un peu au Sud du Mfumiro (Muhabura) nous nous occuperons de nous mettre au centre même du Rwanda où doit se transférer la nouvelle capitale. Encore une fois, Vénéré Seigneur et Père, beaucoup de missionnaires, généreux et bien dociles. Le P. Classe attend ici les nouveaux pour retourner avec eux par le Mpororo dans son Rwanda. Mpororo est marqué à faux sur les cartes comme un grand pays ; presque tout est Rwanda, et le Mpororo n'est qu'un petit coin qui confine à l'angle Nord-Ouest de la Kagera, lieu de notre passage dorénavant pour tout le Nord du Rwanda.

Rien de particulier à remarquer sur nos différentes stations des bords du lac, si ce n'est que pendant 50 jours environ le P. Loupiaz [1872-1910] à Ukerewe a été encore impotent, souffrant du foie et de la rate ; en ce moment il peut faire son travail.

Nous n'avons pas encore nos nouveaux mais dès maintenant je remercie bien sincèrement votre grande bonté pour nous. Je m'étais permis de compter encore sur le **P. Buisson** [1867-1933] pour reprendre la station de l'Ussuwi ; s'il nous est enlevé, je le regretterai beaucoup, et serai bien embarrassé pour le remplacer. Puis-je prier aussi Votre Grandeur de nous renvoyer le **Fr. Adrien** [Adrien Streng : 1860-1932] dont nous avons le plus grand besoin pour la construction de nos églises. Malgré toutes nos fatigues, nous jetons l'argent, si lui vient à nous manquer ; et puis il a toujours répété à tout le monde, qu'il était si affectionné à nos gens, à qui il faisait d'ailleurs si grand bien !

Le **P. Conrads** [1874-1940] dès son installation à Marienberg a été chargé des classes, et depuis assez longtemps aussi, il a sa part des catéchismes et des confessions ; part d'autant plus grande qu'en

l'absence du **Fr. Adrien** [1860-1932], le **P. Couffignal** [1872-937] a dû être déchargé pour une année presque de tout ministère pour lui permettre de diriger les travaux de l'église en construction.

Tous les confrères de Marienberg le chargent de présenter à Votre Grandeur leurs respects affectueux. Quand est-ce que vous nous pourrez annoncer surtout l'heureuse fin de la persécution ? Nous continuons à prier. Ci-joint un petit rapport à la Sainte Congrégation de Prop. F. Je ne sais si Votre Grandeur jugera à propos de le faire parvenir.

Daignez, Monseigneur et très Vénéré Père, nous bénir tous et bénir spécialement le Rwanda, et agréer, avec l'homme de mon profond respect, l'expression de la plus filiale affection avec laquelle j'ai l'honneur d'être de Votre Grandeur

l'humble fils et obéissant serviteur en N.S.

Jean-Joseph
des P. Bl. Vic. ap. Ny. M.

J'ose prier Votre Grandeur de me faire envoyer un mot de réponse, s'il y a lieu, aux [la suite du texte est illisible]

Questions¹⁶⁷ ?

1) A quel Vicariat, de l'Unyanyembe ou du Nyanza Méridional appartient l'Usambiro ? Il s'agit non de ce qu'on appelle le petit Usambiro, tributaire de l'Usindja et où en 1889 le **P. Girault Lud.** [1853-1941] fonda une mission plus tard supprimée ; mais ce qu'on appelle le grand Usambiro, situé au Sud de l'Ussuwi. Ce dernier Usambiro, tributaire de l'Ussuwi jusqu'en 93 ou 94, en fut détaché alors par les autorités militaires qui le firent relever du cercle de Tabora. En 1903, l'Ussuwi qui dépend du cercle de Bukoba, obtint que cet Usambiro lui fût de nouveau soumis à titre tributaire comme par le passé, et de fait en ce moment, il est rattaché déjà au cercle de Bukoba (Les chefs de mission ont souvent à traiter des affaires avec les Commandants de cercle). Cet Usambiro, renferme, dit-on une population mêlée à égales parties de Bassuwi et de Basumbwa.

2) A quel Vicariat appartient le pays de Luhumbo, au Nord de la Manyonga et vers sa source ; la Manyonga fait la limite des mêmes Vicariats au Sud du Nyanza ? Ce pays de Luhumbo forme un petit royaume indépendant, et pour la population se rattache aussi bien à l'Unyamwezi qu'à l'Usukuma ; l'un et l'autre Vicaire se le renvoient, ayant assez de charges par ailleurs. Ces deux pays, Usambiro et Luhumbo, étant particulièrement menacés par les protestants, il serait à désirer qu'une explication du décret de délimitation de 1895, les rattache d'une manière précise à l'un ou l'autre Vicariat.

¹⁶⁷ Questions adressées à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095087.

3) Le secrétariat de la Maison-Mère ne pourrait-il pas envoyer au Vic. ap. du Ny. Mérid. dix exemplaires de la collection des circulaires de Mgr le Supérieur Général ; il n'y a que 3 ou 4 de nos stations les plus anciennes qui ont cette collection, et aucune ne l'a au complet.

Marienberg, 25 Septembre 1903

J. Hirth

71. LETTRE DE LA FIN DU MOIS DE SEPTEMBRE 1903 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST¹⁶⁸



Marienberg, fin Septembre 1903

Mon bien cher frère Ernest,

Avez-vous reçu au moins ma dernière datée du Rwanda fin Juin ? Je comptais bien à ce moment continuer pour vous un petit journal de route, mais j'ai manqué d'abord de papier, et ensuite de temps. Je vous dirai bientôt l'accident qui m'a privé du plaisir de vous écrire en cours de voyage ; plaisir !... oui, sans doute parce que c'est pour vous ; mais à part cette raison, savez-vous qu'il faut une fameuse bonne volonté quand on sent tout son corps moulu.

Aujourd'hui que je suis rentré, je me creuse la tête, et ne trouve rien à vous dire. Que vous raconter en effet ? **Vous désirez que l'on vous parle surtout de nos néophytes ; mais dans le coin du Vicariat que je viens de parcourir avec tant de fatigues, ces néophytes ne sont encore qu'in spe¹⁶⁹.** En fait de malheurs, de misères, d'accidents etc., pour exciter votre compassion je n'ai rien non plus, et ne voudrais pas trop inventer ; **il y a bien nos missions des environs de Bukoba qui sont à peu près toujours dans le même pétrin, victimes de la sourde persécution de nos chefs païens ;** mais je réserve ce sujet. Quant au voyage, un touriste avec tant soit peu d'imagination pourrait vous donner sans doute de longues pages ; car j'ai traversé pendant deux mois surtout des pays bien nouveaux, et surtout des pays beaux à tous points de vue. Mais outre que je suis un peu blasé à l'endroit de toutes ces beautés de la nature, et des mœurs curieuses dont j'ai été témoin, je sens aussi que l'imagination est singulièrement froide, et je me dis que vous trouverez tout cela dans les revues bien mieux que je ne saurais vous écrire. Ces jours-ci en particulier doit paraître l'ouvrage de **Docteur Kandt¹⁷⁰** [1867-1918], que n'ai rencontré en 1900 et en 1901 au Rwanda où il a séjourné cinq ans.

¹⁶⁸ Lettre de Mgr Hirth de fin septembre 1903 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., O60, N° 095312.

¹⁶⁹ « En espérance ».

¹⁷⁰ Le titre de cet ouvrage : *Caput Nili : eine empfindsame Reise zu den Quellen des Nils.*

Partons quand même du Kissaka où je vous ai laissé. Pour sortir de cette mission et me rendre à Isavi par le chemin le plus court, on me fit passer deux bras de lac. On put gagner ainsi toute une journée de marche, alors que dans mes deux voyages précédents, j'avais péniblement contourné ces deux bras et même pataugé passablement dans l'eau. Je me rappellerai toujours la formidable averse reçue dans cette région en Novembre 1900, en plein midi ; l'orage était tellement violent que toute la petite caravane se dispersa ; chacun croyait pourtant suivre le sentier et marcher devant soi ; vers la fin de l'orage seulement, je m'aperçus que j'étais seul sous un bosquet de bananiers. Je ne me retrouvais pas, mais on me retrouva, et j'en eus pour la soirée à sécher le pauvre vieux dos.

Il y a pour moi d'autres souvenirs encore le long de cette route ; le deuxième jour, je campais de nouveau sur le mamelon où en 1900 encore, on faillit me tuer, ou au moins m'aveugler. C'était un de nos jeunes gens qui était chargé de nous fournir un peu de gibier pour notre souper : il avait déniché tout un vol de pintades à un millier de mètres du camp, et à cause de la grande distance ne se faisait nul scrupule de nous envoyer du plomb de chasse en nous tirant juste en face. Il n'était pas en faute, il est vrai, et les pintades qu'il avait en joue reçurent bel et bien les plombs qui collèrent sur place ; mais son plomb avait tellement écarté, et surtout la charge de poudre avait été tellement forte, qu'à 800 mètres, il y eut encore qui me rasèrent la figure ; j'étais assis alors devant ma tente.

Cette année, pour gagner cet emplacement-là j'eus passablement de peine. J'avais traversé la belle rivière Nyavarongo qui est bien la branche la plus longue et la plus forte de la Kagera, cette rivière qui après le Nyanza devient votre Nil ; cette rivière est toujours large d'au moins 30 mètres ; mais cette année je devais la passer tout juste après les quelques mois de grande pluie. Avant de quitter même la mission du Kissaka, des hommes envoyés en explorations nous avaient rapporté que depuis dix jours aux moins le gué de la rivière était occupé par une famille de hippopotames, qui guettaient toutes les barques au passage ; cela ne faisait pas notre compte, et je ne pouvais attendre qu'il plût à ces messieurs de nous laisser le passage libre. Quatre de mes hommes s'en allèrent donc pendant deux jours faire à ces méchants hôtes la petite guerre ; ils réussirent assez bien, mais cependant pas selon leur ambition ; ils auraient voulu ramener quelque hippopotame, mais ils oublièrent que pour toute science, ils savaient tout au plus décharger un fusil. Il paraît cependant qu'ils firent grand peur aux monstres qui reçurent au moins quelques balles dans la peau, comme qui dirait dans la veste ; c'étaient pour eux tout au plus comme des piqûres d'aiguille. Enfin mon but fut atteint ; ils déguerpirent et nous laissèrent le passage libre. Mais ce ne fût pas tout pour nous d'avoir ce passage libre ; de l'autre côté de

la rivière il y avait toute une plaine d'eau de deux mètres de profondeur et de 3 Kilom. de large à traverser. J'eus beau faire le surpris, et trouver que c'était bien étrange pour un endroit que j'avais traversé deux fois déjà à pied sec ; il n'y avait rien à faire, il fallut se rendre à l'évidence. Un petit bourrelet de terre séparait simplement cette plaine liquide de la rivière proprement dite, vingt hommes s'attelèrent donc au tronc d'arbre qui nous avait fait traverser la Nyavarongo à l'instant, et la barque fut trainée hors du lit de la rivière sur la plaine d'eau qui s'étendait à perte de vue. Il fallut ramer là comme en pleine mer, mais pour faire passer toute la petite caravane ce fut long, on dut s'y prendre à plus d'une fois, tant pour les charges que pour les hommes ; heureusement que je m'étais débarassé de mon âne ; il y aurait péri, ou au moins il m'aurait fait prendre une fameuse fièvre à se faire traîner. D'autant plus que les deux mètres d'eau ne continuaient pas jusqu'au bout. Vers la fin ce ne fut plus qu'un mètre, puis moins, puis la vase nous cloua sur place. Les quelques hommes qui s'étaient accroupis derrière moi dans la barque en sortirent pour traîner la pirogue où je restais seul ; la boue qu'ils remuèrent alors était infecte ; j'aurais voulu me boucher le nez, mais avais besoin des deux mains pour me tenir constamment en équilibre, car les mouvements de l'embarcation n'étaient rien moins que réguliers et je n'étais qu'accroupi, assis sur mes talons. Enfin le nez paya ce jour-là pendant bien dix minutes, et put se repaître à son aise de la puanteur qui sortait de cette mare surchauffée par le soleil de midi. J'aurais bien dû mourir de la fièvre dès le lendemain si ce que disent les médecins était toujours vrai.

Pendant tout Juin et tout Juillet, il m'arriva souvent de patauger dans les plus infects marais et cependant jamais, je crois, je n'ai pris moins de quinine. Disons qu'il y a une bonne Providence, qui tant qu'elle veut se servir de nous, sait aussi veiller sur nous.

Après deux jours, je trouvais l'Akanyaru autre grande rivière qui forme la Kagera-Nil ; celle-ci est moins forte que le Nyavarongo, mais en général est beaucoup plus difficile à passer ; elle est bordée souvent pendant plusieurs lieues de long de larges bandes de papyrus qui ont plusieurs Kilomètres de chaque côté. Mais Rakara, le chef qui demeure sur le passage ordinaire est devenu un peu déjà l'ami de la mission, dont il connaît les étoffes au moins. Avant mon arrivée, il avait réuni tous ses gens, et pendant 3 jours les avait occupés à ponter les abords de la rivière. Les papyrus qui atteignent facilement jusqu'à 3 ou 4 mètres de haut, sont coupés alors sur une largeur de 4 mètres aussi par les gens qui ne craignent pas de se mettre pour cela dans l'eau jusqu'au cou ; ils sont couchés en travers sur cette espèce de chemin qui est taillé au travers de toute la forêt de papyrus, jusqu'au lit même de la rivière, qui reste ordinairement dégagé. Ce travail avait été fait de chaque côté du gué, jusqu'à l'endroit où on

s'embarque et où l'on est débarqué. On dirait de beaux quais, un peu élastiques. C'est dommage seulement que la forte végétation de ces pays-ci rende si vite inutile de pareils travaux. Mais Rakara recommencera quand le missionnaire devra repasser par là ; il n'y perd pas d'ailleurs, et ses gens ne sont pas tellement occupés.

Quand une fois, il y aura de bonnes routes et de belles voitures, le chemin entre Kissaka et Isavi sera vite fait, mais maintenant il m'a fallu encore cinq jours, tout en me fatiguant beaucoup. Les porteurs même trouvaient que les charges pesaient lourd, surtout aux approches d'Isavi qui est à 1850 m¹⁷¹ d'altitude. Les ravins cependant ne sont pas trop profonds, ce sera bien autre chose un peu plus loin.

Isavi est notre première station du Rwanda. Depuis Février 1900, les missionnaires n'y ont pas perdu leur temps. On a bâti là comme dans la plupart de nos postes en briques cuites au soleil ; c'est tout ce que l'on peut faire dans les commencements, et souvent il faut que cela suffise pendant bien des années. En effet il n'y a pas partout de la bonne argile, ni surtout de la chaux. Mais ce qui est beaucoup plus avancé encore que le matériel, c'est l'édifice spirituel.

La population est bonne, mais un peu apathique et pas trop enthousiaste ; elle est aussi très timide ; la capitale du pays, n'est qu'à 25 Kilom. et le roi et les grands sont de terribles chefs pour les pauvres paysans. Nos Pères là se sont beaucoup remués ; non seulement ils ont beaucoup couru les villages, mais ils ont trouvé le moyen de faire venir les gens à la mission. Nulle part je n'ai trouvé tant de catéchismes établis ; il y en a bien six tous les jours à la mission, et tous les villages à 10 Kilom. aux environs en ont un chaque jour sur la place du village ; il est fait par les catéchistes qu'on a improvisés. Aussi en ce moment pouvons-nous dire qu'il y a une population de cinq mille âmes qui entend tous les jours parler de Dieu. Sur ce nombre, il y en a bien 2000 qui ont déjà reçu la médaille, marque distinctive de leur renonciation aux pratiques païennes. **Là aussi, comme dans toutes nos missions, il faut savoir imperturbablement toutes ses prières et toute la lettre de son catéchisme pour pouvoir aspirer à la médaille. Quand il y a un qui la reçoit, après avoir échoué quelquefois cinq ou six fois à l'examen, c'est grande joie au quartier. Mais pour arriver au baptême, il ne suffit pas d'avoir gagné la médaille ; il faut aussi continuer à fréquenter longtemps les instructions à la mission même. C'est là pour le moment une grosse épreuve pour un grand nombre qui demeurent à 2, ou 3 heures de la mission ; cependant il y en a de tous les âges qui font gaiement cette**

¹⁷¹ Save est à 1730 m d'altitude (R. HEREMANS – E. NTEZIMANA, *Journal de la Mission de Save (1899-1905)*, Ruhengeri, 1987, p. 153).

épreuve ; mais en général c'est souvent la jeunesse ; les enfants viendraient bien aussi ; mais ils sont refusés pour le moment ; leur tour viendra plus tard, quand leurs aînés auront pu être baptisés.

Pour venir aux instructions qui se font à la mission il faut déjà avoir acheté la permission. Cela s'achète par la présentation de quelques jeunes recrues auxquelles on a inculqué les premiers éléments de la foi, et auxquelles on a appris les premiers chapitres du catéchisme en famille. Celui qui n'est pas capable de présenter quelques recrues n'a qu'à attendre, il ne sera même pas admis aux instructions. Aussi il faut voir comme chacun cherche à faire du zèle ! Il faut écouter aussi comment beaucoup se plaignent d'avoir été rebutés par leurs parents qui ne se laissent pas entamer !... Mais la loi est inflexible pour le moment : on ne prépare au baptême que ceux qui ont donné des preuves de leur foi, en « tirant les autres du feu », comme on dit par là.

Et dans le cours même des longs mois d'instructions qui préparent au baptême, il faut continuer à donner des preuves de bonne volonté en continuant de propager la religion auprès des parents plus éloignés. Si le bon Dieu permet que nous puissions continuer ainsi pendant quelques années, il y aura bientôt au Rwanda un joli noyau de chrétiens.

Pour le moment, il y a Isavi quarante néophytes baptisés : ce sont les premiers enfants qui se sont donnés aux Pères, dès l'entrée de ceux-ci dans le pays. Pour des enfants et jeunes gens qui vivent dans la maison même des missionnaires, nous relâchons quelque chose des 4 ans d'épreuve : ces 4 ans sont exigés surtout de ceux qui pendant leur catéchuménat continuent à vivre dans leur famille et leurs villages, loin des Pères, et c'est pour beaucoup le grand nombre.

Je n'ai pas vu de chrétiens plus édifiants que ces 40 jeunes gens, les premiers baptisés de la mission du Sacré-Cœur d'Isavi. Presque tous ont reçu le baptême à Pâques dernier ; mais à voir combien souvent ils viennent recevoir les sacrements, on peut juger qu'ils n'ont guère souillé encore leur robe du baptême.

Ils ont une chose commune à tous les nouveaux convertis, qui ont vraiment la foi : ils ne peuvent pas comprendre qu'il y en ait autour d'eux qui gardent leurs pratiques et leurs superstitions païennes, et voudraient enlever de force toutes les amulettes et toutes les petites huttes du diable. Ils ne peuvent expliquer com-

ment le missionnaire passe à côté de ces huttes sans donner un coup de pied dedans, ou sans y mettre le feu, la douceur évangélique n'est pas encore leur fort, mais espérons que cela viendra en son temps.

Les filles ne sont pas en retard sur les garçons. Quand les parents païens ne veulent pas les laisser assez libres pour se faire instruire, elles se sauvent simplement et viennent demander asile à la mission. Isvai pourrait en avoir ainsi des centaines ; mais sur ce nombre, il pourrait y en avoir aussi qui viendraient pour esquiver le travail de ménage, aussi est-on très sévère pour les admissions. Nous tenons aussi à nous ménager les parents que le bon Maître saura bien convertir à leur tour. **A la station même, il n'y a en ce moment que 30 filles ; elles sont sous la conduite d'une brave femme que Dieu nous a amenée mourante dès la première année de la fondation d'Isavi. Mariée toute jeune, elle avait été abandonnée par son mari, quand il la crut inutile ; la pauvre femme, guérie après de longues souffrances que sa prière a contribué à faire disparaître, aujourd'hui fait bravement l'office de cheffesse de son pensionnat, tant est vrai que Dieu sait toujours trouver les instruments dont il a besoin. Cette simple femme, devenue Maria par le baptême connaît aujourd'hui parfaitement sa religion, et tant en dirigeant le travail de ses filles, trouve encore le temps de catéchiser toutes les curieuses qui viennent lui faire visite. Avec son heureux caractère aussi, elle a trouvé moyen d'apprendre la religion à plus de deux cents filles. Souhaitons que le bon Dieu nous la conserve bonne et pieuse pendant cinquante ans encore, et elle se sera tressée une riche couronne de gloire.**

Ce que j'aurais souhaité à cette mission, ce serait d'avoir un peu plus de succès auprès des grands du pays. Vous vous souvenez peut-être que nous avons au Rwanda trois classes de gens bien distincts ; il y a les grands, les moyens et les petits. Comprenez, il y a les nobles, les esclaves, et les esclaves des esclaves ; ou encore les longs, les courts et les minuscules ; tout cela c'est vrai. Les nobles forment une race complètement à part ; arrivés dans le pays depuis environ 300 ans seulement, et commandant au pays depuis ce temps, mais commandant eux seuls partout ; depuis le roi et ses ministres jusqu'au dernier préposé de village, tous sont de cette famille de nobles. On conçoit qu'ils ont aussi toute la richesse, c'est-à-dire toutes les vaches et les chèvres qui constituent l'unique richesse. La nature les a doués d'une taille qui en impose ; les hommes de 2 mètres ne sont pas rares parmi eux, et les deux premiers ministres mesurent tous les deux, 2 m 10 ; un autre de l'entourage du roi aussi, 2 m 19. J'ai dû vous écrire déjà combien cette race est intelligente ; il y en a beaucoup qui ont les traits parfai-

tement réguliers, et leurs femmes sont trouvées si avenantes, qu'ils les cachent avec grand soin, toujours pour ne pas se les faire enlever. Ce que j'appelle les esclaves, sont simplement les gens du pays même, et remplissant la campagne ; leurs chefs les dominent tellement par la crainte qu'ils inspirent, que ces gens timides se comportent comme des esclaves ; la religion changera cela. Il y a encore les infiniment petits qui forment une race, ou plutôt une caste à part : ils sont nains, et leur taille reste toujours celle d'un enfant, mais ils sont vigoureux, et ont des membres extrêmement forts, poilus par-dessus le marché, presque comme des animaux de la brousse. Ces petits ne manquent pas d'intelligence non plus ; ils sont surtout chasseurs, et manipulent facilement toutes sortes de poisons. Tout le monde a peur d'eux, même les grands, de race noble ; aussi on les maintient parqués dans les parcelles de forêts qui couvrent la cime de quelques montagnes, ou encore dans les îlots renfermés dans de grandes plaines marécageuses.

Je reviens donc à vous dire que notre classe noble c'est jusqu'ici celle qui se tient le plus éloignée de la religion ; volontiers même, ils s'en moqueraient et voudraient faire croire que la religion n'est bonne que pour leurs esclaves. Il y a un danger à cela ; c'est que un beau jour tous ces grands pourraient être excités par le diable à persécuter la religion et tous ceux de leurs sujets qui l'ont embrassée. Nous voyons ici une fois de plus combien il est difficile aux grands et à ceux qui ont la richesse, d'arriver au royaume de cieux.

Un mot de l'école d'Isavi, ou des écoles. Il y a déjà une « école supérieure », sans être pourtant trop haute encore dans ses aspirations. On y apprend non seulement la langue de la côte, la géographie, le calcul, mais même le *Kidaki*, c'est-à-dire l'allemand. Elle a une 30^e d'élèves ; et dans quelques mois, je compte trouver là-dedans quelques séminaristes. Mais l'école la plus intéressante est celles des commençants qui ne sont pas toujours les plus petits. Pour les enfants et les jeunes gens, il est admis dans toutes nos missions qu'il faut savoir lire au moins un peu pour recevoir le baptême ; nos néophytes aiment beaucoup à tenir leur livre de prières. Donc avant ou après les instructions, on voit sur la grande cour de la mission une bonne centaine toujours qui s'escriment à crier toutes les lettres de l'alphabet. Le silence, n'est pas requis dans cette école d'un nouveau genre, ni même toujours l'attention ; l'école est libre, et souvent ceux qui crient le plus fort sont précisément ceux qui tournent le dos au tableau de lecture. Ce tableau fixé sur un bout de nattes, comme sur un carton, repose sur les genoux de quelques uns qui sont assis par terre ; tout le monde est assis, ou accroupi, ou à genoux, ou même debout tout autour, chacun selon qu'il est arrivé. Finalement tout le monde sait lire le fameux tableau en tous sens, les uns de côté, les autres du haut en bas, les autres

de bas en haut. Plus tard quand vous voyez nos gens tenir un livre ouvert devant eux, ne vous alarmez pas s'ils le tiennent absolument renversé ; il leur est aussi facile de lire avec le livre renversé qu'avec le livre droit devant les yeux. Affaire d'habitude ! En tout cas ils sont plus habiles sur ce point que vous et moi. **Le grand prix quand on ne met pas trop longtemps à savoir les quatre tableaux qui nous donnent toute la clef des livres, c'est une culotte fabriquée à coulisse avec trois coudées de cotonnade.** Il faut voir, comme on la met parcimonieusement de côté jusqu'au jour du baptême ; bien-heureux quand avant ce temps on ne s'est pas fait voler. **Dans beaucoup de nos stations où l'étoffe est déjà moins rare, on reconnaît un baptisé à la culotte. Au Rwanda l'habit commun est la petite peau de chèvre, qui bien souvent fait la moitié de la vie.**

Encore un souvenir d'Isavi ; je le rapporte parce que les oreilles m'en tintent encore. Un des dimanches que j'ai passés là, les voisins de la mission ont voulu sans doute se montrer plus fervents encore que de coutume. Ils sont venus tellement nombreux qu'il a fallu les partager en trois groupes différents pour leur faire le catéchisme. Chaque missionnaire en avait environ 2000, et tous les trois devaient finir en même temps. Pendant le catéchisme même, le silence est parfaitement gardé, mais sitôt qu'un des groupes a fini, cette masse de sauvages commence un tel vacarme qu'aucune conversation n'est plus possible, même à une bonne distance. J'ai vu un des confrères qui habituellement mettait pour cette instruction, sur la grande cour où elle se fait, un habit de travail suffisamment sale déjà pour n'avoir plus rien à risquer des attouchements de plusieurs centaines de mains Nègres. Certains jours après l'instruction, une grosse musique arrive encore à faire maintenir le silence un instant, mais souvent aussi le vacarme de la foule dure des heures jusqu'à ce que celle-ci soit complètement écoulée. Les Nègres aiment ces grands attroupe-ments où l'on peut tapager à son aise ; ils ont les poumons solides.

En quittant la mission d'Isavi qui dorénavant verra croître régulièrement ses baptêmes chaque trois mois, je pris le chemin de la capitale du pays. Il fallait bien saluer le roi, qui se dit toujours encore notre ami. Par deux fois déjà, j'ai dû vous parler de mon séjour à la capitale, passons donc pour aujourd'hui ; nous laissons chez le roi un représentant de la mission qui peu à peu nous gagnera les cœurs. La cour n'est composée que de nobles ; il faudra encore du temps pour faire admettre là une mission. **Les cadeaux qu'il faut toujours laisser, et sans lesquels on n'a pas les bonnes grâces coûtent toujours assez cher. Il est vrai que le roi le premier, nous a fait des cadeaux aussi. D'abord il nous autorise à fonder dans son pays deux nouvelles stations, et puis pendant deux jours il ne nous a laissé manquer de rien : un bœuf à tuer, de grands vases de lait matin et soir, de grands pots de**

beurre et de miel pour notre cuisine ; pour nos hommes 50 chèvres, une centaine de paquets de nourriture etc. ... En bon ami, il m'a fait aussi ses commandes pour mon retour chez lui l'année prochaine ; il lui faut de beaux parapluies, des étoffes légères à brillantes couleurs pour distribuer à ses gens, des étoffes plus fortes pour le défendre du froid, lui et ses ministres etc. ... En attendant, il nous a pris pour de fameux sorcier, et ses gens nous ont fait de même. A lui et à sa cour, on a lu et débité plusieurs contes qu'un missionnaire avait recueillis et mis par écrit ; c'étaient quelques histoires qu'ils se racontent pendant les longues soirées. Ce qui les surprenait, ce n'était pas précisément que nous eussions déniché les histoires ; « le Blanc sait toujours tout », disent les Nègres, mais c'est que nous ayons pu les fixer si bien sur le papier, tout comme eux se les racontent ; c'est là ce qui émerveille les indigènes. Et puis un des élèves de la mission, un peu initié à l'écriture se mit à écrire sur des petits billets le nom de tel ou tel individu, combien il avait de vaches, de femmes, etc. Le billet était porté au Père qui ne connaissait ni l'individu, ni sa famille... et tout aussitôt le Père disait à toute la foule « Tu es un tel, il y a chez toi telle ou telle chose... ». De pareilles révélations faites avec une telle précision nous faisaient passer pour des sorciers plus habiles que tous ceux du pays. **Bonnes gens ! quand est-ce qu'ils se mettront surtout à admirer les vérités chrétiennes et à les embrasser !** Il faudra encore bien des prières, car ces pauvres croient toujours qu'étant nés ce qu'ils sont, ils doivent aussi le rester ; les peuples sont bien différents, mais chaque peuple reste ce qu'il est, disent-ils.

Après deux jours nous quittâmes le roi, bons amis, et le roi nous donna deux de ses pages, jusqu'à la mission des bords du Kivu. Tout le long de la route nous remarquâmes presque sur chaque sommet de colline un bois sacré ; ce sont chaque fois des tombes royales, mais où il n'y a toujours qu'un seul roi d'enterré. Son successeur pourra être sur une autre colline. Au reste ne croyez pas que le même roi reste toujours sur la même colline ; souvent il se déplace dix ou vingt fois, quelquefois tous les ans au plus ; il suffit qu'il lui meure une personne qui lui est chère, ou que ses troupeaux soient malades, ou que les devins le commandent... et aussitôt la capitale est transférée. Cela se fait alors comme quand les abeilles changent de ruche ; le roi se lève, la colline qui auparavant réunissait cinq ou dix mille habitants, est absolument déserte. **C'est une manière comme une autre de rappeler aux enfants l'histoire nationale, aussi chaque petit pâtre pourra-t-il vous réciter toute la liste des rois, depuis trois siècles au moins que cette dynastie a été fondée, ou plutôt qu'elle a envahi et conquis le pays. « Tel roi a bâti là, puis il est allé là, il a été chassé de là par ses ennemis, il a**

été malade à tel autre endroit... et enfin est mort à tel autre emplacement ». Tous ces endroits deviennent des Imana « Dieu ». Mais il y en a qui sont plus sacrés les uns que les autres, ce sont ceux qui ont des tombes royales. Là on ne peut y revenir pour bâtir.

En route encore, on voit par ci par là des sommets de collines tout dénudés : on vous dira que là sont les cimetières, mais il a fallu les premiers chrétiens pour nous le dire ; les païens n'auraient jamais voulu faire cette révélation.

Sur une des plus hautes collines qui se trouvent à deux heures d'Isavi, les missionnaires voyaient quelquefois tout au sommet, des flambeaux qui se promenaient, qui s'agitaient ; quelquefois c'était dans les premières heures de la nuit ; d'autres fois ils les apercevaient à 5 heures du matin quand ils passaient sur la cour pour se rendre à la méditation ; mais ce n'est que ces jours derniers qu'ils ont pu pénétrer le mystère de ces flambeaux. **Il paraît que les enterrements se font aussi toujours de nuit, mais sans bruit, et toujours sur les hauts sommets. Si c'était le moyen au moins de rapprocher ces pauvres âmes du Paradis !**

Dès la 2^e étape après la capitale, j'eus une surprise. Je savais bien pourtant que dans tout ce pays les gens étaient les pires voleurs, et pendant que nous étions à la capitale même, n'avait-on pas enlevé toute la tête du bœuf que le roi nous avait donné à tuer ; et cependant, elle était dans une hutte et un homme couchait à côté.

La nuit donc, je fus réveillé par un petit bruit assez étrange ; j'écoute et n'entends plus rien. Je fais partir cependant une allumette, j'allume même une lanterne, cherche et ne vois rien. J'allais me recoucher, car il était 3 heures à peine, et éteins de fait ma lumière quand dans l'obscurité je vois un tout petit rayon de clair de lune qui passe ; je vais examiner de près, c'était ma tente qui était défilcelée sur un des coins ; je soulève et trouve que cinq piquets ont été arrachés aussi ; il faut dire qu'ils ne tenaient guère. Ce ne fut pas long d'allumer de nouveau, et de constater qu'on m'avait enlevé une caisse entière ; mais le bonhomme avait eu le temps de faire du chemin déjà. J'eus vite fait de donner l'alarme cependant. Heureusement que cela put se faire sans bruit. Mes hommes furent vite décidés. Quelques-uns allèrent s'installer avec leurs armes devant la porte du petit chef chez qui nous nous trouvions ; d'autres avec leurs armes aussi, allèrent monter la garde auprès d'un parc qui renfermait les 45 vaches du propriétaire. Après quoi celui-ci fut réveillé, et dut comparaître ; pendant que je le retenais dans ma tente, une quinzaine de ses gens furent ramassés et mis sous bonne garde. Nous avons donc toute la fortune de notre petit chef, et nous savions de par ailleurs qu'un pareil vol n'avait pas pu se commettre que par ses propres gens.

Notre homme eut grande peur et promit aussitôt qu'il nous retrouverait toutes nos affaires. Je tenais à cette pauvre caisse ; elle renfermait précisément tous mes papiers, et des registres et manuscrits dont la perte m'aurait été bien sensible. Mauvaise nuit et mauvaise matinée pour moi du moins, qui de mauvaise humeur, m'ennuyai jusqu'à prendre la fièvre. Mais ce fut toute une bonne fortune pour mes gens ; dès que le jour parut tous ceux qui n'étaient pas de garde me demandèrent d'aller à la recherche de ma caisse. Les malins, ils avaient de meilleurs yeux que moi et s'étaient bien aperçus que dans les environs tout le monde avait déguerpi la nuit même. L'éveil avait été donné, et dès lors ils craignaient de terribles représailles telles que les pratiquent les huissiers du roi, ou des soldats noirs envoyés en expédition tout seuls, par les stations militaires. Ces pauvres gens n'avaient jamais vu de missionnaires, et ils ne savaient pas jusqu'à quel point je craignais de me rendre justice moi-même. En pareil cas ce serait facile de faire de grands dégâts dans le pays, de se faire compensation même, mais l'œuvre de Dieu en serait-elle beaucoup avancée ?... **Mes porteurs n'étaient pas si scrupuleux. Dans toutes les maisons où ils entrèrent, ils trouvèrent soit des pots de lait, soit des pots de miel, soit du beurre, ou d'autres riens qu'ils ne se firent pas scrupule de s'annexer. Aussi déjeunèrent-ils pour plusieurs jours et à peu de frais.** Mais avec cela ma caisse ne venait toujours pas. Un de ceux que le roi nous avait donnés pour nous faire traverser heureusement le pays fut dépêché à la cour pour charger le roi de faire faire lui-même des recherches et faire rendre à son ami la caisse enlevée. Là dessus nous partîmes, mais ne pûmes faire ce jour là qu'une heure de chemin. **Pour hâter le retour de la fameuse caisse, mes Nègres m'avaient demandé de prendre avec nous dix des plus belles bêtes du troupeau, en guise d'otages. De fait, je crois que c'est là ce qui a fait revenir ma caisse. Deux jours après le roi me faisait dire déjà que ma caisse se retrouverait infailliblement, et cinq jours après, elle m'était rapportée en effet, et même complètement intacte, les voleurs n'avaient pas eu le temps de forcer le cadenas. Honneur aussi à Saint Antoine que nous connaissons aussi et que nous appelons à notre secours !**

Le roi fut même assez poli pour envoyer cinq belles chèvres en amende honorable. **Quant à nous, le soir même du premier jour après le vol, nous renvoyions les 10 bêtes prises en otage ; nous ne voulions pas faire peur aux gens innocents qui sur tout notre passage nous auraient fui comme des brigands. Pour faire la mission avec quelque succès, il faut parfois bien de la patience.**

Avec un troupeau aussi, nous risquions de nous faire attaquer en route, car nous passions par des pays tout à fait peuplés, à travers des montagnes escarpées et des gorges profondes, et s'il avait fallu se battre, cela n'aurait pas avancé l'œuvre de Dieu. Quand un jour nous pourrions fonder une mission au milieu de ces sauvages, nous travaillerons à les convertir : ce sera notre vengeance.

Les sauvages de cette région ont contracté une autre dette encore. Un jour seulement avant d'arriver à notre mission du Kivu, la plus récente de nos stations au Rwanda, nous perdîmes un homme. Nous marchions depuis cinq jours en colonne serrée ; mais ce jour-là un étourdi resta un peu à l'arrière ; en ce pays de montagnes on ne voit pas loin devant soi. Il s'égara probablement, et prit, dit-on, le sentier d'un des villages que nous avions laissés le long de notre route. Quand on s'aperçut que cet homme manquait, on se mit bien aux recherches et une partie de la nuit fut même employée à ces recherches, au risque de nous faire tuer d'autres de nos gens. Mais notre pauvre égaré ne reparut plus. Nous apprîmes un peu plus tard, qu'on l'avait assommé pour lui enlever son paquet, il portait en effet les nattes de quelques-uns des porteurs, ces nattes qui remplacent pour eux le lit. On nous ajouta même que l'individu avait passé à la marmite, car le village en question était habité par des gens qui avaient beaucoup fréquenté les anthropophages qui demeurent un peu plus à l'Ouest. Et il n'y a rien d'étonnant à cela puisque dernièrement encore dans cette vallée du Kivu un sous-officier congolais, un Blanc, fut surpris et massacré avec ses quelques hommes ; tous auraient été mangés, dit-on. **Hein ! qu'en dites-vous de ces paroisiens-là qui plus tard quand vous irez prêcher s'amuseront à escompter vos membres plus ou moins gros, et auraient toutes sortes de tentations ! non pas de dévorer vos paroles seulement, mais même de vous engloutir avec.** Mais le bon Dieu sera encore là quand ce moment sera venu. En attendant, passons doucement.

C'est pour la première fois que je voyais la mission de Sainte-Marie du Kivu, situé à Nyundo, dans la province de Bugoye. Cette station est magnifiquement assise sur un mamelon tout pointu, et elle s'élève à 500 mètres au-dessus de la plaine qui s'étend à ses pieds. Elle est placée sur les premiers contreforts de la chaîne de montagnes qui longe et qui borde à l'Est toute la grande vallée que forme le Kivu, la Russissi et le Tanganika. Derrière la mission s'élèvent des pics qui ont jusqu'à 3.000 mètres ; et au Nord il y a toute une ligne de volcans, dont les uns sont à 12 ou 15 Kilom. seulement à vol de oiseau.

Une chose seulement est embarrassante, c'est que sur ce pic, il n'y a même pas la place pour asseoir nos maisons. Celles-ci devront se placer par étagères. Le plus haut point a été rasé, et devenu un

petit plateau qui est assez large pour pouvoir porter plus tard une grande église.

Mais pourquoi se mettre si haut ? fut ma première demande à mon cher Leberauer¹⁷² **Barthélemy** [1872-1943]. Vous vouliez sans doute garder quelque réminiscence des vieux manoirs féodaux qui marquent chaque manchon de nos belles Vosges ; et croyez-vous donc que je ne me soucie tant que ça d'être trempé de sueur chaque fois qu'il faudra escalader ce fameux Nyundo (tête de marteau) ; et comment feront donc les vieux surtout, si jamais il y a des vieux



parmi les missionnaires du Kivu ? Mais le Père avait sa réponse prête ! Trouvez mieux, s'il vous plaît... Je courus bien un peu, je pris même une grande lunette, mais je ne fus pas plus heureux que les 3 confrères du poste qui avaient couru bien des jours pour trouver autre chose.

Nous sommes donc là à 1950 mètres ; d'un côté nous avons la plaine, une plaine relative ; mais de 3 autres côtés, ce ne sont que des pics et des ravins. Et le tout est couvert de monde et de cultures jusque sur les sommets. **On retrouve dans ce coins de pays la plus forte population que j'ai vue encore à l'équateur ; il ne reste que les chemins qui ne soient pas occupés par les cultures, et ces chemins ne sont pas des sentiers comme ailleurs, ce sont de vraies routes tellement elles sont battues et élargies.**

¹⁷² Le Père Barthélemy est originaire d'un village appelée Leberau à l'époque où l'Alsace était annexée par l'Allemagne. Depuis, ce village s'appelle Lièpvre.

Ce n'a pas été difficile au moins de trouver des ouvriers ; les gens du pays furent bien vite apprivoisés, et quand du haut de la colline, on sonne de la corne ou de la trompe, tous les environs accourent avec la pioche et les paniers ; **tout ce monde tient à avoir des perles ou des étoffes. Il paraît qu'à certains jours le travail même était impossible à cause de l'affluence qui allait jusqu'à 2000 personnes ; tous criaient à vous faire tomber les oreilles, et personne ne voulait faire place à ceux désignés.** Que faire avec de pareils enfants ! Dans les premiers jours, ils s'amusaient à venir même ainsi aux catéchismes, ce n'est pas le travail chez eux qui les empêche en effet de venir. **Ils venaient donc « pour apprendre du nouveau » comme ils disaient, mais vous comprenez bien, il ne sortait pas grands résultats de pareil catéchismes. Dans ce pays les gens ne se comptent guère par villages, c'est toujours par colline ; et souvent sur chaque colline, les gens forment une petite tribu à part. Quand il leur plaît de venir donc au catéchisme, toute la colline vient, hommes, femmes et enfants, chantant tout au long de la route, tout ce qu'ils ont appris à la précédente visite. Ce qui les détermine à venir surtout, ce sont les petites misères qui leur arrivent.** Ils ont entendu les Pères leur dire sans doute qu'il faut prier Dieu dans tous ses besoins, et ils viennent quand la sécheresse se prolonge trop, ou que la pluie trop abondante menace la récolte des haricots ; quelquefois c'est le sanglier qui fait en troupes de grandes excursions depuis les forêts des volcans jusque dans leurs champs de patates à plusieurs lieues, alors encore il faut aller prier Dieu. Dans ces derniers temps c'étaient les sorciers qui demandaient trop d'impôts et de sacrifices ; or la foi aux sorciers commence à baisser déjà ; on s'en va donc prier encore un jour à la mission... Tout cela ne prouve pas que la grâce travaille beaucoup déjà, mais espérons tout de même. **Nous avons là une rude race de gens ; je vous ai déjà dit moitié anthropophages, ivrognes, batailleurs, tapageurs, voleurs surtout, mais malgré tout assez simples encore, ayant de nombreuses familles, et ne craignant pas le travail.** L'avenir et la grâce de Dieu en tirera (sic) quelque chose.

On ne dort pas toujours bien à Nyundo, malgré que les nuits soient des plus fraîches. C'est que les gens habitent jusque contre le mur de clôture de la mission, et ces braves gens, à part leurs haricots qu'ils mangent ont trouvé le moyen de boire tout le reste de leurs récoltes ; les bananes d'abord, puis le sorgho, les patates mêmes, et afin de pouvoir mieux s'enivrer, ils courent au loin dans la forêt ramasser du miel qu'ils ajoutent à leur boisson pour le faire plus fortement fermenter. **L'idéal c'est pour beaucoup, de boire, et de hurler et de battre le tambourin depuis le coucher du soleil jusqu'au lever ; il reste encore toute la journée pour dormir.**

Cette ardeur pour faire du tapage a diminué déjà, mais il faudra biens des catéchismes encore. La mission ayant pour le moment de petites constructions suffisantes, s'occupe de préparer le plus de conversions possibles, et si Dieu nous aide, nous aurons là bien des milliers de nouveaux chrétiens dans peu d'années.

Si vous avez été à ma place au Kivu, vous n'aurez pas résisté au plaisir de faire l'Ascension des volcans ; il y a en effet deux pics surtout qui ont de quoi tenter ceux qui ont les jarrets assez solides. Mes hommes s'y essayèrent tous, mais quatre seulement arrivèrent au sommet de l'un des pics. C'est le Nina Gongo¹⁷³, dont je vous envoie photographie du cratère même. Elle a été prise du sommet même de ce cratère, sur le bourrelet qui l'entoure et qui n'est large que de 1 à 2 mètres. Aussi quand on est arrivé au sommet, on ne reste pas là debout sur le bord du cratère, mais on a soin de se coucher à plat ventre pour voir mieux dans l'intérieur de cette immense marmite, dont les bords intérieurs sont à pics. Je vous en parle d'après les Nègres et leurs mesures indiquées peuvent bien n'être pas très précises. En quittant la mission, on traverse d'abord une pleine assez ondulée, toute couverte de lave qui rend la marche très difficile, mais cette plaine aussi est bondée de monde, qui cultive dans l'épaisse couche de cendres jadis sorties de la montagne. Le pied de la montagne pendant deux heures est couvert de brousse et par endroits de belle forêt vierge, impénétrable de partout si ce n'est par les sentiers que se frayent les nains qui vivent par là, ou les chemins que se font les éléphants qui broient tous les obstacles sous leurs pas. Un missionnaire dernièrement s'est vu à six pas d'un éléphant qui heureusement a été distrait un moment par le chien du Père, ce qui permit à celui-ci de monter lestement dans un arbre. L'éléphant devait être de bonne humeur, sans quoi il aurait déraciné l'arbre de sa trompe. Après la forêt vient la pierre de lave qu'il faut pendant deux heures escalader à pic ; les Nègres qui n'ont pas de souliers, disent là qu'ils marchent sur des aiguilles ; on s'accroche comme on peut des mains et des pieds ; les Nègres ont l'avantage sur les Blancs de pouvoir s'accrocher un peu partout avec le gros orteil surtout, un peu comme les singes. Arrivé en haut donc, on se couche pour ne pas passer dans la marmite, car le vertige prend les têtes mêmes les plus solides. Il y en a cependant qui font tout le tour du cratère en suivant presque partout le sommet du bord. Les Européens qui l'ont vu, assurent que ce cratère est le plus régulier de tous ceux qui existent. Il serait profond d'une 50^e de mètres environ ; j'oubliais de dire qu'il peut falloir $\frac{3}{4}$ d'heure de bonne marche pour en faire le tour en sui-

¹⁷³ C'est-à-dire le Nyiragongo (Celui qui fume). Ce volcan très actif, est situé dans l'est de la République démocratique du Congo (ex-Zaïre), au nord du lac Kivu, où il domine les villes de Goma et de Gisenyi.

vant le bord. Les parois intérieures, je l'ai dit, sont à pic et arrondies au fond seulement. Vers le milieu de ce fond il y a un grand trou béant de 20 mètres de diamètre, duquel s'échappe en tout temps une épaisse fumée. Celle-ci quand il n'y a pas de vent, monte en une belle colonne jusqu'à 800 mètres et plus, puis s'élargit en vaste panache ; d'autres fois le vent couche cette colonne dans toutes les directions, de sorte que la mission n'a qu'à jeter un regard pour être orientée de quel côté vient le vent. Deux fois seulement dans les deux ans, les Pères ont vu du feu mêlé à la colonne. Mais ce qui est plus fréquent, ce sont les tremblements de terre. Aussi les missionnaires ont-ils bâti assez légèrement ; ce ne serait pas un réveil agréable, si on se sentait tout d'un coup la toiture sur le nez. Dans le pays, personne ne peut se souvenir que cette bouche de feu ait fait éruption, ce qui prouve bien que depuis au moins 150 ans, il n'y a rien eu. Dans leurs soirées, les Nègres racontent des histoires bien plus vieilles. A côté du grand trou du fond du cratère, il y a bien d'autres fissures encore qui laissent échapper de la fumée ; vous pouvez voir cela dans la photographie, mais il faudra l'examiner un peu longtemps et attentivement. Si vous avez de bons yeux, vous pourriez même voir au fond du cratère le chapeau du **capitaine Hermann**, commissaire en 1901 du gouvernement pour la délimitation de l'Ost-Afrika et du Congo belge. On dit que la ligne frontière des deux pays, suivra la crête des volcans qui courent de l'Est à l'Ouest : elle passera donc sans doute par le milieu de cratère de notre Nina Gongo.

Derrière celui-ci, il y a le Nyambagira¹⁷⁴ qui est encore en activité aussi. La hauteur du Nina Gongo¹⁷⁵, est de 3517 mètres si j'ai bonne mémoire. Tout aussi près encore de la mission, il y a un autre cratère qui monte jusqu'à 4.500 mètres ; mais celui-là est éteint, et couvert de neige et de glaces pendant une bonne partie de l'année. J'ai donc revu de la neige pendant quelques jours, et je pouvais la voir bien mieux, que de Spechbach, on voit celles de Thann¹⁷⁶. Vous devinez bien, il m'a suffi de la voir ; et je n'ai pas essayé de l'approcher. C'est un peu plus haut que celle de Thann, et mes vieilles jambes ne sont plus faites pour de pareils tours.

Il y a dans le pays une curieuse tradition. Il paraît qu'à la mort les âmes de tous ceux qui n'auront pas été affiliés à

¹⁷⁴ Le Nyamuragira, également appelé Girungu-Namagira, Namagira, Nyamagira ou plus fréquemment Nyamulagira, est un volcan de la RDC. Volcan le plus actif d'Afrique, il est capable de produire des coulées de lave de plus de trente kilomètres de longueur qui atteignent ainsi le lac Kivu.

¹⁷⁵ Le Nyiragongo est un volcan des montagnes des Virunga. Il est situé en RDC, à une vingtaine de kilomètres au nord de la ville de Goma et du lac Kivu et à l'ouest de la frontière avec le Rwanda.

¹⁷⁶ Thann est une commune française située dans le département du Haut-Rhin. Cette commune se trouve dans la région historique et culturelle d'Alsace.

quelques unes des nombreuses congrégations de sorcier de la contrée, seront emportées sur cette montagne, et parce qu'elles sont réputées méchantes, jetées pour toujours dans le cratère qui les engloutit. Tandis que les âmes des bons seraient transportées sur l'autre montagne beaucoup plus haute dont le cratère n'a plus de feu. Ce cratère est bien plus à pic, et jamais Nègre de la région ne l'a monté. Ils n'ont pas l'air de savoir combien il y fait froid. Notre intrépide **P. Barthélemy** [1872-1943] l'a monté cependant suivi d'un Nègre muganda ; mais celui-ci y serait presque mort de froid, et sa peau était devenue quasi-blanche.

Le 15 Août, je fis la bénédiction de la chapelle de la station ; c'est la première, car pendant deux ans, une chambre faisait fonction de chapelle. Cette chapelle pourra renfermer au moins 300 chrétiens, puis on verra.

En partant du Kivu, il fallut franchir la chaîne de montagnes ; heureusement que cet endroit ne va pas à plus de 3000 mètres. A 2100 mètres, nous avons trouvé encore un joli petit lac de 5 Kilom. carrés ; il y a là tellement de canards qu'il y a danger je crois qu'ils finissent l'eau.

Pendant 10 jours, nous sommes toujours dans les montagnes, et suivons le pied de toute une chaîne de volcans, dont le dernier vers l'Est forme une très imposante masse de 4.300 mètres de haut ; vos cartes l'appellent Mfumbiro¹⁷⁷. Nous campâmes tout ce temps entre 2000 et 2600 mètres de hauteur. J'avais eu soin de me munir d'un bon tricot, et la nuit j'attachais bien les couvertures au moyen d'une bonne corde : c'était pour qu'elles ne tombent pas trop, mais aussi pour qu'elles ne me fussent pas emportées ; car après le Kivu nous fûmes plus que jamais en pays de voleurs. Je pourrais vous nommer tel officier auquel on a volé même les bottes ; à un autre le pied des instruments qui servaient à mesurer ses points, etc. ... Moi aussi, une nuit, je me sentis tout à coup soulevé au-dessus de terre ; un voleur avait attrapé le pied de mon lit de camp et tirait dessus pour voir si tout le bloc ne suivrait pas. Il l'a échappé belle, il est vrai, car depuis la fameuse nuit que ma caisse partit, je dormais toujours un revolver chargé sous la main. Au surplus toutes mes caisses et autres choses étaient empilées bien au milieu de la tente et tout contre mon lit. Rien ne pouvait même remuer sans me réveiller. Mon réveil aussi sonnait de temps en temps pour rappeler aux maraudeurs qu'on y était. **Mais avec tout cela, vous voyez bien qu'on ne dormait pas trop, quelquefois même pas assez. Vous me direz pourquoi donc ne pas faire monter la garde ? Eh bien ce n'est pas chose si facile au pauvre missionnaire ; par économie nous**

¹⁷⁷ Mfumbiro ou Kirunga est un nom général pour une chaîne de volcans qui s'étend à travers l'Afrique Centrale à partir du lac Kivu jusqu'au lac Albert.

devons voyager avec le moins d'hommes possible. (Pensez donc ce que m'ont coûté tous les miens, pendant sur leur tête plus de 4 mois avec tout le bibelot, lit, tente, cuisine, provisions, chapelle, articles d'échange surtout !... j'avais 22 charges ; un chef en plus et puis 4 hommes de rechange. Quelques hommes en plus, des enfants plutôt pour me dresser la tente et la plier). Or tout ce petit monde est bien trop fatigué pour veiller la nuit ; et puis pour les tenir éveillés il faudrait ou bien du feu, ou un tambour pour s'amuser, et alors qui dormirait ?

Tout en cheminant par les montagnes, nous trouvâmes de grandes coulées de vieille lave jusqu'à 4 journées des volcans. Il y a là aussi 3 jolis lacs qui ne sont portés encore sur aucune carte ; il y en a deux, l'un supérieur mesurant une 20^e de Kilom. carrés et qui se dresse par une suite de belles cascades dans un lac inférieur presque aussi grand et qui se trouve à 50 m. plus bas. Les eaux de ce dernier s'écoulent par un pittoresque torrent qui rejoint à 50 Kilom. delà un des affluents de la Kagera-Nil. S'il plait à Dieu nous aurons bientôt dans cette région-là une nouvelle mission et même une seconde l'année prochaine auprès d'un 3^e lac de 17 Kilom. environ de surface et qui se trouve à plus de 2000 m. d'altitude. C'est autour de ces lacs que la population est plus dense, c'est là ce qui nous attire.



MUHUMUSA, PRETRESSE DU CULTE NYABINGI

Mais hâtons-nous de finir le voyage. Après 12 jours nous sommes hors du Rwanda ; et traversons le Mpororo, bien plus petit qu'il n'est marqué sur les cartes. Pays d'anarchie. Chacun veut être roi, ou reine. Celles-ci surtout font fortune. Quand il y en a une qui trouve une canaille de mari assez malin, elle prétend être possédée de l'Esprit et se met à rendre des oracles. Alors les badauds accourent de partout pour lui offrir des présents, et lui faire donner des réponses favorables ; l'un veut savoir s'il aura des vaches, l'autre s'il pourra épouser telle fille ; si tel procès finira

bien... La sorcière¹⁷⁸ a des réponses à tout, si on a soin de la payer d'avance, et quelquefois, elle devine juste. Notre chemin nous fait passer chez une de ces reines qui répandent qu'elles sont invisibles au vulgaire ; un officier dernièrement passait aussi, et fit dire que si elle ne se montrait pas, elle serait chassée de son trône. **Depuis ce temps quand un Européen passe sur ce sentier, et qu'il désire voir la reine, celle-ci (ou bien une chipie quelconque), se fait déposer dans un panier crasseux, et déposer devant l'étranger. La femme elle-même est couverte, mains et figure, d'un sale chiffon crasseux que personne n'oserait toucher pour le soulever. Nous ne donnâmes que deux minutes à cette sotte comédie, le temps de donner les cadeaux qui devaient payer l'hospitalité, d'ailleurs très généreuse qui nous avait été faite.**

Deux jours après nous passâmes la Kagera, là où venant du Sud elle fait un grand coude pour tourner à angle droit et se diriger vers l'Est, jusqu'à sa rencontre avec le Nyanza. Ces deux jours et les 4 ou 5 suivants, nos gens trouvèrent quantité de gibier. Mais nous n'atteignîmes qu'une antilope avec son petit, cela valait un bœuf moyen.

Nous suivîmes la Kagera jusque vers Marienberg (à 2 jours). Mais contrairement au Rwanda si peuplé, nous marchions en plein désert. Il y avait bien quelques villages assez pauvres jadis le long de ce fleuve, mais dans les derniers temps beaucoup d'Européens des commissions de délimitation passent et repassent par là ; à leur suite quantité de leurs soldats et boys, avec chaque fois tout leur harem. Les pauvres gens de ces villages, voyant que cette vallée « se remplissait de plus en plus de moustiques dont les piqures entraînent la fièvre » !!! auraient tous émigré, c'est ce qu'un naïf nous a dit. C'est aussi que nous avons failli périr de faim après avoir fait si longtemps bombance au Rwanda.

De retour de voyage, voilà un autre genre de soucis qui commence. Nos bords du lac que j'avais laissés avec de bonnes espérances pour l'avenir, ont changé de maître. Nous avons un nouveau commandant de cercle, et le voilà déjà qui s'attaque à nos 30 écoles que depuis deux ans nous avions édifiées avec tant de peines.

Et puis c'est beau d'aller à la découverte de nouveaux pays pour missions, mais ensuite il faut fonder et avec quoi ? Cette année, nous voudrions créer trois nouveaux centres ; nous sommes si pressés de par tout, car il y a danger surtout que les âmes nous échappent !

¹⁷⁸ Il s'agit probablement de Muhumusa, prêtresse du culte de Nyabingi. Elle prétendait être une des épouses du feu *Mwami* Rwabugiri. Pendant des années, elle mena une opposition farouche contre le *Mwami* Musinga (1883-1944) et contre les Allemands. Elle figure parmi le peu de femmes qui se sont opposées à l'oppression coloniale allemande en Afrique équatoriale.

Vous n'avez pas l'idée de tout ce qu'il faut pour fonder même une seule mission. Avec cela nous avons 5 autres missions déjà fondées qui réclament des églises ; des écoles à créer un peu partout. Entre autres œuvres, il nous faudrait cette année encore, réunir les premiers éléments d'un séminaire, développer nos écoles de catéchistes, bâtir aussi plusieurs chapelles comme annexes, dans les endroits où les néophytes demeurent trop loin du centre. Nous n'avons pas réparé encore toutes les ruines de la mission qu'on nous a brûlée en Janvier, et voilà que notre bienveillant gouvernement augmente encore les impôts qu'il nous réclame ; nous ne payons que cinq marks environ pour une maison, et voilà qu'on veut nous en prendre 20.

Ah ! ceux qui viennent ici avec leurs longs sabres boire le champagne à grands flots, ils ne veulent pas comprendre que c'est aussi notre sang qu'ils sucent, et surtout nos œuvres qu'ils ruinent. Avec cela, ils se vantent de nous protéger !

Vous voyez que je ne vous dis rien du 15 Septembre¹⁷⁹. Par une protection spéciale de Dieu, je rentrais précisément ce jour-là. La solennité est renvoyée à Février, car Marienberg en ce moment-ci n'a qu'une mesure d'église et espère avoir fini pour Février la nouvelle. Au reste rien n'est arrivé de toutes les belles choses que vous me promettez. Dès maintenant cependant je tiens à remercier tous les chers et vénérés bienfaiteurs, et prie le bon Maître de les bénir tout particulièrement. Je compte bien vous écrire aussitôt que j'aurai reçu ce que vous m'annoncez ; sans doute que pour plus de sécurité, on aura voulu adjoindre vos charges à la caravane de six confrères qui nous attendons.

Faites ce que vous pouvez avec ces pauvres lignes, et si possible, utilisez tout, en y fondant même ce que en 1900¹⁸⁰, je vous ai déjà écrit du Rwanda ; **le moment viendra bientôt où je ne pourrai plus envoyer ces longs journaux ; le travail m'accable.** Pardonnez-moi toutes les fadaïses, je vous l'ai dit, ma vieille tête ne veut plus rien produire. Priez tous beaucoup pour moi, comme de mon côté je prie pour vous.

Votre bien affectionné frère

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

¹⁷⁹ Mgr Hirth pense au jubilé de son sacerdoce. Il avait été ordonné prêtre le 15 septembre 1878.

¹⁸⁰ Il fait référence aux récits de son premier et de son deuxième voyage au Rwanda en 1900. Voir S. MINNAERT, *Premier voyage de Mgr Hirth au Rwanda : novembre 1899 – février 1900. Contribution à l'histoire de l'Eglise catholique au Rwanda*, Kigali, Les Editions Rwandaises, 2006, 716 pp.

72. LETTRE DU 6 OCTOBRE 1903 A SA TANTE, SŒUR CLEMENTIN¹⁸¹

Marienberg, le 6 Octobre 1903

Ma chère et vénérée tante,

Quand je revins le mois dernier à Marienberg après un long voyage de plus de 4 mois, votre bonne lettre du 27 Avril fut une des premières que je lus ; et je fis bien, puisque, une fois de plus j'éprouvai combien vos bonnes lignes chaque fois m'ajoutent de confiance en Dieu et de courage pour le travail. Vous n'avez donc pas voulu m'oublier au jour anniversaire de mon sacerdoce ; à vos prières habituelles que vous me donnez, vous avez même voulu ajouter une si généreuse offrande ! Elle m'a bien touché, votre affectueuse et généreuse charité, ainsi que celle de votre Très Révérende Mère. Je vous répète une fois encore que de mon côté, je ne vous ai pas oubliée, et je n'ai pas oublié votre communauté, ni notre famille de Spechbach. **Et comme le moment se rapproche toujours où nous espérons nous revoir pour ne plus nous quitter, dans l'heureuse éternité, j'ai voulu prier le bon Maître tout spécialement, qu'il nous donne cette grande foi, si pure et si voyante, qui nous tienne dorénavant l'œil toujours bien fixé sur ce cher Paradis qui se rapproche.** Oui dans vos prières, demandez pour moi aussi que je voie toujours le Ciel ; **parfois les travaux me distraient beaucoup, les voyages me fatiguent l'esprit presque autant que le corps, les préoccupations surtout et les ennuis m'empêchent d'aller à Dieu, mais que le calme et la joie me reviennent au moins quand chaque fois je pourrai penser que vous, ma vénérée Mère dans le Seigneur, vous vivez auprès de Dieu, par une douce union, pendant que je végète loin de lui.** Recommandez-moi souvent à vos Sœurs.

Il n'y a pas eu fête ici le 15 Septembre ; à peine si, revenu de la veille, j'ai pu me recueillir un peu et peu s'en est fallu que ce beau jour ne me trouvât même dans la brousse. Les belles choses que notre cher abbé Ernest m'a annoncées sont d'ailleurs encore en route, et n'arrivent que vers le 15 Octobre. Et puis surtout, Marienberg n'a pas d'église pour le moment. La vieille est trop misérable, et la nouvelle ne peut être finie avant Février. Mes confrères ont désigné donc le dimanche de la Quinquagésime pour la bénédiction de notre église et en même temps pour mon jubilé. Ils se promettent même de venir nombreux. **Mais s'il me faut faire souvent des voyages**

¹⁸¹ Lettre de Mgr Hirth du 6 octobre 1903 à la Sœur Clémentin Sauner, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096206-096207.

comme le dernier, je crois que je ne ferai plus guère de jubilés. Songez donc, encore une fois 1200 Kilomètres à travers marais et montagnes, toujours à pied, par les petits sentiers, quelquefois jusqu'à 3000 mètres de haut. Il est vrai que le bon Maître a mesuré ses consolations à proportion des fatigues. Dans ce Rwanda que j'ai parcouru, et où Dieu nous a fait pénétrer, il y a 4 ans seulement, la mission fait les progrès les plus consolants. **Il y a 3 stations, qui comptent un total de près de 10.000 catéchumènes déjà. Les premiers ont fini leur épreuve de 4 ans et le moment de les baptiser est venu. Il y même 40 des plus fervents qui ont déjà reçu le baptême ; et tous les trois mois, il va y avoir de 100 à 200 dans chaque station qui pourront entrer à l'église. Pendant ce temps, le nombre aussi des catéchumènes va augmenter très rapidement, car ceux-ci pour gagner leur baptême sont tous obligés de gagner leurs frères encore païens. Dès cette année nous voudrions fonder dans ce pays-là si bien disposé, deux nouvelles stations de missionnaires, et nous voudrions pouvoir augmenter aussi chaque année, avant que les ministres protestants viennent nous gêner la besogne. Si le bon Dieu continue à nous aider, ce sera sous peu un tel nombre de catéchumènes que les missionnaires ne pourront suffire à les instruire et à les baptiser. Je n'ai pas rencontré encore de pays, où la religion peut progresser aussi vite, pas même l'Uganda, où cependant depuis 25 ans nous avons pu convertir 200.000 païens.** Je vous le demande aujourd'hui spécialement, bonne et vénérée tante, priez et demandez souvent aux Sœurs de prier pour un si bon peuple qui ne désire que le baptême et qui cependant ne peut obtenir assez de missionnaires pour les baptiser. Dans vos prières demandez pour nous des missionnaires, Dieu par surcroît nous enverra bien aussi de l'argent pour les établir.

Vous dirai-je aussi que nos sœurs dont nous avons les 4 premières à Marienberg, me tourmentent toujours pour les envoyer au Rwanda. Des filles, elles en auraient par là à convertir tant qu'elles pourraient en prendre. Déjà maintenant ces filles quittent souvent leurs parents païens pour aller demander refuge à la mission où elles se font instruire et demandent le baptême.

En attendant que nos Sœurs soient assez riches pour s'établir au Rwanda, je leur ai fait venir une 15^e de filles des plus courageuses, qui n'ont pas hésité à faire 20 jours de voyage pour se

mettre ici pensionnaires des Sœurs¹⁸². Si elles ont assez de persévérance nous les formerons pour devenir ensuite catéchistes dans leur pays. Ce Rwanda est un pays qui est bien deux fois grand comme tout l'Elsass-Lothringen¹⁸³ ; vous voyez qu'il y a de la place pour beaucoup de stations encore, et ce pays est presque aussi peuplé que notre Alsace. J'y ai retrouvé même de la neige, que je me suis contenté cependant de voir de loin ; elle est à 4500 mètres de haut, et moi-même je n'étais à ce moment-là qu'à 2200. Mais cela suffisait bien pour les jambes qui se font vieilles. Deux jours après, je passais devant une autre montagne un peu différente : c'est un volcan qui a quelquefois encore le feu, et où j'ai vu au moins une grande colonne de fumée de plus de 800 mètres de haut. Vous voyez que nous avons un peu de tout dans notre intéressant pays. **Est-ce que l'abbé Ernest ne vous passera pas de longues pages que je lui ai écrites sur ce pays ? Je suis obligé de lui écrire plus que jamais car quand je n'écris pas, il me menace de ne plus m'envoyer d'argent, et cependant plus que jamais l'argent nous manque. De France les ressources viennent beaucoup moins. Cette année,**

¹⁸² Le journal des Sœurs Missionnaires de N.D. D'Afrique à Marienberg raconte : « 9/08/1903 – (...) Elisa et Philoména partent pour le Rwanda, d'où elles ramèneront les futurs novices, choisies par Monseigneur, qui y est en tournée pastorale. Leur voyage durera plus de quinze jours (...). 15/09/ 1903 – Dès le matin, nos enfants sont en émoi : 'Elisa et Philoména vont arriver avec les Balaluhanda (BanyaRwanda), nous allons les attendre' ! Nos voyageuses n'arrivent que vers une heure ; elles amènent quatorze jeunes filles des meilleurs familles, qui viennent passer une année chez nous, après quoi elles retourneront chez elles ; leur air, leur coiffure rasée en spirales ou autres formes singulières, leur donnent l'air de vraies demoiselles noires. Quelques-unes ont été bien malades durant le voyage, et deux sont encore très fatiguées (...). 18/09/1903 – Les enfants du Rwanda tombent malades : deux, puis trois sont prises d'une forte fièvre par le climat ; ils s'acclimatent difficilement dans nos pays. 19/09/1903 – Fête de N.-D. des Sept Douleurs (...). Nos Balaluhanda sont toutes fatiguées ; plusieurs d'entre elles prennent un vomitif, mais il est comique de voir toutes leurs grimaces ; elles se cachent et s'enfuient, tant elles ont peur de ce fameux remède (...). 28/09/1903 – (...). Les jeunes filles venues du RWANDA vont recevoir le baptême demain ; elles ont été préparées par le R.P. Classe, venu de leur pays, car elles ne comprennent pas le rusiba. 29/09/1903 – Baptême des Balaluhanda. L'une d'entre elles, très malade, ne peut se soutenir durant la cérémonie ; sa marraine vient à son aide chaque fois qu'arrive son tour (...). 25/12/1903 – (...). Nos Balalwanda baptisés en Octobre ainsi que ceux d'hier, ont le bonheur de faire leur première Communion (...). 10/02/1904 – Visite du R.P. Pouget, venu du Rwanda (...). Nos filles du Rwanda accourent pour voir leur Père de Baptême ; elles vont retourner dans leurs pays, car ici elles sont toujours malades ; au Rwanda elles ont meilleur climat et meilleure nourriture (...) 15/02/1904 – (...). Les filles du Rwanda reprennent la route de leur pays. La joie n'est pas sans nuages, car plusieurs voudraient rester ; une des plus résolues est Thérèse, qui va supplier Sa Grandeur de lui permettre de demeurer avec les Sœurs. Sur son refus elle vient tout en larmes nous dire adieu, promettant, ainsi que d'autres, de revenir plus tard. Nous fondions de belles espérances sur cette enfant » (A.G.M.Afr., Journal des Sœurs Missionnaires de N.-D. d'Afrique : septembre 1903 – février 1904).

¹⁸³ L'Alsace-Lorraine.

nous avons ici cependant 3 nouvelles stations à créer ; et il faudrait bâtir 4 ou 5 églises ! Adieu, adieu, et priez beaucoup ; en retour je demande au Ciel pour vous et votre communauté ses meilleures bénédictions. Je reste, bien chère tante en vénérée Mère votre toujours bien affectionné

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

Bonne et heureuse année !



73. LETTRE DU 6 OCTOBRE 1903 A LA SŒUR SILVINE GERUM, SUPERIEURE GENERALE DES SŒURS DE LA DIVINE PROVIDENCE DE RIBEAUVILLE ¹⁸⁴

Marienbergh, le 6 Octobre 1903

Ma très révérende Mère,

En rentrant d'un long et pénible voyage de plusieurs mois, j'ai trouvé dans une lettre de **Mère Clémentin** l'annonce de vos nouvelles bontés pour moi. Je ne puis faire moins que de vous remercier sincèrement encore pour cette générosité qui continue si bien à soulager notre pauvreté. J'ajouterai que bien souvent nos néophytes sont invités à porter devant Dieu le souvenir des bienfaits qu'ils reçoivent de Ribeauvillé

Plus que jamais, les bonnes prières de votre communauté nous portent bonheur. Chaque année, Dieu permet que nous fondions deux nouvelles stations, et cette année ce sera trois, s'il plaît à Dieu. Nos baptêmes qui ne pourraient être jusqu'ici aussi nombreux que nous aurions désiré, parce que nos stations ne sont encore guère que dans leurs commencements, vont maintenant se développer ; il y a en ce moment 12.000 catéchumènes dans tout le Vicariat qui attendent le baptême.

Veuillez ma très révérende Mère, vous souvenir toujours de vous devant le Seigneur, et nous rappeler souvent à la pieuse charité de votre Congrégation.

En vous remerciant encore de votre générosité, j'ajoute des vœux pour que la nouvelle année soit une année de bénédictions pour vous et votre nombreuse famille, et vous prie d'agréer, l'expression de mes sentiments les plus respectueusement dévoués en N.S.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

¹⁸⁴ Lettre de Mgr Hirth du 6 octobre 1903 à la Sœur Silvine Gerum, Supérieure Générale des Sœurs de la Divine Providence de Ribeauvillé, A.G.M.Afr., Casier 303, 096208.

**74. LETTRE DU 17 OCTOBRE 1903 A SON FRERE,
L'ABBE ERNEST¹⁸⁵**

Marienberg, le 17 Octobre 1903



Mon bien cher frère Ernest,

Quelques pages à votre adresse sont parties encore le 30 dernier, je crois. Essayez de les utiliser de votre mieux, car je vois que je serai obligé de diminuer de plus en plus. Je vous rappelle encore : ne louez pas trop le Rwanda, afin de ne pas attirer les ministres protestants, de mêmes ceux des sociétés anglaises qui sont au courant de tout ce qu'on écrit. Ne blessez pas non plus nos autorités militaires à qui de la côte on envoie tout ce qui les intéresse. Si je pars quelquefois en campagne contre eux, ce n'est que pour vous faire voir quelque chose de nos ennuis, qui sont plus grands qu'on ne pense. Vous trouverez moyen de parler du peu de liberté que nous laissent les chefs nègres en ce district, sans que vous disiez toute la vérité qui est que nos chefs européens tiennent souvent à maintenir ce triste abus de la force.

Pourrez-vous envoyer mes pauvres pages quelque fois à Mr **le curé Wirth** à **Mr Würcher**, et à d'autres qui en tirent parti ? Dites-moi aussi si je gagnerais à me mettre en relation avec votre évêque auxiliaire **Mgr Zorn von Bulach**¹⁸⁶. Il y a bien 3 ans aussi que je n'ai plus écrit à **Mgr Fritzen**¹⁸⁷. J'ai de la peine à écrire à ceux qui ne répondent même pas par un mot. Sans doute ils ont leurs raisons, mais cela m'embarrasse quand même.

Voici 6 semaines que je suis rentré de voyage sans que j'aie pu achever de me remettre à flot pour le travail. Je retrouve votre lettre du 6 Février 1903. A ce moment-là et surtout après, votre santé n'était pas brillante. Voyez-vous, mon bien cher, la chose est assez simple pour vous, il me semble ; pour avoir votre conscience à l'aise au sujet de toutes les charges qui pèsent sur vous, il faut vous en tenir aux conseils d'un pieux guide à qui vous vous ouvrez pleinement sur votre état de santé. Il devra vous dire ce que vos forces vous permettent. Si vous êtes vous-même votre unique guide en cela, vous risquez fort de ne pas garder de mesure, et vous vous préparerez aussi de grands et inutiles regrets pour l'avenir. Suivez ce conseil.

Je bénis Dieu, les larmes aux yeux, quand je vois ce que vous faites pour ces missions, même alors que vous n'avez plus de traitement.

¹⁸⁵ Lettre de Mgr Hirth du 17 octobre 1903 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096191- 096192.

¹⁸⁶ Le baron Franz Zorn von Bulach (1858-1925) est un prélat, diplomate et homme politique alsacien. Il fut évêque auxiliaire de Strasbourg de 1901 à 1919.

¹⁸⁷ Mgr Adolf Fritzen (1838-1919) fut évêque de Strasbourg de 1891 à 1919.

Pour les intentions de messes, nous sommes bien d'accord maintenant. Règle générale, vous enverrez à Zanzibar les honoraires avec le détail des intentions.

Quand vous aurez quelques messes dont les honoraires sont d'un taux plus élevé, et que vous voudrez me favoriser, envoyez l'argent sans autres explications à Zanzibar dans ma caisse particulière (ou encore sous la rubrique : argent personnel de Mgr) et le détail des intentions, vous me l'envoyez directement à Marienberg. Mais le duplicata de chaque envoi, vous l'expédiez par le courrier suivant. Moi-même je vous répondrai par un accusé de réception.

Votre lettre du 26 Mai me donne la liste des principaux bienfaiteurs. J'aurais voulu voir de mes yeux tout ce qu'ils ont bien voulu m'envoyer, avant de leur envoyer un mot de remerciement. Mais depuis 3 mois bientôt que tout est parti de Zanzibar, rien n'est arrivé. Ce sont les boutres du lac qui en sont la cause, mais cela viendra, ne craignez pas. Je vous ai dit, je crois, qu'il nous faut attendre Février pour faire une petite fête : nous aurons alors notre nouvelle église. Ayez soin de me spécifier toujours *nominatim*¹⁸⁸, ceux à qui je pourrais écrire avec fruit. Malgré toute la besogne, je le ferai plus que par le passé, parce que plus que jamais je suis et resterai dorénavant à court d'argent. Pensez donc, quatre fondations nouvelles en cette année 1903, et de France les secours ne viennent plus. J'en ai perdu le sommeil.

A commencer tout d'abord par la chère famille, dites à tous, à la chère maman, à Xavier, Virginie et les autres que j'ai déposé tous leurs dons dans le cœur du bon Maître ; c'est, là aussi qu'ils le retrouveront. Dans mes pauvres prières et au saint sacrifice de la messe, je me souviendrai le plus possible de vous tous.

Marie, pour la première fois depuis 1895, m'a envoyé une longue lettre qui me prouve bien assez combien elle est malade. Elle nous en veut. Je supplie le bon Dieu qu'il lui donne au moins son Paradis.

Bien cher Père, il nous reste pour mieux continuer votre œuvre à nous quêter aussi des missionnaires, prêtres, frères et sœurs. Ayez confiance, Dieu vous aidera.

Votre offre de 4 marks le 1000 de timbres ne me servira pas, je n'en sauve pas beaucoup ; notre courrier dans le Vicariat doit se faire en dehors des bureaux de poste presque toujours. Et le peu de timbres qu'il y a, m'est subtilisé par les confères ou encore je vous l'envoie directement à l'occasion.

Encore une fois, soignez votre santé, et confiez-là à quelque ami assez sûr ; je n'ai pas assez confiance en vous à ce sujet. J'essaierai plus que par le passé encore, à prier le bon Maître pour vous.

¹⁸⁸ « Par nommément ».

Adieu, mon bien cher frère, je reste dans le Seigneur votre plus que jamais affectonné

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

Mes respects affectueux à Mr **le Curé Lintzer**.

Vers Mai, j'ai envoyé quelques mots à **Mr l'abbé Albert de Sufflenker**.

Je n'ai vu dans aucune de vos lettres que vous ayez mises des noms en avant pour le baptême de ces cloches. Il n'y a que pour la petite « au nom de Saint Joseph » (**Abbé Schwob**). Je vais donc vous les mettre sur le dos. Cependant si vous avez un tout petit mot à m'envoyer là-dessus, envoyez le en double, l'un par Mombassa-Entebbe et l'autre par Dar es-Salam, via Mombassa-Kisumu-Bukoba. Vous expédiez vos deux billets le même jour, et je vous en donnerai des nouvelles. D'ici 2 ou 3 ans, il n'y aura rien de bien précis au sujet de nos courriers ; les voies diverses ne font que s'organiser. Et certaines lettres même se perdent (si vous envoyez de suite cela arrivera à temps).

J'ai écrit à Ribeauvillé (Révérende Mère Supérieure et Mère Clémentin).

75. LETTRE DU 17 OCTOBRE 1903 A LA CONGREGATION DE MARIE¹⁸⁹

Marienberg, le 17 Octobre 1903

Mesdames et vénérées bienfaitrices,

C'est au retour d'un long voyage de plus de quatre mois à travers les centres de missions les plus éloignés de ma résidence que j'ai appris avec consolation quelle puissante assistance vous avez donnée à nos œuvres cette année-ci en particulier. Vos dons ont été plus abondants que jamais et j'en ai béni affectueusement le Seigneur voyant une fois de plus combien sa bonté sait envoyer à propos les secours de sa Providence.

Jamais en effet, nos nécessités n'ont été plus grandes. Depuis quelques années que nous avons consacrées à nos missions au Sacré-Cœur, elles se sont développées au-delà de toute espérance. Dans ce Vicariat, dix nouveaux centres de missions ont pu être créés depuis 1900, dont quatre en cette seule année 1903. Plus de dix mille nouveaux chrétiens néophytes et catéchumènes, sont venus réjouir nos cœurs ; et surtout le mouvement est donné dans plusieurs centres, ces chrétiens se communiquent mutuellement la bonne nouvelle que leur avons apportée, en sorte qu'il ne reste au bon Maître qu'à ajouter la grâce de la foi, et au missionnaire de son côté qu'à verser l'eau sainte du baptême.

¹⁸⁹ Lettre de Mgr Hirth du 17 octobre 1903 à la Congrégation de Marie, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096193.

Tout cela est dû en grande partie à la généreuse assistance que vous donnez, vénérées bienfaitrices, à notre œuvre. Le pauvre missionnaire plante toujours, quoique souvent il lui arrive de gémir sous le poids de la maladie ; nos dévouées bienfaitrices arrosent de leurs pieuses sueurs et je comprends tout ce qu'il coûte de sueurs de verser ainsi l'or et l'argent ; puis Dieu qui a partout la plus grande part, donne la croissance et le développement.

Continuez donc, je vous prie, continuez généreusement d'assurer votre pieux concours à nos œuvres qui sans votre charité seraient souvent stériles ; par vos soins Dieu veut faire beaucoup de conversions. Vous rachetez beaucoup d'enfants de l'esclavage, vous procurez beaucoup de baptêmes, vous délivrez beaucoup de femmes de la tyrannie de leurs maris païens,... tout cela c'est votre mérite, c'est votre gloire, bien plus sans doute que le mérite du missionnaire.

Que les chères bienfaitrices, membres de la Congrégation de Marie soient encouragées par cette pensée qu'elles confient leurs trésors qu'elles nous cèdent, à la Sainte Vierge même, à qui sont dédiées toutes nos stations ; notre bonne Mère nous rendra à toutes et à tous, mille fois plus que nous ne lui donnerons jamais.

Que Marie vous bénisse donc toutes, généreuses bienfaitrices et qu'elle porte la paix et la prospérité dans vos familles.

En terminant je me recommande à vos prières, comme de mon côté, je ne cesse de vous recommander aux suffrages de nos néophytes, dont pas un en ce mois du Rosaire, ne voudrait manquer à ses trois chapelets chaque jour.

Veuillez agréer, Mesdames et vénérées bienfaitrices, l'expression de mes sentiments les plus reconnaissants et les plus respectueusement dévoués en N.S.

Jean-Jos. Hirth
des Pères Blancs
Vic. ap. Ny. M.

76. LETTRE DU 17 OCTOBRE 1903 A DES BIENFAITEURS¹⁹⁰

Marienberg, le 17 Octobre 1903

Vénérés et chers bienfaiteurs,

Au retour d'un long voyage de plus de quatre mois dans la région la plus montagneuse de ce Vicariat, le bon Maître a voulu me ménager par votre intermédiaire une consolation à laquelle j'ai été particulièrement sensible : c'est l'annonce de toute une série de généreux dons à l'occasion de mon 25^e anniversaire de sacerdoce.

¹⁹⁰ Lettre de Mgr Hirth du 17 octobre 1903 à des bienfaiteurs, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096194.

Je ne puis faire moins que de vous envoyer, vénérés bienfaiteurs, l'affectueuse expression de toute ma reconnaissance dans le Seigneur, avec l'assurance aussi que nos chrétiens n'oublient ni vos personnes ni vos paroisses.

Mais il me faut ajouter encore que notre charité a été plus que jamais la bienvenue, d'autant plus que depuis quelque temps, un vaste champ nous a été ouvert. Vous avez été si généreux envers cette mission que vous avez le droit aussi de savoir un peu ce qui s'y fait de bien ; ce bien est en partie votre œuvre.

Le Vicariat du Nyanza-Sud ne date que de 1895 ; il fut alors séparé du Nyanza-Nord. On dut commencer avec deux stations qui comptaient environ 200 néophytes. De 1895 à 1900, les temps furent mauvais pour vous ; les fièvres décimaient les trop rares missionnaires, et deux nouvelles stations seulement purent être créées et maintenues.

Dès les premiers jours de 1900, nos missions furent consacrées solennellement au Sacré-Cœur, et dès lors les bénédictions de Dieu nous visitèrent. En 1900, on put fonder deux stations ; en 1901, deux autres ; en 1902 deux centres nouveaux encore, et cette année 1903 nous en sommes à notre quatrième fondation. Nos chrétiens sont devenus près de 15.000, néophytes et catéchumènes.

Un pays surtout, le Rwanda, presque trois fois grand comme l'Alsace-Lorraine¹⁹¹, avec 2 à 3 millions au moins d'habitants, nous a ouvert ses portes ; c'est ce pays-là que je viens de parcourir encore : une vraie Suisse. Les montagnes sont abruptes et les sentiers pénibles ; il y a même l'agrément de quelques volcans encore en activité, et tout à côté, d'autres pics de 4500 mètres avec neiges et glaces, presque sous l'équateur. Mais il y a surtout sur ces vastes plateaux de 2000 mètres d'altitude moyenne et plus, une magnifique population qu'on dirait miraculeusement préparée pour être tout entière baptisée.

Dans tout ce grand pays du Rwanda, il n'y a encore que cinq stations de missionnaires, dont deux ne datent même que de quelques jours ; mais si le mouvement de conversions continue et que d'autres stations puissent être ajoutées avant que les ministres de l'erreur viennent entraver l'œuvre, nous pourrions compter là dans peu d'années sur une chrétienté de 100.000 fidèles. Plaise à Dieu que ce grand bien se réalise !

Pour cela, il ne faudra rien moins que le concours généreux de tous nos bienfaiteurs. Pour opérer ce miracle de conversions qui se prépare au Rwanda, il faut de nombreux missionnaires encore, et d'abondantes aumônes de la part des fidèles charitables. Laissez-moi, vénérés bienfaiteurs, espérer l'un et l'autre de votre pieuse in-

¹⁹¹ Alsace-Lorraine.

tervention auprès de ceux qui sont confiés à notre affection. Vous voudrez bien nous envoyer des vocations de missionnaires, pour un pays où il reste de si vastes espaces qui n'ont pas de prêtres ; il y a de la place aussi pour de simples Frères, et des Sœurs : celles-ci ne sont que quatre encore dans le Vicariat.

En attendant que ces nouveaux auxiliaires nous arrivent, veuillez raconter souvent nos consolations et aussi nos épreuves à vos généreux paroissiens ; ceux-ci ne manqueront pas de pourvoir aux nécessités de nos missions, nécessités qui vont en grandissant toujours. Aux privations et aux fatigues de tous les jours, s'ajoutent parfois quelques extras, comme lorsqu'en Janvier dernier, en pleine nuit, on incendia une de nos stations d'où les trois missionnaires ne purent s'échapper qu'à grand peine, sacrifiant en même temps tout le matériel de la station et toutes les constructions élevées de leurs mains. C'était la réponse du démon à un nombreux baptême d'adultes fait la Noël d'avant. De pareils mauvais coups n'ont pas de quoi nous déplaire trop au reste ; nous savons par expérience qu'ils sont toujours suivis de nouveaux et plus consolants succès.

Nos néophytes qui ne manquent guère en ce mois du Rosaire de réciter leurs trois chapelets chaque jour, en offrant un tous les jours pour leurs bienfaiteurs d'Europe. J'ose vous prier, vénérés et bien chers bienfaiteurs, de vous recommander souvent aussi aux prières de nos fidèles.

Veuillez agréer d'avance, avec l'expression de ma plus affectueuse reconnaissance, celle de mes sentiments les plus respectueusement dévoués en N.S.

Jean-Jos. Hirth
des Pères Blancs
Vic. ap. Nyanza Méridional

77. LETTRE DU 4 NOVEMBRE 1903 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST¹⁹²

Marienberg, le 4 Novembre 1903

Mon bien cher frère Ernest,

Me voici devant un nouveau voyage de vingt jours avant que j'aie pu vous écrire avec quelques détails sur vos envois. Ceux-ci commencent à nous arriver. Heureusement que je vous ai envoyé il y a quelques jours de longues lettres un peu pour tout le monde. Les avez-vous reçues ?



¹⁹² Lettre de Mgr Hirth du 4 novembre 1903 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096195.

Vos draps d'or sont là, et heureusement, intacts, alors que tant d'autres articles ont beaucoup souffert. Tout le long de la route, Européens et Indiens nous ont éventré plus d'une caisse à l'effet de la soulager.

Les trois cloches sont là aussi promettant de bien sonner, mais maintenant c'est le clocher qui va manquer, quoiqu'on le rebâtisse pour la deuxième fois déjà. Personne ne veut se risquer ni d'aller les suspendre dedans, ni surtout de les sonner, si jamais même on les suspendait. Il faut vous dire que dans ce coin de pays où règne le pire esclavage, **nous n'avons pu faire venir encore de la chaux ; nous bâtissons avec de la terre comme mortier.**

L'harmonium a été malheureux et c'est grand dommage pour un pareil instrument de luxe. C'est notre faute à tous. Pour moi d'abord, en vous en parlant, il y a huit mois, je n'y comptais guère, et ne vous ai pas donné de renseignements. Pour vous, vous auriez pu vous rendre compte un peu qu'à deux Kilom. déjà de la côte, il n'y a plus que les bras pour remuer les gros colis. Je croyais vous avoir fixé un maximum de 90 kg pour cloches ; c'était la même chose pour l'harmonium. Dans ces conditions-là un harmonium démontable avait seul quelque chance de nous parvenir. Mais surtout **le facteur Meyer de Fulda** devait connaître un peu mieux les conditions de voyage dans les pays tropicaux, lui qui prétend être le grand fournisseur des missions. Et s'il ne les connaissait pas, il devait s'enquérir. Il peut s'attendre à ce que je lui tourne un beau compliment qu'il pourra ajouter à sa série d'approbations. **Quelle idée pour un homme du métier que d'expédier dans nos pays une pareille masse de plus de 200 Kgs, avec des « nicht stürzen »¹⁹³ en tout sens, des « oben »¹⁹⁴, des « untere Seite »¹⁹⁵.** Ça leur est bien égal, à nos Indiens de la voie ferrée, à nos Nègres du lac. La caisse évidemment a subi des bonds formidables ; tout un coin en était part ; le zinc de la caisse intérieure était crevé de partout et l'eau avait pénétré. La caisse de l'harmonium est détraquée, les vis ont sauté, les registres se promenaient à l'intérieur, et etc.... **Depuis 3 jours, le pauvre instrument n'a pas rendu encore un souffle ; sans doute qu'il avait rendu son dernier souffle bien avant de nous arriver.**

Merci quand même pour votre aimable intention. Espérons que les cloches sonneront d'autant mieux.

Je viens de demander au P. Froberger [1871-1931] de Trèves de ne pas manquer de m'envoyer les dernières cartes de Kandt [1867-1918] et Hermann sur le Rwanda ; je lui ai dit qu'au besoin vous vous chargeriez des frais.

¹⁹³ « Ne pas renverser ».

¹⁹⁴ « En haut ».

¹⁹⁵ « En bas ».

Je lui ai dit aussi le vilain tour que nous joue son *Afrika-Bote*¹⁹⁶. Par 2 lignes sur nos écoles d'Ukerewe, il va nous faire fermer toutes nos écoles si laborieusement conquises. Pour un autre article signé Pouget¹⁹⁷ [1858-1937], c'est un chef de district von Beringe du Rwanda, notre ami jusqu'ici, qui promet de traduire un de nos missionnaires en justice. Enfin par les « milliers de catéchumènes » qu'il place au Rwanda, il va nous arriver à bref délai les ministres protestants ; ceux-ci seront patronnés par le gouvernement et auront dès lors le roi et les grands pour eux, ce qui veut dire tout le pays.

Pour vous je n'ai aucune remarque à faire au sujet de mes lettres que vous avez bien du mérite à traduire comme vous faites. Il n'y a qu'un petit détail, où vous n'avez pas osé mettre que nous avions 2 mètres de pluie par an à Marienberg. Vous avez mis un mètre. Le fait est qu'en 1902 nous avons eu à la mission 1 m. 96, et cette année, cela va dépasser. Que vous n'en ayez guère que 0,50 m par an, cela est votre affaire et celle de vos pluviomètres.

Adieu, et si le voyage n'est pas trop pénible vous le relirez bientôt. Mille remerciements affectueux à tous les bienfaiteurs et aux chers parents les meilleurs embrassements du cœur.

Votre toujours tout affectionné

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

Ma liste de demandes va venir bientôt : ce qui manquait dans les envois de cette année 1903, c'étaient des missels, ciboires, calices, grands chandeliers et croix, chapelets par milliers.

Bonne et heureuse et sainte année à tous.



¹⁹⁶ Journal de l'animation missionnaire des Pères Blancs (Missionnaires d'Afrique) en Allemagne.

¹⁹⁷ Père Pouget, confrère de Mgr Hirth, était alors curé de la Mission de Zaza.

**78. LETTRE DU 18 NOVEMBRE 1903 A SON FRERE,
L'ABBE ERNEST¹⁹⁸**

Kyanja, le 18 Novembre 1903



Mon bien cher frère Ernest,

Il y a quelques jours, je vous ai donné quelques détails sur les différents dons que vous avez bien voulu me quêter et m'expédier. Voici encore un mot, écrit au passage, dans notre dernière fondation du Kyanja. **Votre lettre du 7 Septembre m'est parvenue avec les 2 listes, l'une des bienfaiteurs, l'autre des sommes expédiées aux Procureurs.** Pour vous parler de ces dernières, il me faudra attendre probablement les comptes qui seront clos dans les Procures le 31 Décembre. Il y a les messes cependant qui doivent arriver sans retard et que je trouverai sans doute consignées déjà à Marienberg dans le registre du Vicariat.

Je voudrais encore que vous essayiez d'expédier directement à Marienberg, par Bukoba via Dar es-Salam et Mwanza ; ce serait infiniment plus court, et ne vous coûtera guère plus de frais. Je ne me souviens plus combien on prend par cent (?), mais c'est minime. Depuis 6 mois, je reçois ainsi tous les mois 800 marks de la côte.

J'ai hâte de vous écrire, c'est que je tiens à vous faire parvenir le plus tôt possible la liste ci-jointe, afin de nous aider à préciser nos désirs aux bienfaiteurs. Cette année encore, la moitié de l'envoi de Trèves reste à nous arriver, et peut-être n'arrivera jamais, comme ont fait deux caisses qui auraient dû venir l'année dernière et que le **P. Conrads** [1874-1940] prétend bien avoir fabriquées lui-même à Trèves avant son départ. Il faudrait que fin Juillet nos caisses fussent à Mombassa où va être transférée la procure de Zanzibar, parce que c'est vers ce moment qu'on groupe par là tous nos arrivages ; nous avons de cette manière moins de pertes et de vols. **Pourrais-je savoir ce que l'Alsace fournit encore pour nos missions ? donne-t-on de l'argent surtout ? des ornements ? des vases sacrés ? du linge ? Vous devriez me dire ce que l'on préfère donner pour nos missions, afin que je me règle là-dessus, tant pour les demandes que pour la forme à donner à certaines lettres ? Ci-dessus vous venez de lire que c'est à Mombassa que sera portée la procure de Zanzibar, peut-être jusqu'à nouvel ordre sera-t-il mieux que vous fassiez vos envois d'argent à Marseille, si vous ne préférez les faire directement à Marienberg.**

Le Kyanja d'où je vous écris est à deux journées seulement de Marienberg ; nous voudrions y commencer une œuvre bien importante, et réunissons nos premiers petits séminaristes. Me

¹⁹⁸ Lettre de Mgr Hirth du 18 novembre 1903 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096196.

voilà depuis quinze jours à fabriquer ce séminaire de toutes pièces, mettant le nez un peu partout, cuisine, chapelle, dortoir, classe, etc.... On va commencer de suite le latin, car nos jeunes gens ont eu tous 3 ou 4 ans de formation déjà dans les différentes missions d'où ils nous sont envoyés. Recommandez cette chère œuvre à vos pieuses communautés surtout.

Adieu, bien cher frère, et vous souvenez de moi bien souvent au Saint Autel surtout. Dans les premiers jours de Décembre, j'espère pouvoir faire mes huit jours réglementaires de retraite ; j'aurai le plaisir de vivre pendant ce temps-là un peu plus souvent avec vous. Vous me permettrez bien cette distraction de vous retrouver dans le divin Cœur de notre bon Maître.

Mes meilleures vœux d'heureuse et sainte année à vous et à toute la chère famille, maman surtout et la pauvre malade.

Mes respects à Mr le Curé Lintzer et à tous les bienfaiteurs. Adieu encore et me croyez votre plus que jamais tout affectionné frère

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

79. LETTRE DU 22 NOVEMBRE 1903 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST¹⁹⁹

Marienbergl, le 22 Novembre 1903

Mr l'abbé Ernest Hirth, vicaire[à] Maria Hilf

Cette liste ne porte que les articles qui manquent dans nos stations actuellement fondées. Deux nouvelles fondations sont aussi en vue pour 1904.

2 ostensoirs

12 grands chandeliers et 2 croix d'autel

24 chandeliers petits pour autels latéraux et 6 croix

3 encensoirs et navettes

3 bénitiers et goupillons pour aspersion

4 calices

3 ciboires grands

6 missels (petit in folio si possible, à reliure simple)

2 chapelles portatives : boîte en bois

4 clochettes pour messes

3 chemins de croix ; images en couleurs sur papier, grandes, sans cadres.

Grandes images polychromées de N.S., Sainte Vierge, Saint Joseph, Saintes Anges, Saints



¹⁹⁹ Lettre de Mgr Hirth du 22 novembre 1903 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096197.

4 ornements noirs
 6 jeux de canons d'autel, carton seul, coins en toile, grandeur moyenne
 3 chapes blanches
 2 voiles de bénédiction
 1 ornement rouge
 1 ornement vert
 2 ornements doubles blanc-rouge pour chapelle portative
 2 ornements doubles noir-violet pour chapelle portative
 Etoffe rouge, solide, pour soutanelles d'enfant de chœur
 Etoffe légère, blanche solide, pour surplis d'enfant de chœur
 Mérinos noir pour draps mortuaires
 Oriflammes
 Un dais pour la procession de la Fête Dieu
 Etoffe ornementale, bouts d'étoffe
 Plusieurs milliers de chapelets solides, passant au cou
 Plusieurs milliers de médailles d'Immaculé Conception avec exergue allemand
 Petits christes de 4 ½ centim. pour néophytes
 Scapulaires du Mont Carmel et de l'Immaculé Conception.

On acceptera volontiers tous les ornements, surtout ornements pour jours de fête ; du linge de l'église, aubes nappes, petit linge, et en général tout ce qui peut servir dans nos chapelles et écoles.

Jean-Joseph
 Vic. ap. Ny. M.

80. LETTRE DU 25 NOVEMBRE 1903 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST²⁰⁰

Marienbergl, le 25 Novembre 1903



Mon bien cher frère

Encore quelques pauvres lignes que je ne prends même pas le temps de relire. Vous en ferez ce que vous voudrez ; mais si cela peut rapporter un peu quelque chose grâce au bon sel dont vous allez assaisonner ma pauvre prose, je vous en serai bien reconnaissant.

Je viens d'expédier mes commandes à nos procureurs pour l'année 1904 ; elles sont bien considérables, et je crois que la pauvre bourse sera plus que jamais en déficit.

Entre autre dépense, j'en fais une grosse pour deux bons ânes que j'envoie chercher à la côte, pour soulager un peu mes

²⁰⁰ Lettre de Mgr Hirth du 22 novembre 1903 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096198.

vieilles jambes, ce sera plus de 600 marks. Mais il le faut bien car j'aurai encore huit mois de voyage en 1904.

Ne pourriez-vous pas vous charger de m'expédier par la poste 100 cartes de visite que vous ferez imprimer à vos frais. Il faut texte allemand avec les 3 titres de : Weisse Väter²⁰¹, Ev. De Tebessa, Vic. ap. Süd²⁰² Nyanza.

Ne prenez pas de format trop petit ni surtout de format original. Le plus simple sera le meilleur. Ajoutez cent enveloppes ad hoc, non gommées.

J'écris le jour de la Sainte Catherine et vous confie à vous la commission d'offrir mes meilleurs vœux à la chère maman et à votre sœur.

Je vous renouvelle encore à tous mes souhaits de bonne année.

Votre toujours bien affectionné

Jean-Joseph

Vic. ap. Ny. M.

81. RECIT DE VOYAGE D'OCTOBRE A NOVEMBRE 1903, ADRESSE A SON FRERE, L'ABBE ERNEST²⁰³

Marienbergs, Octobre – Novembre 1903



1^{er} Octobre – Nos braves chrétiens tiennent à faire aussi leur mois du Rosaire. A l'église, la Sainte Vierge reçoit un petit trône d'honneur, que les Sœurs ornent de leurs plus belles fleurs. L'assistance à la messe est plus considérable que le reste de l'année ; et cela se pratiquera ainsi pendant tout le mois. Chacun tiendra même à réciter tout le Rosaire chaque jour du mois, et ils seront peu nombreux ceux qui ne le feront pas. Dans la journée, on en voit plusieurs qui viennent s'agenouiller devant la statue de la Vierge à l'église pour dire leur second chapelet ; le troisième se récitera le soir, et en famille, là où il y a plusieurs chrétiens dans la même maison. Nos bonnes gens commencent aussi à s'exercer un peu à la générosité ; souvent on en voit qui laissent aux pieds de la statue de Marie, leur petite offrande qui consiste en quelques cauris ; ceux-ci forment la petite monnaie courante du pays. Dans le village même qui entoure notre église, et où l'on compte pour le moment 65 maisons, le soir voit se réunir de nouveau presque toute la population pour dire le 3^e chapelet à l'église pendant que les autres villages le disent en famille. Le premier s'est dit pendant la première messe du matin. Puisse la ferveur ne se ralentir pas trop tôt ! **Je pourrais ajouter que**

²⁰¹ Pères Blancs.

²⁰² Sud (ou Nyanza Méridional).

²⁰³ Récits des mois d'octobre et de novembre de l'année 1903 de Mgr Hirth, adressés à son frère l'Abbé Ernest, A.G.M.Afr., O60.

presque tous les chrétiens qui assistent à la messe sur semaine, assisteront aussi à l'instruction catéchétique qui se fait toute l'année, un moment après la messe. Sur mille chrétiens environ qui composent notre Marienberg, il y a bien 150 assistances chaque jour à la messe sur semaine.

Beaucoup viennent même par la pluie ; c'est ce que j'admire le plus. Il faut savoir que pendant six à huit mois de l'année, cette côte Ouest du Nyanza a chaque année une abondance extraordinaire de pluie ; celle-ci tombe surtout dans la matinée. Mais nos gens se sont fabriqués une espèce de parapluie indigène ; parfois c'est une de ces longues feuilles de bananier qui mesurent 2 m. de long sur 0.50 centim. de large qui fait fonction de parapluie ; cela est moins cher et vous préserve suffisamment quand vous n'avez pas trop d'étoffes sur le dos.

2 Octobre – A propos de la pluie de ce coin de terre, vous saurez que dans le courant de l'année, nous en avons ramassé plus de deux mètres ; c'est une belle hauteur ! Aussi ne vous étonnez-vous pas si on vous le dit qu'il y a ici de beaux ruisseaux, à l'onde claire et limpide, qui coulent toute l'année. Ce pays forme pour cela un contraste frappant avec le pays du Bukumbi et les autres qui se trouvent au Sud et au Sud-Est surtout du Nyanza. Par-là souvent les pauvres gens manquent même de l'humidité et des pluies nécessaires pour faire leurs cultures ; et on passe quelquefois jusqu'à huit mois de l'année sans avoir une goutte d'eau.

En ce moment nous sommes par ici au commencement de notre printemps ; le soleil nous quitte et se rapproche de nous ; bientôt il va passer sur nos têtes. La vraie saison des pluies commence maintenant ; elle durera en cet endroit environ 3 mois, Octobre, Novembre et Décembre. Janvier et Février seront un peu plus secs, puis vers la fin de Mars la pluie recommencera et durera tout Avril, tout Mai, pour ne finir qu'en Juin. Mais la saison des pluies nous est annoncée chaque fois par quelques formidables orages. C'est ainsi que ces jours derniers, nous en avons eu un qui nous arrivait directement de l'Est. Les gros nuages noirs avaient passé comme le vent sur toute la surface du lac, pour devenir crever sur les premières collines qui bordent le lac vers l'Ouest. La mission possède sur une de ces collines un assez grand village de cent cinquante feux environ. Presque toutes les maisons sont cachées dans les bananiers ; chaque hutte étant isolée dans sa propriété, et à peu près à 100 mètres de la hutte voisine. La mission elle-même se trouve près d'un lieu de ce village. Tout le monde tremble quand on vit approcher cet orage ; les coups de tonnerre, dont ici ordinairement tout le monde s'amuse, même les enfants, étaient cette fois terribles à faire peur ; ils étaient presque ininterrompus pendant dix minutes, ainsi que les éclairs qui tom-

baient du ciel comme des lames de sabre, aussi pressés que des coups de feu. Chacun avait peur d'être frappé, et à chaque coup quand on se relevait pour constater que l'on était encore sauf, on poussait comme involontairement un soupir en faveur des malheureux qui avaient dû être atteints. Enfin après ces quelques minutes qui nous semblaient être des heures, non pûmes respirer, à la mission même. Mais qu'était devenu notre village ? En moins d'un quart d'heure un homme tout essoufflé nous accourait déjà, faisant de grands signes, car notre première pensée avait été de nous porter vers le village. « Venez vite, venez vite, tout le village est anéanti, il ne reste plus personne ». Vous comprenez si on courait... En approchant du village on entendit cependant quelques gens ; ceux-là au moins n'étaient pas morts ; on crut à une panique seulement, surtout n'apercevant nulle part de maison qui flambait. Mais ce n'était pas cela. Dans un premier endroit, on en trouva cinq de couchés qu'on dirait morts ; en un autre trois encore, puis huit à la fois... Et ainsi on en trouva jusqu'à 32, tous atteints par la foudre qui avait frappé en 8 ou 9 endroits. Beaucoup d'autres avaient été secoués, mais n'avaient pas eu d'autre mal. Rassurez-vous cependant et remerciez avec nous la bonne Providence ; sur les 32, aucun n'est mort depuis, mais on eut passablement de peine à en ressusciter plusieurs ou au moins à les réveiller. **Voici les moyens qu'emploient nos Nègres. Sitôt qu'il y en a un de frappé de la foudre, à la maison, ou tout près, on se hâte de le coucher sur le dos ; on lui applique sur le ventre un petit tambour, comme il y en a dans toutes les familles, et sur ce tambour on tambourine tout doucement avec la main seulement d'abord. Il paraît que cette musique, ou le petit mouvement qu'elle imprime au ventre, font revenir la respiration, et le pauvre homme revient à la vie. Quand c'est hors du village qu'un individu est frappé, et il est porté de suite à la rivière voisine, et plongé dans l'eau fraîche qu'on fait aussi couler tout le long de l'épine dorsale, quelquefois, le malheureux reste toute une demi-heure plongé dans l'eau, et finit par revenir à lui, mais à demi-mort de froid. Il faut dire qu'il y eut aussi beaucoup de sauvés, mais tout s'en faut cependant qu'ils échappent tous, et chaque année, en moyenne, Marienberg compte une victime de la foudre.** Les bananiers surtout semblent attirer beaucoup la foudre ; souvent ils sont tordus sur un espace assez grand, et meurent tous dans les huit jours. On a vu des champs de patates, de presque un demi hectare, jaunir tout entier, et périr frappés de la foudre. Ce qui est assez curieux c'est que les maisons des indigènes, au milieu des bananiers échappent souvent, même quand la foudre passe par la maison et le toit de paille ; celle-ci ne prend pas feu. Elle est ordinairement à l'extérieur toute mouillée de pluie, et à l'intérieur tout enfumée par le foyer fa-

milial installé au milieu.

Depuis une année, la foudre a frappé deux fois notre installation de Marienberg ; une fois c'est le pignon de la maison qui fut atteint, et trois chevrons furent fendus tout du long, presque en allumettes, puis la décharge suivit le mur à l'intérieur, et sortit par le trou de la serrure de la chambre. Le Frère heureusement se trouvait à sa menuiserie et fut tout surpris en rentrant de voir le crépissage de son mur enlevé. A l'autre bout de la maison, longue de 30 mètres, un Père conférait avec un chrétien, sans rien éprouver ni se douter non plus que le danger avait (ait) été si près. Une autre fois, ce fut un des eucalyptus et le premier de notre cour, qui fut victime ; il avait une 20^e de mètres de haut, et une échelle de 8 mètres était appliquée contre l'arbre ; la tête de l'arbre fut touchée, puis le feu sembla se partager en deux, dont une partie descendit le long du tronc, l'autre fendit tout du long un des côtés de l'échelle, puis s'enfonça en terre, en pratiquant un trou de 2 mètres de profondeur. L'arbre périt aussitôt, et l'échelle dut être refaite à neuf ; à dix mètres de rayon toute la végétation périt aussi ; mais au moins nos vies étaient sauvées. **Plaise à Dieu que nos eucalyptus qui grandissent très vite nous servent de paratonnerre toujours, comme cela s'est vu trois fois déjà.** Aussi les multiplions-nous, surtout les espèces qui montent plus droit et plus haut. Nous sommes passablement inquiets par le petit clocheton que nous voudrions mettre sur notre église ; mais comptons sur Marie et nos bons anges.

Cependant si quelque électricien nous trouvait quelque chose de pratique comme paratonnerre ? Pratique, cela veut dire, qui détourne bien la foudre, et qui ne nous coûte rien, ou du moins bien peu.

Notre chef voisin, il y a quelques jours, a été visité aussi de la foudre ; celle-ci est tombée sur son parc, et lui a tué du coup trente vaches. Pensez donc, comme ces hommes ont dû rire sous cape ; c'était un vieil avare de chef qui jamais ne payait à ses gens ni lait ni beurre ; ce jour-là ses hommes durent l'aider à manger la viande.

3 Octobre – Veille de la solennité du Saint Rosaire. Dans la soirée a lieu le baptême solennel de vingt-quatre adultes. Vous pensez facilement quelle joie c'est chaque fois pour toute la mission, Pères et chrétiens, quand cette fête revient. Nos heureux élus ne se contentent pas d'émotion et cependant on les voit modestes et recueillis même : c'est que les quelques derniers jours, ils les ont quasi passés en retraite ; les instructions étaient surtout en vue de leur donner la contrition pour toute une longue vie d'erreurs et de fautes. Dans la matinée, toutes les têtes sont absolument tondues, non pas, mais rasées ; **c'est d'abord chez presque tous les Nègres un signe de grande réjouissance quand ils se rasent tous les cheveux ; mais c'est aussi pour que l'eau sainte puisse bien couler ; quand il y a**

beaucoup d'eau cela doit toujours laver un peu mieux que quand et il n'y en a qu'un peu.

Bien avant l'heure marquée, les catéchumènes à baptiser attendent aux abords de l'église ; leurs parrains et marraines sont moins pressés, ce sont déjà des habitués à l'église ; ils connaissent nos heures. On tâche de trouver un moment de la journée où la pluie ne tombe pas, car notre vieille église de Marienberg n'a pas de péristyle²⁰⁴ (la nouvelle en aura un). **Le commencement de la cérémonie se fait hors de l'église, et nos gens admettent fort bien qu'ayant le démon encore dans le corps, ils ne peuvent entrer ainsi dans le lieu saint.** C'est un plaisir d'entendre leurs réponses quand on les questionne au sujet de leur foi, quand on leur propose de renoncer aux diableries et à tous les diables. Quand on leur demande s'ils désirent le baptême, plus d'un ne se contente pas de la réponse courte du rituel ; ils croyaient manquer à la foi s'ils n'appuyaient pas leurs oui ou leur non de quelques bonnes raisons ou au moins d'un énergique ton de voix.

Quelle impression ensuite quand enfin, ils franchissent le seuil de la grande porte qui s'ouvre devant eux ; depuis si longtemps ils tournaient autour de l'église, où ils n'avaient même pu jeter encore un regard, et aujourd'hui ils sont dedans ! Les Nègres ne pleurent pas souvent de joie, et cependant on en a vu le faire le jour du baptême, quand ils se sentent enfants de Dieu tout de bon.

La cérémonie se termine par la distribution de chapelets et de croix. Chacun reçoit le sien, gratis encore jusqu'à ce jour, mais bientôt il faudra les faire payer, car on m'en laisse manquer de plus en plus ; il nous faut donc les acheter nous-mêmes. Il faut que le chapelet soit solide et passe autour du cou, et que la croix mesure au moins 5 centimètres.

Demain nos chers nouveaux font leur première communion ; chacun est éconduit à la sainte Table par son parrain ou sa marraine.

Après-demain, ceux des nouveaux baptisés qui ont des enfants assez petits pour recevoir le baptême des *parasidorum*²⁰⁵, les amènent pour les faire régénérer aussi.

Nos baptêmes solennels se font quatre fois par an : Noël, Pâques, Saint Pierre et Paul, le Rosaire ; et nos chrétiens connaissent ordinairement et fêtent l'anniversaire de leur baptême. Dans toutes nos stations, les baptêmes d'adultes se font aussi 4 fois par an. A Marienberg, la moyenne de chaque de ces baptêmes est de 25 à 30 ; ce qui fait avec les enfants, de 150 à 180 baptêmes à

²⁰⁴ Un péristyle est une galerie de colonnes faisant le tour extérieur ou intérieur d'un édifice, en dehors de son mur d'enceinte. Cela peut aussi désigner un cloître.

²⁰⁵ « Des petits enfants mourants, prêts pour entrer dans le paradis ».

l'église. Avec le temps cela fait nombre. A un autre jour les autres stations. Demain les parrains et marraines communient en même temps que leur filleul. Demain d'ailleurs parmi nos mille chrétiens, il y aura bien 300 communions.

5 Octobre – Hier dimanche, il n'y avait guère moyen de vous écrire ; la journée est bien assez occupée le dimanche. Nos bonnes gens heureusement ne sont pas trop paresseuses pour venir à la messe, quoique quelques-uns aient plusieurs lieues à faire. **Le matin à 6 h. et à 7 h. il y a messe de communion. A 8 h. c'est la grande-messe avec l'homélie.** Quoique nos fidèles aiment beaucoup les chants de la grande messe, auxquels tous prennent part, les hommes comme les femmes, nous constatons depuis une année que l'assistance laisse à désirer. C'est que l'église est bien trop petite, et qu'on n'aime pas rester dehors, où d'ailleurs on ne peut entendre le sermon. Quand l'église qui est en construction sera achevée, il y aura du mieux sans doute. Mais cette nouvelle église ne tardera pas elle aussi à devenir trop petite. **Après la messe, il faut bien se soumettre à une séance qui ne se reproduit guère chez vous. Tout notre monde tient à dire bonjour à chacun des missionnaires. Il faut donc ouvrir la porte de sa chambre à tout le monde, et accepter d'être envahi par la foule. Cela ne se fait pas sans bruit et même sans bousculade, mais nos bonnes gens tiennent à ce qu'on se prête à cette marque d'affection.** Chacun ordinairement tient à faire voir un peu qu'il est bien venu à la messe. Cette séance est parfois pénible et fatigante, mais elle est tellement dans les mœurs du pays qu'aucun missionnaire ne voudrait s'y soustraire. **Les plus à plaindre ce sont chaque année, les nouveaux arrivés qui nous viennent sans avoir toujours le don des langues ; ils ne peuvent ni dire un mot ni comprendre ce qu'on leur dit. Alors que faire ? Sinon jouer un peu de l'accordéon, ou montrer quelques images ?** Après quelques jours, ces nouveaux s'y font, mais la séance n'en reste pas moins accablante.

Dans la matinée, il y a encore un catéchisme aux catéchumènes qui sont plus rapprochés du baptême. Ordinairement sur la place même qui s'étend devant nos résidences et l'église, il y a un ou plusieurs grands hangars ouverts où se réunit la foule encore païenne, mais qui commence à se faire instruire. On invite autant que possible pour que chaque néophyte amène quelque parent païen ; ceux-ci s'habituent ainsi à pratiquer le dimanche. **Dans la soirée, nos vêpres sont remplacées par le chapelet commun qui suit la bénédiction du Saint Sacrement ; ce chapelet est toujours expliqué ; un Père est là qui à chaque dizaine arrête la récitation, pour dire quelques mots sur le mystère à méditer.** Espérons que cela aidera à garder la foi et les instructions chrétiennes suffi-

santes. On ne saurait trop veiller à entretenir cette instruction dans le cœur de nos fidèles, encore trop perdus et trop peu nombreux au milieu de toute notre société païenne. Tout ce qui reste de temps encore de la journée, il faut le donner aux néophytes ; **c'est le dimanche qui est désigné pour que ces néophytes nous amènent ceux de leurs parents ou amis païens qui sont assez avancés pour être inscrits au catéchuménat. Il faut interroger, encourager, donner la médaille. Il faut voir aussi les catéchismes proprement dits qui rendent compte de leurs travaux dans les annexes et recevoir d'eux la liste des moribonds qu'ils ont assistés, des enfants qu'ils ont ondoyés. Tous les dimanches soir, on finit la journée avec les oreilles brisées, la tête toute cassée du tapage qu'a fait la foule. Le Nègre n'a pas de plaisir, là où il ne peut pas faire du bruit ; et là où il n'a pas de plaisir, l'intérêt, la bonne volonté, le travail cessent bientôt.** Laissons-les donc s'en payer, et crier à nous assourdir !

6 Octobre – Pendant 2 semaines encore après leur baptême nos nouveaux entrés à l'église reçoivent une instruction spéciale dans l'église même. Il faut d'abord leur expliquer tout ce qu'ils voient à l'église, l'autel, le tabernacle, des luminaires, les images, le chemin de la croix, les autels latéraux de la Sainte Vierge et de Saint Joseph, les confessionnaux. C'est après ces quinze jours qu'ils font leur deuxième communion ; c'est rare d'en voir un qui pendant ces quinze jours manque la messe du matin. D'ailleurs les parrains et marraines font bien leur devoir. Nous avons cela de bon que les parrains prennent leurs rôles au sérieux. Ils sont choisis d'ailleurs sous le contrôle des missionnaires qui n'admettent que les chrétiens les plus édifiants ; ceux qui auront suffisamment de zèle et d'influence pour ramener leur filleul si celui-ci vient à s'égarer. Ce sont les parrains qui veillent à ce que leur filleul vienne bien à la messe le dimanche ; qu'il vienne aux sacrements assez fréquemment ; qu'il choisisse bien sa femme au moment de se marier. Les marraines surtout soignent bien leur filleule, qu'elle a soin d'appeler sa fille. **Elles connaissent déjà l'usage de se donner réciproquement des petits cadeaux ;** c'est la marraine qui trouvera un chapelet pour sa filleule dès le jour du baptême ; qui lui trouvera aussi une petite chaînette pour suspendre sa croix au cou. Mais voici une coutume que vous n'avez pas au moins. Nous en avons surpris à la porte même de l'église, et dès après la réception du baptême qui s'asseyaient sur la place même de l'église, marraine et filleule, après s'être félicité et fait beaucoup de compliments, la marraine avait son petit pot de beurre tout frais dont elle oignait aussitôt sa fille, en commençant par toute la tête, et beurrant ainsi tout le haut du corps. C'est là une bonne marque de grande réjouis-

sance. **Nos parrains et marraines tiennent beaucoup à imposer des noms au baptême, mais chose curieuse, ce ne sont pas leurs propres noms qu'ils veulent donner.** Nous ne pouvons pas toujours les laisser libres de trouver ainsi leur nom, d'abord parce qu'ils prendraient tous les mêmes, ceux dont ils ont pu retenir la légende, et ensuite parce que nous ne pourrions pas appliquer ceux que nous envoient nos bienfaiteurs. Ceux-ci, il est vrai, nous oublient un peu, et tandis que par ici nos baptêmes d'adultes augmentent toujours, **nos listes de noms imposés par les bienfaiteurs diminuent toujours.** Allons, que nos pieux fidèles d'Alsace, qui n'ont pas toujours de quoi racheter un enfant de l'esclavage, nous envoient au moins de quoi couvrir un peu la nudité de ceux qui reçoivent le baptême ; il n'en faut pas plus pour devenir devant Dieu, le parrain ou la marraine de ces néophytes qui de leur côté sont invités souvent par les missionnaires à prier pour leurs bienfaiteurs.

Une autre œuvre encore bien méritoire que vous devriez recommander à toutes vos pénitentes que leur mari fait trop gémir : c'est le rachat de celles de nos Négresses qui veulent se libérer d'un méchant mari. Tout de suite, la mission vient d'en sauver une encore de ces pauvrettes, pour la modique somme de 20.000 cauris = 20 roupies (à 1m. 40) = 25 marks environ. Elle était cinquième femme d'un vieux qui souvent la caressait plus fort qu'elle n'aurait voulu. Dans son malheur, Dieu lui a fait trouver le chemin de la mission. Elle s'est sauvée de chez son mari pour venir se mettre sous la protection de nos Sœurs ; les 20 roupies représentent le prix que son mari l'avait achetée, c'est le terme reçu. A ce prix, notre pauvre fille pourra arriver au baptême, si elle persévère. Mais ces 20 roupies, encore faut-il les trouver. Le cas se présenterait souvent si nous étions plus faciles pour délivrer toutes ses pauvres malheureuses.

7 Octobre – Depuis quelques jours de nouveau nous sommes secoués par le diable. A côté de nous, nous avons un jeune chef qui aurait grand besoin d'être exorcisé. Il gouverne environ 35.000 ou 40.000 habitants, ce qui le rend si fier qu'il se croit le premier partout du monde.

A la religion, il en veut à mort, et ne manque aucune occasion de nous le faire sentir. Avant qu'il gouvernât, nous avions sous son frère pu ouvrir dans ses villages un bon nombre d'écoles où les enfants apprenaient aussi le catéchisme. Sitôt que cela lui fut possible, notre roitelet les ferma toutes ; et les chrétiens de son pays, il ne cesse de les tracasser, de leur enlever leurs propriétés et tous leurs biens. L'année dernière, sous un commandement de Bukoba, qui était un peu équitable, nous pûmes faire rouvrir nos écoles, évidemment aux frais de la mission, qui doit fournir le maître, le payer, fournir aussi

tout le matériel scolaire etc. Le gouvernement n'a qu'à recueillir le bénéfice de telle instruction qui est ainsi répandue ; et il n'a stipulé qu'une chose c'est qu'il donnerait la jouissance d'une bananeraie au maître d'école. Mais voici un changement à Bukoba ; un commandement nouveau. Vite nos petits tyrans Nègres ont remarqué son point faible. Il paraît qu'il vient de recevoir des plaintes contre nos maîtres d'école qui « ont injustement pris, dit l'accusation, les bananeraies dont ils mangent le revenu ». (Il faut dire que cela s'est fait tranquillement depuis un an et bien selon la loi). De suite et sans même prévenir la mission, cette accusation d'un Nègre suffit sans autre preuve, sans même qu'on en avise ce pauvre Monseigneur, la station militaire donne ordre d'enlever à chaque maître d'école sa bananeraie. Et voilà tous les païens adhérents du petit roitelet, dans une grande jubilation ; partout il faut crier que le nouveau commandement défend de se faire instruire de la religion ; nos quelques chrétiens établis dans ce pays-là sont de nouveau battus, insultés, pillés et torturés de toute façon. Notre œuvre en 15 jours, perd tout ce qu'elle a pu gagner en deux ans, et cela sans qu'il y ait moyen de se faire rendre aucunement justice. Et par qui ? Le petit roi nègre, le même qui a déjà fait brûler en Janvier la mission de Buynago qui est sur son pays, ne demanda pas mieux que de nous faire déguerpir. La station militaire, sous un chef de la trempe de notre nouveau, écoute n'importe quel Nègre plaidant contre la mission, mais ne consentira pas à écouter nos chrétiens, et encore moins nos missionnaires : « les missionnaires ne font que mentir ». Faire de grands rapports à la côte, au gouverneur ? Sans doute, il est personnellement bien disposé, mais renverra simplement notre rapport au commandement que nous incriminerons, et finalement croira à son contre-rapport. Ecrire en Europe, dans les journaux ou même au Kaiser ? Cela ne fera que rendre ici notre situation intolérable ; **on pourrait faire casser ce commandant peut-être, à qui ailleurs on donnerait de l'avancement, mais ensuite, notre mission d'ici, et toutes nos autres missions de l'intérieur peut-être, seront exposées pendant des années au ressentiment et à la vengeance de nos petits pachas qui se payent ici une autorité absolue tant sur les missionnaires, que sur les biens et même les femmes du pays qui sont à leur discrétion.** Priez beaucoup pour nous, et demandez pour nous la patience dans les souffrances ! J'en aurais long à dire sur ce chapitre !

8 Octobre – Avec la civilisation qui cherche à s'introduire dans ces pays, nos Nègres héritent aussi de bien de vices qui ne les rendront pas beaucoup meilleurs. Voici en particulier l'habitude qu'ils prennent de **fumer le chanvre**. Ce chanvre remplace pour eux l'opium et est aussi funeste. C'est le chanvre tel que

vous le cultivez en Europe ; mais on ne le cultive ici que par pieds isolés. Ce sont les feuilles séchées que l'on fume comme du tabac, mais dans une pipe d'une forme particulière.

L'usage en vient de la côte, par les Nègres musulmanisés qui sont les premiers à importer partout toutes espèces de vices. Il y a quelques années encore, et avant l'arrivée des Européens, c'était un cas grave d'être pris à fumer le chanvre ; les chefs faisaient poursuivre les coupables, les dépouillaient de tout ce qu'ils possédaient, et en cas de récidive les tuaient, c'était radical, et efficace surtout, car alors les fumeurs de chanvre étaient bien rares. Or maintenant, quoique pour la forme il existe des règlements contre le chanvre, c'est autour des Européens que toute la kyrielle des servants et employés se groupe pour fumer ; on se cache un peu seulement, c'est si facile dans les huttes des Noirs. Souvent les Européens n'y voient rien ; d'autres sont informés de la chose, mais la regardent comme inoffensive.

Cependant les effets sont absolument désastreux ; d'autant plus que les femmes se sont mises à imiter les hommes. Après quelques instants seulement, le fumeur perd sa raison totalement, et prend plaisirs à rêver debout comme on dit, à poursuivre toutes sortes d'imaginations dégoûtantes. **Le fumeur devient bientôt un être immoral qui poursuit tous les maux et cherche à les réaliser ; il se met à boire avec excès et prend plaisir à être toujours saoul. Il devient batailleur, disputeur et ne peut plus vivre avec personne ; il devient tellement paresseux qu'on ne peut plus lui confier aucun travail ; il ne fait plus que tromper et mentir ; l'hypocrisie et la mauvaise foi lui deviennent habituelles.** Peu à peu il perd toutes ses bonnes qualités, pour devenir absolument abruti ; les yeux deviennent ternes, et tout rouges, le regard est bête et méchant. La santé est ébranlée, l'appétit disparaît, les forces mêmes s'en vont. Ce qu'il y a de terrible, c'est que les malheureux qui ont ce vice, ne peuvent pas fumer seuls ; ils cherchent à en corrompre d'autres, des enfants et des filles surtout avec lesquels la luxure est plus facile ; ils ont comme la manie de pervertir tous ceux qu'ils trouvent. Le mari qui fume le chanvre ne peut plus vivre avec sa femme, que celle-ci fume aussi, ou qu'elle résiste, le mariage est condamné, la paix a disparu. On ne tarirait pas si on voulait dire tout ce que produit de crimes, ce maudit chanvre ; et quand il vous reste un peu de conscience et d'amour de l'humanité, on regrette les exécutions et les supplices qui jadis au moins mettaient nos Noirs à la raison. Aujourd'hui l'excès du chanvre tue dix fois plus de gens que jadis les peines qui poursuivaient ce crime.

Ajoutez à tout cela que tous ces fumeurs de chanvre qui se comptent par villages entiers, sont absolument inconvertissables ; il n'y en pas un sur cinquante qui arrivera au baptême, s'il

s'agit au moins des adultes qui ont vécu dans l'habitude de fumer. Malheureusement quelques-uns de nos chrétiens même se sont laissés séduire ; il y en a même qui prétendaient avoir entendu dire que ce n'était pas un péché de fumer le chanvre, et qui pensaient n'être pas obligés d'en parler en confession. Nous avons pu cependant les détromper, et nous espérons que bientôt cette plaie qui commençait aura disparu de notre petite famille de chrétiens. Mais le pays est à plaindre. Ne vous étonnez pas vous-même si vous voyez que nous sommes un peu sévères : venez voir d'abord les mauvais effets de cette habitude. Il faut dire que nos Nègres, avec leur nature qui va aux excès, ne pourraient jamais imaginer que quelques-uns pourraient faire un usage modéré seulement de cette plante, comme on fait pour le tabac ; ils savent bien tous que quand ils veulent fumer, c'est pour se procurer les mauvaises jouissances, dont ils ont honte eux-mêmes. C'est un miracle de la grâce que nous puissions trouver à faire des chrétiens là où règne le chanvre.

9 Octobre – Je vous ai écrit quelquefois que dans ces petits royaumes de la rive Ouest du Nyanza, nous n'avancions pas vite dans l'ordre de Dieu, parce que nos gens ne jouissent d'aucune liberté. Vous vous imagineriez difficilement jusqu'où cela peut aller. Voici quelques exemples. Personne ne peut acquérir de propriété, tout est au roi. C'est l'habitude que chaque famille vit surtout du produit de sa bananeraie ; celui qui y demeure l'a reçue du roi ; il la cultivera, il l'améliorera, il fera une clôture tout autour ; il y plantera peut-être quelques-uns de ces arbres dont l'écorce donne les habillements de la famille, et les couvertures pour se défendre du froid, il aura même semé sous les bananiers toute une récolte de haricots, de pois, de maïs etc. ... N'importe, si, au moment de cueillir la récolte, il plaît au roi d'expulser celui qui a fait tous ces travaux, celui-ci n'a qu'à s'exécuter. Aucun dédommagement même ne lui est dû ; il ira planter ailleurs, et en attendant une nouvelle récolte, il se serrera le ventre.

Le commerce sans être interdit par endroits (en d'autres endroits de cette rive il l'est) est rendu partout impossible. Personne d'abord ne doit sortir du pays sans avertir le roi. Et puis tout ce qu'on peut acheter dans un pays étranger, le roi a droit de le saisir quand il lui plaît. Le cas est arrivé et bien souvent à ma connaissance, pour des vaches, des chèvres, des dents d'éléphants etc. ... Je me rappellerai toujours la détresse de nos premiers jours à Marienberg, fin 1892. Nous voulions acheter une chèvre ; ah non « c'est au roi » nous disait-on. Nous voulions du petit poisson qu'on venait de retirer du lac ; ah non ! « C'est au roi ». Nous voulions acheter des haricots que l'on aurait bien désiré nous vendre : « Ah non, toujours au roi, le roi ne l'a pas dit ». De sorte que pendant près de six mois, pour toute

viande nous étions réduits à manger quelques sales oiseaux que l'on nous laissait abattre. Un jour quelques indigènes nous trainèrent un porc-épic, moitié pourri, et pris dans un piège 3 jours auparavant : « ces animaux-là ne sont pas au roi », nous dit-on. Je n'assurerais pas que ce n'est pas le roi lui-même qui nous le fit amener.

Il y a quelques gens ici qui voudraient se civiliser sur un autre point : ils voudraient qu'il leur fût permis dans l'enceinte de leur bananeraie, de creuser de vulgaires cabinets pour y faire leurs besoins. Non, cette distinction est réservée au roi et à quelques grands chefs ; le paysan ne doit pas s'émanciper jusqu'à permettre à sa famille de se poser où elle veut : ce serait trop de liberté. Il faut respecter la bananeraie qui appartient toujours au roi, nos pauvres gens iront au moins dans la brousse.

10 Octobre – Pour le travail, il n'y a pas plus de liberté que pour le commerce. **Aucun Nègre n'osera aller demander à son petit roi, la permission de venir travailler à la mission, et cependant en secret, les gens nous disent bien qu'ils brûlent d'envie de venir gagner chez nous des cauris, qu'ils pourraient ensuite revendre en cachette pour se procurer une étoffe ou quelque morceau de viande.** Ces roitelets ont trop peur que leurs gens ne s'émancipent, et qu'ils ne s'attachent à d'autres maîtres qui sont un peu moins exigeants. Dans les premières années quand la mission en voulait faire un travail, il fallait attirer des étrangers. **Les Baganda heureusement étaient toujours dans le voisinage ; eux ne sont pas si sots ; ils venaient faire fortune là où nos propres voisins étaient condamnés à souffrir de la faim ; ces Baganda ont bâti toute la mission de Marienberg il y a 10 ans ; ils ont bâti depuis, celle de l'Ussuwi à 200 Kilom. de leur pays, et celle de Buyango sur la Kagera.** Marienberg a pu accueillir aussi dès 1894 un terrain inoccupé par suite des guerres ; ce terrain occupait l'emplacement d'un assez grand village. Sous la protection de la mission ce terrain fut vite repeuplé, et ainsi cette mission eut quelques travailleurs. Mais ces travailleurs sont insuffisants depuis 2 ans et demi ; car il nous a fallu refaire à neuf toute la résidence des missionnaires, avec dépendances et écoles ; bâtir tout un établissement pour les Sœurs et leurs nombreuses filles, et maintenant enfin élever une grande église. La bonne Providence nous envoya à Bukoba en Juin 1902 un chef qui eut le bon esprit de voir et de comprendre ce dont ce pays souffre le plus. Il obligea chacun des 3 chefs voisins de nous fournir chacun 30 hommes toute l'année pour faire nos travaux. **Nous payons ces hommes pour leurs travaux qu'ils font chaque fois à l'entreprise. Mais ces coquins de chef ont trouvé encore le moyen de tromper. Au lieu de laisser venir librement tous ceux qui voudraient gagner quelque salaire, c'est eux qui choisissent tous les mois,**

quelques pauvres hères qu'ils désignent, et qu'ils prennent malgré eux, afin de nous contrarier nous-mêmes le plus possible dans le travail, et ne pas s'exposer à perdre quelques ouvriers libres. Cette manière de faire, indispose nécessairement ces ouvriers forcés de venir, et les éloigne en même temps de la religion. Depuis Juillet 1903, Bukoba a un nouveau commandant ; l'effet s'est fait sentir de suite ; l'un des 3 chefs a pu gagner le commandant, et avoir ses bonnes grâces ; depuis ce temps, les 30 hommes ne veulent plus, et notre église est menacée de rentrer en terre, sous les pluies diluviennes qui nous arrivent bien trop tôt. Serait-on peut-être jaloux de voir que nous voulons construire un peu proprement, et que nous-mêmes nous ne craignons pas de mettre la main à l'œuvre ?

12 Octobre – Encore un effet de la servitude où se trouvent les gens : ils ne sont pas libres de nous vendre de la nourriture comme ils le voudraient ; et la conséquence en est pour nous que tout notre monde de la mission souffre de la faim. L'endroit même où se trouve située la mission n'est pas fertile ; chaque famille peut bien à force de travail cultiver à peu près ce qu'elle consomme, mais nos orphelinats de garçons édifiés ne peuvent pas s'en tirer. Nous voudrions en effet que quelques-uns des garçons passent leur temps à l'école ou à l'apprentissage des métiers ; et quelques-unes des filles ont à faire d'autres travaux que les cultures. Nous sommes donc réduits à acheter de la nourriture pour conserver nos œuvres. Or il plaît aux chefs qui nous entourent de spéculer toujours là-dessus pour nous vendre eux-mêmes la nourriture qu'ils prélèvent sur leurs gens arbitrairement, et le mal est qu'ils persistent à nous la vendre trois ou quatre fois sa valeur. C'est inabordable, et surtout la vente même est livrée aux caprices du chef. On ne mange guère dans ce pays que la banane qui doit être cueillie verte, et cueillie donc tous les matins ; en fait de conserves ou de légumes secs, il n'y a que les haricots très rares et très chers. C'est parce que nous ne pouvons pas acheter régulièrement que nous n'avons pu ouvrir encore de grandes écoles en cette station, quoi que ce soit notre désir depuis plusieurs années. **L'année dernière nous avons réuni autour de nos Sœurs environ 80 filles ; mais voilà que les vivres qui se font rares vont nous obliger aussi de renvoyer cette œuvre et de fermer peut-être notre pensionnat.** Quelle pitoyable administration dans un pays qui pourtant avec un peu de liberté serait si beau ! Dans les environs de la mission, les pauvres gens seraient très sérieux de nous vendre leurs produits contre quelques étoffes qui leur serviraient pour se couvrir, mais non, leur chef se fâcherait et leur reprendrait leurs étoffes.

13 Octobre – Encore l'esclavage. Malgré tous les rois et tous les diables, nous avons pu faire quelques néophytes : ceux-ci ont besoin

d'un peu de liberté pour pratiquer la religion, venir se confesser, observer le dimanche et les jours de fête. À force de les pousser, nous avons pu leur faire gagner quelques roupies. **Le gouvernement voudrait introduire l'impôt dans ce pays, de sorte que sur chaque hutte serait prélevée la taxe de 3 roupies (3 x 1 mark, 40). Vous figurez-vous maintenant que nos prétendus sultans refusent tant qu'ils peuvent ces roupies que leur offrent nos gens pour se libérer l'espace d'une année au moins, de toute corvée, en payant leurs 3 roupies ?** Nos chefs pourtant aiment les roupies à la folie, mais plutôt que de lâcher quelque chose de leurs vieilles coutumes d'esclavage, plutôt que de donner un peu de liberté à leurs gens, ils préfèrent se passer de ces roupies qu'ils aiment tant. De cette manière ils continuent à être absolument et roi et dieu de leurs sujets, qui sont obligés assez souvent d'aller offrir de vraies adorations à leurs tyrans. À tout propos en effet on entend un tambour spécial qui se fait entendre dans chaque capitale pour convoquer tels et tels villages à venir saluer en masse le roi, et lui faire un petit travail, ou au moins venir s'accroupir sur la grande place de la capitale pendant une journée entière. De pareilles mœurs ne vont guère avec la liberté de pratiquer la religion, voilà pourquoi les petits rois qui nous entourent ne peuvent nous aimer. **Cela ne se fait ainsi que sur la côte Ouest du lac.**

14 Octobre – Chez vous au moins quand vous vous sentez malade, vous êtes libre d'aller trouver le médecin. Par ici non. Dans les villages païens qui entourent la mission de Marienberg, et où nos missionnaires ont fait bien des tournées, beaucoup de gens nous connaissent et volontiers auraient confiance en nos remèdes. Mais voilà, sur ce point encore ils ne sont pas libres. **Le roi leur défend d'abandonner les sortilèges des temps d'autrefois, auxquels cependant ils ne croient plus ; il leur défend de venir chez les Sœurs qui tiennent pharmacie ouverte ; les malades n'ont qu'une liberté, celle de mourir, s'ils ne veulent plus des remèdes de leurs sorciers.** En voici un de ces remèdes qui se pratique encore assez couramment. Dans tous les villages, **on a repris depuis cinq ans, le culte du grand serpent python**, que la mission avait pu faire disparaître pendant quelque temps. Ces serpents ont leurs huttes particulières, où on les soigne et les nourrit, avec un sorcier ou une sorcière qui est spécialement payé pour la garde de ce serpent, génie ou esprit. Pour les maux de ventre dont souffrent souvent nos pauvres gens, il faut alors avertir le sorcier qui, avec plusieurs aides, amène son dieu-serpent dans la maison du malade, et le serpent est dirigé pour passer et repasser à plusieurs reprises sur le ventre du pauvre malade. On dit que cela suffit pour guérir radicalement. **Pour moi je crois que rien que la peur suffit bien pour**

faire oublier la plus forte colique.

15 Octobre – L'année dernière nous avons pu obtenir qu'on ouvrît quelques-unes des écoles de villages, qu'un de nos petits tyrans avait fait fermer il y a cinq ans. Mais cela ne faisait pas l'affaire de notre persécuteur. Le gouvernement lui ayant demandé d'envoyer ou plutôt de donner liberté aux écoles, celui-ci inventa d'appliquer aux écoles aussi le système de corvée ou de l'esclavage. **Beaucoup des meilleurs familles auraient voulu envoyer leurs enfants pour les faire instruire, mais le tyran le défend à ceux-là, et fait choisir parmi les plus pauvres qui ont besoin du travail de leurs enfants, ceux qui sont plus bornés et moins bien doués pour l'intelligence, et c'est ces ânes-là qu'il oblige de fréquenter l'école.** Notre cher gouvernement voit cela, et il n'y fait rien ; il est un peu embarrassé ; c'est lui qui a donné sa couronne et son trône à ce tyran dont le pays ne voulait pas.

16 Octobre – **Encore un détail. Dans cette région les étoffes commencent seulement à s'introduire, et cela ne se fait pas rapidement, on le conçoit, puisque les gens n'ont même pas la liberté des gagner une étoffe.** On continue donc à s'habiller d'une sorte de fibre que l'on détache de longues feuilles du palmier ; ces fibres sont comme suspendues à une ceinture et tout l'habit à l'air de grandes herbes fines qui descendent le long du corps et des jambes. Cela n'a pas beaucoup de valeur. Cependant il n'y a que deux ou trois endroits du pays qui produisent cette variété de palmiers. Croiriez-vous que le roi a encore mis la main là-dessus pour défendre d'aller se fabriquer des culottes à la forêt selon son bon plaisir. Il faut attendre la permission de Mr le roi, et celle-ci n'est accordée qu'à ces certaines époques assez rares de l'année. Si vous avez un accident entre-temps, si votre costume se perd, ou est détruit par le feu, vous attendrez et vous coucherez à l'ombre dans votre maison, ou sortirez en public avec votre seule modestie pour vous couvrir. C'est commode n'est-ce pas pour avoir les fidèles hommes et femmes régulièrement à la messe !

Les jeunes garçons, les jeunes filles surtout n'appartiennent qu'à moitié à leurs parents. **Les garçons sitôt qu'ils peuvent se remuer un peu pour travailler, sont ramassés pour vivre en communauté chez les principaux chefs du pays, qui leur fait soigner ses veaux, ses chèvres, balayer ses cours ou arracher les herbes de sa place. Les filles dont le père meurt, sont très souvent enlevées simplement à la mère quand il n'y a pas de proche héritier mâle, et deviennent la propriété du roi dont elles font tous les petits travaux.** Elles grandissent dans les arrière-cours, en troupeaux avec une simple ficelle pour s'habituer à la décence. Elles ont un gardien ou des gardiens attitrés, et qui les conduisent quelquefois

comme on conduirait un troupeau de chèvres aux pâturages. De temps en temps, plaît au roi d'en distribuer de ces gazelles-là à quelque jeune favori qui a trouvé moyen de flatter sa majesté ; on conçoit que le roi ait beaucoup de demandes à ce sujet.

Mais il y a bien d'autres femmes que le roi peut enlever de chez les particuliers comme il lui plaît et sans même que nos gens aient l'idée qu'on peut même comme simple sujet résister à des pareils caprices.

Ah ! Quand est-ce que la religion sauvera ce malheureux pays d'un si triste esclavage !

17 Octobre (vendredi) – Je ne vous ai pas parlé peut-être de la manière de travailler de nos gens. Presque tous les travaux de culture se font par les femmes armées pour cela d'une petite pioche, en forme de cœur. L'anneau de nos pioches européennes est remplacé par une longue queue qui s'emmanche à angle droit dans un manche nouveau de 0,50 mètre de long au plus. La pauvre femme travaille péniblement, le nez est toujours en terre. Ordinairement, elle manie la pioche d'une main seulement ce qui est assez facile dans une terre toujours détrempée par la pluie ; l'autre main est occupée à arranger la terre et à mettre les herbes en place.

L'homme n'a guère que le temps nécessaire pour construire et entretenir sa hutte ; il doit encore prendre soin de la haie qui entoure la bananeraie dont il jouit, jusqu'à ce qu'il plaise au chef de la lui enlever. **La beaucoup plus grande partie de l'année, l'homme est obligé de travailler pour son roi et ses chefs.** De grand matin, on entend le tambour spécial qui réunit tous les travailleurs. Souvent le travail est assigné d'avance ; chacun coupe dans sa bananeraie les matériaux de construction qu'on lui a assignés ; c'est une poutrelle, c'est un paquet de roseaux ; c'est un fagot d'une espèce de *bast*²⁰⁶ qu'il détache du tronc de bananiers ; quelquefois c'est un simple fagot d'herbe verte qu'il est obligé de couper dans la plaine. Arrivé à la capitale ou bien chez le chef, tout le travail consiste à placer soit le bois apporté, soit à attacher les roseaux, soit à mettre l'herbe sur la toiture etc. ... Ce n'est ordinairement ni long ni fatigant, mais la journée y passe, car chacun après avoir mis en place les matériaux par lui fournis, va s'asseoir sur la place, où l'on devise et fait de la petite politique, jusqu'à ce que vers le soir on reçoive permission de rentrer au foyer.

C'est ainsi que des milliers de journées sont gaspillées pour faire des travaux de rien, entretenir la résidence du roi, ses huttes pour les femmes, pour les vaches, ses haies et clôtures...

Il est intéressant parfois de voir ces pauvres Nègres obligés de remuer une poutre un peu grosse. Ce sont alors cent cinquante ou

²⁰⁶ Traduit de l'Allemand : « Écorce ».

deux cents hommes qui sont sur pied, faisant leurs efforts plus ou moins sincères autour de la masse ; il y a des fifres et des tambours aussi, et presque autant de gens pour crier et commander qu'il y en a pour travailler. On dirait des fourmis autour d'une paille !

Tous les jours vous rencontrerez dans tous les sentiers qui mènent à la capitale quantité de gens qui portent sur leur tête de grand paquet de nourriture pour l'entretien de la cour du roi. C'est là encore un des grands travaux. Dans toutes les petites capitales, chaque roi veut dépasser en grandeur son voisin, tout comme en Europe et ailleurs ; il s'entoure du plus grand nombre de gens possibles. Il y a d'abord tous ceux qui sont attachés à son service tant pour sa personne que pour courir dans toutes les directions. Il y a aussi la classe de jeunes pages et de paladins qui sont nombreux et qui passent leurs journées à ne rien faire. Il y a la série de toutes les femmes dont chacune a un nombre plus ou moins grand de servantes. Il faut que le pays nourrisse tout ce monde-là. Il y a en plus encore tous les étrangers visiteurs du roi, tous les amis de ceux qui sont employés à la cour. Point d'auberges, ni d'hôtels. Chacun tâche de se faire inviter ; et des gens qui n'ont rien à faire du matin au soir que de songer à leur ventre, vous pouvez penser ce qu'ils doivent engouffrer. Aussi partout dans les coins de banane-raies de la capitale trouve-t-on des morceaux de pelures de bananes.

En même temps que les paquets de nourriture vous voyez dans les grands chemins aussi des convois entiers de gens portant sur la tête une forme de très grosse courge, à tige droite et longue de presque un mètre. C'est la bouteille ou plutôt la dame-jeanne du pays, et la tige c'est le goulot. Dans cette courge qui a été parfaitement évidée se transporte le vin de banane ; il y en a de dix litres, de vingt et même de trente ; les autres plus grosses courent trop le risque de casse et ne sont pas employées.

Un homme de ce pays, s'il se respecte ne sortira guère de chez lui, même pour une petite visite au village, sans prendre à la main ou sans confier à son garçon, une courge plus petite à peu près de même forme ; elle tient deux ou trois litres du même liquide, et dans le long goulot se trouve toujours un long tuyau par lequel on suce quelques gorgées du précieux liquide toutes les cinq minutes.

C'est de bon ton.

Ne croyez pas la date que vous lisez ci-dessus, nous en sommes presque au 19 Novembre. Voici ce qui est survenu. La caravane des nouveaux confrères est arrivée, et pour la besogne il a fallu courir au plus pressé : **Voir un peu dans quel coin du Vicariat chacun irait se loger ; former et expédier les différentes caravanes subdivisées ; recevoir et dépouiller le ravitaillement de l'année, puis le distribuer surtout et l'expédier dans toutes les**

directions. Le plus gros du travail achevé, un voyage s'imposait encore, il a fallu se rendre à la jeune mission du Kyanja, à 45 Kilom. environ de Marienbeg, pour essayer d'y installer notre première école-séminaire de ce Vicariat ; c'est de ce Kyanja que je vous écris, et tout juste l'avant-veille de ma rentrée à Marienberg ; contre mon attente le reste des 15 jours passés ici a été tellement occupé !

Mais reprenons un peu l'énumération de ce dessus, vous pénétrerez un peu dans notre vie journalière pendant un mois de l'année au moins. Il est vrai, ce mois d'Octobre, qui nous ramène à peu près chaque année la caravane, est unique. C'est le mois du matériel.

Donc six nouveaux sont arrivés encore cette année, cinq Pères récemment ordonnés et un Frère. S'ils étaient venus à vingt, il y aurait bien eu de la place pour les disséminer tous, mais voilà, la Maison-Mère nous en envoie un peu selon les ressources de chaque Vicaire, et comme les miennes, malgré toute la peine que vous vous donnez, ne montent jamais bien haut, je ne suis pas des mieux partagés. Il est vrai que les Vicariats se valent à peu près tous à l'équateur ; leurs ressources sont les mêmes à peu près pour chaque, et le nombre des missionnaires aussi. L'Uganda seul fait exception ; il a vingt fois plus de chrétiens et deux fois plus de missionnaires. Nos six sont originaires un peu de tous les pays ; il y a un **P. Cunrath** [1876-1941] dès environs de Strasbourg ; il y a un Lorrain allemand qui ne sait guère que le français, un Hollandais qui sait autant d'anglais que d'allemand ; un Français de l'Ouest, un Luxembourgeois, et enfin le Frère hollandais aussi.

La distribution des missionnaires est chaque année un grand cauchemar, d'autant plus que je fais un peu à moi seul sans mon conseil ; les plus anciens du Vicariat se trouvant ordinairement loin du centre. Cette année, il y avait une difficulté de plus ; on voulait fonder trois stations nouvelles avec six recrues seulement alors que nos constitutions exigent trois missionnaires par poste. Vous comprenez qu'il faut loger toujours les nouveaux à bonne école, afin qu'ils fassent un bon apprentissage, non pas tant de la langue, que de la manière de gagner les cœurs. Finalement cinq de nos nouveaux partirent pour 4 directions différentes du Rwanda, et le 6^e prit le chemin du Bukumbi. **Cette station dut céder son supérieur P. Jos. Barthélemy** [1874-1956] **qui y fonctionnait depuis 4 ans, et qui fut désigné pour fonder notre nouvelle station de la Consolation sur la côte Est du Nyanza.** Le **P. Meyer** [1873-1965] de Mulhouse sera supérieur du Bukumbi ; il a avec lui deux prêtres et un Frère, quatre en tout parce que ce poste qui est déjà un des plus difficiles a augmenté cette année encore son travail en bâtissant une chapelle annexe à Mwanza ville, à 25 Kilom. Ce district du Bukumbi a plus de 300 000 âmes, et des catéchistes et des écoles un peu par-

tout. Avec cela le **P. Meyer** [1873-1965] a la mauvaise habitude de prendre souvent la fièvre.

Nos nouveaux confrères nous arrivèrent cette année, je pourrais presque dire en chemise. Le chemin de fer les conduisit assez bien jusqu'au lac ; on ne mit que 50 heures environ. Mais là, ils tombèrent entre les mains des Indiens qui en prennent à leur aise avec les Blancs. Nos confrères durent continuer sans leurs tentes et bagages, qu'on promet bien de faire suivre le jour même. On fit si bien ces tentes que les effets rejoignirent les missionnaires à Marienberg seulement 35 jours plus tard. Heureusement cependant que ceux-ci avaient leurs lits de camp ; mais pour remplacer les tentes, on n'eut que l'imperméable avec cela, rien pour cuisiner pendant huit jours. Tout le long de nos côtes du Nyanza, il n'y a pas d'hôtels encore ; on en fut quitte pour griller des bananes sous la cendre. Heureusement aussi que les Baganda chrétiens connaissent déjà un peu la charité ; là où les Pères trouvèrent des chrétiens, ils n'eurent pas à souffrir de la faim.

Cette année ce fut un grand travail à Marienberg de remanier tout le ravitaillement des stations ; il arrive ordinairement en Octobre aussi. Par raison d'économie, les commandes arrivent en gros au centre du Vicariat où tout est ensuite réparti selon les besoins. Mais depuis deux ans, on se permet de nous expédier des colis assez lourds ; cela va assez bien pour Marienberg qui n'est qu'à 10 Kilom. du lac. Mais de cet endroit, c'est à dos d'homme qu'il faut envoyer les caisses dans presque toutes les stations, et quand il s'agit des montagnes du Rwanda les charges ne peuvent guère aller qu'à 20 ou 25 kg. Alors on fabrique des caisses avec tout bois ; on roule les affaires dans des nattes tressées avec de la paille ; on les ficelle avec du bast que l'on arrache aux bananiers... Mais tout cela ne garantit pas les objets contre les pluies, et comme nous sommes en Novembre nous avons des averses à peu près tous les jours. Il faut s'attendre à ce qu'il y ait certains objets qui seront lavés par la pluie, et quand ce sont des ornements d'église, cela multiplie les couleurs d'une façon assez désagréable.

Mais laissons les caravanes et arrivons à notre petite université de Kyanja. Elle est à près de 50 Kilom. au sud de Marienberg. Pour vous ce serait un jeu de vous y rendre en une heure, mais ici c'est tout de suite une affaire ; il n'y a pas de chemin de fer d'abord, ni même de voiture quelconque, ni même d'âne cette fois, car nos derniers en ce pays de pluies interminables ont succombé tous l'année dernière. Il y a au moins un petit semblant de route, c'est-à-dire qu'on a par endroits gratté l'herbe et coupé la brousse ; les troncs et trognons restent toujours à 25 centimètres au-dessus du sol, et l'herbe est ramenée en forme de bourrelets qui courent de chaque côté tout le long de la route, de manière que celle-ci devienne au bout de peu de mois

comme un lit de rivière qui sert d'écoulement à toutes les eaux dont nous sommes richement gratifiés. Il va sans dire que toutes les grosses pierres et tous les blocs de rocher que la Providence a semés par là, restent précisément à leur place native sans songer même à bouger de là.

Ce qui nous manque en ce pays ce sont les hôtels, aussi faut-il à chaque petit voyage s'équiper comme si on allait faire le tour du monde. Il faut emporter sa tente pour la nuit ; il faut emporter son lit de camp et ses couvertures ; il faut avoir sa cuisine et ses petites provisions, sa chapelle portative et une table ou un pied quelconque pour l'installer ; il faut même sa petite chaise... Si l'Européen allait dans un pays où il n'y a pas de chrétiens qui connaissent déjà nos habitudes, si l'Européen voulait voyager par trop simplement, souvent sa santé en souffrirait, et puis surtout les païens perdraient pour sa personne toute déférence et tout respect. N'oubliez pas non plus d'emporter la bourse, c'est-à-dire quelques mètres de cotonades et quelques chapelets de perles pour payer les quelques services qu'on vous rendra le long de la route. Puis il faut encore des garçons pour dresser la tente, un marmiton quelconque, un enfant même pour vous servir la messe...

Hein ! Quel embarras chaque fois.

Cette fois pour bien des raisons, et comme le voyage était relativement court, je voulus inaugurer un nouveau système de voyage, à titre d'*experimentum*²⁰⁷ pour les futurs voyages au Rwanda. Comme je ne me sens plus de force à faire d'une traite la petite distance de 50 Kilom. à pied je fis attacher en guise de hamac une simple toile, tout comme une balançoire sans une longue perche. Je comptais me faire porter ainsi en hamac pendant la moitié de la distance environ et arriver au but sans coucher, laissant ainsi à la maison tente, cuisine, chapelle et tout le reste de gens surtout qui sont toujours un grand embarras et qui coûtent assez cher. Mais j'eus le tort de ne prendre avec moi que 8 hommes croyant qu'ils suffiraient ; on ne pèse pas bien lourd sous l'équateur. Mais j'avais compté sans les mauvais chemins et sans les montées et descentes continuelles de la région. J'en fus donc quitte pour faire encore bien plus de chemin que je n'aurais voulu, si bien qu'en arrivant j'avais l'air, paraît-il, d'un homme qui s'est trop arrêté en route à lire des enseignes et qui chancelle sur ses bases.

En arrivant au Kyanja, je trouve une mission qui n'est guère avancée encore. Il est vrai qu'elle a commencé il y a six mois seulement. Mais parlons d'abord de l'école en fondation.

Vous comprenez que le premier soin dans un Vicariat nouvellement érigé ce doit être la création d'un séminaire pour la for-

²⁰⁷ « D'expérience ».

mation d'un clergé indigène ; ce ne sont pas les Européens seuls qui pourront jamais suffire à convertir et à entretenir dans la foi tant de millions de païens que trouve devant lui chaque Vicaire apostolique. Rome a donc été bien sage comme toujours en posant comme règle que le premier souci de chaque chef de mission doit être le séminaire. Mais pour cela, il faut pourtant qu'on ait tout d'abord des chrétiens baptisés. Dans le Sud-Nyanza à la fin 1895 à ma rentrée au lac, nous n'avions pas deux cents baptisés, hommes, femmes, vieillards, enfants tout compris. Il fallut donc se mettre à convertir et tout d'abord dans les deux stations existantes, et puis fonder aussi au plus tôt de nouvelles stations. Par toutes mes lettres passées, vous savez un peu comment tout cela s'est fait, bien lentement à notre gré et pour nous qui luttons sur place contre toutes sortes de difficultés, assez rapidement cependant pour celui qui lit le résumé de nos premières huit années de fièvres et de labeurs. Nous avons maintenant quatre stations qui baptisent chaque année environ 120 adultes, soit chacune 25 à 30 chaque trimestre. Une cinquième reste stérile depuis sept ans à cause de l'opposition du chef, une huitième elle aussi quasi-stérile pour la même raison. **Il y a en plus le Rwanda qui dès 1904 va multiplier ses baptêmes et dépassera bientôt toutes les stations sœurs.**

Parmi la jeunesse relativement nombreuse qui a été baptisée déjà, on a donc essayé depuis 3 années déjà de discerner quelques vocations, ou ce qui serait plus juste, de créer des vocations, à force de prêcher toujours le zèle et le prosélytisme à ces petits charnels *quorum Deus venter est*²⁰⁸, même encore quelque peu après le baptême. Ici pas de parents pieux qui aient l'idée de donner une éducation quelconque à leurs enfants ; ceux-ci grandissent avec moins de soins qu'on en donne aux chèvres de la maison. Le christianisme renouvellera les idées à la longue, ou plutôt les donnera à ceux qui ont réellement la foi. **Chaque mission tâche d'attirer ce qu'elle voit de mieux parmi les petits chrétiens et parmi les écoles ; en général les enfants dans l'espoir d'être un peu habillés viennent assez facilement vivre sous le régime paternel des missionnaires.**

La petite école de la mission même est spécialement surveillée par un des Pères, et les enfants qui sont bien souples, se forment assez bien à la piété et à la vertu. Pour la science cela va moins vite, mais aussi on n'en exige pas trop.

C'est la crème de chaque école de mission que nous avons maintenant réunie au Kyanja, ou plutôt la moitié de nos stations, car on attend pour plusieurs raisons l'année prochaine pour faire descendre de leurs montagnes les enfants du Rwanda.

²⁰⁸ « Dont Dieu est leur ventre ».

Ceux-là en particulier seront un peu difficiles à acclimater ; hors de leur pays, ils passent une année presque à se mettre à la nourriture et à la température.

Que vont bien faire maintenant nos 25 premiers petits séminaristes ? Visitons un peu leur installation ; elle n'est que provisoire, aussi n'est-elle pas compliquée. Il y a une grande salle d'étude et des classes, ou mieux un grand hangar ouvert à demi-hauteur sur tout un côté, le côté le moins exposé au vent et à la pluie. Cela nous dispense de fabriquer beaucoup de fenêtres, ce qui n'est pas commode en un pays où la fabrication du verre n'est pas connue encore. Comme porte d'entrée, il y a un grand passage qui sans trop d'inconvénient reste ouvert en toute saison. A bonne distance du bâtiment qui est tout fait de roseaux et de paille, il y a un enclos qui retient à bonne distance tous les curieux qui voudraient approcher trop près et troubler le silence des études.

Silence, je le dis pour me servir de l'expression consacrée, car chez les Nègres ce silence est très relatif. Ainsi pour s'exercer à lire couramment, il faut avoir soin de crier le plus fort possible, afin de se développer l'organe et les lèvres ; pour apprendre par cœur surtout, rien n'entre non pas dans la tête, mais « dans le cœur où réside la mémoire des Nègres », si ceux-ci ne crient pas tous en cœur, tant pour éloigner les distinctions que pour graver les choses au bon endroit.

Nous allons revenir bientôt aux études, faisons d'abord le tour de l'établissement. La cuisine est plus que primitive. Il y a bien une hutte ronde qui a été élevée, mais il n'y a encore ni cuisinier ni cuisinière ; l'un ou l'autre serait également reçu. En attendant un des élèves à tour de rôle épluche les bananes, tapisse à l'intérieur de feuilles vertes du bananier la grande marmite en terre, en guise de serviette, puis range une à une les bananes épluchées, et ferme enfin hermétiquement avec d'autres feuilles imperméables le dessus de la marmite, afin de faire cuire doucement à la vapeur tout le contenu. On renouvelle l'opération deux fois le jour, ce n'est pas très compliqué. Ce qui manque encore pour le moment c'est l'assaisonnement ; il n'y a pas même encore de sel, et puis la sauce manque, cette petite sauce aux herbes dont aucune cuisine même la plus pauvre n'est privée.

Le dortoir consiste en une grande hutte ronde dont le toit descend jusqu'à terre ; il n'y fait pas froid, même par nos nuits les plus humides, car on a eu soin de ne pas laisser une seule ouverture en dehors de la porte d'entrée qui est elle-même assez basse. Et puis au beau milieu de la hutte on fait matin et soir surtout jusqu'au coucher après neuf heures, un bon petit feu, qui non seulement chasse les moustiques mais encore purifie de tous les miasmes. Il y a une bonne quantité de piquets en bois de toutes les grandeurs pour sou-

tenir la hutte et lui faire bien conserver sa forme ronde. Comme les jeunes gens couchent sur tout le tour de la hutte, on a eu soin précisément de séparer chaque couchette par une rangée de petits piquets. Même couché, chacun a le plaisir de voir devant ses yeux le petit feu qui pétille. La récréation du Nègre partout, c'est la nuit de rester accroupi autour du feu à deviser ; c'est autour du feu qu'on répète aux jeunes toute la série de faits de l'histoire ancienne, et surtout toutes les généalogies. Nos élèves dans les premiers temps ont assez à faire à se donner mutuellement les différentes nouvelles et curiosités de leurs pays d'origine, qui sont parfois à plus de 200 Kilom. les uns des autres. Comme ils aiment tous la musique, ils s'amuse aussi à chanter les cantiques appris dans la journée ; et pour mieux accentuer la mesure, et mettre en même temps plus d'animation et de vie, ils ont soin de faire un accompagnement nègre en frappant en cadence dans les mains.

La chapelle ressemble un peu à l'école, c'est une hutte longue ; c'est pour le moment la plus pauvre de nos chapelles. Il y a pourtant une table d'autel fixée sur quatre piquets en bois figés dans le sol, et habillés d'une petite étoffe rouge. Il y a une petite caisse à charnières qui fait fonction de tabernacle, avec une croix en bois par-dessus, et deux petits chandeliers de chaque côté. Deux petits flacons de pharmacie font l'office de burettes et figurent aussi sur un coin. Mais pas une image ni grande ni petite ; sa nudité m'a fait peine, et j'ai promis de décrocher trois images en papier que j'ai dans ma chambre à Marienberg pour habiller un peu une si grande nudité. Nos bienfaiteurs oublient trop de nous envoyer de grandes et belles images pour orner nos chapelles ; cependant nos Nègres devant ces images sentiraient si bien la dévotion augmenter ! Il suffirait de simples papiers ; des chromos seraient la perfection, il y aurait toujours assez de roseaux ici et de papyrus pour leur faire des cadres.

Nous ne nous amusons pas à faire à nos jeunes enfants une grande cour de récréation ; d'abord nous n'avons pas d'enclos sauf celui qui isole un peu leur maison d'études. Dans les pays il n'y a pas de fauves qui nous font peur, il n'y a que la hyène qui de temps en temps vient lécher un peu de strychnine, et ne revient jamais deux fois. Il n'y a pas beaucoup de danger non plus que les élèves se sauvent du pensionnat ; ils sont encore, assez simples pour venir, si la tentation survenait, demander la permission à leur P. Directeur.

Pour jouer pendant le jour, à midi, le seul moment libre, il y a la belle pelouse verte qui n'est pas trop dangereuse pour les maladroits qui font des chutes ; on fait parfois des parties de barres des plus animées.

Pendant la journée, nos élèves n'ont guère de moment libre ; on a supposé que c'était assez de leur laisser toute la nuit de 6 à 6. Comme invariablement toutes nos journées ont la même longueur, le

règlement a été d'autant simplifié. Avec les premiers oiseaux qui chantent régulièrement à 5 ½ du matin, une demi-heure avant le soleil, nos élèves se lèvent et cinq minutes après, ils nous ont déjà rejoints à la chapelle. Ils font une petite méditation à leur manière ; je ne sais pas trop ce qu'ils peuvent dire au bon Maître, mais il faut croire qu'ils réussissent encore assez bien, du moins ils n'ont pas l'air de s'ennuyer. A la Sainte Messe ils récitent en commun et à voix haute les prières de l'ordinaire, qui les occupent tout le temps ; ils aiment beaucoup aussi servir le Prêtre et chacun y passe à son tour. Une fois ou deux par semaine, ils chantent des cantiques en leur langue pendant toute la durée de la messe cela varie un peu. Un bon nombre a déjà la dévotion d'entendre tous les jours une deuxième messe. Il y a après cela un petit quart d'heure pour nettoyer le dortoir et ses abords, et prendre en guise de déjeuner ce qui a pu rester du repas de la veille, puis un coup de sifflet réunit toute la jeunesse sur les bancs. Nos 25 aspirants à la science sont divisés déjà en deux cours, dont le plus avancé aborde le latin. Comment va-t-on bien faire, car il n'y a dans cette langue ni vocabulaire pour le latin ni grammaire, mais surtout nos intelligences nègres n'ont pas du tout la tournure de celles d'Europe. Ils n'y voient que du bleu à toutes nos méthodes, même au plus simple comme celle de **Lhomond**²⁰⁹. Nos enfants ont surtout de la mémoire et du cœur, l'intelligence à la germaine suivra peut-être dans quelques siècles. On va essayer de mettre entre les mains des enfants un assez volumineux livre de prière en Kiswahili, langue de la côte qui devient de plus en plus langue officielle dans toute la colonie ; dans ce livre il y a les textes en latin des prières les plus ordinaires de nos offices. Le livre a donc ce double avantage d'initier à deux langues à la fois. Il faut dire que les élèves ne sont admis au cours de latin qu'après qu'ils possèdent suffisamment le Kiswahili, lecture, écriture, et intelligence des textes. **Nos enfants apprendront donc leur latin sur le Pater, le Credo, les évangiles, les psaumes ensuite, et si de cette manière que vous trouverez bien routinière et bien illogique ils peuvent arriver à comprendre le bréviaire d'abord et le missel, ils pourront être aptes aussi à comprendre une petite théologie.** Supposé toujours qu'ils persévèrent, ce qui est le gros point, ici plus qu'en Europe.

Après une bonne dose de latin absorbé par la mémoire encore fraîche du matin, nos jeunes gens vont sauter un peu et respirer et crier à leur aise. Il y a ensuite une seconde séance, celle-là pour faire pénétrer les premières notions théologiques à l'aide d'un bon catéchisme ; l'explication est suivie d'une rédaction en règle, sur le même

²⁰⁹ L'Abbé Charles Lhomond (1727-1794) est l'auteur du *De Viris illustribus Urbis Romae*, célèbre livre de l'initiation à la langue et à la culture latine.

sujet à l'effet d'ouvrir un peu davantage l'esprit et l'obliger à réfléchir. Nous comptons donc bien que pendant plusieurs années, nos premiers, encore trop influencés par leurs souvenirs de paganisme, auront bien de la peine à subir pendant dix ans cette espèce de claustration absolue qu'on voudrait leur imposer ; surtout ils verront tous leurs parents et compagnons les attaquer plus au moins au sujet de ce genre de vie si nouvelle qu'on veut leur faire mener ; ils reculeront devant le sacerdoce, ou bien ne pourront faire assez pour le mériter. Ils ne seront pas perdus pour cela, ni non plus les soins que nous leur aurons donnés ne seront perdus. On a bon espoir que beaucoup d'entre eux deviendront catéchistes, et seront ainsi à même aussi de rendre de grands services à la mission. C'est ainsi que dans deux ou trois ans déjà nous en aurons qui sortiront de cette école du Kyanja, pour s'établir au milieu de leurs parents à titre de catéchiste et ils peuvent seconder beaucoup les missionnaires, leur éviter beaucoup de fatigues, et surtout procurer beaucoup de baptêmes.

Nos élèves ayant la chapelle à proximité vont la visiter souvent ; ils ont leur petit examen particulier ; ils aiment à prendre sur leur récréation de midi pour aller dire leur chapelet. Dans la soirée le temps donné à l'étude est un peu moins long ; c'est que, de manger comme ils savent le faire, cela ne rend pas l'esprit plus léger ni plus dispos.

Le soir donc il y a encore un petit exercice oral de latin, puis on fait un peu de calcul, parfois un peu de géographie ; il faut même un peu d'allemand pour parer à tout. Il y a surtout un peu d'exercices pratiques pour toutes les cérémonies de l'église et le chant. C'est au chant qu'ils se fatiguent le moins, et la preuve qu'ils s'intéressent aux cantiques en leur langue surtout, c'est qu'ils les chantent partout et de nuit et de jour. Il y a même les oreilles fines qui s'amusent à faire du solfège, le dimanche et le jeudi, et qui réussissent fort bien.

20 Novembre – A titre d'encouragement à nos élèves, voici que le bon Maître leur envoie ce que c'est pour eux la plus grande friandise. Des nuées de sauterelles de moyenne grandeur viennent s'abattre sur la propriété : celles-là ne sont pas un fléau, c'est de l'espèce que l'on mange, et les Nègres ne sont pas les seuls à en manger.

Chaque année en ce mois-ci qui nous ramène le printemps, les premières pluies font sortir des quantités de petits êtres d'un jour ou deux que nos gens appellent des nsenene²¹⁰ ; c'est ce genre de sauterelles [qui] est des plus délicates sans être tout à fait la grosse espèce qui est un fléau parfois non pas seulement dans une grande partie

²¹⁰ Une espèce de sauterelles.

de l'Afrique mais aussi dans beaucoup d'autres pays. La petite espèce dont il s'agit ici mesure environ trois centimètres de long ; elles volent par groupes assez souvent et ont alors un chef qui porte sur la tête une espèce de haute mitre conique presque aussi longue que tout le corps. Cette friandise, une vraie bénédiction de Dieu pour nos gens, est spéciale à cette région-ci seulement, et ne se trouve guère en dehors de la rive Ouest du Nyanza, que je sache du moins.

Quand ces sauterelles paraissent tout le monde est à la joie et se met sur pied et de grand matin, qu'il pleuve ou non. Personne par exemple ne pourra vous dire d'où elles sortent.

Nos gens simples croient que c'est le privilège de leurs rois de leur procurer cette manne aussi précieuse que délicieuse. Quand ils veulent nous flatter, nous Européens, ils nous disent que c'est nous dans notre générosité qui les faisons sortir du ciel, où l'on en fait la plus grande consommation. Pour mon compte, je m'imaginais qu'elles sont pondues en terre dans le courant de l'année par une variété de sauterelles qu'on trouve un peu isolées dans l'herbe tout le long de l'année, et qui parce qu'elles ne sont pas bien nombreuses ne font pas de dégâts et n'éveillent l'attention de personne. Il faut savoir que dans toute cette région de pluies assez abondantes (4 fois plus que chez nous) vous trouvez partout où il n'y a ni forêt ni brousse proprement dite une petite herbe très fine et haute d'un demi mètre qui ne sèche jamais et reste toujours verte. Elle est brûlée trois ou quatre fois par an, quand elle est suffisamment mûre, c'est pour que les troupeaux aient des pâturages d'herbes toujours fraîches.

La manière de prendre les nsenene est assez curieuse. A part les vieux qui n'ont plus de jambes, tout le monde, enfants surtout, se met en campagne. C'est le matin que la chasse est plus fructueuse. Les petites bestioles sont cachées dans l'herbe toute mouillée de rosée, elles-mêmes ont des ailes toutes humides et ne peuvent s'élever que difficilement en l'air. Pour les éveiller, on court dans l'herbe et chacun à son tour de faire entendre le sifflement le plus strident dont ses poumons sont capables ; sous les pas et le bruit les petites créatures effarées cherchent à s'envoler et dès qu'elles s'élèvent un peu, le bras s'allonge pour les saisir au vol. Il faut être leste et avoir de bons yeux. Chaque chasseur a son petit panier au bras gauche à l'orifice très étroit et fermé d'un léger bouchon d'herbe, dans le panier même il y a quelques brindilles d'herbe fine et longue assez enchevêtrée pour que les sauterelles ne puissent trouver l'ouverture. D'ailleurs le panier est aussi tressé à jour et les petites prisonnières s'y trompent au point de chercher toujours à sortir de leur cage par les petites fenêtres, plutôt que du côté du bras noir, qui leur fait peur près de l'orifice.

Nos gens ne se fatiguent pas à courir des journées entières pour butiner ainsi leur friandise recherchée. Il leur arrive de temps en

temps que pendant que le bras s'allonge pour attraper la sauterelle qui a pris son vol, c'est tout le corps qui s'allonge dans l'herbe à la grande joie du public.

A mesure que le soleil monte et que la rosée disparaît les sauterelles sont aussi plus difficiles à saisir, alors par endroits on met le feu aux herbes qui brûlant difficilement produisent une grande fumée ; cette fumée non seulement fait lever les pauvres petites, mais aussi les étourdit ou les aveugle de sorte qu'elles se laissent prendre assez facilement.

Quand les nsenene sont au moins grand nombre, ces enfants seuls se mettent à la recherche, et alors ils coupent une grande paille d'un mètre de long et là-dessus enfilent leur prise qui arrive toujours à plusieurs centaines. C'est un gagne-pain dans ce pays.

Pour les manger, on se contente de les griller un peu dans une marmite. Le Blanc, lui, a des goûts plus raffinés toujours ; il fait ajouter un peu de beurre et de sel et tourne les sauterelles dépouillées de leurs ailes, pendant quelques secondes dans sa poêle d'où elles sortent bonnes à croquer comme des crevettes, mais n'oubliez pas de servir chaud.

Les quantités ramassées dans la saison qui dure parfois trois ou quatre mois étant grandes pour faire d'un coup toute la consommation, nos gens ont trouvé l'art aussi de les fumer légèrement, et alors elles se conservent toute l'année en paquets qui restent suspendus auprès du foyer où elles ne risquent pas trop de se gâter.

Les petites sauterelles sont ici un mets presque royal, c'est un cadeau rare qu'on se permet d'offrir même aux plus grands chefs.

Une pluie de ces petites sauterelles, ou plutôt une levée de ces insectes ailés est toute une bonne fortune ; on laisse tous les travaux pour courir tout d'abord à la cueillette de cette manne d'un genre nouveau. Mais ici les chefs ont encore leurs droits. Comme c'est le grand chef du pays qui est censé envoyer cette bénédiction à ses sujets, ceux-ci sont tenus aussi d'en ramasser le plus possible pour lui d'abord et aussi pour les autres chefs. Il faut tout d'abord travailler pour le ventre du roi, et après seulement pour le sien propre.

Quand les petites sauterelles apparaissent le dimanche, il ne faudrait pas essayer de faire croire à nos gens qu'il faut le laisser passer et attendre le lundi pour les ramasser, ce serait mettre leur foi à une trop rude épreuve. Ils ont hâte alors de courir à la messe la plus matinale afin de devenir plutôt libres de courir aux champs. Ce jour-là la grande masse n'est guère fréquentée, et la musique n'a pas de charmes. C'est que les sauterelles n'arrivent qu'à une seule saison de l'année. D'ailleurs il ne faut pas toutes les laisser aux païens.

Ces petites bestioles ne font pas de dégâts et ne vont pas dans les champs cultivés. Elles restent dans la petite herbe fine et si on ne les ramasse pas elles disparaissent sans qu'on sache trop où elles

passent.

Une seule fois, je me souviens d'en avoir vu un vol entier. Je campais alors dans un îlot du lac, quand un coup de vent nous amena tout un petit nuage de ces bestioles de la rive opposée. Il y avait peu de distance, mais cependant les petites n'avaient pas les ailes suffisamment exercées pour voler au loin, et un bon nombre périt même dans l'eau. Celles qui purent arriver jusqu'au sable du rivage de l'îlot furent si fatiguées qu'elles se laissèrent toutes tomber. Ce fut une fortune pour mes rameurs qui oublièrent l'embarquement pour faire ample récolte. On en mangea tout d'abord pour huit jours au moins, et puis on fit des provisions mais à faire sombrer la barque. J'avais beau dire que cela pouvait, que nous allions périr tous, mes hommes tous païens encore, me regardaient d'un air de pitié et ne cessaient de me répéter que je ne connaissais rien encore aux bonnes choses, que nous voyagerions beaucoup plus lentement pour ne pas courir de risques etc....

Ils furent les plus forts, et nous perdîmes tout d'abord une journée entière, car il fallut bien faire fumer un peu toutes ces quantités de sauterelles ramassées, qui sans cela seraient vite entrées en décomposition. Cette fois-là je dus mettre douze jours à faire le trajet de 6 ou 7 jours. **Nos Nègres ne comptent pas le temps.** J'aurais pu presque me dispenser de les payer ; ils se seraient crus assez payés par la bonne capture qu'ils avaient faite, et qu'ils m'attribuaient sans doute, croyant qu'à titre de grand hommage je la leur avais procurée.

Nous voilà suffisamment édifiés sur les sauterelles, et la délicatesse que la sienne [illisible] au faible voir parfois dans sa bonté !

24 Novembre – Voici maintenant une petite compensation aux délicatesses, il ne faut pas en effet que le missionnaire ait tout à souhait. Nous étions habitués depuis longtemps à trouver sur place le café que nous consommons, et depuis bon nombre d'années nous nous en tirions à assez bon compte même pour toutes nos stations. Aussi nous nous contentions de faire ramasser chaque année ce qui nous fallait.

Ce n'est pas cependant qu'il existe sur toute l'étendue de ce Vicariat ; c'est un produit spécial aux bords immédiats du Nyansa, et même de l'Ouest seulement, et du Nord-Ouest. Il y en a assez peu dans l'Uganda, mais beaucoup déjà dans les îles de Sésé, beaucoup aussi sous le premier degré Sud ; cela s'arrête vers le 2^e degré de latitude Sud, et ce qui est singulier, le café et [illisible] ne poussent plus guère à dix lieues de la rive du lac. Cependant je crois qu'avec quelques soins, l'arbre à café viendrait aussi, au moins dans les régions plus humides du Sud du lac, ainsi nous en avons à la mission d'Ukerewe, qui cette année déjà pourra se suffire. J'en ai trouvé aussi dans une de nos missions du Rwanda, qui dans deux ans aura sa

récolte.

Sur les abords mêmes du Nyansa, le café a toujours poussé tout naturellement et sans soins. Il y a plus de 15 variétés, dont quelques-unes assez délicates ; si on soignait cette culture, on aurait sinon du Moka du moins un bon café ordinaire. En général, le caféier n'aime pas trop le grand air ; c'est plutôt un arbuste qui s'accommode fort bien de l'abri que lui fournissent les innombrables bananeraies dont les feuilles montent souvent jusqu'à 8 mètres et plus. Le caféier peut fleurir un peu à tout moment de l'année ; il lui suffit d'une bonne pluie suivie de quelques journées de chaleur douce. Il y a cependant une saison, c'est Octobre surtout où l'on voit toutes les branches de l'arbuste se couvrir d'un commun accord de belles fleurs blanches, extrêmement délicates, et qui ne durent guère que deux jours. L'arôme répandu alors bien au loin, est celui qui se dégage de l'oranger qui lui aussi en embaume toute une région à certains moments de l'année. En Octobre et quelquefois en Mars, on voyage ici des journées entières sans quitter un moment cette atmosphère de paradis terrestre. Nos Nègres n'ont pas l'air cependant d'être bien sensibles à de pareils charmes.

Souvent sur le même arbre on trouve les fleurs et les fruits ; ceux-ci mettent presque toute une année à mûrir. Il y en a souvent des quantités sur la même branche qui sur tout le tour et sur toute sa longueur est couvert alors de gros boutons rouge clair ou rouge sombre selon l'espèce.

Mais ces grains ne mûrissent pas ensemble et c'est ce qui rend la cueillette longue, difficile et coûteuse. Il faut ramasser un à un, tous les petits grains, ordinairement ils sont réunis deux à deux dans la même gousse ; il faut les arracher de l'arbre, et même très mûrs ils ne tombent guère par terre, mais pourrissent plutôt sur la branche, où se mettent à bourgeonner même sur la branche déjà, selon la pluie. J'ai vu déjà la même chose aussi pour des citrons, dont la graine poussait à l'intérieur d'un fruit encore suspendu à l'arbre.

Les quelques rares graines qui tombent à terre se mettent à germer dès qu'elles passent deux jours à terre. Aussi les indigènes ne font-ils pas grand travail quand ils veulent multiplier l'arbre ; ils trouvent toujours des petits plants par terre, ou bien encore, qu'ils coupent une branche vive, et la piquent en terre par les deux bouts, cela donne souvent deux arbres nouveaux.

Les Nègres qui ne connaissent pas l'usage du café que nous buvons liquide et en décoction ramassent leur café très mal. Ils arrachent violemment par moment de la branche tous les grains mûrs ou non mûrs qui s'y trouvent, et font bouillir le tout sans même écosser. Ils ont l'habitude de mâcher ensuite le grain ainsi fouillé et séché. On les voit très souvent aussi occupés, et ils ressemblent assez à nos chiqueurs de tabac d'Europe. Offrir du café quand on va faire une

visite est même une politesse obligatoire quand du moins c'est une visite dans une famille qui se respecte ; l'hôte vous le présentera alors dès les premières minutes, soit dans un joli petit panier, soit un sachet tressé de paille, et lui-même en prendra toujours pour vous prouver qu'il n'y a pas de sortilèges ni d'empoisonnement à craindre. Il en est un peu de ce café comme de nos cigares que vous présentez en Europe. Mais il est permis aussi de refuser, et c'est ce que je fais toujours en montrant mes vieilles dents qui branlent, et qu'il me faut ménager. Cela amuse nos gens, qui ordinairement ne pèchent pas par la denture. Et puis il y a aussi qu'eux autres trouvent cette chique agréable tout comme les chiqueurs de tabac, tandis que l'Européen trouvera le goût des plus amers.

A ce sujet, on pourra vous raconter pas mal d'histoires au sujet de l'usage du café auprès des indigènes. Il entre dans beaucoup de remèdes, à tort ou à raison. Il est employé aussi dans beaucoup de sortilèges et de maléfices. Quelquefois, il est administré aussi pour porter bénédiction. J'ai dû vous dire que quand deux individus font ensemble le pacte du sang, qui les rend frères pour la fin de leurs jours, ils s'assirent sur leurs talons l'un devant l'autre, puis le ministre requis pour la cérémonie, vient avec sa lancette, et fait alternativement à chacun une petite entaille dans la vente. Dans le sang qui jaillit, un grain de café est alors frotté et donné à mâcher à celui qui est en face, et qui dès lors se doit aimer celui dont il a léché le sang comme s'il était son propre frère. Cela ne fait aucune difficulté par ici, et plus d'un missionnaire a été obligé selon les circonstances et pour les besoins de sa mission de lécher ainsi quelques gouttes de sang. On peut le faire sans y admettre le diable, pourvu que la bonne cause y gagne.

Mais tout cela ne vous explique pas là encore comment cette année nous somme privés de cafés à la mission. Voici maintenant ce qui est arrivé. Vous savez que nous ne vivons pas trop loin de l'Uganda où quelques commerçants blancs ou jaunes se sont fixés déjà grâce aux chemins de fer. Nous en avons même deux ou trois à Bukoba à 10 Kilom. **Ce sont les English les premiers qui ont découvert qu'il y aurait une spéculation à essayer avec le café.** Le grain d'ici ressemble pour la forme à celui du Mokka d'Arabie, qui se ramasse beaucoup à Aden, colonie anglaise aussi ! Le Mokka a sa réputation faite, et on la paie un bon prix, si donc on trouvait moyen de faire un mélange, et d'ajouter au vrai Mokka une bonne quantité de notre mauvais café de l'intérieur, les amateurs n'y verraient trop rien, et on aurait ainsi chance de réaliser d'assez beaux bénéfices. C'est un peu ce qui se fait depuis deux ans. Je ne sais si vous vous en êtes aperçus.

Donc cette année, sans que les bons missionnaires se doutassent rien, tout le café a pris le chemin de l'Uganda ou de Bukoba. Et

maintenant les arbres dépouillés de leurs fruits attendront une année pour nous donner une récolte, peut-être aussi faudra-t-il attendre là même deux années, si les pluies surtout sont trop fortes. Il est vrai aussi que les commerçants ne pourront pas faire trop longtemps ce commerce qui serait par trop lucratif ; déjà il y en a un à Bukoba qui a acheté bien des charges de café à un prix dix fois plus haut que le prix courant du pays, et on dit qu'il ne peut déjà plus s'en débarrasser. Peut-être sera-t-il obligé de nous céder sa provision : il n'y gagnera pas.

A la mission de Marienberg, nous avons toujours dédaigné jusqu'ici de cultiver le caféier quoiqu'il n'y ait presque aucun travail et que la cinquième année déjà on ait une récolte à espérer. Nous achetions notre café auprès des indigènes à bien meilleur compte que nous n'aurions pu le cultiver. Et puis pour l'exportation nous n'avons jamais cru que ce fût lucratif, puisque l'espèce est par trop ordinaire. La culture du café ne demande pas beaucoup de peine, mais c'est la cueillette, le séchage, et surtout l'écorçage. A l'acheter tout écosé aux indigènes à qui nous avons appris à le laisser bien mûrir, et qui ne comptent jamais ni la main d'œuvre, nous l'avons presque gratis.

Cependant à Marienberg même, nous avons fait une plantation des meilleures espèces, cette année-ci, et dans quelque temps nous n'aurons pas à nous inquiéter des spéculateurs. Toutes nos missions vont aussi avoir leurs quelques caféiers, quoique nous n'ayons guère besoin de l'usage du café pour nous surexciter les nerfs.

Nous essayons aussi un peu de caoutchouc. Il paraît qu'il y en a dans ce pays-ci, et depuis quelques jours tout le monde va entailler n'importe quel arbre. Mais voilà, il y a du bon caoutchouc et il y a du mauvais. Il y a de bonnes lianes qui donnaient de riches récoltes, mais il faudra bien du temps et de la peine pour les faire pousser ; il faut même leur planter des arbres comme supports, et laisser grandir pour se reposer dessus ; la récolte et le bénéfice seront donc pour les petits neveux, si jamais nous cultivons.

Il faudrait bien un peu s'intéresser à tout ce qui serait source de quelques bénéfices, car nos œuvres se multiplient toujours beaucoup, elles coûtent aussi de plus en plus cher, et l'argent en Europe, c'est-à-dire la charité se fait de plus en plus rare.

25 Novembre – Notre pays est triste depuis quelques mois. Il nous est arrivé une nouvelle épidémie. Dans le passé déjà nous connaissions la peste bubonique qui presque chaque année visite quelques villages qui ne sont qu'à 30 Kilom. de Marienberg ; ce qu'il y a de singulier, c'est que la peste est localisée dans ces villages-là et ne passe guère dans les autres, contrairement à ce que l'on voit en

l'Uganda, ou souvent elle ravage tout le pays.

Nous sommes envahis par la maladie du sommeil qui nous vient aussi de l'Uganda, d'où sortent d'ailleurs pour nous tous les biens et tous les maux. Dans l'Uganda elle fait de terribles ravages depuis deux ans, et personne n'a pu savoir par où elle y avait pénétré. On sait seulement qu'elle règne depuis des années tout le long du Congo. Presque tous ceux qui sont atteints de la maladie y succombent sans que jusqu'ici les médecins aient pu trouver un remède efficace. Les Européens mêmes ne sont pas plus avancés sous ce rapport que les Noirs, quoique ce soit déjà la deuxième Commission médicale qui fasse des recherches dans l'Uganda en particulier. Il ne s'agit sans doute que d'un nouveau microbe à découvrir, et d'un nouveau sérum à fabriquer.

On ferait bien se hâter, car sans cela les bords du Nyansa surtout vont se dépeupler, et ce serait bien dommage pour une si intéressante population. C'est une chose assez curieuse que ce soient les îles du lac surtout et les abords qui aient plus à souffrir de la contagion. Quelques-uns prétendaient que c'était parce que ces gens-là se nourrissent surtout de poissons. Il y en a qui traînent la maladie plus de deux ans, et pendant presque tout ce temps ils continuent à vaquer à leurs affaires ; quoique cependant ils éprouvent une grande faiblesse dans les jambes surtout. L'appétit paraît-il augmenter jusqu'à la voracité, et le sommeil devient de plus en plus tyrannique, en sorte que vers la fin le malade dort même en mangeant.

Des villages entiers sont dépeuplés déjà au Nord du Nyansa ; pour préserver l'Ost-Afrika allemand, on vient d'établir une quarantaine très sévère. Personne venant du Nord, n'a le droit de passer la Kagera, toutes les communications sont suspendues avec nos voisins du Nord, sauf par le lac, et par un seul endroit où se trouve établi un hôpital. C'est bien tard qu'on prend des mesures pour conjurer le mal qui nous a passablement envahis, puisque dans presque tous les villages il y a des malades. Pour nous, nous faisons prier nos chrétiens et leur apprenons à avoir recours par-dessus tout le reste à leur bonne Mère du Ciel.

Les Nègres païens ne manquent pas d'accuser les Européens de leur porter des maux dont jamais jadis ils n'avaient eu à souffrir. Ils sont à bout de sacrifices, tout est inutile pour conjurer le fléau. S'ils songeaient au moins à se convertir, tout ne serait pas perdu.

Je vous laisse là, et continuerai s'il plaît à Dieu un autre jour. Dites-moi si vous pouvez tirer quelque chose de cet imbroglio, sinon de me dispenser volontiers de vous imposer pareille prose.

Priez pour moi qui ne vous oublie guère en N.S.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

82. LETTRE DU 20 DECEMBRE 1903 A SA SŒUR VIRGINIE²¹¹

Marienberg, le 20 Décembre 1903



Ma bien chère Virginie,

En réponse à votre dernière du 5 Septembre, je viens vous souhaiter une heureuse et sainte année, à vous et à maman d'abord et puis à toute la famille. Ces fêtes de Noël et de Nouvel an vont me donner l'occasion de redoubler de prières pour votre bonheur éternel, bien plus encore que pour votre bonheur en ce monde. Continuez vous aussi de prier pour moi. Je sais que vous l'avez fait beaucoup depuis Septembre surtout, mais reprenez encore avec plus de ferveur quand vous recevrez cette petite lettre et unissez-vous avec toute cette mission du Süd Nyansa en Février prochain. Nous avons dû renvoyer en effet au 14 Février 1904, la bénédiction de notre nouvelle église de Marienberg ; ce jour-là aussi on sonnera les cloches pour la première fois ; peut-être la belle statue de Lourdes sera arrivée aussi et on sortira les beaux ornements pour la première fois. Mon pauvre jubilé a été renvoyé à ce jour-là, et les missionnaires se réuniront assez nombreux ; ceux qui ne sont pas revus depuis dix ans, ou qui ne sont jamais connus se rencontreront en cette petite fête, qui deviendra grande fête parce qu'elle est des plus rares. **Dites bien à la bonne Maman que je tiens encore plus à ses chapelets qu'elle récite pour moi qu'aux bas qu'elle fabrique.** Cependant ceux-ci aussi seront les bienvenus. Envoyez-les au **P. Froberger** [1871-1931] à Trèves pour Avril ou Mai, et puis retenez cette nouvelle indication que je vous donne : si vous voulez continuer à m'en fabriquer, finissez d'abord la laine ou le coton que vous avez déjà acheté ; puis vous achèterez de la laine blanche, et me fabriquerez une bonne douzaine de bas blancs pour 1905 ; je voudrais maintenant quelques bas de laine, parce qu'ils me tiendront un peu plus chaud. Merci d'avance ! et que le bon Dieu se charge de vous payer comme il sait faire.

Vous me parlez souvent des neveux et nièces ; mais pour être plus sûr de ne pas les oublier je voudrais garder leurs noms dans le bréviaire. Donc tous les noms de ces neveux et nièces avec leur année de naissance, écrivez-les-moi sur le dos d'une ou deux images, sous le nom de leurs parents.

Je m'arrête là pour aujourd'hui, et vous prie encore de me rappeler au souvenir de tous les bienfaiteurs.

²¹¹ Lettre de Mgr Hirth du 20 décembre 1900 à Virginie Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096200.

Croyez-moi, ma bien chère Sœur Virginie, votre toujours bien affectionné frère

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

**83. LETTRE DU 20 DECEMBRE 1903 A SON FRERE,
L'ABBE ERNEST**²¹²

Marienberg, le 20 Décembre 1903



Mon bien cher frère Ernest,

Le procureur de Marseille m'a écrit qu'il a bien encaissé vos deux envois de 29/09 et du 23/10 ; c'est-à-dire ceux que vous m'avez annoncés sous ces dates : 4.613, 26 (francs)²¹³ et 216, 25 (francs). Combien je vous remercie pour ces nouveaux envois, et combien je prie le bon Maître qu'il vous paie toutes vos peines.

A ce propos, je vous rappelle que pour le plus grand avantage de nos œuvres, il vaut mieux nous envoyer ainsi de l'argent comptant, plutôt que ce que j'appellerais des dons en nature. Vous savez que l'année dernière je vous ai spécifié un peu ces dons, parce que je sais que les bienfaiteurs souvent désirent qu'il en soit ainsi. Plutôt que de verser l'argent, ils veulent donner l'un une statue, l'autre une cloche ; nous recevrons tout cela toujours volontiers, quoique bien souvent l'utilité pratique puisse être bien contestée. **Mais chaque fois que les bienfaiteurs peuvent être amenés à vous remettre l'argent sonnante, pressez-les de le faire. Ainsi 3 ou 4.000 francs comptant me vaudraient bien plus que de beaux draps d'or, des cloches, un harmonium, etc....**

Les draps d'or en ce pays ne dureront pas longtemps et noirciront ; les cloches ont souvent des accidents irréparables à cause de la distance ; l'harmonium a été quelque peu réparé, mais sera bien sensible à l'humidité et manquera même peut-être d'organiste ; les statues au besoin sont remplacées d'ici longtemps par des Chromos sur papier que nous encadrons avec des roseaux ou des papyrus etc....

Je pense que vous me comprenez et quoique pour ces sortes d'envois, je vous sois le plus reconnaissant que je puisse l'être dans mon pauvre cœur, je vous serai toujours plus reconnaissant encore pour l'argent comptant : **c'est que plus il y a d'argent plus on nous envoie des missionnaires.** Des missionnaires, c'est ce qu'il nous faut tout d'abord.

²¹² Lettre de Mgr Hirth du 20 novembre 1903 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096201.

²¹³ Le mot « francs » a été ajouté par nous pour rendre le texte compréhensible.

La maison Raffl m'a annoncé la statue qui doit être à la côte. J'ai commencé à acquitter les 57 intentions de messes annoncées par votre 23/10.

La Rédaction de la Deutsche K. Ges.²¹⁴ m'a dit qu'elle vous réclamait les 8 marks pour le journal qui m'arrive toujours et que je continuerai volontiers à recevoir. L'abonnement continuera tant que vous ne l'arrêterez pas. Virginie me parle encore de bas ; j'en ai besoin et lui dis de les adresser à Trèves au **P. Froberger** [1871-1931].

Je vous souhaite encore à vous et à toute la famille la plus heureuse et la plus sainte des années. Mes vœux avec mes respects aussi à Mr Lintzer, et à tous les bienfaiteurs. Adieu encore, je reste dans le cœur de Jésus votre bien affectionné

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

Nous avons remis au 14 Février la bénédiction de la nouvelle église de Marienberg, la première sonnerie des cloches et le jubilé de Septembre. Cette lettre vous arrivera à temps pour vous unir de cœur.

84. LETTRE DU 31 DECEMBRE 1903 A MGR LIVINHAC²¹⁵

Marienberg, le 31 Décembre 1903



Monseigneur et très Vénéré Père,

Comme c'est pendant les fêtes de Noël que j'écris à Votre Grandeur, je me fais un bonheur tout d'abord de vous dire que je n'ai pas manqué auprès de la crèche du Divin Enfant de me souvenir de vous et de notre Société ; j'ai exprimé au Seigneur les vœux que je forme pour vous, d'heureuse et sainte année, malgré toutes les difficultés. Dieu n'augmente sans doute les peines pour nous que pour augmenter en même temps notre récompense. Fiat ! Fiat !

Pour nous, bien faibles encore dans cette chrétienté qui commence à peine, il a plu au bon sauveur de vous ménager pendant cette année écoulée, et de nous envoyer des consolations bien plus que des tristesses.

Nos stations peuvent se diviser en trois groupes de plus en plus différents, au point de vue des difficultés. Celles du Sud du lac travaillent avec une assez grande liberté de la part des chefs sur une population en général difficile à convertir et à maintenir dans la religion. Celles de la rive Ouest du Nyansa ont à lutter contre la mauvaise volonté de tous les chefs locaux, toujours aussi mal disposés, et qui tiennent leurs sujets dans la plus

²¹⁴ Une revue allemande.

²¹⁵ Lettre de Mgr Hirth du 31 Décembre 1903 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095088-095089.

grande sujétion ; ceux-ci au reste sont des mieux disposés, et beaucoup sont instruits de la religion. Enfin les stations du Rwanda, placés toutes loin du roi et des grands, tous despotes absolus, font leur œuvre dans le plus grand silence possible, pour gagner le plus d'adhérents possible, avant que l'opposition qui se prépare n'éclate.

Nos stations sont en progrès un peu partout, même sur la côte Ouest du Nyansa, et si les catéchumènes dans le district militaire de Bukoba ne peuvent pas se déclarer encore, si même il y a toujours beaucoup de tracasseries, soit ouvertes, soit secrètes surtout, la foi cependant gagne assez rapidement. A Marienberg, les baptêmes adultes ont augmenté cette année de moitié (de 100 à 150), et la progression promet de continuer. La nouvelle église est presque achevée ; on espère qu'elle pourra durer 50 ans comme solidité.

Buyango au Kiziba ne s'est pas beaucoup développé encore ; **l'art de convertir est un art que les missionnaires doivent apprendre.**

Au Kyanja, on se prépare à remplacer les huttes de paille par une maison en briques ; pour les conversions, on a peu tenté, en attendant.

A cette mission du Kyanja a été annexée notre école centrale des catéchistes. En Novembre, j'y ai passé 15 jours pour ouvrir cette école avec 25 élèves ; elle est confiée au P. Riollier [1876-1938]. Ces élèves promettent d'avancer assez vite, ils ont tous deux ou trois ans de formation dans les autres écoles du Vicariat. On n'a pas osé amener les jeunes gens du Rwanda parce qu'ils s'acclimatent trop difficilement à l'altitude de 1200 mètres seulement ; nous le voyons par une quinzaine de filles qui sont chez les Sœurs de Marienberg. Si nous pouvions monter en 1904 sur un plateau élevé de 300 mètres au dessus du lac et qui se trouve à 30 Kilom. Sud de notre Kyanja actuel, nous pourrions sans doute y ouvrir un établissement où vivraient aussi les jeunes gens du Rwanda.

L'Ussuwi prépare quelques catéchumènes.

Le Bukumbi a augmenté cette année ses baptêmes, mais en même temps on voit augmenter le mouvement de caravanes. Nos gens ne vont plus guère à Bagamoyo, mais ils vont s'engager comme travailleurs à la côte et dans l'Usambara ; ils font les caravanes de Tabora et du Tanganika, de l'Ushirombo et du Rwanda, et pour le moment vont beaucoup à la suite des nombreux prospectors²¹⁶ qui parcourent le pays des Massaï.

N.D. des Exilés va être transférée à Muanza-ville, où la petite résidence, chapelle et chambre, est bâtie. Mais il n'y a pas de mis-

²¹⁶ Prospecteurs.

sionnaire disponible pour placer là, et soutenir les nombreux néophytes qui y parcourent de partout. Il n'y a personne non plus pour desservir les nombreuses annexes du Bukumbi, et cependant dans l'Usmao, le Nera etc... celles-ci sont prospères. Il nous faudrait une fondation surtout au Ntuzzu, où chefs et gens sont bien disposés ; ce serait pour empêcher les progrès des protestants de Nassa.

Rien de particulier à Ukerewe, si ce n'est que le P. Loupias [1872-1910], qui depuis deux ans fait 4 hématuries ne peut y séjourner plus longtemps. En Février, il doit venir tenter le climat de notre côte Ouest ; ce qui renvoie à Mars la reprise définitive de N.D. de la Consolation transférée dans l'Ushashi.

A Kome, les confrères ont commencé une plantation de caoutchouc de 5000 pieds ; on promet du succès et du bénéfice ; il y a les agents des commerçants dans tout l'Ouest du Nyansa, et jusqu'à Kome même. Les missionnaires emprisonnés dans leur île ont toujours bien de la peine à desservir encore tout le continent.

Au Rwanda, ce Noël 1903 a dû porter grande joie dans nos trois plus anciennes stations. Isavi a fait son 3^e baptême d'adultes ; Kissaka son premier, et Bugoye son premier. Kissaka est dans sa 4^e année, et Bugoye finit sa 3^e ; j'ai cru qu'il serait bon de donner le baptême aux quelques jeunes gens qui depuis plus de deux ans vivaient chez les Pères même, et recevaient depuis ce temps leur formation en vue de futurs catéchistes. Mulera [Rwaza] est fondé depuis un mois au pied de Mfumiro, quoique le roi au dernier moment soit revenu sur la parole qu'il m'avait donné en Août ; et au Sud du Kivu, les confrères doivent arriver en ce moment dans leur province du Kinyaga. Mais au Rwanda nous ne prendrons bien que lorsque nous aurons quelques stations au centre du pays.

Nous avons trouvé une bonne route par le Mpororo, mais pour devenir tout à fait pratique, il faudrait là aussi une station au moins.

Quand est-ce que la bonne Providence enverra des missionnaires à cette population de 2 à 3 millions d'habitants si exceptionnellement disposée ? Et quand est-ce que je ne serai plus là surtout pour empêcher le mouvement de la grâce ? **La visite de ces stations du Rwanda devient une difficulté toujours plus grosse, et cependant pendant la fondation même des stations, il faudrait des visites assez fréquentes. Cette année, je devrai y passer près de six mois, si nous voulons obtenir de nouvelles stations.**

Votre Grandeur, dans sa grande charité, ne voudrait-elle pas m'envoyer au moins un auxiliaire à un titre quelconque, ou bien m'indiquer parmi les confrères du Vicariat, celui qu'elle jugerait plus apte à faire l'œuvre de Dieu et à faire observer nos Règles ? Je crois que Dieu récompenserait grandement la Société de cet acte

de charité, que je ne mérite pas sans doute, mais qui pourrait procurer le salut de beaucoup d'âmes.

Il y a aussi une œuvre difficile et importante, et le Vicariat pour cette œuvre est bien en retard ; avec l'agrément de Votre Grandeur je voudrais pouvoir y consacrer quelques loisirs. Nos premiers élèves de l'école commencent leur latin ; je suis persuadé qu'en eux nous nous préparerions assez vite des aides sérieux, mais il faut leur former un maître et un guide.

Au sujet du **P. Conrads** [1874-1940], j'ai cru suivre d'aussi près que possible les indications de Notre grandeur en l'attachant à Marienberg, où il y a plus de travail. Le Père s'y occupe des sciences naturelles au point qu'il lui reste assez peu de temps pour la langue.

Je crois enfin devoir vous signaler que depuis une année surtout, le Bulletin Officiel Colonial de Berlin, n'a manqué aucune occasion de copier dans nos Bulletins de la Société, tout ce que les missionnaires écrivent en faveur de missions au Rwanda. Je ne puis douter, qu'il ait là une intention particulière de signaler aux protestants nos progrès en ce pays. **Ne serait-il pas possible que nos différents Bulletins ne publient pas trop les chiffres et les détails que les confrères d'ici croient n'envoyer qu'à la Chronique ?**

Que Votre Grandeur daigne nous bénir encore au commencement de cette nouvelle année et daignez agréer aussi l'expression des sentiments de profond respect et de soumission filiale avec lesquels je suis toujours de Votre Grandeur l'humble fils et obéissant serviteur

Jean-Joseph

des P. Bl. Vic. ap. Ny. M.

85. LETTRE DU 7 FEVRIER 1904 A MGR LIVINHAC²¹⁷

Marienberg, le 7 Février 1904

Monseigneur et très Vénéré Père,

Au reçu de votre dernière par laquelle Votre Grandeur m'annonçait qu'aucun missionnaire ne serait envoyé à ce Vicariat avant la fin de l'année, j'ai complété aussitôt le personnel des stations déjà existantes. Les missionnaires qui devaient fonder au Sud du Kivu ne sont arrivés à leur poste que vers Noël, et la station d'Ushashi à l'Est du Nyansa n'était pas même commencée, de sorte que nos autres stations étaient assez faciles à compléter pour le personnel. **Ma grande peine en cette circonstance est d'avoir été contre nos Constitutions et d'avoir contristé Votre Grandeur. Je**



²¹⁷ Lettre de Mgr Hirth du 7 février 1904 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095090.

vois une fois de plus que je ne m'y prends guère bien pour attirer les bénédictions de Dieu sur cette pauvre mission.

Mais si votre bonté veut bien me pardonner et ne pas ménager ses avis, peut-être le bon Maître me permettra-t-il de réparer en partie tout le mal que j'ai fait, et les scandales que j'ai donnés.

Ci-joint la petite note que Votre Grandeur désire sur les Frères Coadjuteurs.

Daignez, Monseigneur et très Vénéré Père, prier encore pour cette mission et agréer l'expression des sentiments d'entière soumission et de filiale affection dans lesquels je veux rester

de Votre Grandeur
l'humble fils et obéissant serviteur
Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

*** COPIE D'UNE LETTRE DE MGR LIVINHAC DE 1904 (?)
A MGR HIRTH²¹⁸**

Monseigneur et bien cher confère,

Je connais votre bon cœur et je sais que vous seriez désolé de me contrister. Vous venez cependant de me causer une grande peine en fondant contrairement à un point essentiel de nos constitutions : 3 stations à 2 missionnaires. Vous me dites que vous avez agi ainsi par charité pour les âmes, comme si la charité pouvait nous mettre en opposition formelle avec la volonté divine. **Puisse cette violation de nos Saintes Règles ne pas attirer quelque malheur sur votre Vicariat apostolique.** Dans tous les cas elle n'est pas de nature à inspirer à vos missionnaires le respect des Constitutions et des ordres de leurs supérieurs. A moins que nous ne soyons obligés de fermer nos maisons situées en territoire français ; il ne vous sera pas possible de vous envoyer de quoi combler les vides avant l'été prochain. Le plus simple serait de supprimer momentanément le poste de l'Ousouï où on ne fait rien et de distribuer les confrères entre les stations qui n'ont pas le personnel réglementaire. **Le P. Buisson** [1867-1933] qui paraissait remis n'est pas très fort m'écrit-on de Mombasa. Quand la procure de Mombasa sera terminée ce Père et le **P. Hauteœur** [1858-1952] seront disponibles si vous les jugez bons, demandez à ce dernier s'il rentrerait avec plaisir dans le Vicariat du Nyansa Méridional. **Je vous répète en terminant ce que je vous ai dit souvent : si vous n'avez pas le personnel et les ressources nécessaires pour faire beaucoup, faites peu mais faites bien...** Dieu ne vous demande que cela. **Ce n'est pas le grand nombre de stations qui constitue la prospérité d'une mission, mais les stations bien composées où chacun fait parfaitement son devoir, sous un supérieur qui sait la langue, qui est pieux, prudent, charitable, obéissant à son Vicaire apostolique.** De tels supérieurs ne s'impro-



²¹⁸ A.G.M.Afr., Copie d'une lettre de Mgr Livinhac de 1904 (?) à Mgr Hirth, N° 095074.

visent pas. **On perd les missionnaires en les nommant trop tôt supérieur et on compromet les œuvres qu'on leur confie.**

Que le bon Dieu nous éclaire les uns et les autres. Je le lui demande de tout cœur et je vous prie de me croire Monseigneur et bien cher confrère votre affectionné et tout dévoué serviteur et frère en N.S.

Signé Léon

86. LETTRE DU 7 MARS 1904 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST²¹⁹

Marienberg, 7 Mars 1904



Mon bien cher frère,

Le même courrier m'a remis vos 3 plis du 24.XII, du 27.XII et du 8.I. Le tout me prouve encore combien vous êtes infatigable dans vos quêtes et combien le bon Maître bénit votre charité. Je ne puis compter que sur l'éternité pour vous remercier, mais si Notre Seigneur veut bien me faire arriver à bon port, soyez sûr que je ne vous oublierai pas. Quant aux messes dont vous m'énumérez les intentions dans votre 8 Janvier, soyez rassuré ; on va commencer de suite à les dire, et dans un mois les 500 seront acquittées. Sitôt que la poste m'aura remis les honoraires à Marienberg, par Bukoba (via Dar-es-Salam) en vous servant du mandat poste international. **Veillez remercier en mon nom tous les bienfaiteurs. Moi-même je suis de moins en moins capable de le faire, le temps me manque et quelquefois les forces.** J'avais commencé à vous écrire même quelques lignes seulement tous les jours, pensant bien pouvoir continuer ; mais depuis l'envoi que j'ai dû vous faire en Novembre dernier, je n'ai pu ajouter une ligne. Je sais pourtant bien que quand je ne vous écrirai plus, vous ne pourrez plus nous envoyer ces ressources indispensables pour faire les conversions ; espérons que la Providence viendra encore en aide pour tout concilier.

Le 14 dernier a eu lieu la bénédiction de l'église de Marienberg deux jours auparavant nous recevions la belle statue de N.D. de Lourdes, qui depuis ce moment attire beaucoup de dévots à ses pieds. Mais maintenant que nous avons une si belle statue, nous rêvons de lui bâtir une petite chapelle à part qui deviendrait un but de pèlerinage sur un mamelon situé à 15 minutes de notre église ; nous bâtirions cette chapelle pour demander à Marie de nous préserver des protestants qui menacent de fonder une mission dans notre voisinage de Marienberg.

²¹⁹ Lettre de Mgr Hirth du 7 mars 1904 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096209.

Vos cloches sonnent bien et font la joie de tous nos fidèles ; le clocher qui n'a qu'une 15^e de mètres doit recevoir une flèche de 5 mètres quand nous aurons de quoi.

Je vous envoie quelques photographies ; vous me direz si vous les recevez.

A Marie, je vais essayer d'écrire quelques lignes ; elle-même, qui depuis tant d'années ne m'a pas écrit vient d'envoyer 2 ou 3 lettres, qui montrent bien combien elle est malade. Je ne voudrais pour rien au monde, la rendre plus malade encore par mon silence ; mais je prie surtout le bon Maître de lui venir en aide, à elle et à sa famille.

Vous avez bien fait de m'envoyer l'article de Mr le Chanoine Winterer ; si vous n'aviez fait que m'annoncer la chose, je m'en serais tourmenté encore bien plus. Maintenant que l'article a paru, je ne puis que vous être reconnaissant d'avoir fait votre possible pour empêcher une trop grande divulgation. Continuez, bien cher Frère, de vous en tenir aux recommandations que je vous ai faites toujours, vous n'aurez pas sur la conscience au moins d'avoir hâté par des imprudences l'établissement des protestants au Rwanda.

Adieu bien cher frère, et que le bon Maître bénisse vos travaux de Pâques et vous garde bonne santé. Je vous embrasse bien affectueusement dans le Cœur de N.S.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

87. LETTRE DU 31 MARS 1904 A MGR LIVINHAC²²⁰

Bukumbi, le 31 Mars 1904

Monseigneur et très Vénéré Père,

C'est du Sud du lac que j'adresse celle-ci à Votre Grandeur, la dernière était du 7 Février. Nous ne sommes qu'à quelques jours de la fête de votre Saint Patron, et je prie tout d'abord ce puissant intercesseur d'adoucir pour Votre Grandeur les amertumes inséparables de l'état de persécution où la Société continue à vivre. Puisse Saint Léon vous continuer lumière et force pour passer heureusement, autant que Dieu le veut, cette crise difficile et déjà si longue ; nous ne pouvons de si loin que vous renouveler une fois de plus l'assurance de nos faibles prières et de notre obéissance toujours plus parfaite.

A Marienberg, le 14 Février a eu lieu la bénédiction de la nouvelle église ; le bon maître commence à bénir se semble nos travaux en multipliant nos baptêmes en cette mission. Comme à ce



²²⁰ Lettre de Mgr Hirth du 31 mars 1904 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 09591.

jour avait été rattaché le souvenir de mon anniversaire de sacerdoce, passé depuis 6 mois, quelques confrères avaient été invités. Tout aurait été bien simple si Mgr Gerboin [1947-1912] et Mgr Streicher²²¹ [1863-1952] n'avaient cru devoir s'inviter aussi. Mais enfin je ne pouvais qu'être heureux de servir d'occasion à ces vénérés confrères de se revoir après de longues années.

En Février, deux mutations ont dû avoir lieu : le P. Loupias [1872-1910] trop souvent pris de la fièvre à Ukerewe a été transféré au Bugoye du Kivu, et a été remplacé par le P. Conrads [1874-1940] qui à Marienberg se trouvait trop près des Sœurs de la mission et de la station militaire de Bukoba. Le P. Meyer [1873-1965] toujours souffrant depuis 3 ans au Bukumbi a permuté avec le P. Fisch [-?-] au Kyanja.

Au Bukumbi, la mission a bien progressé depuis une année quoique le travail soit toujours particulièrement dur. Une douzaine d'annexes en partie déjà ancienne promet de multiplier les chrétiens de cette mission assez rapidement ; mais comment soutenir les chrétiens de ces annexes éloignées, s'il n'y a pas de missionnaires pour fonder de nouvelles stations ? La chapelle du Muanza est desservie régulièrement.

Ukerewe et Kome vont à peu près comme le Bukumbi.

Au Rwanda, il y a de bonnes nouvelles, les santés sont bonnes, et les progrès des missions sont soutenus.

Les deux confrères que Votre Grandeur a bien voulu nous renvoyer avec le **P. Buisson** [1867-1933] resteront à Marienberg provisoirement, et nos missionnaires sont tous instamment en prières pour que ces jours-ci le Divin Esprit inspire au Conseil de notre Société l'envoi de dignes et nombreux auxiliaires pour ce Vicariat. Une lettre de Décembre dernier a exposé en détail à Votre Grandeur tous nos besoins. Il ne nous reste que de nous soumettre en tout au bon plaisir de Dieu sur ce sujet. La mission du Bukumbi prie votre Grandeur de vouloir bien faire soumettre, s'il y a lieu, à la Sainte Congrégation le cas de mariage ci-joint ; l'intéressé attend depuis plusieurs années une solution favorable.

Un des missionnaires de cette station a demandé aussi à sa famille de lui renvoyer une bicyclette dont il se servait avant d'entrer dans la Société ; ce missionnaire compte faciliter aussi beaucoup le service du Mwanza (à 23 Kilom.) et même la visite des malades de son district, si du moins, il est autorisé à se servir de sa bicyclette. Votre Grandeur voudrait-elle me faire indiquer la ligne de conduite à suivre ?

²²¹ Mgr Streicher (1863-1952), Vicaire Apostolique du Nyanza septentrional (en Uganda), avait été ordonné évêque par Mgr Hirth à Kamoga (Bukumbi) le 15 août 1897, jour de l'Assomption. Il n'avait que 34 ans !

Daignez, Monseigneur et Très Vénéré Père, bénir encore vos enfants de ce Vicariat, et agréer les sentiments de profond respect et d'affection filiale avec lesquels je suis de Votre Grandeur

l'humble fils et obéissant serviteur

Jean-Joseph

P. Bl. Vic. ap. Ny. M.

**88. LETTRE DU 15 AVRIL 1904 A SON FRERE,
L'ABBE ERNEST²²²**

Bukumbi, le 15 Avril 1904



Mon bien cher frère,

Me voici de nouveau en voyage depuis un mois et demi, et il y en a encore pour autant. Par-ci par-là on a la fièvre et cela ne vous met pas d'humeur d'écrire ; et puis ces Nègres, cela sait vous manger le temps ! Impossible de se dérober à eux, s'il faut qu'ils gardent quelque confiance au missionnaire.

J'ai reçu, je crois toutes vos lettres et cartes de fin Décembre et Janvier, messes rachats et argent personnel sont bien encaissés ; puis ce qui est parfait, de Marienberg, on me dit que vos deux caisses C1A 2 et 3 sont arrivées pour le 25 Mars. **Mille mercis pour ce nouveau cadeau, arrivé à point pour fêter le 50^e anniversaire de ma naissance ; je vous laisse le soin d'exprimer toute ma reconnaissance aux bienfaiteurs.** Plus tard je vous donnerai des nouvelles de l'emballage et vous dirai s'il a été réussi ; je crains un peu pour la statue, car nos colis sont terriblement malmenés ; il n'y a en fait de machines encore pour les transbordements que les bras de Nègres, depuis Mombasa jusqu'à Marienberg.

Votre envoi a été heureusement rencontré à Mombasa, voilà pourquoi le tout est venu si vite. Il y a certaines caisses de Trèves annoncées depuis Août et qui ne sont pas encore arrivées.

Mais qu'est-ce que veut dire cette nouvelle adresse que vous me donnez ? J'attends une lettre d'explications que j'aurais reçue sans doute déjà, si je n'étais en voyage. En attendant je me réjouis pour vous et toute la famille de ce changement. Vous promettez de travailler pour nos missions plus que jamais ; mais je suis dans un bien grand embarras ; comment vous soutenir alors que je ne puis même pas trouver ici la liberté d'esprit nécessaire pour faire la moitié de mon travail ? **Cette année-ci en particulier, sur les 12 mois je ne vois pas que je puisse en passer un seul tout entier dans la même station.** Mais dans mes pérégrinations je

²²² Lettre de Mgr Hirth du 15 avril 1904 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096211.

promets au moins de prier souvent pour vous, pour la famille et les bienfaiteurs.

Que le bon Maître vous bénisse toujours plus abondamment et me croyez dans son divin Cœur votre toujours bien affectueusement dévoué

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

Mes meilleurs embrassements à la chère Maman et aux frères et sœurs.
Vers la mi-Mars a été expédiée pour vous une série de photographies de Marienberg.

NB – Quand vous expédiez à Marseille des caisses en transit pour Mombassa ou quand vous envoyez directement à Mombassa ne manquez pas de donner à l'un ou l'autre procureur, sur un petit billet inclus dans votre lettre, le détail de ce que renferment vos caisses expédiées. Le procureur a besoin de donner les indications nécessaires à la douane, sinon les caisses sont ouvertes par le procureur ou bien restent en détresse. Vous rangerez le plus possible vos articles parmi les objets de culte, ou fournitures d'écoles etc., afin que nous bénéficions de l'exemption de douane.

89. LETTRE DU 12 JUIN 1904 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST²²³

Marienberg, le 12 Juin 1904



Mon bien cher frère Ernest,

Ce petit mot est pour vous dire simplement que je suis rentré à Marienberg, après 3 mois d'un pénible voyage dans nos stations du Sud du lac. Tout est passablement en progrès sauf les forces physiques qui sont en baisse. Pour les remonter, je me prépare à une nouvelle absence de 6 à 7 semaines dans nos environs, puis fin Septembre, il me faudra aller passer six mois au Rwanda où il y a 5 stations à consolider et de nouvelles fondations à faire.

Comment voulez-vous qu'avec une telle besogne je trouve une minute encore pour vous écrire. Je manque même de temps pour faire les choses les plus nécessaires pour nos œuvres ! Ayez pitié de moi, et que le bon Maître vous aide à suppléer à tout.

On m'a fait voir un peu les belles choses que vous m'avez adressées ; tout est pour le mieux, sauf Saint Antoine que je n'ai pas osé déranger de sa caisse. Votre emballer a mis la main du pauvre Saint trop près du couvercle, et cette main est tellement réduite en poudre, qu'on sera obligé de lui appliquer une main en bois. Mille mercis quand même pour tous vos envois et vos quêtes que le bon

²²³ Lettre de Mgr Hirth du 12 juin 1904 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096212.

Dieu bénit. Ne vous lassez pas, comme de mon côté je ne me lasserai de placer vos fonds.

Nos néophytes prient pour vous et les bienfaiteurs. Adieu et à toute la chère famille, Maman et Virginie tout d'abord. Je vous embrasse bien fraternellement dans le Seigneur

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

90. LETTRE DU 14 JUIN 1904 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST²²⁴

Marienbergs, le 14 Juin 1904

Mon bien cher frère Ernest,

Dans mon billet d'il y a deux jours, j'ai oublié l'essentiel : ce sont deux demandes que je tiens à vous transmettre cependant au plus tôt, vous en ferez ce que vous voudrez.

Il y a d'abord deux dalmatiques doubles, rouges d'un côté et blanches de l'autre, légères pour diacre et sous-diacre. J'ai bien vos belles en draps d'or, mais vous me feriez un crime de les traîner toujours après moi en voyage. Il m'en faudrait donc pour les nombreux voyages que j'ai toujours à faire, car jusqu'ici, sauf dans 2 stations, partout où je vais, je n'ai pour m'assister dans les offices pontificaux que de pauvres assistants en aube blanche. Voyez si vous pouvez trouver quelque bonne âme qui veuille nous faire ce don, qui servira non à une église mais à toutes celles du Vicariat.

Il y a ensuite une fanfare, si elle ne doit pas vous coûter trop cher. Vous savez que depuis une année, nous avons ouvert une école-séminaire ; nos élèves, un 40^e bientôt, ne sont pas habitués aux fortes études et ont besoin de distractions. Les artistes parmi eux ont été munis chacun d'un fifre de 2 sous, qui ces jours deniers a fait merveille à notre procession de la Fête Dieu. **Ces jeunes gens depuis se sont lancés dans le solfège pendant leurs récréations, et s'ils avaient des instruments, je suis certain qu'à la Fête Dieu de 1905, ils édifieraient grandement toute notre chrétienté, et nous attireraient même de nouveaux et nombreux catéchumènes.** Mais si vous faites quelque dépense renseignez-vous d'abord auprès de quelqu'un qui ne vous fera pas faire de dépense exagérée. Voici quelques conditions, qui ne plairont pas aux artistes, mais que je juge pratiques pour l'équateur.

– Tous les instruments sont en cuivre (seront en métal), et non en bois (ceux-ci seraient vite hors d'usage) ;



²²⁴ Lettre de Mgr Hirth du 14 juin 1904 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096213.

- instruments solides, très peu compliqués ;
- faciles à réparer ;
- quinze à vingt instruments au plus, plus tard on verra s'il y a lieu d'augmenter ;
- chaque instrument est accompagné de sa méthode, à moins qu'on trouve une méthode commune en français ou en allemand ;
- on désire vingt morceaux à faire exécuter sur ces instruments ; partition et parties – morceaux simples, marches surtout et air national allemand ;
- les instruments n'ont pas besoin d'être neufs ;
- emballage en caisse bois, sans zinc, peut suffire ; ne pas dépasser 35 kg., comme poids de chaque caisse, mais bien emballer au reste, dans des caisses assez solides, car celles-ci sont assez maltraitées en route ;
- en expédiant à Mombassa, donnez toujours au P. Procureur le détail du contenu de vos caisses avec la valeur minimum. Dans le présent cas, mettez la rubrique : instruments de musique pour écoles, et dites au P. Procureur d'expédier de suite.

Si vous pouvez faire quelque chose, faites de suite, car maintenant avec nos arrivages de tous les mois, si l'envoi nous parvient en Décembre 1904, nous en profiterons pour la Fête Dieu prochaine. Mais s'il y a quelque doute ou difficulté, prenez le temps de m'écrire encore, plutôt que de perdre un argent toujours précieux pour nos missions.

Merci d'avance pour tout, même pour un refus prévu, et que le bon Maître bénisse votre ministère.

Toujours bien affectueusement à vous tous

Jean-Joseph

91. LETTRE DU 30 JUIN 1904 A MGR LIVINHAC²²⁵

Marienberg, le 30 Juin 1904

Monseigneur et très Vénéré Père,

La dernière adressée à Votre Grandeur était du Sud du lac. Les Missions de cette partie-là continuent leurs progrès réguliers. Dans les deux stations du Bukumbi et d'Ukerewe les missionnaires essayeront d'éprouver et surtout d'instruire davantage leurs catéchumènes avant de les admettre au baptême. **A Ukerewe depuis quelques temps on ne recrutait guère que des enfants pour les baptêmes d'adultes, mais on espère obtenir de nouveau que les jeunes gens aussi arrivent. Ukerewe est devenu avec le P. Conrads [1874-1940] une station météorologique ; munie**



²²⁵ Lettre de Mgr Hirth du 30 juin 1904 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095092.

d'instruments du gouvernement pour la valeur de 1500 fr. environ. Le directeur de la section météorologique à Daressalam est venu installer pendant six jours ses instruments à la mission ; le P. Roussez [1867-1935], supérieur, a été surpris, et ne pouvait que laisser faire.

N.D. de Consolation de l'Ururi ne sera pas fondé encore ; il n'y a personne pour en être supérieur, et puis on ne voit pas au juste quel serait le point le plus central de tout ce coin du continent. En attendant, les missionnaires devront se borner à visiter leurs chrétiens dispersés hors de l'île d'Ukerewe.

Kome se développe assez rapidement et promettait de devenir une excellente petite mission ; mais deux colons européens s'y sont installés déjà pour la culture du caoutchouc, et par leurs procédés menacent de dépeupler l'île. Les missionnaires y ont commencé aussi la culture d'un caoutchouc qui dans cinq ans, dit-on, doit être en rapport. Cette plantation se fait à peu de frais et par le soin des Nègres seuls. Tout le monde est d'avis qu'il faut la développer, à moins que Votre Grandeur y voie des inconvénients.

Au Rwanda, tout va bien et promet d'aller, si les missionnaires des premières stations fondées peuvent s'astreindre à bien éprouver les sujets qu'ils admettent au baptême. Sainte-Marie du Kivu compte presque autant de catéchumènes que les stations plus anciennes. Le P. Loupias [1872-1910] prétend s'y être remis de ses fièvres. Au Mulera et au Kinyaga on compte bâtir bientôt des maisons définitives.

C'est toujours encore le district de Bukoba qui éprouve le plus de difficultés quoiqu'à Marienberg nous ayons tous les trois mois 30 à 40 baptêmes d'adultes. Il pourrait y en avoir un cent s'il y avait plus de liberté. On espère que nos gens pourront cependant se racheter bientôt de l'esclavage de leurs chefs, avec les nouvelles lois sur l'impôt. Buyango sur la Kagera passe par une épidémie de vérole et reste toujours dans ses huttes provisoires. Au Kyanja, la maison des missionnaires se construit avec l'appui du chef Kaigi assez adouci ; l'école des catéchistes y prospère ; dans les commencements tout y est pour le mieux. A Marienberg, il a fallu changer la supérieure de nos Sœurs, après avoir changé déjà à cause d'elle deux des Pères de la station ; je ne vois pas encore ce que le Vicariat a pu gagner à avoir cette surcharge des Sœurs, et combien je regrette de ne pas avoir laissé plutôt à mon successeur le soin de les introduire.

La mission de l'Ussuwi compte enfin quelques catéchumènes. Le P. Buisson [1867-1933] qui vient de passer deux mois et demi à Marienberg, va partir pour aller reprendre la direction de cette station ; le P. Van Thiel [1865-1911] doit aller rejoindre le P. Cadillac [1871-1926] à Kome. Le P. Huwiler [1868-1954] et le Fr. Adrien [Adrien

Streng : 1860-1932] **sont encore à Marienberg et attendront Septembre pour se rendre au Rwanda ; on y demande le Frère pour commencer la construction d'une église à Isavi.**

Malgré toutes les épreuves actuelles de la Société, nous espérons que Votre Grandeur voudra bien cette année encore nous envoyer des missionnaires ; nous offrons nos prières et nos sacrifices pour le bon choix de ces futurs confrères. Dans quelques jours suivront les rapports de l'année ; puissent nos modestes chiffres vous offrir quelque consolation !

Daignez-nous bénir encore, et agréer, Monseigneur et très Vénéré Père, les sentiments de profond respect et d'affection filiale avec lesquels je reste de Votre Grandeur

l'humble fils et obéissant serviteur

Jean-Joseph

des P. Bl. Vic. ap. Ny. M.

Au **P. Comte** [1868-1906] ont été expédiés par le dernier courrier :

- un long article du **P. Classe** ;

- 2 articles sur les œuvres d'enfants du **P. Lecoindre** [1878-1960] et du **P. Bourget** [1879-1937].

92. LETTRE DU 30 JUIN 1904 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST²²⁶

Marienberg, le 30 Juin 1904

Mon bien cher frère Ernest,

Le 14 de ce mois, je vous ai fait toute une commande : il y a 2 articles seulement, mais importants. Et encore, j'ajoute aujourd'hui que les cuivres doivent passer avant les ornements. **Mais surtout si vous comptez m'envoyer cette fanfare toute primitive, faites-le immédiatement, et recommandez au Procureur de Mombasa et à tous les transitaires de faire vite. C'est parce que ces quelques pauvres instruments, dans les desseins de Dieu pourraient peut-être sauver toutes nos 4 stations du district de Bukoba, et même nous obtenir des stations nouvelles.**

Voici un mot d'explication. Vous savez combien nos chrétiens d'ici sont toujours tracassés par leurs chefs et par d'autres ; il y en a des centaines qu'on empêche aussi de recevoir le baptême. Nous avons 3.000 catéchumènes encore qui se cachent. Sur un nouveau rapport au Gouverneur de Daressalam de Novembre 1903, **von Götzen** [1866-1910] envoie ces jours derniers son premier **Referent**²²⁷,



²²⁶ Lettre de Mgr Hirth du 30 juin 1904 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096214.

²²⁷ « Un homme de référence ».

Regierungsrat²²⁸ Haber pour entendre nos doléances ; on a plaidé, mais cela a dû se faire en présence même du commandant militaire par la faute de qui toutes nos misères nous arrivent. Vous comprenez qu'on n'a pu aboutir à grand succès ; il nous faut ménager ici sur place des gens qui, à la distance où nous sommes de la côte, peuvent d'un mot ruiner nos missions. Il nous reste une ressource ; **von Götzen** [1866-1910] **doit aller en congé pour 6 mois, et dès son retour on nous promet sa visite solennelle vers Mai 1905.** Si nous pouvions alors produire quelque effet sur lui, nous sauverions beaucoup d'âmes et des milliers y gagneraient leur baptême. Pour cela une petite fanfare, me paraît d'un effet souverain, il n'y a absolument rien de semblable dans tout l'intérieur : cela ferait voir que nos écoles marchent quoique on les attaque pour les faire fermer. Mais il faudrait vous hâter. Sitôt que vos caisses arriveraient, elles seraient ouvertes, même en mon absence. C'est le **P. Meyer** [1873-1965] de Mulhouse qui est pour le moment à la tête de notre école centrale du Vicariat à 40 Kilom. d'ici, et à 30 de Bukoba. Je prie pour que le bon Dieu vous inspire bien.

Pour aller au Rwanda, j'attends un nouveau renfort en Septembre. Si vous aviez de l'argent à m'envoyer, vous pourriez le confier à quelque missionnaire de la caravane, supposé qu'il y ait quelque Alsacien ou Allemand qui nous serait signalé par le P. Froberger [1871-1931]. **De l'or allemand serait très bien venu et même du papier, des billets ; mais il faut mettre le tout sous enveloppe à mon adresse, afin que rendu ici, le missionnaire puisse remettre à qui de droit en mon absence.**

Enfin, à notre chère Virginie, dites que quelques paires de bas de laine blanche me seraient bienvenues ; j'use mes deux dernières ; des noirs et des violets j'en ai jusqu'à la fin de mes jours et au-delà.

Mille mercis et adieu encore. Que le bon Dieu bénisse votre ministère et vous rende en son paradis tout ce que vous faites pour le pauvre missionnaire.

Je vous embrasse tous avec notre bonne Maman dans le Sacré Cœur, et reste votre affectionné frère

Jean-Joseph

²²⁸ « Le Conseil du Gouvernement ».

**93. LETTRE DU 30 JUILLET 1904 A SON FRERE,
L'ABBE ERNEST²²⁹**

Marienberg, le 30 Juillet 1904
près de Bukoba par Mombasa



Mon bien cher frère Ernest,

Le 1^{er} Août, je dois partir pour un mois, puis rentrer pour une 15^e de jours, recevoir les nouveaux confrères et le ravitaillement de l'année, et vers la fin de Septembre partir pour le Rwanda avec un certain nombre de missionnaires ; le retour ne se fera que vers Pâques sans doute. Priez un peu pour le pauvre voyageur qui ramassera cette fois encore plus d'eau que de poussière, ce sera la saison des pluies.

Vous m'invitez à venir respirer un peu votre bon air d'Alsace, et me montrez aussi une fois de plus combien votre bon cœur se préoccupe de moi. Si vous m'en croyez, nous laisserons au bon Maître le soin de cette petite santé qui ne vaut d'ailleurs guère la peine qu'on s'en occupe beaucoup. Demandez plutôt pour moi avec une insistance toujours plus grande auprès du bon Maître, un petit spatium²³⁰, au moins, *verae et fructuosae penitentiae*²³¹ : vous ne sauriez jamais croire combien en a besoin le pauvre missionnaire toujours occupé à battre non les grands chemins mais les petits sentiers.

Pour l'harmonium, je croyais vous avoir donné les explications convenables ; ci-joint la lettre du facteur. Je n'en ai point de l'expéditeur. D'abord notre harmonium est réparé tant bien que mal, grâce à un Frère assez habile et assez patient. Mais même avec cela l'instrument aura toujours des jeux qui ne vont point et des notes qui crieront. En somme, vous ne pouvez reprocher à **Maier** qu'une chose, c'est d'avoir mis une caisse en bois trop faible. Tout le reste, c'est peut-être notre faute à nous. Nous n'aurions pas dû choisir pour une grande église dont toutes les fenêtres et les portes restent grandes ouvertes, un harmonium de salon, qui sera toujours un instrument fin et délicat, mais pas fort et puissant comme il le faudrait pour accompagner d'assez grandes masses. Une seconde faute, plus grosse, a été de ne pas envoyer un instrument démontable en 2 ou 3 colis ; il est vrai que le facteur n'a qu'à livrer ce qu'on lui demande sans prévoir les conséquences qui peuvent résulter d'une fausse demande. Sur la caisse, il y avait bien assez de « *nicht stürzen* »²³², mais l'Anglais ne se préoccupe guère des indications qui ne sont pas

²²⁹ Lettre de Mgr Hirth du 30 juillet 1904 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096215-096215.

²³⁰ Espace.

²³¹ « D'une pénitence vraie et fructueuse ».

²³² « Ne pas renverser ou heurter ».

de sa langue, et les indiens des bateaux et des chemins de fer encore bien moins. Comme je vous avais déjà dit, **Maier** aurait dû se préoccuper cependant de la question des communications qui par ici sont par trop primitives, même quand on dit qu'il y a chemins de fer et bateaux. De Marseille viennent de nous arriver 80 colis, et pas une avarie, sauf un petit flacon de pharmacie de cassé. Mais aucun de ces colis ne dépassait 50 kg. Vos cloches pouvaient arriver jusqu'à 100 kg. Parce que sur un pareil meuble, il n'y a rien à casser, même quand un individu y met toute sa bonne volonté, ou toute sa malice.

En somme ce **Mr Maier** qui prétend s'enrichir tant avec ses livraisons à toutes les missions veut être un peu généreux et avoir notre pratique, il pourrait bien nous donner gratis au moins un harmonium de 120 – 150 marks, que portent je crois ses prospectus, voyez si cela vous agréerait. En rigueur de justice, nous n'avons même droit à rien. Mais s'il vous donne un instrument gratis, je serai bien obligé de le gratifier lui aussi de quelques lignes bienveillantes qui grossiraient sa liste de recommandations.

Pour les cloches, comme vous m'aviez annoncé d'ailleurs, vous n'avez pas rencontré la perfection. Je ne voudrais pas me plaindre cependant ni déprécier votre beau cadeau ; il y en a une, la moyenne, qui a toutes les qualités possibles. Mais les 2 autres, la plus grosse surtout, ont quelques vices auxquels nous n'avons pu encore remédier ; il est difficile de les bien sonner. Quant à la précision du son peu importerait par ici ; ce ne sont pas les oreilles des Nègres qui seront choquées ; et les missionnaires de leur côté n'y regardent pas trop et sont heureux tous de bénir leur bienfaiteur.

De Marseille jadis, il nous arrivait toujours des objets d'église, et cette année rien. Trèves non plus n'a pas encore donné signe de vie en sorte que je n'ai encore que votre envoi de fin 1903, et suis complètement à court de linge d'église surtout : cependant il y a 13 stations qui réclament ; et deux fondations à faire. Votre Saint Antoine est guéri passablement, et a fait route pour notre cher embryon de séminaire qui a toutes nos affections.

Votre lampe du sanctuaire a pris place dans l'église de Marienberg, et fait bien bel effet. Le bon Dieu ne vous oubliera donc pas ; vous montez aussi la garde devant lui. Vos croix d'autel et le reste vont aller aux nouvelles fondations. Dans un mois, je compte vous faire une vraie commande d'objets d'église, puisqu'on ne m'envoie plus rien de Marseille ni de Trèves ; quel dommage seulement que je ne puisse plus guère vous aider à trouver par mes lettres. Je crois de fait que si vous pouvez commencer à quêter dans des visites privées vous ramasserez pas mal ; surtout dites-moi toujours à quels bienfaiteurs je dois envoyer des remerciements et comment le faire.

Mille mercis mêmes pour les nouvelles que vous me donnez cette fois de la famille ; si je trouverai un petit mot pour Xavier.

Ces jours derniers je finissais ma retraite pour la Sainte Madeleine, vous pouvez lui dire à la chère veille marraine de Clémentin que je ne n'ai pas oubliée. **Combien je suis heureux aussi de vous savoir réuni avec Maman et Virginie ; au milieu de vous, je finirais bien mes jours trop vieux déjà, mais... tant de bonheur ne saurait m'échoir.**

Priez pour moi, et j'offrirai pour vous quelques centaines de Kilomètres de nos pénibles sentiers.

Je vous embrasse tous bien affectueusement dans le Seigneur, et le prie de bénir avec vous tous les bienfaiteurs.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

**94. LETTRE DU 30 JUILLET 1904 A SON FRERE,
L'ABBE ERNEST²³³**

Marienberg, le 12 Juillet 1904

Mon bien cher frère Ernest,

Reçu hier votre lettre du 22 Avril par Daressalam.

Mille mercis ; je ne pourrai y répondre que dans 10 à 12 jours, ce soir je vais entrer en retraite pour 8 jours. J'avance de 3 mois, parce que d'ici Pâques je ne trouverai plus mes huit jours. Toujours on s'embourbe un peu plus, tant au spirituel et au matériel.

Envoyez vos lettres non pas par Daressalam, mais par Mombassa – Bukoba. Je les aurai un mois plus tôt. Je me hâte pour celle-ci parce qu'il ne reste qu'un ¼ d'heure pour gagner le vapeur qui va vous l'apporter toute chaude.

A l'instant je reçois un mot du P. Marcel Dennefeld [1871-1925] qui vient nous rejoindre. Confiez-lui le plus d'or allemand possible ou même des billets allemands. Jamais vous n'aurez meilleure occasion. Et puis s'il pouvait nous amener la fanfare.

Quêtez plus que jamais ; avec tant de missionnaires qui nous arrivent, je n'ai plus de sous, et en perdrai la tête.

Ces jours-ci, le gouvernement est en train de nous voler pour ce seul Vicariat près de mille marks de douane ; dans l'année cela nous fera bien 3 à 4.000 marks. Pour le seul vin de messe c'est près de 700 marks. C'est infâme ; alors que sous ce climat nous n'avons jamais de vin à table, et que nos autorités, qui trop souvent ne font qu'empêcher les baptêmes, se régalent de champagne, le pauvre missionnaire se voit enlever les secours que vous nous envoyez au prix de tant de sueur.



²³³ Lettre de Mgr Hirth du 12 juillet 1904 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096217.

Quand donc viendra le jour où le bon Sauveur mettra un peu de justice là-dedans !!!

Adieu mon bien cher frère. Je vous embrasse tous avec Maman et sœurs dans le Cœur du bon Maître.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

95. LETTRE DE MGR HIRTH DU 21 AOÛT 1904 A SON FRÈRE, L'ABBE ERNEST²³⁴



Sous la tente, 21 Août 1904

Mon bien cher frère,

Quelle bénédiction que ces deux mandats de 800 marks et de 129,30 marks qui viennent de me trouver le même jour.

Avec cela il y a de quoi attendre le mois suivant dans deux de nos stations qui allaient suspendre leurs travaux de construction dans les huit jours sans cette Providence. C'est à Marienberg qui voudrait achever ses constructions et Kyanja qui les commence.

Vous trouvez enfin la bonne voie pour vos expéditions, et si possible usez une toujours. Je répète, faites vos envois d'argent par Darressalam et vos lettres et les colis par Mombasa – Bukoba.

Aucune lettre de vous ne m'annonce ces deux mandats.

Ce billet n'a que le temps d'atteindre la poste de Bukoba en par-tance.

Nous sommes grandement curieux au sujet de nos missions du Rwanda gravement menacées par les indigènes. Sous peu je compte vous en parler. Priez beaucoup.

Adieu et laissez-moi pour mieux vous dire toute la joie reconnaissante, vous embrasser affectueusement dans le Seigneur

Votre frère
Jean-Joseph

Le bonjour à tous.

96. LETTRE DU 24 AOÛT 1904 A MGR LIVIHAC²³⁵



Kyanja, le 24 Août 1904

Monseigneur et très Vénéré Père,

Ce courrier emporte le rapport à la Propagation de la Foi (en double), le rapport à la Sainte-Enfance, le rapport à la Société.

²³⁴ Lettre de Mgr Hirth du 21 août 1904 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096218.

²³⁵ Lettre de Mgr Hirth du 24 août 1904 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095093.

Des lettres sont jointes aux deux premiers rapports. Un courrier subséquent emportera les duplicata.

J'ai hâte de remercier aussi Votre Grandeur du renfort qu'elle veut bien nous promettre, et des attentions particulières qu'elle a bien voulu avoir pour ce Vicariat.

Puissent les chers confrères arriver bientôt en bonne santé, et même le remplacement du cher **P. Dennefeld** [1871-1925].

Depuis un mois déjà, il y a quelques troubles au Rwanda ; au cas où les missionnaires courraient quelque danger, nous nous hâterions tous de prendre nos mesures de sécurité, et même elles sont prises déjà.

Néanmoins, j'ose vous demander de vouloir bien recommander souvent aux prières de la Société, ce cher pays de tout d'espérances.

Au sujet des rapports envoyés, j'ai oublié d'ajouter que Votre Grandeur veuille bien les faire compléter aux endroits laissés en blanc.

Daignez agréer, Monseigneur et très Vénéré Père, l'hommage d'humble soumission et d'affectueux respect avec lesquels je suis

de Votre Grandeur
l'humble fils et obéissant serviteur
Jean-Joseph
des P. Bl. Vic. ap. Ny. M.

**97. LETTRE DU 6 SEPTEMBRE 1904 A SON FRERE,
L'ABBE ERNEST²³⁶**



Marienberg, le 6 Septembre 1904

Mon bien cher Ernest,

Je vous ai annoncée déjà le reçu de vos deux mandats de Juin dernier s'élevant à 697 roupies environ (à 1 mark 33 1/3). Depuis m'est venue votre bonne lettre du 22 Juin m'expliquant vos intentions. Encore une fois mille mercis et que le bon Dieu vous le rende.

Je hâte tant que je puis l'achèvement de certains travaux afin d'être un peu libre un moment où les nouveaux confrères nous arriveront. Je trouverai alors aussi un moment pour vous écrire.

A bientôt donc, en attendant je vous embrasse tous bien affectueusement dans le Cœur du bon Maître

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

Vous avez dû recevoir aussi ma lettre où je vous parlais de l'arrivée de la statue de Saint Antoine et de la lampe, ainsi que de toutes les autres belles

²³⁶ A.G.M.Afr., Lettre de Mgr Hirth du 6 septembre 1904 à l'Abbé Ernest Hirth, Casier 303, N° 096219.

choses parties déjà pour toutes les directions. La statue est chez le **P. Meyer** [1873-1965]. La lampe, j'ai tenu à l'avoir tous les jours sous les yeux à Marienberg même. Puisse une même flamme nous tenir réunis toujours aux pieds de Jésus !

* LETTRE DU PERE MEYER DU 1^{ER} SEPTEMBRE 1904 A L'ABBE ERNEST HIRTH²³⁷

Kyanya, le 1^{er} Septembre 1904



Monsieur l'Aumônier,

Il y a trois semaines, j'ai reçu ici au Kyanja une magnifique statue de Saint Antoine que Sa Grandeur Votre Vénéré Frère m'a envoyée pour notre petit poste encore en fondation, l'Immaculée-Conception. Informé par Monseigneur lors de son dernier séjour depuis le 11- 24 Août, chez nous à Kyanja, que cette belle statue sortait de Mulhouse et était un cadeau de Votre part, je ne puis m'empêcher d'envoyer un petit mot de remerciements à ce généreux bienfaiteur de nos missions du Nyansa méridional. Avant tout permettez-moi de Vous dire combien je suis heureux d'être sous les ordres de Votre Vénéré Frère surtout les jours où nous avons le bonheur d'avoir Sa Grandeur au milieu de nous pendant le temps bien court que durent généralement les visites.

C'est Monseigneur lui-même qui m'a appris Votre résidence au Bon Pasteur et ceci m'a stimulé aussi à oser Vous écrire un petit mot. Le Bon Pasteur est si près du Hasenrain qu'écrire là me semble que j'écris chez nous.

Pour le moment nous ne sommes pas installés pour loger convenablement le bon Saint Antoine. Notre chapelle n'est qu'une pauvre baraque en paille comme du reste tous les autres bâtiments de la Mission. Néanmoins nous tâcherons de lui trouver une place honorable, il pourra être fier car c'est la seule statue que nous possédions dans le poste. Dans quelque temps comme 4 ou 5 mois quand la chapelle en briques aura été construite, nous serons contents de lui rendre de plus grands honneurs. Notre mission du Kyanja n'est pas encore bien lancée et sans l'intervention de la Divine Providence en notre faveur nous serons arrêtés encore longtemps dans la conversion des infidèles. Sa Grandeur Votre Vénéré Frère a dû vous faire la-dessus ses confidences. Le défaut de développement n'est pas du côté du peuple indigène qui est une race d'hommes intelligents et très aimables, ni du côté des Missionnaires qui font leur possible pour faire avancer l'œuvre du Bon Dieu, mais il a sa cause dans le misérable état d'esclavage dans lequel sont plongés les braves gens du Kyanja ainsi que tous leurs concitoyens des autres pays dont le roi est le fameux **Kahigi**, un monarque absolu dans le vrai sens du mot. Ce païen n'est pas notre ami, tant s'en faut ; de temps en temps il le fait sentir ; il ne tolère pas [à ce] (sic) que ses gens viennent se faire instruire chez nous, et malheur à celui qui oserait enfreindre les ordres de ce potentat. Nous en avons des échantillons chez nous sur notre terrain où des gens chassés de chez eux sont venus se fixer après avoir vu

²³⁷ A.G.M.Afr., Lettre du Père Meyer du 1^{er} septembre 1904 à l'Abbé Ernest Hirth, Casier 303, N° 096226.

leurs objets pillés et enlevés par les hommes du roi. Le démon est encore le vrai maître du pays ; cependant le peuple est charmant mais excessivement peureux, habitué qu'il est à être esclave dès son enfance. Le pauvre Nègre d'ici, il habite une bananeraie, a une femme et enfants, quelquefois des vaches ou chèvres, mais tout cela n'est pas à lui mais bien au roi ; lui-même ne s'appartient pas, il paye le tribut et tous les travaux auxquels la fantaisie du roi plaît à l'appeler, il les fait continuellement toujours évidemment gratis *pro Deo*²³⁸. Avec un individu pareil pour roi, Vous pourrez comprendre, Monsieur l'Aumônier que notre jeune mission présente beaucoup de difficultés, mais nous avons confiance en le Bon Dieu et Notre Bonne Mère, et j'en suis convaincu, que mettant en pratique les mesures de prudence que Monseigneur Votre Vénéré Frère nous a données dernièrement nous arriverons à jouer un fameux tour au diable en lui arrachant ces pauvres gens qu'il tient tant à garder.

Dans notre petit poste nous sommes à trois : deux Pères et un Frère. Le **P. Riollier** [1876-1938], un Français, le Frère Alphonse, un Alsacien, qui a eu l'honneur de faire votre connaissance à Mulhouse, et puis Votre serviteur sortant du Hasenrain. Un chacun a de quoi être occupé plus qu'il ne faut et plus qu'il ne peut faire. **A côté de la Mission qui m'incombe seul nous avons ici le petit séminaire du Vicariat où une trentaine de jeunes gens venus de tous les anciens postes du Vicariat reçoivent une instruction sérieuse et des leçons de latin de leur Directeur, le P. Riollier** [1876-1938]. Le Frère Alphonse n'a pas de temps à perdre non plus, chargé de tous les soins matériels, des bâtisses, etc.... En ce moment commence à s'élever notre maison définitive d'habitation construite en briques brûlées au four et dans 2 mois nous comptons opérer notre déménagement en grimpant sur la colline voisine où sera fixé le poste de l'Immaculée-Conception. Nos petits séminaristes sont en train d'apprendre de la musique. Monseigneur veut y créer une petite musique instrumentale, jusqu'à présent nous possédons deux instruments : un piston et un baryton ; c'est un plaisir de voir ces petits Nègres souffler et s'exercer à monter la gamme, mais ils promettent de se tirer d'affaire. Je me rappelle que nous avions autrefois un cor de chasse à la maison, je vais tâcher de demander cet instrument à ma bonne sœur Louise, si jamais il s'y trouve encore, cela fera grand plaisir à notre Vénéré Vicaire Apostolique.

Notre pauvre Kyanja a besoin de beaucoup de prières et je me permets de le confier à vos bonnes et ferventes prières aussi qu'à cette famille spirituelle que vous dirigez dans le Bon Pasteur. A cet effet voudriez-vous Monsieur l'Aumônier, avoir la bonté de présenter mes religieux respects à la révérende Mère. Ces prières correspondent certainement à celles que nous ferons nous-mêmes avec nos Noirs pour toutes les âmes généreuses qui se souviennent de nous devant le Bon Dieu.

Veuillez excuser, Monsieur l'Aumônier, ma liberté et agréer l'expression de ma profonde vénération.

Votre tout humble serviteur in X.J.

P. A. Meyer
Miss. d'Afrique

²³⁸ « Pour Dieu ».

Mes deux chers confrères Vous présentent également leurs plus profonds respects.

**98. LETTRE DU 13 SEPTEMBRE 1904 A SON FRERE,
L'ABBE ERNEST²³⁹**

Marienberg, le 13 Septembre 1904
par Mombassa – Bukoba



Mon bien cher frère Ernest,

Votre dernière de Juillet m'a été une triste surprise... Pas d'instruments !!

Et moi qui espérais que ces bénis instruments sauveraient la pauvre mission, lui vaudraient enfin un peu de liberté, et nous procureraient peut-être des milliers de baptêmes.

Par fanfare, en français, on entend toujours une musique instrumentale, d'autres diront une musique militaire, comprenant un minimum de 15 ou 20 instruments, pistons beugles, saxhorns, altos, barytons, basses... Je comptais que quelque ami vous renseignerait au besoin, puisqu'il y a de pareilles musiques dans tous les collèges, et que vous en avez plusieurs au moins à Mulhouse. Pour plus de simplicité et mieux réussir ici dans le but poursuivi, je ne vais vous demander que des instruments en cuivre et non en bois.

Si nous n'avons pas ces instruments pour la fin de cette année 1904, ils nous seront inutiles pour le but que je vous ai indiqué lors de ma première demande. Je n'y reviens plus.

Je suis désolé que vous ne m'ayez pas compris. Cet envoi aurait eu pour moi une valeur de plus de 40 000 marks, à cause de la liberté qu'il aurait pu nous procurer au passage du Gouverneur von Götzen [1866-1910]. Il me semblait que même neufs, ce qui est sans doute bien préférable, ces instruments, pris dans la série des plus simples, n'auraient pas coûté 500 marks, et que vous auriez au besoin emprunté cette somme à un banquier plutôt que de me faire manquer cette occasion unique de sauver nos missions de la persécution. Mais le bon Dieu veut sans doute que nous restions avec nos tracasseries ; la liberté il faudra continuer à la mériter.

Notre procureur de Zanzibar a été transféré à Mombasa, port anglais ; les petits paquets qui sont acceptés par la poste, via Mombasa – Bukoba, vous pouvez les envoyer ; en ayant soin de faire les déclarations de douane nécessaire. Peut-être dans ces conditions accepterait-on même les colis postaux, du moins j'en vois passer pour missionnaires.

²³⁹ A.G.M.Afr., Lettre de Mgr Hirth du 13 septembre 1904 à l'Abbé Ernest Hirth, Casier 303, N° 096220.

Adieu bien cher frère et que le bon Dieu vous conserve tous à notre affection. Je me recommande encore à vous et reste tout vôtre en N.S.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

**99. LETTRE DU 24 SEPTEMBRE 1904 AU PERE
BURTIN²⁴⁰**

Marienberg, le 24 Septembre 1904
par Bukoba – Mombasa



Mon révérend et bien cher Père,

Votre dernière du 23 Février m'a montré quel intérêt vous voulez bien porter toujours à la mission du Nyansa Méridional. **Il ne m'a pas été possible cette année de faire un rapport à la Propagande sur nos œuvres qui ont continué à progresser régulièrement ; j'aime à croire que celui que fera Monseigneur le Supérieur Général et dont les éléments et les statistiques lui ont été adressées pour ce Vicariat, suffira comme il a suffi par le passé.** Cependant si des rapports plus détaillés de ma part étaient nécessaires ou pouvaient contribuer à nous procurer des allocations plus hautes, j'essaierais d'en envoyer un chaque année.

Pour le moment, tout le temps dont je puis disposer est employé en voyages ; nous faisons chaque année une ou plusieurs fondations, et cela avec des missionnaires ordinairement jeunes et dans des conditions parfois assez difficiles ; cela prend beaucoup de temps. **Le voyage du Rwanda seul prend 4 ou 5 mois ; mais aussi il plaît au bon Maître de nous donner en ce pays bien des consolations. Cela changera peut-être, et en ce moment même tout ce pays est plus ou moins troublé, à la suite d'une réelle invasion d'aventuriers qui prétendent l'ouvrir au commerce. Quel malheur si nos missions y étaient arrêtées ; cette année la première pour les baptêmes, nous y avons fait plus de 400 baptêmes d'adultes et on compte bien 5 à 6.000 catéchumènes. Dans notre dernière fondation, le P. Classe avec ses confrères a couru de réels dangers ; Dieu a permis que jusqu'ici ils eussent la vie sauve²⁴¹.**

Sur la côte Ouest du lac Nyansa, nous sommes un peu en progrès aussi, quoique la liberté nécessaire nous manque toujours. Notre

²⁴⁰ A.G.M.Afr., Lettre de Mgr Hirth du 24 septembre 1904 au P. Burtin, N° 095094.

²⁴¹ Apparemment, Mgr Hirth a été mal informé sur la situation à Rwaza. Voir S. MINNAERT « Les Pères Blancs et la société Rwandaise durant l'époque coloniale allemande (1900-1916) », *op.cit.*, pp. 53-101.

école-séminaire depuis un année qu'il est fondé nous donne beaucoup de consolation.

Le 22 Janvier prochain il y aura 10 ans que mes pouvoirs de Vicair apostolique ont été concédés – Prot. n° 10533. Puis-je vous prier de vouloir bien m'obtenir la rénovation de ces mêmes pouvoirs, tous contenus dans les deux feuilles I et Z.

Sans doute je ferais bien mieux de solliciter plutôt que ces pouvoirs fussent confiés à un autre, mais ne voyant aucune chance d'y réussir, j'attends que la bonne Providence dispose de moi.

En attendant je vous prie de vouloir bien m'obtenir de sa Sainteté une nouvelle bénédiction pour ce Vicariat, et à la Confession de Saint Pierre veuillez demander surtout aux Saints Apôtres qu'ils ne me laissent pas sortir de ce monde sans m'avoir accordé le petit *spatium verae penitentiae*²⁴² dont le pauvre missionnaire a si grand besoin.

Espérant de votre bonté que vous continuerez à travailler pour nos pauvres Noirs comme vous avez toujours fait par la prière et toutes les démarches, je vous prie d'agréer, mon révérend et bien cher Père, l'expression de mes sentiments bien affectueusement reconnaissants et dévoués en N.S.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

100. LETTRE DU 25 SEPTEMBRE 1904 A SON FRERE XAVIER²⁴³

Marienberg, le 25 Septembre 1904
par Mombassa – Bukoba

Mon bien cher frère Xavier,

N'ayant plus guère de nouvelles de vous et de la famille depuis une année, je viens en chercher par cette petite lettre. Je viens aussi en demander.

Pendant des années, je ne vous ai pas écrit, parce que Virginie était à côté de vous qui se chargeait de mes commissions. Mais aujourd'hui je me vois à la veille de faire de nouveau un de ces longs voyages de plusieurs mois qui commencent à devenir particulièrement pénibles ; qui sait si ce ne sera pas le dernier, et ce seraient donc un peu les adieux que je viendrai vous offrir en même temps que je voudrais obtenir de vous et de toute la chère famille un souvenir et une prière toute spéciale devant Dieu.

²⁴² « Espace pour faire la vraie pénitence ».

²⁴³ A.G.M.Afr., Lettre de Mgr Hirth du 25 septembre 1904 à Mr Xavier Hirth, Casier 303, N° 096221-096222.

Dans un coin de ce grand Vicariat Sud Nyansa, nous avons pu pénétrer, il y a quatre ans, dans un pays de montagnes et de hauts plateaux dans le genre de votre Suisse, et grand comme à peu près vingt-cinq fois toute l'Alsace ; on l'appelle le Rwanda. Il y a là cinq centres déjà de missions créés par les Pères Blancs ; cette année pour commencer on y a baptisé environ 450 néophytes, et il y a des milliers de catéchumènes qui avancent rapidement vers le baptême.

De nouveaux missionnaires vont y être envoyés ; ce qui nous demande toujours beaucoup d'argent. Mais ce ne sont pas seulement les sentiers des montagnes qui sont difficiles, il y a aussi la population. **L'année dernière déjà on a tué un de mes hommes et mangé sans doute, et depuis quelque temps tout le pays est plus ou moins troublé ; on n'en veut pas précisément aux missionnaires, mais ceux-ci, s'il y a des massacres, auront quand même à souffrir les tout premiers.** Ne manquez donc pas de prier beaucoup pour que le voyage soit heureux et aussi pour que les missionnaires puissent continuer tranquillement leur belle œuvre, et arriver à baptiser bientôt tant de milliers de gens parfaitement disposés à la foi. Sur d'autres points du Vicariat nous avons de beaux succès aussi, quoique moins rapides. Vous savez que ce Vicariat n'a été créé que lors de mon dernier passage au pays ; les commencements ont été bien lents jusqu'en 1900, mais maintenant les baptêmes s'annoncent, si Dieu continue à nous garder. Il y a maintenant environ 4.000 baptisés dont un millier presque de l'année dernière, et il reste plus de 13.000 autres déjà instruits et qui demandent aussi le baptême. **Chaque année aussi nous pouvons créer de nouveaux centres, si du moins la Providence veut bien nous envoyer de l'argent, mais ces ressources se font de plus en plus rares, et si vous voyiez quelquefois notre pauvreté, vous auriez pitié de nous.** Apprenez au moins aux chers petits enfants que le bon Dieu vous a donnés à prier pour nous, et quelquefois à nous envoyer des petits sous ; **quoique vous ne soyez pas riche, je suis certain cependant que vous ne vivez pas aussi pauvrement que nous par ici ;** vous n'avez pas non plus tant de travaux ni autant de soucis, ni tant de fièvres surtout et de maladies. **Il faut répéter cela souvent à vos enfants, afin de leur apprendre à ne pas être trop fiers du peu qu'ils font pour le bon Dieu ; et afin de leur apprendre aussi à compatir aux souffrances des autres, mais à compatir pratiquement en faisant quelque chose pour eux.**

Vous-même, mon bien cher Xavier, avec la bonne Rosalie, j'espère que vous formez toujours ces chers enfants par vos exemples d'abord et aussi par vos continuelles exhortations. C'est depuis une année surtout que je me plais à vivre plus souvent avec ces chers enfants par la pensée ; je veux dire depuis

que nous avons pu commencer à réunir en petit séminaire quelques-uns des fils de nos premiers chrétiens ; ceux-ci, au milieu desquels je retourne assez souvent, me rappellent sans cesse toute cette famille de neveux, nièces et cousins que Notre Seigneur continue à faire grandir autour de vous. J'espère bien que vous ne les garderez pas tous au pays, et pour vous seulement, mais que vous saurez être assez généreux pour lui en consacrer quelques-uns, uniquement à son service. Je me fais vieux, il faut m'envoyer quelqu'un ou quelqu'une bientôt.

Et puis apprenez leur bien à tous, mais surtout aux vôtres à marcher sur les traces des chers anciens, de papa qui n'est plus au milieu de nous, et de maman que la bonté de Dieu nous laisse pour nous édifier toujours davantage. Mon cher Xavier, vous savez quelques-unes des misères aussi qui sont venues affliger autrefois notre famille, autrefois déjà et même encore aujourd'hui. Vous voyez que la pauvre Marie n'est pas heureuse et qu'elle n'a pas toutes les bénédictions de Dieu, et surtout vous savez pourquoi.

Voilà qui doit nous servir pour nous instruire beaucoup nous-mêmes, et pour instruire ceux que Dieu nous a confiés. Ayez soin surtout d'instruire aussi par l'exemple tout d'abord et les encouragements que vous donnez. **Vous saurez un jour combien Dieu est sévère pour les parents qui oublient sur ce point de faire leur devoir ; ce sont ensuite leurs propres enfants qui feront leurs tourments.**

Rappelez-vous donc souvent que vous devez former les enfants à cette grande sobriété que notre vénéré père nous recommandait si souvent ; aussi longtemps que vous la pratiquerez et l'enseignerez vous aurez les bénédictions de Dieu et la paix dans la famille. Si vous deveniez négligent sur ce point, ce serait la perte des biens, de l'honneur, et surtout la malédiction de Dieu. Pour les enfants aussi, il faut beaucoup veiller à leur former un bon caractère, qu'ils ne deviennent pas disputeurs, rancuniers, et d'une mauvaise humeur habituelle qui devient à charge à tout le monde. Ceux qui ont mauvais caractère se font toujours beaucoup souffrir eux-mêmes, et n'arrivent pas à posséder la vraie gaieté.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il faut leur apprendre de bonne heure à bien user des biens que Dieu nous a accordés pour n'être ni avares ni prodigues. Apprenez-leur beaucoup à faire la charité aux pauvres, c'est une des choses qui enrichissent celui qui donne. Je n'insiste pas puisque vous-même vous êtes à un âge où ces devoirs sont devenus plus faciles, et me contente de prier Dieu de vous donner toujours bon courage. Ce courage vous le trouverez dans une prière fréquente et sincère, ainsi que dans les sacrements toujours bien reçus.

Vous voyez c'est un petit testament que je vous envoie dans mon affection. N'ayant pas de biens matériels à vous léguer quand il plaira au bon Dieu de me reprendre, je vous donne ce que j'ai de mieux pour vous dans mon cœur. Gardez ces quelques pensées toujours, en attendant que nous nous revoyions en Paradis.

Que le bon Dieu vous bénisse tous, vous et votre femme et vos enfants ! Je reste dans le plus sincère attachement.

Votre frère tout affectionné

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

Un souvenir affectueux à tous les parents,
bienfaiteurs et connaissances.

101. LETTRE DU 30 SEPTEMBRE 1904 A MGR LIVINHAC²⁴⁴

Marienberg, le 30 Septembre 1904
par Mombasa – Bukoba



Monseigneur et très Vénéré Père,

Au mois d'Août ont été expédiés aux œuvres les rapports annuels par deux courriers différents, et celui-ci emporte (via Daressalam) à destination de la Chronique un rapport de chaque supérieur sur sa station. Au P. Secrétaire, est adressé aussi un long travail du **P. Hurel** [1878-1936] sur un de ses voyages à N.D. de Consolation du continent d'Ukerewe, et un second travail, journal de **P. Bourget** [1897-1937] de Marseille à N.D. de Kamoga.

Votre Grandeur a bien voulu nous réjouir tous par l'annonce d'un nombreux renfort ; ces chers confrères vont sans doute débarquer à Bukoba demain 1^{er} Octobre et nous les embrassons à Marienberg le jour même. Ce jour d'arrivée est toujours un de nos plus grands jours de réjouissance de l'année, et tous les missionnaires s'unissent à moi pour envoyer à Votre Grandeur ainsi qu'aux vénérés membres du Conseil l'expression la plus vive de notre filiale reconnaissance.

Vous avez voulu pousser la bonté jusqu'à exprimer des vœux à l'occasion de mon ordination ; je demande d'autant plus au Ciel de verser ses bienfaits sur notre personne et sur la Société ; et je lui demande aussi de pouvoir répondre plus dignement à la grande affection que vous nous portez à tous dans ce Vicariat.

Ce trimestre encore, la bonne Providence a eu un soin spécial de nos stations. Les santés ont été assez bonnes. Le Rwanda cependant

²⁴⁴ A.G.M.Afr., Lettre de Mgr Hirth du 30 septembre 1904 à Mgr Livinhac, N° 095095-095096.

nous a donné quelques soucis ; une nuée d'aventuriers y ont pénétré depuis une année surtout sous prétexte de commerce, et les gens sont surexcités. Le P. Brard [1858-1918] écrit que d'après les dires une centaine de ces petits marchands noirs auraient été tués sur différents points ; c'est exagéré sans doute, mais il y en a plus d'un cent au moins qui ont été dépouillés. Ils l'avaient bien un peu mérité ; mais cela va hâter la fondation de nouvelles stations militaires avec tout ce qu'elles entraînent de misères. La nouvelle mission du Mulera surtout était en danger un moment ; mais les confrères du Kivu-Nord sont allés au secours, et pendant 20 jours ont pu avancer suffisamment les constructions pour que les missionnaires fussent à l'abri d'une solide maison en briques et d'un bon mur d'enceinte. Le danger venait en partie des haines de famille. Le P. Classe [1874-1945] cependant avait fait presque merveille au milieu des tentatives continues de vol, en trouvant moyen dans l'espace de huit mois à peine de se faire aimer de toute la population dans un rayon de 4 Kilom. : ça a été le salut de cette mission. Quelques auxiliaires de Marienberg et du Bukumbi avec suffisamment d'armes ont dû les rejoindre depuis le 20 courant²⁴⁵.

Au Kissaka, un de nos ravitaillements a été arrêté, mais il y a eu une perte de 60 roupies au plus. J'ai regretté beaucoup que le supérieur de la station ait profité de quelques soldats noirs de passage pour obtenir justice, et cela bien après coup, et contrairement à ce que je lui avais écrit ; le résultat est que l'injustice aura passé plutôt à notre compte ; nous pourrions avoir des complications avec le gouvernement, et nous nous serons attirés la haine du roi et des grands, bien plus que leur respect et leur confiance.

S'il n'y avait pas eu ces troubles partout au Rwanda, j'allais y retourner avec les nouveaux confrères, mais il faut attendre.

Sur la côte Ouest du Nyansa, nous gagnons un peu, mais toujours trop lentement à notre gré ; toute cette population riveraine du Nyansa Ouest est on ne peut mieux disposée. Le jour du Saint Rosaire nous fournira encore un baptême de 45 adultes à Marienberg pour le trimestre. Au Kiziba proprement dit, les circonstances nous permettront enfin de transférer la station provisoirement existante depuis 1902 en un point plus central ; on pourra bâtir en Juin 1905.

²⁴⁵ Ce passage montre que Mgr Hirth a été mal informé par le P. Classe (1874-1945) sur la situation à Rwaza en 1904. Le P. Classe y avait organisé plusieurs expéditions militaires. Voir S. MINNAERT, « Les Pères Blancs et la société Rwandaise durant l'époque coloniale allemande (1900-1916) », *op.cit.*, pp. 53-101. En 1907, le P. Classe écrira à Mgr Livinhac : « **Il est certain qu'il est grand temps pour nous de faire machine en arrière et de nous grouper, plus docile, près de notre si bon Vicaire apostolique. Nous sommes tous très obéissants en théorie, mais parfois qu'il semble difficile d'aller jusqu'à la pratique** » ! (Lettre du P. Classe du 24 mars 1907 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 097064-097065).

Mais les protestants continuent aussi à faire les plus grands efforts pour pénétrer et ont pas mal de succès.

Au Kyanja, l'Ecole-Séminaire donne les meilleures consolations avec ses 30 élèves qui vont être 45 dans quelques jours.

La mission elle-même se fait sur un petit nombre de jeunes gens qui ont charge de répandre la foi autour d'eux ; on est obligé de cacher la médaille qui a le don de rendre furieux le chef du pays.

L'Ussuwi va avoir son premier baptême des gens du pays même. Dans cette station et au Bukumbi les missionnaires se font de mieux en mieux à leurs gens ; mais au Bukumbi pour le moment il y a un point noir. **Le P. Fisch qui depuis 3 ans en est à son 4^e poste, a le caractère tellement malheureux que partout où il va, la vie en communauté devient presque impossible et les indigènes se tiennent à distance. S'il ne peut changer, il deviendra difficile de lui trouver un coin.**

Ukerewe aussi inspire des inquiétudes ; le supérieur est bon jusqu'à la faiblesse, prétendent les confrères, et ceux-ci prétextent les défauts de cette bonté pour se dire presque découragés. **Le changement du P. Loupias [1872-1910] n'a pas apporté l'amélioration qu'on attendait. P. Hurel [1878-1936] s'y fera peut-être, mais P. Conrads [1874-1940] s'absorbe de plus en plus dans ses travaux accessoires. Cependant cette mission aurait grand besoin de travailleurs ; le pauvre P. Roussez [1867-1935] ne peut tout faire, ni tout réparer surtout, là où dans les commencements bien des soins faisaient défaut.** De toutes nos missions anciennes, c'est celle qui a le moins de postulants au baptême : à peine une dizaine d'enfants bien petits, amenés plus ou moins volontairement.

Kome de son côté a de meilleurs succès, et sa jeunesse travaille bien aux conversions ; les baptêmes augmentent assez rapidement.

Votre Grandeur voit que si le bon Dieu nous donne beaucoup de consolations, il reste par ailleurs assez à veiller aussi. A distance, il ne vous sera pas difficile sans doute de voir ce qui nous manque surtout, et vous voudrez bien nous préciser tellement vos instructions que les plus faibles volontés puissent réussir à faire le bien. Permettez-nous de compter beaucoup toujours sur vos prières au Saint-Sacrifice.

En terminant qu'il me soit permis aussi, Monseigneur et très Vénéré Père, de vous recommander encore ce Vicariat afin qu'autant que les ressources le permettent, vous nous envoyiez de nouveaux renforts. Toutes nos stations voudraient essaimer, et les plus anciens surtout me pressent de fonder de nouveaux centres ; c'est que les chrétiens qui se multiplient loin de nos stations existantes, sont difficiles à maintenir, ils n'ont pas l'avantage d'être dans un milieu et sous des chefs chrétiens

Je regrette le cher **P. Dennefeld** [1871-1925] ; par contre les deux autres anciens que vous voulez bien m'annoncer me font un peu peur ; je crains qu'après avoir été bien mieux ailleurs, ils s'habituent péniblement au Nyansa Méridional.

Daignez, Monseigneur et très Vénéré Père nous bénir encore, et agréer l'expression des sentiments de profond respect et d'affection filiale avec lesquels je suis de Votre Grandeur

l'humble fils et obéissant serviteur

Jean-Joseph

P. Bl. Vic. ap. Ny. M.

102. LETTRE DU 4 OCTOBRE 1904 A MGR LIVINHAC²⁴⁶



Marienberg, le 4 Octobre 1904

Monseigneur et très Vénéré Père,

Permettez que j'ajoute toute une lettre en postscriptum²⁴⁷.

Les nouveaux confrères sont arrivés le 28 dernier et en excellente santé tous. Que le Seigneur soit mille fois béni ; nous lui avons chanté le **Te Deum**²⁴⁸ et l'**Ecce quam Bonum**²⁴⁹ traditionnel. La feuille ci-jointe indique les placements des chers nouveaux, pour lesquels j'ai essayé de comprendre de mon mieux les intentions de Votre Grandeur, afin de mériter un peu que vous continuiez de me donner vos bons avis.

Vous avez bien voulu m'écrire plus long qu'à l'ordinaire, et je suis particulièrement reconnaissant des quelques remarques, qui ne seront pas perdues.

Si on vous a écrit d'ici que je n'étais « pas fort », c'était sans doute pour vous dire que je n'étais pas fort pour venir en aide aux confrères ; car pour la santé, ceux-ci n'ont jamais eu à songer à me donner des soins particuliers, quoiqu'ils se soient toujours montrés en toute occasion aussi soigneux que dévoués.

Je pense ne pas aller contre vos intentions, en commençant à préparer une station nouvelle. Pour cela, je vais rappeler du Rwanda le **P. Smoor** [1872-1953], pour le voir pendant quelque temps à Marienberg, et puis vers la fin de l'année, s'il y a lieu, nous pourrions transférer l'Ecole du Vicariat sur un plateau de 285 m. au dessus du Nyansa, quoiqu'à deux lieues seulement du lac, et à 6 lieues seulement au Sud de la station du Kyanja ; ce serait dans l'Ihangiro. Les élèves du Rwanda pourront s'y acclimater sans doute, et en même

²⁴⁶ A.G.M.Afr., Lettre de Mgr Hirth du 4 octobre 1904 à Mgr Livinhac, N° 095096.

²⁴⁷ « Post-scriptum (P.S.) »

²⁴⁸ Ce sont les premiers mots d'un chant d'action de grâce « Nous te louons Toi, Dieu ».

²⁴⁹ « Voyez comme il est bon ».

temps ce serait un bon centre de mission, car ce plateau, réputé très sain, est très peuplé ; et aurait bien 30.000 habitants sur 40 Kilom. de long et à peine 8 – 10 de large. Nous achèverions aussi d'occuper toute la rive Ouest du Nyansa, particulièrement attrayante pour des ministres protestants.

Au sujet de nos dépenses, il y en a une encore qui vous paraîtra peut-être exagérée : voici l'affaire. Votre Grandeur sait les difficultés qui empêchent nos missions de la rive Ouest d'avoir tout le succès désirable. Les chefs indigènes ne laissent pas à leurs sujets la liberté suffisante, et le gouvernement n'a rien fait encore pour nous obtenir cette liberté. Vers Mai ou Juin 1905, le gouverneur, comte de Götzen [1866-1910], à son retour d'Europe, doit venir visiter les stations militaires du Nyansa ; j'ai pensé qu'il y aurait là une occasion unique de gagner son Excellence, et qu'il ne fallait pas négliger ce petit moyen humain d'avancer un peu notre religion. Si les élèves de notre Ecole-Séminaire, que nous décorons à l'occasion du titre d'Ecole normale pour instituteurs, pouvaient être produits alors, et faire assez bonne impression, peut-être gagnerions-nous un peu de bonnes grâces du gouverneur qui semble personnellement si bien disposé pour les missionnaires, et qui a trouvé moyen de m'envoyer un télégramme de félicitations à l'occasion de mon 25^e anniversaire. Tenant donc compte des habitudes qu'on a prises à la côte, j'ai écrit en Alsace que si quelque bienfaiteur pouvait nous faire cadeau d'une petite fanfare de 6 à 700 francs pour le 1^{er} janvier 1905, ce serait sans doute une bonne œuvre. Je ne sais si l'idée a été poursuivie, mais dans le cas où elle le serait, tout doit passer par Marseille, et Votre Grandeur a le temps d'intervenir, ce que je me ferai un plaisir d'approuver.

Ci-joint une signature. Trois fois déjà le Directeur du « Culte perpétuel des morts » me la demande. Bien volontiers je l'envoie, à condition que Votre Grandeur juge à propos de la faire parvenir. Mais on voudrait la marque du sceau, je n'en ai pas.

J. Vc.

**103. LETTRE DU 8 OCTOBRE 1904 A SON FRERE,
L'ABBE ERNEST²⁵⁰**

Marienberg, le 8 Octobre 1904
par Bukoba – Mombassa



Mon bien cher frère Ernest,

Je profite du premier courrier pour vous remercier de votre 2^e mandat reçu ; la lettre suivant : il y a 30 intentions pour 36 marks

²⁵⁰ A.G.M.Afr., Lettre de Mgr Hirth du 8 octobre 1904 à l'Abbé Ernest Hirth, Casier 303, N° 096223.

égalant 24 Roupies. Comme vous voyez, il n'y a rien à risquer par mandat international.

Notre cher **P. Dennefeld** [1871-1925] a été retenu au dernier moment, et a été remplacé par un Hollandais. Pour le moment et pour l'occuper, il y a ici six nouveaux qui viennent de débarquer. Quatre vont partir pour le Rwanda, mais je ne les accompagnerai pas comme je pensais d'abord ; je suis obligé de renvoyer ce voyage à 8 mois.

Notre Xavier a eu la lettre promise. Marie m'envoie une tous les mois, tranquillisez-la quoique je n'aie pas lu encore sa dernière.

Vous profiterez des 2 timbres qu'elle m'envoie. Que le bon Dieu lui en tienne compte !

Il y a toute une collection de timbres, 4 feuilles pleines, que je vous envoie ci-joint ; quelques-uns même sont déjà rares. Il y a presque de quoi faire tous les frais de la fameuse fanfare, orchestre, Knabenkapelle²⁵¹. Que n'ai-je eu plus tôt le catalogue que l'on m'a passé ces jours derniers mais dont j'ai oublié l'éditeur allemand et saxon. J'aurais pu vous donner des indications plus précises et qui ne vous auraient pas tant effrayé. Il est vrai que je croyais néanmoins qu'on trouverait à meilleur compte encore. Voici ce que j'aurais choisi à peu près :

5 pistons	à	20 marks = 100
3 trompettes ou équivalent		30 marks = 90
3 althorns		40 marks = 120
3 barytons		50 marks = 150
3 posaune ²⁵²		40 marks = 120
2 basses		65 marks = 130
1 grande basse		<u>75 marks = 75</u>
		725 marks

Je compte sans spéculer sur la remise que l'on fait toujours pour vous ; voyez que ce n'était pas inabordable, et nullement en proportion avec l'immense résultat que nous étions permis d'attendre de cette précieuse acquisition.

Mais enfin qu'il en soit comme le bon Dieu voudra ; je ne m'en tourmente pas plus qu'il faut. Ce n'est pas la musique que je voulais, mais uniquement un moyen pour faire couler plus abondamment l'eau baptismale sur nos pauvres têtes crépues.

Adieu mon bien cher Ernest, et mille mercis affectueux pour tout ce que vous ferez toujours pour les pauvres âmes.

Mes meilleurs embrassements à la chère Maman et parents, avec les meilleurs encouragements aux bienfaiteurs. Le **curé d'Abstheim**

²⁵¹ « Un orchestre de jeunes garçons ».

²⁵² Trompettes.

vient de m'envoyer 1 volume de **Elsässer Helden**²⁵³, j'essaierai de le remercier tantôt.

Bien affectueusement à vous en N.S.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

**104. LETTRE DU 10 NOVEMBRE 1904 A SA TANTE RELIGIEUSE,
SŒUR CLEMENTIN SAUNER**²⁵⁴

Marienbourg, le 10 Novembre 1904

Ma bien chère tante et vénérée bienfaitrice,

Mes lettres font comme les vôtres, elles deviennent de plus en plus rares ; c'est sans doute parce que, vous comme moi, nous comptons un peu que le bon Maître nous rapprochera l'un de l'autre dans son Paradis. Cela ne m'empêchera pas de commencer par vous souhaiter encore une année nouvelle bien bonne, bien pleine aux yeux du bon Maître.

A mesure que la vieillesse nous enlève davantage les jambes pour courir de çà et de là, et les bras pour occuper tous les petits moments, vous saurez laisser sans regrets ces petits offices de Marthe, pour remplir toujours mieux le grand office de Madeleine, celui de la prière et de la contemplation. Oui bien chère Mère en Notre Seigneur (puisque je vous ai toujours appelée marraine), restez de plus en plus fixée dans l'Union avec notre bon Sauveur, ce sera pour votre bonheur et le mien, pour la meilleure gloire de Dieu et le plus grand avancement de notre congrégation et de toutes nos œuvres. Ma grande plainte à moi, c'est qu'on ne me laisse jamais un instant pour vivre un tant soit peu avec Notre Seigneur ; toujours en voyage, toujours dans le bruit et le tumulte, dans les affaires qui ne me laissent même pas dormir la nuit. Aussi si vous saviez comme je porte envie à votre solitude !

Demain je commence encore un nouveau voyage, et si Dieu m'en donne la force, il durera six mois. Je ne puis plus guère écrire, même à notre cher abbé Ernest, mais vous n'en continuerez pas moins à prendre soin de nos pauvres Noirs.

Nos difficultés au reste augmentent ici comme aussi les consolations et les succès : Dieu fait bien les choses. Voici dix ans bientôt que ce Vicariat a commencé, puisque j'y suis entré en Novembre 1895. Il y avait alors 200 néophytes, et cette année nous en comptons 5.000 qui ont le baptême et 10.000 autres qui nous le deman-

²⁵³ *Les Héros d'Alsace.*

²⁵⁴ A.G.M.Afr., Lettre de Mgr Hirth du 10 novembre 1904 à la Sœur Clémentin Sauner, Casier 303, N° 096227-096228.

dent. Et puis il y a beaucoup de baptêmes aussi que Dieu seul connaît.

Il est à croire que ces chiffres vont rapidement augmenter dans la suite, car maintenant nous avons vaincu nos premières difficultés. Jadis je vous disais tous les malheurs que Dieu nous a fait éprouver jusqu'en 1900 surtout. Et même maintenant ce n'est pas fini puisqu'on nous brûle encore nos stations, que bien des roitelets défendent absolument à leurs sujets de se faire instruire ou de porter même la médaille, que cette année encore nous avons eu trois missionnaires assiégés dans leur station pendant trois mois ; et tout ce temps obligés de dormir et de veiller les armes à la main. Finalement ils ont pu avoir la vie sauve, mais deux de leurs chrétiens ont été percés et d'autres restent blessés²⁵⁵.

Malgré tout, cette année dernière, nous avons eu dans nos stations réunies, environ un millier de baptêmes d'adultes, et nous espérons bien augmenter chaque année, si du moins nous pouvons bien cacher nos petits procédés et si vous obtenez par vos prières une grande prudence à nos chrétiens. Outre treize grandes missions centrales, et une bonne cinquantaine d'annexes, nous avons une maison de Sœurs Blanches, et un commencement de séminaire où sont réunis près de 60 jeunes gens dont le bon Dieu choisira bien quelques-uns pour ses coopérateurs. Priez aussi pour nos pauvres Sœurs qui perdent souvent courage quand elles voient que tout le monde combat leur œuvre, que les chefs refusent à leurs gens même de prendre les remèdes des Sœurs, de laisser fréquenter l'école à leurs enfants, d'écouter même une bonne parole que les Sœurs voudraient dire en passant...

Je n'oublierai jamais que je dois une reconnaissance toute particulière à toute votre Congrégation qui m'a toujours assisté matériellement et spirituellement comme si j'étais de ses enfants. Que de rachats avons-nous pu opérer grâce à vos pieuses aumônes ! Que de baptêmes de pauvres enfants nous procurons, grâce à des secours quelquefois bien minimes qui aident à nos catéchistes à pénétrer dans les familles ! Tout cela ce n'est que votre œuvre, l'œuvre de vos Vénérables Supérieures et des pieuses Sœurs de la Providence.

Daigne le bon Maître bénir cette année encore vos aumônes ; nous avons de nouvelles fondations en vue, et chaque nouveau centre de mission qui est créé, ce sont après nos quatre années d'épreuves pour l'admission au baptême, de nouvelles légions d'âmes qui bénissent Dieu et nous aident à répandre son nom là où il n'avait jamais été prononcé.

²⁵⁵ Mgr Hirth fait référence à la situation de Rwaza dont il a été mal informé par le P. Classe. (S. MINNAERT, *op.cit.*, pp. 53-101).

A mon grand regret, je ne puis écrire comme je voudrais à votre vénérée Supérieure Générale, qui par la pieuse sollicitude de la dévouée Mère Assistante, continue à se faire la fidèle pourvoyeuse de notre mission ; mais vous lui offrirez au moins mes hommages avec les quelques lignes ci-jointes. Adieu encore, bien bonne Mère ; ne me quittez pas en voyage et me croyez toujours tout à vous

Jean-Joseph



105. LETTRE DU 10 NOVEMBRE 1904 A LA SCEUR SILVINE GERUM, SUPERIEURE GENERALE DES SCEURS DE LA DIVINE PROVIDENCE DE RIBEAUVILLE²⁵⁶

Marienberg, le 10 Novembre 1904

Très révérende Mère et bien vénérée bienfaitrice,

A mon grand regret, je suis obligé de partir précipitamment pour un voyage pénible de plusieurs mois, avant d'avoir pu vous écrire.

J'aurais voulu vous exprimer une fois de plus toute ma gratitude pour les derniers dons envoyés, et vous parler un peu de nos missions que Dieu continue à bénir malgré toutes les épreuves qui de leur côté ne manquent pas.

Mais le bon Maître devra faire cela pour moi.

Daigne le Ciel en retour d'une générosité si persistante de votre part, bénir votre personne et votre Congrégation pendant l'année nouvelle, et veuillez vous-même, ma très révérende Mère, recommander très souvent aux prières et à la charité de la Congrégation nos missions et nos chers néophytes.

Veuillez agréer, ma très révérende Mère la nouvelle expression de mes sentiments les plus reconnaissants et les plus respectueusement dévoués en N.S.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

106. LETTRE DU 14 DECEMBRE 1904 A MGR LIVINHAC²⁵⁷

Mission du Kissaka, le 14 Décembre 1904

Monseigneur et très Vénéré Père,



²⁵⁶ Lettre de Mgr Hirth du 10 novembre 1904 à la Sœur Silvine Gerum, Supérieure Générale des Sœurs de la Divine Providence de Ribeaupillé, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096208.

²⁵⁷ Lettre de Mgr Hirth du 31 mars 1904 à Mgr Livinhac, N° 095097. A.G.M.Afr. En marge de la lettre : « Répondue le 16 Février ».

En présence d'une année nouvelle qui approche, je suis heureux de renouveler à Votre Grandeur l'hommage de mes meilleurs vœux de bonne et heureuse année. Daigne le bon Maître continuer à bénir entre vos mains les travaux et les entreprises de la Société, et puissent les missionnaires du Nyanza Méridional tout d'abord ne vous offrir que des motifs de soulagement et de consolation par leur affectueuse docilité et leur sincère soumission.

Les placements des missionnaires nouvellement arrivés en Octobre dernier ont pu être faits comme portait la liste transmise à Votre Grandeur. Comme il a fallu songer à un voyage au Rwanda plutôt que je n'aurais voulu, nous avons dû aussi avancer un peu notre fondation de l'année ; c'est ainsi que la nouvelle mission d'Ihangiro a été ouverte le 21 Novembre fête de la Présentation et la nouvelle mission a été placée sous le patronage de Marie honorée en ce mystère. C'est donc là qu'est transférée dorénavant la petite école ou le futur petit Séminaire du Vicariat. La station est située sur un beau plateau, salubre et bien peuplé où la mission en même temps semble assez facile ; c'est ce que nous avons de mieux à offrir aux élèves du Rwanda sur les bords du Nyansa ; ils y sont une quinzaine, et le total des élèves est de 40 environ ; les premiers essaient le latin.

Dans le reste de la côte Ouest du lac, où nous avons maintenant cinq stations, il n'y a rien de particulier à signaler : toujours les mêmes dispositions de la part du peuple, toujours aussi les mêmes tracasseries de la part des chefs ; les musulmans semblent gagner plus vite que les catholiques ; pour eux on semble plutôt les favoriser. Dans le Kiziba proprement dit, la station établie pourra être transférée enfin au centre du pays, où un terrain de 80 hectares environ nous a été concédé, et il faudra songer en Juin aux constructions définitives.

A Marienberg même les Sœurs viennent de recevoir enfin une Supérieure ; puissent-elles se mettre à la Mission après le passage de la Mère Claver. On me dit qu'on a vu dernièrement avec quelque surprise des missionnaires prêtres de la dernière caravane voyageant sur le même vapeur que les Sœurs Blanches, celles-ci se trouvant en 1^{ère}, et ceux-là en 2^e. Peut-être serait-il à désirer que le P. Procureur de Mombasa pût imposer une ligne de conduite uniforme.

Dans les missions du Sud du lac, les santés sont toujours un peu précaires. En ce moment le P. Vekemans [1858-1918] du Bukumbi fait trois mois de convalescence à Marienberg. D'Ukerewe le P. Conrads [1874-1940] m'écrit qu'il éprouve toujours plus de difficultés avec le P. Roussez [1867-1935] ; je serai bien embarrassé pour le transférer.

Du Rwanda, où je me trouve depuis quelques jours, je ne dirai rien sinon que les progrès se sont ralentis un peu. Votre Gran-

leur me permettra de réunir un peu tout ce qu'il y aura sur ce pays dans un même rapport.

Daignez, Monseigneur et bien Vénéré Père, bénir encore vos enfants et les recommander souvent aux ferventes prières du noviciat, et veuillez agréer l'expression des sentiments de profond respect et d'affection filiale avec lesquels j'ai l'honneur d'être de Votre Grandeur
l'humble fils et obéissant serviteur

Jean-Joseph

P. Bl. Vic. ap. Ny. M.

107. COMMUNIQUE DU MOIS DE DECEMBRE 1904²⁵⁸

Mgr Hirth nous communique les nouvelles adresses des stations de son vicariat depuis que la correspondance leur arrive régulièrement par le chemin de fer de l'Ouganda.

1. Pour les stations de Marienberg, Ussuwi, Issavi, Kissaka, Bugoyé, Buyango, Mulera, Kyanja et Kyanga, on emploiera l'adresse suivante :

Via Suez – Mombasa – Bukoba

Le R. Père N.

Des Missions catholiques

Bukoba

(Afrique orientale allemande)

2. Pour les stations de Bukumbi, Ukerewe et Kome

Via Suez – Mombasa – Muansa

Le R. Père N.

Des Missions catholiques

Muansa

(Afrique orientale allemande)

On est instamment prié de respecter l'orthographe allemande des noms géographiques.

108. LETTRE DU 16 JANVIER 1905 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST²⁵⁹

Mission de Kinyaga, Sud Kivu,
le 16 Janvier 1905



Mon bien cher frère Ernest,

Vos deux lettres du 4 et 10 Octobre sont venues me trouver à la frontière Est du Congo belge. Il y a là une de nos stations fondées à Noël 1903, mais dans des montagnes ! Ah ! mes pauvres vieilles

²⁵⁸ Chronique Trimestrielle, N° 112, Janvier 1905, p.26.

²⁵⁹ Lettre de Mgr Hirth du 16 janvier 1905 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096225. Cette lettre porte la date de 1904, ce qui n'est pas possible tenant compte du programme de Mgr Hirth à cette époque là. D'ailleurs, le contenu de cette lettre confirme l'erreur de l'auteur.

jambes ! C'est le **P. Zuembiehl** [1870-1955] qui est allé la nicher là, à plus de 2000 m. d'altitude. Elle promet bien. Avec lui se trouve aussi un **P. Cunrath** [1876-1941], qui est pour vous une connaissance aussi.

Mon plus affectueux merci encore pour les envois opérés le 10 (660 marks). A Marienberg, j'ai laissé les ordres pour que tout soit perçu en règle ; donc tranquillisez-vous.

Vous avez dû recevoir depuis Octobre les réponses qui vous manquaient encore. Les dalmatiques doubles peuvent attendre assez longtemps puisque j'ai accaparé celles du **P. Meyer** [1873-1965], très flatté de me les céder.

La main de Saint Antoine est cicatrisée passablement, et il n'est pas besoin d'en envoyer d'autre. D'ailleurs je vous prie n'envoyez plus de Saint Antoine, nos Nègres n'en sont pas encore arrivés à cette dévotion ; il nous faut être réservé dans l'éducation religieuse que nous leur donnons. Je ne vous en suis pas moins reconnaissant de votre bonne intention. **Mais m'envoyez (si vous en faites don) que des Sainte Vierge et tout au plus Saint Joseph ou un Saint Ange. Ne vous tourmentez plus non plus au sujet des cloches et de l'harmonium.** Cela n'a pas besoin d'être parfait par ici ; c'est bien quand même : nous ne sommes pas trop délicats. Et puis vous avez l'air encore de douter si j'ai reçu des draps d'or, chasuble et dalmatique. Oui, et même pour la fête du 14 Février 1904.

Pour la musique, j'ai chargé le **P. Meyer** [1873-1965] de vous en accuser réception si tôt qu'elle serait arrivée. Moi-même je ne la verrai pas avant Mai. Que le bon Dieu vous récompense d'avoir été si bien inspiré en cet envoi ; je le trouve suffisant pour commencer et vous en parlerai après avoir entendu nos artistes négros.

Je vous ai dit aussi que vos deux mandats de 32 et 800 étaient arrivés. Combien je souhaite que la bonne Providence vous permette de continuer ! Avec vous je suis peut-être dur et indiscret à force d'insister pour obtenir du secours, mais si vous voyiez tant de pauvres âmes à qui vous facilitez le baptême, vous enverriez même vos chemises.

Que le bon Maître nous garde longtemps encore et vous permette de nous aider toujours davantage. J'en ai pour plusieurs mois encore à courir et vous écrirai comme je pourrai. Reçu aussi la lettre de Virginie d'Octobre, puis une nouvelle de Marie. Vous y répondrez vous-même.

Adieu encore et vous embrassant tous bien affectueusement en commençant par la chère Maman, je reste votre frère bien affectionné

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

Que le bon Dieu bénisse tous les bienfaiteurs !

109. INSTRUCTIONS DU 15 FEVRIER 1905 POUR LA MISSION DE RWAZA²⁶⁰

CONSTITUTIONS :

1. Interdire aux femmes la chambre et la cour intérieure.
2. Introduire le « Yambo Padiri »²⁶¹.

NEOPHYTES : viser à avoir au premier baptême un noyau d'au moins vingt chrétiens, et ne dépasser guère la trentaine ; puis, pendant deux ans ne procéder que par petites groupes de 10-15

CATECHUMENES :

1. Qu'entend-on par catéchumènes ? C'est un homme qui a un commencement de Foi et un désir vrai du baptême. Cette définition exclut la définition du catéchumène qui n'avait appris que la lettre du catéchisme.
2. quel mode de recrutement suivre ? Recrutement les uns par les autres. Recruter par les jeunes gens et les hommes faits et le moins possible recruter par les enfants qui ne seront que des répétiteurs.
3. Quelle catégorie de gens rechercher d'abord ? De 20 à 30 ans.
4. Où les prendre ? Dans les environs de la Mission, puis s'étendre.
5. Que leur enseigner ? La conviction, plutôt que la lettre des grandes vérités.
6. Comment entendre la règle des quatre ans ? Elle s'applique littéralement aux adultes. Pour les vieux (par exemple le père d'un bon chrétien de 25 ans) on peut baptiser au bout de 2 ans [*mot illisible*] comme après 6 ans.
7. Comment faire persévérer les catéchumènes ? En règle générale, après une année le texte du catéchisme et des prières, se faire amener le catéchumène par le catéchiste. La 2^e année au moins une fois par semaine, le catéchiste prendrait son thème de conversation dans la « Kufutula », Ancien Testament, et la 3^e année dans le Nouveau Testament. A ce propos, tout bon chrétien devrait savoir lire. En 4^e année de catéchuménat, le catéchumène demande lui-même le baptême, et assiste pendant 6 mois au catéchisme du dimanche, entre pendant 3 mois au catéchisme des commençants, puis pendant trois mois au catéchisme des sacrements. Durant la 2^e et la 3^e année, une fois par semaine, faire venir les catéchumènes à la Mission.

CATECHISTES : Comment les payer ? Une coudée de Bombay par conquête, se réservant la chaînette à ceux qui apprennent à lire à cinq individus. Ceci est à titre d'idée émise : voir plus tard la pratique.

²⁶⁰ Instructions de Mgr Hirth du 15 février 1905 pour le poste de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098016

²⁶¹ C'est du kiswahili, ce qui veut dire « Bonjour Père ».

ECOLE : Il y aurait 3 divisions. L'inférieure comprenant les enfants sous l'hangar ouvert. La deuxième et la première division marcheraient simultanément dans salle fermée et silence.

Deuxième division	Première division
A 8h. Apprendre par cœur texte Kyniarw.	8h. Texte kiswahili par cœur
A 8h. 30, Récitation du texte.	8h. 30, Récitation du texte.
A 8h. 45, Calligraphie d'après modèles gradués, et un minimum d'arithmétique et de géographie.	8h. 45, Exercice oral de Kiswahili, grammaire Delaunay
A 9h. 45, Récréation.	9h. 45, Récréation
A 10h. 10, Conférence de 15 à 20 minutes.	10h. 10, Conférence
A 10h. 30, Ecriture.	10h. 30, Rédaction de la conférence
A 11h. Classe de chant jusqu'à 11h ½.	A 11h. Classe de chant jusqu'à 11h ½.

Nota : A l'école :

1. Récompenser la bonne volonté plutôt que le mérite.
2. Y admettre surtout les externes.
3. But de l'école : Préparer 2 ou 3 élèves chaque année pour l'école centrale, dans le but de former séminaristes, catéchistes pour les missions d'origine, et quelques chrétiens d'élite qui entraîneront la masse.
4. Age des élèves : A partir de douze ans jusqu'à 15 ans, préparation à l'Ecole centrale. Pour les catéchistes, choisir à partir de 15 ans.
5. Au pensionnat, admettre des garçons, et le moins possible.
6. Pas de pensionnat de filles, ni de refuge.

15 Février 1905

Jean Hirth
Vic. ap. Ny. M.

110. LETTRE DU 17 MARS 1905 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST²⁶²

Mission de l'Ussuwi, le 17 Mars 1905



Mon bien cher frère,

Comme je viens d'achever la partie la plus difficile de ma longue tournée, je profite d'un arrêt de plusieurs semaines que je me vois obligé de faire pour vous envoyer un mot.

Parlons d'affaires d'abord, et si le courrier ne se hâte pas trop de partir, je vous dirai encore comment le bon Maître a béni ce voyage.

²⁶² Lettre de Mgr Hirth du 17 mars 1905 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096229.

Par Mombassa, j'ai reçu annonce de vos envois du 4-6 Octobre, du 24 Octobre, du 6 Novembre, du 17 Novembre, du 2 Décembre et du 2 que je suppose 2 Janvier. Les mandats mettant leurs 3 mois et plus, peuvent se trouver à Marienberg depuis un mois sans que je le sache. J'ai eu soin de donner procuration au supérieur pour les toucher en mon nom. J'accuserai réception sitôt et à mesure qu'ils arrivent.

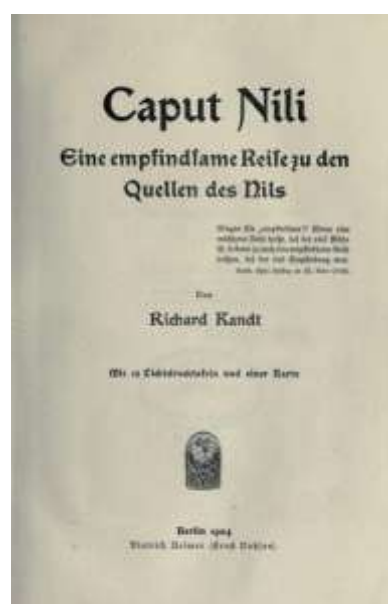
Pour la musique instrumentale, on m'a avisé que tout était arrivé à Marienberg. Voilà bien des dettes nouvelles que je contracte envers vous, par tous ces envois dont vous ne me gratifiez ; heureusement que ce mois-ci, j'ai ce bon créancier de Saint Joseph qui voudra bien se charger de tout vous solder. Je n'oublierai pas dans deux jours, jour de sa fête, de tout lui recommander. Etant constitué patron et pourvoyeur de l'Eglise universelle, il doit l'être spécialement des Eglises en fondation : continuons, vous et moi à avoir grande confiance en son puissant secours. Je tâcherai de vous envoyer un mot pour **Mademoiselle Crinelle**. Mille fois merci à tous les bienfaiteurs anonymes et autres. J'ai reçu aussi le N° **Alte und neue Welt**²⁶³.

Puisque vous me dites que Mademoiselle Schynse s'est calmé un peu, vous ne manquerez pas de nous recommander au besoin à elle et à son œuvre. Notre réserve d'ornements est complètement épuisée depuis deux ans.

Pour la somme de 30 marks versée par erreurs ailleurs qu'à la Sainte-Enfance, je puis au besoin en dire un mot à Mgr le Directeur à qui j'écris assez souvent.

J'ai demandé jadis au P. Fro-berger [1871-1931] de Trèves l'ouvrage du Docteur Kandt [1867-1918] sur le Rwanda ; cet ouvrage vient d'être édité ; vous voudrez bien vous charger encore des frais si Trèves vous le propose.

Me trouvant de nouveau plus rapproché de Bukoba, je tarderai moins à vous écrire.



²⁶³ *Ancien et nouveau Monde.*

Mes meilleurs embrassements encore à la bonne Maman et à toute la chère famille. Que le bon Dieu vous bénisse tous ainsi que les bienfaiteurs.

Je reste votre frère bien affectionné

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

Toutes les intentions de messes expédiées par vous aux susdites dates vont être acquittées ou le sont déjà.

Expédiez les lettres toujours par Mombasa – Bukoba, mais mandats par Daressalam – Bukoba.

Merci encore pour les taux si élevés des honoraires que vous avez pu réaliser cette fois.

Je prie Dieu que cette lettre vous trouve au moins parfaitement réunis, vous et Virginie.

Un merci spécialement affectueux à la bonne Maman qui outre les bas a voulu m'envoyer encore 80 marks. Ils ont vite trouvé leur place.

111. LETTRE DU MOIS DE MARS 1905 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST²⁶⁴



Au retour du Rwanda, Mars 1905

Mon bien cher frère Ernest,

Hier le courrier a emporté mon billet accusé de réception de plusieurs de vos dernières lettres. Je me promettais quelques détails sur mon dernier voyage, quoique vous m'ayez dispensé depuis six mois de ces sortes de lettres. Vous avez compris qu'elles me devenaient impossibles. Celle-ci ne sera pas longue, elle est écrite pour vous aider à mieux expliquer ce que vous trouverez relaté dans différents bulletins, et pourra servir en même temps à tous les parents et chers bienfaiteurs de nos belles missions.

Vous ai-je dit déjà que nous avons achevé en 1904 de prendre possession de tout ce qui restait de pays convenable sur la côte Ouest du Nyansa ? Depuis la Kagera jusqu'au Sud du lac nous avons maintenant cinq stations centrales, pas trop distantes les unes des autres, avec deux annexes, toutes à une ou deux journées les unes des autres (20, 40 Kilom.), sauf l'Ussuwi au Sud-Ouest, à cinq journées de la dernière. C'est que cette bonne population vaut bien la peine qu'on s'occupe d'elle et les villages sont très rapprochés. **De plus le chemin de fer et les vapeurs sur le lac nous ont**

²⁶⁴ Lettre de Mgr Hirth de mars 1905 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., O60, N° 095313.

mis à 4 ou 5 jours de la côte ; puis surtout nous avons essayé de barrer le chemin aux ministres protestants qui en ce moment sèment à profusion leurs livres et leurs catéchistes, dans la région de Kagera surtout qui nous sépare de l'Uganda anglais. Notre bonne population voudrait bien se convertir, mais les roitelets indigènes qui tiennent tous leurs sujets dans l'esclavage ne le permettent aucunement. Nos pauvres gens s'ils s'enhardissaient à recevoir le baptême ou même à porter seulement la médaille seraient chassés de leurs bananeraies et des huttes qu'ils ont bâties de leurs mains. Il paraît que ces mêmes petits rois laisseraient cependant complète liberté à ceux qui voudront « prier protestant » ou surtout devenir musulman. Cette dernière secte surtout, inconnue ici avant les stations militaires fait beaucoup de progrès, et ce sont les musulmans qui seront ici comme ailleurs les pires ennemis de notre religion. **Faut-il que dans la colonie on dépense tant d'argent pour y multiplier ces musulmans qui, bien plus que les païens ont la haine du Blanc et sont réfractaires à la civilisation ! Mais quand on trahit ces choses on a l'air de critiquer le gouvernement, et mieux vaut encore se taire et prier Dieu que de faire à la mission des ennemis de ceux qui dans le pays ont tout pouvoir.**

Le chef de la station militaire de Bukoba a été de la plus grande obligeance pour nous en Novembre : il nous a procuré l'emplacement d'une station nouvelle à 60 Kilom. au Sud de Bukoba ; il nous a facilité aussi la translation de notre station des bords de la Kagera, et enfin dans ce même pays, il nous a obtenu une annexe à cette station transférée. Mais cela n'empêche pas que tout cela ne nous coûte beaucoup d'argent. On commence à vendre les terrains ici aussi, tandis que jadis on obtenait contre quelques cadeaux. Ah ! combien nous serions reconnaissants à ce chef surtout, s'il pouvait nous obtenir dans son district un peu de liberté !

Dans la nouvelle station fondée, et que vous trouverez sur la carte dans le petit pays nommé Ihangiro, nous avons transféré déjà notre Ecole centre du Vicariat, qui est tout à la fois séminaire et école de catéchistes. Les élèves sont au nombre de 50 environ, et comme il nous faut les nourrir et les habiller, leur tout fournir etc. ... Cela nous coûte bien cher. Ils étaient jusqu'ici dans le pays voisin à 30 Kilom., mais il a fallu changer. Le petit chef local qui prétend que tout ce que peuvent travailler et cultiver ses 80.000 sujets lui appartient, ne voulait pas les laisser nous vendre les bananes qu'ils ont en superflu, mais lui seul voulait nous les vendre. Quand il était de bonne humeur cela pouvait aller encore, nos enfants mangeaient, mais alors ses gens n'étaient pas contents de fournir gratis des vivres pour lesquels leur chef empochait l'argent. Et puis quand le chef nous boudait, ce qui arrivait trop sou-

vent, alors l'école ne mangeait pas. Pensez ce que c'est qu'un écolier nègre qui ne mange plus ; ou bien quand nous prenions les élèves en expédition pour aller eux-mêmes [chercher] les bananes dans les villages et que nous déposions au pied de l'arbre les cauris²⁶⁵ qui devaient payer les bananes, les gens étaient fort contents sans doute, mais alors c'était le chef qui ne l'était pas et qui nous faisait la guerre. Il n'y avait qu'à déguerpir puisque personne ne voulait changer cette situation : c'était ce que nous avons fait. L'école a quitté, mais trois missionnaires sont restés à cet emplacement. Ils attendront là des temps meilleurs. Les pauvres gens même mes malades ont défendu de leur chef de fréquenter la mission, mais on ne peut pas nous défendre au moins de prier pour nos persécuteurs. Dieu saura intervenir quand nous l'aurons mérité.

Je vous écris ceci de notre station de l'Ussuwi ; les missionnaires y sont depuis fin 1897 et c'est à Noël 1904 qu'ils ont pu faire leurs premiers baptêmes des gens du pays, et voisins de la mission²⁶⁶. On avait déjà dans le passé fait quelques baptêmes, mais c'étaient des enfants étrangers, de pauvres rachetés. Ici aussi c'est un jeune roi, fou d'orgueil qui arrête tout. Même les quelques-uns de ses sujets que l'on baptise, ils cachent avec soin leur chapelet et leur croix, qu'ailleurs les chrétiens sont fiers de porter au cou. Cette fois encore en arrivant dans le pays, c'est moi qui ai fait, au sultan comme il s'appelle, la première visite ; je ne voulais pas être en dette avec lui, et préférerai l'honorer comme dit Saint Paul ;... mais le grand monsieur ne me rendra même pas ma visite. Et quand il lui plaira d'empoisonner encore ou de tuer de toute autre manière les pauvres catéchumènes qu'il pourra découvrir, il le fera impunément. **Il paraît qu'on ne veut pas mécontenter ces petits tyrans. Un jour ils s'attaqueront à ceux même qui les protègent aujourd'hui, alors on voudra porter remède, mais ce sera bien tard, et ce pauvre pays n'en sera pas moins perdu pour la religion.**

Mais quittons ce pays avec ses tristes tyranneaux. Montons sur les plateaux du Rwanda : il y fera mieux. Ce qui m'a pourtant fait retourner cette année déjà dans ces fameuses collines de 2.500 à 3.000 mètres, c'est le danger même que couraient les missionnaires vers la fin de 1904.

Une vraie légion de marchands surtout noirs, mais aussi jaunes, et mêmes blancs, s'est abattue sur le Rwanda depuis 18 mois ; ces gens n'ont guère de marchand que le nom. Vous pourriez souvent aussi leur donner celui de brigands. C'étaient les innombrables peaux de vaches et de chèvres surtout qui les

²⁶⁵ Coquillage du groupe des cyprées (ou porcelaines), qui a servi longtemps de monnaie à diverses populations, notamment en Afrique noire et en Asie.

²⁶⁶ La Mission de Ussuwi avait été fondée par le P. Brard (1858-1918).

attiraient ; ces peaux accumulées là depuis des années ont trouvé avec le chemin de fer un facile écoulement jusqu'en Amérique. Les indigènes ont essayé de se défendre d'abord contre ces prétendus marchands, mais ils se sont tournés un peu aussi contre nos missions encore trop peu connues et que l'on soupçonnait d'avoir attiré tous ces aventuriers. Grâce aux secours que j'ai pu faire arriver aux missionnaires, et grâce aux explications qui ont été enfin admises par le roi et les chefs du pays, la tranquillité est à peu près revenue. Une station²⁶⁷ cependant reste toujours exposée, et toutes les nuits il faut que 4 hommes montent la garde.

J'ai vu d'abord la mission de la « Toussaint du Kissaka ». Elle est de Novembre 1900, et compte environ 220 baptisés avec plusieurs centaines de catéchumènes. La résidence des missionnaires y est bien petite. Le bois manque complètement dans le pays. Comment faire des toitures ? On a planté de suite des arbres, mais il faut attendre qu'ils soient grands pour bâtir une église assez grande, il faudra bien 20 ans, et alors comment faire ? Cesser de baptiser ? Ou faire les offices sur la place publique, au grand soleil, et à la pluie des tropiques ? Pour le moment on vient de construire une petite chapelle qui pourra contenir en les serrant bien, 600 personnes, mais avec l'ardeur qu'y mettent les indigènes à se convertir, cette chapelle sera bondée avant deux ans, et alors ?!.. La sacristie a à peu près le nécessaire pour les jours ordinaires, pour les fêtes, aucune de nos missions n'a rien en dehors des draps d'or que vous m'avez payés en 1903. L'église elle-même est absolument nue. Le long des murs ce qui m'a frappé, c'est un tronc déjà, dans lequel on habitue de bonne heure les fidèles à aller déposer et offrir à Marie quelques unes des perles qu'ils ont pu gagner dans la journée au service de la mission. **L'autel, l'unique, est parfaitement pauvre ; les chandeliers ont bien 0 m 20 centimètres de haut, ou même 15 seulement. Je l'ai trouvé garni de fleurs, mais les indigènes ne voient pas pourquoi on met tout ce « foin » sur l'autel et trouvent que cela pue..., en effet vous ne trouvez pas une fleur dans ce pays qui sente bon. Envoyez-nous de belles étoffes pour orner tous nos autels, voilà au moins qui fait plaisir aux Nègres.** Au moins le Kissaka a un peu de luminaire. Il y a dans le pays des abeilles qui convertissent en bon miel et belle cire ces fleurs de si mauvaise odeur. Quel dommage seulement que les Nègres encore toujours un peu gourmands, avalent la cire avec le miel ! Sans cette grande voracité, le Kissaka pourrait nous fournir tous de cire, ce qui serait une bonne économie pour le Vicariat. Les Nègres me demandent une recette pour séparer la cire du miel. Jusqu'ici le miel est un peu au

²⁶⁷ Il s'agit de la Mission de Rwaza.

premier occupant ; celui qui découvre un rayon a soin de l'enlever prestement, puis de pétrir vite dans sa calebasse, cire et miel ensemble, puis d'avalier... Comment faire ?

Autre détail de mœurs : j'ai trouvé à la mission cette fois, tout un ruisseau de lait et une montagne de beurre ; **le P. Huwiler** [1868-1954] **venait de faire fabriquer aussi presque un mètre cube de fromage** (celui-ci ne trouve pas de débit, les Nègres qui sont friands de viande qui pue à vous renverser, ne toucheront pas un fromage même encore non animé). Cette fortune colossale, mais qui ne sera que passagère, nous veut de bonnes grâces du gouvernement. Un officier a dû intervenir en Janvier 1905 et arrêter un marchand – très Blanc celui-là – qui enlevait tout simplement les vaches aux indigènes par troupeaux, pour les exporter à son profit. Il en avait ramassé plus de 300 déjà dans le seul Kissaka, et continuait ailleurs de plus belle. Les 300 bêtes ont été confisquées et données à la garde de la mission en attendant qu'on eût pu trouver les vrais possesseurs, car c'est maintenant toute une grosse besogne, puisqu'il s'est déjà présenté beaucoup trop d'ayant droit. Quelquefois, il est vrai, nos pauvres gens sont bien 4 ou 6 propriétaires pour une seule bête.

Vous comprenez que je me suis fourni de beurre pour tout mon voyage. J'ai essayé de faire aussi une cure de lait, mais cela ne donne pas beaucoup de jambes pour grimper les montagnes.

Laissons tout ce matériel et faisons encore cinq journées pour arriver à Isavi ; il faut savoir qu'en Novembre, Décembre, on voyage tous les jours avec la pluie ; quand il n'y a pas la pluie, c'est la rosée. C'est très agréable dans les grandes herbes qui ont quatre mètres, et quand vous perdez votre sentier surtout. Comme il faut batailler avec ces pauvres porteurs pour les faire marcher en avant ! C'est qu'ils n'y tiennent guère, avec leurs épaules nues, à secouer en passant toutes ces herbes mouillées, et ils savent bien que dans le pays c'est le plus digne qui doit marcher le premier²⁶⁸.

Isavi, notre première fondation du Rwanda, m'a fait cette fois une ovation à laquelle je ne m'attendais pas. A huit Kilom. déjà je trouvais du monde qui venait courir au devant de la petite caravane. Toute cette jeunesse n'a pas dû être édifiée de mon accoutrement : je n'étais pas précisément en rocket blanc²⁶⁹, on avait passé ce jour-là et pendant six heures de temps, tour à tour par l'argile rouge et de l'humus noir. J'eus vite compris que j'aurais au moins quelques confirmands, et de fait il y en avait 230, fruit de 18 mois. Que le bon Dieu les fasse persévérer et leur donne le zèle des conversions. Ces pauvres gens n'étant pas riches se sont cotisés pour m'offrir en cadeau tout un gros bœuf.

²⁶⁸ C'est-à-dire Mgr Hirth.

²⁶⁹ Habit ecclésiastique blanc.

Chacun avait sacrifié un panier de haricots. Ne sachant comment payer de retour, j'organisai une petite loterie ; chaque lot gagnait sa petite étoffe, de quoi faire un pagne au moins et il y avait un numéro gagnant sur trois ; le bœuf était payé le quadruple de sa valeur.

Mais néanmoins tous ne furent pas contents. Si j'avais été plus riche en cotonnades chacun aurait eu sa part, mais deux charges d'hommes n'y auraient pas suffi. Vous comprenez qu'ici encore on ne voyage pas pour rien, et si vos fabriques ont des indiennes de reste, vous trouverez où les placer. J'ai vu le jour même de mon départ pour le Rwanda, le **P. Meyer** [1873-1965] distribuer à quelques petits travailleurs, les tout petits coupons que sa bonne sœur Louise venait de lui envoyer : il y avait de riches couleurs, mais le morceau ne pouvait même faire le tour du corps de ces marmots de 10 ans ; néanmoins quelle fête et quel pugilat pour se les arracher !

Mais nous voilà encore loin d'Isavi... c'est que je devrais vous parler aussi de l'église à construire et vous allez croire que j'invente... j'invente si peu qu'il y en aura même tantôt une troisième encore dans ce même Rwanda. A Isavi malgré tout, il faudra s'y mettre dès cette année ; je viens d'y envoyer nos deux Frères les plus artistes. Les missionnaires de l'endroit ont déjà pu réunir mille francs ; pour moi je ne puis guère les aider, et ils devront se débrouiller pour en trouver encore au moins 7 ou 8.000. Quel cauchemar que toutes ces églises ! Je voudrais bien savoir comment faisait Saint Paul et Compagnie. Isavi aura ses mille baptisés dans deux ou trois ans, si aucun accident ne survient. A la garde de Dieu.

De là, le chemin me conduisait par la fameuse chaîne de montagnes où j'ai failli laisser la vie dans un terrible orage en Janvier 1900. J'aurai voulu ne jamais revoir ces hauteurs ; mais que voulez-vous, ***cum autem senueris alius cinget te, et ducet quo tu non vis***²⁷⁰ (5 Cent haut). Il m'a fallu huit jours pour arriver à Mibirizi dans la province du Kinyaga, au Sud du lac Kivu, et dans de pareilles montagnes, on ne peut qu'aller à pied.

Cette nouvelle station, N.D. du Bon Conseil, n'existe que depuis Décembre 1904 ; mais j'y ai trouvé une centaine d'individus déjà habillées de la médaille, que ne reçoivent que ceux qui savent toute la lettre du catéchisme et leurs prières. J'ai pu les récompenser un peu ; mais là encore j'ai fait beaucoup pleurer. Il y en avait plus d'un cent qui avaient presque fini aussi de retenir leurs textes, mais enfin ils n'avaient pas passé encore l'examen qui confère la médaille ; ils attendent ma prochaine visite pour espérer quelque chose. Ce sera

²⁷⁰ « Quand tu vieilliras, un autre te liera et te conduira où tu ne veux pas » (Jhn 21, 18b).

bien long car je compte bien les retrouver tous baptisés et ayant achevé leurs 4 ans d'épreuve. J'ai bien promis que je n'irai pas plus souvent qu'il ne faut dans de pareilles montagnes. **Notre compatriote, P. Zuembiehl [1870-1955] est allé se loger à défaut de mieux à près de 2000 m. d'altitude ; pendant 2 semaines qu'il m'a fallu rester là, je n'ai vu ni le soleil, le jour, ni la lune, la nuit.**

Et le froid qu'il faisait !... J'en suis reparti tout malade. Cette station a pu bâtir déjà la résidence des missionnaires, mais c'est tout. **Il y a de grandes chambres toutes nues, avec de grands trous sans portes, ni fenêtres. Heureusement que par là les gens ne sont pas voleurs. Je crois qu'à la place du Père, je me serais mis à quelques kilom. de là, auprès d'une belle source d'eau chaude où j'aurais pu au moins me réchauffer les pieds par les journées de froid humide qu'il fait trop souvent là haut !** Ce qui m'a fait rester 2 semaines à Mibirizi c'est la gracieuseté de l'officier qui est installé à 25 Kilom. de là, à la pointe sud du Kivu. Pour m'éviter la peine de courir tout ce pays de montagnes huit jours de plus, ou même dix, il m'a offert des pirogues. **Il faut dire que le gouvernement s'est chargé de ramasser à son compte toutes les pirogues du lac, en sorte que lui seul en dispose. Au moment où je les aurais voulues, il en avait besoin pour faire transporter à l'autre bout du lac, les femmes et autres gens de la « famille » de ses soldats noirs ; force me fut donc d'attendre huit jours que les barques fussent libres.** En Afrique, il ne faut pas être pressé. Cependant pour éviter ce que j'appellerai au minimum de pareilles mésaventures, j'ai donné l'ordre aux Pères de chercher à se procurer leurs barques à eux : ce sera une dépense encore.

Trois jours seulement de rames me firent franchir les 100 Kilom. de lac qui me séparaient de la province du Bugoye où nous avons installé depuis Pâques 1901 notre mission de Sainte-Marie du Kivu. Mes pirogues étaient tellement pitoyables, et roulaient tellement qu'il fallait n'être pas trop distrait pendant la traversée. Plusieurs de ces colis non garantis contre l'eau ont souffert, et c'est ainsi qu'on perd par les avaries quantité d'objets qu'il faut ensuite des années pour être remplacés. Malgré notre grande pauvreté, on nous a habitués en Europe à trop d'objets encore pour ne pas éprouver ici ensuite bien des regrets quand ces objets viennent à manquer. **Je m'imagine que les premiers apôtres devaient y aller un peu comme nos Nègres, qui eux aussi sont sans souliers, sans bourses... et qui trouvent toujours à manger quand même, pratiquant même la bonne joie.**

Nous sommes à la mission du P. Barthélemy [1872-1943] de Leberau et du P. Weckerlé [1872-1920] de la Hardt. On sait se débrouiller par là, et Sainte-Marie du Kivu, est la plus belle et la mieux située de nos missions. Tout le monde admire ce splendide

panorama au pied des volcans, dont les uns fument encore, les autres portent des neiges qui ne fondent pas. **Je n'ai pas été tenté encore de grimper ce volcan qui fume, et qui se trouve le plus voisin de notre maison ; mais chaque année nos porteurs Nègres y vont ; ils veulent voir cette « porte de l'enfer », et chaque fois ceux qui ne sont que des catéchumènes encore descendent de la montagne avec la bonne résolution de se hâter pour recevoir le baptême. De la mission, les Nègres ne mettent que deux jours pour se payer cette salutaire leçon de catéchisme.** On met huit heures pour monter, et six pour descendre. J'ai eu là environ 150 confirmations. Songez donc que dans l'année on décoré 1600 individus de la médaille, et maintenant quand on fait chaque 3 mois les admissions pour un nouveau baptême à préparer, on ne sait comment faire pour éliminer le trop de ces jeunes gens qui nous entourent par centaines de leurs supplications. Dieu connaît ses endroits.

C'est à Sainte-Marie du Kivu qu'il nous faut notre 3^e église et dès 1906. Si le bon Dieu ne nous envoie pas de quoi, ce sera signe qu'il ne veut pas que nous donnions le baptême à tout ce monde. Une mission comme celle-là peut avoir en peu d'années plusieurs milliers de catéchumènes, si aucun malheur ne survient.

Quand la Providence nous enverra des bonnes Sœurs pour le Rwanda ce n'est pas au pied des volcans que nous les mettrons : elles auraient trop peur de ces montagnes colossales, qui peuvent à tout moment vous cracher leurs feux. Des fois déjà les missionnaires ont vu la colonne de fumée habituelle, toute rouge de feu. Et en Juillet dernier, il y a eu de nouveau un tremblement et des secousses qui ont remué tout le pays. Un îlot nouveau est même né dans le lac Kivu, et tout autour, à une grande distance, on ramassait pendant plusieurs jours des quantités de poisson crevé. Priez le bon Maître pour qu'il n'ensevelisse pas au moins avant leur conversion tant de milliers de pauvres Noirs qui maintenant comme par pressentiment ont si grande hâte de le connaître.

Du Bugoye, il a fallu marcher trois jours par la lave, tout le long des volcans pour arriver à notre nouvelle mission de Mule-ra, située au pied même de celui qui est le plus massif de tous ces volcans, le Mfumbira (cuisinier)²⁷¹. Il n'a pas moins de 4300 m. et offre au sommet un magnifique plateau et même un petit lac. Mais au pied de ce pic habite la race des plus effrontés voleurs qu'on puisse s'imaginer : ils sont hardis jusqu'à vous soulever la nuit dans votre lit de camp, quand vous couchez dans votre tente. On a soin la nuit d'attacher comme il faut ses couvertures. Mais c'est une race

²⁷¹ Le Mfumbira (cuisinier) s'appelle en effet le Muhabura.

intelligente et entreprenante ; un jeune homme ne trouve pas à se marier honnêtement s'il n'a au moins quelques gros vols déjà sur la conscience. Depuis une année, la mission compte beaucoup d'amis déjà parmi ces gens-là. **Je n'ai trouvé que 30 médailles encore, à cause des troubles survenus, mais ce sont 30 beaux jeunes gens qui tous répandent la religion autour d'eux.** Et sous peu ils seront 300, puis 3000. De Mulera il a fallu faire un bout de route nouvelle ; je ne voulais pas quitter le Rwanda sans y avoir obtenu une nouvelle station. **Le roi cette fois, reçut bien les beaux cadeaux comme toujours ; il me fit même déjà ses commandes pour l'année prochaine (et rien moins qu'une cloche, un réveil avec pantin ou coucou, de forts draps etc. ...).** Mais il se laissa tirer l'oreille pour nous accorder un nouvel emplacement : c'est que j'avais le malheur de le demander précisément là où lui ne voulait pas donner. De tout le Rwanda nous n'occupions jusqu'ici que le pourtour, nous étions dans les provinces tributaires, mais non dans le pays même, là où il a coutume de promener toujours ses capitales. Sultan Musinga [1883-1944] ne voulait pas être gêné dans ses démarches en son propre pays. Il ne voulait pas surtout qu'il y eût des étrangers dans sa province sacrée, là où il entretient ses vaches favorites ou rituelles, comme vous voudrez. Les vaches devront en crever, comme elles crèvent quand on a l'audace de bouillir le lait qu'elles donnent !

Mais enfin grâce aux ferventes prières surtout des Sœurs Blanches qui m'avaient prié de leur chercher un endroit pour s'établir, grâce aussi à l'appui sérieux donné par le chef du district militaire, tout put s'arranger pour le mieux. Musinga [1883-1944] aura ses nouveaux cadeaux, et le bon Dieu aura une nouvelle mission : la « Mission de Marie-Immaculée ». Toutes les huttes provisoires ont été élevées même pendant le court séjour que je pus faire à l'endroit choisi, et une palissade de 50 m. de front entoure le tout, mais pour prendre possession de ce nouveau champ si bien situé, il nous faut attendre maintenant le secours de nouveaux confrères que nous espérons pour Octobre, et aussi le secours des chers bienfaiteurs, sans le concours desquels le missionnaire dénué de ressources est presque inutile.

A l'œuvre donc, mon bien cher aumônier. Mettez-vous à quêter de plus belle, et excitez tant de nouveau le zèle des chers et infatigables bienfaiteurs. J'ai fait de mon côté ce que j'ai pu pour préparer dans un avenir prochain plusieurs milliers de nouveaux baptêmes, car la population de « Marie-Immaculée » est toute douce et policée déjà, facile à gagner et d'autant plus facile qu'Isavi qui n'est qu'à 3 journées, nous cèdera à titre de catéchistes plusieurs jeunes ménages chrétiens, rachetés de jadis, et originaires de ce pays qui nous est donné aujourd'hui. Pour ma part, j'offre au bon Maître les douze

cent Kilomètres que j'ai fait faire encore à mes vieilles jambes pour trouver ce bon endroit, dans cette chère petite Suisse de l'équateur.

Je vous laisse le reste, et me permets de compter beaucoup sur vous.

Vous remerciant d'avance, et remerciant bien sincèrement tous les généreux bienfaiteurs avec leurs familles, je prie notre bon Jésus et Marie Immaculée de bénir abondamment dans leurs personnes et dans leurs œuvres tous ceux qui contribueront à édifier notre nouvelle station ; celle-ci qui nous sera toujours un doux souvenir du jubilé de Marie Immaculée ne pourra manquer de prospérer.

Je me suis caché pour écrire cela tout d'un trait ; il faut s'arrêter, mes yeux en ont plus qu'assez. Corrigez les fautes et faites lire à tous ceux qui aiment notre bonne Mère.

Je reste mon bien cher frère, votre plus que jamais tant affectionné

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. m.

**112. LETTRE DU 19 MARS 1905 A SON FRERE,
L'ABBE ERNEST²⁷²**

Ussuwi, Mission de N.D. de Lourdes,
le 19 Mars 1905



Mon bien cher Mr l'Aumônier,

Il ne faut pas m'en vouloir si je ne vous ai pas répondu plus tôt à l'envoi de la dernière somme que vous m'avez expédiée pour rachats. Vous vous souvenez que je suis engagé dans une tournée de confirmations qui me demande plusieurs mois ; et si vous saviez comme c'est agréable pour de vieilles jambes comme les miennes de faire l'ascension de nos hautes montagnes du Rwanda !

Aujourd'hui au moins voudriez-vous vous charger auprès de la vénérée bienfaitrice Mademoiselle Crinelle, qui a bien voulu m'envoyer ce généreux don de 80 marks pour rachats d'un Joseph Xavier, de l'expression bien sincère de mes meilleures remerciements. Cette somme importante m'est arrivée providentiellement dans une station particulièrement éprouvée cette année par la disette, je pourrais même dire la famine ; et il y a deux de nos belles stations du Rwanda qui sont dans ce cas cette année. J'ajouterai de suite même, que chaque année, au Rwanda surtout, l'une ou l'autre de nos stations compte quelques victimes de la famine, dans ses proches environs.

²⁷² Lettre de Mgr Hirth du 17 mars 1905 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096230.

Vous comprenez que dans ces conditions le petit Joseph Xavier a été bientôt trouvé. Nos stations les plus rapprochées du Congo belge, ont surtout plus fréquemment l'occasion de faire des rachats d'esclaves. **Dans une de nos missions du Kivu où je n'avais laissé en 1903 que quelques jeunes enfants, j'ai trouvé en Janvier de cette année près de 50 garçons et une 30^e de femmes et de filles. Si nos missionnaires avaient eu de l'espace et de l'argent surtout, leurs deux orphelinats auraient pu réunir chacun plus de cent pensionnaires. Mais nous ne pouvons même songer pour le moment à réunir tout le monde ; l'entretien de tant d'enfants dépasse de beaucoup nos maigres ressources.** Que de baptêmes cependant nous obtiendrons ainsi, et que d'enfants nous enverrons au paradis. Quant au petit Joseph Xavier, j'espère qu'il vivra, qu'il arrivera même au baptême assez vite, et qu'il fera un bon chrétien qui se fera un pieux devoir de prier pour la vénérée bienfaitrice à qui il doit la vie.

Si vous saviez, mon bien cher frère, combien de pauvres gens périssent ici chaque année de misère, et combien avec un peu d'argent il serait facile d'ouvrir les portes du Paradis à un grand nombre, vous vous feriez un bonheur de venir à leur secours et d'offrir aux âmes généreuses qui ne manquent pas autour de vous, cette occasion unique de s'acheter pour elles-mêmes l'entrée du Paradis par quelques faciles rachats. Que le bon Dieu bénisse vos travaux, et bénisse largement notre vénérée bienfaitrice et toute sa famille !

Toujours bien affectueusement à vous en N.S.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

113. LETTRE DU 24 MARS 1905 A MGR LIVINHAC²⁷³

Mission de l'Ussuwi, le 24 Mars 1905

Monseigneur et très Vénéré Père,

La dernière lettre datée en Décembre 1904 du Kissaka, promettait quelques détails sur les stations du Rwanda. Après la visite faite de Mai à Septembre 1903, j'avais cru pouvoir me dispenser pour longtemps de ce long et pénible voyage ; mais en 1904 on parla de dangers qui menaçaient nos stations.

Depuis la fin de 1903, une quantité de prétendus marchands de peaux s'était abattue sur le pays, qui, de fait, vers Juin 1904, se remua un peu pour se défendre contre ces pillards. Comme grand nombre de ces rouleurs étaient des Baganda, quelques-uns



²⁷³ Lettre de Mgr Hirth du 24 Mars 1905 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., 095098-095100. En marge de la lettre : « Répondue le 10 Mai ».

même anciens auxiliaires des missionnaires, on soupçonna ceux-ci de les avoir appelés, et dès lors les catéchumènes à Isavi et au Kissaka commencèrent à être un peu insultés par endroits. En même temps, la mission du Mulera se voyait menacée pour d'autres raisons surtout.

Ne pouvant me rendre au Rwanda dès Juin 1904, et nos cinq stations se trouvant elles-mêmes très dispersées, je crus devoir nommer le P. Supérieur d'Isavi²⁷⁴, mon remplaçant au Rwanda, au cas où il faudrait une prompte décision. Il arriva alors qu'on s'adressa officiellement à la station militaire d'Uzumbura, lui exagérant considérablement les choses. Celle-ci à son tour transmet des choses fausses à la côte et intervint elle-même dans le RWANDA où l'officier trouva de suite qu'on l'avait fait venir inutilement. Ç'aurait été aux missionnaires plutôt d'envoyer sans bruit quelques légers secours aux Pères du Mulera qui en avaient besoin ; les confrères du Bugoye seuls le firent et de fait, au péril de leur vie, délivrèrent la station du Mulera d'un vrai et imminent danger (Ce danger on le laissa à peine soupçonner en partie à l'officier qui vint bien après coup ; et il y eut là toute une série de fausses manœuvres).

Grâce à une protection particulière de la Providence, nos relations avec le roi et même le chef du district militaire ont pu être rétablies assez bien, mais c'est de ce côté-là que la mission a couru un moment les plus grands dangers. On a eu tort dans les commencements de vouloir trop dominer les chefs indigènes et même le roi, alors qu'il était possible de vivre autrement avec eux, et maintenant on est à craindre toujours leur vengeance. Deux fois déjà la station d'Isavi sur ma demande avait placé à la capitale un représentant de la mission que le roi m'avait concédé, et pendant les derniers troubles, au moment où cet homme aurait été plus nécessaire pour les bonnes relations, il fut retiré pendant plusieurs mois. Cette fois-ci, le roi agréa un brave chrétien musukuma déjà bien connu et estimé de lui ; il lui bâtit même une école à la capitale.

Plus que jamais s'impose la nécessité de relier un peu mieux nos stations du Rwanda. Nous avons été obligés de semer les premières sur tout le pourtour du pays et surtout dans des provinces annexées ; mais aujourd'hui j'ai le bonheur d'annoncer à Votre grandeur que la Providence nous offre une fondation dans le centre même du pays, sur la ligne d'Isavi – Mulera, et la bonne Mère en même temps nous envoie 12.000 francs d'un anonyme pour une « Mission de Marie Immaculée ». Elle sera installée dans une région très

²⁷⁴ Il s'agit du Père Brard.

peuplée aussi, et se trouvera dans la province quasi sacrée où le roi avait coutume dans le passé de promener sa capitale et de loger ses vaches rituelles. Là surtout on sera entouré de l'élément mtusi. **Ma grande demande maintenant au bon Maître c'est de me faire trouver un Supérieur ami des Batusi et comprenant sa mission auprès de cette caste.** Toutes les constructions provisoires avec enceinte sont faites déjà ; on a spéculé sur un renfort de missionnaires en Septembre et on attend ce moment-là pour prendre possession. **En attendant, un officier d'Uzumbura est venu ratifier lui-même notre nouvelle acquisition : c'est la loi.**

Marangara, notre nouveau centre de Mission, sera à 3 jours au Nord d'Isavi, à 7 ou 8 jours du Kinyaga (Kivu Sud) à 5 ou 6 jours du Bugoye (Kivu Nord) à 4 jours du Mulera et à 4 jours du Kissaka. Ce dernier poste reste toujours à 8 jours encore de l'Ussuwi et à 14 jours de Marienberg en ligne directe. Le Karagwe intermédiaire n'est toujours pas occupé, et quand pourra-t-il l'être ? Pendant ce voyage j'ai traversé au moins dix endroits du Rwanda où une fondation aurait bien plus de chances de succès qu'au Karagwe.

Voici quelques détails sur nos stations existantes, en suivant l'ordre d'ancienneté. **Isavi compte plus de 300 baptisés ; il faut dire que les missionnaires s'occupent beaucoup de leurs chrétiens ; grâce à ces soins on remédiera au vice qu'il y a eu dans la première manière de les amener à la Mission ; cette manière heureusement est remplacée. Mais on pourrait souhaiter chez ces chrétiens plus de confiance et moins de contrainte. Le mouvement des catéchumènes s'est beaucoup ralenti ; il y a eu même beaucoup de défections, mais cela tenait au système d'enrôlement.** J'ai cru trouver qu'on s'était trop hâté cependant pour certains baptêmes, ce qui n'empêche pas que chaque année, le nombre des baptisés ne doive augmenter assez vite.

Au Kissaka, on a voulu aller un moment plus vite même qu'à Isavi, qui entraînait également le Bugoye. Il y a plus de 200 maîtres dans ces choix, et me fais accuser d'être pessimiste ou trop difficile. Je souhaite !... Le difficile partout, c'est d'obtenir un vrai catéchuménat, et non pas seulement quatre années pour la forme et pour satisfaire à la lettre. Les baptêmes déjà, et les premiers choix paraissent quelquefois un peu intéressés de la part des néophytes ; je ne promets pas d'être bien

Au Bugoye, il y a 150 baptisés ; c'est trop, en ce sens que les deux premières années de la fondation, on n'avait presque pas fait de catéchumènes ; mais les missionnaires maintenant réparent leur erreur en travaillant d'autant plus à convertir à fond leurs premiers néophytes. Presque à tout point de vue, cette mission promet de devenir la plus belle de nos missions, quoique la population soit un peu plus grossière qu'ailleurs.

Il est convenu dans ces trois stations que les catéchumènes seront un peu plus éprouvés et encore plus travaillés qu'ils ne l'ont été. Les trois missions auront besoin bientôt d'églises assez grandes. Les mesures seront prises pour qu'Isavi ait la sienne en 1906, Bugoye en 1907 et Kissaka en 1908 ; mais les Frères constructeurs manquent et l'argent aussi, quoique nous ne cherchions guère à faire mieux que de grands hangars.

Mibirizi au Kinyaga date de Décembre 1903. On a pu faire déjà une assez bonne maison en briques et paille, comme résidence, mais c'est tout. Il y a là environ 150 catéchumènes ; cette mission promet de suivre les progrès des premières.

L'Assomption du Mulera date de Novembre 1903. Elle nous a donné depuis Juin des soucis qui durent encore. Sans le rechercher, le P. Classe [1874-1945] s'est mis au milieu d'une population très turbulente, grands voleurs de profession qui ont toujours su se maintenir à peu près indépendants du Rwanda. Et puis, trois Commissions de délimitation opèrent là depuis 1901 sans vouloir en finir. Les chefs du Rwanda voudraient profiter maintenant de la présence des missionnaires pour s'implanter aussi, avec leurs impôts les plus arbitraires. La situation des missionnaires en devient très fausse : qu'ils se mettent avec les Batusi et leurs partisans, ou avec les Bahutu indépendants, le danger restera le même pendant assez longtemps encore. Les Pères ont su se faire aimer pourtant à une lieue déjà à la ronde ; grâce à cela, la station qui est pourvue maintenant d'une bonne maison en briques, avec enceinte bastionnée, a été maintenue. Pendant peut-être une année encore il faudra entretenir là 20 auxiliaires armés, dont 2 ou 3 montent la garde la nuit pour prévenir tout accident. Moyennant cela la mission achèvera de prendre pied et on pourra éviter [un conflit]²⁷⁵ une surprise. Il y avait là 30 catéchumènes seulement, mais qui paraissent bien choisis et comprenant leur rôle et le prosélytisme.

Dorénavant nos premières stations du Rwanda pourront aider beaucoup au prompt développement des nouvelles que l'on fondera.

Pour nos autres stations du Vicariat, je ne signalerai rien de particulier, si ce n'est que le Bukumbi surtout éprouve toujours les santés. Le P. Vekemans [1874-1954] avait été appelé en Novembre sur la côte du Kiziba pour changer d'air pendant 3 mois ; il a été surpris à Bukoba même par l'hémoglobulinurie, c'est sa troisième, et le Docteur qui l'a soigné dit qu'à tout le moins le Père doit être envoyé au Rwanda, mais surtout ne pas retourner au Bukumbi. Au même mois de Janvier, le P. Fisch [-?] a eu la même fièvre au Bukumbi

²⁷⁵ Mgr Hirth a barré ces deux mots dans le texte.

aussi ; le **P. Bourget** [1879-1937] y a eu d'autres fièvres assez violentes ; le **P. J. Barthélemy** [1874-1956] seul tient bon.

On me dit que le **P. Meyer** [1873-1965], qui déjà a dû être rappelé du Bukumbi en Février 1904, a de la peine à se débarrasser de ses fièvres, même au Kyanja près de Bukoba. **Il y aussi le P. Brard** [1858-1918] **à Isavi ; il éprouve de plus en plus d'insomnies, et celles-ci ne l'empêchent pas seulement de se livrer à son travail, mais influent beaucoup aussi sur le caractère, dit-on. Par contre le P. Loupias** [1872-1910] **a l'air de s'être bien remis au Kivu-Nord, tout en conservant sa maladie de foie.**

Dans l'Ussuwi où la mission commence un peu, mais assez peu, je comptais rester un mois, et voici que le R.P. Visiteur m'écrit qu'il voudrait m'y rencontrer encore le 3 ou 4 Mai. Toutes les missions du Nyansa Méridional sont heureuses d'exprimer à Notre Grandeur toute leur reconnaissance pour l'envoi du Visiteur.

A propos d'Ussuwi, je rétracte complètement quelques lignes d'espérance que j'avais cru pouvoir donner au **P. Astruc** [?-?] qui m'avait communiqué en Novembre son départ pour la côte. J'ai appris depuis qu'il n'a pu s'empêcher à son passage dans ce pays de donner un grave scandale, au dire de son Nyampara, ce qui n'avancera pas cette pauvre mission. D'aucune manière, je ne puis donc désirer le voir agrégé au Vicariat.

Cette lettre arrivant à Votre Grandeur au moment où nos vénérés membres du Conseil préparent la répartition des renforts de l'année, j'ose vous prier de vouloir bien réserver à ce Vicariat quelques dignes confrères. **Le bon Dieu a sans doute ses vues sur cette mission, où depuis 1900 qu'il nous a ouvert le Rwanda, nous n'avons pas eu de morts, alors que d'autres Vicariats sont si éprouvés.** Il y a toute une série de centres nouveaux qui sont en préparation. Je ne reviens pas sur le Rwanda. Dans le cercle militaire de Bukoba, on peut se contenter pour le moment des créations qui sont faites ; **il ne reste guère que le Karagwe et le Mpororo, celui-ci vient de recevoir une petite station militaire.**

Mais dans le cercle de Muanza – Shirati, les confrères me pressent beaucoup de fonder. Il y a toujours cette bonne centaine de néophytes sortis d'Ukerewe et émigrés sur le continent, dont beaucoup à 4 ou 6 journées ; il y a l'île de Bukara et la presqu'île des Bazita où les catéchistes travaillent depuis longtemps. Au Sud même, il y a Muanza-ville qui gagne toujours en importance, et où nos n'avons encore que notre chapelle ; il y a au Nera, Usmao, Urima, cinq annexes du Bukumbi, qui ont depuis plusieurs années des chrétiens baptisés ; ceux-ci se trouvent bien loin du missionnaire ; il y a là encore plusieurs autres annexes qui comptent des catéchumènes attendant leur baptême. Toutes ces annexes ont été créées parce qu'on voyait les protestants qui tentaient de nous devancer et que le

gouvernement nous offrait des écoles. Il y a même à l'extrême Sud du Vicariat sur la Mayonga, toute une petite colonie de 17 chrétiens, baptisés jadis à Ndala, et qui depuis deux ans qu'ils sont rentrés dans leur pays d'origine, demandent une mission.

Je termine, Monseigneur et très Vénéré Père, en priant votre puissant patron Saint Léon, de continuer à Votre Grandeur son efficace protection. Qu'il daigne vous adoucir les amertumes inséparables de la haute fonction que la Providence vous a confiée ! Qu'il daigne aussi vous faire goûter toujours plus abondamment les consolations et les joies que procurent tant de milliers de conversions nouvelles chaque année ! Qu'il daigne encore augmenter notre soumission et notre docilité à toutes vos directions !

Veuillez bénir nos missions du Nyansa Méridional et continuer à nous faire participer à vos prières et sacrifices.

En retour, j'ose vous prier Monseigneur et très Vénéré Père, d'agréer l'expression des sentiments de profond respect et d'affection filiale avec lesquels j'ai l'honneur d'être de Votre Grandeur

l'humble fils et obéissant serviteur

Jean-Joseph

des P. Bl. Vic. ap. Ny. M.

114. LETTRE DU 29 AVRIL 1905 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST²⁷⁶

De l'Ussuwi, le 29 Avril 1905

Mon bien cher frère,

Rien de nouveau au Nyansa, si ce n'est toujours plus de besogne, grâce à Dieu. Vers le 8 ou 10 mai, je pourrai enfin quitter cette station pour aller à 6 jours vers le Nord. Je trouverai là notre Ecole-séminaire dans la fondation commencée en Novembre dernier ; la petite fanfare va se faire entendre déjà et je vous donnerai des nouvelles. Il me faudra 15 jours par là, puis huit jours dans la station du **P. Meyer** [1873-1965] à 30 Kilom plus haut. Après cela seulement, je pourrai rentrer à Marienberg. C'est bien long depuis Octobre !

Ce pain quotidien des voyages devient bien un peu dur, mais ... le bon Dieu le sait aussi bien que moi. C'est son affaire.

Ci-joint tous les reçus de vos derniers envois d'intentions : cette forme suffit-elle ? Le dix intentions pressées ont été acquittées de suite ; toutes les autres transmises aux confrères.

Quant aux mandats, ils arrivent toujours régulièrement, m'écrivent de Marienberg.



²⁷⁶ Lettre de Mgr Hirth du 29 avril 1905 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096232.

Mille remerciements affectueux à vous d'abord mon bien cher frère, puis à tous les bienfaiteurs, au curé Muller surtout et au vénéré **Chanoine Erhardt**. Croyez que je suis d'autant plus sensible et reconnaissant de vos envois que le déficit de votre caisse cette année a été plus considérable.

Que d'œuvres il faudra laisser qui cependant promettaient bien des consolations.

Que le bon Maître daigne bénir votre zèle à quêter pour le pauvre missionnaire, et que sa main daigne vous guider toujours heureusement vers les sources les plus fécondes !

Adieu et laissez-moi vous embrasser tous en famille bien affectueusement.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

* LETTRE DU PERE MEYER DU 29 MARS 1905 A L'ABBE ERNEST HIRTH²⁷⁷

Kyanja, le 29 Mars 1905



Vénéré et bien cher Monsieur l'Aumônier,

Il y a 5 jours, j'ai reçu de notre poste d'Ihangiro une caisse contenant un cor de chasse avec **fustier**²⁷⁸. Mon ancien compagnon du Kyanja le **P. Riollier** [1876-1938] me l'envoyait en me disant que probablement ce serait là le cor de chasse que j'attendais. Je ne doute pas non plus que ce soit celui que Votre bonté a bien voulu me procurer et je Vous en exprime mes plus chaleureux remerciements. Cet instrument ne ressemble pas précisément à celui que j'avais connu autrefois chez nous, mais j'y reconnais d'autant mieux un effet de Votre grande charité et bienveillance. Que le Bon Dieu Vous en récompense de ses grâces de choix.

Depuis que j'ai eu l'honneur de Vous écrire au mois de Septembre 04, nous avons vu s'opérer quelques changements par ici.

Le 26 du mois de Novembre, le Seminarium²⁷⁹ nous a quittés pour aller se fixer dans le nouveau poste d'Ihangiro à 6 ou 7 heures au Sud de chez nous. Ce jour-là mon cœur était bien gros. Avec l'école sont partis mes deux compagnons de la première heure, le **P. Riollier** [1876-1938] et le Frère Alphonse. Monseigneur m'a adjoint deux Missionnaires venus par la caravane d'Octobre, deux charmants confères également, l'un Hollandais, **P. Kuipers** [1878-1948] et l'autre Saxon, le **Frère Fulgence** [Arthur Méchau : 1874-1916]. A partir de ce moment bien des consolations extérieures s'en sont allées également. Je n'avais plus autour de moi ces gentils jeunes gens qui se livraient avec beaucoup d'ardeur à l'étude de la piété et de la science. Nous restons tout seul au milieu d'un

²⁷⁷ Lettre du Père Meyer du 1^{er} septembre 1904 à l'Abbé Ernest, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096226.

²⁷⁸ Le fustier, un terme dérivé du vieux français, qui désigne une fabrication en bois.

²⁷⁹ Le séminaire.

pays dont le roi nous est hostile au milieu des païens qui ne se doutent et ne s'occupent pas plus du Bon Dieu que de l'Empereur de Chine.

D'autres confrères dans certaines Missions ont au moins la consolation de voir venir chez eux les gens qui cherchent les paroles du Bon Dieu ; ici la crainte du Roi et des chefs de villages les retient loin de nous.

Finalement on s'habitue à cet état de choses et la patience aidant on fait ce que l'on peut et attendant tout de la divine Providence ; le moment sonnera aussi pour nos pauvres Bahamba et peut-être n'est-il pas aussi loin que nous le croyons.

En effet malgré Roi et chefs, les gens continuent à nous avoir en affection et à nous fréquenter un peu. Bien des enfants et jeunes gens demandent à être chez nous. C'est une œuvre difficile que de commencer un internat dans notre Kyanja ; le roi n'en serait pas trop charmé. Nous procédons avec prudence et lenteur mais cependant je ne puis refuser et renvoyer tous ceux qui se présentent. Par un à un, notre petit internat se forme quand même et aujourd'hui le nombre de nos enfants monte à 22.

Grâce à ces jeunes gens la bonne nouvelle pourra entrer dans les familles et aussi se propager dans les villages. Bon nombre d'autres grands et petits amenés par nos élèves viennent nous voir et c'est déjà une petite consolation de voir que la foi commence à germer dans nos Noirs.

Le Bon Dieu a ses petits moyens pour nous faire triompher du démon. Ainsi le village, qui touche à notre maison, a comme mukungu (chef de village) un païen de la pire espèce et qui, très fidèle serviteur du roi ne s'est jamais montré notre ami, tout au contraire, quand il pouvait nous faire des misères, il ne l'omettait pas ; nous vexer et tracasser ceux de ses gens qui se hasardaient à venir chez nous ; c'était en somme son occupation principale. Ces dernières semaines le Bon Dieu jugea bon d'immobiliser un peu cet énergumène par une maladie qui ne fait pas honneur au malade. Byanguli, c'est ainsi qu'il s'appelle, est longtemps malade et je m'étonnerais de ne plus voir cet espion qui auparavant rodait si souvent autour de nous. J'apprends qu'il est malade et me rends aussitôt chez lui pour le voir. Je charge aussi quelques chrétiens d'aller le saluer de temps en temps et fait demander de ses nouvelles. Je lui fais envoyer du lait et de la viande. Ceci lui montre que nous ne sommes encore pas trop méchants et le lait et la viande surtout lui ouvrent les yeux et lui font comprendre, je ne dis pas la charité, mais au moins que nous savons faire du bien aussi, car chez le Nègre surtout le ventre est bien plus vite touché que le cœur. Il nous demande des remèdes, nous lui en portons et le soignons. Aujourd'hui il est en train de guérir et je compte sur cette petite épreuve qui peut-être [peut] lui donner d'autres sentiments à notre égard. Avec cela plaise à Dieu, cela ferait toujours un ennemi de moins. Quant à nous, il nous est bien doux de vaincre par la charité ceux qui nous accablent par leur haine : **Vince in bono malum**²⁸⁰.

Je finis, bien cher Monsieur l'Aumônier, par où j'aurais dû commencer par m'excuser du long délai que j'ai mis à répondre à Votre honorée du 13 Octobre. Certes ce n'était pas par paresse ni par mauvaise volonté. Mais ces dernier mois Janvier, Février, Mars, ce n'était pas très fameux

²⁸⁰ « Vaincs le mal par le bien ».

avec ma santé. A moitié guéri, j'ai écrit dernièrement à Mademoiselle Eger et cette petite lettre, je l'ai payée par la fièvre et deux semaines de repos forcé. Depuis 6 jours, je suis de nouveau remis. A différentes reprises, j'ai reçu de bonnes nouvelles de Monseigneur ; en ce moment Sa grandeur se trouve à Ussuwi d'où elle partira vers le 4 Mai pour passer par Ihangiro et venir ici au Kyanja. Ce jour-là nous vivrons de nouveau.

En terminant ma lettre, je vous demande bien pardon d'avoir aussi abusé de votre patience.

Vous voudrez bien présenter mes respects à la Révérende Mère **Sœur Philothée** et me recommander ainsi que nos œuvres aux ferventes prières de votre communauté ; de mon côté mes pauvres prières vous seront assurées. Veuillez offrir mon amour et ma vénération à mon cher Père et mes fraternelles salutations à la maison du **Hauserein** [?].

Daignez agréer, bien cher Monsieur l'Aumônier, l'expression de ma reconnaissance et de mes respectueux sentiments.

Votre humble serviteur in X.J.

P. A. Meyer
Miss. d'Afrique

115. LETTRE DU 1^{ER} MAI 1905 AU P. CLASSE, SUPÉRIEUR DE RWAZA ²⁸¹



N.D. de Lourdes (Ussuwi), le 1^{er} Mai 1905

Mon Révérend Père et bien cher Confrère,

Vous voudrez bien m'envoyer pour la fin de Juillet le compte-rendu ou rapport annuel de votre mission, tel qu'il est destiné à figurer dans la Chronique trimestrielle de 1906. D'après tous les rapports parus dans la Chronique depuis deux ans surtout, vous vous rendrez compte de ce qu'il convient de signaler et de la manière de le faire. Veuillez donner à ce travail l'étendue de quatre bonnes pages d'impression au moins, du format de la Chronique, et vous rappeler le N° 7 surtout des avis généraux mis en tête de chaque numéro.

A ce propos, je renouvelle le désir que vous m'adressiez régulièrement tous les trois mois pour être envoyé aussi à la Mission-Mère, un extrait de votre diaire courant, ou quelque chose de correspondant, selon les instructions souvent rappelées des supérieurs majeurs.

Continuez aussi à m'envoyer à la fin de chaque trimestre sur une feuille à part le relevé de vos recettes et de vos dépenses, groupées sous les quelques titres indiqués jadis. Les 5 ou 6 totaux à copier ainsi doivent être donnés en roupies.

²⁸¹ Lettre de Mgr Hirth du 1^{er} mai 1905 au P. Classe, supérieur de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098017.

Veillez m'envoyer pour fin Juillet aussi, réponse au questionnaire traditionnel ci-joint, qui me fournira de quoi dresser les statistiques et les rapports destinés à la Propagande et aux différentes œuvres qui nous envoient des secours.

Pour la même époque encore, veuillez me faire parvenir les commandes à transmettre aux Procures, ainsi que vos desiderata en fait de budget pour 1906.

1° Sur une feuille à part, désignez tous les articles à renouveler ou à procurer pour le bon entretien de la Station. Précisez autant que possible cette commande, et pour tout ce qui sort de l'ordinaire, motivez la raison de faire l'acquisition désirée.

2° Sur une 2^e feuille, indiquez ce dont vous croyez avoir besoin en 1906, en roupies, étoffes, perles pour

A. Dépenses ordinaires :

- a) Entretien des missionnaires et serviteurs indigènes.
- b) Entretien des constructions.
- c) Entretien des cultures.
- d) Voyages des Missionnaires.

B. Dépenses extraordinaires (reporter sur cette liste unique les demandes faites en Février 1905 et non reçues encore).

- a) Détaillez les dépenses prévues pour 1906, et motivez-les.
- b) Montant de chacune.

Mettez trois séries séparées d'échantillons pour chaque variété de perles ou d'étoffes de couleur désirée ; deux seront pour Mombasa ; la 3^e reste à Marienberg pour servir à la répartition au moment de l'arrivée des commandes. En Novembre 1904, il est arrivé que l'Indien a égaré les échantillons à lui confiés à Mombasa, pour fournir 18 mois après des perles qu'on ne demandait pas.

c) La pharmacie forme l'objet d'une 3^e liste selon une note communiquée en Septembre 1904. On est prié d'envoyer dès le reçu de cette circulaire, les flacons suffisants portant le nom du remède et de la station. A adresser au P. Procureur de Marienberg.

Je saisis cette occasion pour vous rappeler enfin qu'aux archives du Vicariat doivent être déposés les doubles de vos actes de baptêmes et de mariages au moins. Dorénavant vous voudrez bien envoyer le relevé des Actes de l'année courante en même temps que les autres demandes ci-dessus et afin d'obtenir l'uniformité et nous épargner trop de travail, vous pourriez tenir compte des indications suivantes.

Baptêmes solennels (et non ondoiements)

N° d'ordre	Date	Prénom	Nom	Age	Sexe

Mariages (et surtout dispenses s'il y en a)

N° d'ordre	Date	Prénom Id. p. femme	Nom	Age	Père	Dispense
------------	------	---------------------------	-----	-----	------	----------

Il est désirable que vous adoptiez comme format de papier le petit papier à lettre plus ordinaire, la moitié de celui-ci, c'est-à-dire 21 cm x 13 cm, afin d'être moins exposé à changer d'une année à l'autre, d'une station à l'autre.

Veuillez agréer, Mon Révérend Père et bien cher Confrère, l'expression de mes sentiments bien affectueusement dévoués en N.S.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

116. LETTRE DU 27 JUIN 1905 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST²⁸²

Marienberg, le 27 Juin 1905

Mon bien cher frère,

J'allais vous écrire avec quelques détails, mais une infirmité passagère fait renvoyer au prochain courrier.

Je suis enfin rentré. **Le Gouverneur Graf²⁸³ von Götzen** [1866-1910] **nous a fait le grand honneur de venir à Marienberg. Votre musique instrumentale a fait des merveilles.**

Au sujet des envois soyez tranquille tout est là, j'ai contrôlé et vous en donnerai des preuves. Merci

Adieu en N.S.

Jean-Joseph



117. LETTRE DU 30 JUIN 1905 A MGR LIVINHAC²⁸⁴

Marienberg, le 30 Juin 1905

Monseigneur et très Vénéré Père,

C'est toujours une nouvelle joie pour le missionnaire quand après le trimestre il a l'occasion de déposer aux pieds de ses vénérés supérieurs un petit résumé des bénédictions de Dieu sur le champ de



²⁸² Lettre de Mgr Hirth du 27 juin 1905 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096233.

²⁸³ « Comte ».

²⁸⁴ Lettre de Mgr Hirth du 30 juin 1905 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., 095101-095102.

mission à lui confié. Cette fois encore nous avons beaucoup à remercier Dieu qui s'est montré bon envers nous ; ces jours derniers cependant un fâcheux incident est survenu.

Le P. Visiteur en ce moment voit nos stations du Rwanda. Le 13 Juin ; il avait visite après l'Ussuwi, le Kissaka, Issavi et le Kivu-Sud ; il s'embarquait en assez bonne santé sur le Kivu pour aller au Bugoye et au Mulera, d'où il est attendu vers le 25 Juillet à Ihangiro ; vers le 15 Août, il pourra être à Marienberg, d'où il compte se diriger vers Kome, Ukerewe et Bukumbi, et ensuite se rendre vers le Nyansa septentrional.

Du Rwanda, il n'y a à signaler qu'un accident au Mulera : on a incendié la menuiserie des missionnaires ; ce serait, dit-on une vengeance à la suite d'une correction infligée aux indigènes par les Congolais de la Commission de délimitation. Avec les mesures prises depuis le mois de Juillet 1904, les vies ne courent aucun danger ; la mission compte une bonne centaine de sérieux catéchumènes, et les bons procédés des missionnaires envers tous seront bientôt couronnés de succès.

A la capitale du Rwanda, une école a été bâtie par les missionnaires, et le roi en est le meilleur élève pour le kiswahili ; c'est un Musukuma laissé par moi au cours du dernier voyage, qui a fait ce travail et qui sert d'instituteur. **Le Rwanda va avoir son Résident européen dès Avril 1906 ; en attendant le pays a été interdit aux commerçants ; il sera rouvert avec le Résident, et ceux-ci dès lors seront foule.**

Dans nos stations du Sud du Nyansa, rien de bien particulier. Le P. Schneider [1868-1950] de l'Ussuwi est allé au Bukumbi pour y remplacer le **P. Vekemans** [1874-1954] en convalescence dans l'Ussuwi ; le **P. Fisch** [-?-] du Bukumbi a été transféré à Marienberg, où il nous fallait un quasi-procureur.

Quant aux progrès, ils seront signalés dans les statistiques qui suivront bientôt. A Ukerewe, il y a à signaler une assez grande divergence de vues parmi les missionnaires, ce qui paralyse un peu le travail. Je suis très perplexe aussi au sujet de la reprise de la « Consolation » de l'Ururi ; le **P. Roussez** [1867-1935] me presse beaucoup ; il voit le danger que courent les cents baptisés qui se sont dispersés sur le continent à plusieurs journées de chez lui, et non pas précisément pour mieux répandre la religion ; et de mon côté, je vois qu'une station sur le continent même ne les sauvera guère et puis, où trouver un supérieur ?... Puis encore y a-t-il raison suffisante pour aller immobiliser dans ces steppes plusieurs missionnaires qui, sous un climat assez inclément, mettront des années à gagner quelques rares Baruris (durs comme des Basukuma), alors qu'ils pourraient sauver dans ce même temps des milliers d'âmes au Rwanda.

A Bukoba nous avons eu en Juin la visite du Gouverneur de l'Ost-Afrika allemand, comte de Götzen [1866-1910]. Cet événement produira-t-il quelque heureux effet sur nos missions : c'est ce que nous ne saurions dire encore. On incline à croire que oui, à causes des grandes marques de sympathie données par lui aux missionnaires. Ceux-ci on fait pour le mieux pour faire honneur au noble personnage. Le comte de Götzen [1866-1910] n'a séjourné que deux jours à Bukoba et s'est embarqué le 3^e pour Entebbe. Il a fait une proclamation solennelle de 4 sultans, les seuls reconnus par le gouvernement ; les autres rois semblent destinés à disparaître. Le Karagwe déjà ne compte plus ; il a été englobé dans le Kyanja, pays de Kahigi ; le sultan de l'Ussuwi a eu son territoire augmenté du triple presque. Pendant cette proclamation, le gouverneur me fit l'honneur de me placer à côté de lui, et la petite fanfare de notre Ecole fut invitée à jouer l'hymne national pour clore la cérémonie et annoncer la grande parade.

Le lendemain, le comte voulut bien répondre à notre invitation et faire les 10 kilom. qui le séparaient de Marienberg ; il était accompagné d'un ancien gouverneur de la Nouvelle-Guinée et suivi de son petit état-major et de toute la compagnie de soldats de Bukoba. Il s'invita lui-même pour 9 ½ du matin déjà, afin de pouvoir tout visiter et conférer un peu sur l'état de nos missions. Les supérieurs des stations voisines étaient là, et on fit aux hôtes le plus d'honneur possible. Le Gouverneur, ainsi que ses Officiers, en quittant la mission après dîner, eurent l'air satisfait de leur visite et de la réception faite.

Comme résultat immédiat, le gouverneur lui-même a offert à la mission de céder quelques hectares de terrain dans 25 à 30 des principaux villages où nous avons essayé il y a deux ans d'ouvrir des écoles : ce sera une dépense d'environ 500 roupies, mais la mission pourra ouvrir ainsi des chapelles dans tous les centres qui comptent quelques milliers d'habitants, depuis la Kagera, jusqu'à 25 Kilom. au Sud de Bukoba.

La même chose pourra se faire aussi pour quelques emplacements dans l'Ussuwi, et pourra être appliquée plus tard aux deux pays entre Bukoba et l'Ussuwi.

Comme c'est le mauvais vouloir des chefs indigènes qui nous a arrêtés jusqu'ici, au moins autant que la Constitution du pays, qui n'admet aucune liberté individuelle, nous avons des raisons de croire que ces chefs ont été favorablement influencés à cette occasion, et se montreront un peu sensibles aux avances de bonnes relations que nous ne cessons de leur faire. Dieu fera le reste, et déjà il semble avoir commencé dans les deux missions d'Thangiro et du Kyanja, les sultans proclamés ainsi officiellement, ont promis quelques jours après, de laisser une plus grande liberté à leurs sujets.

Il y a malheureusement un lendemain à cette fête. Les missionnaires de l'Ussuwi viennent de s'attaquer ouvertement au roi de leur pays, dont le Gouverneur vient précisément de grandir l'influence ; ils ont dénoncé à la station militaire de Bukoba certains méfaits déjà anciens, qui restent maintenant à prouver. Il va y avoir un procès retentissant qui de toute manière fera grand tort à la mission. Pendant mes deux mois de séjour forcé dans l'Ussuwi à attendre le P. Visiteur, j'avais bien constaté que le P. Supérieur de cette station n'y était pas à sa place, et le P. Sweens²⁸⁵ [1858-1950] fut bientôt de mon avis. Je croyais pourtant pouvoir attendre deux ou trois mois avant d'enlever le P. Buisson [1867-1933], et en attendant je laissai par écrit cette invitation : « Pour le chef indigène et les grands du pays, on évitera avec grand soin de les prédisposer davantage contre la mission ». je n'ai pu me faire écouter, la passion l'a emporté, et maintenant il faudra changer P. Buisson [1867-1933] de suite et sans doute aussi P. Vekemans [1874-1954] qui se sont rendus impossibles dans le pays et odieux à tous, sauf aux quelques flatteurs qui les ont trompés. Je songe au P. Léonard²⁸⁶ [1869-1953] que Votre Grandeur m'a désigné pour une charge, mais à mon retour du Rwanda, je l'ai trouvé tout dépaycé encore dans ce Vicariat ; il n'y avait pas cru le travail aussi difficile. J'ose recommander à vos prières cette pauvre station de l'Ussuwi, ainsi que celle Buyango qui n'avance guère non plus. Par contre dans l'Thangiro et le Kynaja nous espérons le succès bientôt, et Marienberg est assez sûr aussi de ses 200 baptêmes d'adultes au minimum par an. En ce moment on transfère la station de Buyango, toujours provisoire, à Bwanja qui est le centre du Kiziba ; la maison des Pères se construit aussi dans l'Thangiro, et on me demande une procure à Bukoba même, où vivent environ 150 chrétiens, réfugiés de partout. Par ailleurs, les ministres

²⁸⁵ Mgr Joseph Sweens est né à Bois-le-Duc en Hollande en mars 1858. Il devient prêtre de son diocèse d'origine en 1882. Puis il entre chez les Pères Blancs en 1889. En 1901, il est nommé au Vicariat de l'Unyanyembe. Quelques années plus tard, il est nommé Visiteur régional pour les vicariats du Nyanza méridional, du Nyanza septentrional et de l'Unyanyembe. En décembre 1909, il est nommé évêque auxiliaire de Mgr Hirth. En 1912, lors de la réorganisation des vicariats, il prend la direction du Nyanza méridional à la place de Mgr Hirth qui est alors nommé vicaire apostolique du nouveau Vicariat du Kivu. Il meurt à Rubya en 1950 (*Notices nécrologiques*).

²⁸⁶ Mgr Henri Léonard est né le 5 décembre 1869 à Œutrange, ancienne commune française de la Moselle. Il entre chez les Pères Blancs en 1890 et, en 1895, il est ordonné prêtre. De 1896 à 1901, il travaille dans le Vicariat du Nyanza septentrional. Puis il rentre en Europe pour des raisons de santé. Il retourne en Afrique en 1903, cette fois-ci chez Mgr Hirth pour sa connaissance de l'allemand. En 1909, il est nommé supérieur régional du Nyanza méridional et de l'Unyanyembe. Trois ans plus tard il est nommé vicaire apostolique de l'Unyanyembe. Il dirige ce vicariat jusqu'en 1927. Cette année-là, il donne sa démission. Il meurt à Alger le 15 mai 1953 (*Notices nécrologiques*).

protestants sont toujours en instances ; ce qu'ils veulent surtout, c'est trouver ici la porte du Rwanda. **A la suite du Gouverneur nous avons eu la visite aussi du Docteur Kandt [1867-1918] qui a passé 5 ans déjà au Rwanda, et qui y retourne pour 2 ans, chargé d'une nouvelle mission. Dans son « Caput Nili », ce Monsieur fait un appel aux ministres²⁸⁷, qui laissent aux seuls catholiques, des pays comme l'Urundi et le Rwanda.**

Je n'ai rien de particulier à dire des santés, sauf que le **P. Meyer** [1873-1965] qui fait si bien au Kyanja, ne peut pas se débarrasser de ses fièvres périodiques, rapportées du Bukumbi. Pendant quelques mois, j'ai souffert aussi de névralgies, mais depuis un mois, le tout s'est terminé heureusement par un vulgaire abcès sous-orbitaire, à la suite de l'extraction d'une racine de dent.

Il y a quelque temps, le **P. Astruc**²⁸⁸ [1869- ?] m'a demandé d'être agrégé à ce Vicariat ; j'ai dû lui répondre ce que j'ai écrit à Votre Grandeur, il y a 3 mois ; des bruits trop graves et jamais démentis ont circulé sur son compte dans ce Vicariat ; je ne vois pas comment il pourrait y exercer le Saint ministère avec fruit.

Puisse le bon Maître vous inspirer heureusement dans le choix des confrères du renfort ; Votre grandeur verra par les chiffres consolants qui lui seront envoyés bientôt, qu'il se prépare dans ce Vicariat un grand bien.

Daignez nous bénir encore, et nous recommander aux prières de la Société.

Veuillez agréer, Monseigneur et Très Vénéré Père, l'expression des sentiments de profond respect et d'affection filiale avec lesquels je suis toujours de Votre Grandeur

l'humble fils et obéissant serviteur

Jean-Joseph

P. Bl. Vic. ap. Ny. M.

* LETTRE DU P. DONDERS A L'ABBE ERNEST HIRTH²⁸⁹

Trier, 24/XI/05

Très révérend Monsieur,

Mon remerciement chaleureux pour vos conseils, bien intentionnés, qui sont pour moi extrêmement précieux dans l'intérêt de l'affaire.

Un grand merci aussi pour vos nombreuses peines.

Avec raison, vous souhaitez plus de rapports de la part des Pères alsaciens. Je veux vous expliquer, à quoi c'est dû. Nos Pères écrivent très peu, beaucoup trop peu de choses qui ont de la valeur pour être rete-



²⁸⁷ Il s'agit des pasteurs protestants allemands.

²⁸⁸ Le P. Astruc quitte les Pères Blancs en 1906.

²⁸⁹ Lettre du P. Donders à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., N°096234.

nues, car c'est presque toujours de l'administratif. Ça vaut par exemple pour le **P. Zuembiehl** [1870-1955], le **P. A. Meyer** [1873-1965], etc. ; mais eux, au moins, ils écrivent. Votre très révérend frère m'a encore écrit récemment pour dire : « j'ai exprimé le désir qu'on vous envoie un récit sur la réception de Mr le Gouverneur, mais je n'ai rien pu obtenir ».

Révérend Monsieur, comme le très révérend Monseigneur, ne reproche rien aux confrères, ainsi, moi aussi, je ne veux pas faire des réprimandes à ces confrères. Vous savez les missionnaires sont justement empêchés par tant de travail, et si j'étais là, ce serait probablement la même chose pour moi.

Le révérend Monseigneur, lui-même, écrit avec plus d'application, mais généralement d'une façon administrative ; de toute façon il n'a pas la possibilité d'envoyer de longues lettres. En tout cas, nous tous ici, nous admirons son engagement infatigable devant des activités très vastes et son souci sans relâche pour le salut des âmes.

D'ailleurs c'est exactement son état épiscopal qui m'a retenu de parler de sa mission. Je suis un novice et je dis plutôt trop peu au lieu de trop. Par exemple les félicitations, que comte Götzen [1866-1910] a exprimées à votre révérend frère (A... p.48) voulait dire au fond : que c'est la mission la plus belle, qu'il, (Comte Götzen) a vu.

Je vous suis reconnaissant de m'avoir communiqué les indications du révérend Père pour les publications ; les mêmes m'étaient inconnues. Je sais seulement, combien le révérend Père est prudent, et comme on doit être prudent.

En tout cas je vous serais, mon Révérend, très reconnaissant, pour des rapports, peu importe si longs ou courts, en allemand ou en français. Je les préfère en français, c'est plus facile à manipuler, et en français, les missionnaires s'expriment, au moins en général, plus naturellement.

Pour le reste on s'en occupe !

Excusez-moi du retard, j'étais en voyage pour plusieurs jours. J'écris même ceci entre deux trains.

Mes salutations respectueuses et cordiales aux Pères que vous connaissez.

Votre
Donders

118. RAPPORT ANNUEL DU VICARIAT NYANZA MERIDIONAL : 1^{ER} JUILLET 1904 – 1^{ER} JUILLET 1905²⁹⁰

Les différentes Missions de ce Vicariat se partagent naturellement en trois groupes ; on a suivi cet ordre pour parler de chaque station.

I. DISTRICT DE BUKOBA, COTE OUEST DU NYANZA

La population est toujours des mieux disposées, et en donnant à la qualification de catéchumènes le sens un peu large de gens qui ont

²⁹⁰ Chronique Trimestrielle. N° 125, Mars 1906, pp. 135-137.

un désir quelconque du baptême, on pourrait affirmer que dans tout le district, il y a bien de 20 à 30 000 catéchumènes. Mais ces gens sont toujours retenus en grande partie loin du baptême par deux choses : la constitution du pays et le mauvais vouloir des chefs indigènes. La première ne laisse aucune liberté aux pauvres serfs, et les seconds tout en ayant habituellement de bonnes relations avec les missionnaires, croient faire bonne politique en gardant leurs gens, corps et âme, absolument entre leurs mains. Les missionnaires sentent le besoin cependant de hâter le mouvement des conversions, car le moment de la grâce pour ce peuple menace de passer ; de leur côté, protestants et musulmans font également d'efforts pour s'implanter, et de plus, le mépris de toute religion fait bien des victimes déjà.

Plus qu'ailleurs, les stations ont donc été multipliées et rapprochées dans ce district. Cette année, la mission de Byango a pu être transférée à Bwanja, le point le plus central de tout le petit royaume du Kisiba. Dans ce même pays, le long de la Kagera, il y a aussi deux annexes avec chapelles en briques et pied à terre pour le missionnaire, plus sept autres annexes en création.

Marienberg a placé un catéchiste dans toutes les agglomérations de 2 à 3 000 habitants ; 22 au total.

Kagondo au Kyanja, fondé depuis deux ans, compte 116 néophytes, réfugiés de l'Ouganda, et on en découvrira d'autres encore, mais les missionnaires auraient préféré trouver le pays exclusivement païen.

A Rubya c'est un peu le même cas. **Le petit Séminaire a dû être transféré à Rubya en Décembre 1904 et ne donne depuis 2 ans rien que des consolations.**

L'Ussuwi a plutôt reculé qu'avancé à cause de nouvelles difficultés survenues avec le chef indigène.

II. DISTRICT DU MUANSA, SUD DU NYANZA

Les progrès en général sont constants, mais bien lents au gré des missionnaires, et répondant assez peu à la somme énorme de travail que ceux-ci sont obligés de faire pour recruter les chrétiens et pour les maintenir. Comme le commerce se développe rapidement dans la région, et qu'à la pointe du golfe de Speke on commence les premiers travaux pour l'exploitation de l'or, les chrétiens passent bien des dimanches au loin en courses aventureuses, et les missionnaires ne savent comment faire pour leur faire garder le strict suffisant de science religieuse.

A Muansa-ville, une résidence s'impose de plus en plus, Muansa comme port de commerce étant aussi important que presque tous les autres ports du Nyanza district.

Ukerewe a beaucoup de néophytes qui se sont disséminés sur de grands espaces difficiles à parcourir.

Kome par contre a ses chrétiens bien groupés en 2 centres, mais a eu beaucoup à souffrir depuis deux ans des ennuis créés par les planteurs de caoutchouc.

III. REGION DU RWANDA

Le Rwanda est comme par le passé le pays de l'espérance et commence même à devenir le centre des meilleures consolations. Cependant il y a un point noir : la sécurité des stations déjà établies est absolument problématique. Les missionnaires ne peuvent avoir de confiance qu'en la providence. La population de un million $\frac{1}{2}$ d'habitants qui les entoure peut d'un jour à l'autre se soulever contre les étrangers encore mal connus, comme cela a failli arriver en Août 1904 à la suite des violences des prétendus commerçants.

Les 3 stations d'Issavi, Nsasa, Nyundo ont fait chacune environ 200 baptêmes d'adultes dans l'année ; ce ne sont pas des enfants, ce sont pour le plus grand nombre des hommes faits qui promettent d'aider le missionnaire dans l'extension rapide de la religion.

Une difficulté va se présenter bientôt aussi ; tous ces convertis sont de la classe des pauvres gens de la race conquise ; leurs maîtres de la race conquérante, nullement disposés à se laisser entamer, ne vont pas tarder à exploiter pour des corvées sans merci, l'esprit de soumission que prêche partout la religion catholique à ses adeptes.

Les stations de Ruasa et de Mibirisi ont de nombreux catéchumènes aussi, et promettent de ne pas rester en retard sur les autres.

L'emplacement a pu être acheté au gouvernement pour établir enfin une station au centre même du Rwanda et biens des raisons poussent à entreprendre bientôt cette fondation nouvelle, si Dieu nous vient en aide.

119. LETTRE DU 5 JUILLET 1905 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST²⁹¹

Marienberg, le 5 Juillet 1905

Mon bien cher frère

Par mon irrégularité à vous donner nouvelle de vos envois, je vois que je vous cause bien des soucis, ou plutôt je vous exerce malgré moi à la patience et à l'abandon à la Providence. Comptez toujours sur celle-ci surtout, elle est bien bonne pour nous tous.



²⁹¹ Lettre de Mgr Hirth du 5 juillet 1905 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096235-096237.

Vous admettez facilement que 8 mois pleins d'absence complète, ont pu être pour quelque chose dans mes retards ; puis nous est venue la visite du Gouverneur Général ; puis enfin une indisposition, des névralgies que j'ai traînées pendant cinq mois, même en voyage, et qu'un abcès interne dans la mâchoire supérieure et sous l'œil, a enfin fait disparaître. Mais je l'ai échappé belle ; notre Docteur Chirurgien de Bukoba se flattait déjà de me faire une incision en pleine figure !

Je suis si bien remis que depuis un mois, j'ai sali plusieurs ramettes de papier déjà, et je me promets de continuer trois mois encore jusqu'à ce que les voyages recommencent.

J'ai à vous remercier aujourd'hui pour votre 15^e mandat qui est de 110 marks. Les précédents étaient, en remontant, de 180, 25 ; 240, 20 ; 136, 50 ; 89. L'harmonium est là aussi ; s'il avait été embarqué le courrier précédent, il serait allé au fond du lac. Je vous laisse le soin de remercier ce pauvre **Aloys Meyer** [1873-1965] qui croit sans doute avoir fait merveille pour nous. Nous voilà satisfait (ou non) d'harmonium d'ici longtemps. Dieu bénisse la persévérance que vous avez mise à négocier la chose.

Le 30 Mars, vous avez écrit un mot au Supérieur de Marseille pour avoir des nouvelles de vos envois ; c'est moi qui me suis chargé de vous répondre. Dorénavant en mon absence, il pourra vous arriver que je viens d'installer ici : **P. Fisch** [-?-], un Luxembourgeois, il a plein pouvoir pour signer les mandats en mon absence. Aussi, je vous invite encore à m'envoyer le plus possible. Marienberg ne se trouvera sur aucune liste de banquiers, mais Bukoba est devenu port de mer ; continuez à envoyer à Bukoba (pour faire parvenir à Marienberg), tout arrivera. En ce moment on crée une banque succursale à Mwanza, mais je vais trop rarement au Bukumbi, voisin 25 Kilom., pour qu'il me soit facile de m'entendre avec les agents, tandis que Marienberg n'est qu'à 10 – 12 Kilom. de Bukoba.

Par vos dernières lettres du 25 Avril, 23 Mai, 29 Mai, je vois combien vous vous mettez en peine pour nous secourir, en fait de messes et de tout le reste ; puissiez-vous continuer, bien cher frère à le faire longtemps encore. Vous ne sauriez croire combien nos besoins augmentent avec chaque année. La pauvre caisse du Vicariat est plus que vide, comme je vous l'écrivais ; un déficit de plus de 50.000 fr. ne se comble pas en un jour, quand surtout les frais de toutes sortes augmentent prodigieusement. En ce moment nous sommes 50 missionnaires dans le Vicariat, et un renfort est en route de quelques nouveaux encore.

Ces jours derniers, un des vapeurs qui font le service du Nyansa a échoué sur un rocher, et pour se tirer d'affaire et ne pas couler, il a jeté 1200 colis dans le lac ; sur ce nombre, il y avait 51 colis pour Marienberg, et quelques autres pour nos missions du Sud du lac.

C'est une bonne partie de notre ravitaillement de l'année qui est allée donc au fond du lac, et nous n'avons pas à espérer grand remboursement. Que de choses dont il faudra se priver pendant longtemps ; et puis où trouver de quoi les remplacer ? Notre vin de messe heureusement a été amené par le vapeur précédent... Mais j'entends déjà que tout le monde gémit : l'un n'a plus de souliers, l'autre plus d'habit, un 3^e recevait des ornements d'église, etc... notre sel, pétrole, allumettes... tout fera défaut.

Heureusement que de pareils accidents sont rares mais ce n'est pas encourageant pour les bienfaiteurs.

Je vous ai dit un mot du Gouverneur Graf von Götzen [1866-1910]. **Quoi qu'il repartît le 3^e jour déjà de Bukoba, il voulut faire à la mission l'honneur insigne de venir nous visiter. J'aime à croire qu'il a été assez satisfait de la réception : il a passé depuis 9 et ½ h. du matin jusqu'après 2 heures du soir, à visiter tout notre établissement de Marienberg, à dîner surtout, avec Graf Joachim von Pfeil** [1857-1924], **ancien gouverneur de la Nouvelle-Guinée, Docteur Kandt** [1867-1918] **et autres, ainsi que toute la compagnie de soldats de Bukoba. Notre musique instrumentale a eu les honneurs, elle a sauvé la situation : déjà la veille, à une proclamation solennelle de 4 saluts qui eut lieu à Bukoba, elle fut admise à jouer le *Heil dir im Sieger-kranz***²⁹²**...afin de rehausser la grande parade. Grâce à cette musique, nos écoles de tout le district se sont fait remarquer. On n'avait pas entendu de pareils accords jusqu'ici dans l'Ost-Afrika intérieure ; à la côte seule, il y a deux Musikkapelle**²⁹³**. Je tiens à vous dire que vos 500 marks cette fois nous en ont valu plus de 5000 comme prestige gagné ; vous aviez été rarement aussi bien inspiré.**

C'est vous dire que vous avez assez bien réussi dans le choix des instruments ; il y a bien les 2 trompettes qui ne veulent pas se mettre à l'unisson, mais on les fait servir quand même. Un peu plus tard, je vous soumettrai peut-être une petite demande à ce sujet. Pour le moment ne faites aucune acquisition. Puis il y a aussi qu'il faut transcrire beaucoup de musique pour la mettre dans le ton des instruments envoyés ; les instruments ne sont qu'en B et Es, et la musique est écrite en A et autres tons, ou bien le morceau est en B et l'instrument en Es. Heureusement qu'à mon retour du Rwanda, il m'est resté quelques jours pour faire le travail. **Peut-être seriez-vous tenté de m'envoyer encore quelque belle marche surtout, assez facile, que vous céderait gratis quelque bienfaiteur ; ci-joint, je vous rappelle en quel ton sont nos instruments afin que vous ayez soin d'envoyer chaque partition en ce ton : j'y gagne-**

²⁹² « Salut à toi avec la couronne de victoire ».

²⁹³ « Orchestre ».

rai bien des heures de sommeil : c'est vous dire que je n'avais que la nuit pour m'amuser à transcrire de la musique.

Votre répertoire d'ailleurs était bien choisi, et les morceaux font bon effet.

Si en attendant vous trouviez gratis 2 ou 3 bons picolos ou plutôt fifres, simples, solides, vous pourriez les envoyer, en boîte très solide par la poste. Il les faudrait en B, s'ils existent en ce ton, sinon envoyez ce que vous aurez. Nos tambours ont fait merveille avec les instruments ; le gros était porté par deux hommes. **Le chef de station, Oberleutnant²⁹⁴ von Stueur, a donné des cymbales et un triangle à lui personnels, et qu'il n'avait pas pu faire servir dans sa compagnie de soldats.**

Enfin on a si bien fait qu'avec quelques flûtes de 2 francs qu'on a dénichées par ici. Le corps complet des musiciens atteignait 25 artistes, qui pour la circonstance ont été photographiés un peu par tous nos hôtes. La « **Woche** »²⁹⁵ a dû les reproduire.

Pour fabriquer un peu toute cette musique et donner à chacun sa partie, il y a encore bien à écrire, et par cela le papier nous manque. Notre papier écolier est trop faible et non rayé. Voudriez-vous faire le minimum de dépense de m'envoyer comme échantillon, via Mombasa quelques cahiers, en suivant si possible les indications ci-jointes. Vous me feriez gagner bien du temps, et mes yeux ne s'en trouveront pas plus mal.

Graf von Götzen [1866-1910] a rencontré notre station de Marienberg complètement rebâtie à neuf et l'église achevée, sauf la flèche du clocher. Vos cloches se ont fait entendre ; l'harmonium a paru, la lampe du Saint Sacrement était là aussi... la statue de la Sainte Vierge ; tout était bien de provenance allemande.

Et maintenant, cette visite aura-t-elle quelque résultat pour la mission plus appréciable encore ? Je crois que oui. Des mesures ont été prises pour obtenir un peu plus de liberté de la part des chefs indigènes. Mais en somme, nous serons comme par le passé réduits à compter beaucoup plus sur Dieu encore que sur les hommes. Prions beaucoup et l'œuvre de Dieu se fera. Je vous recommande moi-même au bon Maître ainsi que toute la famille et les bienfaiteurs.

Je reste comme par le passé votre toujours bien affectueusement vôtre

Jean-Joseph

²⁹⁴ Lieutenant en chef.

²⁹⁵ La « Semaine » est un journal colonial allemand.

Ecole de Rubya par Bukoba²⁹⁶

Prière d'envoyer par la poste via Mombassa si possible

Trente cahiers pour transcrire musique

- cartonnés solidement avec bande de toile au dos -
- 36 pages environ chacun
- rayés à cinq lignes pour musique instrumentale avec 2 millim. environ d'écartement dans les interlignes
- papier très fort, pour résister au vent en plein air
- dimensions approxim. du cahier : 21 centim. sur 16. forme oblongue

Tonalité des différents instruments expédiés en 1904 (Baumgartner, Mulhouse)

- 4 Cornets en B (sib)
- 3 Alto en Es
- 2 Trompettes – Baryton en B
- 1 Posaune²⁹⁷ – Baryton en B
- 1 Trombonne en B
- 2 Bass en B
- 1 Contrebass en Es
- 1 Hélicon en B

120. LETTRE DU 12 SEPTEMBRE 1905 A SON FRERE, L'ABBE ERNEST²⁹⁸



Marienberg, le 12 Septembre 1905

Mon bien cher frère Ernest,

Je ne sais quand vous arrivera celle-ci car nous n'avons plus de poste régulière depuis l'accident de ce vapeur qui en Juin a jeté dans le Nyansa plus de 60 colis. J'ai tardé aussi un peu ; depuis assez longtemps j'avais le mandat de 455,50 marks, mais aucune lettre qui me l'annonçait. Cette lettre vient enfin de m'arriver ; par erreur vous aviez adressé votre lettre via Daressalam, et de plus elle a pu s'accrocher encore en route, puisque le mandat est arrivé tout un mois avant cette lettre.

Il me reste à toucher le mandat de 187, 40 marks du 26 Juillet. Ces mandats viennent toujours régulièrement.

Comment vous remercier et remercier les chers bienfaiteurs, **Mr le Chanoine Erhardt** surtout ? Mais enfin, quand le bon Maître voudra nous donner son grand repos par chez lui, alors je pourrai le faire

²⁹⁶ Demande de cahiers de musique pour instruments, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096210.

²⁹⁷ Une sorte de trompette.

²⁹⁸ Lettre de Mgr Hirth du 12 septembre 1905 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096241-096242.

tout de bon, en attendant je renvoie toujours à plus tard ; mais au moins croyez que j'y songe, et bien souvent même.

Nous attendons 3 nouveaux (2 Pères et un Frère) puis 2 en Octobre – Novembre, puis deux en Avril 1906. Je suis de plus en plus embarrassé pour faire vivre tant de monde : de la place il y en a, vous savez que nous avons plusieurs de nos paroisses qui sont grandes presque comme votre département. Dans les 3 premiers, il y a un **P. Knoll** [1880-1951] sorti de Trèves.

Ne vous fatiguez pas de vous trouver des ressources ; outre nos colis perdus, nous avons cette année une grande disette dans une partie du Rwanda ce qui nous oblige à distribuer des secours. Puis nos pauvres Sœurs de Marienberg ont eu leur chapelle brûlée... tout cela n'enrichit guère.

Il paraît que je suis menacé de faire le voyage de Maison Carrée pour le Chapitre d'Avril 1906 ; cependant en conscience, je ne puis m'absenter d'ici à cause de certaines difficultés. J'attendrai des ordres un peu précis de Rome.

Ne vous mêlez de rien surtout, si ce n'est de beaucoup prier Dieu pour que en tout sa sainte volonté soit faite. Ma santé va assez bien pour que je ne m'en tourmente pas. Il serait d'ailleurs bien trop tard pour vous et bien inutile donc d'écrire à Maison Carrée ; tout sera réglé définitivement avant la mi-Octobre.

Si par hasard je rentrais en Algérie, vous voudriez bien ne pas ébruiter mon arrivée ; car malgré toute la grande affection que je vous porte, et malgré la chère vieille maman et tous, il serait possible que je ne vienne pas au pays. Il y a des raisons supérieures qui peuvent m'empêcher de paraître en territoire allemand cette fois-ci.

Encore une fois, ne vous mêlez absolument de rien, si ce n'est que vous prierez toujours davantage pour moi. Ne soufflez mot à personne même dans notre famille, mais faites prier beaucoup ; la prière ne sera jamais perdue.

N'allez vous troubler de rien, si je vous parle ainsi ; laissons-nous gouverner par la bonne Providence.

Même si je faisais le voyage ce ne serait pas avant Février.

Comme c'est pour les âmes que vous travaillez, continuez à fournir le Vicariat de messes. Mais pendant quelques temps adressez-les au P. Procureur à Marienberg (lettre avec explic. des intentions via Mombasa – Bukoba. mandats internat. via Daressalam – Bukoba).

Tout l'argent et autres choses que vous ramasseriez, veillez sans rien dire, le garder en dépôt, jusqu'à ce que je vous aie indiqué à quelle adresse me l'envoyer.

Malgré les confrères qui me viennent en aide, j'ai beaucoup plus de travail ; dites-le à la pauvre Virginie à qui je n'écris plus depuis trop longtemps...

Ci-joint, un travail d'un confrère, adressé à la Comtesse Ledochowska [1863-1922]. Je vous l'envoie pour votre usage personnel. Craignant que la Comtesse ne puisse déchiffrer la main du P. Classe [1874-1945], j'ai fait envoyer une autre copie à cette dame qui est une de nos grandes bienfaitrices.

Vous avez ainsi l'explication de ce terme de Comtesse que vous trouvez dans ce travail. Surtout ne vous permettez pas de le faire imprimer. Cette même lettre est envoyée à **Madame Ledochowska** qui la reproduira déjà dans ses bulletins. Je vous l'envoie uniquement pour remplacer ces longues pages que je vous envoyais jadis de mon cru et que je ne puis plus vous envoyer aujourd'hui.

Adieu, mon bien cher frère, je vous prie d'embrasser pour moi toute la chère famille et de remercier encore les bienfaiteurs.

Je reste votre toujours plus affectionné dans les Seigneur.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

* LETTRE DU P. CLASSE DU 1^{ER} AOÛT 1905 A LA COMTESSE LEDOCHOWSKA²⁹⁹

Mission de l'Assomption – Muléra – Rwanda
(Vicariat Sud Nyansa),
Le 1^{er} Août 1905



Madame la Comtesse,

Votre bienveillante générosité à notre égard est cause que je viens à nouveau vous parler de notre chère mission du Muléra. Secourir le missionnaire, c'est le rendre plus quémendeur ! Ses bienfaiteurs, les bienfaiteurs de ses enfants ne sont-ils pas pour lui les délégués de la charité infinie du Bon Dieu ? Plus on lui demande, plus Il se plaît à accorder ses grâces.

Lors de ma dernière lettre, notre petite mission, à ses débuts, était tout à l'espérance. Heureux de notre installation dans ce pays entièrement à la merci du démon ; fiers de nous voir entourés par une popula-

²⁹⁹ Lettre du Père L. Classe du 1^{er} août 1905 à la comtesse Ledochowska, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096238-096240. La Comtesse Maria Teresa Ledochowska, (1863-1922), nièce du Cardinal Ledochowski (1822-1902), était une admiratrice et bienfaitrice de Mgr Lavigerie. Elle s'engagea pour l'abolition de l'esclavage et pour l'évangélisation de l'Afrique. Elle fonda l'Œuvre « Pierre-Claver » pour financer les Missions africaines et une congrégation religieuse, les Missionnaires de Saint-Pierre-Claver, pour aider les missionnaires travaillant en Afrique. Consciente de l'importance de la presse comme moyen pour faire connaître les Missions, elle fonda aussi la revue missionnaire « L'Echo de l'Afrique ». Elle finança la publication de catéchismes en plus de cent quarante langues (P. MOLINARI, « Ledochowska, Maria Teresa », in *New Catholic Encyclopedia*, New York, 1967, p. 601). Julie Ledochowska (1865-1939), une sœur de la Comtesse, fonda les Sœurs Ursulines du Sacré-Cœur. Elle fut canonisée en 2003, par le Pape Jean-Paul II. Wladimir Ledochowski (1866-1942), un frère de la Comtesse, devint supérieur général des Jésuites en 1915. (P. MOLINARI, « Wladimir, Ledochowski », in *New Catholic Encyclopedia*, New York, 1967, p. 602).

tion dense et forte, nous étions déjà en droit de compter pour un avenir plus ou moins éloigné, sur une chrétienté florissante. Le bon Dieu a bien voulu donner à notre œuvre le double sceau de l'adversité et de la souffrance et augmenter ainsi notre espoir.

L'an dernier, à l'été, le Rwanda avait en un moment l'idée de secouer le joug des Européens. L'activité extraordinaire déployée par le Commandant militaire de l'Urundi et du RWANDA, Monsieur **le Capitaine von Grawert** [1867-1918], déjoua les dessins des Batusi, et leur fit rentrer au fond de l'âme leurs projets néfastes. N'empêche que le Muléra connut des jours malheureux. Il n'en pouvait être autrement. Fiers et remuants, les Baléra avaient en maintes fois à se plaindre d'aventuriers noirs et autres, qui, sous prétexte de commerce, les avaient mis à rançon. Une fois, très justement punis par l'autorité militaire et avec modération, pour leurs brigandages et leur désinvolture trop grande à supprimer les gens, depuis longtemps ils cherchaient l'occasion de se venger. Sans défense, dans nos maisons de paille et de roseaux, à l'abri de simples haies, nous étions spécialement exposés à leurs coups. Ajoutez à ce grief un autre fort grave à leurs yeux : nous leur ramenions, leur parlant du respect ou à l'autorité des chefs, les Batusi qu'ils aimaient fort peu. Les Baléra commencèrent au moment où nos constructions sortaient à peine de terre ; les chefs profitèrent de la situation. Les missionnaires furent sans cesse menacés et attaqués jusque chez eux.

La paix rétablie, nous travaillions à réparer les désastres de ces mauvais jours lorsqu'une vengeance de voleurs vint de nouveau nous faire éprouver une perte considérable. Dans la nuit de Pâques un incendie réduisit en cendres la menuiserie, la réserve de bois et un hangar plein de tuiles. Outre la perte d'argent, c'était le travail de plusieurs mois anéanti. En Europe qui veut élever une maison s'adresse à un entrepreneur et moyennant le prix convenu, la maison se construit sans que le propriétaire ait à se préoccuper de la confection des matériaux. D'ici, rien de tout cela. Avant de construire, le missionnaire doit d'abord aller à la forêt abattre les arbres qui lui fourniront planches et poutres. Charpentier, menuisier, briquetier, maçon... il doit tout faire, tout apprendre à ses Noirs qui ne savent que cultiver leurs champs et bâtir leurs huttes de paille. Aussi lorsqu'après avoir longtemps travaillé, il voit en un instant anéantir le fruit de son travail et de ses efforts, la perte lui est-elle plus sensible. La divine Providence a voulu nous envoyer cette croix, comme cadeau pascal ; qu'Elle en soit bénie. Avec usure elle saura nous rendre ce qu'elle nous a enlevé et avec joie nous recommencerons !

La famine avec toutes ses horreurs est revenue nous faire visite. Le Noir ne prévoit guère. La récolte a-t-elle été bonne, il a tôt fait de manger ses poids et ses haricots. Le sorgho, il s'en débarrasse plus vite encore le faisant fermenter et en brassant une boisson épaisse. Boire, s'enivrer, c'est l'idéal du grand nombre. « Peut-on, dit le Noir, passer à côté d'une cruche de pombé³⁰⁰ sans s'arrêter ? » !

La récolte de l'été dernier avait été plus que minime : elle ne dura pas. Les pauvres Noirs vécurent très chichement attendant Janvier et Février pour avoir de nouveaux grains, mangeant leurs patates à peine formées,

³⁰⁰ Bière locale.

ruinant ainsi leurs plantations. Les pluies trop fréquentes anéantirent toutes les espérances. Bientôt ce ne fut partout que la disette et la souffrance. L'Ufumbiro et le haut Muléra furent d'abord les plus frappés. On ne vit plus alors sur les routes que malheureux, hommes, femmes, enfants, portant leurs maigres richesses : vases de terre, pioches, peaux, paniers et la porte de leur hutte, allant chercher ailleurs un coin de terre plus fortuné. Chaque jour sur les routes, autour de la mission, nous trouvions de ces malheureux morts de faim, chaque jour aussi ils venaient nombreux frapper à notre porte. A tous nous faisons l'aumône d'un peu de nourriture, mais nous ne pouvions en garder bien peu, les plus malades définitivement à la mission. Les autres s'en allaient, de suite ou après quelques jours d'heureuse fortune et de soins un peu remis, retomber ailleurs. Et tous nous adressaient la même supplication : « Vous m'avez guéri aujourd'hui, ne me renvoyez plus. Laissez-moi ici. J'ai encore des forces, je travaillerai pour vous ». Plusieurs de ces malheureux sont encore à notre charge. D'autres sont morts ici malgré nos soins, mais régénérés par le saint baptême, nous laissant leurs petits enfants orphelins dans le pays, bon nombre de ces malheureux affamés sont morts de faim, d'autres nombreux aussi ont été tués. Nos Baléra, sentant la hantise à vingt pas, sont comme tous les Nègres, je crois peu sensibles à la pitié. Rencontre-t-il un pauvre malade sur le chemin, il est rare qu'ils ne le frappent, le dépouillent des quelques perles qu'il porte encore, du bracelet de cuivre qui lui reste, de la peau qui le couvre. Homme, femme, enfant, personne ne trouve grâce devant leur cupidité. Les coups, le froid de la nuit achèvent le travail de la faim. Le lendemain ce n'est plus qu'un cadavre qui encombre le chemin, que personne n'ensevelira. « N'est-ce pas un mort de faim » ? dit-on ? Aux corbeaux et aux chiens d'en finir avec lui !

Devant ce fantôme de la faim qui menace, les esprits deviennent encore plus sanguinaires. Point de pitié pour le moindre larcin commis dans un champ. On tue sans forme de procès le malheureux surpris à voler quelques patates. « Ne veut-il pas nous faire mourir de faim » !

Nous avons à la mission une petite fille âgée d'une dizaine d'année et son frère plus jeune. Leur père fut tué près de chez nous, pendant qu'il arrachait quelques patates qu'il mangeait crues.

« La mort seule était capable de punir son forfait ». Ce fut une chasse à courre. Le malheureux fut poursuivi traqué jusqu'à ce qu'il tombât sous les lances.

Une autrefois un autre de nos voisins se vantait d'avoir la même nuit abattu trois affamés dans son champ !

Un autre malheur qu'amène la famine, c'est la vente des femmes et des enfants. Sans doute la vente des esclaves n'existe plus ; mais en temps de disette on fait argent de tout pour se procurer de la nourriture. Pour se procurer du grain ou un peu de viande, les hommes volent les femmes étrangères, ou même les leurs propres et les vont revendre. Les mères, elles aussi, cèdent ainsi leurs enfants. Nous avons à la mission un petit enfant de trois ans. La mère voulait le vendre pour un panier de haricots lorsqu'on vint m'avertir. Je recueillis la mère et l'enfant. Deux jours après la pauvre femme mourait. L'enfant baptisé, est maintenant dans

une famille chrétienne avec un autre petit de son âge trouvé un jour sur le chemin.

Un malheur vient rarement seul ! La faim, la souffrance engendrent la maladie. Il y a sept ans, la grande famine qui fit tant de victimes dans toutes ces contrées fut suivie par la variole qui faucha plus de vies encore et dépeupla les pays. Maintenant c'est la maladie à son tour qui nous visite.

Sur toutes les collines, une fièvre pernicieuse a fait son apparition. Quelques jours de maladie et la mort a fait sa victime !

Notre mission est transformée presque en hôpital. De nos enfants la majorité a été atteinte. Les soins les ont guéris ce qui nous attire nombreuse clientèle. De jour et de nuit on vient nous chercher pour les malades, souvent hélas ! trop tard ! C'est que dans leurs huttes, les Noirs sont peu délicats et difficiles pour leurs malades. Le grand soin pour eux consiste à arroser le malade à grande eau fraîche, puis à le porter dans sa natte, au soleil qui ne fait qu'augmenter sa fièvre. Sa nourriture ne varie guère : des haricots, des patates. Une fois ou deux on le presse de manger. Refuse-t-il, impuissant qu'il est à avaler ces mets, on n'insiste plus. « Il n'a pas d'appétit ». Pour que dure la maladie, le patient meurt moins de mal que d'inanition.

Le grand remède, c'est le sacrifice aux esprits. On immole taureau, mouton, chèvre, pour apaiser l'esprit qui torture le malade et obtenir qu'il lui plaise de vider la place. Parfois le malade guérit et évidemment l'on crie : « Gloire aux esprits » ! Très souvent aussi, le sacrifice à peine terminé, le malade meurt. On ne se déconcerte pas pour si peu : « le sacrifice n'était pas suffisant, l'esprit l'a refusé ». Et l'on recommence pour qu'il n'y ait pas une nouvelle victime.

Actuellement la maladie bat son plein, semant le deuil sur toutes ces collines, procurant à certains la grâce d'une mort rendue précieuse par le baptême, enlevant trop vite le grand nombre pour que à cause de l'incurie des parents, ils puissent participer à la même grâce.

En présence de tant de souffrances à soulager, des charges qui lui incombent, le missionnaire se trouve bien impuissant. Il se tourne avec confiance vers les âmes que Dieu a animées de sa charité sainte pour le soulagement des malheureux qui l'ignorent et leur conversion. Ne se sont-elles pas donné la noble tâche d'être les soutiens et souvent les promoteurs de son apostolat !

En dépit de ces épreuves, ou plutôt à cause d'elles, notre petite mission nous inspire confiance. Les jeunes gens, les enfants se pressent autour de nous. Plus de trois cents déjà portent la médaille de Marie Immaculée, emblème des catéchumènes, et quelques-uns commencent à se préparer sérieusement au baptême.

C'est pour cette humble mission, à laquelle votre générosité, Madame la Comtesse, a bien voulu s'intéresser dès ses débuts, que je vous prie à nouveau.

Veuillez agréer, Madame la comtesse, avec l'humble expression de ma sincère gratitude, l'hommage de mon profond respect de N.S. et N.D.

L. Classe

Pr.

121. LETTRE DU 12 SEPTEMBRE 1905 A MGR LIVINHAC³⁰¹

Marienberg, le 12 Septembre 1904



Monseigneur et très Vénéré Père,

Votre dernière du 7 Juillet contenait plusieurs questions auxquelles j'essaie de répondre par le premier courrier. Votre grandeur dit « qu'il serait bon, nécessaire même qu'il y eût 4 missionnaires dans chaque station ». Jusqu'ici j'avais cru agir selon les Constitutions en mettant les stations du Vicariat peu à peu à ce point, je croyais même en conscience n'avoir pas le droit de mettre trop vite 4 missionnaires là où on ne peut trouver de quoi en occuper deux. Voilà pourquoi je ne me hâtais pas davantage.

Maintenant je me trouve bien perplexe ; je ne songe pas à discuter ce point des Constitutions, mais c'est l'application en cette année 1905 qui m'embarrasse. Dans le courant de l'année, tout a été préparé auprès du chef indigène, du gouvernement allemand, et sur place même pour occuper enfin au Rwanda notre station du centre vers la fin de cette année. Elle est au gré de tous les supérieurs, sauf un seul peut-être. Cette occupation me semblait nécessaire et même urgente dans les circonstances où se trouvent nos missions déjà existantes, et pour maintenir l'union et la charité entre elles ; depuis trop longtemps, il y avait des plaintes au sujet des ravitaillements et des courriers. Encore ce mois-ci, un des supérieurs les plus éloignés me dit que les lettres ont mis de Marienberg 43 jours pour lui arriver ; d'autres lettres pressées en avaient mis plus de 60. Je ne puis pourtant pas changer les supérieurs qui donnent occasion à ces récriminations, et comme unique remède, je voyais cette fondation à faire. Si elle se fait, quelques-unes de nos stations resteront encore avec 3 missionnaires.

Quant aux sorties à un, en restait bien peu, qu'on croyait être selon la règle, et elles peuvent être supprimées complètement ou presque. Le P. Visiteur a pu constater que nous donnons partout aux gens l'habitude de venir trouver le missionnaire chez lui le plus possible ; l'œuvre semble avancer aussi plus vite.

Le P. Brard [1858-1918] dont parle Votre Grandeur, en reste toujours au même point pour la santé. Voyant que les remèdes ordinaires ne lui procurent plus le sommeil dont il a besoin, il essaie d'un nouveau, ce qui fait voir encore combien le Père est énervé ; un confrère m'écrit : « il doit boire chaque jour une demi cruche de pombé pour pouvoir dormir la nuit ». Quant à la question si le Père serait à la Procure de Mombasa, je croyais

³⁰¹ Lettre de Mgr Hirth du 12 septembre 1905 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., 095103-095104.

devoir répondre d'abord que le Père ne paraît pas avoir les qualités ; le P. Sweens [1858-1950] de passage, à qui j'ai cru pouvoir communiquer votre demande, a opiné de la même manière. Après nouvelle réflexion, il me semble que le P. Brard [1858-1918] pourrait cependant réussir ; j'hésite à répondre parce que cela me paraît dépendre beaucoup du caprice. Dans le Vicariat le Père n'a guère, il est vrai, de confrères parmi les supérieurs avec qui il soit en bonnes relations, et puis, autant que je sache, il a de la peine à dissimuler une certaine antipathie à ceux d'une autre nation que lui. Pour le moment aussi, je serais bien embarrassé de prononcer, s'il est plus avantageux pour le Vicariat que le Père continué à y travailler, ou plus avantageux qu'il n'y travaille plus. La bonne Providence voudra bien tout arranger.

Au sujet du **P. Ruby**³⁰² [1862-1941], il y a eu plusieurs fois des plaintes des confrères, toujours, je crois pour les questions assez peu graves. Plusieurs sont gênés, ils croient qu'on les néglige. En ce moment, plusieurs d'ici ont des colics en souffrance à Mombasa, croient-ils depuis plus de six mois.

Pour les affaires du Vicariat, je ne puis que constater que nos dépenses sont de plus en plus effrayantes ; mais pas possible d'arriver à des comptes bien clairs, tout se fait par l'intermédiaire des Indiens.

Ci-joint j'envoie à Votre grandeur, ce que j'ai de plus précis sur le cas du **P. As**³⁰³ [-?-]. Vous savez que je m'étais proposé d'accepter le Père, mais depuis lors nos chrétiens ont colporté eux-mêmes au Sud du lac les premières histoires de l'Ushirombo ; puis sur la côte Ouest le fait mentionné ci-joint a eu beaucoup trop de publicité. Aussi je supplie très humblement Votre Grandeur de ne pas me rendre plus difficile encore par l'envoi du Père, une charge qui est de plus en plus au-dessus de mes moyens. Je ne suis pas l'homme que vous croyez pour agréer à ces chers confrères qui viennent des autres Vicariats. **Le P. Léonard [1869-1953] ne s'est nullement acclimaté encore dans ce Vicariat, et je crains, si cela ne va pas mieux, que là où il sera supérieur, les œuvres ne prospèrent guère.** Combien cependant je voudrais pouvoir aider Votre Grandeur selon mon pouvoir à procurer le bien des confrères, mais je ne puis pas non plus accepter des charges trop lourdes, uniquement pour tromper Votre Grandeur.

Vous voulez bien nous laisser espérer six nouveaux prêtres dans l'année. Je vous remercie dans le Seigneur autant que je puis le faire. Mais personne ne serait venu cette année que je n'aurais pas réclamé, je crois, tellement je suis embarrassé depuis quelques temps. Le diable nous suscite plus de difficultés dans les stations

³⁰² Le P. Ruby quitte les Pères Blancs en 1909.

³⁰³ Mgr Hirth parle probablement du P. Astruc.

précisément où les confères sont quatre, ce qui prouve uniquement que je ne distingue pas les aptitudes des confrères.

Du Mulera, chez le P. Classe [1874-1945], ont dû être changés le P. Réant [1878-1908] et le Fr. Herménégilde [Nicolas Klein : 1876-1962] ; ce P. Réant, arrivé en 1904, aura de la peine à acquérir un bon jugement, paraît-il et à supporter surtout les indigènes.

A Ukerewe aussi, ce sont des tiraillements continuels ; à Bukumbi et à Kome, les supérieurs semblent assez découragés. Dans l'Ussuwi, il a fallu changer à la fois le Supérieur et le **P. Vekemans** [1874-1954], ce dernier sur l'injonction du gouvernement. Le **P. Buisson** [1867-1933] permute avec le **P. Huwiler** [1868-1954] qui était en second à Kisaka ; je ne sais jusqu'à quel point celui-ci pourra rétablir les relations avec les indigènes. Si on ne m'avait déconseillé, j'aurais confié à la poste quelques documents qui vous auraient fait voir jusqu'à quel point le **P. Buisson** [1867-1933] a pu s'égarer.

Et c'est dans ces difficultés, que Votre grandeur me demande de venir au Chapitre. Je suis bien sincèrement reconnaissant de cette nouvelle et grande marque d'affection que vous voulez bien me donner, mais par ailleurs je suis convaincu aussi qu'au lieu de vous causer du plaisir, comme vous l'attendez, je ne ferais qu'augmenter vos difficultés. Dans les circonstances où se trouvent nos stations, il me semble que c'est un devoir strict pour moi de ne pas les quitter. A l'Ussuwi et au Kyanja, la mission n'a qu'à plier bagages si nous ne pouvons la faire prendre enfin cette année. A Buyango, cela ne va guère qu'à moitié. Au Sud, ce sont les trois stations qui sont en souffrances. Puis il y aurait à donner sur place leur orientation aux stations du Rwanda, cette année-ci surtout que le gouvernement civil va être introduit et les marchands vont envahir le pays qui sera rouvert au commerce en Avril 1906. Si le bon Maître ne tarde pas trop à envoyer à ce Rwanda les missionnaires qu'il lui faut, les conversions y seront nombreuses, très nombreuses.

Vous voyez bien, très Vénéré Seigneur et Père, que je me crois passablement nécessaire ici, et par contre non seulement inutile mais même très embarrassant partout ailleurs. Je n'ai jamais été homme de conseil, et je vois les choses bien longtemps après les autres ; puis encore, quand je les vois un peu, je ne puis pas les exprimer. En dehors de mon petit travail, auquel déjà je suis bien loin de suffire, je suis pour tout d'une lenteur et d'une lourdeur à mettre tout le monde à la gêne. La timidité augmente toujours et la taciturnité est toujours plus à charge à tous. Cela peut venir en partie de ce que la vue a beaucoup baissé encore, mais à cela pas de remède, c'est un héritage de famille. Quelques mois de voyage n'y feront rien, bien au contraire.

Je me permettrai donc, Monseigneur et très Vénéré Père, de rester au Nyansa, persuadé que le bon Maître, que j'ai essayé de prier, me veut plutôt ici. Si cependant Votre grandeur voit que je fais erreur, j'ose la prier de vouloir bien me le faire signifier de suite, elle me trouvera prêt à partir.

Pour le moment, je me dispose à aller passer Décembre, Janvier et Février dans nos stations du Sud du lac pour encourager un peu les confrères dans ces missions devenues difficiles.

Daignez bénir encore ce pauvre Nyansa Méridional et que le bon Dieu lui vienne en aide !

Daignez agréer encore, Monseigneur et très Vénéré Père, l'expression des sentiments de profond respect et de soumission filiale avec lesquels je reste de Votre Grandeur

l'humble fils et obéissant serviteur en N.S.

Jean-Joseph
P. Bl. Vic. ap. Ny. M.

J'aime à croire que Votre Grandeur
voudra bien jeter cette lettre au feu ; ce que
vous m'avez obligé de dire sur les confrères
ne vaut que cela.

**122. LETTRE DU 1^{ER} OCTOBRE 1905 A SON FRERE,
L'ABBE ERNEST³⁰⁴**

Marienbergl, le 1^{er} Octobre 1905



Bien cher frère,

Reçu par le vapeur du 29 Septembre votre 24 Août. Rassurez-vous pour le moment, nos missions sont encore debout, Mais Bukumbi est un peu menacé. Prions beaucoup.

Reçu 2 mandats : 140 roupies et 75 roupies. Merci encore.

J'ai répondu déjà que l'harmonium est arrivé en bon état.

Adieu et bien à vous

Jean-Joseph

**123. LETTRE DU 2 OCTOBRE 1905 A MGR LIVI-
NHAC³⁰⁵**

Marienbergl, le 2 Octobre 1905

Monseigneur et très Vénéré Père,

Ci-joint sont expédiés à Votre grandeur 2 exemples du



³⁰⁴ Lettre de Mgr Hirth du 1^{er} octobre 1905 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096243.

³⁰⁵ Lettre de Mgr Hirth du 2 octobre 1905 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., 095090.

rapport à la Propagation de la foi, le rapport à l'œuvre de la Sainte-Enfance, et celui à la Société.

Des duplicata suivront.

J'ose prier Votre Grandeur de vouloir bien faire compléter les rapports pour les quelques chiffres qui manquent aux recettes.

Nous sommes ici fort peu au courant de ce qui se passe dans les provinces reculées de l'Ost-Afrika allemand. Mais le chef du district du Muansa a informé officiellement les missionnaires de son district du danger qu'il y a, et a mis des armes et des munitions à leur disposition.

Les districts de Bukoba et du Rwanda n'ont pas éprouvé de troubles encore.

Que Dieu nous garde !

Daignez nous bénir et agréer, Monseigneur et Très Vénéré Père, l'expression des sentiments de profond respect et d'affection filiale avec lesquels j'ai l'honneur d'être de Votre Grandeur

l'humble fils et obéissant serviteur

Jean-Joseph

P. Bl. Vic. ap. Ny. M.

124. LETTRE DU 12 OCTOBRE 1905 A MGR LIVINHAC³⁰⁶

Marienberg, du 12 Octobre 1904

Monseigneur et très Vénéré Père,

Ci-joint sont expédiés à Votre grandeur les doubles des trois Rapports annuels ; les rapports détaillés ont été confiés au courrier parti il y a quelques jours.

Pour les trois mois écoulés, nous n'avons qu'à remercier encore le bon Maître qui nous a continué sa protection. Le P. Visiteur qui a quitté Marienberg et le Vicariat le 1^{er} Octobre, rendra compte à Votre grandeur de ce qu'il a pu voir dans la course si rapide qu'il a faite à travers le Vicariat ; je crois que nous avons tous essayé de le bien mettre au courant de tout ce qui se fait.

Depuis le mois d'Août, il y a la révolte dans une bonne partie du Sud de la colonie ; Votre Grandeur a appris le massacre du Vicaire apostolique de Daressalam avec 2 Frères et 2 sœurs. On a craint un moment aussi dans le district du Muanza, et les missionnaires de nos trois stations du Sud du lac ont été prévenus officiellement du danger ; en même temps le gouvernement mettait à leur disposition des armes et des munitions. En dernier lieu sont arrivés via Mombasa, 35 soldats blancs à destination du Muanza. Le danger semble



³⁰⁶ Lettre de Mgr Hirth du 12 octobre 1905 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., 095106.

conjuré pour le moment, mais l'avenir n'est pas très clair, car les Noirs se fatiguent de ces étrangers de toutes couleurs qui viennent toujours plus nombreux. Dans les deux cercles de Bukoba et de Usumbura, on n'a remarqué aucun trouble encore cette année ; mais les musulmans qui nous envahissent de plus en plus n'ont pas manqué de colporter et de grossir même, les nouvelles de la révolte. Dans chaque mission on aura soin de ne pas négliger le mur d'enceinte ; en cas de danger, les armes et surtout les munitions pourraient nous manquer.

Le Rwanda, en attendant, reste fermé aux marchands depuis près d'une année, et l'on parle même de le fermer aux missionnaires ; ce sont des bruits de journaux. Les confrères s'y dévouent selon leurs forces pour y hâter l'avènement de la vraie religion ; **il n'y a à signaler que le changement du P. Réant [1878-1908] et du Frère Herménégilde [Nicolas Klein : 1876-1962], tous deux de la station du Rusa au Mulera. La vie de communauté n'était plus possible avec eux ; le premier a été placé à Isavi, le 2^e à Mibirisi. Ce dernier aurait dû faire, je crois, cette année, son serment définitif ; mais d'après les renseignements, il devra attendre.** A Ruasa a dû être envoyé le **P. Embil [1875-1938]** de Marienberg pour se remettre, si possible, des migraines toujours plus graves qui l'empêchaient de faire son travail.

L'Ussuwi est enfin constitué de nouveau ; il s'y trouve : **P. Huwiler [1868-1954], P. Portet [-?]** et **P. Knoll [1880-1951]** ; mais il en a coûté beaucoup au **P. Huwiler** d'accepter une succession rendue si difficile. Le **P. Buisson [1867-1933]** est avec le **P. Pouget [1858-1937]** au Kissaka.

Nos autres missions de la côte Ouest du lac vont assez bien et semblent se ressentir encore de la visite qu'a faite à Marienberg **le comte de Götzen [1866-1910]**, gouverneur de la colonie ; tous les moyens sont bons au divin Maître quand il veut faire avancer son œuvre. A Marienberg, il y a en ce moment au catéchisme préparatoire au baptême, le 1^{er} interprète et le 1^{er} secrétaire de la station militaire de Bukoba, catéchumènes depuis huit ans, mais n'ayant pas eu jusqu'ici la liberté nécessaire de la part du chef indigène pour achever leur instruction religieuse.

Il reste cependant toujours la mission fondée en Mars 1903 au Kyanja, pays de **Kaigi**, qui n'avance guère ; c'est à se demander si les pauvres Baganda réfugiés là ne l'arrêteront pas complètement ; ce sont eux qui se sont fait partout jusque dans l'Ussuwi et plus loin, les conseillers des chefs et sous-chefs indigènes.

A Rubya, les Pères sont très contents de leur séminaire.

A Marienberg fonctionne comme procureur le **P. Fisch [-?]** ; il fallait bien, à son caractère à part qui n'a pas pu réussir jusqu'ici dans le Ministère, trouver une petite occupation.

Au Sud, les missions d'Ukerwe et de Kome sont un peu stationnaires ; les missionnaires seront bien obligés de reconnaître enfin que la manière de s'imposer des premiers jours, doit être remplacée ; heureusement qu'ils y travaillent depuis assez longtemps. Mais les rapports annuels pour la Chronique, qu'emporte ce courrier, renseignent là-dessus Votre Grandeur.

Quand les confrères embarqués le 10 Octobre seront arrivés, j'enverrai de suite la liste des petits changements de l'année.

Daignez, Monseigneur et Très Vénéré Père, nous bénir encore et agréer les sentiments de profond respect et d'affection filiale avec lesquels j'ai l'honneur d'être de Votre Grandeur

l'humble fils et obéissant serviteur

Jean-Joseph

P. Bl. Vic. ap. Ny. M.

**125. LETTRE DU 13 NOVEMBRE 1905 A SON FRERE,
L'ABBE ERNEST³⁰⁷**

Marienberg, le 13 Novembre 1905



Mon bien cher frère,

Par le vapeur qui doit arriver demain à Bukoba, j'espère un peu avoir de vos nouvelles assez fraîches. J'attends en effet 4 nouveaux venus, dont l'un **P. Franz Muller** était de la caravane de 1895 et avait passé alors à Spechbach. Cette fois, puisqu'il vient de Trèves ou de Marienthal, aurez-vous pu lui donner vos commissions.

Vos deux dernières sont du 24 Août et 15 Septembre. Tous vos envois ont l'air d'être arrivés, et je prie une fois de plus le bon Maître de vous rendre largement, comme il sait faire : **Retribuere dignare Domine**³⁰⁸...

L'insurrection nous a épargnés jusqu'à ce moment, mais tout s'en faut cependant que la situation soit claire. **La station militaire du Muansa a donné des armes, des munitions aux 3 de nos missions qui sont dans son district.** En Décembre, Janvier et Février, je vais encore visiter quelques-unes de nos missions ; que cela vous rassure donc pour ma petite santé qui va toujours son train. C'est le bon Dieu qui fait cela ; remercions-le.

Dans ma dernière, j'ai dû vous dire confidentiellement que je serai obligé peut-être de me rendre à Maison Carrée pour le Chapitre de 1906 ; ce n'est pas réglé encore, mais en attendant je vous serais bien reconnaissant si vous pouviez continuer à envoyer des messes

³⁰⁷ Lettre de Mgr Hirth du 13 novembre 1905 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096244.

³⁰⁸ « Daigne, Seigneur, le rémunérer ».

au Supérieur de la Mission de Marienberg, ainsi que les honoraires, par mandat, comme dans le passé. Quant à l'argent, fruit de vos quêtes, gardez le tout en dépôt, jusqu'à nouvel ordre. Si je fais le voyage, il me faudra quitter le Nyansa vers la mi-Février pour être à Marseille fin Mars au plus tard.

Ci-joint : 9 pages de timbres dont quelques-uns assez rares. Un certain **Klitz Stonebeaumer** de Mulhouse, m'en a demandé jadis ; au besoin vous direz à ce Monsieur que je ne puis lui répondre.

Vous remerciant encore bien affectueusement pour tout ce que vous continuez à faire pour nos missions, je prie le Ciel de continuer à vous bénir et à bénir les bienfaiteurs.

Mes meilleures embrassements à toute la chère famille et que Dieu vous garde. Toujours bien affectueusement vôtre

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

**126. LETTRE DU 24 NOVEMBRE 1905 A SON FRERE,
L'ABBE ERNEST³⁰⁹**

Marienberg, le 13 Novembre 1905

Mon bien cher frère Ernest,

J'ai touché moi-même à Bukoba vos 2 derniers mandats du total de 779,39 marks. Encore une fois, merci pour ce viatique de voyage qui vient à propos ; je pars à l'instant.

Demain je porterai au saint autel, le souvenir de la chère maman, de notre bonne sœur aussi et des autres Catherines bienfaitrices surtout. Tout va à l'ordinaire, mais prions beaucoup pour nos missions. Je vous souhaite tous de nouveaux la meilleure des années et reste votre bien affectionné frère.

Jean-Joseph

A adresser dorénavant et jusqu'à nouvel ordre : détail des intentions de messes et mandats, au P. Supérieur ou P. Procureur, mission de Marienberg ; il est mieux de ne pas mettre de nom propre.

**127. LETTRE DU 10 DECEMBRE 1905 A SA SŒUR
VIRGINIE³¹⁰**

Marienberg, le 10 Décembre 1905

Ma bien chère sœur Virginie,

Je me vois pris de plus en plus par les travaux du ministère et les



³⁰⁹ Lettre de Mgr Hirth du 13 novembre 1905 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096245.

³¹⁰ Lettre de Mgr Hirth du 10 décembre 1905 à Virginie Hirth A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096246.

courses, voilà pourquoi je ne vous écris plus guère. Vous direz à tous ceux et celles qui attendent de moi quelque lettre, que je devrai renoncer dorénavant au plaisir de leur écrire ; je continuerai plus que jamais cependant à prier pour vous.

Pour aujourd'hui je n'ai rien de particulier à vous signaler ; la santé va comme toujours, sauf qu'on s'aperçoit de plus en plus qu'on devient un vieux meuble, qui ne sera bientôt plus bon à rien.

Je vous demande de prier beaucoup pour moi, vous et la chère vieille maman, afin que le bon Dieu me fasse la grâce de me donner bientôt quelques journées de recueillement vers la fin d'une carrière qui ne pourra être bien longue dorénavant : vous ne sauriez croire, ma bien cher sœur, combien j'en aurais besoin après tant d'années passées toujours, soit en courses, soit dans les préoccupations matérielles de nos fondations. Si vous ne m'obtenez pas du bon Jésus cette grâce d'un peu de recueillement, je risque fort d'être mal reçu au jugement dernier, malgré tous les voyages que j'aurai pu faire, et toutes les missions qu'on aura pu fonder.

Je ne vous donne pas de nouvelles plus détaillées de nos œuvres ; c'est le moment où le résumé de nos travaux de l'année doit paraître dans les bulletins. Il s'est fait dans ce Vicariat un millier environ de baptêmes de grandes personnes et quelques centaines d'enfants à l'extrémité ; il y a aussi beaucoup de rachats... mais que de luttes et de travaux pour arriver à ces résultats !

Encouragez toujours bien les chers bienfaiteurs et bienfaitrices autour de vous, plus nous avançons et plus nous devenons pauvres pour tout, car les œuvres se multiplient plus vite que les ressources.

Je vous laisse le soin de remercier spécialement la chère et bonne maman de tout ce qu'elle continue à faire pour moi. Dites-lui que bientôt je serai plus vieux qu'elle, ou au moins plus cassé ; mais le bon Dieu est là qui bientôt nous rajeunira tous en son Paradis.

Encore une fois priez beaucoup pour le pauvre missionnaire qui vous aime toujours bien tendrement et qui vous unit tous les jours à ses petits sacrifices.

Toujours bien affectueusement vôtre, et vous souhaitant les meilleures grâces pour l'année nouvelle.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

128. LETTRE DU MOIS DE DECEMBRE 1905 A SA TANTE RELIGIEUSE, SŒUR CLEMENTIN SAUNER³¹¹

En route, Décembre 1905

Bien chère tante et mère en Notre Seigneur,

J'essaie de vous écrire encore ; mon silence de quinze mois a dû vous faire comprendre déjà combien la chose me devient difficile. Dans votre dernière, que j'ai toujours gardée avec moi, vous me dites que l'âge vous rend difficile aussi les lettres que vous écrivez : eh bien ! songez, ma bonne tante, que pour l'âge ou plutôt les infirmités qu'amène l'âge, depuis longtemps déjà, je vous ai rattrapée ; avec cela, on ne me laisse guère un moment de repos à la maison, mais ce sont toujours de nouvelles courses qu'il faut entreprendre dans les interminables sentiers de Nègres ; **à peine si j'ai pu passer quatre mois de cette année dans ma résidence, pas même la moitié du temps qu'il aurait fallu pour faire les travaux en retard.**

Cette petite lettre j'essaie de vous la faire encore en voyage, mal installé à une pauvre table qui ne tient pas debout. La fête de Noël approche qui nous ramène encore une nouvelle année : je prie Dieu qu'il vous la donne heureuse et paisible, dans votre chère solitude ; que sa bonté vous multiplie ses grâces et ses bénédictions, et vous conduise de vertus en vertus jusqu'en ce séjour de pleine lumière où le bonheur et la tranquillité nous seront assurés pour toujours. Que Jésus notre Sauveur daigne bénir et multiplier et sanctifier toujours plus aussi la grande famille religieuse à laquelle vous avez donné toutes vos affection et toute votre vie : votre Providence est si bien la Providence des missionnaires que Dieu ne pourra manquer de bénir tant de charité.

Notre cher aumônier de Mulhouse ne doit plus guère vous parler de moi, je ne puis plus guère vous parler de moi, je ne puis plus lui envoyer de lettres, tout au plus de rares billets pour lui dire que nous avons toujours besoin de son secours.

J'aurais cependant beaucoup à dire, car dans sa bonté, Dieu nous envoie toujours beaucoup de consolations, et même passablement de croix. **La moitié de cette année, je l'ai passée dans les montagnes du Rwanda ; les missions y font toujours beaucoup de fruits depuis bientôt six ans que la première station y a été fondée. Il y en a cinq, à six ou huit jours les unes les autres ; une sixième a été préparée, mais au dernier moment, il a fallu l'ajourner pour attendre la fin de la révolte qui a éclaté dans une partie de la colonie, quoique assez loin du Rwanda. Il y a environ un millier**

³¹¹ Lettre de Mgr Hirth du mois de décembre 1905 à sa tante religieuse, Sœur Clémentin Sauner, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096247-096248.

d'adultes baptisés dans ce Rwanda, et Noël va y ajouter environ 150 encore, puis chaque 3 mois d'autres s'ajouteront.



MGR CASSIAN SPISS

Nos Sœurs auraient bien voulu aller sur ces hauts plateaux où il y a une grande moisson d'âmes à faire, mais les obstacles pour elles se multiplient. D'abord je n'ai pas beaucoup d'argent pour les établir, et surtout il faudrait que le pays fût absolument sûr, et que leurs vies ne fussent pas trop exposées, ce qui n'est pas encore venu. Sans doute ces bonnes Sœurs Blanches ne nous demandent pas beaucoup d'entretien, cependant pour leurs œuvres il faut toujours environ 4000 marks par an, dans cha-

que maison ; ce qui nous arrête surtout, c'est la maison qu'il faut construire ; même chez les Nègres c'est bien cher.

Vous avez appris que dans notre Deutsch-Ostafrika, au mois d'Août a été massacré assez près de la côte, l'évêque missionnaire **Cassian Spiss** [1866-1905]³¹² avec 2 frères et 2 Sœurs ; d'autres Sœurs de ce même ordre bénédictin sont restées assez longtemps perdues seules au milieu des sauvages. Jusqu'ici aucune de nos missions des Pères Blancs n'a été atteinte par la révolte, mais dans plusieurs endroits, les missionnaires Pères et Sœurs ont été invités par les Officiers commandants à abandonner leurs missions pour se réfugier à plusieurs journées dans les stations militaires. Voilà que ne sera pas facile !... mais espérons pour cette fois que le bon Dieu nous épargnera et épargnera nos œuvres.

Je m'arrête, ma bien chère tante et bonne Mère, et vous remercie une fois de plus pour tous les dons que vous nous envoyez ou faites envoyer. Ils sont toujours bienvenus ces chers dons, que ce soient des honoraires de messes, des dons pour baptême, pour rachats, pour église ou autres. Nous avons au Rwanda des stations qui ont déjà 400 baptisés et pas d'église, cette année on doit faire la première et puis ce sera chaque année une ou deux églises nouvelles, et des églises pour 2000 personnes, car Dieu nous donnera bientôt ce nombre de néophytes.

Priez beaucoup aussi et quêtez les prières de vos Sœurs pour que le bien se fasse ici, malgré moi, qui n'ai jamais été bon qu'à tout gê-

³¹² Mgr Cassian Spiss (1866-1905) est un moine bénédictin, originaire du Tirol. Il est nommé Vicaire Apostolique du Zanzibar-Sud et ordonné évêque en 1902. En 1905, il est tué avec quatre autres missionnaires par les Maji-Majii. Leur mort causera de la panique parmi les missionnaires présents dans la colonie de Deutsch-Ostafrika.

³¹² Lettre de Mgr Hirth du 18 décembre 1905 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096250.

ter. Un jour j'espère vous remercier au Ciel. En attendant, je reste toujours bien affectueusement votre

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

**129. LETTRE DU MOIS DE DECEMBRE 1905 A SON
FRERE XAVIER³¹³**

En route, Décembre 1905



Mon bien cher frère Xavier,

Vous m'avez écrit l'an dernier une si bonne lettre, que je tiens à vous faire recommencer encore en vous écrivant celle-ci.

Elle sera courte ; je la fais au coin d'un bois, ce qui ne vous surprendra pas ; vous savez que je passe presque huit mois sur douze, à courir nos missions.

Puisque le bon Maître veut vous donner une nouvelle année, à vous, à Rosalie, et aux chers enfants Madeleine et Jeanne, je lui demande tout de nouveau pour vous tous la meilleure et la plus sainte des années.

J'espère, mon bien cher frère, que vous comprenez toujours combien c'est une grande chose, d'abord de se bien supporter, et puis de former pour le bon Dieu l'âme de ces chers enfants qui vous sont donnés, non pas pour vous seulement, mais surtout pour lui être rendus à lui.

Pensez souvent que toutes vos paroles et tous vos exemples, portent, ou la vie ou la mort dans l'âme de ces enfants. C'est parce que je vous aime véritablement que je vous dis clairement aussi la vérité. Cette vérité, vous serez heureux d'y réfléchir souvent, car c'est cette vérité qui nous mènera en Paradis.

Je n'ajoute rien, et laisse à notre cher Ernest de vous dire que nos missions vont comme à l'ordinaire. Cependant quelque chose se prépare pour plus tard au moins ; vous avez appris que **le bischof Spiss** [1856-1905] qui travaillait assez près de la côte de ce même Deutsch-Ostafrika a été massacré. Mais tout le monde ne mérite pas pareille faveur du Ciel.

Prions beaucoup les uns pour les autres, et que le bon Sauveur bénisse largement vos travaux et toutes vos peines de l'année. Rappelez souvent au souvenir de votre bonne Rosalie et des chers enfants Marie et Jeanne, le pauvre vieux missionnaire qui reste votre bien affectionné frère.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

³¹³ Lettre de Mgr Hirth du mois de décembre 1905 à Mr Xavier Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096249.

**130. LETTRE DU 18 DECEMBRE 1905 A SON FRERE,
L'ABBE ERNEST**³¹⁴



Marienberg, le 18 Décembre 1905

Mon bien cher frère Ernest,

Je vous envoie en bloc et sans enveloppe ou sous enveloppe ouverte ces quelques lettres griffonnées le long de la route.

Je vous laisse les soins d'expédier à leur adresse celles qui pourraient faire quelque bien : vous me ferez bien la charité de quelques timbres. Retenez surtout, s'il faut, la lettre à Marie ; je n'ai jamais encore osé lui écrire.

A vous le tendre soin de présenter à la chère maman avec mes sentiments de filiale affection, mes vœux les plus ardents de prompte et continuelle soumission à tous les bons plaisirs de Dieu ; qu'elle les offre généreusement et les demande aussi pour son pauvre fils qui en a si grand besoin parmi les Noirs.

Je vous souhaite à vous-même toutes les grâces du bon Maître pour votre avancement dans la vertu, et le succès dans le ministère...le succès aussi dans ces chères quêtes.

J'arrive à l'instant au cher petit Séminaire, et vos cuivres ont fait du tapage.

Adieu et laissez-moi vous embrasser affectueusement dans le Seigneur.

Jean-Joseph
Vic. ap. Ny. M.

(Suite de la lettre ?)³¹⁵ : En revoyant votre lettre du 24 Octobre, je m'aperçois que vous vous proposiez d'attendre des nouvelles assez rassurantes sur les troubles.

Je suppose que vous avez depuis ce temps envoyé les sommes en question pour intentions de messes.

Au reste continuez à adresser tous vos envois comme je vous ai répété dans mes dernières, sans vous préoccuper où je pourrais me trouver moi-même.

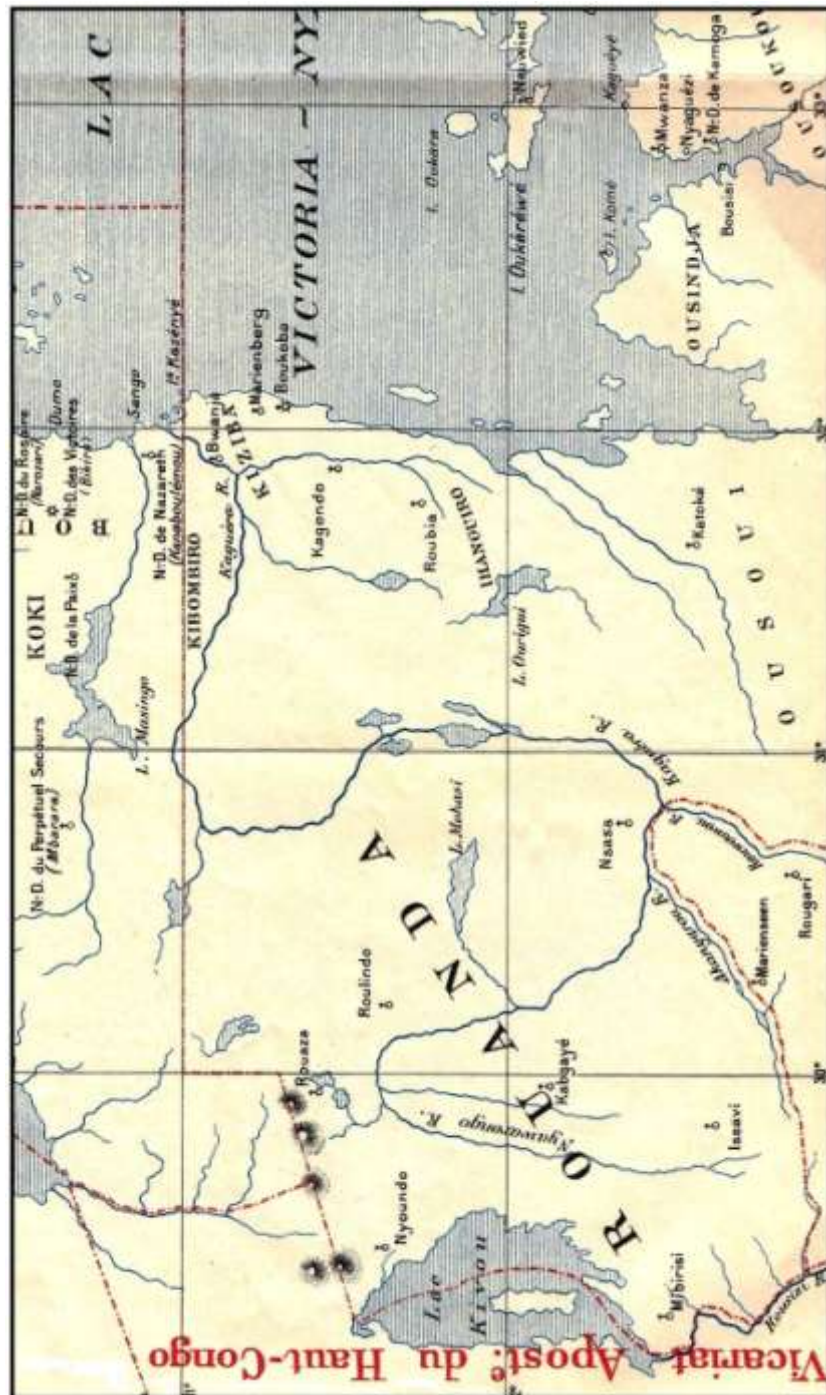
Ci-joint quelques vieux timbres. Il y en a que l'on refuse d'oblitérer ; ce sont les plus recherchés.

J'avais ramassé, en prévision de mon voyage avorté, quelques photographies que je vous enverrai par la poste. Ce courrier en emporte 71 environ, dont plusieurs arrangées pour le stéréoscope

J.

³¹⁴ Lettre de Mgr Hirth du 18 décembre 1905 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096250.

³¹⁵ A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096251.



LE VIVARIAT DU NYANZA MERDIIONAL (1911)

ANNEXE

1

**RECIT DES DEBUTS DE LA MISSION DE RWAZA
PAR LE PERE CLASSE
DANS LA REVUE DES PERES BLANCS
« CHRONIQUE TRIMESTRIELLE »**

RWASA (MULERA)³¹⁶

Peu avant la première visite de Monseigneur Hirth au Bugoyé, les Missionnaires de cette station s'entretenaient des pays mieux préparés à entendre la bonne nouvelle. **On vint à parler du Mule-ra et des Balera, les voisins d'au-delà la forêt. « Les Baléra ! C'est bien le dernier peuple chez lequel on s'établira ! » dit-on en chœur. Jamais nous n'avions entendu parler des Baléra qu'en mal ! Partout on les craignait, on les redoutait comme coupeurs de gorges et voleurs de grands chemins. Les chefs Batusi eux ne parlaient que d'aller leur faire la guerre.** Nous-mêmes n'avions été que mal impressionnés par les rares échantillons que nous en avions vus. L'un d'eux, furieux d'avoir été obligé de porter une charge par des soldats qui l'avaient réquisitionné, s'était, pendant une halte de quelques minutes à la mission, porté un fort coup de lance à la gorge, devant nous, sans qu'on ait pu l'en empêcher ! **« Si jamais on s'établit chez ces gens-là, disait-on, la mission aura bien des difficultés » !** Quinze jours après arrivait Sa Grandeur. « Il nous faut une mission au Mulera. Cette fondation se fera de suite : un Père du Bugoyé s'y rendra » ! Il n'est pas bon de vouloir devancer la Providence dans ses jugements !

La fondation se fit. La Vierge Immaculée en favorisa les débuts. **Mais la première installation faite, les difficultés surgirent et toute l'année notre horizon fut gros d'orages. C'était le moment où le Rwanda s'agitait. Les cris de mort retentissaient partout contre les Blancs, et nos pauvres catéchumènes étaient maltraités, raillés, accusés de renier le Rwanda. Cette seconde année a été plus calme, apportant sa large part de consolation pour effacer les misères de la précédente. Un bon-**

³¹⁶ RWASA (MULERA), Chronique Trimestrielle, Mars 1906, N°125, pp.178-180.

heur est souvent l'annonce d'un malheur, a-t-on dit. La réciproque aussi est vraie !

En Novembre, nous arrivait, pour renforcer notre communauté, le **Père Réant** [1878-1908]. La besogne semblait déjà s'annoncer. Pendant les difficultés de la première année, un petit nombre de catéchumènes nous venaient. Les railleries, les injures, dont ils étaient l'objet nous garantissaient leur bonne volonté. La famine, elle aussi, apportait ses entraves à l'œuvre de Dieu. « Ventre affamé n'a pas d'oreilles » ! Les pauvres Baléra, tenaillés par la faim, s'en allaient de tous côtés, cherchant à acheter quelques maigres provisions. Ils faisaient pitié à voir ces pauvres gens, hâves, décharnés, se traînant sur les routes. « La faim est la plus terrible des maladies, disent les Baléra. La maladie tue un, deux hommes dans une famille ; la faim laisse la hutte déserte, elle tue tout » ! Lorsque nous excitions nos catéchumènes à faire de nombreux prosélytes, toujours ils nous répondaient : « Tous ont faim chez nous ! Peut-on étudier lorsqu'on a faim » ? A la mission, nous pûmes recueillir un certain nombre de ces affamés, les plus miséreux. Sept adultes mouraient peu après, mais ils avaient été régénérés par le baptême. A ceux que nous ne pouvions recueillir, du moins nous faisons toujours l'aumône d'un peu de nourriture. Cette charité contribua beaucoup à nous faire connaître, et à faire tomber bien des haines. Pauvres gens ! Beaucoup, d'entre eux ne nous connaissent guère que par des histoires plus ou moins terribles sur les Blancs, mangeurs d'enfants !

Aux premiers jours de Février, Sa Grandeur venait donner à notre chère mission sa première bénédiction et aussi ... le droit à l'existence. Si pénibles avaient été ses premiers jours, que souvent nous nous demandions avec douleur, si oui ou non le poste ne serait pas définitivement condamné. **Grâce à Dieu, Sa Grandeur voulut bien nous encourager à tenir bon : le Muléra, pour difficile qu'il fût, ne resterait pas en arrière.**

Cette bénédiction de Monseigneur porta ses fruits : les catéchumènes se mirent à l'œuvre, les missionnaires aussi, et, le vent de la grâce souffla sur nos montagnes. Aujourd'hui nos catéchumènes sont plus de six cents. Divisés en trois groupes suivant qu'ils sont plus ou moins avancés, plus ou moins près du baptême, ils montrent beaucoup de bonne volonté et un vrai désir de devenir chrétiens. Ce nombre ne fera que croître, d'autant que la plupart sont des jeunes gens de 18 à 25 ans. **Pour éviter l'encombrement et ne pas nuire à l'instruction et à la formation de nos catéchumènes, nous avons dû remettre au Dimanche toutes les inscriptions nouvelles au catéchuménat. Ce jour-là c'est l'occupation de toute la matinée du cher Père**

Dufays [1877-1954]³¹⁷.

Il faut bien se loger et loger Notre-Seigneur. L'an dernier, les ouvriers nous avaient fait défaut, et notre maison était demeurée inachevée. Cette année nous n'eûmes que l'embarras du choix. La maison s'acheva ; le mur d'enceinte s'éleva, mettant à l'abri d'une surprise nos jours, précieux paraît-il. A Jésus nous élevâmes une modeste chapelle en briques, de 28 mètres de long sur 7 de large. Ces travaux n'arrêtèrent pas les catéchismes, qui se firent chaque jour avant le travail. Du reste, à la fin d'Août, nous disions enfin adieu aux briques pour donner nos soins exclusivement aux catéchismes.

Grand fut l'émoi, à ce moment, dans le pays ! Partout les Batusi faisaient des levées de boucliers dans le Rwanda pour attaquer et pourfendre Basébya. Basébya ! Un vieux bonhomme de Mutwa, notre voisin du Bubemka, plus que célèbre par ses exploits, ses meurtres, ses cruautés. Depuis des années, il mettait en coupes réglées les pays environnants, tuant, brûlant, massacrant, en vrai sauvage qu'il est. **Tous les Batusi du Muléra partirent en guerre ; ceux de Nzaza Mibigo s'abstinrent.** Pourquoi attraper des rhumatismes et des coups de lance dans les marais de Basébya ? La raison était toute prête : « Les Européens nous défendent de faire la guerre ». Bon bouclier pour se garer de la colère du Roi ! Cependant Basébya ne se laissa pas faire : il s'esquiva, lui, ses vaches et ses gens, non sans avoir donné de ses nouvelles à ses adversaires. Le projet de nos seigneurs Batusi étant découvert s'évanouit aussitôt, laissant voir leur dépit ; le résultat en avait été nul : un moment de peur chez les timides.

L'année s'achève par des changements notables dans la composition de notre communauté. Le P. Réant [1878-1908] nous quitte pour Issavi, le Frère Herménégilde [Nicolas Klein : 1876-1962] pour le Kinyaga. Qui va venir nous mettre à la règle ? Dieu le sait, cela suffit !

RUAZA³¹⁸

Le quatrième trimestre de 1905 est tout de changements, sans doute pour rompre la monotonie des longs jours de pluie des derniers mois de l'année. Il pleut tant et si longtemps au Muléra, qu'à certains jours, n'était la montagne, on se croirait un peu en Hollande. Illusion des pluies et des brouillards !

³¹⁷ Le P. Dufays est l'auteur du dictionnaire *Wörterbuch Deutsch-Kinyarwanda*, Mosella-Verlag, Trier, 1912.

³¹⁸ RUAZA : Chronique Trimestrielle, N° 130, Septembre 1906, pp. 559-561.

Dès les premiers jours d'Octobre, le P. Réant [1878-1908] et le Fr. Herménégilde [Nicolas Klein : 1876-1962] nous quittent, via Bugoyé. Le Père se rend à Nsasa, le Frère au Kinyaga. Nous resterons deux, oh ! pas longtemps. Le même jour, à midi, les gens signalent le P. Loupias [1872-1910], qui nous vient mettre à la règle et prêter main forte pour le travail... et en cas d'alerte. Grâce à Dieu, ce dernier danger n'existe plus ! De fait, le pays est calme. Partout l'on vole, c'est vrai ! La faim en est la cause. Avec la faim, les vieilles habitudes d'antan sont revenues, et en maints endroits, les acheteurs qui viennent d'au loin, sont tout simplement soulagés de leurs fardeaux. « Il faut que nous mangions » !

La famine dure encore, faisant toujours des victimes, amenant ses misères morales. Une de celles que nous déplorons est la vente des esclaves. Non que nous ayons ici des marchés ou que le commerce se fasse d'ordinaire, non ! Poussés par la faim, beaucoup emmènent dans les pays voisins leurs femmes, leurs enfants, et ils les vendent contre de la nourriture ou du bétail. Pour faire ce métier, ces malheureux se cachent, car ils savent qu'ils ne seront pas approuvés par la masse de la population ; c'est la nuit surtout que leurs bandes passent. Vienne une bonne récolte, ce trafic honteux cessera de lui-même.

Le danger n'existant pas, et le travail pressant au Bugoyé, le P. Loupias [1872-1910], au bout de huit jours, nous dit au revoir et regagne ses pénates. Nous attendrons le jeune confrère, annoncé par Sa Grandeur. L'attente n'est pas longue. **Une missive de Monseigneur annonce l'arrivée du cher P. Embil [1875-1938] et du bon P. Desbrosses [1878-1938]. Deo gratias !**

Le **P. Embil** [1875-1938], un peu fatigué à Marienberg, a pour consigne de humer l'air du Muléra, qui doit être bon pour les maux de tête. Le **P. Desbrosses** [1878-1938] patientera ici en attendant la fondation de Marangara, que les troubles survenus à la côte semblent devoir retarder. Vite, le **P. Dufays** [1877-1954] pousse une pointe au Bukonya, pour cueillir, au passage de la Nyavarongo, nos chers voyageurs. Le 8 Novembre enfin, notre communauté se retrouve au complet.

Nous sommes en nombre, donc nous pouvons inaugurer un nouveau système de catéchismes, que Sa Grandeur désire expérimenter. Désormais, les catéchumènes de dernière année seront divisés en quatre catégories. Les gens éloignés d'un an du baptême viendront pendant trois mois, deux fois par semaine, à des instructions spéciales pour eux. Les trois mois écoulés, ils passeront dans une seconde catégorie, ayant trois catéchismes par semaine. Trois mois encore au catéchisme préparatoire, puis enfin, les trois derniers mois au catéchisme des sacrements. Dans ces deux dernières sections, le catéchisme se fera comme auparavant

cinq jours par semaine. Chaque jour, le matin, la petite instruction sur les grandes vérités sera faite comme à l'ordinaire, à la messe des médaillés. Vient qui veut, et par là se révèlent les bonnes volontés. Le dimanche est le jour des inscriptions au catéchuménat et aussi... des bourgeois, pour lesquels la grâce a besoin de souffler fort ! Le système est peut-être un peu chargé, d'autant qu'il faut bien voir les gens en chambre et les stimuler. S'il se peut maintenir, l'instruction et la formation de nos Baléra n'auront qu'à y gagner.

Pour prendre des forces, nous commençons par faire tous successivement notre retraite. Ce n'est pas de luxe après une année ! Pendant ce temps, la Providence nous envoie toute une série de bébés. Ce sont de pauvres Bafumbira, pressés par la faim, qui la nuit les déposent à notre porte. Va pour une pouponnière, puisque le Bon Dieu le veut ! D'ailleurs plusieurs de ces petits sont peu embarrassants, ils ont trop souffert pour que la mort les fasse attendre : ils viennent juste pour recevoir le baptême. Nous tâchons de placer les autres chez des catéchumènes et quelques-uns demeureront ici en attendant que nous leur trouvions une famille adoptive. Tout le monde est content, même le Père économe, un peu anxieux parfois de faire l'accord entre les deux termes du bon axiome : « Aide-toi et le ciel t'aidera » !

Le grand changement se fait à Noël, auprès de la crèche du Sauveur. Nous fêtons la vraie naissance de notre chère petite mission par le baptême de douze jeunes gens. Toute notre reconnaissance va d'abord au Bon Dieu, qui a bien voulu nous soutenir, conserver cette mission du Muléra, et lui donner aujourd'hui sa consécration ; ensuite à notre Vénéré Vicaire apostolique, à qui nous devons les joies de ce jour.

A la fin de cette année [1905], la communauté de Ruasa se compose des PP. Classe[1874-1945], Embil [1875-1938], Dufays [1877-1954] et Desbrosses [1878-1938].

Nous avons pu enregistrer durant ce trimestre :

13 baptêmes solennels d'adultes,

7 d'enfants,

30 baptêmes in articulo mortis.

30 à 40 malades viennent chaque jour se faire soigner au dispensaire.



RWAZA - 1909



RWAZA - 1909

**(Mission fondée en novembre 1903 par les P.P. Classe, Cunrath, Dufays
et le Frère Herménégilde)**

AU MILIEU DE LA PHOTO : LE FRERE PANCRACE

DIX-HUIT MOIS AU MOULÉRA PAR LE P. CLASSE (1906)³¹⁹

Le pays et ses habitants.

Le Mouléra ! Encore un coin perdu, comme tant d'autres, dans l'immensité de l'Afrique équatoriale ! Le Mouléra est un petit pays situé vers 1°32' de latitude sud et 29°30' de longitude est de Paris. Un degré 111 kilomètres) en longueur, un demi en largeur.

*La mer et la montagne évoquent
mêmes rêves,
Et l'infini des monts vaut l'infini des
grèves.*

Le poète l'a dit. Donc le panorama ici est magnifique: nous sommes dans la montagne.

Partout des monts (de 2 000 à 3 000 mètres) se croisent, se heurtent, s'entassent les uns sur les autres dans cette contrée trop étroite pour les contenir. Point de pentes douces et de chemins faciles ; tous sont abrupts, glissants, féconds en surprises et en chutes. C'est le ton général du pays. Au nord, cependant, l'aspect change : une longue mais étroite plaine court de l'est à l'ouest ; encore cette plaine, par une ironie du sort, est-elle hérissée de monceaux de laves déchirée d'innombrables crevasses, où à chaque instant le pied butte ou glisse : l'Européen y laisse sa chaussure, le Nègre ses orteils ! A la limite septentrionale, comme pour reprendre sur cette apparence de plaine le terrain perdu, surgit la ligne des



LE P. CLASSE (1900)

³¹⁹ Classe L., « Dix-huit mois au Mulouléra », in *Les Missions d'Alger*, N° 180, Novembre-Décembre 1906, pp.375-388. Voir S. MINNAERT, « Les Pères Blancs et la société rwandaise durant l'époque coloniale allemande (1900-1916) », *op.cit.*, pp. 53-101. Voir aussi S. MINNAERT, « Les Pères Blancs et la société Rwandaise durant l'époque coloniale allemande (1900-1916) : Une rencontre entre cultures et religions », in *Les Religions au Rwanda, défis, convergences et compétitions*, Actes du Colloque International du 18-19 septembre 2008 à Butare/Huye, Editions de l'Université Nationale du Rwanda, Septembre 2009, pp. 53-101.

grands volcans, qui, d'un jet, s'en vont, à quatre mille mètres et plus, déchirer le ciel de leurs dents ébréchées. Le Mouhavoura ou Mfumbiro lance son cône de 4 320 mètres ; puis s'alignent successivement à l'ouest et Kahinga (3 476 m), le Sbyinyo (3 679 m), le Mago (3 822 m), le Moukourou-Moubi, un peu en arrière, avec ses modestes 4 396 mètres, le Karisimbi (4 517 m), et enfin en serre-file au Bougoyé, le Niragongo, toujours en activité (3 415 m).

De ce pays tourmenté par les éruptions formidables de ses gigantesques volcans, le vieux Nil tire une partie de ses eaux. Plusieurs petits lacs, deux surtout, le Boléra (2 070 m. d'altitude), et le Louhondo captent les eaux des montagnes³²⁰. Le Louhondo, à son tour, écoule son trop plein par la Changabé qui plus tard, au Boukonya, prend le nom Moukougwa³²¹. La Changabé, torrent large de quinze à vingt mètres, se précipite au milieu des rochers qui encombrant son lit et retardent sa course ; furieuse, elle lance à l'assaut de ces obstacles se flots qui écument et blanchissent au milieu d'un bruit assourdissant. Le calme ne renaît qu'au confluent de la Moukougwa et de la Nyavarongo.

Pourquoi ? Voici la réponse des indigènes.

Après avoir pris sa source au Bousanza, la Nyavarongo remonte vers le nord, décrivant une boucle immense. Il y a de cela longtemps, avide de voir les grands monts, disent les Baléra, elle voulut monter encore. La Changabé, par contre, curieuse de visiter le Roi, descendait en hâte, jabotant plus que toutes les grues de ses bords. On se rencontra, on jasa. Que voir aux volcans ? Des pierres qui vous enragent ! Plutôt aller ensemble vers de plus douces contrées. La tapa-geuse Changabé eut gain de cause. Nyavarongo consentit à redescendre avec son amie, à condition qu'elle fit moins de vacarme. Toutes deux s'en allèrent de compagnie, se joignirent en chemin à l'Akanyarou et formèrent ensemble la Kagéra, qui prendra le nom de Nil après sa traversée du Victoria-Nyanza.

De toutes les rivières qui se jettent dans le Victoria-Nyanza, aucune ne peut être comparée à la Kagéra, ni pour le débit des eaux ni pour la longueur du parcours ; aussi son courant est-il sensible dans le lac lui-même. C'est à cause de cette supériorité sur tous les autres cours d'eau tributaires du Nyanza, que les explorateurs modernes ont désigné la Kagéra comme mère du grand fleuve. Le docteur

³²⁰ Le Boléra se déverse dans le Louhondo par une belle chute d'environ 60 mètres de hauteur.

³²¹ La Changabé n'est pas un simple déversoir de ces lacs. Comme la Kagéra, qui traverse le Victoria-Nyanza, la Changabé ne fait que traverser nos petits lacs. Venues des marais situés à l'est-sud-est du Boléra, elle entre dans ce lac qu'elle traverse, puis par la Ntarouka (chute) tombe dans le Louhondo, d'où elle ressort sous le nom de Changabé.

Kandt [1867-1918] eut, en 1900, l'honneur d'élucider complètement ce problème géographique. La Kagéra étant elle-même formée par la jonction de deux rivières, la Nyagarongo et l'Akanyarou, ce savant calcula, à leur confluent, le débit de chacune et reconnut à la première l'honneur d'être la véritable source du Nil.

Les Baléra – c'est le nom des habitants de ce pays – sont aussi âpres et raboteux que leurs montagnes, aussi violents et rageurs que leur rivières. Ce n'est pas peu dire !

D'une taille au-dessus de la moyenne, les Baléra sont en général d'un type assez régulier, qui ne manque pas de beauté. Ce qui frappe dans leur physionomie, c'est un air fier et froidement cruel. Il y a là nombre de têtes qui semblent mendier une paire de cornes ! Quels beaux modèles pour un peintre de démons !

Pour de telles gens, voler et tuer ne peut être un crime ! Voler ? Qui donc ne vole pas ? C'est la question que s'attire le missionnaire assez naïf pour croire au septième précepte du décalogue. Jeunes et vieux, hommes et femmes, tout le monde vole. C'est une spécialité du pays. Il faut bien être original ! Ce qui est mieux, tous les Européens de passage au Mouléra l'ont appris à leurs dépens.

Si tous volent, tous ne sont pas également maîtres dans leur art. Les artistes sont connus, appréciés, et on leur donne miel, chèvres, pombé, haricots : ce sont des voisins qu'il est bon de ménager !

Tout dernièrement, une de ces célébrités, Ngabonzima (c'était son nom) fut tué par un des ses « confrères ». Redouté à plusieurs lieues à la ronde, nul homme n'osait lui tenir tête. Très habile à l'arc, l'une de ses fantaisies était de tirer sur les passants. Entendait-il quel'un sur le chemin de sa hutte, il saisissait son arc, décochait le trait et criait à sa victime : « C'est moi Ngabonzima ! ».

Le meurtrier de Ngabo avait été autrefois surpris après une fructueuse opération. Poursuivi, il gagna vite sa hutte, se serma une corde autour du ventre (étiquette d'un grand mal intérieur) et se mit à geindre pendant que sa femme attise le feu et veille avec dévouement. Les volés arrivent. Que faire ? Le malade gémit ; ses jambes sont sèches, pas la moindre trace de boue ou de rosée. La piste était fausse. Malheureusement pour lui, quelques jours après les intéressés reconnaissent leurs chèvres sur un marché du Boufoumbiro. Pris cette fois et solidement garrotté, pour échapper au pal ou à la noyade (châtiments infligés aux voleurs lorsqu'ils n'appartiennent à une grande famille), il dut payer forte rançon.

Un jeune homme trouva mieux récemment. Avec un fusil, se dit-il, on est tout puissant. Mais où trouver le fusil ? Un manche de pioche en fit les frais. Il entoura le bois de feuilles sèches de bananiers, dissimula dans un bout de natte le canon absent, et, son paquet sur l'épaule, s'en alla à la cueillette des vaches. Des malins découvrirent

la ruse, sa victoire fut de courte durée. Il ne dut la vie qu'à ses jambes, et s'en revint.

HONTEUX COMME UN RENARD QU'UNE POULE AURAIT PRIS.

Au haut Mouléra, il existe une coutume qu'il n'est pas inutile de mentionner ici. L'étranger est bien reçu. Dans la hutte, il trouve large hospitalité, et, la nuit venue, on lui donne une natte pour se reposer. Lorsqu'il est endormi, les maîtres du logis roulent prestement la natte, la ficèlent avec des cordes préalablement dissimulées à terre et vont jeter au lac leur fardeau. Arc, lance, flèches, paniers, etc., tout ce que possédait la victime, paie amplement l'hospitalité.

Avec de semblables mœurs, le meurtre ne peut être que journalier. On tue pour voler, on tue pour se venger, on tue pour s'amuser et pour paraître un homme. Ce n'est pas aux païens certes qu'il faut demander l'amour du prochain. Le christianisme seul, maintenant comme autrefois, peut engendrer la charité dans les cœurs, en bannir l'égoïsme sauvage qui fait voir dans le voisin un ennemi menaçant.

Elle est pénible l'impression qu'éprouve le missionnaire, lorsque après un procès, le Mouléra vainqueur, pour célébrer son triomphe, chante ses meurtres. Et tous d'applaudir. **Un meurtre, c'est un titre de gloire !** Ceux qui n'en ont point à leur actif ne sont pas des hommes. Le meurtrier, après son crime, est félicité, c'est un brave !

De temps à autre, un petit chef des environs vient nous voir. Dans le pays, on l'a surnommé « l'égorgeur », et, si nos Nègres portaient chapeau, tous lui parlaient chapeau bas. Celui-là ne vole pas. Oh ! non, un richard, pensez donc ! Sa manie est de s'embusquer dans les chemins creux, derrière les haies, et d'attendre les gens au retour du marché. La caravane passe-t-elle, d'un coup de lance, d'une flèche, il abat un homme. Tous jettent leurs charges et fuient. L'égorgeur n'a qu'à ramasser le butin. Il ne vole pas, ce cher paroissien, c'est un si honnête homme qu'il n'en faut pas médire ! Il ne fait que recueillir ce qu'il trouve !

Ses frères aussi ont leur manie. Eux laissent sur le chemin quelque objet, ou des pois, des haricots... Un passant peu délicat les ramasse-t-il, nos gaillards, cachés près de là, sautent sur lui, le tuent si c'est un pauvre diable, le ligotent s'il a quelque bien et ne le relâchent que moyennant forte rançon. Il faut bien éduquer les gens et leur apprendre la probité, même au Mouléra.

Un autre trait de caractère de nos voleurs est d'être rancuniers et vite à bout de patience. Repoussés d'une habitation par la vigilance du maître du logis, les voleurs reviendront trois, quatre fois à la charge, puis, s'ils ne peuvent réussir, ils brûlent tout simplement la maison. C'est l'enfant terrible qui, vexé de voir sa petite sœur

lui refuser de partager un jouet, le brise en disant : « Toi non plus, tu n'en profiteras pas ! ».

La mission elle-même, il y a trois mois, a eu à souffrir de cette sauvagerie. La menuiserie, la réserve de bois, un hangar plein de tuiles prêtes à être mises au four ont été en un instant la proie des flammes. Perte d'argent, perte de temps considérable, que la Providence a voulu nous envoyer comme œufs de Pâques, pour nous rappeler que nos projets et nos désirs, même les plus légitimes, n'obtiennent son approbation qu'autant qu'ils portent le sceau de l'adversité et de la souffrance.

Avec un tel caractère, dans un pays montagneux, éloigné du centre du Rouanda, les Baléra doivent être des révoltés. Politiquement parlant, le Mouléra est province du Rouanda et sujet de Mousinga [1883-1944], roi de ce pays. Si nos gens conservent quelque attachement pour leur chef Nshaza Mihigo, frère du roi, cet attachement ne va pas loin. Au fond les Batousi sont peu aimés, souvent malmenés et peu à l'aise au milieu de leurs sujets. Sans être révolutionnaire, loin de là, il faut reconnaître qu'il y a des torts des deux côtés. Un pays révolté, ou soi-disant révolté, est une terre enviée. Chaque grand chef tient y avoir sa part : c'est une riche mine à exploiter sans que personne y puisse mettre le holà. Le roi partage ses provinces entre ses grands chefs, ceux-ci distribuent leurs montagnes³²² à des sous-chefs, et ainsi de suite, jusqu'aux petits potentats de village. Chaque minuscule chef recueille chez lui l'impôt en nature : pioches, miel, haricots, pois, chèvres... et le porte en prélevant sa part, chez son seigneur. Celui-ci fait de même. « Pierre qui roule n'amasse pas mousse » ! et, arrivant chez le roi, le pauvre impôt est bien réduit. Les chefs ne manquent jamais de dire : « Les Baléra sont révoltés, nous n'avons pu lever l'impôt ! » même quand la perception n'a présenté aucune difficulté. Cette situation ne peut que perpétuer l'antipathie des sujets et les exactions des chefs, exactions d'autant plus senties que les chefs sont moins tolérés. **Nous faisons notre possible pour ramener l'ordre et le respect de l'autorité ;** mais là encore la tâche du missionnaire est délicate : le Mouhoutou s'inquiète, s'offense de le voir pencher du côté du chef ; celui-ci lui en veut, se sentant gêné de ne plus pouvoir à son gré rançonner ses sujets voisins, les pressurer de son mieux. L'accroissement d'autorité lui importe moins que le profit qu'il perd.

³²² Les divisions politiques comprennent une ou plusieurs montagnes. On dit : la montagne de tel chef, comme on dirait ailleurs : le district d'un tel.

LA MISSION.

Jusque vers la fin de 1904, l'Évangile n'avait pas été annoncé au Mouléra. En Novembre de cette année-là, vinrent s'installer les premiers missionnaires.

C'est à Kirouri, grosse colline plongeant dans le lac Louhondo que nous dressâmes nos tentes, le jour de la Présentation de la Sainte Vierge. Vainement on courut le pays, escaladant de ci, dégringolant de là, à la recherche d'un emplacement pour la future mission. Impossible de trouver un coin qui ne fût perché trop ou trop étroit.

La Providence nous vint en aide.

« Allez à Rwsa, nous dirent les chefs Batousi, c'est le centre du pays ; vous cherchez du monde, là vous en aurez » !

Rwsa ! Nous l'apercevions là-bas, immense et fière (2 200 m) dominant les autres montagnes comme d'un air protecteur. Ses pentes, nous les avions gravies..., et nos jambes en gardaient le souvenir.

Un beau matin, Kaloushingé, un des contreforts de l'orgueilleuse montagne, fut tout étonné de nous voir établis sur son dos embroussaillé.

Rwsa était occupée par une fraction de la famille des Basinga, les Bachakohogo (coupeurs de gorge). Gens de sac et de corde, ces honnêtes montagnards ne cultivaient pas. Plus encore que leurs citoyens, ils pensaient que le bien d'autrui est la propriété du plus fort et du plus habile. De leur forteresse naturelle, ils surveillaient le pays, et, de jour et de nuit, ils en descendaient pour piller. Apprenaient-ils qu'un voisin brassait du pombé, deux ou trois s'en allaient y goûter, et le liquide trouvé bon, ils le faisaient monter chez eux. Sans cesse ils étaient là sur le chemin du marché invitant le passant à déposer son fardeau et à verser dans leurs paniers, pois, haricots ou sorgho. Les autres cultivaient, eux récoltaient ! De partout, chez eux arrivaient chèvres, miel, lait et même vaches : un régime de pots-de-vin. **C'est dans ce guépier que, sans le savoir, nous tombions.**

Le raisonnement de nos conseillers avait été fort simple. Les Européens, se disaient-ils, c'est l'ennemi. A ceux-là, les gens de Rwsa en feront tant et de si belles, qu'ils seront obligés de battre en retraite, à moins que plus grand malheur ne leur arrive.

Le raisonnement n'était point si faux, l'avenir devait tôt nous le faire voir.

Avant notre arrivée, les Batousi ne venaient guère à Rwsa. Ce chemin naturel du Ndougga, ils ne le fréquentaient que quand ils se sentaient en force et leur passage violent n'était point fait pour augmenter la sécurité de la route : une défaite amenait la vengeance. Ils considéraient un peu la Changabé comme leur limite.

Présentés par les Batousi, nous devions nous attendre à des difficultés ; cependant c'était pour nous le seul moyen d'entrer franchement dans notre rôle et de nous mettre du coup à notre vraie place, du côté du roi. Les chefs promirent ouvriers et matériaux ; les Bahoutou se montrèrent fiers. « Travaillez avec les chefs ! », dirent-ils ; et ils s'abstinrent de paraître. Ce fut le vide autour de nous durant quelques jours.

Dieu aidant, nos gens se laissèrent enfin persuader, et, malgré la pluie, pour Noël, une modeste habitation était debout ; dans la pauvre chapelle qui s'élevait à côté, pour la première fois la messe de minuit fut célébrée au Mouléra.

La mission était fondée, les difficultés commencèrent.

Peut-on s'imaginer les baroques idées qui naissent dans la cervelle d'un Nègre païen ? « Nous étions venus pour manger les enfants, c'était sûr ; puis à leur défaut, les jeunes gens. »

Tous ceux qui viendraient chez nous, nous les ensorcellerions tant et si bien qu'aucun ne pourrait fuir et tous devraient bientôt nous suivre là-bas en Europe, où il n'y a pas de soleil. Les vieux aussi n'échapperaient pas au malheureux sort : tous les polygames devraient quitter le pays.

D'où leur pouvait venir semblable idée, alors qu'aucun de nous n'avait dit un seul mot du mariage chrétien ?

« Chacun de nos regards faisait mourir un homme sur la montagne vers laquelle nous levions les yeux. »

Bientôt le ton changea.

« Nous étions les amis des Batousi et nous voulions les ramener dans le pays. Où donc étaient les rêves des premiers jours : tous les chefs chassés par ces Européens, les seuls Bahoutou maîtres et seigneurs des montagnes et des vaches ! Déjà ils se voyaient occupés à traire, à boire du lait. Boire du lait ! L'idéal du bonheur pour un Mouhoutou. Déception ! **Ces Européens parlaient d'obéir aux chefs, de payer l'impôt. La méfiance augmenta. Nos amis – nous en avions déjà quelques-uns – furent menacés, frappés, plusieurs même tués.**

« Attendez, disait-on à ceux qui venaient se faire instruire ou nous vendaient de la nourriture, attendez ; les Européens partiront bientôt et, de leurs amis, pas un ne restera vivant. Enrichissez-vous chez eux, tout votre bien nous reviendra ». Les voleurs se mirent de la partie, et ce ne furent plus qu'alertes continuelles.

Après Pâques, le calme se fit ; si le nombre de nos catéchumènes n'augmentait guère, du moins nous commencions à prévoir que nos épreuves ne seraient pas stériles. Plein d'espérance, la saison sèche venue, nous nous mîmes à construire. Si suffisant que soit un abri de paille et de roseaux, ce n'est point l'idéal pour une mission permanente. Et puis au milieu de paroissiens aussi aimables, aussi par-

tageux que les Baléra, un mur de briques sèches vaut mieux qu'une simple haie. **Le commandant militaire de l'Ouroundi-Rouanda, M. le capitaine von Grawert [1867-1918], passant à cette époque au Mouléra, acheva, par son extrême bienveillance à notre égard et sa modération vis-à-vis des Baléra, de ramener le calme.**

Pourquoi ? Comment ?

Un beau jour le bruit se répand que le roi a fait tuer le capitaine. « Le forgeron du Kinyaga l'a tué. Les Européens sont à notre merci, débarrassons-nous d'eux ».

Et les missionnaires de rire et de laisser dire. L'effervescence monta de nouveau ; les chefs en profitèrent pour satisfaire leurs vieilles rancunes et bientôt la situation devint grave. C'était au moment où le Rouanda se prenait de fièvre et voulait, lui aussi, se faire une épopée. **Sans courriers depuis plus de deux mois, nous ne connaissons rien de ce qui se passait loin de nos montagnes. Les peureux – et c'était le grand nombre – se mirent de la partie ; il fallut abandonner les constructions à peine commencées et se défendre. Ce furent les mauvais jours.**

L'arrivée subite de M. von Grawert [1867-1918], remonté du Tanganika à marches forcées, à travers l'Ouroundi, fut un coup de foudre au Rouanda. En un instant tombèrent tous les enthousiasmes pour l'indépendance. Le Capitaine n'était pas mort et son activité vraiment extraordinaire venait d'éviter une révolution.

Le bon Dieu a béni nos souffrances. Nos Baléra maintenant nous sont attachés ; la graine, pour donner du fruit, doit se perdre en terre et y périr. L'adversité est toujours la meilleure marque qu'une œuvre a la bénédiction de Dieu. Chefs et sujets entretiennent avec nous les meilleures relations ; les catéchumènes commencent à faire nombre, et plusieurs déjà ont donné des preuves de leur courage.

Permettez-moi de vous conter l'histoire de deux d'entre eux. Il n'est point de sommet si aride qui n'ait sa touffe verte, de roche si unie qui n'abrite sa fleurette.

Frères de père et de mère, l'aîné pouvait avoir douze ans quand la mère mourut, le plus jeune sept ou huit à peine. Sa femme morte, le mari en acheta une autre sans se soucier des enfants. L'enfant tient si peu de place dans la famille ! Le chien et lui gîtent où ils peuvent, mangent ce qu'ils trouvent. La nouvelle épouse fut bientôt lasse des enfants, et pour lui faire plaisir le père les congédia :

« Il n'y a pas de place pour vous dans la case. Allez, mettez-vous au service d'un autre ! »

Les enfants partirent. Ne voulant pas se séparer, l'aîné construisit une petite hutte avec des roseaux et des tiges de sorgho. Chaque jour, il allait travailler ou garder les chèvres d'un voisin et la nourriture qu'il recevait comme salaire, il venait la partager avec son frère. Plus tard, ils empruntèrent une pioche et cultivèrent leur petit

champ. S'aidant mutuellement, ils grandirent sans jamais se séparer. Lorsque les missionnaires s'établirent à Rwasa, l'aîné pouvait avoir vingt-trois ou vingt-quatre ans. Les premiers, ils vinrent, malgré les railleries et les menaces, nous offrir leurs services ; les premiers aussi, ils se firent instruire et amenèrent leurs amis. Durant les jours les plus tristes, ils nous demeurèrent fidèles. Le bon Dieu, sans doute, a voulu récompenser leur affection fraternelle : la fortune leur a souri. Tous deux maintenant sont mariés et, sans être riches, possèdent un honnête petit avoir.

Il y a quelques jours, la femme de l'aîné fut empoisonnée par un sorcier, qui voulait « voir si ceux qui portent la médaille de Marie meurent eux aussi ». Les deux frères eurent la bonne pensée de porter la mourante, bien instruite, à la mission, afin qu'elle ne mourût pas en païenne. Grâce à Dieu, elle put échapper à la mort. Maintenant les deux ménages, ainsi que quatre autres de leurs amis, sont venus s'établir près de nous pour fuir des tracasseries continues. L'un d'eux disait un jour : « Notre père qui nous a enfantés, nous a abandonnés et reniés, mais Dieu nous a donné d'autres pères qui nous aiment et nous font plus de bien que lui ». De ces âmes, qui ont gardé ce fonds de bonté naturelle, Dieu, nous l'espérons, voudra bien, dans sa miséricorde infinie, faire des âmes vraiment chrétiennes, capables d'en attirer beaucoup à la vraie foi.

La famine et la maladie se sont abattues sur notre pauvre Mouléra.

Deux récoltes successives ruinées par des pluies trop abondantes ont amené la misère. C'est par longues théories que les affamés, haves, décharnés, sont descendus du Mouléra proprement dit et de l'Oufoumbiro. Combien de ces malheureux sont morts sur les chemins ! Chaque jour des familles entières, ou bien de pauvres femmes traînant après elles de petits enfants, venaient frapper à notre porte. A tous nous faisons l'aumône, mais sans pouvoir nous charger de leur entretien ; à peine nous était-il possible de garder les plus éprouvés. Plusieurs de ces pauvres gens sont morts ici, après avoir trouvé, avec le soulagement de leurs souffrances, la grâce plus grande du saint baptême. Leurs corps reposent maintenant dans le cimetière de la mission – premières tombes abritées par la croix – pendant que leurs âmes au Ciel prient et intercèdent pour ce malheureux et cher pays.

Nos charges demeurent lourdes encore avec les survivants ; mais notre confiance est dans le « Père qui est au ciel ». C'est lui qui nous a envoyé ces pauvres. Il nous aidera à les nourrir.

Comme d'ordinaire, la maladie a suivi la famine. La mission est presque transformée en hôpital. La fièvre fait partout de nombreuses victimes, et nos chers Noirs voient les leurs mourir sans qu'ils les puissent soulager. Nous avons dû réserver plusieurs huttes unique-

ment pour les malades. Sans cesse, le jour et la nuit, on vient chercher les missionnaires. Souvent hélas ! nous arrivons trop tard.

Les Baléra se souviennent avec terreur que, il y a six ou sept ans, la variole venant après une grande famine, avait dépeuplé le pays. Faut-il s'attendre à pareil malheur.

Le bon Dieu qui nous envoie épreuves sur épreuves, au début de cette mission, saura transformer nos chers brigands en une race forte de croyant. Il est le maître des cœurs ! Le missionnaire, ouvrier bien humble chargé de défricher ces terrains durs et pierreux, est riche en désirs, mais, éternel mendiant, ses mains sont toujours vides. Que de fois, au milieu de ses enfants, devant les affamés qui l'assiègent, le suppliant de les sauver de la faim, devant les malades qui partout l'appellent, que de fois il supplie Dieu, le Père des pauvres, de venir à son aide, de lui envoyer un peu de cet or qui lui permettrait de soulager tant de misères. Et la pensée que la charité vit toujours dans les âmes chrétiennes la console et le soutient.

L. Classe,
Missionnaire au Mouléra.

LETTRES DE L'ABBE BALTHAZAR GAFUKU

En terminant ce volume, nous présentons deux lettres de l'Abbé Balthazar Gafuku (1882-1954)³²³, premier prêtre rwandais. Rédigées en allemand, elles ont été publiées en 1911 dans la revue missionnaire des Pères Blancs « Afrika-Bote ». Leur publication avait pour but de montrer aux Allemands que les Banyarwanda étaient capables d'apprendre leur langue à une époque où, dans la colonie Deutsch-Ostafrika, les Pères Blancs avaient la réputation d'être des « agents secrets » de la France³²⁴. En effet, de 1914 à 1918, l'Allemagne et la France se combattront pendant la Première Guerre mondiale.

L'Abbé Gafuku, dans ses lettres, nous parle entre autres de l'histoire de sa vie familiale, de sa rencontre avec les Pères Blancs, de sa conversion au christianisme, de son baptême en 1904 et de son entrée au Grand Séminaire de Rubia (ou Rubya) dans l'Thangiro en Tanzanie. Ses lettres ont une valeur historique inestimable. Nous les avons traduites en français en y ajoutant la version originale. Une traduction à la fois fidèle et lisible est difficile. L'allemand est une langue germanique et le français une langue romane. Notre traduction n'est donc pas toujours textuelle.

Les deux lettres ne sont pas présentées selon l'ordre chronologique, mais selon leur contenu. Nous commençons donc avec la lettre qui raconte la jeunesse de l'Abbé Gafuku. Et puis, nous continuons avec son entrée au Grand Séminaire de Rubia. Cela nous semble plus cohérent.



L'ABBE GAFUKU³²⁵

³²³ L'Abbé Gafuku précise la date de sa naissance dans sa lettre du 15 mars 1911. D'après lui, il est né en 1882 et non pas en 1885 selon d'autres informations.

³²⁴ J. CZEKANOWSKI, *Carnets de route au cœur de l'Afrique, Des sources du Nil au Congo*, Montricher, 2001, p. 173.

³²⁵ A. GUILLAUME, *L'histoire du Grand Séminaire de Nyakibanda*, 2002, p. 105. D'après l'Abbé Gafuku, il est né en 1882 et non pas en 1885.

1. Lettre de l'Abbé Balthazar Gafuku du 15 mars 1911 aux bien-faiteurs et bienfaitrices en Allemagne³²⁶

L'histoire de ma vie³²⁷

Sous cette rubrique, des « Voix venant des Missions » apportent la lettre suivante d'un Nègre qui est très intéressante :

Rubia, le 15 Mars 1911.

Le bienfait que vous m'avez accordé à moi, séminariste indigne de Rubia, a éveillé en moi un grand désir qui me pousse à vous exprimer mon remerciement le plus intime. Avec quoi pourrais-je vous exprimer ce remerciement ? Le cher Sauveur nous a dit que celui qui donne au plus faible un verre d'eau en sera récompensé, Il ne lui refusera certainement pas son salaire. Vous m'avez donné plus qu'un verre d'eau. Puisse-t-il vous récompenser mille fois.

J'ai pensé que vous serez peut-être heureux si je vous racontais brièvement l'histoire de ma vie.

Je m'appelle Balthazar Kafuku³²⁸. Je suis né au Kissaka, une des provinces du Rwanda. Il est impossible pour moi d'indiquer l'année exacte et encore moins le jour exact de ma naissance. En 1891, à l'époque où la peste bovine régnait, j'avais environ 9 ou 10 ans, étant donné que j'exécutais un travail lourd ; j'allais dans la forêt chercher du bois. Mes parents étaient des gens ordinaires qui faisaient partie de la deuxième classe, celle des Bahutu.

Dans ma famille, nous étions 6 personnes, à savoir mon père, ma mère et trois frères. Mon père est décédé en 1910 ; il avait eu la chance d'avoir reçu le saint baptême. Aussi mon frère qui me précède est un chrétien. Ma chère mère m'a souvent parlé de ses chers enfants qui étaient décédés. En effet, elle m'a dit qu'elle a apporté 11 enfants au monde dont une fille seulement ! Elle m'a aussi dit quelque chose d'intéressant à propos de moi quand j'étais encore un

³²⁶ B. GAFUKU, « Mein Werdegang », in *Afrika-Bote*, Oktober 1911, pp. 26-30.

³²⁷ Nous présentons ce *curriculum vitae* du premier candidat Noir de théologie au Victoria-Nyansa, Baltasar Kafuku de la mission des Pères Blancs de Deutsch-Ostafrika. Il a été reproduit sans avoir été corrigé, afin que nos dignes lecteurs et lectrices puissent constater comment les étudiants de ce lieu maîtrisent déjà la langue allemande ; l'écriture est sans fautes. Die Red. [La rédaction] d. St. a. d. M.

³²⁸ « Kafuku ou gafuka » est le diminutif d'« ifuku » ou la « taupe », au diminutif « agafuku » c.-à.-d. la petite taupe et comme nom : « Gafuku ». Au Rwanda, le nom d'une personne dépend des circonstances dans lesquelles elle est née ou des particularités physiques. Ici, il est possible que la taille ou la forme de la mâchoire de l'Abbé Gafuku comme petit enfant aient des ressemblances avec le museau de la taupe.

petit enfant ; j'étais gravement malade, et déclaré déjà comme mort. C'est une coutume chez les païens de ce lieu que les dépouilles d'un mort soient enveloppées dans une couverture quelconque et jetées dans la tombe. C'est pourquoi les gens ont souhaité que la même chose soit faite avec mes dépouilles. Ma mère attristée leur répondait en ces mots : « Je suis prête à descendre avec mon fils dans la tombe ». Quand la tombe était tout à fait préparée, elle s'y rendait portant mes dépouilles dans ses bras. A peine arrivée, l'enfant décédé donnait un signe de vie de sa part. Comme elle est retournée rapidement à la maison toute heureuse avec l'enfant ! Quand cet enfant était enfin complètement guéri, elle lui a donné un deuxième nom comme souvenir de ce jour: *Ndibgirende* [Ndibwirende] ce qui veut dire, « A qui pourrais-je raconter cette merveille³²⁹ » !

Mon éducation n'avait pas plus d'importance que celle des autres parmi les peuples païens du Rwanda. Cependant, nos païens ne sont pas tout à fait tombés dans l'erreur, et ils m'ont aussi enseigné le peu de bien qu'ils connaissent³³⁰. Mon premier travail était de garder les moutons et les chèvres, ce qui est normal pour nous tous. Quand j'avais l'âge de 9 ou 10 ans environ, j'ai abandonné le bétail et avec les garçons plus âgés je devais maintenant chaque semaine aller loin dans la forêt pour ramasser du bois pour faire la cuisine ; souvent je devrais aussi puiser de l'eau ; je n'étais obligé de faire plus, ainsi j'avais beaucoup de temps libre pour traîner dans les environs avec les autres garçons de mon âge.

A l'époque de la plus grande famine, en 1900, avant l'arrivée des Pères qui apporteront le Salut, quand beaucoup d'hommes, de femmes, et malheureusement surtout d'enfants connurent une mort terrible à cause de la famine, mon père projetait une visite à mon frère qui habitait à une distance de 8 heures. Mais là aussi je trouvai la même famine. Pendant mon séjour, mon frère rassembla quelques objets pour vendre et il me donna le conseil de m'en aller avec lui. En effet, il espérait pouvoir les échanger pour quelques produits alimentaires, afin que, plus tard, je ne retourne pas les mains vides chez mes parents. Je consentis volontiers. Nous marchâmes quatre jours et puis nous atteignîmes une région avec un paysage merveilleux qui se trouvait dans la direction du sud de la province de Kissaka³³¹. Le pays entier était un ensemble de collines d'une hauteur imposante. Sur leurs sommets, couverts de champs, quelques puissants ruisseaux n'étaient pas rarement visibles. Cette province du Rwanda

³²⁹ Ou bien « A qui pourrais-je dire ce mystère (ou secret). » Il s'agit d'une exclamation de joie.

³³⁰ L'Abbé Gafuku apprécie ici sa culture malgré tout ce qu'il a dû entendre des missionnaires.

³³¹ Il s'agit d'une erreur de l'auteur. En réalité, le Rukiga se trouve au nord de Gisaka.

s'appelle le Rukiga. Quand nous arrivâmes là, j'étais tombé gravement malade, de sorte que mon frère était obligé de me confier à un de ses amis les plus fidèles. Lui-même est retourné à la maison avec ses compagnons de voyage. Son ami me soigna d'une manière excellente. Etant donné que le temps de mon retour, où mon frère allait me prendre avec lui, n'était pas encore arrivé, j'étais obligé d'y rester longtemps. La nostalgie du retour à la maison devenait de plus en plus grande. Et cette nostalgie augmenta encore davantage quand les commerçants de mon pays passaient et me racontait ce qui se passait dans le pays. Ils me parlaient en particulier des hommes blancs (les Pères). « Il y a aussi des hommes sanguinaires », disaient-ils : « appelés des Bazungu qui sont venus dans le pays ; c'est-à-dire qu'ils errent çà et là ». Ils ont aussi apporté avec eux de la bénédiction, puisqu'ils nous avaient amené de la pluie. Présentement, nous sommes venus ici non seulement pour acheter de la farine mais aussi pour acheter des semences.

Alors, je demandai à l'ami de mon frère de me laisser rentrer avec ces commerçants. Il écouta ma demande, me donna beaucoup de haricots et il me prépara des provisions suffisantes pour la route. Aussi j'avais rassemblé beaucoup de semences pour ma chère mère. Alors, l'homme me parla : « Va en paix là-bas mon fils, salue cordialement ton frère. En ce qui concerne ton frère, je lui ai envoyé tes nouvelles pour te rendre visite et te ramener rapidement, au moment où ton père et ta mère pourraient être saisis de peur à cause de ta longue absence ; certainement, ils ne voulaient ni entendre ni raconter : ou bien tu as été vendu ou bien tu es mort ou bien tu ne veux pas rentrer chez eux. » Pour cette raison, je devais me reposer pendant trois jours seulement, puis je suis rentré à la maison avec mon frère. Mes parents en furent très heureux.

Plus tard, comme mon désir grandissait de voir les hommes blancs, je me rendis là-bas. D'abord, je fus surpris de voir des maisons longues et je m'en moquai ; plutôt je pensai qu'ils n'étaient pas



capables de construire autrement, par le fait seulement qu'il n'y avait pas de huttes rondes à voir. Maintenant, l'heureux moment de la chance s'approchait. **Quand je voyais comment quelques garçons pouvaient acquérir de belles perles [en apportant] de la paille et du bois de chauffage, je décidai de travailler afin de recevoir des perles pour faire plaisir à ma chère mère.** Alors j'étais tout à fait sûr que si je retournais trop tard, mais en apportant des perles, personne ne pourrait alors me faire des reproches.



ZAZA (8 mai 1901) : LE P. VAN THIEL (avec sa longue barbe) ET LE P. ZUEMBIEHL ASSIS DEVANT LA MAISON DONT PARLE L'ABBE GAFUKU

Un jour, le Révérend **P. Zuembiehl** [1870-1955], que je ne peux jamais oublier, apprenait à quelques garçons des lettres et en particulier le catéchisme. Moi aussi, j'étais avec eux. A ce propos, j'éprouvai quelques difficultés, puisque je devrais parcourir la distance de 2 h $\frac{1}{2}$ environ entre ma région natale et la Mission. **Chaque jour je devais apprendre le catéchisme et les lettres, et pour obtenir l'accord de mes parents travailler pour gagner quelques perles.** Ainsi il ne me restait plus du temps pour rentrer à la maison. Mon penchant de rester chez les Pères et ma curiosité grandissante de voir les nouveautés européennes, en particulier les images, me rendaient la vie de plus en plus difficile. **Après avoir appris l'a b c dans une certaine mesure et après avoir connu le catéchisme entièrement, j'obtins une belle chaîne à laquelle était suspendue la**

médaille de la Mère de Dieu et un livret dont la moitié était en Swahili. Je me suis senti tout à fait heureux et je me suis cherché un domicile à proximité de la Mission.

Un peu plus tard, le Révérend **P. van Thiel** [1865-1911] me choisissait comme serviteur de messe pour les Pères. On m'a enseigné la prière de la Messe, et ainsi je devins enfant de chœur sans être baptisé. Quand on voulut fonder la Mission de Mibirizi en 1903, je me suis rendu au Kinyaga avec le Révérend **P. Zuembiehl** [1870-1955]. Nous étions trois catéchumènes, les plus courageux comme les premiers chrétiens de Kissaka qui allaient y recevoir le Saint Baptême. Nous sommes arrivés après 16 jours sur place. Aussitôt, le Révérend Père fit construire une maison avec de l'herbe et du bois. Une partie devint une chambre, une autre devint la salle pour célébrer la Sainte Messe.

Le 6 janvier en 1904, le Révérend **P. Verfürth** [1878-1948] nous baptisa sous des noms significatifs de **Kaspar**, de **Melchior** et de **Balthazar** qui nous avaient été donné par le Très Révérend **P. Zuembiehl** [1870-1955] qui était alors supérieur. Et voilà que de nouveau je fus envahi par une grande nostalgie de rentrer dans mon pays. Cela n'a pas duré plus que de 5 ou 6 mois environ et alors, je suis retourné à la maison en compagnie de Melchior malgré la réticence des Pères.

Quand je suis arrivé à la mission de Nsaza, le Révérend **P. Pouget** [1858-1937], qui était alors le Supérieur, et qui, d'une manière particulière, m'avait appris le catéchisme, me demanda de saluer les gens dans mon village natal. Il me donna l'ordre d'annoncer les Paroles de Dieu à nos voisins. Ce travail-là, tel qu'il me l'avait demandé, a duré un mois. Retourné chez le Révérend Père, il me dit qu'il voulait m'envoyer à l'école de Rubia. Sans résister, j'ai consenti. Il m'a laissé encore rentrer à la maison pour dire au revoir à mes parents et mes frères et sœurs. Quand j'étais là, un sous-chef qui habitait dans mon village, m'a appelé auprès de lui et il m'a parlé avec des mots très adroits. Il voulait me donner tout ce que je désire si je lui enseignais l'écriture. Il avait entendu que **le roi Juhi Missinga** avait également commencé à apprendre à écrire. Lui aussi voulait suivre l'exemple de son roi. J'ai répondu que le très Révérend Père Supérieur de la Mission voulait m'envoyer dans la meilleure école où j'apprendrais à mieux écrire, et qu'après avoir appris à mieux connaître l'écriture, je reviendrais chez lui pour l'instruire. Il disait : « Va vers l'endroit où le Père veut t'envoyer, mais veille à ce que tu retournes plus rapidement. »

Quand je quittai ma région natale et retournai de nouveau à la Mission, j'y trouvai mes compagnons de voyage prêts à partir. En effet, il y avait 10 élèves d'Issavi et 5 de Kissaka dont je faisais partie. Notre voyage difficile commença le 30 Octobre 1904, et le Révérend P. Smoor était notre guide le plus fidèle. Après un voyage fatigant, nous sommes arrivés près de Kagondo où, au début, l'école se trouvait. Je ne pouvais à peine comprendre un mot de kiswahili ; la lecture n'allait pas mieux, l'écriture non plus, par contre je pouvais distinguer les lettres et lire sans difficulté, probablement plus que maintenant.

Quand les nouveaux élèves furent choisis, qui seraient les premiers à apprendre le latin, j'eus la chance d'être parmi eux. Puisque je ne pouvais toutefois pas bien comprendre le kiswahili qui nous servait de langue de communication, j'ai rencontré beaucoup de difficultés en apprenant le latin. **Quittant Kagondo et arrivé à Rubia, je me retrouvai au même niveau d'étude.** Après cela nous recevions bientôt le livre nommé, *Epitomé*³³², et nous étions mêlés avec les premiers. J'ai aspiré à retourner dans l'étape précédente, mais mon enseignant a refusé, car c'était endommager le début. Après l'*Epitomé*, j'ai obtenu, dans la première classe, le livre *Flores*³³³. Après avoir terminé celui-ci aussi, j'ai reçu le livre de philosophie le 25 Novembre 1909 ensemble avec mes 17 de mes camarades de classe qui restaient³³⁴. Le 25 octobre en 1910, je reçus le livre de théologie avec 9 de mes camarades de classe³³⁵.

³³² Epitomé : abrégé d'une œuvre. Ici, il s'agit d'un manuel scolaire pour apprendre le latin.

³³³ Il s'agit du 2^e tome de l'apprentissage du latin.

³³⁴ Le 7 mars 1909, le **P. Léonard** écrivait à Mgr Livinhac : « Mgr Hirth voudrait, cette année, commencer un cours de philosophie. Pour la capacité des élèves je ne veux pas trop le contredire. Mais, est-on arrivé à développer en eux suffisamment une vocation ecclésiastique ?? Monseigneur seul les connaît suffisamment... A en juger par l'extérieur, j'hésiterai pour la plupart ! Une idée qui me plairait bien plus, ce serait d'aller moins vite et de faire comme au Tonkin (cf Vie de Mgr Puginier) : une fois les études de latin finies, qu'on envoie les jeunes gens comme catéchistes, deux à deux, ou trois à trois, dans les différentes stations du Vicariat. Il faut se hâter de décider la chose car s'il faut commencer la philosophie, il faut bâtir... Que d'argent passe dans ces bâtisses !! » (Lettre du Père Léonard du 7 mars 1909 A Mgr Livinhac, A.G. M.Afr., N° 095196). Le 26 juillet 1909, le P. Léonard écrivait à Mgr Livinhac : « P.S. : J'ai fini d'écrire cette lettre quand m'arrive un courrier de Rubia. **P. Knoll** qui par vertu et par patriotisme voudrait à tout prix rester à Rubia, m'écrit ceci : Monseigneur écrit dans le règlement de l'école : "On ne punira personne. Les enfants sont librement venus et restent librement". Que fait-on en pratique ? Il y en a qui veulent absolument partir voyant qu'ils ne font rien ici, que ce n'est pas leur place ici. Et on leur dit nettement, je vous défends de partir... On ne demande pas, on ne questionne pas, on ne consulte pas les Pères (parlant de Mgr) Comment aimer ses supérieurs, exécuter leur ordres avec amour, voir en eux la personne du Christ, comment croire en leurs sentiments de charité. Pour moi, on ne se trouve que dans une caserne dans laquelle il faut exécuter impitoyablement les ordres. Il est difficile de se sanctifier avec une pareille vie. On voit que tout le monde est mécontent, comment alors être content. La vraie piété, l'exercice

Je vois clairement comment le Bon Dieu m'a aimé et, dans sa miséricorde, Il m'a heureusement bien conduit. **Lui, Il me donne ainsi une indication qu'il a voulu m'appeler probablement comme aide des Pères dans l'œuvre la plus importante à savoir la conversion des Noirs**³³⁶. Ma faiblesse est grande, mais avec la grâce de Dieu, je deviendrai fort. Je me recommande à vos bonnes prières. Accepte chère Bienfaitrice, ces mots concernant mon peu de valeur comme témoignage de ma reconnaissance envers votre générosité et ma reconnaissance très profonde.

Votre très reconnaissant

Balthazar Kafuku

MEIN WERDEGANG³³⁷

(Texte original en allemand)

Mein Werdegang.

Unter dieser Ueberschrift bringen die „Stimmen aus den Missionen“ folgenden interessanten Brief eines Negers:

Rubia, den 15. März 1911.

Die Wohlthat, welche Sie an mir unwürdigen Seminaristen von Rubia verrichtet haben, erweckte in mir einen recht großen Antriebs Ihnen den innigsten Dank auszudrücken. Aber, womit kann ich Ihnen diesen Dank beweisen? Der liebe Heiland, der uns gesagt hat, daß derjenige, welcher dem Geringsten ein Glaswasser reicht, belohnt wird, wird Ihnen sicher seinen Lohn nicht verweigern. Mehr als das Glaswasser haben Sie mir gegeben. Er möge Sie tausendmal belohnen.

de la perfection ne va pas avec un mécontentement intérieur... Il y a des moments où on se demande sérieusement, s'il ne faudrait pas chercher ailleurs un moyen d'arriver plus sûrement au ciel. A remarquer que **P. Knoll** est le plus calme et le plus résigné de tous. La pensée de quitter la société a passé par plus d'une de ces têtes » (Lettre du P. Léonard du 26 juillet 1909 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095204).

³³⁵ Le 14 mai 1910, Mgr Hirth écrivait au P. Léonard : « Le changement du **P. Ferd. Cesard** [il quitte les PB en 1913] est urgent. Depuis quelques temps il se passait avec un élève des horreurs qui ne s'écrivent pas. Le cher confrère surpris, regrette le tout amèrement. P. Kuypers est seul à le savoir, et nous pensons pouvoir faire garder le secret chez élèves et missionnaires. La pauvre victime partira de suite pour Nyundo son pays. Le P. retournera au Bukumbi ; je l'annonce au **P. Bourget**, sans donner la vraie raison du retour. Je demande le **P. Hamon** par le premier bateau, sous prétexte de lui faire changer d'air » (Lettre de Mgr Hirth du 14 mai 1910 au P. Léonard, A.G.M.Afr., N° 096622).

³³⁶ Balthazar Gafuku a reçu la tonsure le 15 Août.

³³⁷ B. GAFUKU, « Mein Werdegang », in *Afrika-Bote*, Oktober 1911, pp. 26-30.

Unter dieser Ueberschrift bringen die « Stimmen aus den Missionen »
folgenden interessanten Brief eines Negers³³⁸:

Rubia, den 15 März 1911.

Die Wohltat, welche Sie an mir unwürdigen Seminaristen von Rubia verrichtet haben, erweckte in mir einen recht großen Umtrieb Ihnen den innigsten Dank auszudrücken. Über, womit kann ich Ihnen diesen Dank auszudrücken? Der liebe Heiland uns gesagt hat, dass derjenige, welcher dem Geringsten ein Glaswasser reicht, belohnt wird, wird Ihnen sicher seinen Lohn nicht verweigern. Mehr als das Glaswasser haben Sie mir gegeben. Er Möge Sie tausendmal belohnen.

Ich dachte, dass es Ihnen vielleicht Freuden machen würde, wenn, ich Ihnen ganz kurz meinen Lebenslauf erzählen würde

Ich heiße Balthazar Kafuku. Ich bin geboren zu Kissaka, einer der Provinzen Rwandas. Das bestimmte Jahr und noch weniger den bestimmten Tag angeben, an welchen ich geboren bin, ist mir unmöglich. Im Jahre 1891 zur Zeit wo die Rinderpest herrichte, war ich etwa 9 oder 10 Jahre alt, insofern ich jenseits irgend (sic) eine schwere Arbeit verrichte konnte, ich ging nämlich in den Wald Holz holen. Meine Eltern waren gewöhnliche Leute, die zu der zweiten Klasse der sogenannten Bahutu gezählt werden.

In meiner Familie waren wir 6 Personen, nämlich Vater, Mutter und drei Brüder. Im Jahre 1910 starb mein Vater, und er hatte das Glück die heilige Taufe zu empfangen. Auch mein Bruder dem ich folge ist ein Christ. Nicht selten erzählte mir meine liebe Mutter von ihren lieben verstorbenen Kindern. Sie sagte nämlich, dass sie 11 Kinder zur Welt gebracht habe unter denen bloß eine Tochter war! Dabei erzählte sie mir auch etwas Interessantes, dass ich als ich noch ein kleines Kind war, schwer krank wurde, und als tot schon getragen wurde. Es ist Sitte bei den dortigen Heiden, dass die Menschen den Leichnahm eines Verstorbenen in irgend (sic) eine Decke einwickeln in das Grab hineinwerfen. Darum verlangten die Leute meinen Leichnahm, mit dem das Nämliche zu tun wäre. Da wies sie meine betrübte Mutter zurück mit den Worten (sic) : « Ich bin bereit mit meinen Sohne ins Grab hinauszusteigen ». Alls dann das Grab ganz bereitet was, begab sie sich dahin den Leichnahm in den Händen tragend. Kaum was sie zum Grabe angekommen, begann der verstorbene Junge ein lebendes Zeichen von sich zu geben. Wie froh kehrte sie mit diesem Kinde schnell nach Hause zurück! Als dann

³³⁸ Wie bringen dieses *curriculum vitae* des ersten schwarzen Theologie-Kandidaten am Victoria-Nyansa, Baltasar Kafuku, aus der Mission der Weißen Väter in Deutsch-Ostafrika unverbessert zum Abdruck, damit unsere werten Leser und Leserinnen sich daraus über zeugen können, wie sehr die dortigen Studenten bereits die deutsche Sprache beherrschen; die Schrift ist fadenlos. Die Red. d. St. a. d. M.

vollständig dieses Kind gesund war, gab sie ihm zur Erinnerung an diesen Tag einen zweiten Namen nämlich: Ndibgirende, das will heißen, « wem vermöge ich es zu sagen ».

Meine Erziehung war nicht mehr wert als die der anderen unter den heidnischen Völkern Rwandas. Dennoch sind unsere Heiden nicht ganz verfallen, und das wenig gute, das die kennen, wurde mir auch beigebracht. Die Schafe und Ziegen hüten war meine erste Arbeit, wie es bei allen natürlich ist. Als ich etwa 9 oft 10 Jahre alt war, dann verließ ich das Vieh und sollte nun jede Woche mit den ebenso erwachsenen Knaben weit in den Wald gehen das Brennholz zu sammeln; auch das Wasser schöpfen sollte ich manchmal; mehr zu tun war ich nicht gezwungen und darum fand ich viel Zeit mit den Knaben gleichen Alters wie ich in der ganzen Umgegend (sic) herumzutreiben.

Zur Zeit der größten Hungersnot, die, im Jahre 1900 vor der heilbringenden Ankunft der Paters stattfand, durch welche viele Männer, Weiber vorzüglich aber Kinder den schmerzlichen Hungerstod starben, schickte mich mein Vater zum Besuch meines Bruders, der etwa in einer Entfernung von 8 Stunden wohnte. Auch dort fand ich dieselbe Hungersnot. Während meinem Aufenthalte sammelte mein Bruder einige Verkaufsgeräte und gab mir den Rat mit ihm zu ziehen. Er hoffte nämlich einige Nahrungsmittel damit eintauschen zu können, damit ich später nicht mit leeren Händen vor meinen Eltern erscheine. Ich willigte gern ein. Wir gingen vier Tage und dann erreichten wir eine wunderschöne Landschaft, die in südlicher Richtung von der Provinz Kissaka gelegen ist. Das ganze Land war mit den hoch emporragenden Hügeln versehen, welche mit Feldern bedeckt sind, und auf deren Spike nicht selten einige reißende Bäche zu sehen waren. Diese Provinz von Rwanda heißt Rukiga. Als wir dort angekommen waren, da ward ich schwer krank, so dass mein Bruder genötigt wurde, mich seinem treuesten Freunde anzuvertrauen. Er selbst kehrte mit seinem Reisgenossen nach Hause zurück. Dieser sein Freund ließ mich aus das sorgfältige pflegen. Da die Zeit noch nicht gekommen war, in welcher mein Bruder zurückkehren sollte mich zu sich zu holen, so sollte ich dort ein Zeitlang verbleiben. Die Sehnsucht nun nach Hause zu kehren ward immer grösser. Es wurde dieses Verlangen noch grösser als die Händler aus meinem Lande kamen und mir alles erzählten, was im Lande sich zugetragen. Sie sprachen mir besonders über die weißen Männer (die Paters) « Es sind auch einige blutfarbige Männer », sagten sie: « in das Land gekommen, die Bazungu heißen; das ist, hin und her schwangen ». Sie tragen auch Segen in sich, da sie uns nun den Regen gebracht haben. Wir sind jetzt hierher (sic) gekommen um Speise, sondern auch um Samen zu kaufen.

Nun bat ich den Freund meines Bruders, er wolle mich mit denselben Händlern heimkehren lassen. Er hörte auf meine Bitte, er gab mir viele Bohnen und er bereitete mir genügende Wegzehrung. Auch ich sammelte mir manche Samen für meine liebe Mutter. Dann sprach der Mann zu mir « fahre dahin mein Sohn in Frieden, begrüße gern deinen Bruder von mir ». Zum Bruder angelangt, fand ich ihn im Begriffe zu mir zu kommen und mich schnell zurückrufen, weil mein Vater und meine Mutter von Angst ergriffen wurden wegen meiner Verspätung und wollen auf ihren Sohn sogar nicht hören und sprachen: oder du hast ihn verkauft, oder er ist tot und du willst es uns nicht bekannt machen ». Darum sollte ich bloß drei Tage zur Ruhe haben, dann kehrte ich mit meinem Bruder nach Hause zurück. Meine Eltern erfreuten sich gar sehr darüber.

Später wurde mein verlangen die weißen Männer zu sehen größer, da begab ich mich dorthin. Erst staunte ich, als ich sah die langen Häuser und lachte ich aus, ja vielmehr dachte ich bei mir selbst, dass sie vielleicht nichts wissen vom Bauen, nur, weil keine Rundhütten zu sehen waren! Nun kam das glückliche Los näher. Als ich sich wie einige Knaben durch Stroh und Brennholz sich schonen Perlen erwerben konnten, so beschloss ich mich zu arbeiten und die perlen zu empfangen und damit meiner lieben Mutter zu gefallen. Denn ich war ganz sicher, dass wenn ich auch zu spät zurückkehre, aber die Perlen mitbringe, niemand dann mich tadeln kann.

Eines Tages erwählte der ehrwürdige P. Zuembiehl, den ich nie zu vergessen mag, einige Knaben um die Buchstaben, besonders aber den Katechismus zu lernen. Auch ich war mit ihnen. Hierauf bekam ich einige Schwierigkeiten, da ich etwa 2 ½ Stunden von der Mission nach Hause zurücklegen sollte. Jeder Tag musste ich den Katechismus und die Buchstaben lernen, und zur Besänftigung meiner Eltern noch arbeiten um einige Perlen zu erlangen, so blieb mir kein Zeit mehr zur rechten Zeit in die Heimat zu erlangen. Meine Neigung aber bei den Paters zu bleiben, sowie meine Neugierigkeit die europäischen Sachen besonders die Bilder zu betrachten, wurde umso stärker, dass ich mehr Schwierigkeiten fand. Nachdem ich gänzlich das A b d (sic) und einigermaßen (sic) den Katechismus gekannt, bekam ich eine Schöne an einer Kette hängende Muttergottesmedaille und ein Büchlein welches das Half auf Swahili bis jetzt genannt wird. Ich fühlte mich ganz glücklich und suchte mir einen Wohnort in der Nähe der Mission.

Nicht später darauf erwählte mich der ehrwürdige P. van Thiel zum Diener der Paters bei Tisch. Man lehrte mich das Messgebet, und so wurde ich Messdiener ohne getauft zu sein. Als man im Jahre 1903 die Mission Mibirisi gründen wollte, begab ich mich mit dem ehrwürdigen P. Zuembiehl nach Kinyaga. Wir waren drei Katechumenen, die baldigst als die ersten Christen von Kissaka, die hl. Taufe

empfangen sollten. Nach 16 Tagen waren wir an Ort und Stelle gelangt. Der ehrwürdige Pater ließ sogleich ein aus Gras und Holz bestehendes Haus einrichten. Ein Teil davon wurde Zimmer ein anderer Teil wurde das Zelt für die heilige Messe.

Um 6. Januar im Jahre 1904 taufte uns der ehrw. P. Verfürth, nachdem den hochw. P. Zuembiehl, der Superior was, uns die bedeutungswollen Namen, nämlich, Kaspar, Melchior und Balthazar gegeben hatte. Hier bekam ich auch noch wieder eine große Sehnsucht nach meinem Lande zurückkehren. Es dauerte nicht länger als etwa 5 oder 6 Monate, und dann kehrte ich mit Melchior trotz des Unwillens der Paters nach Hause zurück.

Als ich nun zu der Mission Nsaza angekommen war, schickte mich der ehrwürdige Pater Pouget, der damals Superior war und mich besonders Katechismus gelehrt hatte, in mein Heimatdorf, um die Meinungen zu begrüßen. Er gab mir den Auftrag unseren Nachbarn die Worte Gottes zu verkünden. Dort machte diese Arbeit während eines Monats, wie es mir geboten war. Wiederum zum Pater zurückgekommen, sagte Er nochmals, dass sein Wille ist mich nach Rubia in die Schule zu schicken. Ohne Widerstand willigte ich ein. Er ließ mich wieder nach Hause gehen um Abschied von meinen Eltern und Geschwistern zu nehmen. Als ich dort war, so rief mich ein Unterhauptling, der in meinen Dorf wohnte, zu sich und sprach mich mit listigen Worten an, er gebe mir alles was ich begehre, wenn ich ihn das Schreiben lehre. Er habe gehört, dass auch der König Juhi Missinga zu schreiben begonnen habe, er auch wolle diesem Beispiele seines Königs nachfolgen. Ich antwortete darauf dass der ehrwürdigste Pater Superior der Mission mich in die bessere Schule schicken will, worin ich das Schreiben besser kennen lernen werde, und nachdem ich dann das Schreiben am besten gekannt habe, zu ihm kommen werde um ihn zu belehren. Er sprach: « Gehe hin wo dich der Pater Schicken will, doch achte darauf, dass du schneller zurückkommest. »

Als ich die Heimat verließ und wieder nach der Mission zurückkam, fand ich die Reisengenossen ganz bereit. Es waren nämlich 10 Schüler aus Issavi und dann 5 von Kissaka unter denen auch ich gewesen bin. Um 30. Oktober im Jahre 1904 begann die ernstliche Reise, und der ehrwürdige P. Smoor wurde unser treuster Führer. Erst nach der mühevollen Reise kamen wir nach Kagondo an, weil dort die Schule anfangs sich befand. Ich konnte kaum ein swahelisches Wort verstehen, das Lesen war nicht genau, das Schreiben auch nicht ganz nur, man konnte die Schrift ohne Mühe unterscheiden und lesen, wahrscheinlich mehr als jetzt.

Als man die neuen Schüler erwählte, mit den ersten das Latein zu lernen, glücklicher Weise war ich mit den Erwählten. Da ich aber nicht gut das Swaheli, das uns als die Hilfssprache diente, verstehen

konnte, so bekam ich auch viele Schwierigkeiten im Latein. Kagondo verlassen und in Rubia angekommen verblieb ich in demselben Studium. Bald darauf empfangen wir das sogenannte Buch, Epitome, und wurden wir mit den ersten vermischt. Ich sehnte mich, in die Unterstufe zurückzukehren, aber mein Lehrer weigerte sich, denn es war des (sic) Anfang des Verderbens. Nach der Epitome bekam ich das Buch Flores in der ersten Klasse. Dieses auch verlassen, bekam ich am 25. November im Jahre 1909 das philosophische Buch, mit noch 17 Schulkameraden. Um 25 Oktober im Jahre 1910 erhielt ich das Buch der Theologie mit 9 meiner Schulkameraden.

Ich sehe klar, wie der liebe Gott mich geliebt und in seiner Barmherzigkeit auf das glückliche mich geleitet hat. Er giebt (sic) mir dadurch ein Kennzeichen, dass Er gewollt hat, mich wahrscheinlich als Hilfe der Patres (sic) in dem wichtigsten Geschäfte der Bekehrung der Schwarzen anzuwenden³³⁹. Meine Schwachheit ist zwar groß, mit der Gnade Gottes werde ich stark sein. Ich empfehle mich darum in Ihre guten Gebete. Nehmen Sie beste Wohltäterin, diese Worte über meine Nichtigkeit gefälligst als das Zeugnis meiner Anerkennung Ihrer Wohltat und meiner innigsten Dankbarkeit an

Ihr dankbarster

Balthazar Kafuku

2. Lettre de l'Abbé Balthazar Gafuku du 14 novembre 1910 au Père Théodore Frey³⁴⁰

Lettre d'un séminariste noir.

Un certain nombre de séminaristes nègres de la Mission du Nyanza-Méridional ont récemment commencé leurs études de théologie. Plein de joie, le Nègre Baltazar Gafuku du Rwanda nous a raconté dans une petite lettre rédigée dans un allemand correct, la fête de la prise d'habit et le début des études théologiques.

Rubia, le 14 Novembre 1910.

Très Révérend Père³⁴¹ !

Malgré tout, il est de notre devoir de remercier le bon Dieu pour sa miséricorde de nous avoir tiré du paganisme et de nous avoir ap-

³³⁹ Balthazar Kafuku hat am 15. August die Tonsur erhalten.

³⁴⁰ B. GAFUKU, « Brief eines schwarzen Seminaristen », in *Afrika-Bote*, 1911, pp. 121-123.

³⁴¹ Au Révérend Père Théodore Frey (1875-1954), provincial des Pères Blancs. Trier.

pelé à entrer dans la vraie Eglise catholique, et encore de nous avoir fait baptiser par un vrai apôtre, une raison de plus pour être reconnaissant envers ceux qui ont agi comme intermédiaires entre Dieu et nous, pauvres Africains. Tous ceux, qui par leur prière inlassable ont collaboré à notre Salut, méritent aussi nos remerciements parce qu'ils ont participé à sauver nos âmes.



L'ABBE GAFUKU (1882-1959)

Nous nous ne réjouissons pas seulement parce que le don de la vie éternelle est descendu sur nous d'une heureuse façon, mais aussi parce que le bon Dieu nous a épargné des faux enseignements par lesquels beaucoup de pauvres païens se sont perdus ; Il nous a fait entrer dans l'Eglise de notre Seigneur Jésus Christ, en plus Il nous a donné la plus belle charge par laquelle nous sommes non seulement ses serviteurs, mais en plus ses amis. Par conséquent, il m'est permis, pour cette raison, d'exprimer nos joies que nous avons reçues et aussi celles que nous allons encore recevoir, particulièrement au début de cette nouvelle année.

Premièrement, notre joie est d'avoir terminé d'étudier la philosophie, que le Bon Dieu a eu la patience de nous laisser habiter encore pour longtemps dans le séminaire et qu'Il nous a permis d'apprendre la belle science de théologie qui est salutaire ; deuxièmement, Il nous a réjoui quand les nouveaux habits sacerdotaux nous ont été remis, pour rejeter nos anciens. Il nous a donné ces nouveaux habits à nous, les dix jeunes gens, pour montrer que nous Lui appartenons et que dès maintenant nous avons quitté l'homme ancien pour être des hommes nouveaux, devenus des êtres précieux appartenant à notre Seigneur.

Les habits donnés par Dieu à ses serviteurs devraient avoir une signification particulière pour Lui c'est-à-dire d'avoir donné sa bénédiction. Le 16 octobre a été une journée très réjouissante. Les habits du dimanche du très Révérend **Monseigneur J. Sweens** ont été bénis le matin. Ensuite, pour encourager les étudiants, nous avons pu écouter une très belle instruction en kiswahili sur le choix de faveur de Dieu et sur le concept du Salut apporté par la Sainte Eglise. Après cela nous avons reçu nos habits sacerdotaux accompagnés par des chants pieux et religieux ayant pour but de nous encourager à suivre le Christ.

Celui qui a reçu le cadeau de Dieu doit certainement vivre dans la joie et dans la reconnaissance, comme il est écrit dans le psaume 69 (5. B) :

« Ceux qui Vous chercheront dans la joie et aimeront Ton Salut, diront toujours : Que le Seigneur soit loué » !

Nous aussi, nous devrions nous réjouir ; et si nous considérons la Très Sainte Vierge, quand elle était à la maison où elle a entonné le Magnificat, quand elle était remplie d'une joie céleste, alors nous aussi, nous pouvions dans notre joie quotidienne entonner une fois avec elle et chanter le *Magnificat anima mea*³⁴².

La première année d'étude de théologie a commencé le 25 octobre ; les livres de théologie destinés pour nous devaient encore arriver, c'est pourquoi quelques livres ont été rassemblés chez les Révérends Pères ; nous les avons empruntés. Cette science admirable a augmenté notre plaisir parce qu'elle ne concerne que notre Bon Dieu. Nous étudions maintenant la religion vraie et son caractère spécifique. Il nous est apparu que la science de théologie est légèrement plus facile que la philosophie. Toutefois je ne peux pas l'affirmer par l'expérience, étant donné que nous ne l'avons pas encore étudiée beaucoup.



**LES THEOLOGIENS NOIRS A RUBIA AVEC LEURS PROFESSEURS
(MGR JOSEPH SWEENS, AU MILIEU, ET
BALTHAZAR GAFUKU, A LA DERNIERE RANGEE, LE PREMIER A DROITE)**

³⁴² « Mon âme exalte le Seigneur » (Luc 1 :14).

Nous nous recommandons à vos prières pour que nous puissions discerner ce que le Bon Dieu veut faire de nous, et pour qu'il nous donne les moyens de Le suivre courageusement et sans regarder en arrière. Nous aussi, nous voulons prier volontiers pour vous, ô Révérend Père et tous nos bons bienfaiteurs pour que le Salut de votre âme et celui des âmes de tous les hommes, en particulier de tous les pauvres Africains, contribuant ainsi à la glorification de son saint Nom.

Très respectueusement
votre enfant
Balthazar Kafuku
de Kissakka

BRIEF EINES SCHWARZEN SEMINARISTEN
(Le texte original publié dans *Afrika-Bote* en caractères gothiques)

Brief eines schwarzen Seminaristen. *)

Eine Anzahl Negerseminaristen in der Mission Süd-Nyanza haben seit kurzem ihre höheren theologischen Studien begonnen. Voll Freude berichtet einer von ihnen, der Ruanda-Neger Balthazar Kafuku, in einem deutsch abgefaßten Briefchen über die Fester der Einweihung und den Beginn der theolog. Studien.

Rubia, den 14. November 1910.

Hochwürdiger Herr Vater!

Wie es unsere Pflicht ist, stets dem lieben Gott Dank zu sagen, der uns aus lauter Barmherzigkeit aus dem Heidentum herausgezogen und zur wahren, katholischen Kirche berufen hat, indem Er uns durch Seine wahren Apostel taufen ließ, so müssen wir auch mit Recht denjenigen dankbar sein, die sich als Mittler zwischen Gott und uns arme Afrikaner gestellt haben, um uns entweder durch ihr inständiges Gebet noch mehr dieses ewigen Heiles theilhaftig zu machen, oder kraft ihrer großen Freigebigkeit uns die Gelegenheit zur Erlangung desselben darzubieten. Unter diesen allen, die zu unserer Errettung mitgewirkt haben, sind auch Sie eines solchen Dankes wert, da Sie Teilnahme haben an der Rettung unserer Seelen.

Wir freuen uns so sehr, nicht nur, weil das Bos von Ewigkeit her in glücklicher Weise auf uns gefallen ist, indem der liebe Gott uns von falschen Lehren frei machte, durch welche viele armen Heiden zu Grunde gerichtet worden sind, und in die Kirche unseres Herrn Jesu Christi einführte, sondern auch weil Er uns dazu den schönsten Beruf gegeben hat, durch welchen Er uns nicht bloß zu seinen Dienern, sondern auch sogar zu Seinen Freunden zu machen gewollt hat. Es möge mir deshalb also gestattet sein, kurz von dem Beweggrunde unserer Freuden, die wir hatten und noch haben, besonders in diesem neu beginnenden Jahre, erzählen zu können.

Erstens, darin besteht unsere Freude, daß die Philosophie zu Ende gekommen ist, und daß der liebe Gott die Geduld gehabt hat, uns noch länger im Seminar wohnen zu lassen, und daß Er uns die schöne, heilige Theologiewissenschaft zum Lernen zu geben sich gewürdigt hat; zweitens, hat es uns gefreut, als Er uns neue, priesterliche Kleider anziehen ließ, nachdem Er die alten von uns weggeworfen hat. Diese neuen, priesterlichen Kleider hat Er uns gegeben zum Zeichen, daß wir, zehn junge Leute, forthin Ihm angehörig seien, und daß wir uns nun

*) Au den hochw. Herrn P. Theodor Frey, Provinzial der Weißen Väter, Trier.

Unterricht über die Gnadenwahl Gottes und die heilbringende Absicht der heiligen Kirche zur Ermunterung der übrigen Schüler vorgebracht hatte, wurden uns die priesterlichen Kleider unter frommen, kirchlichen Gesängen, die sich vorzüglich auf die Nachfolge Christi beziehen, zum Anziehen gegeben.

Wer die Gabe Gottes empfangen hat, der soll gewiß in Dankbarkeit frohlocken, wie es auch in dem 69. Ps. (5. V.) geschrieben steht: „Aber alle, die Dich suchen, sollen frohlocken, und die Dein Heil lieben, sollen immerdar sagen: Hochgelobt sei der Herr!“

Auch wir sollten uns freuen; und wenn wir die seligste Jungfrau betrachten, als Sie einmal bei Ihrer Base war und das Magnificat anstimmte, als Sie von himmlischen Wonnen erfüllt wurde, so konnten auch wir in unserer Freude an jenem Tage während der heiligen Messe in der seligen Erwartung auf den Empfang der heiligen Kommunion mit Ihr das Magnificat anima mea anstimmen und mitsingen.

Am 25. Oktober wurde das erste Theologiestudium begonnen; da aber die für uns bestimmten Theologiebücher noch nicht gekommen waren, so sollten deshalb einige Bücher der ehrwürdigen Patres versammelt und uns geliehen werden. Die herrliche Wissenschaft hat unsere Bäume vermehrt, weil sie nur über den lieben Gott handelt. Wir studieren jetzt die wahre Religion und das ihr entsprechende Zeichen. Es erschien uns die Theologiewissenschaft etwas leichter zu sein als die Philosophie, nicht aber kam ich es durch Erfahrung behaupten, denn wir haben noch nicht Vieles davon gehabt.

Wir empfehlen uns Ihren Gebeten, damit auch wir das erkennen, was der liebe Gott mit uns machen will, und Er uns die Mittel gebe, Ihm mutig und ohne Zursückschauung nachzufolgen. Auch wir wollen gerne für Sie, o hochwürdiger Vater, und alle unsere guten Wohltäter beten, auf daß der liebe Gott Ihnen das Notwendige schenke, wodurch Sie das Heil Ihrer Seele und das der Seelen aller Menschen, insbesondere aller armen Afrikaner, zur Verherrlichung Seines heiligen Namens wirken können.

Hochachtungsvoll

Ihr Kind

Balthasar Kafuku

aus Nijjaka.

BRIEF EINES SCHWARZEN SEMINARISTEN

(Le texte en lettres latines)

Eine Unzahl Negerseminaristen in der Mission Süd-Nyanza haben seit kurzem ihre höheren theologischen Studien begonnen. Vol Freude berichte einer von ihnen, der Ruanda-Neger Baltasar Kafuku, in einem deutsch abgefassten Briefchen über die Feier der Einkleidung und den Beginn der theolog. Studien.

Rubia, den 14. November 1910

Hochwürdiger Herr Pater³⁴³!

Wie es unsere Pflicht ist, stets dem lieben Gott Dank zu sagen, der uns aus lauter Barmherzigkeit aus dem Heidentume herausgezogen



und zu wahren, katholischen Kirche berufen hat, idem Er uns durch Seine wahren Apostel taufen ließ, so müssen wir auch mit Recht denjenigen dankbar sein, die sich als Mittler zwischen Gott und uns arme Afrikaner gestellt haben, um uns entweder durch ihr inständiges Gebet noch mehr dieses ewigen Heiles teilhaftig zu machen, oder kraft ihrer großen Freigebigkeit uns die Gelegenheit zur Erlangung desselben darbieten.

Unter diesen allen, die zu unserer Errettung mitgewirkt haben, find auch Sie eines solchen Dankes wert, da Sie Teilnahme haben an der Rettung unserer Seelen.

Wir freuen uns so sehr, nicht nur, weil das Los von Ewigkeit her in glücklicher Weise auf uns gefallen ist, indem der liebe Gott uns von falschen Lehren frei machte, durch welche viele armen Heiden zu Grunde gerichtet worden sind, und in die Kirche unseres Herrn Jesu Christi einführte, sondern auch weil Er uns dazu den schönsten Beruf gegeben hat, durch welchen Er uns nicht bloß zu seinen Dienern, sondern auch sogar zu Seinen Freunden zu machen gewollt hat. Es möge mir deshalb also gestattet sein, furz von dem Beweggrunde unserer Freuden, die wir hatten und noch haben, besonders in diesem neu beginnenden Jahre erzählen zu können.

Erstens, darin besteht unsere Freude, dass die Philosophie zu Ende gekommen ist, und dass der liebe Gott die Geduld gehabt hat, uns noch länger im Seminar wohnen zu lassen, und dass Er uns die Schöne, heilsame Theologiewissenschaft zum Lernen zu geben sich gewürdigt hat; zweitens, hat es uns gefreut als Er uns neue, priesterlichen Kleider anziehen ließ, nachdem Er die alten von uns weggeworfen hat. Diese neuen, priesterlichen Kleider hat Er uns gegeben zum Zeichen, dass wir zehn junge Leute Ihm angehörig seien, und dass wir uns nun jeden Tag, nachdem wir den alten aus- und der neuen Menschen angezogen haben, ansehen müssen als ein dem Herrn geweihtes Eigentum.

Die von Gott uns als Zeichen Seiner auserwählten Diener gegebenen Kleider mussten auch wohl von Ihn eine besondere Guttheissung haben, d. h. Seinen Segen. Der sechzehnte Oktober war ein sehr

³⁴³ An den hochw. Herrn P. Theodor Frey, Provinzial der Weißen Väter. Trier.

erfreulicher Tag, in welchem gleich morgens nach der Betrachtung die weisen Sonntags Kleider vom Hochwürdigsten Herrn Bischof J. Sweens gesegnet wurden. Nachdem man einen schönen, in der Kisuaheli-Sprache gesprochenen Unterricht über die Gnadenwahl Gottes und die heilbringenden Absicht der heiligen Kirche zur Ermunterung der übrigen Schüler vorgebracht hatte, wurden uns die priesterlichen Kleider unter frommen, kirchlichen Gesängen, die sich vorzüglich auf die Nachfolge Christi beziehen, zum Anziehen gegeben.

Wer die Gabe Gottes empfangen hat, der soll gewiss in Dankbarkeit frohlocken, wie es auch in dem 69. Ps. (5. B.) geschrieben steht :

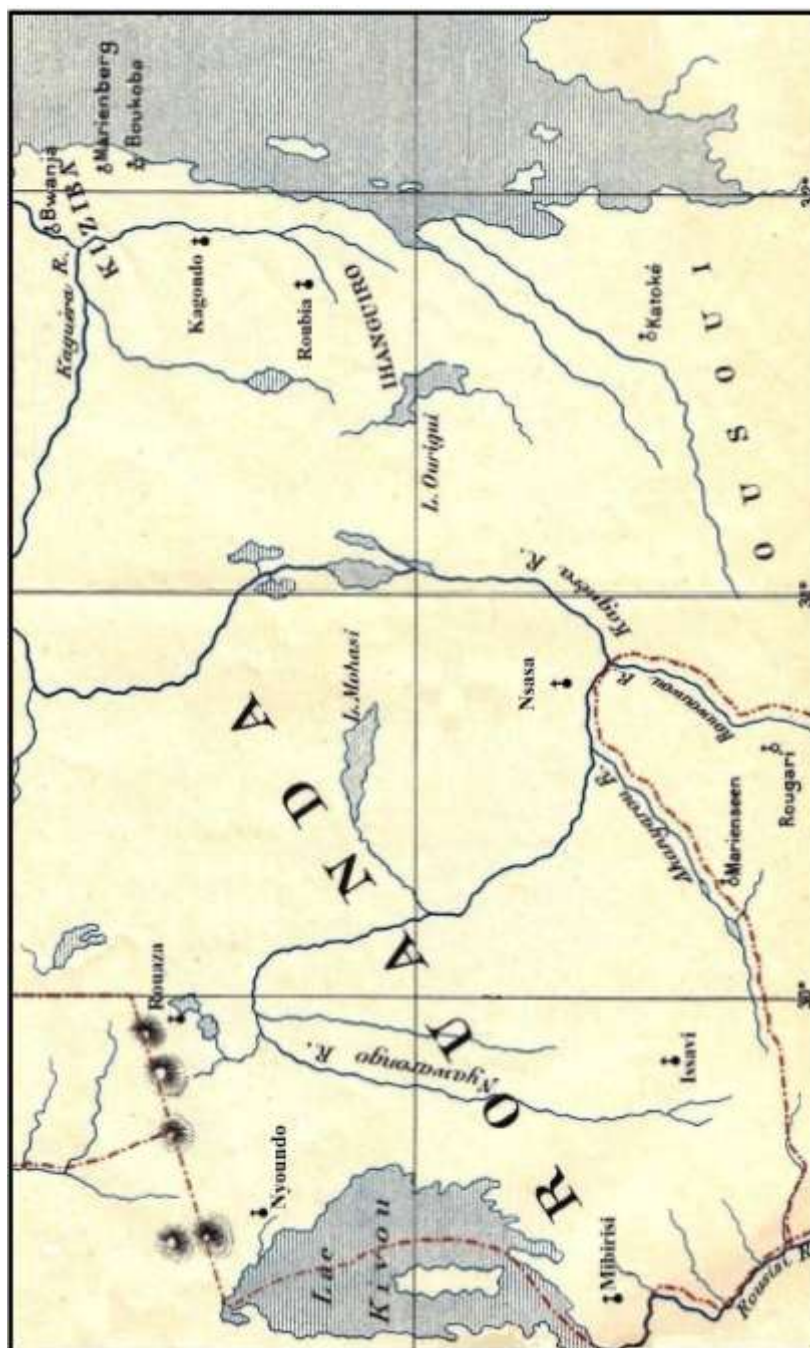
« Über alle, die Dich suchen, sollen frohlocken und die Dein Heil lieben, sollen immerdar sagen: hochgelobt sei der Herr! »

Auch wir sollten uns freuen; und wenn wir die seligste Jungfrau betrachten, als Sie einmal bei Ihrer Base war und das Magnificat anstimmte, als Sie von himmlischen Wonnen erfüllt wurde, so konnten auch wir in unserer Freude an jenem Tage während der heiligen Messe mit Ihr das *Magnificat anima mea* anstimmen und mitsingen.

Um 25 Oktober wurde das erste Theologiestudium begonnen; da aber die für uns bestimmte Theologiebücher noch nicht gekommen waren so sollten deshalb einige Bücher der ehrwürdige Paters versammelt und uns geliehen werden. Die herrliche Wissenschaft hat unsere Wonne vermehrt, weil sie nur über den lieben Gott handelt. Wir studieren jetzt die wahre Religion und das ihr entsprechende Zeichen. Es erschien uns die Theologiewissenschaft etwas leichter zu sein als die Philosophie, nicht aber kann ich es durch Erfahrung behaupten, denn wir haben noch nicht vieles davon gehabt.

Wir empfehlen uns Ihren Gebeten, damit auch wir das erkennen, was der liebe Gott mit uns machen will, und Er uns die Mittel gebe, Ihm mutig und ohne Zurückschauung nachzufolgen. Auch wir wollen gerne für Sie, o Hochwürdiger Pater, und alle unsere guten Wohltäter beten, auf das Heil Ihrer Seele und das der Seelen aller Menschen, insbesondere aller armen Afrikaner, zur Verherrlichung Seines heiligen Namens wirken können.

Hochachtungsvoll
Ihr Kind
Balthazar Kafuku
aus Kissakka



ISSAVI (SAVE) – NSASA (NZAZA) – KAGONDO – RUBYA (RUBIA-ROUBIA)

LES DEBUTS DU SEMINAIRE DE RUBIA (RUBYA)

Suivent maintenant deux textes qui concernent les débuts du séminaire de Rubia. Ce séminaire commença comme une école pour former des catéchistes d'élite en 1903. Au début, il était installé à Kagondo³⁴⁴. Puis en 1904, il déménagea à Rubia quand les premiers candidats rwandais arrivèrent, accompagnés par le P. Smoor (1872-1953)³⁴⁵. Parmi les candidats, il y avait le futur Abbé Gafuku.

L'école de catéchistes sera transformée en Grand Séminaire au courant de l'année 1909. Le P. Cuypers deviendra son premier recteur³⁴⁶.

1. Kagondo (Immaculée Conception) Kyanja³⁴⁷

Pour avoir une idée des difficultés contre lesquelles se heurte la mission du Kyanja, il serait bon de relire ce qui a été écrit il y a presque 13 ans par les deux premiers Missionnaires qui ont parcouru le pays pour chercher à s'y établir. Le raconter serait long, mais je renvoie les Confrères qui s'y intéresseraient à la Chronique N° 56 d'Octobre 1892. Là, sous le titre « Premiers efforts pour la fondation

³⁴⁴ En novembre 1903, Mgr Hirth fonde une école « centrale de catéchistes » à Kagondo dans le Kyanja. Le but de cet établissement était d'amener des jeunes au sacerdoce. L'œuvre sera transférée à Rubya en novembre 1904. Mgr Hirth avait écrit au P. Brard : « Cette station est située sur un plateau, salubre et bien peuplé. C'est ce que nous avons de mieux à offrir aux élèves du Rwanda » (HEREMANS – E. NTEZIMANA, op.cit., p. 120).

³⁴⁵ Le P. Corneille Smoor naquit le 29 avril 1872 à Oud-Gastel (Breda). Il entre chez les Pères Blancs. Le 18 mars 1899, il est ordonné prêtre. Nommé au Nyanza Méridional chez Mgr Hirth, il travaille d'abord à Ukerewe, puis à Save au Rwanda où il arrive en avril 1901. Il avait reçu la consigne de s'occuper spécialement des écoliers et de découvrir des vocations ecclésiastiques. En octobre 1904, il conduit dix séminaristes de Save et cinq de Zaza au Séminaire de Rubya où il travaillera jusqu'en 1907. Il passe presque toute sa vie au Rwanda sauf quatre ans, de 1918 à 1922 dans la préfecture apostolique de Lindi. Il meurt à Butare le 6 octobre 1953 (*Notices Nécrologiques*).

³⁴⁶ *Grand Séminaire Saint-Charles Borromée, Jubilé de 75 ans d'existence dans la vallée de Nyakibanda, 290 pp.*, http://nyundodiocese.info/2016_ARTICLES/HISTOIRE_NYAKIBANDA.pdf.

³⁴⁷ A. MEYER, « Kagondo (Immaculée Conception) Kyanja », in *Rapports Annuels, Vicariat du Nyanza Méridional (1^{er} juillet 1904 – 1^{er} juillet 1905), Chronique de la Société des Missionnaires d'Afrique, 28^{ème} Année, N° 125, Mars 1906*, pp. 144-148.

d'un poste de Missionnaires au Kiziba » (p. 554) ils pourront voir ce que les premiers apôtres avaient eu à souffrir du roi du pays. Il y est appelé Raizzi ou Kaizzi, mais n'est autre que notre despote **Kahigi** en personne.

Lorsqu'en 1903 notre Vénéré Vicaire apostolique voulut à tout prix se fixer dans le pays du Kyanja, il se heurta de nouveau à un refus du roi, mais cette fois-ci quand même, grâce à l'autorité du chef du district, **M. von Steumer**, le mauvais vouloir du roi devait céder à l'instance de Sa Grandeur. Il faut l'avouer, le Fort de Bukoba aurait pu faire céder à la Mission un terrain plus convenable que le bas-fond de Kyegaromola, d'autant plus qu'on avait exprimé le désir de se fixer sur le magnifique plateau du Kyanja proprement dit ; mais le Gouvernement lui-même, en face de Kahigi, n'a pas osé ou n'a pas voulu faire davantage et forcer le roi à abandonner ce qu'il lui répugnait de donner. C'était cependant déjà quelque chose que ces trois bananeraies et ces 150 hectares de hautes herbes qui ne servent à rien. C'était une prise de possession, car une fois dans le royaume des Bahamba on ne lâchera plus ces quelques mottes de terre, mais on s'efforcera de gagner peu à peu les âmes. C'est une affaire de patience et de prudence que d'agir et d'instruire en trompant la surveillance des Chefs de tout calibre.

Notre Mission a progressé tout doucement pendant cette année. Nos chrétiens se sont augmentés de beaucoup de Baganda venus de leur pays et qui ont obtenu dans nos environs des bananeraies. Malheureusement, ces pauvres gens ne sont pas ce qu'il y a de meilleur en fait de chrétiens, et leur manière de pratiquer la religion ne sera certainement pas un grand stimulant pour nos Bahamba. Il n'y a pas à s'en étonner et je ne voudrais pas non plus calomnier les Baganda qui, chez eux, d'après tous les Missionnaires qui peuvent s'en rendre compte sur place, sont des chrétiens pieux et pratiquants. Ce ne sont pas évidemment les meilleurs qui ont émigré pour aller se fixer dans un pays où il n'y avait pas de Missionnaires. Nous nous efforçons de conserver les quelques bons et de ramener dans l'ordre les pauvres égarés ; mais il faut bien l'avouer, tout cela sans beaucoup de consolation. Nous avons inscrit 116 néophytes, mais ce chiffre reste en deçà de la vérité, car il y en a bien d'autres que nous ne connaissons pas.

Les Baganda sont donc les seuls dans le pays à qui **Kahigi** accorde la permission de prier ; lui-même en convient, disant que c'est leur travail. « Ils prient dans leur pays, qu'il prient aussi ici ».

Ce que le roi permet aux étrangers, il ne le permet pas à ses propres sujets, et voilà pourquoi nous n'avons guère de catéchumènes depuis que le poste de l'Immaculée Conception a été fondé (mai 1903). Ne nous en plaignons pas, la lenteur des commencements et les difficultés contre lesquelles nous nous heurtons, la rage

que met le diable à annihiler nos efforts nous sont une preuve que Dieu et notre bonne Patronne ont pris notre œuvre en leurs mains. Il y a donc un avenir que nous envisageons avec beaucoup de confiance pourvu que nous ne l'entravions pas par nos fautes.

Le roi n'a pas changé grandement à notre égard ; ce qu'il a défendu l'année dernière, il l'a maintenu, et encore aujourd'hui les gens ne sont pas libres de venir chez nous. De fait, nous nous en apercevons très bien et faisons tous les jours la pénible constatation que notre cour est vide. Cependant il ne faudrait pas croire qu'il n'y a pas un seul Muhamba à aimer la religion et à vouloir l'embrasser. Il y a des braves gens qui tout en restant inconnus s'efforcent d'apprendre les prières ; ils ne se produisent pas encore au grand jour, cela pourrait leur coûter cher, mais ils persévèrent et s'entraînent mutuellement à connaître Dieu et à désirer le baptême. Dans tous les villages aux environs de la Mission nous avons quelques catéchumènes et leur nombre va toujours en s'augmentant, quoique bien doucement. Presque tous sont jeunes de 18 à 25 ans et des enfants.

Parmi les gens plus âgés nous n'en comptons guère. Ceux qui sont établis et possèdent une bananeraie craignent trop de la perdre, si l'on venait à savoir qu'ils nous fréquentent. Etre chassé, ou être corvéable à merci, voilà les deux alternatives des Bahamba qui veulent se faire instruire. Voilà aussi pourquoi les enfants et les jeunes gens ont moins à redouter de la défense du roi, et c'est parmi eux que se recrutent nos catéchumènes et d'où sortiront, dans quelques mois, nos quelques premiers chrétiens du pays. A entendre causer les vieux, ils voudraient eux aussi faire comme les jeunes, mais pour le moment, disent-ils, cela leur est impossible, et toujours ils vous donnent de l'espoir en disant : « Attendre encore quelque temps, tu verras, tout le monde priera ». Pour preuve de bonne volonté, ils viennent de temps en temps avec un cadeau : un régime de bananes douces, des œufs, des poules, une cruche de *marwa* (bière indigène), de *moulamba* (vin de bananes) ou d'autres produits de leurs champs et bananeraies. Sans doute ce n'est pas l'amitié seule qu'ils ont pour nous qui les pousse à ces actes, la plupart du temps c'est l'espoir de recevoir au moins le double de la valeur de l'objet offert ; ce qu'ils ne reçoivent pas toujours ; mais toujours est-il qu'avec le présent que nous leur faisons en retour, ils emportent quelques paroles qui peu à peu pourront faire lever les germes de leur conversion.

Un autre moyen que nous prenons pour avoir du monde à notre portée, c'est de les engager à venir travailler chez nous ; il n'y a guère que de ces ouvriers libres dont nous puissions espérer quelque chose. Pour nous, c'est un moyen de les voir et de les instruire ; pour eux, c'est toujours une excuse qui les met un peu à l'abri des tracasseries des chefs ; car, comme il faut payer l'impôt, il faut bien qu'ils trouvent dans leur travail de quoi le payer.

De notre côté nous allons les voir dans leurs familles pour causer avec eux et les gagner tout doucement à Dieu. C'est une chose que le roi ne peut pas nous défendre. Il a pu nous reléguer sur un misérable terrain où il n'y avait que des ronces et de mauvaises herbes, mais il ne peut pas nous empêcher de sortir et d'aller visiter ceux qui n'ont pas la même liberté que nous. Ces promenades ne sont pas toujours agréables : nous avons à subir plus d'un affront : les gens ne nous saluent pas, ne daignent pas répondre à nos paroles et ne font aucune attention à notre présence. Celui qui nous traite ainsi aujourd'hui, nous avait cependant bien reçus l'autre jour ; c'est qu'aujourd'hui il a chez lui un homme de la capitale et voilà pourquoi notre pauvre ami fait mine de ne pas nous connaître. Il n'est pas toujours besoin d'un espion du roi pour inspirer la crainte aux indigènes, souvent les voisins y suffissent, car se décrier entre eux n'est pas la moindre imperfection de nos Nègres. Heureusement cet état n'est pas universel ; il y a des villages dont nous avons gagné le chef et où nous sommes reçus partout avec joie et amabilité.

Le chef dont je parle est un grand sorcier du pays, il s'appelle **Lukebera** et est craint du roi même. Ce **Lukebera** laisse ses gens assez tranquilles, et voilà pourquoi ceux-ci s'approchent de nous plus que ceux des autres villages. C'est des siens que sortiront sûrement les premiers chrétiens Bahamba.

Pour ne pas nous laisser perdre complètement notre temps au milieu d'un peuple craintif et tracassé par ses chefs, Dieu est venu à notre aide en inspirant à quelques enfants le désir de venir se fixer chez nous. C'étaient des enfants de l'Ecole que le Fort de Bukoba avait concédée à la Mission. Pour eux il n'y avait évidemment pas de défense de nous fréquenter. Quelques-uns même se sont attachés complètement à nous, partageant leur temps entre la classe et différents travaux rétribués. Peu à peu leur nombre s'est augmenté, et aujourd'hui ils sont au nombre de vingt-cinq. Tous les jours ces enfants ont une instruction religieuse, afin que, quand ils vont voir leurs parents ou amis, ils soient capables de colporter la Bonne Nouvelle. Plusieurs nous amènent leurs petits amis et même des grands. C'est grâce à eux que nous avons quelques catéchumènes que compte actuellement la Mission³⁴⁸.

L'école des externes est assez florissante depuis son institution. Au commencement c'était une véritable corvée pour ces petits de venir tous les matins à la Mission pour apprendre l'a b c. Tous ve-

³⁴⁸ S. MINNAERT « La place de l'enfant dans la stratégie missionnaire du Cardinal Lavigerie et son application au Rwanda par le P. Brard de 1900 à 1906 (1) et (2) », in *Dialogue*, Mars-Mai 2014, nr 205, pp. 178-223, et Avril-Juillet 2016, nr 208, pp. 164-200.

naient par crainte d'encourir un procès en cas d'absence. Peu à peu cependant cette crainte disparut, car les délinquants restaient toujours sans punition ; et vraiment comment aurions-nous pu punir ? **De petites récompenses firent mieux l'affaire, et c'est le moyen qui a sauvé l'école du naufrage. Elle est considérablement augmentée et, aujourd'hui, la plupart de ceux qui la fréquentent sont des volontaires alléchés surtout par la récompense qui couronne leur assiduité et leurs progrès. Tous ceux qui savent lire couramment demandent et obtiennent une histoire sainte dans la langue du pays.** Sur les 80 enfants inscrits, il n'y en a pas la moitié qui soit là chaque jour. On dirait qu'ils font en sorte de venir tous, mais chacun à leur tour ; du reste l'essentiel est qu'ils nous connaissent et aiment à venir.

La première moitié de cette année a été occupée surtout aux constructions. Notre poste se compose maintenant d'une maison d'habitation ayant 3 chambres doubles pour les missionnaires et d'un réfectoire flanqué d'une chambre de chaque côté. Ces deux bâtiments sont construits en briques cuites et devraient être couverts de tuiles. Malheureusement celles que nous avons fabriquées et mises déjà sur le toit n'ont pas su braver les pluies. On les a donc enlevées et remplacées par des écorces de bananiers. En ce moment nous sommes en train de fabriquer des tuiles plus solides.

Les autres constructions de la Mission : église, école, etc. sont en roseaux et couvertes de paille. L'année prochaine nous comptons élever une chapelle qui fera plus d'honneur à Dieu que le pauvre hangar d'aujourd'hui.

Comme partout nous avons essayé quelques plantations pour procurer à la mission des vivres et les bois nécessaires dans un avenir lointain : eucalyptus, caoutchoucs, savonniers, acacias, arbres fruitiers, arbres indigènes et autres espèces de la côte. Les malchances que nous avons eues dans nos dernières cultures seront, espérons-le, compensées dans nos prochains essais, si des pluies abondantes viennent seconder nos peines.

Depuis la fin de Novembre 1904, le poste de Kyanja se compose des **PP. Meyer** [1873-1965] et **Kuypers** et du **Fr. Fulgence** [1874-1916]. A cette aussi nous ont quittés le **P. Riollier** [1876-1938] et le **Fr Alphonse** qui sont allés en compagnie du **P. Smoor** [1872-1953]³⁴⁹ habiter le nouveau poste d'Thangiro.

³⁴⁹ Dans le journal de Rwaza nous lisons : « 22 octobre 1904 – Le cher P. Smoor nous quitte pour aller fonder une station au Kiziba. Il avait passé 3 ans ½ ici et peut être considéré comme un des fondateurs d'Isavi. Il emporte avec lui les regrets de ses confrères et des néophytes ; beaucoup pleurent son départ ; c'est le meilleur éloge qu'on puisse faire d'un missionnaire. Il était vraiment le fondateur de la classe ; aussi emmène-t-il avec lui 10 de ses élèves, qui vont continuer leurs études à l'école centrale du vicariat au Kiziba. Mgr Hirth écrivait à la date

La santé des Missionnaires est très bonne, abstraction faite cependant de quelques petites fièvres qui se présentent d'ailleurs partout ; notre climat est sain et promet bonne santé à celui qui sait toujours agir avec prudence.

Al. Meyer.

2. Rubya (Ecole des Catéchistes) Ihangiro³⁵⁰

C'est au mois d'Octobre [1904] que 15 enfants du Rouanda sont venus rejoindre les premiers élèves de l'école de catéchistes. On avait d'abord pensé que ces jeunes gens ne pourraient jamais s'acclimater sur les rives du Nyanza, mais vu la prochaine translation de l'école sur le magnifique plateau du Kyanja, il n'y avait plus lieu de craindre. Les anciens furent-ils effrayés en voyant arriver ces fiers montagnards, la lance à la main ? Je ne le crois pas, mais ils pensèrent au moins qu'ils devraient faire les humbles pendant quelques jours. Un épisode de la vie écolière qui se produisit peu après la rentrée vint d'ailleurs les en convaincre de plus en plus.

Un beau matin, je remarquai que quelques enfants étaient chagrins ; devinant que quelque plaisanterie d'écoliers était cause de cette tristesse, je demandai à l'un d'eux ce qui était cause de cette tristesse, je demandai à l'un d'eux ce qui était survenu. « Père me dit l'enfant, nous ne pouvons plus rester avec nos nouveaux camarades. – Et pourquoi donc ? Ah ! nous ne pouvons plus manger ; les nouveaux venus accaparent tout ». Il ne faut pas trop s'étonner de ce petit tableau ; il serait à la vérité bien surprenant de voir dès les premiers jours la charité la plus parfaite régner au milieu d'une troupe d'enfants venus de pays où les us et coutumes diffèrent entièrement.

Au bout de quelques semaines les nouveaux venus laissaient leurs petites espiègleries et bientôt l'on vit les boute-en-train d'hier humbles et dociles.

du premier octobre : « Je désire que le P. Smoor amène 10 enfants d'Isavi. Ces enfants doivent savoir lire, écrire et parler le kiswahili de la grammaire Delaunay, si possible du moins. Les autres conditions sont : néophytes de 14 à 17 ans ; heureux caractère, docile surtout, piété, sante. (...) 2 novembre 1904 – Arrivée des PP. Loupias et Verfürth. Mort de Filipino Balutwanimana [Barutwanimana], jeune homme d'environ 17 ans qui était allé conduire le P. Smoor à Kisa-ka. Pris de fièvre en route, il meurt à Ishenda [colline au Sud du Bugesera]. C'est notre premier néophyte qui meurt, c'est aussi un des meilleurs » (HEREMANS – E. NTEZIMANA, op.cit. pp. 119-122).

³⁵⁰ « Rubya (Ecole des Catéchistes), Ihangiro », in *Rapports Annuels, Vicariat du Nyanza Méridional (1^{er} juillet 1904 – 1^{er} juillet 1905)*, *Chronique de la Société des Missionnaires d'Afrique*, 28^{ème} Année, N° 125, Mars 1906, pp. 149-152.

Le grand évènement de l'année pour notre école a été sa translation. C'est au mois de Décembre que l'école des catéchistes, fondée il y a un an au Kyanja, a été transférée à Rubya dans l'Thangiro. L'Thangiro est le royaume de l'un de ces roitelets qui se sont partagé la rive Ouest du lac Victoria-Nyanza. Le voyageur, qui vient de Bukoba et dirige ses pas vers le Sud, peut apercevoir, en quittant le royaume de **Kahigi**, un plateau long de quelques dizaines de kilomètres. Protégée par d'immenses murailles naturelles de près de cent mètres de hauteur, cette masse vue de loin ne paraît être tout d'abord qu'un désert, mais si l'on pousse la curiosité jusqu'à escalader ces nouveaux remparts, on sera tout étonné de rencontrer une contrée extrêmement fertile et couverte de vastes bananeraies. La divine Providence a transformé ce site charmant en un véritable paradis terrestre : mille ruisseaux répandent partout la fertilité. On ne pouvait donc choisir un pays plus favorable pour l'établissement de l'école.

Notre déménagement fut l'affaire d'une journée ; chaque enfant eut bien vite lié la natte qui compose tout son trousseau, et des porteurs se chargèrent des quelques tables de nos petits collégiens. En montant la colline à laquelle est adossée la mission du Kyanja, tout le monde jeta instinctivement un regard en arrière pour voir une dernière fois le lieu témoin de nos joies d'une année mais aussi de nos premières peines, et quelques minutes après on apercevait la belle contrée qui devrait nous recevoir ;

Le **P. Smoor** et le **F. Alphonse** nous avaient devancés de quelques jours pour choisir l'emplacement définitif de la future mission et commencer à bâtir les paillotes qui devaient nous servir d'abris. Par suite de notre départ précipité, on avait eu juste le temps de bâtir un hangar



LE. P. SMOOR (1872-1953)

en paille de vingt mètres. Comme on était au beau milieu de la brousse, on essaya de tirer le plus grand profit de la seule maison construite, et on songea tout d'abord à abriter les enfants pour la nuit. Le problème fut vite résolu ; après avoir réservé quelques mètres carrés pour y dresser notre chapelle portative, on divisa le reste en quarante-neuf parties, après quoi chacun se mit à installer son nid. Les enfants s'en allèrent dans la brousse arracher une brassée d'herbe et composèrent ainsi un matelas pour se défendre de l'humidité du sol ; pendant la nuit un *lubugo* (vêtement fait d'écorce d'arbre) fut l'unique couverture que chaque enfant eut pour se protéger du froid qui est très vif en cette contrée. Le divin Maître parta-

geait pendant ces jours la pauvreté de ses enfants ; tous les matins le Roi des rois consentait à descendre parmi nous dans une petite chambre aussi pauvre que l'était l'étable de Bethléem.

Ces premiers jours furent sans doute un peu pénibles ; mais c'est aussi une pierre de touche pour la vertu de nos jeunes catéchistes. Tous furent heureux de ressembler un peu au divin Enfant de Nazareth ; c'est ainsi que l'on vit rester auprès de leurs frères malades, pendant que d'autres se dévouaient à préparer leur modeste repas. Au bout de 15 jours on avait bâti quatre grandes huttes indigènes qui devaient abriter notre jeunesse ; les palais scolaires étaient achevés, on pourrait donc se remettre au travail. Notre premier abri fut vite transformé en salle d'étude, de classe et d'exercices ; les maisons indigènes devaient servir désormais de dortoir et de réfectoire. Ce fut un vrai jour de fête pour nos écoliers quand ils purent reprendre l'étude qui du latin, qui du kiswahili. Après l'étude, cette jeunesse fit ses délices de consacrer ses récréations à défricher les alentours, et c'est ainsi que de jolis jardinets ont succédé aux hautes herbes. Ces constructions n'ont sans doute guère favorisé la vie de recueillement si nécessaire cependant à une école, mais on pourrait peut-être avouer que le Noir s'accoutume plus facilement au bruit que l'Européen. **Pendant le cours de cette année, la vie de ces enfants a été partagée entre la prière, l'étude et le travail manuel.** Trois fois le jour ils viennent en commun chercher force et courage au pied du tabernacle et la plupart d'entre eux se font un bonheur d'aller visiter Notre Seigneur, quand leur règlement leur donne quelques instants de liberté.

Nos petits catéchistes ont plus d'une heure d'instruction religieuse chaque jour ; c'est dans ce cours de religion que nous essayons d'imprimer sur cette cire molle les grandes vertus dont ils auront besoin. Si l'on juge d'un arbre par ses fruits, on doit avouer que la grâce a déjà bien transformé ces jeunes cœurs depuis un an. Un petit fait, arrivé il y a quelques mois, peut convaincre de leur obéissance. Vers six heures et demie du soir a lieu la lecture spirituelle ; or il arriva un jour que le Père, chargé de donner le signal de la fin de l'exercice, l'oublia entièrement. Après avoir chanté le *Sancta Maria* à la prière du soir, on s'aperçut alors que les enfants continuaient toujours leur lecture !

Deux fois par semaine, les plus anciens divisés en cinq groupes vont visiter les villages environnants et s'exercer ainsi au zèle apostolique. Des paroles d'enfants convaincront peut-être difficilement l'âge mûr et la vieillesse ; quoi qu'il en soit, ces promenades répétées gagnent plus d'un cœur et nous permettent de voir la pratique de la charité se développer dans ces néophytes. Pendant le cours de l'année plusieurs rejetés de tout le monde ont été secourus par eux, et Dieu sait le bonheur qu'ils auraient à baptiser ces infortunés à

l'heure de la mort si la surveillance minutieuse des infidèles ne les empêchait d'approcher alors des moribonds. Un soir, deux d'entre eux vinrent nous raconter en pleurant comment ils avaient été écartés du chevet de l'un de leurs pauvres ; leur inquiétude ne cessa que lorsqu'on leur eut dit que Dieu était content de leur bonne volonté.

Tout en se livrant à l'étude, ces enfants gardent l'habitude du travail manuel. Les récréations sont consacrées à manier la pioche et à confectionner de modestes habits. Quoique la préparation de la nourriture soit chez les Nègres le travail des femmes, nos petits catéchistes se sont dévoués pendant cette année à éplucher eux-mêmes les bananes destinées à leur repas.

Pour résumer en un mot nos impressions, nous devons dire que si Dieu nous a ménagé quelques petits ennuis dans la formation de ces enfants, on a été largement payé par leur bonne volonté, leur application et leur piété. Cette récompense dépasse surabondamment ce que l'on souffre, car *Adolescens in via qua ingressus fuerit, etiam cum senuerit non recedet ab ea* (Prov.)³⁵¹. Puisse cette parole des Livres Saints se réaliser³⁵² !

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

³⁵¹ Traduit du latin : « Celui qui aura commencé un chemin pendant son adolescence, ne l'abandonnera pas même quand il aura atteint la vieillesse ».

³⁵² Lisez aussi : J. RUTERANDONGOZI, Le Clergé du Rwanda, Histoire de l'Education Ecclésiastique au Rwanda (1904-1950), Kigali, Novembre 2017, 236 pp.